Baron. J. de Baye.

No 26

COMPTE-RENDU

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES AMÉRICANISTES.

5e Session — Copenhague 1883.

CONGRÈS INTERNATIONAL

DES

AMÉRICANISTES.

COMPTE-RENDU

DE LA

CINQUIÈME SESSION.

COPENHAGUE 1883.

COPENHAGUE.
IMPRIMERIE DE THIELE.
1884.

PRÉFACE.

Lorsque le Comité d'organisation l'année dernière invita les Américanistes à honorer la cinquième session du Congrès de leur présence, il fut de part et d'autre engagé à ne pas trop retarder la publication des actes. Le Président promit de ne rien négliger pour satisfaire à ces demandes, et pria le Secrétaire Général de faire son possible pour terminer cette tâche dans le courant d'une année. Si ce but a été atteint, ce n'a guère été sans difficultés, car le travail a rencontré divers obstacles assez sérieux, tels que la maladie de quelques-uns des auteurs et celle du Secrétaire Général. La nature même d'un ouvrage tel que celui-ci nécessite en outre une correspondance très nourrie, l'envoi continuel d'épreuves aux différents pays, et, avant tout, un dévouement très peu intéressé de la part des contribuants, qui en véritables hommes de science sont toujours surchargés de travail. Aussi n'est-ce que grâce à une bonne volonté sans égale que le Secrétaire Général a pu recevoir les manuscrits assez à temps pour ne pas faire défaut à l'engagement qu'il avait pris, et il manquerait à son devoir, s'il n'adressait ses remercîments chaleureux à tous ses collaborateurs américanistes.

Sur un point essentiel, on a pourtant dû faire un sacrifice. La publication d'un ouvrage en plusieurs langues qui diffèrent toutes plus ou moins de celle du pays, ne peut qu'être entravée à un très haut degré par des difficultés purement typographiques, et quel que soit le soin qu'on mette à relire les épreuves, celles-ci risquent quand même d'être altérées par les compositeurs. C'est pourquoi nous comptons sur l'indulgence de M. M. les Américanistes sur ce point. Cependant les erreurs ne défigurant nulle part le sens de la phrase où elles se sont insinuées, nous n'avons pas trouvé nécessaire de différer cette publication par une liste des errata.

En livrant ce travail au public, nous remercions sincèrement M. M. les secrétaires du Congrès pour leur concours intelligent, ainsi que M. M. les secrétaires et membres du bureau, surtout M. M. F. Hindenburg et K. Bahnson, dont le dernier a été chargé du travail très ardu de mener toute la correspondance. Quant à M. le capitaine Hoffmeyer, l'illustre météorologue, qui nous a assisté avec l'intelligence et l'entrain qui l'ont toujours distingué, c'est avec le plus profond regret que nous annonçons à nos collègues sa mort prématurée. Nous ne saurions terminer sans faire valoir les services importants que nous ont rendus M. le capitaine R. Carstensen, M. le docteur Fistaine, M. Steward Mac-Gregor et M. le capitaine Ed. Marcussen en contrôlant les épreuves et en faisant les traductions des discours rédigés dans une autre langue que celle dans laquelle ils ont été prononcés.

Copenhague le 30 juillet 1884.

Le Secrétaire Général

Wm. Carstensen.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

Comité d'Organisation .... 1.
Programme provisoire .... 4.
Liste des Membres .... 7.

SÉANCE PRÉPARATOIRE.

Élection des membres du bureau .... 17.

SÉANCE D'INAUGURATION.

Discours d'ouverture de M. **Worsaae** .... 20.
Discours de M. **Fabié** .... 26.
Discours de M. **Bamps** .... 28.
Discours de M. **Lucien Adam** .... 36.
Constitution définitive du Bureau et du Conseil .... 38.

PREMIÈRE SÉANCE ORDINAIRE.

Sur quelques-uns des crânes et des autres ossements humains de Minas-gérаés dans le Brésil. — M. **Lütken** .... 40.
Communication de M. **Reiss** .... 48.
Discours de M. **Fabié** .... 50.
Discours de M. **Reiss** .... 51.
Étude de M. Duro sur la découverte du continent américain par Christophe Colomb et la participation de Martin Alonzo Pinzón à cette découverte. — M. **Herrera** .... 51.
Aboriginal American Literature. — M. **Brinton** .... 53.
The Vineland-excursions of the ancient Scandinavians. — M. **Løffler** ... 64.
Les relations précolombiennes des Gaëls avec le Mexique. — M. **Beauvois** 74.
Discussion: M. M. **Lucien Adam**, **Beauvois**, **Fabié**, **Vinson**, **Beauvois** ...... 97.
The old Scandinavian ruins in the district of Julianehaab, South Greenland. — M. K. **Steenstrup** (Pl. I—II) .... 108.

DEUXIÈME SÉANCE ORDINAIRE.

Sur trois des plus anciennes cartes du Nord. — M. Bahnson .... 120.
De l'origine des Américains. — M. Lucien Adam .... 123.
Les traditions relatives à l'homme blanc et au signe de la croix en Amérique à l'époque précolombienne. - M. Bamps .... 125.
Discussion: M. M. Lucien Adam, Beauvois, Lucien Adam, Beauvois, Fabié, Reiss, Bamps .... 131.
The lost history of America. — M. Blackett .... 139.
Jusqu'où les anciens Scandinaves ont-ils pénétré vers le pôle arctique dans leurs expéditions à la mer glaciale. — M. Brynjulfson .... 140.
Les voyages des frères Zeni dans le Nord. — M. J. Steenstrup (Pl. III—IV) 150.
Discours de M. Bamps .... 180.
Nautical remarks about the Zeni-voyages. — M. Irminger .... 182.
Discours de M. Bamps .... 184.

SÉANCE DU CONSEIL-CENTRAL.

Discussion: M. M. le Président, de Castellanos, Lucien Adam, Reiss, Fabié, Cora, Bamps, Reiss, Mofras, le Secrétaire Général, le Président .... 190.

TROISIÈME SÉANCE ORDINAIRE.

Les voyages des Danois au Groenland. — M. V. Schmidt .... 195.
Les vases péruviens du Musée Archéologique de Madrid. — M. de la Rada 236.
Discussion: M. M. Reiss, de la Rada .... 244.
Polynesian antiquities, a link between the ancient civilizations of Asia and America. — M. Allen .... 246.
Communication de M. Reiss .... 270.
La céramique américaine au point de vue des éléments constitutifs de sa pâte et de sa fabrication. — M. Bamps .... 274.
Réplique de M. Vera .... 281.
Ancient ornament made from pottery. — M. Barber .... 282.
On the paleolithic implements from the valley of the Delaware river, near Trenton, New Jersey. — M. Abbott .... 283.
Communications de M. Macedo .... 286.
The precolumbian shellmounds at Newburg, Maryland. — M. Reynolds .. 292.
Notices sur une sculpture des grottes néolitiques et sur la trépanation préhistorique. — M. de Baye .... 314.
Discussion: M. M. de la Rada, Bamps, de Baye .... 316.
De l'art ornementaire des peuples américains. — M. Stolpe .... 320.
Discussion: M. M. Reiss, Stolpe, Reiss .... 323.
Présentation de l'ouvrage de M. Duro sur D. Diego de Peñalosa. — M. Fabié 324.

QUATRIÈME SÉANCE ORDINAIRE.

Discours de M. Cora .... 326.
Les dialectes de la langue esquimaude. — M. Rink .... 328.

En quoi la langue esquimaude diffère-t-elle grammaticalement des autres langues de l'Amérique du Nord? — M. LUCIEN ADAM .... 337.
Discours de M. BAMPS .... 353.
Déclaration de M. LUCIEN ADAM .... 354.
Le déchiffrement des inscriptions Mayas. — M. DE LA RADA .... 355.
Notices des M. M. LUCIEN ADAM et DE LA RADA .... 361.
Sur la langue Timucua. — M. VINSON .... 362.
Communication de M. BLOMME .... 365.
Une carte ethnographique de l'Amérique du Nord (Pl. V). — M. VAHL . 366.
Sobre las materias colorantes empleadas por los Indios americanos. — M. VERA .... 368.
Sobre las variaciones ocurridas en la geografica fisica del continente americano desde la época del descubrimienta hasta nuestros dias. — M. VERA .... 369.
Discussion: M. M. CORA, LUCIEN ADAM, FABIÉ, VINSON, REISS, VERA, CORA 372.
De la formation des mots en langue maya. — M. DE CHARENCEY .... 379.
Communication du SECRÉTAIRE GÉNÉRAL .... 426.
Allocution de M. WORSAAE .... 426.
Réponse de M. LUCIEN ADAM .... 428.

Réception et excursions .... 429.

Livres présentés au Congrès .... 434.

INTRODUCTION.

Par décision du Congrès international des Américanistes tenu à Madrid en septembre 1881, la ville de Copenhague fut désignée pour être le siège de la cinquième session, qui eut lieu du 21 au 24 août 1883.

La session de Copenhague avait pour

Protecteur:

S. M. CHRISTIAN IX, ROI DE DANEMARK.

Président d'Honneur:

S. A. R. FRÉDÉRIK CHRISTIAN, PRINCE ROYAL DE DANEMARK.

Le Comité d'organisation était composé de la manière suivante:

Vice-Présidents d'Honneur:

S. E. M. le baron *Rosenorn-Lehn* (O.-D.), ministre des Affaires Étrangères.
S. E. M. de *Scavenius* (I.-B.), ministre des Cultes et de l'Instruction publique.
S. E. M. *Ravn* (N.-F.), ministre de la Guerre et de la Marine.
M. *Wickham Hoffman*, ministre résident des États-Unis de l'Amérique du Nord en Danemark.

Président:

M. le Dr. *Worsaae* (J.-J.-A.). directeur du Musée d'Ethnographie, du Musée des Antiquités du Nord et des Monuments historiques du Royaume, vice-président de la Société royale des Antiquaires du Nord.

Secrétaire-Général:

M. *Carstensen* (W.-A.), capitaine de vaisseau, chef de l'École Navale, membre du Sénat.

Secrétaires:

M. le Dr. *Loffler* (E.), professeur de géographie à l'Université de Copenhague.

M. le Dr. *Schmidt* (Valdemar), professeur des langues orientales à l'Université de Copenhague.

M. *Steenstrup* (K.), attaché au Musée minéralogique de l'Université de Copenhague.

M. *Steinhauer* (C.), inspecteur du Musée d'Ethnographie, chef de bureau au Grand Maréchalat de la Cour.

Trésorier:

M. *Tietgen* (C.), Directeur de la Banque Privée et de plusieurs sociétés.

Membres délégués:

M. *Finsen* (H.), président de la ville de Copenhague.

M. de *Bille* (C.), ministre résident de Danemark aux États-Unis d'Amérique.

M. le Dr. *Gislason* (K.), professeur des anciennes langues du Nord à l'Université de Copenhague.

M. *Herbst* (C.), inspecteur, secrétaire et archiviste du Musée des Antiquités du Nord.

M. *Hoffmeyer* (N.), ancien capitaine, directeur de l'Institut météorologique de Copenhague.

S. E. M. *Irminger* (C.), contre-amiral.

M. *Jensen* (I.-A.), lieutenant de vaisseau de la marine danoise.

M. *Johnstrup* (J.), professeur de minéralogie à l'Université de Copenhague.

M. *Mourier* (L.-A.), capitaine de frégate de la marine danoise.
M. le Dr. *Müller* (S.), secrétaire de la Société royale des Antiquaires du Nord.
M. *Normann* (C.-O.-E.), capitaine de frégate de la marine danoise, chef de bureau du Ministère de la Marine.
M. le Dr. *Rink* (H.), ancien directeur en chef des colonies groenlandaises.
M. le Dr. *Steenstrup* (J.), professeur de zoologie à l'Université, co-directeur du Musée de Zoologie.
M. *Strunk* (A.), inspecteur du Musée des Antiquités du Nord.
M. le Dr. *Thomsen* (Vilhelm), professeur de linguistique comparative à l'Université de Copenhague.
S. E. M. le Dr. *Trap* (J.), chef du secrétariat du Cabinet de S. M. le Roi.
M. *Wandel* (C.), capitaine de frégate de la marine danoise, chef du secrétariat du Ministère de la Marine.

PROGRAMME PROVISOIRE.

Conformément aux désirs exprimés par le bureau de la session de Madrid, le Comité d'organisation avait proposé les questions suivantes pour être soumises à la discussion du Congrès:

HISTOIRE ET GÉOLOGIE.

La découverte de l'Amérique septentrionale par des navigateurs européens.

La colonisation du Groenland par les peuples du Nord.

Des Calpullis mexicains, de leur administration, de leur origine et du principe communiste qu'ils impliquent.

Des nationalités qui existaient dans l'Amérique centrale avant l'invasion des Aztèques et des autres peuples septentrionaux, et de la formation de l'empire mexicain.

État militaire des empires du Mexique et du Pérou avant la découverte et la conquête du Nouveau-Monde. Comparaison avec celui d'autres peuples de l'antiquité.

Examen critique du *Popol Vuh.*

Comparaison des trois royaumes de Cuzco, de Trujillo et de Quito, qui formaient l'empire des Incas au moment de la conquête. Différences que présentaient leur religion, leur législation, leur langage, leur architecture, leurs mœurs, etc.

Catalogue raisonné des anciennes divinités péruviennes. Viracocha est-il un personnage historique ou une création mythologique?

Mouvement ethnologique ou migrations de la race caraïbe et les limites qu'atteignirent ses peuples à l'Occident dans l'Amérique du Sud.

Déterminer la vraie nature du déluge et d'autres phénomènes géologiques que constatent les traditions des peuples américains.

ARCHÉOLOGIE.

Les débris de cuisine (Kjökkenmöddings) du Groenland et des diverses parties de l'Amérique.

Les signes sacrés trouvés en Amérique.

Valeur religieuse et emblématique des divers types d'idoles, de statuettes et de figures que l'on trouve dans les tombes péruviennes; classement des *canopas* par types.

Classification par âges des monuments architectoniques du Pérou, à compter des limites qui le séparent du nouveau royaume de Grenade.

ANTHROPOLOGIE ET ETHNOGRAPHIE.

Nomenclature des peuples et peuplades de l'Amérique avant la conquête. Carte ethnographique du territoire occupé par chacun d'eux.

Situation et limites des royaumes de Cibola, Quivira et Teguayo dans l'Amérique septentrionale.

Classification ethnologique des indigènes de la Nouvelle-Grenade et de l'isthme de Panama.

Existence des analogies entre les peuples du Nord de l'Amérique anglaise et ceux de l'Asie septentrionale.

LINGUISTIQUE ET PALÉOGRAPHIE.

En quoi la langue esquimaude diffère-t-elle grammaticalement des autres langues de l'Amérique du Nord?

Déterminer si en dehors du territoire mexicain il existe des langues qui présentent des affinités avec quelques-unes de celles qui se parlent dans cette région.

Déchiffrement des inscriptions mayas.

Les *quippos* envisagés spécialement sous leurs rapports avec les anciens systèmes d'écriture. Possibilité de la traduction des *quippos* en écriture graphique, et réciproquement.

Différences dans l'essence et dans la forme des langues des côtes d'avec celles des montagnes du Pérou, et analogies des premières avec celles de l'Amérique centrale.

LISTE DES MEMBRES.

Membres étrangers.

Allemagne.

M. *Künne* (Charles). Charlottenburg.

M. *Lüders* (C.-W.), directeur du Musée ethnographique de Hambourg.

M. *Pöhl* (C.-A.), directeur du Musée Godeffroy à Hambourg.

M. *Rapp* (Th.), sénateur. Hambourg.

M. le Dr. *Reiss* (Wilhelm), vice-président de la Société de Géographie, délégué de la Société d'Anthropologie. Berlin.

Mme. *Reiss*.

M. *Strebel* (Hermann), négociant. Hambourg.

M. *Schilling* (Hugo), conservateur. Hambourg.

M. le Dr. *Schmidt* (Emil). Leipzig.

Angleterre.

Rev. *Allen* (Francis A.). Londres.

M. *Blackett* (William Stephens). Londres.

Mlle. *Elworthy* (Mary).

Mme. *Pope*.

M. da *Silva-Paranhos* (I.-M.), membre de l'Institut historique et géographique du Brésil, consul général du Brésil à Liverpool.

M. *Skertchly* (Sydney B.-J.), géologue, membre du „Geological Survay". Carshalton (Surrey).

M. *Taylor* (Sedley), membre du „Trinity College". Cambridge.

S. E. M. *Hussey de Crespigny Vivian* (C.-B.), ministre d'Angleterre en Danemark.

Belgique.

M. *Bamps* (Anatole), délégué du gouvernement de Belgique. Bruxelles.

M. *Blomme* (Arthur), président du Tribunal de première instance, membre de l'Academie d'Archéologie de Belgique. Termonde.

Mme. *Blomme*.

M. *Courreur*, vice-président de la Chambre des Représentants. Bruxelles.

M. *Tempels* (Pierre), auditeur général et vice-président de la Ligue de l'enseignement. Bruxelles.

Brésil.

M. de *Souza Leconte* (Ernesto), consul général du Brésil à Copenhague.

Canada.

M. *Morrow* (Robert). Halifax, Nova Scotia.

Écosse.

M. le Dr. *Munro* (Robert). Braehead House, Kilmarnock.

Espagne.

M. de *Abella* (Marceliano), attaché au Ministere d'État. Madrid.

M. de *Baguer* (Arturo), secrétaire de la légation de l'Espagne.

S. E. M. de *Castellanos* (Lorenzo), ministre d'Espagne, délégué de la „Sociedad Colombina Onubense".

M. *Contreras de Diego* (Eduardo), licencié en médecine. Jadraque.

M. *Duro* (Cesareo Fernandez), capitaine de vaisseau. Madrid.

M. *Fabié* (Antonio Maria), president au Contentieux et député, delégué du gouvernement espagnol. Madrid.

M. *Herrera* (Adolfo), commissaire et representant du Ministere de la Marine. Madrid.

M. *Neussel* (Otto), géographe. Madrid.

M. de la *Rada y Delgado* (Juan de Dios), directeur de l'École diplomatique, délégué de l'Academie d'Histoire. Madrid.

M. le Dr. de *Vera y Lopez* (Vicente), delégué de la Société de Geographie. Madrid.

M. *Vilanova y Piera* (Juan), professeur de paléontologie. Madrid.

États-Unis de l'Amérique du Nord.

M. le Dr. *Brinton* (Daniel G.), délégué de *„Philosophical Society"* et de *„Numismatic and Antiquarian Society"*. Philadelphia.

M. *Force* (Manning F.), conseiller à la Cour suprême. Cincinnati.

M. *Ober* (Frederick A.). Massachusetts.

M. le Dr. *Phillips* (Henry). Philadelphia.

M. *Reynolds* (Elmer R.). Washington.

M. *Schmidt* (Théodore), vice-consul de Danemark à New-York.

M. *Wickham Hoffman*, ministre résident des États-Unis de l'Amérique du Nord en Danemark, vice-président d'honneur du Congrès.

États-Unis de Colombie.

M. de *Koppel* (Bendix), chargé d'affaires et consul général des États-Unis de Colombie en Danemark.

Mme. de *Koppel* (Clara L.).

France.

M. *Adam* (Lucien), président de chambre à la Cour de Rennes, membre de l'Académie de Stanislas à Nancy, délégué du Ministère de l'Instruction publique.

M. le baron de *Baye* (Joseph), archéologue, délégué de la Société française d'Archéologie. Château de Baye (Marne).

Mme. la baronne de *Baye*.

M. de *Baye* (Jean), archéologue. Baye (Marne).

M. *Beauvois* (Eugène), propriétaire. Corberon (Côte-d'Or).

M. *Bertrand* (Alexandre), membre de l'Institut, directeur du Musée de St. Germain. St. Germain-en-Laye.

M. *Boban* (Eugène), antiquaire. Paris.

M. *Boppe*, licencié en droit. Paris.

M. *Cartailhac*, professeur d'Anthropologie près la Faculté des Sciences, Toulouse.

M. le comte de *Charencey*. St. Maurice-les-Charencey (Orne).

M. le marquis de *Croizier*, président de la Société académique Indo-Chinoise de France. Paris.

M. *Douay* (Léon). Chalet Silvia, Nice.

M. *Gibert* (Eugène), secrétaire général de la Société académique Indo-Chinoise de France. Paris.

M. *Guerreau* (Paul), trésorier de la Société académique Indo-Chinoise de France. Paris.

M. le Dr. *Hamy* (E.), conservateur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Paris.

M. *Jackson* (J.), bibliothécaire de la Société de Géographie. Paris.

M. *Koechlin* (Raymond), élève de l'École des Sciences politiques. Paris.

M. *Lebrun*, architecte, Paris.

M. le Dr. *Legrand*, membre de la Société Américaine de France. Paris.

M. *Lesouëf* (Aug.), membre de la Société Américaine de France.

M. le comte de *Marsy*, membre de la Commission centrale de la Société de Géographie. Compiègne.

M. de *Mofras* (E.), ancien ministre plénipotentiaire de France. Paris.

M. l'abbé *Morillot*, curé de Beize-le-Châtel. Mirabeau (Côte d'Or).

M. le Dr. *Petit* (Alexandre), médecin. Clermont-Ferrand (Puy de Dôme).

M. *Peurrier*, membre de la Société Américaine de France. Paris.

M. *Pitrou* (Octave), trésorier de la Société Américaine de France. Paris.

M. *Quatrefages de Bréau* (A.), membre de l'Institut. Paris.

M. de *Rosny* (Léon), professeur de l'enseignement supérieur, secrétaire général de la Société Américaine de France, lauréat de l'Institut. Paris.

M. *Sipière* (Clément), président et représentant de la Société académique Hispano-Portugaise de Toulouse.

La Société Américaine de France.

La Société académique Indo-Chinoise de France.

M. *Vinson* (Julien), professeur à l'École Nationale des langues orientales vivantes. Paris.

Hollande.

M. le Dr. *Dirks* (Jacques), président de la Société d'Histoire et d'Antiquités de la Frise. Leeuwarde.

M. le Dr. *Leemans* (C.), directeur du Musée d'Antiquités. Leyde.

Italie.

M. *Cora* (Guido), professeur à l'Université de Turin, délégué du gouvernement d'Italie et de la Société de Géographie de Rome. Turin.

Mme. *Cora*, membre de la Société de Géographie de Rome. Turin.

M. le comte *Gozzadini* (J.), sénateur et commissaire des musées d'antiquités dans les Marches et dans l'Émilie. Bologne.

M. *Innocenti* (Saturnino), antiquaire. Rome.

S. E. M. le baron de *Marochetti* (M.), ministre d'Italie en Danemark.

Mexique.

M. *Icazbalceta* (Joaq^s Garcia), directeur de l'Académie mexicaine. Mexiquè.

Norvège.

Mlle. *Aall.* Christiania.

M. *Lorange* (A.), conservateur du Musée. Bergen.

Pérou.

M. *Macedo* (José Mariano). Lima.

Portugal.

M. le chevalier da *Silva* (J.), membre de l'Institut, président de la Société royale des Archéologues portugais. Lisbonne.

République Argentine.

M. *Lausen*, docteur en médecine. Buenos-Ayres.

Russie.

S. A. M. le prince *Gortchacow* (Michel), ministre de Russie à Madrid.

S. E. M. le comte de *Toll* (C.), ministre de Russie en Danemark.

Siam.

M. de *Richelieu* (Armand du Plessis), capitaine de yacht royal. Siam.

Suède.

M. le comte de *Cronhjelm* (A.), chargé d'affaires de Suède et Norvège en Danemark.

M. *Follin*, capitaine de cavalerie. Pålsjö.
M. *Lundberg*, docteur en médecine. Karlstad.
M. le Dr. de *Schwerin* (H.-H.), bibliothécaire. Lund.
M. *Stephens* (J.-S.-F.), propriétaire, ingénieur. Husaby, Smaaland.
M. le Dr. *Stolpe* (Hjalmar), conservateur au Musée des Antiquités de Stockholm.
Mme *Stolpe*.

Suisse.

M. de *Saussure* (Henri). Genève.

Membres danois.

Mme. *Abbot* (I.).
M. *Adsersen* (F.), capitaine.
M. *Andersen* (Carl), inspecteur du Musée de Rosenborg. †
M. *Bagge* (S.-H.), professeur à l'École vétérinaire.
M. *Bahnson* (Kr.), attaché aux Musées d'Ethnographie et des Antiquités du Nord.
M. *Bangert*, (C.), attaché au Musée de Rosenborg.
M. de *Bille* (C.-St.-A.), ministre résident de Danemark à Washington.
M. *Bluhme* (E.), ancien capitaine de frégate. Nørlund.
M. *Boye* (V.), archéologue.
M. le Dr. *Brock* (P.), inspecteur du Musée de Rosenborg.
M. le Dr. *Bruun* (C.), directeur en chef de la Bibliothèque Royale.
M. *Bruun* (Malthe-), contre-amiral.
M. *Brynjulfsson* (Gisli), professeur de la littérature de l'Islande à l'Université.
M. *Carstensen* (W.-A.), capitaine de vaisseau, secrétaire général du Congrès.
M. *Cridland* (J.-R.), ingénieur.
M. *Crone* (V.), directeur en chef de la Police de Copenhague.
Mme. la comtesse de *Dannemand*.
M. *Finsen* (S.-H.), président de la ville de Copenhague.
M. *Fugl* (J.), rentier.

M. *Gamèl* (Arnold), négociant.
M. *Gamèl* (Augustin), négociant.
M. le Dr. *Gislason* (K.), professeur des anciennes langues du Nord à l'Université.
M. le Dr. *Goos* (C.), professeur de droit à l'Université.
M. *Hansen* (O.), licencié ès lettres.
M. *Hauberg* (P.), libraire.
M. *Henrichsen* (C.-S.), avocat près la Cour suprême, président du Conseil municipal de Copenhague.
M. *Henriques* (M.), banquier.
M. *Herbst* (C.), inspecteur du Musée des Antiquités du Nord et du Cabinet des Médailles.
M. *Hetsch* (C.), peintre-artiste.
M. le Dr. *Hindenburg* (Arthur), avocat près la cour suprême.
M. *Hindenburg* (Theodor), conseiller à la cour d'appel.
M. *Hoffmeyer* (N.), capitaine, directeur en chef de l'Institut météorologique.
M. *Holmblad* (Julius), consul-général de Grèce.
M. *Holmblad* (L.-P.), fabricant.
M. *Hoskiær* (V.), colonel du génie.
M. *Høst* (C.), libraire.
S. E. M. *Irminger* (C.), vice-amiral.
M. le Dr. *Jacobsen* (J.-C.), brasseur. Gamle Carlsberg, Valby.
M. *Jacobsen* (Carl), brasseur. Ny Carlsberg, Valby.
M. *Jantzen* (L.-V.-S.), sous-chef de l'Institut météorologique.
M. *Jensen* (J.-A.), lieutenant de vaisseau.
M. *Johnson* (W.), consul général de la Sublime Porte.
M. *Johnstrup* (J.-F.), professeur de géologie à l'Université.
M. *Jørgensen* (H.), pasteur, professeur de langue groenlandaise au séminaire évangélique.
M. *Koefoed* (J.), secrétaire du conseil.
M. *Kornerup* (J.), archéologue, peintre-artiste. Roskilde.
M. *Lange* (C.-G.), professeur de médecine à l'Université.
M. *Levysohn* (J.-C.), marchand.
M. *Liebe* (C.), avocat près la Cour suprême, président du Sénat.
M. *Linnemann* (S.), directeur de la Banque Nationale.
M. *Lotze* (G.), pharmacien. Odense.

Mme. *Lotze.*
M. *Lund* (C.-F.), propriétaire. Aldersro, Værslev.
M. *Lund* (H.), licencié ès lettres.
M. *Lund* (H.-C.-A.), maître ès arts.
M. *Lüders* (W.), capitaine du port.
M. le Dr. *Lütken* (C.), inspecteur du Musée de Zoologie.
M. *Lynge* (H.-H.-J.), libraire.
M. *Lynge* (H.-J.-V.), libraire.
M. le Dr. *Loffler* (E.), professeur de géographie à l'Université.
M. *Mac-Gregor* (Alexandre Stewart), professeur de langues.
M. *Marshall* (F.-D.), ingénieur.
M. *Melchior* (M.-G.), président de la Chambre de Commerce de Copenhague.
M. *Meldahl* (F.), directeur de l'Académie des Beaux-Arts.
M. le comte de *Moltke*, chambellan de S. M. le Roi.
M. *Moore* (C.-A.), pasteur de l'église anglicane.
M. *Mourier* (L.-A.), capitaine de frégate.
M. le Dr. *Müller* (S.), attaché au Musée des Antiquités du Nord et au Cabinet des Médailles.
M. de *Neergaard* (C.), château de Fuglsang.
M. *Normann* (C.-O.-E.), capitaine de frégate.
M. *Nyrop* (C.), avocat.
M. *Nyrop* (K.), maître ès arts.
M. le Dr. *Panum* (P.-L.), professeur de physiologie à l'Université.
Mlle. *Panum.*
M. *Petersen* (H.-G.), directeur des postes.
M. le Dr. *Petersen* (Henry), attaché au Musée des Antiquités du Nord.
M. *Petersen* (L.-C.), négociant.
M. *Petersen* (Magnus), archéologue, peintre-artiste.
M. *Plenge* (J.-C.), pasteur.
Mlle. *Rafn* (Caroline).
Mlle. *Rafn* (Christiane).
Mlle. *Rafn* (Dagmar).
Mlle. *Rafn* (Hanne).
M. *Rafn* (C.), professeur de lycée.
M. *Ravn* (A.-E.), docteur en médecine.

S. E. M. *Ravn* (N.-F.), ministre de la Guerre et de la Marine, vice-président d'honneur du Congrès.

M. le Dr. *Rink* (H.), ancien directeur en chef des colonies groenlandaises.

Mme. *Rink.*

M. *Rosenberg* (C.), docteur ès lettres. Lyngby.

S. E. M. le baron *Rosenorn-Lehn* (O.-D.), ministre des Affaires Étrangères, vice-président d'honneur du Congrès.

M. le Dr. *Saxild* (W.), consul-général de la République Argentine.

M. le Dr. *Saxtorph* (M.-H.), professeur de médecine à l'Université de Copenhague.

S. E. M. de *Scavenius* (J.-B.), ministre des Cultes et de l'Instruction publique, vice-président d'honneur du Congrès.

M. *Schjodte* (J.-C.), professeur de zoologie à l'Université.

M. le Dr. *Schmidt* (Valdemar), professeur des langues orientales à l'Université.

M. *Schou* (Philip), président de la Société d'Encouragement de l'Industrie.

M. le Dr. *Steenstrup* (Japetus), professeur de zoologie à l'Université.

M. le Dr. *Steenstrup* (Johannes), professeur d'histoire à l'Université.

M. *Steenstrup* (K.), attaché au Musée minéralogique.

M. *Steenstrup* (M.-G.-G.), docteur ès lettres.

M. *Steinhauer* (C.-L.), inspecteur du Musée d'Ethnographie.

M. *Stephens* (G.), professeur de langue anglaise à l'Université.

M. *Storch* (O.), docteur en médecine.

M. *Strunk* (A.), inspecteur des Musées des Antiquités du Nord et des Antiquités classiques.

M. *Stürup* (P.-A.), consul de Venezuela.

M. *Tietgen* (C.-F.), directeur de la Banque Privée, trésorier du Congrès.

M. le Dr. *Thomsen* (Vilhelm), professeur de linguistique comparative à l'Université.

S. E. M. *Trap* (J.-P.), chef du secrétariat du Cabinet de S. M. le Roi.

M. *Trepka* (H.-F.), colonel de cavalerie.

M. *Tuxen* (N.-E.), ancien directeur des constructions à l'Arsenal maritime.
M. *Unmack* (H.-V.), licencié en droit.
M. *Vahl* (J.), pasteur. Karebæk.
M. *Vahl*, inspecteur de l'Institution de Jægerspris.
M. *Valentin* (M.), consul de la république de San Domingo.
M. *Wandel* (C.), capitaine de frégate.
M. *Wanscher* (O.), docteur en médecine.
M. *Warburg* (Einar), négociant.
M. *Warburg* (Just), banquier.
M. *Vedel* (E.), préfet. Sorø.
M. *Willer* (M.), négociant.
M. *Winge* (H.), maître ès arts.
M. *Winge* (O.), maître ès arts.
S. E. M. *Wolfhagen* (F.), ancien ministre.
M. *Worsaae* (A.), échevin de la ville de Copenhague.
M. *Worsaae* (J.-J.-A.), directeur du Musée d'Ethnographie, du Musée des Antiquités du Nord et des Monuments historiques du Royaume, président du Congrès.
Mme. *Worsaae.*
S. E. M. *Wrisberg* (G.-F.-V.), vice-amiral.
M. *Wroblewsky* (J.), docteur en médecine.

Les membres dont on n'a pas indiqué le domicile, demeurent à Copenhague.

SÉANCE PRÉPARATOIRE.

Le mardi 21 août, à neuf heures.

Conformément au programme provisoire, les membres présents du bureau de la session de Madrid, les délégués officiels et le Comité d'organisation danois se réunirent dans la salle du Sénat académique de l'Université.

Conformément aux termes de l'article 6 des statuts du Congrès, le bureau de la session précédente, assisté du Comité central d'organisation, constitua le bureau provisoire.

Le président du Comité d'organisation, M. Worsaae, invita M. Fabié, délégué du gouvernement espagnol, en sa qualité de membre du bureau de la quatrième session, à occuper le fauteuil.

M. Fabié remercia en termes gracieux de l'honneur qui lui était conféré et donna la parole à M. Lucien Adam, délégué du ministère de l'Instruction publique de France. Sur sa proposition, l'assemblée résolut de maintenir le bureau du Comité d'organisation comme bureau définitif et de l'autoriser à prendre toutes les mesures nécessaires.

SÉANCE D'INAUGURATION.

Le mardi 21 août, à deux heures.

La grande salle de solennité de l'Université, que l'on avait mise à la disposition du Congrès, était préparée pour recevoir d'une manière digne les membres qui honoraient la séance de leur présence. Des panoplies, composées des pavillons de toutes les nations représentées dans le Congrès, faisaient ressortir les panneaux de la salle qui ne sont point encore garnis de tableaux en commémoration de l'histoire de l'Université. Une série de cartes représentant le Groenland et la partie septentrionale de l'Amérique, étaient suspendues des deux côtés de la tribune, accompagnées de dessins illustrant les ruines les plus remarquables qu'aient laissées dans le Groenland les anciens Scandinaves. Sous la tribune était la table présidentielle, sur laquelle on avait placé le modèle d'un navire des anciens Normands, trouvé il y a deux ans dans le tombeau de Gokstad en Norvège. Des vitrines avec différentes collections d'objets provenant des tombeaux des anciens Scandinaves dans le Groenland, garnissaient le fond de la salle. En face de la tribune se trouvait la loge royale, réservée aux dames de l'auguste famille de Sa Majesté; au pied de cette loge, les fauteuils destinés à Sa Majesté le Roi et son entourage avec leurs suites, et, reliant ces fauteuils et la table présidentielle, des chaises pour l'auditoire.

Le président, M. **Worsaae**, entouré de tous les délégués, prit place à la table présidentielle. On remarquait ici en première ligne, M. **Antonio Fabié**, délégué officiel du gouvernement d'Espagne; M. **Lucien Adam**, ancien vice-président du Congrès, délégué officiel du Ministère de l'Instruction publique de France; M. **Anatole Bamps**, ancien secrétaire général de la session du Congrès à Bruxelles, délégué officiel du gouvernement de Belgique; M. **Guido Cora**, délégué officiel du gouvernement d'Italie; M. W. **Carstensen**, secrétaire général du Congrès et M. F. **Tietgen**, trésorier du Congrès. Près d'eux étaient placés M. **Juan de Dios de la Rada y Delgado**, délégué de l'Académie royale d'Histoire de Madrid; M. **Alfonso Herrera**, délégué du Ministère de la Marine d'Espagne: M. **Vicente de Vera y Lopez**, délégué de la Société de Géographie à Madrid; M. **Wilhelm Reiss**, délégué de la Société d'Anthropologie à Berlin; M. **Daniel Brinton**, délégué de la Société philosophique et de la Société archéologique et numismatique à Philadelphie; M. **Julien Vinson**, délégué de la Société d'Ethnographie à Paris et M. **Joseph baron de Baye**, délégué de la Société française d'Archéologie.

A droite des places destinées à leurs Majestés et à la famille royale était placé le corps diplomatique, et, plus en arrière, les membres étrangers avec leurs dames, ainsi que le comité d'organisation. A droite de la table présidentielle étaient placés les membres du Ministère et les hauts dignitaires invités. Le reste de la salle était réservé aux membres du Congrès, tandis que leurs dames étaient placées dans la galerie qui entoure la salle.

A l'heure fixée, leurs Majestés arrivèrent accompagnées de Son Altesse Royale, le Prince Royal, la Princesse Royale, la Princesse de Galles, les Princes **Wilhelm** et **Hans**, frères du Roi, accompagnés de leurs suites. Ils furent reçus au portail d'entrée et conduits à leurs places par le président du Congrès, le secrétaire général et le trésorier.

Quand tout le monde eut pris place, un choeur d'étudiants placés dans la galerie, entonna la première partie d'une cantate de Mendelsohn-Bartholdy, et le Président, le Chambellan **Worsaae**, monta à la tribune, d'où il s'adressa en ces termes à l'assemblée:

Sire,
Madame,
Altesses Royales,
Messieurs et très honorés Confrères!

Nous nous souvenons tous de l'enthousiasme avec lequel fut reçue partout au monde, il y a quelques années, la nouvelle que le fameux **Nordenskiöld** avait réussi à opérer son passage autour du Nord de l'Asie.

Cependant il n'y avait trouvé ni or, ni argent, ni pierres précieuses. Il avait trouvé bon nombre de côtes arides et de rochers nus, ainsi qu' une multitude d'énormes blocs de glace, qui souvent menaçaient de plonger son petit bâteau à vapeur et les hardis navigateurs dans les abîmes de la Mer Boréale.

Mais son périlleux passage fut plutôt un triomphe éclatant pour la science et pour les progrès de notre siècle, qu'un bénéfice réel pour le commerce et pour les intérêts d'économie internationale.

Cela pourrait nous donner une idée, quoique bien imparfaite, de l'étonnement, des transports d'enthousiasme qui, il y a quatre siècles, tirèrent l'ancien monde de l'état de somnolence dans lequel il était plongé, quand la nouvelle se répandit qu'un monde entier, tout à fait nouveau, avait été découvert par **Christophe Colomb**.

D'abord cet évènement éveilla bien des doutes, mais peu à peu la vérité éclata. On entendait de plus en plus parler de l'or, de l'argent et des belles pierres précieuses qui abondaient dans le sol du nouveau monde, à un tel point, qu'on était porté à croire que toute personne qui se rendait en Amérique, était presque sûre de revenir avec des richesses inouïes. La soif de l'or s'empara comme une fièvre contagieuse des esprits de toute l'Europe.

Grâce à cette soif d'or, le vaste continent de l'Amérique du Nord et du Sud fut découvert dans toute son étendue. On y trouva des millions d'habitants, faiblement dispersés sur l'énorme continent sous des conditions et dans des climats tout-à-fait différents. Quelques-unes de ces tribus rappelaient les temps d'Adam et Ève, d'autres étaient un peu plus avancées, en même temps que les Incas au Pérou et les Aztèques au Mexique avaient déjà développé une civilisation remarquable, sans connaître cependant ni le fer, ni le cheval.

Dans l'ancien monde, quatre siècles ne sont pas une période très considérable de l'histoire de la civilisation, qui compte des milliers d'années, même avant la naissance de Jésus-Christ. Excepté dans notre siècle, les progrès se sont faits assez lentement.

Mais dans le nouveau monde, c'est bien différent. Depuis quatre siècles, l'Amérique, avec la force de la jeunesse, a gagné déjà une telle position vis-à-vis de l'Europe, spécialement pour ce qui concerne les questions industrielles, économiques et libérales, que la vieille Europe risque d'être mise de côté.

Dans la lutte continue entre les immigrants européens et les tribus aborigènes de l'Amérique, la condition primitive des Indiens se change continuellement ou disparaîtra presque complètement dans le courant de quelques siècles. L'histoire des aborigènes de l'Amérique appartiendra donc, à de rares exceptions près, à l'histoire du passé ou plutôt à l'archéologie.

Il était fort naturel que les premiers colons européens eussent toute autre chose à faire que d'étudier et discuter l'origine des tribus américaines, leurs moeurs, leurs traditions et leurs anciennes relations avec l'Asie et l'Europe. Ce sont les missionaires plutôt qui ont laissé des documents précieux sur les pays dont ils essayaient de convertir les habitants au christianisme. Même plus tard et presque jusqu'à notre siècle, les Américains n'ont pas fait de grands efforts pour illustrer les temps préhistoriques de leur pays. Il faut avouer cependant qu'en même temps les études préhistoriques en Europe se trouvaient également dans leur enfance.

A la fin du siècle dernier, les gouvernements en Europe, notamment en Espagne, commencèrent à envoyer des expéditions scientifiques en Amérique. Peu à peu, des explorateurs scientifiques continuèrent ces travaux, mais ce ne fut qu'à l'époque où l'archéologie comparative en Europe fut réellement fondée sur des bases solides, que ces études prirent un essor notable en Amérique.

Citons seulement les noms du Smithsonian Institution à Washington, du Peabody Museum et du Musée à Rio de Janeiro, pour ne pas parler de tant d'institutions semblables partout en Amérique.

L'archéologie de l'Amérique était alors si intimement liée à l'archéologie de l'Europe, qu'on fonda à Paris la Société des Américanistes, d'où sont sortis plus tard les congrès internationaux des Américanistes.

Lorsqu'arriva chez nous, il y a bientôt deux ans, la nouvelle que, sur la proposition du Prince GORTCHACOW, le Congrès des Américanistes, réuni à Madrid, avait désigné Copenhague comme siège de la cinquième session du Congrès, cette nouvelle fut saluée avec une vive satisfaction, mêlée à une certaine crainte.

La comparaison entre la grande Espagne, qui possède tant de merveilles, et notre petite patrie, nous faisait trembler un peu, mais d'un autre côté nous commencions à respirer de nouveau en espérant qu'on voudrait bien accepter ce que nous pourrions offrir. Le Ministère et les Chambres des Représentants nous accordèrent avec une libéralité extrême les subventions nécessaires.

Je le répète: c'est avec une vive satisfaction que nous avons appris que le Congrès devait se réunir dans notre Nord. Non seulement c'est un honneur pour notre pays et nos institutions scientifiques, mais le Congrès ne sera certainement pas sans conséquences relativement à la propagation des résultats obtenus par les travaux des hommes de science du Nord.

Dans les petits pays, dont les langues ne sont guère connues hors de limites étroites, il est bien souvent difficile de faire connaître à tous les pays des idées nouvelles à la science. Avant que les travaux des savants des petits pays parviennent à être traduits, ils ont déjà commencé à vieillir, la science ayant déjà fait trop de progrès autre part. Voilà pourquoi il est très important que les étrangers viennent sur les lieux des recherches pour voir eux-mêmes comment on y a travaillé et quels résultats on y a gagnés. Bien des méprises et des erreurs tombent spontanément devant les yeux des investigateurs perspicaces.

Au commencement, beaucoup de personnes ne pouvaient bien s'imaginer qu'il existât des liens spéciaux entre le Danemark et le continent de l'Amérique.

On oubliait trop que le Danemark encore aujourd'hui garde des possessions dans les pays des anciens Caraïbes, et qu'en outre il possède, à l'extrême nord de l'Amérique, un pays d'une superficie immense, bien qu'en grande partie couvert de glaciers et de neiges éternelles, le Groenland, le pays des Esquimaux, dont on trouve les parents partout dans le nord de l'Amérique et même au-delà du détroit de Behring en Asie.

De plus, c'est de ce pays de Groenland que sont sortis les hommes d'origine scandinave qui, quatre siècles avant Christophe Colomb, ont fait la découverte d'une grande partie de la côte orientale de l'Amérique.

Bien que cette découverte ait été rapportée dans plusieurs des anciennes Sagas de l'Islande, bien que le chroniqueur allemand Adam de Brême vers l'an 1070 en fasse mention, ce fait remarquable resta presque inconnu jusqu'en 1837, quand feu M. Rafn publia pour la Société Royale des Antiquaires du Nord le fameux ouvrage: „Antiquitates Américanæ“.

Aucun ouvrage publié en Danemark n'a guère été l'objet de tant d'attention des deux côtés de l'Océan Atlantique.

Cet ouvrage fut bientôt suivi des „Monuments historiques du Groenland“, publiés aussi par ladite Société Royale de 1838 à 1845. On y trouve, outre les extraits des Sagas, des descriptions et des dessins des ruines, des pierres runiques et des autres monuments scandinaves dont on cherche jusqu'ici vainement les monuments analogues sur les côtes de l'Amérique. Il est bien étonnant d'observer que les Groenlandais d'origine scandinave ont continuellement fait des voyages et des découvertes sur la côte orientale et occidentale du Groenland, presque jusqu'au même degré de latitude où sont parvenus de nos jours les explorateurs modernes, munis de toutes les ressources de la science de notre époque.

On dirait impossible que les hommes du Nord aient pu faire ces voyages sans connaître la boussole, si les tombeaux où reposent ces navigateurs mêmes ne nous avaient fourni des spécimens de leurs magnifiques et élégants navires, dont on voit ici exposé un exemplaire sur la petite table devant moi — naturellement en miniature. L'original, qui a 75 pieds de long, a été exhumé d'un tombeau païen en Norvège, il y a quelques années.

Les Sagas islandaises font mention aussi des découvertes des Gaulois et des Irlandais au-delà de l'Océan Atlantique, ce qui paraît avoir reçu une confirmation essentielle par les récits des anciens chroniqueurs des pays de l'ouest, étudiés dernièrement avec tant de soin par M. Eugène Beauvois.

Un point de départ établi solidement ouvre toujours de nouvelles voies à la science. Lorsqu'il a pu y avoir des rapports entre les deux côtes de l'Atlantique, il n'est nullement impossible qu'il ait pu exister des relations entre l'Amérique et l'Asie.

Les deux côtés du détroit de Behring sont habités par des peuplades de même race, les Esquimaux, et il arrive quelquefois qu'on peut passer sur la glace d'Asie en Amérique et qu'on se promène ainsi facilement d'un continent à l'autre.

De plus, les comparaisons qu'on a faites, dans les derniers temps, entre les antiquités et les monuments de l'ancien monde et ceux du nouveau, nous ont montré une ressemblance vraiment surprenante, même dans les détails, entre les antiquités, les monuments, les croyances religieuses, les signes sacrés, par exemple: la croix, la svastika &c.

Cette analogie est tellement grande, que la question suivante se présente d'elle-même:

„Est-il possible que ces ressemblances et ces signes sacrés presque identiques aient pu naître indépendamment les uns des autres dans l'ancien et dans le nouveau monde?"

Citons encore un autre fait digne d'être noté.

On suppose souvent que le nouveau monde n'a eu ses premiers habitants que dans des temps relativement modernes;

mais les découvertes les plus récentes, faites dans diverses parties de l'Amérique, tendent à démontrer que l'homme, peut-être, a existé depuis des temps immémorials en Amérique comme en Asie. L'analogie complète qui existe entre les objets en pierre les plus anciens de l'Amérique, de l'Asie et de l'Europe est sur le point de prouver qu'il y a eu depuis le commencement des centres communs pour la dispersion sur le globe et pour le développement de la race humaine.

Cette esquisse rapide doit déjà avoir donné une vague idée des questions excessivement importantes qui seront comprises parmi les travaux du Congrès.

Il ne sera pas sans intérêt, je l'espère, de comparer les antiquités du Nord exposées dans notre Musée national avec les antiquités de l'Amérique et du Groenland, recueillies dans notre Musée ethnographique.

Vous verrez là, Messieurs, une assez grande quantité d'objets et de monuments rapportés par les expéditions scientifiques et dûs aux recherches faites par la Société Royale des Antiquaires du Nord ou entreprises sous les auspices du Ministère de la Marine avec des subventions fournies libéralement par nos Chambres des Représentants.

C'est grâce à cet intérêt pour la science et les musées que le Gouvernement aussi a été en mesure d'installer une commission chargée de faire des propositions relatives à la construction d'un nouveau Musée national, destiné à réunir dans son sein tous les trésors scientifiques recueillis depuis des siècles et logés provisoirement dans notre „Palais du Prince".

Cependant le Gouvernement et la Diète ne sont pas les seuls protecteurs de nos musées et de nos recherches scientifiques.

Avant tout, il faut citer en première ligne les rois de Danemark, qui toujours ont accordé leur puissante protection aux mouvements scientifiques de notre pays.

En effet, ce n'est pas pour la première fois que Sa Majesté le Roi a daigné accepter le titre de Protecteur d'un congrès international, et, entouré de sa haute famille, assister aux reunions scientifiques des sociétés savantes.

Mais bien que nous soyons pour ainsi dire accoutumés à voir Sa Majesté parmi nous à une telle occasion, nous ne sommes pas moins sensibles à cette preuve renouvelée de haut intérêt pour tous les progrès de la science.

Par une coïncidense heureuse, nous avons l'honneur de voir parmi nous Son Altesse Royale la Princesse de Galles, justement arrivée d'un pays qui a exercé une influence énorme sur le développement moderne de l'Amérique.

Pour nous autres Danois, c'est un plaisir tout exceptionel de revoir dans sa patrie chérie une de nos princesses, qui, comme autrefois les anciens rois de Danemark, a fait la conquête de l'Angleterre, mais une conquête beaucoup plus complète, plus intimement fondée et durable, que celle des temps passés faite par le fer et le sang.

Nous regrettons tous que Sa Majesté l'Impératrice de Russie, Sa Majesté le Roi des Hellènes et Madame la Duchesse de Cumberland ne soient pas arrivés assez tôt pour honorer cette séance de leur haute présence. Si cela avait pu se réaliser, Sa Majesté le Roi aurait été entouré ici d'une famille vraiment internationale.

En vous souhaitant les bienvenus chez nous, Messieurs et chers collègues du Congrès, j'ai l'honneur de déclarer ouverte: *la cinquième session du Congrès international des Américanistes.*

M. Fabié, représentant du gouvernement espagnol, prit ensuite la parole et dit:

Sire, A.A.R.R., Mesdames, Messieurs,

Je me félicite de pouvoir m'adresser à une assemblée si distinguée, dans laquelle le souverain du Danemark, la Famille Royale, son Altesse Impériale et Royale la Princesse de Galles et tant d'hommes de science illustres se trouvent réunis. Le roi d'Espagne, grand ami et protecteur des sciences, a aussi présidé un Congrès d'Américanistes, celui qui fut célébré, il y a deux ans, à Madrid. Ce fut en effet une idée heureuse et opportune que celle de réunir dans l'ancienne métropole du Nouveau-Monde les savants de toutes les nations qui se vouent à l'étude des questions si diverses et si intéressantes qui se rapportent à l'Amérique précolombienne. Le choix du lieu fut heureux, car il est bien sûr que la nation espagnole est celle qui, abstraction faite de la découverte du nouveau continent, dans les premiers temps, a eu la plus grande et presque l'exclusive influence sur ces contrées, qui y a porté la civilisation chrétienne, qui a eu les relations les plus directes et les plus étendues avec les races aborigènes et qui par conséquent a amassé et gardé dans ses archives et accumulé dans les nombreux ouvrages publiés par ses savants et ses missionnaires les données les plus abondantes et les plus authentiques touchant les civilisations américaines primitives. Les livres historiques, les grammaires, les dictionnaires, tant publiés qu'inédits, démontrent l'exactitude de cette assertion. L'étude des civilisations américaines dans toute son étendue, qui est immence, n'est pas l'effet d'une curiosité banale; mais au contraire, au point de vue scientifique, cette étude est d'une importance réelle, puisque en somme nous travaillons à mieux connaître une partie de l'humanité au moins aussi considérable que celle qui constitue l'ancien monde et qui en se développant avait fait des progrès énormes et formé des empires aussi admirables que ceux du Mexique et du Pérou. C'est un axiome des sciences sociales et historiques que les civilisations les plus avancées et les plus parfaites doivent contenir les éléments des civilisations primitives de l'Amérique, et non seulement nous contribuons aux progrès des sciences spéciales, entre autres la philologie et la linguistique, ainsi que l'anthropologie et l'ethnographie, dont l'importance et les résultats sont si pleins de promesses pour la connaissance de l'homme individuel et collectif, mais nous travaillons aussi au développement de l'humanité dans toutes les sphères de son activité multiple. De même que notre éminent Président, je me sens pénétré de la profonde conviction que le congrès actuel continuera avec la plus grande énergie toutes les investigations historiques, ethnographiques, linguistiques qui ont été provoquées par les congrès antérieurs et celles que provoqueront les nouveaux faits et aperçus survenus après notre dernière réunion; et je termine mon discours en manifestant en mon propre nom, ainsi qu'en celui de ma patrie, de mon gouvernement et de mon Roi, la gratitude et la satisfaction que je ressens pour les attentions affectueuses dont l'Espagne a été honorée par cette assemblée. Je crois aussi pouvoir dire que ce ne sont pas seulement mes sentiments et ceux de mes compatriotes, mais aussi ceux de tous les membres étrangers du Congrès que j'exprime en offrant mes remercîments pour la réception si cordiale que nous tous avons trouvée en Danemark.

M. Bamps, délégué du gouvernement belge, prit la parole et fit le discours qui suit:

Sire, Madame, Altesses Royales; Messieurs.

Qu'il me soit permis de mêler ma voix aux témoignages de gratitude dont les organisateurs des précédents Congrès portent l'expression à cette tribune. Les sentiments de reconnaissance qu'ils manifestent, constituent un juste hommage au Comité de la session de Copenhague, pour l'éclat qu'il est parvenu à donner aux cinquièmes assises américanistes et pour la chaleureuse cordialité avec laquelle il accueille les membres étrangers.

Je dois à ma qualité de Délégué de la Belgique la faveur de joindre ma parole à celle de mes honorables Collégues devant cette assemblée d'élite, et je ne saurais trop m'en féliciter. Car la mission que le gouvernement belge m'a fait l'honneur de me confier a une triple signification. C'est d'abord un acte de respectueuse déférence envers Sa Majesté le Roi de Danemark, le haut protecteur de cette session, comme il est le protecteur constant et éclairé des sciences et des lettres. C'est ensuite un hommage à la nation danoise, nation intelligente et vaillante au travail, que la Belgique s'honore de pouvoir traiter en nation amie et se plait à compter parmi celles qui lui sont les plus sympathiques, parce qu'elle connait le glorieux passé du peuple danois et sait que plus d'une page de l'histoire de ce noble peuple lui rappelle sa propre histoire. C'est enfin un témoignage d'intérêt pour la science américaniste elle-même, au sein de laquelle les savants du Danemark occupent une place si distinguée.

Au Congrès de Bruxelles, en ouvrant la séance consacrée à l'anthropologie, un spécialiste allemand très connu et très compétent, M. le docteur Virchow, attira l'attention de son auditoire sur l'homme tertiaire de l'Amérique, dont il a été souvent parlé. L'honorable et savant professeur constata que l'existence de l'homme à l'époque tertiaire n'avait été jusque là qu'une sorte de mirage trompeur, un fantôme insaisissable, qui apparaissait de loin en loin et disparaissait aussitôt qu'on approchait, ou qu'on poussait l'indiscrétion jusqu'à vouloir s'assurer de son état matériel. Le problème est du plus haut intérêt, et vous m'excuserez de le soulever devant vous.

Seulement, comme l'homme tertiaire se refuse avec obstination à nous livrer ses secrets, souffrez que je me borne aujourd'hui, en forme d'acheminement vers le mythe tertiaire, à vous dire un mot de son plus proche voisin, de l'homme paléolithique, en limitant surtout l'habitacle de ce dernier à l'Amérique du Nord, qui est la partie du Nouveau Monde offrant un intérêt immédiat pour le Danemark.

A l'époque glaciaire, le nouveau continent n'offrait, pas plus que l'ancien monde, la même forme qu'il présente actuellement. Son étendue était beaucoup moins considérable; il s'élevait au-dessus du niveau de la mer sous l'aspect d'une île allongée, et touchait au pôle. Les courants polaires produisaient le long de ses côtes un refroidissement excessif, qui transformait les hautes montagnes continentales en de puissants glaciers, s'étendant parfois jusqu'aux plaines avoisinantes. Les animaux de l'époque glaciaire se composaient d'espèces gigantesques, qui ont disparu pendant les temps préhistoriques. Le caractère distinctif de cette faune était la coexistence dans les mêmes régions de types, plus tard nettement séparés selon la nature des climats, les uns s'étant postérieurement réunis sous les tropiques, les autres dans les contrées polaires. Mais ce fut bien longtemps après que les différentes faunes semblent s'être ainsi localisées. Pourtant à l'époque glaciaire, pendant laquelle les continents épouvèrent de si terribles et de si étranges bouleversements, dont l'Amérique du Nord nous montre les traces étonnantes, l'hommé vivait déjà, bravant les cataclysmes et le rigueur d'un froid extrême.

Ce sera l'éternel honneur des savants danois d'avoir créé la chronologie préhistorique. Eux, les premiers, ont eu l'idée de profiter des immenses progrès réalisés par les sciences contemporaines et de faire appel à la géologie, à la paléontologie, à l'archéologie préhistorique, à l'ethnographie, pour évoquer l'histoire antérieure à tous les documents écrits, antérieure à toutes les traditions conservées dans la mémoire des peuples. Reconstituer ainsi les annales de l'humanité, ces annales que les savants de tous les siècles passés avaient désespéré de pouvoir consulter, n'est-ce point le plus signalé service qui ait jamais été rendu à la science? C'est donc un impérieux devoir de saluer ici, à côté du nom de l'illustre Thomsen, ceux de notre éminent président M. le chambellan Worsaae et de notre savant collègue M. le professeur Japetus Steenstrup.

En Europe, on divise l'âge de la pierre en deux périodes, désignées sous les noms de période paléolithique et période néolithique. La première renferme les temps géologiques; la seconde s'étend au de là de cette époque rudimentaire. La période paléolithique comprend donc aussi bien les temps quaternaires que les temps tertiaires. Mais un savant archéologue, M. Gabriel de Mortillet, a eu l'idée ingénieuse de subdiviser la période paléolithique en période paléolithique proprement dite, correspondant aux temps quaternaires, et en période éolithique ou temps tertiaires. De plus, la période de transition entre ces derniers temps et les temps quaternaires est généralement connue sous le nom d'époque glaciaire. Les restes de la période néolithique sont associés à une faune qui diffère si peu des temps actuels, qu'on peut la considérer comme identique à la nôtre. La faune paléolithique, au contraire, est caractérisée par un grand nombre d'animaux éteints, ou par des espèces animales qui ont émigré des Zones qu'elles occupaient primitivement. D'autre part, les vestiges humains ou les objets provenant de l'industrie et du travail de l'homme de la période néolithique, sont d'âge si récent, qu'ils n'offrent guère d'intérêt qu'au point de vue archéologique, tandis que les couches paléolithiques renferment des documents essentiellement géologiques. Ces documents nous apprennent que sur beaucoup de points du globe, il s'est fait, depuis leur dépôt, des changements considérables, eu égard à la géographie physique.

Jusqu'ici on n'avait encore pu établir, pour le Nouveau Monde, cette subdivision de l'âge de la pierre. Comme M. Sidney Skertchly, du Survey Géologique d'Angleterre, l'a fait observer au Congrès de Bruxelles, la majeure partie de l'Amérique était dans cet âge au moment de la découverte. Ainsi, les habitations taillées dans les rochers *(cliff dwellings)* de l'Arizona et du Nouveau Mexique, doivent être rapportées à l'époque de l'âge de la pierre, qui a précédé la civilisation mexicaine de l'âge du bronze. Les traits caractéristiques de cette civilisation primitive se rencontrent au milieu des ruines d'anciennes villes admirablement construites, d'antiques forteresses dont le temps n'a pu avoir raison et de tombeaux qui ont été conservés intacts dans les profondeurs du sol. Ces caractéristiques se présentent à nous sous forme de vases en terre travaillés avec art et élégance, d'étoffes ingénieusement tissées et habilement colorées, d'armes et d'outils de toute nature; mais elles indiquent bien qu'il ne faut point rechercher dans cette époque les preuves des races paléolithiques et moins encore espérer d'y découvrir une race éolithique. L'étude des grands ouvrages en terre exécutés par les *mounds builders,* nous conduisent à la même conclusion.

On a cru pendant longtemps que l'Amérique avait été peuplée, à une époque relativement récente, par les migrations des peuples de l'ancien monde. Mais il est permis d'admettre aujourd'hui et d'accepter comme suffisamment démontré que des races aborigènes existaient en Amérique antérieurement aux plus anciennes migrations connues. L'âge de ces races remonterait à une époque correspondant à la période paléolithique de l'Europe.

Dès 1848, on trouva à Natchez, sur le Mississippi, des débris humains associés à des ossements de *Megalonyx* et d’autres animaux d’espèces perdues. Malheureusement, lors de cette découverte, on n’eut pas l’idée que la trouvaille était de nature à fournir une preuve convaincante de l’antiquité de l’homme dans cette région. Ce fut encore un savant danois, M. Lund, qui un des premiers signala l’importance de ces recherches pour l’histoire du Nouveau Monde, et il sut en prévoir les résultats avec une clairvoyance qu’on n’a pas assez admirée. Déjà au début de ses explorations, auxquelles il consacra ensuite toute sa vie, il n’hésita pas à faire remonter à une haute antiquité la présence de l’homme sur le sol américain. Dans la caverne de Somidouro, explorée par lui pendant son séjour au Brésil, il avait constaté que des ossements humains étaient mélangés aux débris fossiles des grands mammifères, qui habitaient ce pays dans les derniers temps de la période tertiaire; et il remarqua que les uns et les autres présentaient le même état de fossilisation. Cette découverte et d’autres analogues le portèrent à dire, dans une lettre adressée à son savant compatriote Rafn, que l’apparition de l’homme en Amérique datait des temps géologiques, puisque les traces humaines relevées sur ce continent étaient contemporaines de celles de plusieurs espèces animales appartenant à ces temps. Cette opinion ne fut d’ailleurs émise qu’après de longues études, après des constatations multiples, qui avaient peu à peu fait tomber toute hésitation chez le sagace explorateur danois. Aussi M. de Quatrefages lui a-t-il rendu justice en disant: „A mes yeux, Lund a eu incontestablement l’honneur de découvrir l’homme fossile en Amérique, et celui d’affirmer cette découverte à une époque où l’existence de cet homme était regardée en Europe comme plus que douteuse.“

Plus récemment, en 1866, un fragment de crâne humain fut découvert par M. Whitney, directeur du *Geological Survey*, dans une couche de graviers aurifères, située sur le versant occidental de la Sierra Nevada (comté de Calaveras, Californie). Le gisement reposait sur un lit de lave, et était recouvert de plusieurs couches de cendres volcaniques durcies, appartenant à l’époque tertiaire. Le crâne n’était accompagné d’aucun ossement de mammifère pouvant en fixer la date, mais sur d'autres points de la Sierra Nevada des graviers identiques avaient donné des ossements d'animaux de race éteinte. En outre, pour justifier l'importance de sa découverte, M. Whitney déclarait que de nombreux instruments de pierre, témoignant de la présence de l'homme, avaient été maintes fois trouvés, et dans des endroits divers, sous des couches de lave. Il croyait donc pouvoir conclure des preuves accumulées par lui que l'homme avait existé sur la côte du Pacifique antérieurement à l'époque glaciaire. Mais cette découverte si éminemment intéressante ne pourra avoir la portée que son auteur lui a accordée que du jour où la structure géologique de la région explorée aura été précisée, de façon à permettre d'en apprécier le caractère exact. Au surplus, cette circonspection paraît d'autant mieux justifiée, qu'une certaine analogie du crâne trouvé par M. Whitney avec ceux des tribus indiennes modernes du même comté, a fait mettre en doute l'authenticité de sa découverte.

Vers 1867, F. Seguin rapportait en Europe, au milieu de nombreux échantillons formant sa seconde collection de fossiles recueillis dans la République Argentine, plusieurs portions de squelettes humains découverts par lui sur les bords du *Rio Carcaraña.* Ces fragments de squelettes s'y trouvaient mélangés à des débris de *l'Ursus bonariensis*, du *Megatherium*, etc. Lund aussi avait observé que les restes de l'homme enfouis dans les terrains pampéens de l'Amérique meridionale étaient associés aux débris des grands mammifères et établissaient ainsi la contemporanéité de l'espèce humaine avec ces mammifères; mais il croyait que les pampas étaient des terrains de transport, alors que le docteur Burmeister a divisé avec raison les couches pampéennes en préglaciaires et postglaciaires. On semble en effet d'accord maintenant sur la date géologique du terrain pampéen, et M. Florentino Ameghino a pu confirmer la coexistence de l'homme et des mammifères éteints par la découverte qu'il a eu le bonheur de faire aux environs de Mercedes, dans des couches pampéennes encore vierges, de nombreux débris humains, profondément enfouis, et mélangés à des fragments de carapace de *Glyptodon* et à des ossements de différents autres mammifères de l'époque glaciaire. Le docteur Moreno a également rencontré sur les bords du Rio Negro, en Patagonie, un crâne enseveli dans une couche de gravier et de sable jaune d'une formation contemporaine de celle du limon pampéen.

De temps à autre on est parvenu à recueillir ainsi des documents plus ou moins précieux; mais, il faut le reconnaître, bien peu paraissent complètement décisifs pour en inférer l'existence de l'homme américain à l'époque tertiaire. Néanmoins, on est arrivé à grouper une série de faits dont l'ensemble prouve d'une manière presque incontestable la présence de l'homme en Amérique à l'époque paléolithique.

Les dernières découvertes du docteur C. C. Abbott, dans les dépôts glaciaires de la vallée du Delaware, auprès de Erenton (New Jersey), fournissent notamment à cet égard des preuves à peu près certaines. Il a recueilli un nombre considérable d'outils de pierre, grossièrement taillés, mais évidemment façonnés par la main de l'homme, et qui offrent une grande ressemblance avec les instruments paléolithiques découverts dans certaines parties de l'Europe. La position stratigraphique qu'occupaient ces outils doit nécessairement les faire rapporter à la période paléolithique. Ce qu'il y a encore de remarquable, c'est que ces silex travaillés indiquent une époque plus ancienne que celle qui habituellement est assignée par les géologues aux objets paléolithiques. Il semble, dès lors, que ces instruments de pierre doivent appartenir à une partie fort reculée de la période paléolithique, à la période éolithique ou tout au moins à l'époque glaciaire.

Le docteur James Geikie (dans son livre: *The great see age*) a cru pouvoir affirmer que toute la période paléolithique de l'Amérique doit être comprise dans la période glaciaire, et les recherches de plusieurs autres savants mènent directement à une conclusion semblable. M. Berthoud, entre autres, raconte avoir trouvé des silex parfaitement travaillés dans les sables tertiaires à Cow's Creek et auprès de la rivière South-Platte. Ces silex se trouvaient associés à des coquillages qu'il rattache aux plus anciennes couches du pliocène, peut-être même à celles du miocène.

Il faut en convenir, ces découvertes de plus en plus fréquentes, leurs caractères de similitude alors même qu'elles se rapportent à des contrées différentes, répandues sur toute la surface du Nouveau-Monde, et la concordance des preuves qui en découlent, font naître de très sérieuses présomptions, sinon en faveur de l'existence de l'homme en Amérique durant les temps tertiaires, du moins au sujet de la réalité des vestiges de l'industrie humaine à l'époque glaciaire. Les documents qui se rapportent à l'Amérique du Nord sont indubitablement de cette nature et fournissent des preuves indiscutables. Les instruments recueillis par le docteur Abbott se trouvaient dans des graviers stratifiés, inférieurs à une argile sableuse non stratifiée. Ces graviers renfermaient des cailloux striés d'assez grande dimension et d'origine erratique. Quelques-uns des instruments montraient même des stries glaciaires.

Toutefois, comme l'a encore fait observer M. Sidney Skertchly, au Congrès de Bruxelles, la preuve la plus convaincante de l'existence de l'homme en Amérique avant la fin de la période glaciaire a été donnée par le *Geological Survey* de Minnesota. À Little Falls, il existe, le long de la rivière, trois terrasses distinctes de gravier. La plus ancienne des terrasses, qui est aussi la plus élevée, se trouve à soixante pieds au dessus du cours d'eau actuel. Ces graviers, qui ont toujours été rapportés par les géologues à la période glaciaire, renferment non seulement de nombreux éclats de silex, mais on y a également recueilli des instruments de pierre grossièrement travaillés. Et, chose plus intéressante encore, sur les terrasses ont été construits des *mounds*. Un tel fait démontre à lui seul d'une manière irréfragable la très haute antiquité des silex découverts en cet endroit. Ceux qui construisirent les *mounds* ne purent en effet commencer leurs travaux qu'après la formation des terrasses; une race plus ancienne a donc nécessairement dû vidre dans ces mêmes lieux avant le dépôt des éléments constitutifs des terasses. La présence des instruments de pierre dans les couches de gravier le prouve amplement.

Ne sont-ce pas là des données certaines qui établissent à toute évidence l'existence de l'homme dans l'Amérique du Nord à une période de beaucoup antérieure au temps des *mounds builders?* Encore importe-t-il d'observer que les objets de pierre auxquels il est fait allusion sont comparables à ceux de la période paléolithique du continent européen; ils paraissent même devoir remonter à l'époque glaciaire.

Des faits de cette importance fortifient de jour en jour l'opinion de ceux qui croient que l'homme existait déjà à l'époque glaciaire, et qu'il s'était répandu avant la fin de cet âge géologique dans les deux hémisphères. Les documents nouveaux qui se découvrent de plus en plus fréquemment et souvent dans des régions fort éloignées ou en apparence fort étrangères les unes aux autres, les preuves qui s'accumulent et s'enchaînent, soulèvent naturellement des questions chaque jour plus nombreuses, dont l'intérêt s'étend et grandit sans cesse, tant au point de vue de l'origine que de la dispersion des races humaines. Il n'y a pas de doute maintenant que ces grands problèmes n'avancent vers une solution. Le Congrès international des Américanistes y aura contribué pour une large part. L'Amérique, qu'on a pris l'habitude de désigner sous le nom de Nouveau-Monde, pourrait bien, en partant de ces prémisses, être plus ancienne sous le rapport de l'âge de l'homme que le monde ancien lui-même. Cette assertion encore aventurée aujourd'hui, sera peut-être une vérité demain. Que l'intérêt qui s'y attache soit mon excuse pour avoir osé vous entretenir quelques instants d'une thèse scientifique dans cette circonstance solennelle.

M. Lucien Adam, représentant du Ministère de l'Instruction publique de France, prit la parole, s'exprimant ainsi:

Quand la ville de Nancy, se ressouvenant qu'elle avait été durant sept siècles une capitale, osa prendre l'initiative de réunir les Américanistes en un congrès, elle avait à sa tête un vaillant homme de science, M. le B^on^ de Dumast, qui nous a été récemment enlevé par la mort. J'avais été l'un de ses élèves, je fus son lieutenant et tous deux nous fîmes courageusement notre devoir. C'est parce que j'ai été alors à la peine, que le Comité d'organisation veut que je sois aujourd'hui à l'honneur.

Je lui en exprime sans détour ma gratitude, et je saisis avec empressement l'occasion qui m'est offerte d'acquitter dans la mesure du possible une dette de reconnaissance contractée par le Congrès de Nancy.

En 1871, la France avait à résoudre d'autres problèmes que ceux de l'origine des Américains, aussi le silence s'y fit-il bientôt sur notre œuvre. Nous en étions quelque peu découragés et nous nous prenions à douter de l'avenir, quand il nous vint de la Scandinavie un encouragement inespéré. Un monarque éclairé et généreux, S. M. le Roi de Danemark, daigna accorder à notre bien-aimé président une glorieuse récompense qui fut l'honneur de notre session nancéenne. Nous reprimes courage, et nous adressant à nos bons voisins et amis du Luxembourg, nous réussîmes à organiser de concert une seconde session. Hélas! l'excellent Dr. Schœtter, dont je fus alors le coopérateur, nous a été, lui aussi, ravi par la mort.

Au nom des deux comités d'organisation des sessions de Nancy et de Luxembourg, je félicite cordialement M. M. les membres du Comité d'organisation de la session de Copenhague du succès qu'ils ont obtenu, succès dont la solennité de cette séance est l'éclatante manifestation.

Qu'il me soit permis d'ajouter encore un mot et de payer une autre dette contractée par nous en 1871. Trois Danois ont alors répondu à notre appel, Mr. le B$^{\underline{on}}$ de Bretton, Mr. Rink et M. Valdemar Schmidt. Ils ont pu vous dire, Messieurs, que nous avions inauguré l'œuvre du Congrès des Américanistes par un acte de justice internationale, en plaçant sur le cartouche qui décorait la salle de nos séances, au dessus des noms de Colomb et d'Amerigo Vespucci, celui du Scandinave Leif Erikson qui en l'an 1000 fit la découverte du Nouveau-Monde.

La seconde partie de la cantate de Mendelsohn ayant été chantée, Sa Majesté et la famille royale se retirèrent, reconduites par M. le président, le secrétaire général et le trésorier. La séance fut levée à deux heures.

CONSTITUTION DU BUREAU ET DU CONSEIL.

A deux heures et demie la séance est reprise pour constituer le Bureau et le Conseil.

M. le président rend compte du résultat de la séance préparatoire et l'assemblée élit pour:

Président:

M. *J. J. A. Worsaae.*

Vice-présidents:

M. *Lucien Adam*, délégué du Ministère de l'Instruction publique de France.
M. *Anatole Bamps*, délégué du gouvernement de Belgique.
M. *Eugène Beauvois.*
M. *Daniel G. Brinton*, délégué de „Philosophical Society“ et de „Antiquarian and Numismatic Society of Philadelphia“.
M. *Guido Cora*, délégué du gouvernement d'Italie.
M. *Antonio Fabié*, délégué du gouvernement d'Espagne.
M. *Juan de Dios de la Rada y Delgado*, délégué de l'Académie d'Histoire à Madrid.
M. *Wilhelm Reiss*, délégué de la Société d'Anthropologie de Berlin.

Secrétaire général:

M. *Wm. Carstensen.*

Secrétaires:

M. *A. Blomme.*
M. *Vicente de Vera y Lopez*, délégué de la Société de Géographie à Madrid.
M. *Julien Vinson*, délégué de la Société d'Anthropologie à Paris.

Trésorier:

M. *C. F. Tietgen.*

Conseil-central:

M. *le baron Joseph de Baye*, délégué de la Société française d'Archéologie.

S. E. M. *Lorenzo de Castellanos*, délégué de la „Sociedad Colombina Onubense"; Espagne.

M. *Adolfo Herrera*, délégué du Ministère de la Marine; Espagne.

M. *J. Johnstrup*; Danemark.

M. *Bendix de Koppel*; Etats Unis de Colombie.

M. *E. de Mofras*; France.

M. *H. Rink*; Danemark.

M. *J. Steenstrup*; Danemark.

M. *H. Stolpe*; Suède.

La séance est levée à deux heures trois quarts.

PREMIÈRE SÉANCE ORDINAIRE.

Le Mercredi 22 août à 1 heure.

Le président, M. Worsaae, invite M. de la Rada y Delgado à prendre le fauteuil.

M. de la Rada présente ses remerciments pour l'honneur que l'on fait à l'Espagne et à sa personne en l'invitant à occuper la présidence d'une assemblée si illustre.

M. le Dr. Lütken donne la communication suivante sur *l'Exposition de quelques-uns des crânes et des autres ossements humains de Minas-geraés dans le Brésil central découverts et déterrés par le feu Professeur P. W. Lund.*

Il y a cinquante ans, un naturaliste danois, âgé alors de 32 ans, heureusement doué et bien instruit, jouissant déjà d'une certaine célébrité par ses ouvrages d'anatomie comparée, M. le Dr. Peter Wilhelm Lund, débarqua pour la deuxième fois, en 1833, sur la côte du Brésil, d'abord à cause de sa santé délabrée et ensuite afin de poursuivre ses études en zoologie et en botanique. En voyageant dans l'intérieur du pays, il fit par hasard la connaissance d'un compatriote, propriétaire d'une „facenda", et fut, pendant une visite temporaire dans sa maison, vivement frappé par le fait — qui du reste n'était pas entièrement inconnu — que de grands ossements d'animaux inconnus furent souvent mis au jour par les déblayements des nombreuses cavernes du calcaire paléozoïque — fouilles entreprises par les habitants du pays afin de se procurer la précieuse terre nitreuse que contiennent le plus souvent ces grottes. Pour l'élève enthousiaste de Cuvier, une longue perspective de découvertes importantes qui devaient décider du cours de sa vie s'ouvrit soudain devant lui. Il resta toute sa vie dans le Brésil, où son tombeau se trouve au milieu des „*campos*“ qu'il aimait tant. Il consacra les dix années suivantes, de 1835 à 1844, à l'exploration des cavernes dans le voisinage de la petite ville de Lagoa Santa, où il établit sa modeste résidence. En 1845, M. Lund fit généreusement don à sa patrie de ses précieuses collections d'ossements fossiles et de son importante collection comparative de squelettes d'animaux brésiliens vivants, stipulant toutefois sagement que ses collections paléontologiques formeraient une collection spéciale sous l'inspection d'un naturaliste compétent, et désignant en même temps comme premier inspecteur M. Johannes Reinhardt, mon célèbre prédécesseur. Les résultats scientifiques des recherches de M. Lund furent publiés par lui-même dans une belle série de mémoires faisant partie des publications de l'Académie Royale des Sciences en Danemark. Malheureusement son œuvre est restée inachevée; car à l'exception d'une monographie des espèces brésiliennes vivantes et éteintes de la famille des Chiens, les monographies spéciales dans lesquelles il avait l'intention de traiter de la même manière les autres ordres de mammifères ne furent jamais élaborées. Nous devons à feu M. Reinhardt quelques mémoires importants sur les restes de quelques Édentés (*Cœlodon, Ocnopus*) et de quelques Ongulés (*Dicotyles*) et à M. le Dr. Boas un mémoire sur les Chevaux. Mais la plus grande partie reste encore à faire, et il est d'une haute importance que cette œuvre se fasse; car l'exploration qui a eu lieu depuis longtemps du contenu des cavernes du Brésil dans un but industriel, va probablement toujours en augmentant, et le jour ne saurait être très éloigné, où il ne restera plus aucune trace des précieux documents déposés dans ces trésors naturels. Il est donc difficile d'exagérer l'importance scientifique de la collection de M. Lund. Mais après 1844 celui-ci abandonna tout travail scientifique; il ne fit plus ni voyages, ni fouilles, et les visites réitérées ou prolongées que lui firent deux de ses compatriotes, ne changèrent pas beaucoup sa manière de vivre tranquille et retirée, qui dura 35 ans, jusqu'à sa mort en 1880, à l'âge d'à peu près 79 ans. Une excellente biographie — insérée dans les „Comptes-rendus de l'Académie Royale des Sciences“ pour l'année 1880 — de la main de son ami M. Reinhardt, qui ne lui a malheureusement survécu que de peu d'années, fournira à ceux qui désirent un récit plus détaillé de sa vie et de son œuvre tous les renseignements nécessaires.

Aujourd'hui je m'occuperai seulement de la partie de l'œuvre de M. Lund qui se rapporte à *l'espèce humaine.* On ne trouvera dans les premières communications de M. Lund que des témoignages négatifs quant à la contemporanéité de l'homme avec la faune ou les faunes ensevelies dans les cavernes à ossements[1]. Mais dans le cours de ses explorations, qui embrassaient plus de 800 cavernes, grandes et petites, il trouva des crânes et des os d'hommes dans six ou sept cavernes. Dans la pluralité des cas, ces os se trouvaient isolés, et quoique leur état de conservation indiquât ordinairement la probabilité d'un âge assez reculé, puisqu'ils offraient le plus souvent les caractères d'ossements vraiment fossiles, ils ne furent cependant jamais trouvés avec d'autres restes d'animaux qui pussent indiquer leur âge géologique. La célèbre caverne nommée *Lapa da lagoa do Sumidouro* faisait seule exception, et l'on en déterra de nombreuses têtes d'hommes et des ossements humains dans un état de pétrification partielle ou totale, intimement mêlés avec des ossements d'animaux, surtout de mammifères, partie vivants, partie éteints, postpliocènes ou peut-être pliocènes. Je nommerai parmi ces derniers le lama, le cheval, le kapivar, grand comme un tapir *(Hydrochoerus sulcidens)*, un grand pecary *(Dicotyles)*, le jaguar géant *(Felis protopanther)*, le Paléocyon troglodyte, le Platyonyx (Sclidothère), le Chlamydothère et d'autres Édentés fossiles. M. Lund nous a donné deux comptes-rendus sur cette caverne et ses restes humains; d'abord, un rapport succinct, daté de 1841 et inséré dans les Mémoires de l'Académie de Copenhague[1]), lorsqu'il n'avait examiné, à ce qu'il paraît, que la couche supérieure de la terre qui remplissait la caverne; et ensuite un mémoire plus détaillé, dans une lettre adressée à M. le conseiller d'État **Rafn**, secrétaire de la Société des Antiquaires du Nord, datée de 1844. Un extrait trop court de cette lettre fut publié en danois dans le „Antiquarisk Tidsskrift“ (1843—44[2])), tandis qu'une analyse bien plus détaillée, sinon une traduction entière, fut insérée parmi les mémoires français de la société citée (1845—49[3])) et reproduite en partie dans divers journaux étrangers, p. ex. dans les „Comptes-rendus de l'Académie des Sciences[4])“. Ces deux exposés s'accordent entre eux en ce que M. **Lund** y admet, avec la prudence du vrai naturaliste, dans l'un comme dans l'autre, que la contemporanéité de l'homme avec les animaux éteints (quaternaires) ne peut être regardée comme *prouvée* par le mélange intime de leur restes épars, mais ils diffèrent en ce qu'il considère en 1844 cette contemporanéité comme assez probable; voici ses propres paroles: „l'existence de l'homme dans l'Amérique du Sud se prolongeait *probablement* à travers le temps historique jusque dans l'époque géologique, puisque plusieurs espèces d'animaux *semblent* avoir été éteintes après l'apparition de l'homme sur ce continent“. Mais il dit formellement que „le criterium le plus important pour fixer l'âge relatif de ces restes fait absolument défaut, parcequ'on ne les trouve plus dans leur position primitive, mais plus ou moins „remaniés“, comme on le dirait aujourd'hui“. M. **Lund** lui même n'allait pas plus loin dans ses conclusions; feu M. **Reinhardt**, qui avait une profonde connaissance de la question, bien qu'il n'eût pas eu l'occasion d'explorer de nouveau les cavernes du Brésil, a émis l'opinion, il est vrai, „qu'il n'y a guère de doute que les ossements humains n'aient été déposés dans la caverne à peu près à la même époque que ceux des animaux éteints“ et que „ces derniers n'aient été les contemporains de l'homme, au moins dans la dernière partie de leur existence“[5]). Cependant je n'ai pu me convaincre que nous soyons autorisés à adopter cette hypothèse autrement que comme vraisemblable ou probable. Je sais bien que M. de Quatrefages est arrivé. dans son discours au congrès anthropologique de Moscou, en 1879, sur „l'homme fossile de Lagoa Santa au Brésil et ses descendants actuels" à ces mêmes conclusions, partant des faits établis par M. Lund dans sa lettre à M. Rafn, c'est-à-dire que cette contemporanéité est évidente et incontestable. Mais, quoique je ne veuille me prononcer qu'avec réserve sur une question de géologie, il faut cependant que j'avoue que je me rangerai plutôt du côté de l'opinion des naturalistes qui ne se croient pas autorisés à faire des conclusions positives sur l'âge relatif des ossements, objets, outils, etc., que l'on trouve *dans les cavernes* et qui appartiennent à des époques anthropologiques ou géologiques différentes. C'est un fait parfaitement avéré par les explorateurs des cavernes, que l'on y trouve très souvent les restes les plus anciens gisant en partie dans une position plus élevée que les restes des époques plus récentes, et que leur degré de pétrification peut différer dans les deux bouts d'un même échantillon, selon qu'il a été nu ou recouvert, plus ou moins exposé à l'influence de l'eau, etc. C'est ce qui a pu avoir lieu, surtout lorsque les circonstances sont comme dans la grotte de Sumidouro, qui dérive son nom de la pénétration périodique de l'eau du lac voisin, qui, traversant la caverne, s'écoule par des fissures dans la roche, et finit par tomber dans le Rio das Velhas. On comprendra facilement que des ossements qui datent de formations et de périodes différentes, aient pu dans de telles circonstances s'entremêler intimement et prendre avec le temps, après avoir été exposés à la même influence de l'eau, un aspect semblable et le même degré de pétrification. Par les faits exposés par M. Lund, il devient évident qu'une agglomération intime a certainement dû avoir lieu assez souvent entre les ossements humains et ceux des animaux éteints, quoiqu'il m'ait été impossible jusqu'ici de trouver des preuves de ce fait dans sa collection; il est de même évident que cette agglomération a quelques fois été secondaire, mais il m'est impossible de dire, si elle l'a toujours été. L'influence des inondations périodiques est aussi clairement démontrée par le fait que les os identiques (crânes, os du carpe ou métacarpe, des doigts et des orteils) d'individus différents furent ordinairement trouvés ensemble, les fragments de crânes dans un endroit, les ossements courts dans un autre, etc. L'état brisé des ossements provenait évidemment de grands fragments de roche, détachés dans le cours du temps du plafond de la caverne, mais il a souvent été possible de constater qu'ils avaient de prime abord été déposés entiers et dans leur position relative naturelle. – Si l'on avait trouvé dans cette caverne ou dans d'autres cavernes du pays des traces *incontestables* de l'activité de l'homme dans la période quaternaire, comme p. ex. des ossements d'animaux éteints, travaillés pour en faire des instruments, ou des os portant des marques de couteaux, de flèches, etc., la décision de la question serait facile; mais cette preuve incontestable de la contemporanéité de l'homme et des animaux éteints fait complètement défaut ici. Pour la connaissance plus détaillée des restes d'ossements d'homme et d'animaux vivants et éteints qui se trouvent dans les différentes couches de terre de la caverne de Sumidouro, et de leur âge relatif présumé, je renvoie à la traduction française de la lettre de M. Lund dans les „Mémoires des Antiquaires du Nord“.

---

[1] Mém. de l'Acad. R. des Sciences de Copenhague VIII p. 263; communications datées de 1838.

---

[1]) l. c. IX p. 195. [2]) p. 154—60. [3]) p. 49—77. [4]) T. XX. 1845 p. 1368.

[5]) Dans les mémoire cité ci-dessous, datant de 1867.

N'étant pas anthropologiste, je ne m'engagerai pas dans une description détaillée des crânes de Sumidouro, déposés dans le musée et exposés en partie ici. J'espère qu'ils trouveront un jour leur monographe compétent; mais en ma qualité d'inspecteur de la collection paléontozoologique à laquelle ils appartiennent, j'ai cru devoir appeler l'attention du Congrès sur leur existence, et j'invite les membres qui désirent les étudier de près à me faire une visite au musée zoologique. Peut-être cette assemblée compte-t-elle parmi ses membres des hommes connaissant à fond la crânéologie comparative de l'homme qui voudraient bien nous faire profiter de leurs lumières. J'avais espéré que M. de Quatrefages, qui a déjà publié une notice sur ce sujet, eût assisté à cette réunion et qu'il nous eût dit son opinion sur ces matières. Il m'a autorisé à faire ses compliments au Congrès et à lui exprimer les regrets que lui cause son absence forcée. Ceux qui ne sont pas très versés dans les études en question, apprendront peut-être avec intérêt la caractéristique qu'a donnée M.

Reinhardt de ces crânes dans un mémoire sur les cavernes ossifères du Brésil, publié il y a 16 ans dans la „Revue populaire des sciences naturelles“ dont je suis un des rédacteurs. „La tribu à laquelle appartenaient ces ossements était de taille assez haute, mais un peu délicate, dolichocéphale (à la tête longue) et prognathe (aux mâchoires saillantes); elle avait le sommet du crâne élevé, presque pyramidal, les pommettes saillantes, le front étroit, mais pas singulièrement déprimé, la cloison interorbitaire très large et les parois du crâne très épaisses. On n'y voit jamais de traces d'une transformation artificielle produite par la pression.“ Selon M. Lund, les ossements de Sumidouro appartiennent à peu près à 30 individus d'âge différent, enfants, vieillards décrépits et hommes dans la force de l'âge; ceux-ci avaient souvent dans l'une des tempes un trou elliptique, comme s'ils avaient été tués d'un coup de massue ou de pierre. Il supposait à cause de cette circonstance que la caverne avait dû servir de cimetière, où l'on aurait jeté les cadavres des enfants, des vieillards, des prisonniers de guerre, etc. L'auteur fait aussi observer le fait remarquable que les incisives, même chez les enfants, sont toujours usées à un degré extraordinaire, ce qui réduisait, après la chute des dents, la mandibule chez les vieillards à une plaque haute seulement de quelques lignes. Comme vous savez, Messieurs, cette particularité se retrouve chez plusieurs races primitives, p. ex. les anciens Grœnlandais.

Quelques uns des crânes déterrés par mon célèbre compatriote furent envoyés, je crois, au musée de Rio-de-Janeiro, et l'un de ces crânes a été décrit et dessiné en 1876 par M. M. Lacerda et Peixoto dans les „Archives“ de cette institution. Je ne connais ce mémoire que par le discours de M. de Quatrefages que j'ai cité plus haut et que j'ai l'honneur de présenter au Congrès au nom de son illustre auteur. Les savants du Brésil prétendent que la race des Botocudes est celle des races de nos jours dont le crâne s'approche le plus de celui de l'homme fossile ou préhistorique de Sumidouro. Cette opinion a été confirmée dans sa partie essentielle par M. de Quatrefages, qui fait observer de l'autre côté que le crâne de Sumidouro offre par ses caractères de dolichocéphalie et de hypsistenocéphalie des analogies surprenantes avec celui des Papouas. Selon lui, l'homme fossile de Sumidouro pourrait être considéré comme un type primaire spécial, auquel les races primitives du Brésil, du Pérou et de la Bolivie devraient leur origine, après avoir été mêlées toutefois à d'autres éléments, au moins en partie brachycéphales.

Il faudra maintenant que je mette fin à mes remarques introductives sur ces documents intéressants, qui méritent une attention toute particulière, même dans le cas où leur âge géologique et leurs affinités anthropologiques dussent encore être regardés comme douteux. S'ils sont réellement les contemporains des mammifères mégathérioïdes et glyptodontes, du cheval américain, du grand kapivar et de l'once gigantesque, ils remontent sans doute bien plus en arrière dans les temps géologiques que les ossements humains fossiles que l'on a découverts jusqu'ici ailleurs. Mais la question de la contemporanéité de l'homme et des mammifères éteints du Brésil ne sera probablement pas très éclaircie par de nouvelles fouilles dans les cavernes du pays; il faudra que les rapports entre la faune éteinte du Brésil et la vivante soient bien fixés d'avance, et la solution de ces questions importantes se trouvera peut-être plutôt dans les couches des Pampas que dans le pays des montagnes calcaires à cavernes.

Je désire cependant, avant de terminer, attirer votre attention sur l'ingénieux calcul du *minimum* du temps écoulé depuis les jours des paresseux et des armadils gigantesques que nous devons à l'homme distingué dont le nom a été si souvent sur mes lèvres. Une caverne — ou plutôt un grand entonnoir — remplie de terre et contenant des pierres, des ossements de grands animaux, vivants et éteints, et une quantité immense d'ossements de petits animaux, surtout de micromammifères, fut complètement déblayée¹). Les ossements des grands animaux éteints appartenaient évidemment à la formation ossifère tertiaire qui avait primitivement

---

¹) Voyez la lettre de M. P. V. Lund du 22 Nvbr. 1844, insérée dans les „Mémoires de l'Académie des Sciences de Copenhague“ (Kgl. D. Vidensk. Selsk. Skr. naturv.—mathem. Afh., XII. Bd., p. 59—60) et les observations de M. Japetus Steenstrup dans „Videnskabelige Meddelelser fra den naturhistoriske Forening for 1872“, p. 224 etc.

comblé cette caverne comme tant d'autres, mais qui avait disparu en partie, ayant été emportée peu à peu par les eaux. L'accumulation des ossements de petits animaux, au contraire, était due aux repas des hiboux *(Strix perlata* ou *flammea)* établis dans la caverne pendant une série énorme de générations. Le calcul, tendant à démontrer que cette accumulation répondait à une période *de 5000 ans au moins*, reposait sur l'observation que des localités pareilles ne servent jamais de domicile qu'à un seul couple de hiboux, et qu'un tel couple dévore environ quatre petits animaux par jour, et sur l'hypothèse très vraisemblable qu'une telle localité aurait été habitée par un tel couple de hiboux, sans interruptions ou en tout cas avec des interruptions assez courtes. Il faut avouer que c'est un des calculs les plus *scientifiques* que l'on ait jamais faits pour mesurer les périodes géologiques, mais il faut observer aussi que c'est un calcul du *minimum*.

M. *Reiss.* J'ai l'honneur de vous présenter un travail qui a paru parmi les Mémoires paléontologiques publiés par M. M. W. Dames et E. Kayser, et qui porte le titre: „*Ueber eine fossile Säugethier-Fauna von Punin bei Riobomba in Ecuador;* nach den Sammlungen von W. Reiss u. A. Stübel bearbeitet von W. Branco. Mit einer geologischen Einleitung von W. Reiss". La faune fossile, qui a été décrite et illustrée en détail par M. Branco, nous offre un intérêt particulier en ce que c'est la première fois qu'un assez grand nombre de restes de mammifères provenant des plateaux élevés des Andes a été soumis à une étude scientifique. Les dépots dont proviennent ces restes forment les couches supérieures des considérables dépots volcaniques du plateau près de Quito et de Riobamba. Ils démontrent qu'il a dû y avoir jadis une végétation tout autre que maintenant, car aujourd'hui des animaux si grands n'auraient guère trouvé une nourriture suffisante pour un grand nombre d'animaux sur le sol nu tufier de ces parages. Mais ils nous offrent aussi le problème remarquable qu'un règne animal presque identique à celui des Pampas et à la faune des cavernes du Brésil ait existé à des altitudes si considérables, tandis que la disposition des couches démontre clairement que ces animaux n'ont été détruits que lorsque les Cordillères eurent reçu la forme qu'elles ont maintenant; car les couches ossifères forment la couverture supérieure des masses pierreuses volcaniques qui ont rempli les profondes vallées d'érosion, taillées dans les anciennes montagnes des Andes. Les grandes vallées longitudinales des Andes de Quito qui divisent la chaîne primitivement unique en une Cordillère orientale et occidentale, réunies par des croupes transversales *(nudos)*, sont des vallées d'érosion formées de la même manière que les vallées transversales qui ont l'air de crevasses et à travers lesquelles a lieu l'écoulement des eaux vers l'Océan. Parmi les animaux fossiles, la grande quantité d'ossements de chevaux est surtout remarquable; M. Branco s'est procuré, afin de les déterminer, bon nombre d'échantillons de comparaison, tirés d'animaux vivants. La faune se compose des espèces suivantes:

1. *Mylodon* sp.
2. *Equus Andium.*
3. *Protauchenia Reissii* g. n. sp. n.
4. *Cervus* sp. pl.
5. — cf. *Chilensis.*
6. *Mastodon Andium.*
7. *Machaerodus* cf. *neogaeus.*

Une comparaison détaillée de la faune de Punin avec les faunes connues et semblables de l'Amérique méridionale et septentrionale, de l'Europe et des Indes, mène M. Branco aux conclusions suivantes:

1. La faune de *Tarija* équivaut en valeur et, selon toute probabilité, en âge à celle de Punin.

2. Ces deux faunes équivalent en valeur et peut-être en âge à celle des Pampas inférieures.

3. Les trois faunes citées équivalent en valeur à celle des Megalonyx-beds de l'Amérique du Nord.

4. Toutes ces faunes américaines présentent un état de développement du règne des mammifères équivalant en valeur à

celui de la faune pliocène supérieure de l'Europe (Montpellier, Bribir, Ajnacskö, Fulda, Crag de Suffolk).

5. Une équivalence de ces faunes quant aux espèces, est douteuse, des raisons majeures parlant plutôt pour un âge souspliocène des faunes américaines que pour un âge pliocène moins avancé.

6. Par conséquent, l'homme ne peut guère, avec la facilité que le veut M. *Ameghino*, être considéré dans l'Amérique du Sud comme le contemporain de la faune pliocène de l'Europe, mais seulement, jusqu'à plus ample information, comme membre d'une faune équivalente à cette dernière, mais surtout équivalente en espèces à la quaternaire.

M. *Fabié* présente deux ouvrages récemment publiés par D. Justo Zaragoza: *Piraterias y agresiones de los Ingleses en la America española* et *Historia de Guatemala o recordacion Florida* écrite au XVII^e^ siècle par le Capitaine D. Francisco Antonio de Fuentes y Guzman, arrière-neveu du très célèbre Bernal Diaz del Castillo, auteur, comme on sait, de la *Historia de la conquista de Nueva-España*, dont il fut un des héros sous les ordres de Ferdinand Cortes.

En même temps, il annonce que *l'Académie d'Histoire* de Madrid prépare la publication du grand ouvrage du P^e^ Bernardino de Sahagun: *Historia general de las cosas de Nueva-España*, dont seulement le texte espagnol fut publié par Bustamente et par Kingsborough avec d'énormes incorrections, sans les peintures et dessins, ni le texte et le vocabulaire aztèque, constituant les éléments les plus importants de cet ouvrage, qui contient les notices les plus exactes sur la civilisation précolombienne du Mexique. La même Académie publiera si tôt que possible: *La Historia apologetica* de las Indias par le P^e^ Las Casas, dont seulement quelques chapitres ont paru comme appendice de *La Historia de las Indias* du même auteur. La *apologetica*, qui est tout à fait distincte de celle-ci, est consacrée à l'étude de la nature dans le nouveau-monde et des religions, mœurs et qualités de ses habitants primitifs, dont le P. Las Casas fut le protecteur et l'apologiste passionné.

M. *Reiss.* J'ai demandé la parole afin d'exprimer à M. Fabié mes remercîments pour cette entreprise si pleine de mérite. Il y a déjà bien des années que l'Espagne continue à nous enrichir, en augmentant toujours nos connaissances de l'Amérique précolombienne. Les archives, fermées pendant si long temps, ont été ouvertes; une foule d'hommes de science de grand mérite se sont occupés de les fouiller et les ont étudiées avec soin. Le gouvernement et beaucoup de personnes privées ne craignent guère de faire des sacrifices, afin de pouvoir publier d'une manière digne les résultats obtenus. L'Espagne dédia déjà un élégant volume au Congrès de Bruxelles, et depuis, chaque année voit paraître de nouveaux ouvrages. Le Congrès de Madrid nous fournit l'occasion de jeter un coup d'œil sur la vie scientifique qui se développe en Espagne avec tant d'ardeur. Des savants comme M. M. Espada, Duro, Zaragoza, Fabié, Rada y Delgado — et ces derniers nous avons le plaisir de les voir au milieu de nous — font avancer notre science d'une manière imprévue, et la présence de savants moins avancés en âge qui prennent part à notre Congrès, nous prouve que l'étude américaniste continuera aussi à l'avenir. Nous devons bien des remercîments aux savants et au gouvernement espagnols pour leur vif intérêt et pour les riches contributions qu'ils ont fournies aux travaux et au but auquel aspire le Congrès des Américanistes.

M. *Fabié* offre ses remercîments à M. Reiss pour les bienveillantes paroles qu'il vient de prononcer.

M. *Herrera* fait la communication suivante concernant les études que D. Cesareo Fernandez Duro sur l'invitation de l'Académie Royale d'Histoire à Madrid vient de faire par rapport à la dé-

couverte du continent américain par Christophe Colomb et à la participation de Martin Alonzo Pinzon à cette découverte.

Señoras y Señores:

La representación que tengo en este sitio me obliga á hacer uso de la palabra, contando seguramente con vuestra benevolencia, por ser compañera inseparable de los merecidos títulos de sabios que todos ostentáis.

Me obliga doblemente á ello venir de un pueblo que dió hospitalidad y protección al inmortal Colón para descubrir el Nuevo Mundo y vestir el uniforme que recuerda la gloriosa herencia de los que compartieron con el intrépido genovés las penas y fatigas de tan expuesto viaje y el merecido triunfo del descubrimiento.

Historiadores y poetas nos han regateado el lugar que legítimamente nos corresponde en un acontecimiento histórico de tan transcendental importancia, inventando sublevaciones que ponían en la más crítica situación al insigne marino y presentándolo rodeado de una turba ignorante y fanática, que estuvo á punto de hacerle perder el fruto de tantas vigilias.

Pero la verdad histórica tiene que prevalecer siempre sobre las falsas suposiciones: en los tripulantes de las carabelas que llevó Colón no hubo otra cosa más que desconfianza y duda, bien naturales por cierto.

Hace poco, el Presidente de la república de Honduras, el Dr. D. Marcos Aurelio Soto, publicó un opúsculo poniendo en duda que Cristóbal Colón pisara la tierra firme del Continente americano, y entonces, en España, la Real Academia de la Historia nombró á su erudito individuo de número, el Capitan de navío D. Cesáreo Fernández Duro, para que estudiara detenidamánte esta cuestion, informando del resultado de sus trabajos. Nuestro ilustrado académico concretó sus investigaciones al reconocimiento de los documentos que se conservan en el Archivo de Indias, especialmente los legajos del pleito que los descendientes del primer Almirante de Indias sostuvieron con el fiscal del Rey desde el año de 1508 al de 1562 para el cumplimiento de las capitulaciones de Granada, llenando su misión tan admirablemente el Sr. Fernández Duro, que la docta Academia acordó la impresión de su brillante informe á costa de la misma; Lástima que por falta de tiempo para terminar la tirada no pueda presentarse á este Congreso y tenga que concretarme sólo á anunciarla, dando una sucinta idea de los puntos más culminantes de tan importante estudio!

En él se demuestra que, aunque no aparecen pruebas concluyentes del desembarco del ilustre genovés en tierra firme, hay, sin embargo, vehementísimos indicios de aquellos que son casi la evidencia misma, de que llegara á pisarla en los ocho meses empleados en reconocer las costas de Honduras, Nicaragua y Panamá.

También han dado por resultado estas investigaciones obtener curiosísimas noticias del armamento y navegación de las carabelas en el primer viaje del descubrimiento, aclarando las dudas que existían sobre el nombre de los buques y de los hombres que los tripulaban, del que primero vió la tierra y de otros interesantes pormenores de tan arriésgadó navegación.

Pero lo que tiene mayor importancia en el nuevo estudio es lo concerniente al capitán de Palos, Martín Alonso Pinzón, tan maltratado por algunos historiadores. Este navegante dió sus propias carabelas para el viaje; contribuyó con la tercera parte del costo de la expedición de su bolsillo; embarcó á sus hermanos, parientes y amigos, que de ninguna manera querían hacerlo con un extranjero que les era desconocido; animó la gente cuando ya desmayaban en el golfo y navegó siempre por delante hasta encontrar la tierra: fué el factor principal en el descubrimiento, aunque haya quedado oscurecido por su muerte ocurrida al regresar á Palos.

Asíes que, si Colón fué el generador de la idea y el alma de la expedición, Pinzón fué el brazo ejecutor; siendo tan necesarias la prudencia, sabiduría y constancia del uno, como la osadía, valor y generosidad del otro para la realización de tan gran empresa como fué el hallazgo del nuevo mundo.

Esta es la historia verídica, muy distante por cierto de las apasionadas inexactitudes con que se pretende regatear la gloria

á que tienen derecho los españoles, que lejos de haber sido una turba ignorante y fanática constituyeron los elementos necesarios para que Colón realizara su colosal proyecto.

M. le *secrétaire général* communique que l'érudit Américain, M. le Dr. Brinton, qui était arrivé à Copenhague pour assister au Congrès, a été empêché par une indisposition de prendre part aux séances et il dépose sur le bureau avec quelques mots de regrets le mémoire: *Aboriginal American Literature* que M. Brinton aurait voulu présenter lui-même au Congrès et dont voici le texte:

Mr. President and Fellow members!

On the very threshold of my subject I shall naturally be asked to define the phrase „*Aboriginal American Literature*“. Hitherto in literary history no such distinction has been drawn. What is meant by it?

To this I reply that it includes all literary products, no matter in what language they may be, which we owe to members of the red race of America. I conceive that this class of works has an interest, apart from their subjects, which calls for special consideration. This interest is that they illustrate the intellectual powers of the red race, their literary faculties, in short, their racial psychology. Here, better than elsewhere, we can apply a common measure to the powers of the mind, and frame a more accurate comparison between the imagination, the logical grasp, the poetic instinct, the dramatic insight of the natives of the new world, and those members of the human race who have inherited its most ancient traditions of culture.

In fairness, however, to the American race a further distinction ought to be insisted on. All who have been concerned in the study of languages know how difficult, nay, how impossible it is, to obtain complete familiarity with two tongues, even when they are as closely related as those of Western Europe. Still more arduous is the endeavor when they are separated by so broad a chasm as that which divides most American from

European idioms. We shall not do justice, therefore, to the red race if we measure its literary ability merely by what its members have written in European languages. The two which the nationality of their conquerors has generally imposed upon them have been Spanish and English, and one can gather a respectable array of volumes in these idioms, the product of full-blood or half-caste American Indians. They deserve examination, and illustrate in a measure the aspirations and the powers of the race; but far more valuable for these and many other purposes are the compositions of the natives *in their own tongues.*

These, I claim, constitute the real *Aboriginal* literature of America, and it is to their character, number, extent and value that I would call your attention.

All linguists will concede that apart from any literary merit they may have or not have, they alone can be taken as true types of the native modes of expression. There are many other compositions, the work of European teachers, in American languages; but they are necessarily written with that awkwardness and strangeness with which we always express ourselves in a tongue which we have not imbibed with our mother's milk. Hence, in the present paper, I shall not detain you with a discussion of what native American authors have written in European tongues, nor yet with what the whites of European birth or lineage have composed in American tongues; but I shall confine myself solely to what American natives have written in American tongues.

It is a new chapter in literary history, but it is not so short a one as you might suppose. Most of the great divisions of literature are represented, and I think it will be more consonant to my purpose to treat my subject from this literary rather than the linguistic point of view. I shall therefore adopt a classification, not into languages, but into the forms of literature, to wit, the *narrative*, the *didactic*, the *poetic*, and the *dramatic* compositions.

Narrative Compositions. These include myths, legends, histories, fables, stories, and tales of all descriptions. Such narratives were the staple subjects of amusement by the camp fire of the hunting tribes, and of instruction in the schools of the more civilized nations. In a certain number of cases they were committed to writing by the educated natives when they had learned this divine art, as Plato calls it. Thus the Iroquois Cusic wrote out the traditional history of his nation, but published only a very poor English translation of it. Some member of the Miami tribe of the Algonkins recorded the traditions of their elders in a series of chapters which are known as the *Walum Olum*, Painted Sticks, a part of which has been printed, but the original, I fear, has been lost. In the South, the Creeks preserved their history by paintings on buffalo skins and by belts of beadwork, and my learned friend Mr. Gatschet has succeeded in recovering these venerable histories in the original tongue. To him also we owe a number of narrative texts in the Klamath and Modoc languages, and in others of the far west of the United States. A mass of material of the same kind has been collected by the Rev. J. Owen Dorsey from the Poncas and Omahas, from the Zuñis by Frank W. Cushing, and by other scholars connected with the Bureau of Ethnology, Washington. All these are genuine native texts written down by the natives themselves or at their dictation. Nor should I forget to name the *Récit de François Kaondinoketc, chef des Nipissingues, écrit par lui-même en algonquin et traduit en français par l'abbé Cuoq,* published in Paris a few years ago.

We make far richer finds of the kind when we turn our eyes southwardly to the civilized races of Mexico, Central America, and Peru. A century and a half ago the laborious and unfortunate Chevalier Boturini collected about fifty MSS. in the Nahuatl language, written by native Mexicans. Most of them were anonymous, but of the authors whom he names I may mention Don Domingo de San Anton Muñon Chimalpain, Don Juan Ventura Zapata y Mendoza, cacique of Quiahuiztlan, Don Francisco de Loaysa, Don Juan de San Antonio, Don Gabriel de Ayala, Tezcucans and Mexicans of noble lineage and competent education. Not a single one of their works has been published, and in fact of all those in the Nahuatl mentioned by Boturini, the only one which has seen the light has been the

History of the Kingdoms of Culhuacan and Mexico. This anonymous production was often quoted by the title *Codex Chimalpopoca* by the late abbé Brasseur de Bourbourg, and has recently been partially printed by the Museo Nacional of Mexico under the name *Anales de Quauhtitlan.*

I include among the aboriginal productions much of Father Sahaguns *Historia de Nueva-España*, for a good part of it, notably the third, sixth, and twelfth books are the literal statements of the natives taken down in the original tongue, and which, as was shown at the last meeting of this Congress, are still preserved in Madrid. Can this body not induce the enlightened government of Spain to publish this invaluable monument of antiquity?

The numerous tribes of Maya lineage developed early after the conquest strong literary tastes. We are told by the historian Juarros that all the tribes of Guatemala wrote out in their own tongues their national histories. The most have perished, but of a few, copies are preserved. All of you are familiar with the *Popol Vuh*, the National Book of the Kiches, edited some years ago by the abbé Brasseur de Bourbourg. It contains the mythology and the history of their nation, and I venture to predict that the more closely it is studied the more valued it will become. Rather more historical in tone is the so-called *Memorial de Tecpan Atitlan*, a composition in Cakchiquel by two descendants of the ruling family. It has not been printed, but several copies are extant, one in my own collection.

I could name half a dozen other historical works in these Guatemalan dialects which I believe to be still extant, but the catalogue might prove a dry one. I shall rather pass to the documents in the pure Maya of Yucatan. Owing to the exertions of two eminent students, the late Don Juan Pio Perez, and Don Crescencio Carrillo, now Canon of the Cathedral of Merida, we have a considerable amount of Maya literature. It is mostly embraced in miscellaneous collections, each of which is called the *Book of Chilan Balam*, or „of the Interpreting Priest“, that official in ancient days having apparently been the *literateur en chef* of the nation. These various books are an odd compound of native and Spanish superstition, heathen and christian crudities, history, poetry, and prophecy. None of them have as yet been printed, but full analyses of them have been published by Don Crescencio Carrillo and myself.

When we turn to the Qquichua of Peru we have to regret the apparently total loss of the historical work of the native Don Luis Inca, written, we are informed, "with his own hand and in his own tongue"; but there still exists in Madrid a Qquichua MS. partially translated by Don Francisco de Avila on the mythology of several tribes, a relic which I hope will soon be put to press.

The ample narrative productions of the Tupis of Brazil have only been explored within the last dozen years. We owe what we know of them to the careful researches of Dr. Couto de Magelhaes and the late Prof. Frederick A. Hartt. But only a very small portion of what these faithful scholars took down from the lips of the natives has been put to press.

Didactic Literature. The American natives were extremely close observers of natural phenomena, and it is a noteworthy fact that their scrutiny of the motions of the heavenly bodies had taught some of them to frame a calendar quite as accurate as that in use in Europe at the period of the discovery. It was also adapted to astrological purposes and the religious ritual. Descriptions of this calendar, which was pretty much the same in Mexico and Central America, have been preserved in Aztec, in Cakchiquel and in Kiche, but in spite of the interest surrounding it, no publication of these remarkable documents has hitherto been attempted.

Of other forms of didactic literature I would name the maps and plans familiar among the Aztecs and Mayas; several works of instruction in their own tongues, as those on Nahuatl by Don Antonio Tobar Montezuma and the licentiate Faustino Chimalpopocatl; and the religious tracts and sermons by the Rev. Elias Boudinot in Cherokee, the Rev. George Copway in Chippeway, and by Nicolas Japuguay in Tupi. With the latter should be classed the semi-dramatic Passions, *Las Pasiones*, found among the Zapotecs, Zoques, and Chiapanecs of the Isthmus of

Tehuantepec, their own rude expression of the mystery of the Passion. Of these I have a number of specimens, which are quite curious.

Oratorical Literature. The love of the American Indian for oratorical displays amounted to a passion. Throughout the continent ability in this direction was a passport to the highest general esteem. In some tribes the most eloquent orator was chosen as chief by common consent; in others the chiefs who held by hereditary or other right retained as their special mouthpiece some accomplished haranguer. In most of the languages the oratorical style is distinctly different from that used in ordinary conversation, being characterized by sonorous terminations, emphatic interjections and unusual words.

There are few works about the Indians which do not mention their love of declamation; but in spite of that, genuine specimens of their speeches, either in accurate translation or in the original tongues, are singularly rare. Very little dependance can be placed on the rendering of the interpreters, and still less on this rendering as dressed up by some pale-faced rhetorician. Thus the famous speech of Logan, found in ever so many schoolboy Declaimers in the United States, proves on examination to be principally spurious, and in fact no oration at all, but merely the recollection of a private conversation.

One of the few examples which I can name of a collection of native orations is the Iroquois *Book of Rites* lately edited by Mr. Horatio Hale. It contains the addresses which were delivered on the death of a chief and the installation of his successor. They were committed to writing about a century ago, and previous to that had been preserved for generations by oral transmissions. It would be difficult to name any literary relic of the northern tribes at all equal to this in value both to the antiquary and the linguist.

Formal addresses of this character were very popular among the Mexicans. The nobles were taught in their youth a great variety appropriate to the occasions likely to occur in their after life. There were also many professional orators who visited the influential families on such incidents as birth, death, betrothal, pregnancy, puberty, and fixed festivals, and delivered declamations pertinent to the time. Fathers taught their children and generals encouraged their soldiers in such formal speeches. They were in the highest degree ornate, abounding in synonyms and metaphors, the sentences long, flowing and rounded. Quite a number of specimens in the original Nahuatl have been preserved in the works of the fathers Bernardino Sahagun, Juan Baptista and Andre de Olmos. It would be a worthy endeavor to collect them from these writings the first of which is unpublished and the second of extreme rarity, and present them to the modern public with proper editorial supervision.

Of other examples of native oratory we have but fragments. What are called the „*Prophecies*" of the Mayas are the predictions of their priests delivered at the beginning of their epochs. They are in a sense orations, but they might also be called poems, because they are obviously in a rude meter and were intended to be chanted.

The prayers to the gods and invocations to deities were oratorical compositions. Sahagun has preserved a number in Nahuatl, Christoval de Molina a few in Qquichua, and there are a few striking ones in the *Popol Vuh.*

Poetical Compositions. The infant, the idiot and the deaf-mute give expression to their emotions by an inflection of the voice. The earliest and simplest form of poetry is also inarticulate. It is a series of emotional cries. In this stage it appears in the rudest American tribes. Their songs are monotonous cadences where meaningless words are repeated over and over again. Do we regard them on this account with contemptuous pity, measuring in this respect an immense difference between ourselves and them? We have little occasion for the boast. Go into the music halls of London, and listen to the songs which are most popular there with their meaningless refrains, *tol de rol fa la*, repeated with damnable iteration; nay, look in at the Grand Opera in Paris or New York, and see a prima donna paid a thousand guineas a night to sing to a vast audience, not one in a hundred of whom understand one word of the language she is using?

A living English poet of eminence once argued to me that the highest poetry is independent of thought, and must rest on harmony and melody. This assertion was not a novel one, for centuries ago the learned and witty Montaigne had spoken of poetry almost in the same language. „A certaine mesure basse", he says, „on la peult juger par les preceptes et par art: mais la bonne, la suprème, la divine, est au-dessus des règles et de la raison".

Let us bear such facts and opinions in mind when we study native American poetry. It was not written to be read but to be sung, and only sung at the appropriate moment for the emotion it was intended to excite.

We have a fairly large number of specimens. Some Chippeway and Dakota songs have been collected by Schoolcraft, Tanner, and Riggs. The Washington Bureau of Ethnology has directed the attention of its linguists to this branch; and a number of travellers have obtained strophes here and there. One of the most noteworthy of all such collections is that of the songs of the Taensa, lately published under the editorship of several distinguished Americanistes in France. They remind me a little of the songs of the Tupi-Guarani tribes of Brazil. Old Montaigne was the first to note the true poetic ring of their songs, and late travellers tell us that they are a really poetic race, cultivating harmony of expression, and many of them improvisatore of no mean degree of dexterity.

The same was true of the ancient Nahuatl speaking tribes. The Tezcucans were famous for their skill in versifications, and one of their sovereigns, Nezahualcoyotl, left at his death seventy-two such compositions, some or all of which were in existence when Ixtlilxochitl wrote his history in the last decades of the sixteenth century. Indeed, I have reason to suspect that there is still a copy of them somewhere, probably in the recesses of some private library whose owner is unaware of the nature of his possessions.

The Jesuit historian Clavigero speaks in high praise of the Nahuatl poetry, but it would have been more to the purpose had he copied a number of songs and printed them in his volumes. As it is, we have so little, and so much of that is so suspiciously modern, that we can hardly frame an independent opinion about it.

The Qquichua of Peru was perhaps even more cultivated for its poetic resources than the Nahuatl. The Qquichua grammarians inform us that the ancient bards divided poetic compositions into elegies, *yaravi*, poems of religion or war, called *haylli*, and love songs known as *huaylli*. The rules of prosody were established, the quantities of the syllables defined, and though rhyme was not known, the laws of assonance were recognized and regarded. The very few examples of the ancient poetry which escaped the general destruction of Inca civilization bear out these statements, and increase our regret that the heedlessness of the early writers on Peru allowed this developed literature so utterly to perish.

Dramatic Compositions. When Columbus and his followers first explored the islands of the western ocean, they found the natives much addicted to certain dramatic representations in which the actors wore masks, danced, and repeated in turn certain verses. For these the Spaniards adopted the native name, calling them *areytos* from the Arawack verb *aririn*, to recite, to rehearse.

Nearly every where on the continent similar rehearsals were found, sometimes as religious rites, often merely as entertainments. As in the earliest form of the Oscan and Latin drama a rude comedy seems to have been most popular, so among the American natives, when the spectacle was not distinctly a religious one, its main aim was to excite laughter. Occasionally they were pantomimes, sometimes the lower animals were represented in conversation with man, and again men and women appeared on the scene. So many of such dramatic exhibitions have been described by travelers that I need not pause to give references. They indicate the passion for the drama, which led the natives to cultivate in a slight degree this form of literature when they had learned the art of writing.

A few examples of these are accessible to students. The best known is that of *Ollanta*, in the Qquichua tongue of Peru.

There are eight editions of this known to me, and it has been translated into Spanish, English, French and German. Of these editions the most complete is that by the erudite Qquichua scholar, Don Gavino Pacheco Zegarra.

The *Ollanta* is without doubt of high antiquity. So also is the drama of *Rabinal-Achi*, obtained by the abbé Brasseur de Bourbourg in Central America, and published by him in Cakchiquel and French. The plot of the *Ollanta* is a love story where the hero falls in love with the daughter of the Inca, and secures her as his wife only after long waiting and arduous experiences. The Rabinal-Achi is really the dramatized death song of a warrior who is taken prisoner and put to death by his enemies. It is, I think, shown by internal evidence that it is a genuine, original and ancient composition.

The only native Comedy I know of is the *Ballet of Güegüence.* This is written in the mixed Nahuatl-Spanish dialect common in Nicaragua about a century ago. A copy was obtained there by the late Dr. Berendt, but no translation or notes. The MS. is now in my hands and will shortly be published. It is comparatively modern, but is clearly the work of a native. The principal character is an unscrupulous old man, whose tricks, boastfulness and Rabelaisian humor excite the audience to mirth.

I have also a copy of a modern drama in Kiche called the *Zacicoxol*, the plot of which is based on the conquest of Mexico by Cortes. It is similar to those Qquichua dramas mentioned by Zegarra, which were sketched by the early missionaries and filled up by educated natives, designed to take the place of the broad farces and religious plays which they had previously acted. I have notes of quite a number of the same kind in the dialects of Central America and Mexico, but no complete texts have been preserved.

Such is a brief and inadequate description of the accomplishments of the red race in literature. I have not exhausted the subject, but I have named the most important monuments which are extant in their own tongues. What I particularly wish to impress is that so few of these which we know are preserved, have any early chance of publication. Yet all will agree with me that no more solid contribution to the ethnology of America could be made. than to render these genuine products of the native minds accessible to scholars. Only in this way can the student of scientific linguistics gain a certain insight into the spirit and structure of the idioms of the New World; only by this means can the psychologist frame a correct estimate of the mental powers of this interesting race; and only thus is it possible to preserve with any security these few relics of a race which is either dying out or undergoing rapid changes. I beg to express the hope, therefore. that all the members of this body will interest themselves in urging individuals, governments, and societies who have these manuscripts in possession, to give them an early publicity.

M. le Dr. *W. Thomsen*, selon le désir de M. le Dr. *E. Løffler*, qui l'en a chargé et que la maladie empêche de prendre part au Congrès. fait lecture du traité de ce dernier: „*The Vineland-excursions of the ancient Scandinavians* by Dr. E. Løffler". Ce mémoire est ainsi conçu:

Before having the honour of giving a short account of the early discovery of America by the Scandinavians, I must be permitted to remark, that the greater part of what I am going to relate here we may take for granted to be known to Scandinavian historians and archæologists. As, however, foreign scientists can less easily avail themselves of the original sources, the old sagas, and as the knowledge of foreigners of the discovery of America before Columbus, especially the Scandinavians' Vineland-excursions, must be founded on an old work: "Antiqvitates Americanæ", I believe that a critical review of the facts related in the original sagas will not be out of place in this assembly.

The 15th and 16th centuries were, as is well known, a period of great naval expeditions, discoveries, and conquests, undertaken principally by Spain and Portugal. The 9th, 10th and, to some extent, the 11th centuries were of similar importance to the Scandinavian countries, and numerous viking-fleets left their homes to make conquests and to gain spoil and glory on foreign shores[1]. Normandy and England had to submit to the dominion of the Danes, Ireland and Scotland felt the weight of the Norsemen's swords, and Swedish emigrants went eastward into Russia, where they formed strongholds in Novgorod and Kijev[2]. Distant Iceland, which perhaps was discovered first by Irish monks[3], was afterwards colonized by Norwegians[4], and from thence Erik the Red went, after previous explorations, in the year 986 to South Greenland, where he settled in Brattahlid[5]. Also the western coast of Greenland was partly colonized, and the finding of a small runic-stone[6], northwest of Upernivik, is an eloquent evidence that the explorations of the settlers extended far into the arctic Zone. From southern Greenland originated then the discovery of a great part of the Atlantic coast of North-America, and it is an account of this discovery, founded on the statements of the sagas, especially on the saga of Erik the Red, which I now have the pleasure to place before you. That the old accounts do not always agree is almost a matter of course, but, on the other hand, it must be acknowledged, that they both strongly confirm each other, and in all essential particulars give us the same information concerning the Scandinavian pre-Columbian discovery of the New World.

Among the colonists who accompanied Erik the Red to Greenland, was a man named Herjulf. When his son Bjarne[7] came back to Iceland, after a visit to Norway, and learned that his father had gone to Greenland, he again went afloat to find him, and discovered on this westward voyage a distant richly-wooded country, on which, however, he did not land. Afterwards he reached Greenland with a south-westerly wind, and remained with his father till the death of the latter.

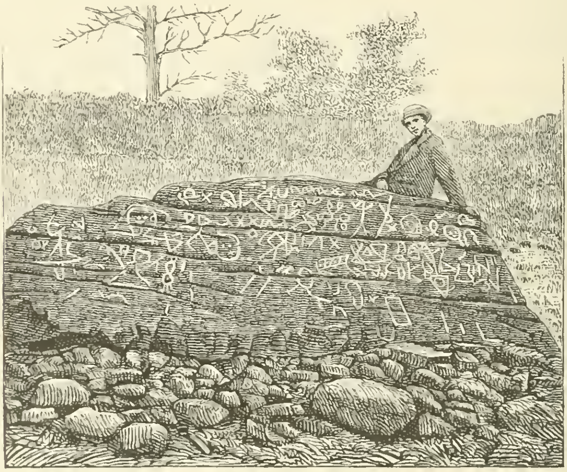
When Bjarne later, after another visit to Norway, returned to Greenland, there was much talk about expeditions of discovery. Leif[8], the son of Erik the Red, bought his ship, hired 35 men, and put to sea with his companions, among whom was a German named Tyrker. Finally they reached a coast, where they landed. There was no grass, but large snow-covered mountains everywhere higher up in the country; between the mountains and the sea it looked like a large stony plateau. Leif called the country *Helluland.* They sailed on, and found another country, where they also landed. This country was flat and covered with forests; there were sandy regions, and a low beach. Leif named it *Markland.* At last they reached land with a north-easterly wind, and steered into a sound. It was very shallow during ebb-tide, and the ship ran aground. When they got it afloat again, they steered through a river into a lake, where they anchored. Here they remained during the winter, and built large houses. They found splendid salmon in the river, and in the winter there was no frost, so that cattle did not need to be kept under cover. On the shortest day, the sun was above the horizon from half past seven to half past four. Leif divided his men into two parties, and made them take turns in watching the house and exploring the country. One evening Tyrker was missing. Leif went out with some of the people to look for him. They soon found him, and Leif immediately perceived that he was not in his right senses. He spoke German at first, rolling his eyes and making faces; then he spoke Scandinavian. "I have found vines and grapes" said Tyrker. "Is it true?" said Leif. "Certainly, it is" — the former answered — "I was born in a country, where neither vines nor grapes are wanting". When spring came, they sailed away with a cargo of timber and grapes, and Leif called the country *Vineland.* Then he returned to Brattahlid, having gained both riches and renown.

Thus the saga of Erik the Red, which, in geographical respects, appears to me the best, tells us about the discovery of America by Leif in the year 1000 A. D. The same saga subsequently speaks of other voyages to Vineland[9], — by Leif's brother Thorvald and the rich Icelander Thorfinn Karlsefne, also by Leif's sister Freydis, with her husband and the two Icelanders Helge and Finboge. When we compare these accounts with the saga of Thorfinn Karlsefne[10], we obtain further information, not only with respect to the natural conditions of Vineland, but also about the inhabitants, the so called Skrællings. The country is, on the whole, described as fine, although there were sandy regions. The winter brought no frost, and the cattle, which they had brought with them, could be on the pasture all the year round. There were magnificent forests, abounding with game, and rivers rich in fish; grapes and wheat grew spontaneously. The natives (the Skrællings) were short, dusky people, with broad cheeks and coarse hair. They lived in mud-huts, and used skin-boats, "over which poles (i. e. oars) were swung". They carried on barter with the Scandinavians, and exchanged furs for red cloth and food prepared with milk. Sometimes hostilities broke out, in which no doubt the stalwart and well-armed Norsemen remained victors, but Leif's brother Thorvald lost his life in one of these strifes. During their visits to Vineland the Scandinavians built loghouses (búðir) and subsisted, partly at least, on the produce of the chase and fishing. After having remained there for a shorter or longer time, (generally for 2 or 3 years) they sailed home to Greenland, with a cargo of furs, timber, and grapes. At a later period bishop Erik[11] is mentioned as going from Greenland to Vineland in the year 1121, and, even in the middle of the 14th century, Greenland ships came to Iceland and Norway after having visited Markland[12]. That the Vineland excursions were also made subjects of discussion in Denmark is proved, plainly enough, by a remark of Adam Bremensis[13], relative to what he has heard from the Danish king Svend Estridson: *„Præterea unam adhuc insulam recitavit a multis in eo repertam oceano, qvæ dicitur Vinland, eo qvod ibi vites sponte nascantur, vinum optimum ferentes. Nam et fruges ibi non seminatas habundare, non fabulosa opinione, sed certa comperimus relatione Danorum"*.

The celebrated American historian Bancroft says in his „History of the United States", that the patriotism of an Icelandic historian has certainly awarded to the ancient Scandinavians the honour of being the first discoverers of America, but that no importance can be attached to the half mythological sagas[14]. With respect to this view, I cannot agree with Mr. Bancroft. If the Scandinavians in their open ships (something like the boats of northern Norway) could sail to Iceland, and from there to Greenland, which is a fact founded not only on the accounts of the sagas, but also on the monuments and antiquities wich have been found[15], there is no reason whatever to doubt the statement of the sagas, when they add, that the Greenland settlers visited certain regions of the North-American Atlantic coast. What is stated about the courses: S.W. and S. going out, N. and N.E. returning home, agrees perfectly with this view, and what is said about Helluland, with its desolate stone-plateau, as well as what is said about Markland (situated farther south) with its large forests, corresponds so well with Labrador and Nova Scotia, that we have full evidence of the truth of the ancient accounts in the physical conditions of these countries. Vineland, situated most to the south, bears no less resemblance to certain warmer parts of the Atlantic coast of the United States. On the whole coast, the tide is very strong[16]: the coast, especially toward the south, has large sandy plains: large forests can (or could formerly) be found; maize and wild grapes are indigenous in these regions, and it is not difficult to point out places where the winter is so mild that it brings little or no frost. It must be admitted, that the natives, found by the Scandinavians in Vineland, were Esquimaux but these people are still found on the northern coast of Labrador; and for that matter they may have extended farther south nine centuries ago, especially as we must suppose, according to the sagas, that the "red man" had not yet entered these regions. From what is stated above, it seems to me that Mr. Bancroft's doubt is entirely unauthorized. What the sagas tell about the physical conditions of Vineland corresponds remarkably well with thé nature of certain parts of the Atlantic coast of the United States, and, just on account of this, I consider the visits of the Scandinavians to these countries as indisputable.

It may, however, be quite exceptionally, that the Transatlantic voyages of the ancient Scandinavians are called in question. With reference to the accounts of the sagas, it has been admitted long ago in Scandinavia that such expeditions have really taken place, but, in identifying the localities mentioned in the sagas with corresponding ones on the Transatlantic coast, I believe that the effort has not always been crowned with success. That Helluland corresponds to Labrador, and that Markland is the same as Nova Scotia, appears to me quite certain. On the other hand, I do not believe that the position which has been assigned to Vineland, can any longer be adhered to. On a cursory view of the case, it certainly does not appear so, and the position of Vineland even gives the impression that it might be fixed with astronomical accuracy. In the saga of Erik the Red it is stated, that the sun was above the horizon, on the shortest day of the year from half past seven to half past four, and, as in fact a geographical latitude of $41^1/_2$° corresponds to this, it has been supposed that the position of Vineland could with certainty be assigned to the present Rhodé Island and Massachusetts[17]. But just here, I believe, a mistake has been committed which I wish to be allowed to explain. If the geographical latitude has to be found from the length of the day, it is an indispensable condition, that the length of the day can be decided on with great accuracy. For this purpose very accurate time-keepers are required, which, however, the ancient Vineland-travellers entirely wanted. If sunrise really took place at seven o'clock, it would correspond to 31° geographical latitude, but if it took place at eight, the latitude would be 49°. In other words, we can, on this supposition, look for Vineland on the whole coast from New-Foundland to Florida; and even with a mistake of only a quarter of an hour, there will be free scope of many degrees of latitude. Neither does what is said about the length of time used to sail from Markland to Vineland help us over the difficulties, for the saga of Erik the Red reports, that it took two days[18], while, according to the saga of Thorfinn Karlsefne, it took a long time ("they sailed southward for a long time")[19], and I believe, therefore, that it is to the climatic and botanical informations imparted to us by the sagas that we must look for help to form a somewhat reasonable conception of the position of Vineland. When even not only magnificent forests and grapes, and wheat growing spontaneously are mentioned, but when we also learn that the winter was so mild that it brought no frost, we must (even if the last assertion cannot be understood quite literally) decidedly think of countries further south than Massachusetts, and I should prefer, especially on account of the winter-temperature, to seek the good Vineland in the present Virginia[20].

If furthermore the question be, to prove the authority of the old sagas, and to decide on the position of Vineland, it must consequently be very interesting to be able to point out, on the Atlantic coast of North-America, monuments and antiquities, which may be proved to be of Scandinavian origin. It is possibly well known that it has been thought such monuments might be found, and many certainly still believe that they really exist[21]. There is no doubt, however, that we here meet with a great mistake, the almost humorous character of which may be explained by the fact, that it originated during the less critical and more fantastic period of Scandinavian archæology. The celebrated Dighton-Rok on the river Taunton in Massachusetts, on which it was supposed Scandinavian runes could be read, is, according to a letter from Mr. Worsaae to Mr. Rau, dated Nov. 1st 1878, without doubt of Indian origin[22], (a view in which I for my part perfectly agree with him after having seen a photograph of the rock). The much mentioned church ruin in Newport, Rhode Island, has also changed quality, and reveals itself in our



The Dighton-Rock (from a photograph).

days as the basement of an old windmill from the British colonial time[23]. I do not know, that, on the North-American Atlantic coast any monuments or remains have been found which can with certainty be referred to the ancient Scandinavians. I even venture to affirm that it does not appear very likely any such will be discovered in the future, for, as far as I can judge, the Scandinavians have not at all, in those remote times, founded colonies in Vineland, but only made shorter or longer visits there.

Since the publication of "Antiqvitates Americanæ" transatlantic Scandinavian colonies have been mentioned both in our own and in foreign literature[24], but I have searched in the sagas in vain for information which might confirm the existence of such. While Iceland was colonized, even if very thinly, and also parts of Greenland, the sagas only mention voyages to America, especially to Vineland, examinations of the coasts, and sojourns of several years, but they do not mention any real settlement. They tell us indeed, that women sometimes took part in these excursions, and about Thorfinn Karlsefne it is said expressly, that he brought with him all sorts of cattle, "as he intended to colonize the country"[25], but he did not accomplish this design. After having remained there for several years, and after severe battles with the Skrællings, Karlsefne and his men considered it the safest plan to return to Greenland[26]. When Rafn thinks that Bishop Erik went to Vineland in the year 1121 to strengthen the resident Scandinavians in the Christian faith[27] (let us remember the "church" in Newport), it must be remarked, that nothing is said about this prelate, but that he went to Vineland in the above mentioned year. I have not been able to find any information concerning the existence of Scandinavian colonists, and the intention of the voyage might possibly have been to preach the gospel to the Skrællings. I do not venture to deny that an Irish colony was founded about the year 1000 in the mysterious Hvitramannaland (according to M. Beauvois[28] the regions around the St. Lawrence-river), where Are Marson was baptized, and, like Bjørn Asbrandson, detained for life. But if we have to refer to the accounts of the sagas, — and we can refer to nothing else — then I believe, that we must give up the thought of Scandinavian colonies in Vineland. Partly accidentally, partly from love of discovery and renown, the settlers from Greenland have found their way to Vineland, and for a long period made voyages there to procure timber and other requisites — this is unquestionable —, but it is certainly not nessessary to add, that this does not entitle us to speak of colonization.

I am now at the close of my investigations, and beg you kindly to accept what I have been able to offer you. In spite of the deficiency of colonies and monuments, the Scandinavians can assuredly be awarded the honour of having discovered large tracts of the American continent, centuries before Columbus, but the small number of the discoverers did not admit of any colonization, and the expeditions, which issued from remote Greenland, and which, in any case, were but little known outside Scandinavia, had no influence on the course of History. A later re-discovery by more powerful nations, great conquests and extensive settlements were needed to form a bridge between the Old and the New World, but still it is a fact, that the countries in which the culture of Europe and the energy of the Anglo-Americans in modern times have created states and populous cities, were frequented, nine centuries ago, by the hardy heroes of ancient Scandinavia.

NOTES.

1) Steenstrup: Normannerne. 1—4. 1876—1882.

2) Thomsen: Origin of the ancient Russ. 1877.

3) Peschel: Geschichte der Erdkunde. 1865 p. 74. 75.

4) Grønlands historiske Mindesmærker. III. 1845 p. 899. The first Norwegian who settled in Iceland was Ingolf; the settlement took place in the year 875.

5) Erik den Rodes Saga (Gronlands hist. Mindesm. I. 1838 p. 205 & 207).

6) Grønlands hist. Mindesm. III. p. 843.

7) Erik den Rødes Saga (Grønlands hist. Mindesm. I. p. 209—215).

8) ibid. p. 215—227.

9) ibid. p. 227—253.

10) Thorfinn Karlsefnes Saga (Grønlands hist. Mindesm. I. p. 407—443).

11) Grønlands hist. Mindesm. III. p. 903.

12) ibid. p. 907.

13) Adam Bremensis. Lib. IV. Cap. 247. (Pertz: Monumenta Germaniæ historica. Tome VII. p. 386).

[14] Bancroft: History of the United States. I. 1839 p. 5 & 6.

[15] K. Steenstrup's treatise.

[16] The high tide on the Atlantic coast of the United States is well known, and the narrative of Leif's discoveries even indicates this fact; the ship was aground during ebb-tide, so that the sea appeared far off, and the crew could run ashore. (Erik den Rødes Saga: Grønlands hist. Mindesm. I. p. 219).

[17] Rafn even decides the latitude to be 41° 24′ 10″ (Grønlands hist. Mindesm. I. p. 269 and Annaler for nordisk Oldkyndighed 1841 p. 26). According to this, Vineland would be the present Massachusetts and Rhode Island (Grønlands hist. Mindesm. III. p. 885, 886).

[18] Grønlands hist. Mindesm. I. p. 217, 219.

[19] Grønlands hist. Mindesm. I. p. 411 and 413. Only after sailing a long time southward from Markland, the spies who were sent out brought wheat & grapes from the country.

[20] Even in Boston (42° N. L.) the mean temperature of the winter is ÷ 2° R., in New York (41°) 0°, and in both places the winter brings continual, and occasionally hard frost. Only on reaching Virginia, where Richmond (37° N. L. the Lat. of Syracuse in Sicily) has a mean temperature during winter of + 2° R., one may with some right speak of a mild winter without frost. (Grisebach: Vegetation der Erde. II. 1872 p. 585).

[21] Rafn: Antiqvitates Americanæ, 1837. The same: Den gamle Bygning i Newport (Annaler for nordisk Oldkyndighed, 1841 p. 37). Gravier: Découv. de l'Amérique p. l. Normands, 1874. The same: Roc de Dighton (Congrès des Américanistes. Nancy 1875. I. p. 166).

[22] Rau: The Dighton-Rock inscription (Magazine of American History. 1879). Bancroft told Fr. Løhr, that he had visited Writing Rock (Dighton Rock) and had come to the conclusion, that it could not be used as evidence for the presence of the Scandinavians in America. (Peschel: Geschichte der Erdkunde. 1865 p. 78, anm. 4). Probably this has contributed to make Bancroft so sceptical about the discovery of America by the Scandinavians before Columbus.

[23] Rau: Observations on the Dighton-Rock inscription (The American Antiquarian. 1878).

[24] See f. inst. Rafn: Annaler for nordisk Oldkyndighed, 1841 p. 48 and Beauvois: Colonies européennes du Markland et de l'Escociland (Congrès des Américanistes. Luxembourg 1877. I. p. 174).

[25] Grønlands hist. Mindesmærker. I. p. 239.

[26] ibid. p. 431.

[27] Annaler for nordisk Oldkyndighed. 1841 p. 32 and Antiqvar. Tidsskr. 1861 p. 13.

[28] Découverte du nouveau monde par les Irlandais (Congrès des Américanistes. Nancy 1875. I. p. 41). Grønlands hist. Mindesm. I. p. 155. ibid. p. 769—79.

La séance est reprise au bout d'un quart d'heure sous la présidence de M. Fabié, qui présente ses remercîments.

M. Beauvois fait la communication suivante sur: *les Relations précolombiennes des Gaëls avec le Mexique.*

Mesdames, Messieurs.

J'ai encore à vous entretenir des Gaëls précolombiens du Nouveau-Monde, de ces colons de la Grande Irlande ou *Hvitramannaland* (Pays des hommes blancs), dont j'ai déjà parlé dans les précédentes sessions. Les seules notions précises que nous ayons sur eux se trouvent dans le *Landnámabók* et les sagas. Nous les devons à l'impartialité et à la véracité que le pittoresque chroniqueur danois Saxo Grammaticus[1]) et son contemporain le Gallois Giraldus Cambrensis[2]) se plaisaient à reconnaître chez les conteurs Islandais. C'est aux *Sœgumen* ou narrateurs de sagas que je dois l'idée première de ma théorie sur les migrations précolombiennes des Celtes. J'aime à les prendre pour guides, car ils m'ont déjà conduit assez de fois, pour que je sache avec quelle sécurité on chemine en leur compagnie. C'est pour moi un devoir bien doux que de rendre hommage aux anciens Islandais dans la personne de ceux de leurs descendants qui sont réunis dans cette salle; en présence de leurs compatriotes les Danois; dans l'Athènes du Nord qui est aussi leur capitale intellectuelle et politique; dans la résidence de leur roi qui a tant fait pour eux, qui s'est spontanément dépouillé en leur faveur de quelques unes de ses légitimes prérogatives, et qui seul parmi les monarques a visité l'Islande; dans l'édifice où est précieusement conservée la plus belle collection de manuscrits islandais; enfin devant l'illustre Vice-Président de la florissante Société des antiquaires du Nord, qui non seulement a contribué à vulgariser la littérature norraine, mais qui a fondé l'américanisme, en mettant à la portée du monde entier les sources islandaises de l'histoire de l'Amérique précolombienne: les *Antiquitates americanœ* du regretté C. Chr. Rafn et les *Monuments historiques du Grœnland,* édités, traduits et commentés par ce savant et par l'éminent Islandais Finn Magnusen.

---

[1]) Les *Tylenses*, dit-il, ou habitants de Thulé, c'est-à-dire les Islandais, „se font un plaisir de connaître l'histoire de toutes les nations et d'en conserver le souvenir, ne jugeant pas moins glorieux de rapporter les mérites d'autrui que de faire preuve des leurs". (Cunctarum quippe nationum res gestas cognosse memoriæque mandare voluptatis loco reputant, non minoris gloriæ judicantes alienas virtutes disserere quam proprias exhibere). — Saxonis Grammatici *Historia danica*, recensuit et commentariis illustravit Dr. P. E. Müller, præfatio. t. I. Copenhague, 1839, in 4° p. 7—8.

[2]) Les Islandais, dit-il, sont sobres de paroles et véridiques; parlant rarement et brièvement, ils ne font pas de serments, parce qu'ils ne savent pas mentir: rien ne leur est plus odieux que le mensonge." (Gentem hæc breviloquem et veridicam habet; raro namque brevique fungens sermone, juramento non utitur, quia mentiri non novit: nihil enim magis quam mendacium detestatur). — *Topographia Hibernica*, l. II, ch. 12, p. 95—96 du t. V. de Giraldi Cambrensis *opera*, édit. J. F. Dimmock, Londres, 1867, in 8°, dans *Rerum Britannicarum medii ævi scriptores*.

Dans un précédent mémoire¹), j'ai exposé et cherché à expliquer ce que les Islandais nous apprennent de la Grande Irlande. C'était une contrée étendue²), comme suffirait à l'indiquer sa qualification; à ce point de vue elle différait essentiellement des Açores et des autres groupes d'îles avec lesquelles on a voulu l'identifier. Elle était située au sud du Helluland (Labrador), au nord du Vinland (partie septentrionale des États-Unis) et en face du Markland (Nouvelle-Écosse). Ces circonstances nous empêchent de la chercher autre part que dans la péninsule comprise entre la baie de Fundy et le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent; elle correspondait donc au Nouveau-Brunswick et à la Gaspésie³). Les habitants parlaient le gaélique⁴); ils étaient chrétiens puisqu'un Gallgaël (Gaël scandinavisé), Aré Mársson, issu à la qua-

---

¹) *La Découverte du Nouveau-Monde par les Irlandais et les premières traces du christianisme en Amérique avant l'an 1000,* dans le Compte-rendu du premier *Congrès international des Américanistes*, Nancy, 1875, in-8⁰. t. I. p. 41—93; aussi à part, 53 p. in-8⁰.

²) *Ibid.* p. 55, 60.

³) *Ibid.* p. 82—85.

⁴) *Ibid.* p. 51.

trième génération de Cearbhall on Kjarval, roi de Dublin, jeté par la tempête sur le littoral de leur pays, y fut baptisé et devint un de leurs chefs[1]). Dans les processions qu'ils faisaient en chantant et bannières déployées, ils étaient couverts d'aubes[2]), tout comme les Papas des Orcades[3]); et, comme ceux de l'Islande, ils refusaient de frayer avec les païens et les étrangers en général[4]).

Les Papas étaient ainsi appelés, non pas parce qu'ils étaient tous ecclésiastiques, mais parce qu'ils étaient vêtus d'aubes comme des clercs.[5]) Ils ont laissé leur nom à diverses localités où ils s'étaient établis dans les Hébrides, les Orcades, les Shetlands, l'Islande[6]), même la Norvège[7]). Les auteurs anciens ne disent pas expressément qu'ils fussent de l'ordre de St. Columba, mais on peut l'induire de ce qu'ils formaient le clergé des Orcades converties par des missionnaires Columbites[8]). Ceux-ci rendirent de grands services à l'Église en prêchant l'Évangile aux Pictes de l'Écosse et des Orcades, aux Northumbriens et en fondant des colonies chrétiennes dans les îles nordatlantiques pour la plupart inhabitées. Ils parvinrent à réaliser une prédiction portant que „le nom de S^{t} Columba deviendrait célèbre dans tous les groupes d'îles de l'Océan“ 1). Leur attachement au fondateur de leur ordre les porta à conserver ses enseignements avec une fidélité inaltérable et à observer ponctuellement les anciens rites de l'église celtique; de la sorte ils furent en désaccord avec les autres Catholiques occidentaux sur différents points de discipline, comme la fixation du jour de Pâques, certaines cérémonies complémentaires du baptême et la tonsure monastique. Au lieu de se conformer en ce dernier point à l'usage romain, ils se rasaient le devant de la tête en forme de croissant et laissaient pousser les cheveux par derrière 2). Ces minimes dissidences engendrèrent pourtant des querelles ardentes et celles-ci s'envenimèrent au point que, la conférence de Whitby, en 664, ayant introduit en Northumbrie le comput romain pour la célébration de la fête de Pâques, les moines Columbites qui avaient ramené au Christianisme les deux parties de ce pays, les royaumes de Bernicie et de Deira, refusèrent de se soumettre aux décisions de l'assemblée; ils aimèrent mieux s'exiler avec leur chef, l'évêque de Lindisfarne, Colman, l'unique prélat de ces États, et retournèrent avec lui au monastère d'Iona 3). Un demi siècle après, Nechtan, roi des Pictes, c'est-à-dire de la plus grande partie de l'Écosse, ayant imposé le comput commun et la tonsure romaine à tout le clergé de son royaume, les Columbites, qui avaient été les premiers missionnaires de ce pays, abondonnèrent tous leurs établissements. Leur mère-patrie l'Irlande, dont le Sud avait adopté le rite romain dès 633 4) et dont le Nord et le Centre avaient seuls continué d'être en dissidence avec Rome, venait d'être ramenée à l'unité catholique par

---

[1]) *Ibid.* p. 44. Cfr. *Antiquitates americanæ* edidit Societas Regia Antiquariorum septentrionalium studio et opera Car. Chr. Rafn. Copenhague, 1845, in-4°, p. 215.

[2]) *La découv. du Nouveau Monde par les Irlandais*, p. 60—61.

[3]) *Ibid.* p. 70.

[4]) *Ibid.* p. 71.

[5]) Papæ vero propter albas vestes, quibus ut clerici induebantur, vocati sunt, unde in theutonica lingua omnes clerici papæ dicuntur. Adhuc quædam insula Papey ab illis denominatur. *(Breve Chronicon Norvegiæ* dans *Symbolæ ad historiam antiquiorem rerum norvegicarum* édit. par P. A. Munch, Christiania, 1850, in-4°, p. 30, et dans *Monumenta historica Norvegiæ: Latinske Kildeskrifter til Norges Historie i Middelalderen*, udgivne . . . . . ved Dr. Gust. Storm. Christiania, 1880, in-8°, p. 89, 209.) — cf. *La découv. du Nouv. Monde par les Irl.* p. 70.

[6]) *La découv. du Nouv. Monde*, p. 69—72.

[7]) P. A. Munch, note dans *Symbolæ*, p. 38, reprod. par Gust. Storm dans *Kritiske Bidrag til Vikingetidens Historie.* I. Christ. 1878, in-8°, p. 22.

[8]) *Vita S^{t} Columbæ* auctore Adamnano, l. II. ch. 42, édit. Reeves, Dublin, 1857, in-4°, p. 167—8; — Extr. de *Genealogia comitum orcadensium* dans *la découv. du Nouv. Monde*, p. 69, note 2. — Aussi l'éditeur de *Lives of S. Ninian and S. Kentigern* (formant le t. V de *The Historians of Scotland*, Edinburgh, 1874 in-8°, note 3, p. 366) regarde-t-il les Papas comme des pères de l'ordre de S^{t} Columba.

---

1) Nomen Columbæ per omnes insularum Oceani provincias divulgabitur notum. (Prophétie de S^{t} Mochta de Lughmagh dans *The Life of S^{t} Columba* written by Adamnan, édit. Reeves, p. 7).

2) Voy. sur ce sujet: *Causes de la dissidence entre l'église bretonne et l'église romaine* par Varin, dans *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.* 1re Série, 1858, in-4^{0}.

3) C^{te} de Montalembert. *les Moines d'Occident.* l. XIV, ch. 1, 3^{e} édit. Paris. in-18, t. IV, p. 170—181.

4) Id., *ibid.*, p. 159—160.

Adamnan, abbé d'Iona, leur propre chef, qui mourut en 704[1]. De toutes les églises et abbayes des Columbites, il ne leur restait donc plus que celles du petit royaume des Scots, originaires d'Irlande, établis dans les Hébrides et dans la Dalriadie ou côte occidentale de la Calédonie. Ce dernier point d'appui finit par leur manquer aussi: le monastère d'Iona, leur métropole, qui avait refusé de suivre l'exemple de son abbé Adamnan, adopta aussi le comput romain en 729, le jour même de Pâques; et les autres monastères du même ordre en firent autant. Les Columbites se confondirent dès lors avec les Bénédictins[2]. Il resta pourtant quelques communautés dissidentes dans les îles nordatlantiques, trop éloignées pour être entraînées dans le mouvement. Leurs membres, appelés Papas, étaient vus de mauvais oeil par les autres Catholiques qui les traitaient d'Africains judaïsants, et il fallut que le chroniqueur orcadien du XII^e^ siècle les lavât de ce reproche immérité[3].

Les Papas n'étaient pas seulement repoussés par leurs coreligionnaires et leurs compatriotes qui les méconnaissaient, ils furent aussi expulsés de leurs dernières retraites en Europe par les pirates Scandinaves qui commencèrent à ravager les pays celtiques à la fin du VIIIe siècle de notre ère. Rollon, le futur duc de Normandie, et ses compagnons norvégiens, exterminèrent ceux qui étaient établis dans les Orcades depuis trois siècles[1]). Les ermites sortis de l'Écosse, qui s'étaient fixés dans les îles Færoes vers 700, c'est-à-dire au temps de l'exode des communautés Columbites, furent également forcés d'abandonner ces îles à cause des incursions des Normands[2]). De même pour l'Islande: lors de l'arrivée des premiers colons scandinaves dans cette île, vers 870, „il y avait des Chrétiens, de ceux que les Norvégiens appellent Papas; mais depuis ils s'éloignèrent pour ne pas frayer avec des païens; ils laissèrent après eux des livres irlandais, des clochettes et des crosses, d'où l'on peut conclure que c'étaient des Irlandais“ [3]). Le grave et véridique auteur du livre d'où est tiré ce passage, Aré Frodé, l'a reproduit avec quelques variantes dans le *Landnámabók*: „Avant que l'Islande fût colonisée par la Norvège, il y avait dans l'île de ces hommes que les Norvégiens appellent Papas; c'étaient des Chrétiens et l'on pense qu'ils venaient de l'Ouest, à travers la mer[4]), car on trouva après eux des livres irlandais, des clochettes et plusieurs autres objets, d'où l'on peut conclure que c'étaient des *Vestmen* [hommes de l'Ouest de l'Europe]. Ces trouvailles furent faites à Papey dans l'Est et à Papylé“ [5]).

---

[1] Id., *ibid.* l. XV. ch. 3; t. V. p. 4—15.

[2] Id., *ibid.* p. 22—23.

[3] A la suite du passage de *Chronicon Norvegiæ* cité plus haut, on lit.: „Sed nec per habitum et apices librorum eorum ibidem derelictorum notatur [quod] Affricani fuerunt judaismo adherentes“, qui peut se traduire ainsi: „Il ne ressort pas de leur costume et des caractères des livres laissés là [dans les Orcades] par eux, qu'ils fussent des [schismatiques] Africains adhérents au judaïsme“. S'il y avait *Africanos fuisse*, la phrase serait suffisamment correcte et il n'y aurait pas lieu de discuter, mais les éditeurs lisent *Africani fuerunt* [ne serait-ce pas plutôt fuerint?], et alors il faut supposer que *quod* est retranché, ce qui est parfaitement conforme au génie de l'idiome norvégien qui était la langue maternelle de l'auteur anonyme. Faute d'avoir remarqué ce fait, le dernier éditeur de cette chronique, un éminent professeur de l'Université de Christiania, a dû altérer profondément son texte pour lui donner un sens et voici comment il le restitue arbitrairement en lui donnant un sens opposé à celui du manuscrit: „Sed *ut* [au lieu de *nec*] per habitum et apices librorum eorum ibidem derelictorum notatur Affricani fuerunt judaismo adhærentes“ (*Monumenta historica Norvegiæ*, p. 89).

---

1) Istas itaque naciones [Peti et Papæ] in diebus Haraldi comati regis videlicet Norwegiæ, quidam piratæ prosapia robustissimi principis Rogwaldi progressi cum magna classe, Solundicum mare transfretantes, de diuturnis sedibus exutas ex toto deleverunt ac insulas sibi subdiderunt. (Ce passage de *Chronicon Norvegiæ* fait suite à ceux qui ont été cités plus haut, p. 4, note 5, et 7, note 2). — Cfr. un extrait de *Geneal. Com. Orcad.* dans *La découv. du Nouv. Monde* p. 69, ne 2.

2) Dicuil, *De mensura orbis terræ*, VII, 3, cité dans *La découv. du Nouv. Monde* p. 67, ne 3. — Cfr. une curieuse tradition locale traduite *ibid.*, p. 68, ne 1.

3) Islendíngabók, ch. I, dans *Islendínga sægur* édit. par la Soc. des Antiq. du Nord. t. I. Copenh. 1843, in-8°, p. 4; cfr. p. 364. — Sur les chrétiens de Thulé que Dicuil appelle *clerici*, voy *La découv. du Nouv. Monde*, p. 73—74.

4) Les colons Scandinaves de l'Islande, continuant à se placer au point de vue de la mère-patrie, appelaient mer de l'Ouest celle qui baigne les îles Britanniques et Gaéliques, c'est-à-dire notre mer du Nord et la partie septentrionale de l'Atlantique.

5) *Landnámabók*, prol. dans *Islendínga sægur*, Copenh. 1843, in-8°, t. I. p. 24.

D'autres Chrétiens, également originaires les uns des Orcades ou des Hébrides, les autres de l'Irlande ou de l'Écosse, furent du nombre des premiers colons de l'Islande; au lieu d'être de purs Gaëls comme les Papas, ils étaient issus de l'union des Scandinaves avec les Celtes; mais, comme quelques-uns d'entre eux s'établirent de préférence dans des localités précédemment occupées par les Papas[1]) et que d'autres croyaient en St. Columba *(trúðu á Kolumba)* comme disent les sagas[2]) ou élevaient des églises en son honneur[3]), on est autorisé à penser qu'ils se rattachaient à l'ordre de St Columba. Or, on va voir ce qu'ils devinrent pour avoir affronté le péril, soit en pactisant avec les infidèles, soit même en vivant à l'écart au milieu d'eux: l'ancien historien à qui nous devons nos notions sur les semi-Gaëls de l'Islande, termine son livre de la *Prise de possession* par ces paroles: „Des gens bien informés affirment que quelques-uns des premiers occupants étaient baptisés lors de leur arrivée en Islande et que la plupart d'entre eux venaient de la mer de l'Ouest. On cite en effet Helgé Magré, Œrlyg l'ancien, Helgé Bjola, Jœrund Kristné, Aude la Richissime, Ketil Fiflské et plusieurs autres[4]) qui venaient de la mer de l'Ouest. Quelques-uns gardèrent la foi jusqu'à leur mort, mais ensuite leurs familles tombèrent dans l'ignorance, aussi plusieurs de leurs descendants élevèrent-ils des temples et sacrifièrent-ils [aux faux-dieux], de sorte que le pays fut entièrement païen pendant un siècle“[5]).

Voilà le sort qui menaçait aussi les Papas; ils eurent donc raison de se soustraire à l'apostasie, en s'expatriant de l'Islande comme ils l'avaient fait des Orcades et des Færoes. Où se dirigèrent-ils? Les documents ne le disent pas, mais on peut le deviner quand on sait où ils ne pouvaient aller. Ce n'était pas chez les Pictes qui les avaient expulsés, ni chez leurs compatriotes dont ils s'étaient séparés pour cause de dissidence, ni dans les îles Færoes ou la Northumbrie, d'où ils avaient émigré, ni dans les Orcades, où leurs frères avaient été exterminés par les pirates Scandinaves, ni évidemment dans la patrie de ces derniers, ni même dans une autre contrée de l'Europe occidentale où dominaient les Catholiques romains qui les méconnaissaient au point de les prendre pour des judaïsants, non plus que dans l'Afrique musulmane ou païenne. Il n'y avait donc dans l'Ancien-Monde aucune contrée où ils pussent espérer d'être bien accueillis en conservant leurs coutumes nationales. Sachant, comme Dicuil leur compatriote et presque leur contemporain, qu'il n'y avait pas d'autre terre habitable dans les régions boréales, puisque les glaces permanentes commençaient à une journée de navigation de l'Islande; ne pouvant rétrograder vers le sud, ni incliner vers l'est, ni rester à Thulé après son occupation par les Scandinaves païens, comme nous l'apprend le *Landnámabók,* ils étaient forcés de se lancer vers l'ouest à la recherche de l'une des terres ou îles transatlantiques dont leur parlaient d'innombrables légendes.

---

[1]) *Landnámabók*, part. IV. ch. 11, p. 266—7.

[2]) *Landnámabók*, part. I. ch. 12. p. 42—45. — *Kjalnesínga saga*, ch. 1. dans *Islendínga sœgur*. Copenh. 1847, in-8°. t. II. p. 398—9.

[3]) *Landnámabók*, part. I. ch. 15, p. 50—52.

[4]) Par exemple: Svartkel, de Caithness qui priait devant une croix *(Landnámabók*, part. I, ch. 13, p. 45), et Einar (fils de Thorgeir Klaufé et petit neveu du célèbre Rollon) qui, parti des Orcades pour s'établir en Islande prit possession de l'Œxarfjœrd en y élevant une croix. *(Landnámabók*, part. III, ch. 20, p. 234).

[5]) *Landnámabók*, part. V. ch. 15, p. 321—2.

Les traditions encore vivaces de leurs ancêtres païens plaçaient au-delà du grand Océan des îles favorisées de la nature et même un immense continent que l'on confondait avec l'Élysée. Les Gaëls chrétiens, ayant hérité de ces croyances, n'avaient eu qu'à les modifier un peu pour faire de ce séjour des Bienheureux un Paradis terrestre qui, s'il n'était pas comme l'Éden occidental, le berceau de l'humanité, était du moins le lieu de repos des hommes vertueux et même l'asile des vivants qui avaient succombé en défendant une noble cause¹). D'après une ancienne prophétie, cette terre devait être révélée aux Gaëls Chrétiens, au temps de leurs tribulations, ou même expressément, au temps des

---

¹) *L'Élysée transatlantique et l'Éden occidental* par E. Beauvois, dans la *Revue de l'Histoire des religions* publiée sous la direction de M. Maurice Vernes. 4e année, mai-juin et sept.-octobre, 1883.

persécutions païennes[1]. Que ces paroles aient été réellement prononcés par le guide de St. Brendan dans son voyage à travers le Nouveau-Monde, ou qu'elles lui aient été faussement attribuées, peu nous importe; l'essentiel pour nous, c'est qu'elles fussent déjà en circulation, et elles l'étaient, puisqu'elles sont dans la vie latine de St. Brendan, dont le plus ancien manuscrit, celui de la reine Christine de Suède, conservé à la Bibliothèque vaticane, date du IXe siècle[2]. Les Papas pouvaient se les appliquer de bonne foi en leur qualité d'éternels persécutés. Qu'ils aient réussi, après avoir franchi une moitié de l'Atlantique, à traverser l'autre et à gagner le littoral américain, nous n'en pouvous douter, quand nous rencontrons dans la Grande Irlande ou Pays des hommes blancs une population civilisée qui, dans les traits connus de son caractère, de ses mœurs et de son costume, correspond de point en point aux Papas: Comme eux, elle était vêtue de blanc dans certaines cérémonies, parlait le gaélique, était chrétienne, baptisait les païens, cherchait à s'isoler et interdisait aux étrangers l'accès de son territoire. Si elle recueillait les naufragés par humanité, elle les retenait captifs, tout en les traitant avec honneur. C'est ce qu'elle fit pour le semi-Gaël Aré Mársson et pour l'Islandais Bjœrn Breiðvikingakappé. Celui-ci, s'étant expatrié sans esprit de retour, devint un de leurs chefs, mais à condition de n'entretenir aucun rapport avec ses compatriotes. Il expulsa donc sans ménagement Guðleif Guðlaugsson qui avait été poussé par la tempête sur les côtes de la Grande Irlande, et il lui déclara qu'une loi rigoureuse interdisait aux étrangers l'accès du pays[3]. Ce n'était pas là une de ces règlementations passagères qui tombent facilement en désuétude: elle dura au moins quatre siècles, et elle était encore en vigueur, lorsqu'un pêcheur frislandais fit naufrage sur les côtes du pays, vers 1370.

---

[1] Post multa vero tempora, declarabitur ista terra successoribus vestris, quando Christianorum subvenimur tribulacioni. — Une variante porte: Quando Christianis adveniet persecutio paganorum. (*La légende latine de St Brendan*, publiée par A. Jubinal. Paris, 1836, in-8°, p. 53).

[2] *Descriptive Catalogue of Materials relating to the history of Great Britain and Ireland,* by Thomas Duffus Hardy, vol. I. part. 1, Londres, 1861, in-8°, p. 159.

[3] *La découv. du Nouv. Monde*, p. 50—55.

La relation de ce pêcheur nous a été conservée par les Zeni; elle est fort connue, mais elle a donné lieu à beaucoup de discussions. Je n'ai pas besoin d'exposer de nouveau la manière dont je l'envisage, puisque je l'ai fait dans l'une des précédentes sessions[1]). Il suffit de rappeler que, pour moi, le Frisland est le groupe des Færoes, et l'Estotiland, la Grande-Irlande. Comme l'Estotiland était situé au-delà de l'Atlantique, à plus de mille milles du Frisland, au nord d'un vaste pays assez froid en hiver et habités par des sauvages (les Peaux Rouges des États-Unis); comme les habitants possédaient tous les arts de l'Europe sauf la boussole; qu'ils cultivaient les céréales, brassaient de la bière, avaient des villes et des châteaux, construisaient des navires, entretenaient des relations avec le Groenland au Nord, et au Sud avec un pays chaud nommé Drogio, et qu'il y avait dans la bibliothèque de leur roi des livres latins, devenus d'ailleurs inintelligibles pour eux, ils étaient évidemment d'origine européenne; mais ce n'étaient pas des Scandinaves, puisque le pêcheur frislandais dut apprendre leur langue. Ils avaient des lettres particulières, ce qui est un point de ressemblance avec les Gaëls dont l'alphabet différait notablement des caractères latins. C'est déjà un indice, mais il y en a un autre beaucoup plus significatif: le nom du pays doit être pour nous un trait de lumière. En le décomposant, on a *landa* qui est certainement une forme italienne du scandinave *land* pays; quant à *Estoti*, que personne n'a pu exliquer sans y faire de changements, il suffit de supposer que Nicolo Zeno le jeune, en éditant cette relation, vieille de plus de cent cinquante ans, a pris pour des *t* les *c* qui pouvaient se trouver dans le manuscrit, ces lettres se ressemblant à s'y méprendre dans le caractère latin cursif de la fin du moyen âge; avec cette légère modification on a *Escotilanda* ou *Escocilanda*, mot-à-mot: *Pays des Écossais.* Or, les anciens Gaëls, qu'ils habitassent l'Irlande ou l'ouest de l'Écosse. étaient appelés dans leur propre langue *Scuit* ou *Scoitagh*, en latin *Scoti,* en cymrique *Ysgotiaid.* Le nom d'*Escotiland*¹) a donc la même signification que ceux de *Grande-Irlande* et d'*Albania*²) en usage chez les Scandinaves pour désigner un pays transatlantique.

---

[1]) *Les colonies européennes du Markland et de l'Escociland (Domination canadienne) au XIV^e siècle et les vestiges qui en subsistèrent jusqu'aux XVI^e et XVII^e siècles* dans *Compte-rendu des travaux du Congrès international des Américanistes,* seconde session, Luxembourg, 1877, T. I. Nancy, 1877, in-8°, aussi à part. 58 p.

Puisqu'il en est ainsi, la population civilisée de l'Escotiland, qui était d'origine européenne, devait être gaélique. Elle était certainement chrétienne, puisqu'elle avait des livres latins. En conservant précieusement ceux-ci, elle imitait les Papas, qui avaient coutume d'emporter des livres dans leurs établissements lointains, et qui en avaient notamment dans les Orcades et en Islande. Cette bibliophilie caractéristique nous autorise à penser que les Chrétiens de la Grande Irlande étaient affiliés à l'ordre de Ste Columba. Mais si l'on ne veut pas concéder que ceux dont Aré Mársson reçut le baptême fussent des Columbites, si l'on veut même nier qu'ils fussent prêtres, on ne peut contester qu'ils ne fussent Gaëls, et c'est assez, puisqu'il résulte de ce fait que des

---

¹) *Skotland* est la forme classique en Islandais. mais, à la fin du XIVe siècle, le pêcheur des îles Færoes ne pouvait parler le pur norrain. et il est probable qu'entendant le nom d'*Escotia* dans la bouche du Latin (c'est à dire du lettré européen) qui lui servait d'interprète, il en a forgé *Escotiland.* Si mauvaise que soit cette forme, elle a un pendant dans les noms de *Ruzciland* et *Russimen* qui figurent dans *Saga þidriks konungs af Bern* (édit. Unger, Christiania. 1853. in-8° p. 27, 33. 50. 260—3. 273—4, 338) syncopés de *Ruzcialand* (p. 33), *Russiamen*, comme *Skoiland* l'est de Skotialand. — La forme Ruciland se trouve aussi dans les sagas de Bæring et de Flovent (*An Icelandic-English Dictionary*. par Cleasby et Gudbrand Vigfusson. Oxford. 1874. in-4° p. 504). — Peut-être aussi les Gaëls de la Grande Irlande se donnaient-ils un nom dont la forme corrompue se rapprochait du cymrique *Ysgotiaid* et par suite *d'Escotia.*

²) La Grande Irlande est appelée *Albania* par Bjœrn Jónsson de Skarðsá, qui travaillait sur des documents aujourd'hui perdus. et dans le manuscrit 770 c. in-4° de la Collection Arna-magnéenne, qui date du commencement du XVIe siècle (Voy. *Antiquitates americanæ*, p. 5—6, 214. 448, note *b*). Or. à moins de supposer que *Albania* ne soit une mauvaise traduction latine de *Hvitramannaland* (Pays des hommes blancs). ce doit être la forme latine du nom *d'Albain* que les Gaëls donnent à l'Écosse, et alors elle correspond exactement à Escotiland.

Celtes avaient pu passer en Amérique avant l'an 1000. Or, s'ils avaient pu traverser le grand océan et prendre pied quelque part sur le littoral du Nouveau-Monde, il leur était facile de gagner la mer des Antilles et le golfe du Mexique, rien qu'en s'avançant de cap en cap. Mais au fond il n'est pas essentiel pour la thèse soutenue dans ce mémoire que les Papas de la *Thulé* européenne eussent passé par la Grande-Irlande pour arriver à la *Tula* américaine où les historiens du Mexique nous les montrent établis.

Quetzalcoatl, le Papa par excellence, la personnification du Christianisme au Mexique, venait de l'Est, c'est-à-dire de quelque contrée de l'Ancien-Monde. C'est là qu'il retourna en quittant le théâtre de ses prédications, comme le disent expressément l'empereur Montezuma II¹) et l'historien Ixtlilxochitl, descendant des rois de Tezcuco ²); et nous savons par d'autres sources qu'il se retira à Tula ³). On peut donc affirmer que Quetzalcoatl et ses disciples étaient bien originaires de Tula ⁴), et dès lors il est loisible d'identifier ce pays (d'où le culte de la croix, le baptême, la confession auriculaire, les exercices de pénitence, la communion et d'autres dogmes ou pratiques du Catholicisme furent portés au

---

¹) *Cartas de relacion* de Fernando Cortés, carta II, dans *Historiadores primitivos de Indias*, édit. par Enrique de Vedia, T. I. p. 25 (t. XXII de *Biblioteca de Autores Españoles* de Rivadeneyra). Madrid, 1863, in-8⁰.

²) *Histoire des Chichimèques ou des anciens rois de Tezcuco* par D. Fernando d'Alva d'Ixtlilxochitl, trad. sur le manuscrit espagnol, ch. 1. 1re partie, p. 4, Paris, 1840, in-8⁰, dans les *Voyages, relat. et mém. originaux pour servir à l'Hist. de la découv. de l'Amérique, publiés pour la prem. fois en français* par H. Ternaux-Compans.

³) *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* par le R. P. fray Bernardino de Sahagun, trad. et annotée par D. Jourdanet et par R. Siméon. Paris, 1880, g: in-8⁰, l. III, ch. 4, p. 209; ch. 12, p. 217; l. X, ch. 28, § 1, p. 659. — *Histoire du Mexique* par D. Alvaro Tezozomoc, trad. sur un manuscrit inédit par H. Ternaux-Compans. Paris, 1847—49, 2 vol. in-8⁰ ch. 105, T. II, p. 227; ch. 108, p. 237, 242.

⁴) „Era natural de Tula", dit expressément Gerónimo de Mendieta *(Historia eclesiástica Indiana* publiée par Joaquin-Garcia Icazbalceta, Mexico, 1870, in-4⁰, l. II, ch. 7, p. 86). Il convient toutefois de remarquer que cet historien ne spécifie pas et que nous ignorons s'il a voulu parler de la Tula de l'Anahuac ou de celle de l'Ancien Monde.

Mexique par des Papas), avec *l'ultima Thulé* ou Islande, où nous avons rencontré des Papas Chrétiens qui précisément avaient dû émigrer et n'avaient pu se diriger que du côté du Nouveau-Monde. La colonie transatlantique fut appelée comme sa mère patrie et c'est d'après celle-ci que furent nommés1) les *Tulteca* ou *Tolteca*2). De même que les Columbites leurs prédécesseurs, les Papas du Mexique attachaient beaucoup d'importance à la manière de porter les cheveux et, comme eux, ils se les rasaient sur le front et les laissaient pousser par derrière3), conformément à l'usage de l'ancienne église celtique4),

Leur chef Quetzalcouathl, comme l'appelle Gomara5), „garda la chasteté et s'imposa de grandes austérités. Il institua le jeûne, les saignées de langue et d'oreilles, et défendit de sacrifier autre chose que des cailles, des colombes et du gibier. Il ne se montrait qu'en robe de coton blanc, étroite et longue, ayant pour pardessus une mante parsemée de croix coloriées.“ Voilà certainement le costume et les attributs des missionnaires chrétiens et particulièrement des Papas qui étaient caractérisés par leur robe blanche. Aussi bien Quetzalcoatl en était-il un. Aucun témoignage à cet égard n'est plus précis que celui du P. Diego Duran, né à Mexico et professeur au collège de cette ville, où il mourut en 1588. Voici ce qu'il en dit dans le chapitre6) où il parle de

---

1) Telle est l'opinion de D. Mariano Veytia *(Historia antigua de Méjico,* publiée par F. Ortega. Mexico 1836, 3 vol., in -8°. ch. 15) et de M. Daniel G. Brinton, *American Hero-Myths.* Philadelphie, 1882, in -8°, p. 86—87.

2) Ce nom, correspondant à Thulite ou habitant de Thulé, est formé comme *Cholol-teca*, habitant de Cholula, et *Tlaxcal-teca*, habitant de Tlaxcallan.

3) B. de Sahagun, *Hist. gén. des choses de la Nouv. Espagne*, l. x. ch. 29, § 1, p. 660.

4) *The History of Ireland* by Thomas Moore. Paris, 1837, in -8°, t. I. p. 224, ch. 13; — *Preuves de l'histoire d'Angleterre* par le Dr. John Lingard, trad. par le baron de Roujoux. Paris 1833, in -8°. ch. 1 p. 52.

5) Fr. Lopez de Gomara, *Segunda parte de la Crónica general de las Indias que trata de la conquista de Méjico*, p. 337—38, dans *Historiadores primitivos de Indias*, edit. Vedia. T. I. — cfr. J. de Torquemada, *La Monarquia Indiana.* Séville, 1615, in -f°. l. VI, ch. 25, t. II. p. 55.

6) Premier de la IIe partie de son *Histoire ancienne de la Nouvelle Espagne.*

„ce Topiltzin à qui les Indiens donnaient aussi le nom de Papa. Grand est le souvenir que l'on garde de lui; je l'ai vu peint comme je vais le décrire ci-après, sur un vieil et antique papier, dans la ville de Mexico. Son aspect vénérable montrait que c'était un homme d'âge, avec une barbe longue, couleur roux clair; le nez un peu long, tuméfié ou un peu charnu; haut de corps; la chevelure longue et très lisse; d'un maintien plein de gravité. Il était toujours enfermé dans une cellule et en prières, et se montrait rarement. Il vivait dans l'abstinence, le jeûne, la chasteté et la pénitence. Son occupation était d'élever des autels et des oratoires dans tous les quartiers, de placer des images dans les murs au-dessus des autels, de se prosterner devant elles et de les révérer, tantôt en baisant la terre, tantôt en la touchant avec la main. Il était sans cesse en oraison, dormait toujours au bord de l'autel qu'il édifiait et couchait sur la dure. Il réunissait aussi des disciples et leur enseignait à prier et à prêcher; ceux-ci étaient appelés *Tulteca*, ce qui veut dire ouvrier ou habile dans un art¹) — — — — On dit que Topiltzin était originaire des pays étrangers, comme pour indiquer qu'il apparut en celui-ci, car on n'a pu trouver aucune notion sur le lieu d'où il serait venu²), mais on sait avec certitude que, après être arrivé dans ce pays et avoir commencé à réunir des disciples, et à édifier des églises et des autels, lui et ses disciples allèrent prêcher dans les lieux habités; à cet effet ils montaient sur les hauteurs et leur voix se faisait entendre à deux ou trois lieues comme le son de la trompette. Ils prêchaient dans les vallées et faisaient des choses

---

¹) Les noms de peuple sont souvent détournés de leur acception primitive pour qualifier les individus, même étrangers, qui ont quelques-unes des aptitudes spéciales à ces peuples; tel est le cas pour Grec, Romain, Franc, Normand, et sans doute aussi pour Toltèque, qui a dû signifier originairement, comme on l'a dit plus haut, originaire ou habitant de Tula, et plus tard celui ou ceux qui ressemblaient aux Thulites, c'est-à-dire les artistes.

²) Cet aveu d'ignorance prouve que Duran ne copiait pas ses prédécesseurs ou ses contemporains; s'il l'eût fait, il aurait dit avec Mendieta que Quetzalcoatl était originaire de Tula; d'autant plus qu'il sait, avec Montezuma II et Ixtlilxochitl, que ce personnage venait du pays où il retourna c'est à dire de Tula.

merveilleuses qui doivent être des miracles. Dans leur admiration, les indigènes leur donnèrent le nom de *Tulteca*. De même ils exécutaient de leurs mains des travaux de héros. De nos jours encore lorsqu'il m'arrivait de demander: qui a fait cette ouverture dans telle montagne? qui a creusé cette fontaine? qui a élevé tel édifice? on me répondait: ce sont les Tulteca, les disciples du Papa. Nous pouvons donc regarder comme probable que ce personnage fut un apôtre de Dieu, qui aborda dans ce pays et que les autres appelés *Artistes* ou *Savants*¹) étaient ses disciples, qui confirmaient leurs prédications par des miracles, en travaillant à convertir ces peuples à la foi évangélique. Mais voyant la grossièreté et la dureté de ces cœurs terrestres, ils quittèrent la contrée et retournèrent au pays d'où ils étaient venus — — — — Topiltzin et ses disciples furent l'objet d'une grande persécution et j'ai entendu certifier qu'on leur fit la guerre, car un grand nombre d'indigènes avaient adopté cette foi, et suivaient les doctrines et l'exemple de cet illustre prédicateur et de ses disciples“ ²).

Poursuivi par Tezcatlipoca son ennemi, le Papa se retira à Tula et disparut finalement, après avoir annoncé l'arrivée d'une nation étrangère qui viendrait de l'est, vêtue des pieds à la tête d'un costume étrange et bariolé et pourvue de coiffures. On rapportait qu'en passant par les lieux habités, il gravait sur les rochers des croix et des images, notamment dans la Zapoteca où il en existait encore du temps de D. Duran. Un Espagnol qui avait été par là, affirmait avoir vu un crucifix taillé dans la paroi d'un ravin ³).

„De même un vieil Indien, ajoute le P. Duran, me dit que le Papa, en passant par Acuituco, leur avait laissé un grand livre,

---

¹) Ou en d'autres termes les „Tolteca, que quiere decir oficiales ó sabios“, comme l'auteur a expliqué plus haut ce nom de peuple.

²) *Historia antigua de la Nueva-España* por el P. Fray Diego Duran, extrait dans *Antiquities of Mexico* de Kingsborough. T. VIII. Londres, 1848, in-f°. p. 259—61.

³) Id., *ibid.* p. 261, 266.

dont quelques lettres avaient quatre doigts de hauteur[1]). Désireux d'avoir ce manuscrit, j'allai en cette localité et je demandai aux Indiens, avec toute l'humilité possible, de me le montrer. Ils me jurèrent qu'ils l'avaient brûlé depuis six ans, parce qu'ils ne réussissaient pas à en déchiffrer les caractères, qui n'étaient pas comme les nôtres[2]). Ils l'avaient détruit pour ne pas s'attirer de désagréments. J'en fus peiné et je blâmai fort ceux qui l'avaient fait brûler: peut-être nous aurait-il donné satisfaction sur un fait dont je me doutais: que ce pouvait être le saint Évangile en langue hébraïque. Les disciples de ce saint homme allaient vêtus de longues robes descendant jusqu'aux pieds; ils avaient sur la tête des coiffures en étoffe ou bonnets, que les Indiens cherchaient a représenter en peignant des toques en caracole. Leurs robes étaient de diverses couleurs; quelques-uns d'entre eux portaient des cheveux longs, chevelure que plus tard les Indiens appelèrent *papa*[3]). J'en ai trouvé la peinture que vous verrez reproduite dans cette planche jointe à la peinture de Topiltzin, aussi vieilles et antiques l'une que l'autre. L'Indien de Chiauhtla qui la possédait ne consentit à me la prêter qu'après m'avoir fait jurer que je la lui rendrais. Lorsque je lui en eus donné ma parole, il me la remit avec tant de cérémonies et de révérences et si secrètement, que j'admirai le cas qu'il en faisait. Je puis affirmer qu'il ne quitta pas le peintre avant que celui-ci eût fini. Je lui demandai quelques explications et j'ai rapporté plus haut tout ce qu'il me dit[1], si ce n'est qu'il m'enseigna en outre que toutes les cérémonies, les rites, l'édification des temples et des autels, avec les images qu'on y plaçait, le jeûne, la coutume d'aller pieds nus, de coucher sur la dure, de monter sur les hauteurs pour y prêcher la foi, de baiser la terre et d'en prendre avec les doigts pour en manger, de jouer de la trompette, de la conque, de la flûte dans les solennités, — que tout cela se faisait pour imiter le saint homme. Celui-ci encensait les autels et faisait jouer de divers instruments dans les oratoires qu'il élevait. Voulant m'assurer si c'était la vérité, je m'adressai à un indien de grand âge et qui mourut de cette infirmité. Il était natif de Coatepec et on me l'avait donné pour versé dans sa loi. Je lui demandai s'il en était ainsi que

---

[1]) C'était évidemment un de ces manuscrits pourvus de grandes majuscules, comme on en faisait au moyen-âge. Un des principaux devoirs des moines columbites était de copier des manuscrits; aussi en avaient-ils aussi bien dans leurs missions du Mexique que dans celles des Orcades, de l'Islande et de la Grande-Irlande; et même après leur départ de l'Anahuac, les moines chargés de garder le temple de la grande déesse ou mère du Sauveur, étaient spécialement chargés d'écrire les Annales et de les remettre annuellement aux Papas, comme on continuait d'appeler les indignes successeurs de Quetzalcoatl (Barth. de las Casas, *Apologética Historia*, ch. 121, dans *Historia de las Indias*, édit. du Marquis de la Fuensanta del Valle, t. V. Madrid, 1876 in-8°. p. 445).

[2]) „Porque no acertaban a ver la letra, ni era como la nuestra.“ Id. *ibid.* p. 266. — Ce livre n'était donc pas écrit en cacactères calculiformes, bien connus des Indiens d'alors et qui furent encore longtemps en usage, non plus qu'avec l'alphabet latin employé par les Espagnols et tous les autres chrétiens riverains de l'Océan Atlantique, sauf les Irlandais et les Islandais. L'écriture était peut-être gaélique.

[3]) En nahuatl *papatli*, longue chevelure, *papaua*, chevelu, *papachtic*, qualification de Quetzalcoatl, à cause de sa chevelure longue comme celle des anciens Papas (Voy. Alonzo de Molina, *Vocabulario en lengua Castellana y Mexicana*. Mexico, 1571, 2 vol. in-4°; — Juan de Tobar, dans *Antiq. of Mexico* de Kingsborough, vol. VIII, part. I. p. 259, cfr. note p. 266; — Lor. Boturini, *Idea de una nueva historia general de la America septentrional*, Madrid, 1746, p. 42; — Daniel G. Brinton, *American Hero-Myths*, p.

69, note 1). — D'après Duran, le radical de ces mots nahuatl est un nom européen précolombien. Les Papas et les Tolteca avaient fait une si profonde impression sur les Mexicains que, même après leur départ, leur nom fut conservé à ceux qui portaient les cheveux selon l'ancienne mode de l'église celtique et aux ouvriers habiles comme les Thulites.

[1] Cette notice etendue sur le Papa n'est donc pas le résultat de combinaisons plus ou moins ingénieuses du P. Duran: c'est tout simplement la traduction Espagnole des commentaires de l'Indien de Chiauhtla sur les scènes illustrées de la vie de Quetzalcoatl. En se tenant à cette unique source, le dominicain espagnol nous a donné une idée plus juste du personnage que s'il eût mêlé, comme l'ont fait ses émules, les traditions disparates sur les différents Quetzalcoatl. M. H. Bancroft a donc eu tort de ne pas faire exception pour lui dans la critique suivante qu'il adresse à tous les écrivains Espagnols qui ont parlé de Quetzalcoatl: „Their accounts are inextricably confused by reason of their having made no distinction between Quetzalcoatl, the original culture hero, and Quetzalcoatl the pontiff-ruler of Tollan, applying indiscriminately to one person all the traditions in which the name occured.“ (*The native races of the Pacific States of North America*, t. V, p. 257).

le portait la peinture et l'écriture en question. Et comme ils ne peuvent donner de renseignements que d'après le livre de leur village, il alla à sa maison et y prit une peinture qui m'avait plutôt l'air d'être un grimoire. Toute la vie du Papa et de ses disciples y était chiffrée en caractères inintelligibles. L'Indien me la raconta comme avait fait l'autre, et mieux; de quoi je ne fus pas peu satisfait. Il y ajouta même un peu et me compléta le portrait de Topiltzin, en disant que, les jours de fête, celui-ci se posait sur la tête cette couronne de plumes que nous avions vue dans la peinture, et cela de la même manière que les évêques se coiffent de la mitre en disant la messe. Voici la peinture des disciples. Les figures placées sur l'arrière-plan sont celles des disciples du Papa, que l'on appelait Tulteca et Fils du soleil. On rapporte d'eux de grandes choses et des œuvres mémorables. Leur principale demeure était à Cholula, bien qu'ils parcourussent tout le pays; ils s'y établirent avant les Cholulteca. Ce sont eux qui évangélisèrent les montagnards de Tlaxcala, appelés Chichimica, et les géants. Ils allaient vêtus de robes de couleur que les Indiens nommaient *xicolli*" [1]).

Bien que D. Duran ne soit pas de la première génération des auteurs Espagnols qui ont écrit sur le Mexique, il pouvait être mieux informé que ses prédécesseurs, étant né à Mexico et ayant toujours vécu au milieu des indigènes. Déjà la majeure partie de ceux-ci avaient été élevés dans la foi chrétienne sous la domination espagnole; n'ayant pas pratiqué l'idolâtrie, qu'ils connaissaient néanmoins fort bien par la tradition et les anciennes peintures, ils n'éprouvaient pas, comme leurs pères, une invincible répugnance à en révéler les mystères. Aussi le P. Bernardino de Sahagun, contemporain de Duran, avait-il pénétré beaucoup plus profondément que les compagnons de Cortès dans la connaissance de la religion des Mexicains. Il doit en être de même pour Duran, car son ouvrage[2]), écrit de 1579 à 1581, était fort estimé de ses émules: il fut envoyé par le P. Juan de Tobar, auteur lui-même d'une histoire du Mexique, au P. Joseph Acosta, qui en a tiré en grande partie ce qu'il dit de ce pays, et l'archevêque de St. Domingue, Augustin Davila Padila, mort en 1604, y puisa pour sa *Varia Historia de la Nueva España y Florida*[1]).

---

[1]) D. Duran, ouvr. cité dans Kingsborough, t. VIII, part. I, p. 266—67.

[2]) *Historia de las Indias de Nueva España y Islas de Tierre Firme*, por el Padre Fray Diego Duran — — la publica José F. Ramirez. Mexico, 1867-80, 2 vols. in-4°. Cette édition, commencée par un des ministres de l'infortuné Maximilien, fut interrompue par la chûte de l'Empire. Le même

Le témoignage du P. Duran est donc parfaitement digne de foi. Il a d'ailleurs l'avantage de n'être pas isolé; le P. Juan de Tobar parle aussi du Papa: „On lui donnait trois noms appliqués à des dieux et fort estimés; le premier était Topiltzin, le second Quetzalcoatl, le troisième Papa; et parmi les portraits que l'on a de lui, on le voit peint avec une tiare à trois couronnes comme celle du Souverain Pontife“ [2]). L'évêque de Chiapa, Barthélemy de las Casas, le représente comme un homme blanc, à barbe touffue, à cheveux longs, qui prohibait les sacrifices humains, la guerre, les meurtres; qui enseignait la vertu et flétrissait le vice; qui vivait chastement et honnêtement, et qui, s'en retournant du côté d'où il était venu, annonça que plus tard ses frères, blancs et barbus comme lui, viendraient de l'est, par mer, pour gouverner le Mexique“ [3]). Voici ce que dit du même personnage un écrivain Espagnol de la race des rois de Tezcuco: „Il arriva dans ce pays un homme que quelques-uns nommèrent Quetzalcoatl, d'autres Huemac, à cause de ses grandes vertus. On le regarda comme un saint; il leur enseigna par ses paroles et par ses œuvres le chemin de la vertu; les exhorta à fuir le vice et le péché; leur donna des lois pour mettre un frein à leurs débauches et à leurs turpitudes; établit l'usage du jeûne et fut le premier qui planta et adora la croix — — — Quetzal-

---

ouvrage doit paraitre en deux volumes in-4°. dans *Biblioteca de los Americanistas*, publiée par D. Justo Zaragoza, et éditée par D. Luis Navarro.

[1]) Madrid, 1596, 2e édition, Valladolid, 1634, in-f°. L'auteur, né à Mexico, entra dans l'ordre de St. Domique en 1579.

[2]) Lettre à J. Acosta, dans Kingsborough, T. VIII, part. 1. p. 259.

[3]) B. de las Casas, *Apologética historia*, ch. 122, p. 449—51 du t. V. de son *Historia de las Indias*. Ce passage a été reproduit littéralement dans le l. II. ch. 2. p. 92—93 de *Historia eclesiástica Indiana, obra escrita à fines del siglo XVI* por Fray Gerónimo de Mendieta. la publica par primera vez Joaquin-Garcia Icazbalceta. Mexico, 1870, in-4°.

coatl traduit littéralement signifie serpent couvert de plumes précieuses et, dans un sens allégorique, homme très-sage. — — — — Quetzalcoatl avait une belle figure; il était grave, blanc et barbu; il portait pour vêtement une longue tunique"[1]). Le portrait du même est peint en quelques traits par le frère mineur du couvent de Santa Maria de la Concepcion de Teozaan, à qui nous devons le traité des *Rites anciens des Indiens du Mexique* (1541): „C'était un homme honnête et modéré, qui mit en usage la pénitence, les jeûnes, les mortifications. C'est lui, dit-on, qui commença à prêcher la loi naturelle et à enseigner le jeûne par son exemple et ses paroles, en quoi il eut dans ce pays beaucoup d'imitateurs. Il n'était pas marié, ne connut pas de femme et vécut honnêtement et chastement. On dit qu'il fut le premier à sacrifier le sang qu'il se tirait des oreilles et de la langue, non pour servir le démon, mais par pénitence, pour mortifier la parole et l'ouïe, pratiques que le démon appliqua depuis à son culte"[2]).

D'après le P. B. de Sahagun, Quetzalcoatl défendait de sacrifier autre chose que des serpents et des papillons. Attentif aux prescriptions liturgiques, il jouissait d'une grande autorité et ses ordres étaient ponctuellement exécutés. Lorsqu'il ordonna à ses disciples de l'accompagner dans sa retraite, ils brûlèrent leurs édifices (sans doute pour empêcher qu'on les souillât par des sacrifices humains, dont le rétablissement était la cause de leur exode), et ils émigrèrent en masse, hommes, femmes et enfants, sauf les infirmes et quelques retardataires qui furent les ancêtres des Nahua. Ils gagnèrent Tullan-Tlapallan[3]). On fit de Quetzalcoatl le dieu des vents qui frayent le passage au dieu des eaux fécondantes. On le représentait coiffé d'une mitre avec un panache de *quetzalli* (plumes vertes) et tenant de la main droite une crosse d'évêque recouverte de pierreries1). Il avait toujours prêché la pénitence2). Avant de quitter le pays, il voulut y laisser une trace de son passage et il lança une flèche à travers le tronc d'un arbre de manière à former une croix3).

---

[1]) D. Fernando d'Alva d'Ixtilxochitl, *Hist. des Chichimèques.* T. I. p. 5—6.

[2]) *Ritos Antiguos, sacrificios é idolatrías de los Indios de la Nueva-España,* dans les *Antiquities of Mexico* de Kingsborough, T. IX. Londres, 1848 in-f°. p. 9.

[3]) B. de Sahagun, *Hist. gén.* l. III. ch. 4, p. 209; ch. 12, p. 217; l. X. ch. 28, § 1, p. 659—60.

En arrivant au Mexique, les Espagnols furent stupéfaits d'y trouver des croix dont quelques-unes portaient un personnage crucifié4), ou, tout au moins, étaient l'objet d'un culte5). C'étaient donc évidemment des emblêmes du Christianisme et non de simples motifs d'ornementation. On l'a pourtant nié, sous prétexte que s'ils se rattachaient à une évangélisation précolombienne, celle-ci aurait laissé des traces plus significatives6). Cette objection aurait quelque portée, si de nombreuses croyances et pratiques chrétiennes ne se fussent pas perpétuées dans le pays, après le départ du Papa, jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Les Totonaques par exemple croyaient à la venue d'un sauveur, fils du dieu suprême7); les Otomis à l'incarnation d'un être céleste dans le

---

1) Id. *ibid.* l. I, ch. 5 p 16.

2) Id. *ibid.* l. III, ch. 13, p. 218.

3) Id. *ibid.* l. III, ch. 13. p. 220.

4) D. Duran. dans Kingsborough, t. VIII, part. I. p. 266; — J. de Torquemada, *la Monarquia Indiana*, l. XV. ch. 49, t. III, p. 152; — B. de Sahagun. *Hist. gén.* l. X. ch. 13. p. 791. — *Historia de Yucatan* compuesta por el M. R. P. Fr. Diégo Lopez de Cogolludo — — — sacala á luz el M. R. P. Fr. Francisco de Ayeta. Madrid, 1688 in-f°. l. IV, ch. 9 p. 201.

5) *Itinéraire du voyage de la flotte du Roi Catholique à l'ile de Yucatan, dans l'Inde, fait en l'an 1518, sous les ordres du capitaine général Juan de Grijalva*, rédigé par le chapelain en chef de la flotte (Juan Diaz), dans *Voy., relat., et mém.* publiés par H. Ternaux-Compans. 1re série, t. X: *Recueil de pièces relat. à la Conquête du Mexique.* Paris, 1838, in-8°., p. 44—45; — *De Orbe Novo* Petri Martyris ab Angleria, Complutum. 1530 in-4°., decade IV. ch. 1. fol. 57; — B. de las Casas, *Apologética Historia*, ch. 123, dans le t. V, p. 453 de son *Hist. de las Indias*; — Luis Cabrera de Cordoue, *Hist. de Philippe II.*, Madrid 1619 in-f°., extr. reprod. dans le vol. X, prem. série de la collection Ternaux-Compans, p. 446. Il est question d'autres croix dans *The native races of the Pacific States of North America* by H. H. Bancroft. New-York 1875, in-8° II. p. 793; III. p. 468—70; IV. p. 333—38, 374, 544, 572—74; 674; V. p. 25, 260.

6) H. H. Bancroft, *the native Races,* T. III. p. 468—69.

7) B. de las Casas, *Apolog. Hist.* ch. 121, p. 444—45 du t. V. de son *Hist. de las Indias.*

sein d'une vierge[1]. Les Mexicains donnaient aux enfants une sorte de Baptême destiné à effacer le péché originel[2]; ils connaissaient la confession[3] et chez eux les futurs époux étaient invités par le papa à déclarer leurs péchés[4]. Il y avait dans l'isthme de Téhuantepec une antique statue représentant un religieux, au pied duquel se tenait une pénitente et que les indigènes regardaient comme un confesseur[5]. Les Mexicains avaient une sorte de communion[6]; faisaient usage d'eau bénite[7]; pratiquaient le jeûne, l'abstinence[8], et les macérations[9] par esprit de pénitence. Il y avait chez eux des monastères d'hommes et de femmes[10] et certaines catégories de papas gardaient le célibat perpétuel[11]. Le costume de leurs prêtres et de leurs moines rappelait ceux de nos ecclésiastiques et de nos religieux[12].

---

[1] J. de Torquemada, *la Monarquia Indiana.* l. XV. ch. 49, p. 152 du t. III.

[2] B. de Sahagun, *Hist. gén.* l. VI. ch. 37, p. 455 de la trad. franç.

[3] Id. *ibid.* l. VI. ch. 7 p. 339—40; — cfr. H. H. Bancroft, *the native Races*, t. III. p. 220—25, 380—84.

[4] Antonio de Herrera, *Historia general de los hechos de los Castellanos en las Islas y Tierra Firme del Mar Oceano.* Madrid, 1601, in-4°., dec. IV, l. X, ch. 11; cfr. Bancroft, *The nat. Races*, t. I. p. 662.

[5] Gregorio Garcia, *Predicacion del Evangelio en el Nuevo Mundo.* Madrid 1729, in f°. cité par Kingsborough, *Ant. of Mexico* t. VIII, 1re part. p. 49.

[6] Sahagun, *Hist. gén.*, l. III, ch. 2, § 2, p. 203—4 de la trad. franç.; — J. Acosta, *Hist. naturelle et morale des Indes tant. orientalles qu'occidentalles*, — — — trad. par R. Regnault. 2e édit. Paris 1600 in-18; l. V. ch. 24 f°. 2 0—53.

[7] G. de Mendieta, *Hist. ecl. Indiana*, l. II, ch. 19, p. 109.

[8] *Ritos Antiguos* dans *Ant. of Mexico* de Kingsborough, t. IX. p. 9; — Ixtlilxochitl, *Hist. des Chichimèques.* T. I. p. 5.

[9] Sahagun, *Hist. gén.* l. II. append. p. 184—85, 193 de la trad. franç.; — Acosta, *Hist. nat.* l. V. ch. 9 et 17, p. 224, 237—38.

[10] Sahagun, *Hist. gén.* l. III, ch. 7—8, p. 231—35; — Acosta, *Hist. nat.* l. V. ch. 16, f°. 236—37.

[11] B. de las Casas, *Hist. apol.* ch. 121, p. 444—45 du t. V de son *Hist. de las Indias.*

[12] Bernal Diaz del Castillo, *Hist. vérid. de la conquête de la Nouv. Espagne*, trad. par D. Jourdanet, 2e édit. Paris, 1877, in-8°, ch. III, p. 8; XIV, p. 31; LII. p. 123; — Greg. Garcia, cité par Kingsborough dans *Antiq. of Mexico.* T. VIII. part. I. p. 49.

La plupart de ces institutions et de ces pratiques étaient expressément attribuées au papa Quetzalcoatl, dont les prédications ne remontaient qu'à peu de siècles avant l'arrivée des Espagnols: à trois cents ans, selon Montezuma II cité par Tezozomoc[1], et même seulement à quatre ou cinq générations, selon le P. Duran[2]. Aussi les Mexicains prétendaient-ils avoir conservé la crosse épiscopale, la mitre et les sandales de ces personnages[3] et le casque d'un de ses compagnons[4]. Ils s'empressèrent d'envoyer ces reliques à Cortès qu'ils prirent d'abord soit pour Quetzalcoatl lui-même, soit pour le chef de ses frères, les hommes blancs et barbus annoncés par lui. Les empereurs du Mexique se considéraient comme les lieutenants du Papa, et l'on sait que cette croyance paralysa l'énergie des patriotes mexicains et dicta à Montezuma sa conduite pleine d'abnégation. Il fallait que le peuple et son chef fussent bien convaincus de la véracité des traditions sur Quetzalcoatl pour conserver une partie de ses doctrines pendant sa longue absence. Ce n'est pas sans regret qu'ils avaient enfreint sa prohibition des sacrifices humains: ils s'étaient vus forcés de retourner au culte barbare des anciens dieux, parce qu'ils attribuaient au courroux de ceux-ci les calamités de toute sorte qui affligeaient le pays: famines, épidémies, tremblements de terre, éruptions de volcans, cas de folie[5]. Ayant aimé Quetzalcoatl comme un maître doux et peu exigeant[6], ils attendaient son retour avec l'espoir qu'il les délivrerait de la dure nécessité d'immoler leurs semblables à de sanguinaires et insatiables divinités[1]). Ils lui donnèrent place dans leur panthéon et le confondirent tantôt avec le Quetzalcoatl primitif, tantôt avec le Christ, et même avec St. Columba qui passait pour disposer des vents et des nuages, qui en changeait la direction, qui par ses prières soulevait les tempêtes, calmait les orages, débarrassait les cours d'eau des rochers qui y formaient des cataractes, et faisait jaillir des sources[2]). Voilà ce qui explique comment la religion vaincue avait pu se maintenir en partie après l'expulsion de ses propagateurs. Qu'elle eût dévié beaucoup de l'orthodoxie primitive, on pouvait s'y attendre dans un pays où elle n'avait plus de chef attitré et où elle ne survivait que par un compromis avec l'idolâtrie nationale. C'est faute d'avoir tenu compte de ces circonstances, indiquées pourtant par les anciennes traditions, que tant d'écrivains Espagnols ont méconnu l'origine chrétienne des doctrines et des institutions du Papa. Maintenant que Quetzalcoatl est rattaché aux Papas de l'ordre de St. Columba, on comprendra mieux ce qui restait obscur dans sa vie et ses enseignements. La voie est jalonnée; il reste à la reconnaître de point en point, à en aplanir les difficultés et à la rendre praticable pour ceux qui voudront y passer sans souci des obstacles et des écueils. Ce sera l'objet d'un ample travail sur *le Christianisme au Mexique dans les temps précolombiens et ses propagateurs les Papas.*

---

[1] *Hist. du Mexique* par D. Alvaro Tezozomoc, trad. p. H. Ternaux-Compans. ch. 108, p. 243 du t. II.

[2] Cité dans *Ant. of Mexico* de Kingsborough, t. VIII, part. I. p. 263.

[3] Sahagun, *Hist. gén.* l. XII, ch. 4, p. 799—800, cfr. l. I. ch. 5 p. 16; — J. Acosta, *Hist. nat.* l. V, ch. XXIV, f⁰. 361.

[4] Bernal Diaz, *Hist. vérid.* ch. XXXVIII, p. 87—88.

[5] Sahagun, *Hist. gén.* l. III. ch. 7. 9, 10, 11, p. 213—17; cfr. l. II, ch. 20, p. 86.

[6] B. de las Casas, *Hist. apol.*, ch. 121, p. 449—50 du t. V de son *Hist. de las Indias*; — cfr. Mendieta, *Hist. ecl. Indiana*, l. II. ch. 9 p. 90; — J. de Torquemada, *la Mon. Indiana*, l. IV, ch. 14, p. 419 du t. I; — Acosta, *Hist. nat.* l. V. ch. 24, f⁰. 247.

M. *Lucien Adam:* M. Beauvois vient de nous faire connaître loyalement quel a été son plan de campagne. De session en session, il a successivement occupé, sans rencontrer de contradicteurs, des positions grâce auxquelles il a pu cheminer depuis l'extrémité septentrionale du Canada jusqu'au centre du Mexique.

---

[1]) *B. de las Casas*, *Hist. apol.* ch. 121, p. 444 du t. V de son *Hist. de las Indias*; — cfr. Mendieta. *Hist. ecl.* l. II, ch. 9, p. 90; — Torquemada *la Mon. Indiana* l. XV, ch 49, p. 154 du t. III.

[2]) De Montalembert, *les Moines d'Occident*, l. XI, ch. 6, p. 235, 239, 242—7, 261, du t. III, 3e édit. Paris, 1868, in-18. — Cfr. Sahagun. *Hist. gén.* l. I. ch. 5, p. 15—16.

Je ne veux pas que mon ingénieux et audacieux compatriote soit en droit de se prévaloir, cette fois encore, d'un silence auquel il donne la valeur d'un assentiment. J'ai donc demandé la parole, pour faire, au sujet de l'identification de Quetzalcoatl avec un' *Papa* irlandais, les réserves les plus formelles et les plus absolues.

Quand M. Beauvois aura publié les textes qui constituent ce qu'il appelle ses bagages, il sera facile de démontrer l'inanité d'une thèse dont il confesse lui-même l'énormité. D'une part, en effet, les documents européens qui lui servent de point de départ sont visiblement empreints de fantaisie romanesque. D'autre part, le P. Sahagun et les autres missionnaires dont il invoque le témoignage ont singulièrement exagéré les analogies d'ailleurs superficielles que les dogmes et les rites des Mexicains pouvaient présenter avec les dogmes et les rites du catholicisme. Je récuse donc le Père Sahagun comme autorité et je ne ferai guère mention de Quetzalcoatl, qui n'est qu'un personnage mythique, pour dire un mot seulement des croix qui ont si vivement impressionné les ecclésiastiques espagnols. On sait aujourd'hui que chez presque tous les peuples de l'antiquité, la croix a été un signe sacré représentant ici le soleil, là la rose des vents ou les quatre points cardinaux.

Les Padres étaient généralement des hommes instruits, mais on peut, ce me semble, faire observer: d'abord, qu'il étaient portés naturellement à interpréter les analogies dont je viens de parler, dans un sens favorable à leur conception du développement religieux de l'humanité, et ensuite que la science espagnole du XVI$^{\text{ème}}$ siècle, humble servante de la théologie, n'était pas de taille à résoudre les problèmes de toutes sortes posés par la découverte du Nouveau-Monde.

M. *Beauvois*¹). Je suis surpris d'entendre dire: 1⁰ que le P. Sahagun n'est pas une autorité; 2⁰ qu'il a tout vu à travers ses lunettes,

---

¹) En l'absence de reproduction sténographique des débats, l'auteur de cette réplique et d'une autre insérée plus loin (pages 105-108), ne peut garantir qu'elles aient été prononcées telles qu'elles figurent ici. Il ne se rappelle pas non plus les termes exacts des critiques qui lui ont été adressées du

et 3° que partout il a voulu découvrir des traces du Christianisme. Quant au premier point, je pourrais laisser au futur éditeur du vénérable P. franciscain le soin de le défendre, mais comme il n'a pas revendiqué cet honneur, qu'il me soit permis de démontrer la valeur de cet écrivain, qui est l'un de mes principaux auteurs. Comme il s'agit d'autorité, on pourrait objecter que la mienne n'est pas suffisante en ces matières. Je vais donc me borner à citer les témoignages de divers auteurs dont la compétence est attestée par leurs travaux estimés sur l'histoire du Mexique. Le P. Mendieta, qui écrivait à la fin du XVI^{ème} siècle, dit du P. Sahagun son contemporain: „Il apprit en peu de temps la langue mexicaine, tellement que personne autre jusqu'à ce jour n'a pénétré aussi bien que lui dans tous ses secrets et ne l'a autant employée dans ses écrits“ ²). Il est vrai que Mendieta était lui-même franciscain et qu'on pourrait le soupçonner de partialité pour un membre de son ordre. Mois voici un provincial des Augustins, Juan de Torquemada, qui renchérit encore sur ces éloges. „Je n'écrirais pas non plus ces récits“, dit-il, „si je ne les trouvais autorisés par le P. B. de Sahagun, saint et grave religieux, qui fut du nombre des seconds qui travaillèrent à la conversion de la Nouvelle-Espagne, mais des premiers ou le premier investigateur des choses les plus secrètes de ce pays. Il en connut tous les mystères et il fut occupé plus de soixante

---

haut de la tribune. Mais peu lui importe: il s'est moins attaché aux paroles envolées qu'aux pensées fixées par l'écriture: *verba volant, scripta manent.* Aussi répond-il exclusivement aux observations imprimées dans le compte-rendu provisoire et sur lesquelles il a appelé l'attention de ses interlocuteurs. Comme ces savants n'ont pas jugé à propos de les modifier ou n'y ont fait que des changements insignifiants, il les a tenues pour conformes à leur pensée et a rédigé ses réponses en conséquence, en y ajoutant des citations et la traduction de quelques documents auxquels il se référait.

²) *Historia eclesiástica Indiana, obra escrita á fines* del siglo XVI, por Fray Gerónimo de Mendieta, de la Orden de S. Francisco, la publica por primera vez Joaquin-Garcia Icazbalceta. Mexico, 1870, in 4°, l. V, ch. 41, p. 663—5. Ce passage a été traduit dans l'introduction à *l'Histoire générale des Choses de la Nouvelle-Espagne* du P. B. d. Sahagun, trad. par D. Jourdanet et R. Siméon. Paris, 1880, gr. in-8°, p. XI.

ans à écrire sur la langue mexicaine et sur tout ce qu'il put apprendre par elle“ [1]). Comme professeur au collège de Santa Cruz à Tlaltelolco, le P. B. de Sahagun, dit le P. de Vetancurt, brillait sur sa chaire, „comme une lumière sur un candélabre, car il était accompli dans toutes les sciences. Il possédait la langue mexicaine avec une perfection qui n'a pas été atteinte jusqu'à ce jour“ [2]). Aussi était-il, de son vivant même, cité comme une autorité par D. Juan Suarez de Peralta, qui écrivit en 1589 son *Tratado del descubrimiento de las Yndias y su conquista, y los ritos y sacrificios y costumbres de los Yndios* [3]).

Comme les modernes sont assez disposés à dénier le sens critique aux anciens, il est bon de citer encore un savant mexicain, Manuel Orozco y Berra qui écrit: „Dans la plupart des cas, l'autorité de l'ouvrage du P. Sahagun doit être tenue pour irrécusable“ [4]), et deux des Américanistes les plus considérables de notre siècle. „B. de Sahagun“, dit W. H. Prescott, „est l'autorité la plus importante pour le chapitre précédent“ (consacré à la Mythologie) „et généralement en tout ce qui concerne la religion des Aztecs“ [5]). M. H. H. Bancroft, parlant de l'Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne affirme que „il serait difficile d'imaginer un ouvrage de ce caractère qui ait été composé d'après une meilleure méthode de travail: l'auteur, rassemblant les principaux indigènes des villes où l'appelaient ses devoirs, les priait de lui désigner quelques-unes des personnes les plus instruites et versées dans la matière sur laquelle il désirait écrire. Après avoir réuni ces savants Mexicains, le P. Sahagun avait coutume de leur faire peindre, selon leur coutume nationale, les diverses légendes et les points d'histoire et de mythologie ou autres dont il avait besoin, puis écrire au bas l'explication en langue mexicaine, qu'il traduisait en Espagnol“ [1]). C'est seulement après avoir fait deux fois réviser par des Indiens les renseignements ainsi obtenus, que l'infatigable chercheur les mit au net et les fit copier. C'est lui-même qui nous apprend avec quelle conscience et de quelle manière vraiment scientifique il avait exécuté ce travail. „Tout cela soit dit“, ajoute-t-il, „pour que l'on comprenne que cette œuvre a été examinée et approuvée par beaucoup de gens, pendant un grand nombre d'années, et qu'il a fallu traverser bien des peines et des déboires pour la mener en l'état où elle se trouve aujourdhui.“ [2]).

---

[1]) *La Monarqua Indiana.* Séville, 1615, in f⁰, l. IV, ch. 13, p. 418 du t. I.

[2]) Citation de Bustamente, reproduite par H. H. Bancroft dans: *The natire Races of the pacific States of North-America.* New-York, 1875, in 8⁰, t. III, p. 233.

[3]) Ch. XI, p. 86: XII p. 96, de *Noticias historicas de la Nuera-España publicadas con la proteccion del Ministerio de Fomento* par D. Justo Zaragoza. Madrid, 1878, in-4⁰.

[4]) *Geografía de las lenguas y carta etnográfica de México.* Méx. 1864, in-4⁰, p. 4.

[5]) *History of the conquest of Mexico*, l. I, ch. 3, p. 54 du t. I, formant le 395ᵉ de la *Collection of British authors* de Baudry. Paris, 1844, in-8⁰.

En voilà assez, je crois, sur le premier point. Le second reproche n'est pas mieux fondé: il ressort des explications mêmes de Sahagun que, si cet écrivain a vu à travers les lunettes de quelqu'un, ce ne sont pas les siennes, mais bien celles des Mexicains, dont il reproduisait aussi fidèlement que possible les vieilles traditions, sans se préoccuper le moindrement de découvrir partout des traces du Christianisme. Il est bien le dernier à qui l'on doive adresser une telle critique, lui qui dit en propres termes: „Quant à la prédication de l'Évangile dans ce pays, on a émis beaucoup de doutes sur la question de savoir si elle a existé, ou non, avant notre époque. J'ai toujours pensé que cette prédication n'a jamais eu lieu, parce que je n'ai trouvé nulle part rien qui se rattache à la foi catholique [3]), tandis que tout lui est si contraire et si idolâtre que je ne puis croire qu'en aucun temps l'Évangile ait été prêché.“ Mais c'était avant tout un homme de bonne foi et, loin de dissimuler deux faits qui sont en désaccord avec sa manière de voir, il les expose tout aussitôt, commençant par décrire de vieilles peintures provenant d'Oaxaca, où l'on voyait trois femmes. „Deux se tenaient ensemble et la troisième se détachait en avant en soutenant une croix en bois attachée au nœud de ses cheveux. Devant elle un homme nu était étendu sur une croix à laquelle ses mains et ses pieds étaient attachés avec des cordes. Celà me paraît se rapporter à la Sainte Vierge et à ses deux sœurs, ainsi qu'à Notre Seigneur crucifié. Celà ne pouvait être connu que par une prédication ancienne. Il y a une autre chose qui aurait pu me faire pencher à croire que l'Évangile aurait été prêché dans ce pays. C'est que ses habitants possédaient la confession orale. . . . . J'ai oui dire aussi qu' à Potonchan ou à Campèche, les religieux qui allaient les premiers y faire des conversions, trouvèrent beaucoup de choses se rapportant à la foi catholique et à l'Évangile. S'il était vrai qu'il y eût eu en ces endroits des prédications évangéliques, elles auraient eu lieu sans doute aussi en d'autres parties du Mexique et même dans cette Nouvelle-Espagne. Mais je suis personnellement surpris que nous n'ayons pas trouvé plus de traces de ce dont nous parlons dans cette partie du Mexique. Malgré tout, je crois qu'il aurait pu se faire que la prédication ait eu lieu pendant quelque temps, mais que les prédicateurs étant morts, les indigènes perdirent toute la foi qui leur avait été révélée et retournèrent aux idolâtries qu'ils avaient auparavant[1]).“ La fin de ce passage est en contradiction avec le commencement. Il n'en faut pas faire un grief au respectable auteur, dont la perplexité devait être grande en présence

---

[1]) H. H. Bancroft, *the native Races*, t. III, p. 231.

[2]) Prologue l. II, t. I. p. VII, de l'édit. de Bustamente. Mexico, 1829 in-4°; p. 4 de la trad. de Jourdanet et R. Siméon.

[3]) Cette déclaration faite par un rigoureux orthodoxe, comme l'était un moine espagnol du XVIe siècle, n'a pas toute la portée qu'elle aurait dans la bouche d'un laïque. Si le P. Sahagun avait eu à parler de l'Islamisme, il ne se serait pas exprimé autrement, et pourtant il est certain que Mahomet a fait de fréquents emprunts au Judaïsme et au Christianisme. En se plaçant au point de vue strictement catholique, on peut fort bien dire que les réminiscences du Christianisme, corrompues comme elles

---

l'étaient chez les Mexicains idolâtres, plusieurs siècles après l'éxode des Papas, ne ressemblaient pas à la doctrine de l'Église dont elle tiraient leur origine. Ce qu'ajoute presque aussitôt, le P. Sahagun, prouve d'ailleurs indiscutablement qu'il admettait l'Évangélisation précolombienne du Mexique, avec cette réserve qu'elle avait été temporaire et ne s'était pas continuée jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

[1]) Sahagun, *Hist. gén.* l. XI, ch. 13, p. 791.

de vestiges évidemment laissés par des Chrétiens, dont il ignorait l'histoire; mais l'aveu final est d'autant plus précieux qu'il émane d'un adversaire de la théorie de l'évangélisation précolombienne. En même temps il fait le plus grand honneur à la sagacité du laborieux compilateur qui a entrevu la vérité à travers les nuages dont elle était alors enveloppée; car au fond, il est arrivé par intuition au résultat où m'a conduit l'enchaînement des faits historiques; je n'aurais qu'à changer un mot à sa dernière phrase, en mettant *partis* au lieu de *morts*, pour en faire le résumé de ma thèse. Celle-ci tire une force singulière de sa concordance avec la conclusion d'un auteur qui paraît pouvoir lui être victorieusement opposé.

M. Fabié: Si je n'avais pas occupé la présidence, je n'aurais pas laissé d'intervenir dans la discussion. Mais en tout cas, je ne puis pas me dispenser de faire observer qu'aucun auteur espagnol de quelque importance ne soutient que l'Évangile aurait été prêché en Amérique avant l'arrivée des Espagnols. Ce que certains faits offrent à ce sujet sont de pures coïncidences; il n'y a dans les rites et dans les croyances des naturels de l'Amérique aucune communauté d'origine avec les croyances, les coutumes religieuses et les emblêmes du christianisme.

Mais comme le fait remarquer le Père Acosta: „la religion „naturelle, qui est antérieure à toute religion positive, a donné „naissance à des sentiments analogues chez tous les peuples; il „n'est donc pas étonnant de rencontrer aussi des ressemblances „et des analogies dans les manifestations de ces sentiments.“

Ainsi s'explique également l'usage qui nous semble si cruel des sacrifices humains que presque toutes les religions primitives ont connus, y compris les religions sémitiques. Ce fait procède de la croyance chez beaucoup de peuples anciens à une faute ou péché commis par le premier homme, et qui ayant produit sa déchéance demande un sacrifice pour sa réhabilitation, croyance qui dans le christianisme est le fondement du dogme de la rédemption du genre humain par la mort du Dieu-homme c'est-à-dire du Christ dont le sang était l'unique expiation satisfaisante pour la faute encourue par toute notre espèce. Et c'est ainsi que le christianisme est la religion de la paix et de l'amour:

religio encruenta, en rendant non seulement inutile, mais criminelle, toute effusion de sang après que Jésus-Christ a versé le sien pour satisfaire au péché originel.

M. Beauvois: Je demande la parole.

M. le Président: M. Vinson l'avait demandée auparavant; vous l'aurez ensuite et vour pourrez répliquer en une seule fois à tous vos contradicteurs.

M. Julien Vinson: Je constate tout d'abord, que M. Beauvois s'est appuyé sur beaucoup d'étymologies; or, vous savez, — et mon honorable ami, M. Adam, sera sûrement de mon avis, — qu'en matière de langues aussi peu connues, scientifiquement parlant, que celles de l'Amérique, l'étymologie est la chose la plus fantaisiste, la plus arbitraire et la moins certaine du monde. M. Beauvois a cité beaucoup d'écrivains, dont plusieurs me paraissent avoir une autorité fort contestable, par exemple M. Schoebel, qui est un travailleur opiniâtre, mais dont l'imagination est aussi vaste que la science. Les sacrifices humains, la croix, l'anthropophagie, se rencontrent — comme vient de le dire M. Fabié — chez beaucoup de peuples primitifs. Les rattacher au christianisme, c'est de l'interprétation fantaisiste, de l'*à priori*. Or, l'école scientifique à laquelle je me fais honneur d'appartenir repousse ces théories fondées sur des considérations étrangères à la science.

Il y a une religion, fort bien connue aujourd'hui, qui, originaire de l'Inde, s'est répandue sur tout l'extrême sud-est et compte un plus grand nombre d'adeptes qu'aucune autre. Cette religion, le bouddhisme, dérivée du brahmanisme, et basée sur de vieilles conceptions indiennes parfaitement matérialistes, est arrivée, au Thibet notamment, à un tel développement rituel et liturgique qu'on y trouve les ressemblances les plus surprenantes avec les cérémonies catholiques: la hiérarchie sacerdotale, les coiffures et le costume des prêtres, les couvents, le célibat ecclésiastique, l'encensoir, la clochette, l'eau lustrale, c'est-à-dire l'eau bénite, etc. Pourrait-on sérieusement soutenir qu'il y a là un pur emprunt au christianisme? Pas le moins du monde; mais ce qui est vraisemblable, c'est que partout l'esprit humain procède de la même façon; qu'à un même état intellectuel, qu'à un même degré de civilisation, des coutumes, des préjugés, des croyances analogues se rencontrent naturellement chez tous les peuples.

La croix notamment se trouve à peu près partout et sa présence au Mexique ne prouve nullement qu'il y ait eu des chrétiens avant l'arrivée des Espagnols. La *svastika*, bien connue, n'est qu'une forme de la croix: il n'y a là, suivant l'opinion des mythologues les plus compétents, qu'un mythe, qu'une représentation, qu'un symbole du soleil.

M. Beauvois: Je laisse aux faiseurs d'hypothèses le soin de chercher si la *svastica* est l'emblême du soleil. Pour moi, je n'en parle pas, parceque ma méthode d'investigation consiste à réunir les témoignages les plus dignes de foi, à les comparer, à les corroborer l'un par l'autre, s'il y a lieu, ou bien à montrer qu'ils ne sont pas d'accord et que dans ce cas ils ne prouvent rien. La fantaisie n'ayant aucun rôle à jouer dans les recherches de ce genre, je n'ai pas à m'occuper de la signification de la *svastica* non plus que du sens mystique attaché à la croix par tel ou tel peuple. Nous savons tous que celle-ci est le symbole du Christianisme, ce n'est pourtant pas une raison de croire que notre religion ait été répandue partout où il y a des objets et des figures cruciformes. Je ne m'attendais pas à ce que l'on m'attribuât une pareille opinion, dans cette cinquième session du Congrès des Américanistes, quand j'ai dit en propres termes dans la seconde: „Je n'attache pas une importance exagérée au seul fait que des croix très anciennes ont été trouvées dans plusieurs contrées de l'Amérique, car elles peuvent y avoir servi d'ornements ou d'emblèmes dont la signification nous est aujourd'hui inconnue, tout aussi bien que de symboles de la foi Chétienne“ [1]). Est-ce assez clair et ne faut-il pas désespérer des progrès de l'américanisme, si les explorateurs qui essaient de marcher en avant sont sans cesse obligés de revenir sur leurs pas, pour répéter ce qu'ils ont dit. Passe encore pour des paroles vieilles de six ans: on a pu les oublier; mais celles que j'ai prononcées tout à l'heure étaient pourtant fort nettes1): Ce ne sont pas les objets ou figures cruciformes que je regarde comme des indices de la présence des Chrétiens, mais bien les crucifix, c'est-à-dire les croix sur lesquelles est clouée ou attachée une figure humaine, ou bien celles qui sont l'objet d'un culte, et encore seulement dans les pays où il y a soit d'autres vestiges d'évangélisation, soit des témoignages à cet égard.

---

[1]) Congrès international des Américanistes. Compte-rendu de la seconde session. Luxembourg. 1877. t. I, p. 58; p. 59 du tirage à part.

Maintenant je demande la permission de passer à un autre sujet: je voudrais examiner brièvement s'il est vrai qu'aucun auteur Espagnol de quelque importance ne soutient que l'Évangile ait été prêché en Amérique avant Christophe Colomb. Il est superflu de revenir sur l'aveu significatif du P. Sahagun2). L'évêque de Chiapa, Barthélemy de las Casas, après avoir parlé des croix de Cozumel et du récit d'un Indien de son diocèse, où il était question de Dieu le Père, le Fils et le Saint Esprit, de la Vierge mère du Sauveur, du crucifiement, de la résurrection, et de vingt prédicateurs, à longue barbe, chaussés de sandales, qui jeûnaient et confessaient le peuple, ajoute que „si ces choses sont vraies3), notre sainte foi paraît avoir été prêchée en ce pays“4). Le P. Duran est beaucoup plus affirmatif, et ce n'est pas un auteur à dédaigner: ses contemporains l'estimaient, comme je l'ai montré5), et les nôtres ne font pas moins de cas de lui, puisque son *Histoire de la Nouvelle-Espagne* a été éditée de nos jours et doit l'être de nouveau dans la *Bibliothèque des Américanistes*. Il croit que le Papa Quetzalcoatl était St. Thomas en personne6). C'est une simple conjecture de sa part, fondée sur

---

1) Voy. p. 94 le mém. sur les *Relations précolombiennes des Gaëls avec le Mexique.*

2) Voy. plus haut. p. 102.

3) Il n'en aurait pas douté s'il eut connu les nombreux vestiges du Christianisme précolombiens et les faits rapportés par Sahagun, Duran et les autres écrivains espagnols, qui étaient versés dans les langues du Mexique et avaient pu recevoir les confidences des indigènes.

4) Si estas cosas son verdad parece haber sido en aquella tierra nuestra Santa Fe notificada, (*Apologética historia*, ch. 123. p. 455. du t. V de son *Historia de las Indias).*

5) Voy. le mém. sur les *Relat précol. des Gaëls avec le Mexique* p. 92.

6) Extr. p. 260 du t. VIII, part. I des *Antiquities of Mexico* de Kingsborough.

ce que St. Thomas était sculpteur comme le Papa et que, selon Abdias, il avait supplié Jésus-Christ de ne pas l'envoyer aux Indes. N'étant pas là en présence d'une tradition mexicaine, nous avons le droit de rejeter sans autre examen l'opinion personnelle du P. Duran, aussi mal renseigné que nous sur ce qui s'était passé quinze siècles avant le sien. Mais, toute hypothétique qu'elle soit, elle prouve cependant une chose; c'est que cet auteur ne pouvait s'expliquer la présence des crucifix, des croyances et des pratiques chrétiennes au Mexique, sans admettre l'évangélisation précolombienne de ce pays. Au reste, la mission de St. Thomas n'est pas une hypothèse plus absurde que celle de l'intervention du démon admise par d'autres écrivains espagnols. Le P. Mendieta, l'un d'eux, croit que Satan, pour perdre ses dupes, introduisit dans la religion mexicaine plusieurs croyances et cérémonies imitées de celles des Chrétiens ¹). Il dit notamment à propos de la Grande déesse, mère du sauveur et médiatrice entre le Grand dieu son époux et les hommes, selon les croyances des Totonaques, „qu'elle paraît avoir été introduite par le démon dans sa satanique église pour représenter le même personnage que les reines des Anges dans la doctrine catholique.“ Cette supposition ne le satisfait pourtant pas entièrement, car il ajoute avec beaucoup de bon sens: „à moins que par hasard les ancêtres des Indiens n'aient connu Notre Dame, la consolatrice des affligés, par la prédication de quelque apôtre du serviteur de Dieu, venu en ce pays (comme on le présume d'après certains indices dont on parlera dans le cours de cette histoire), et que le souvenir de la Sainte Vierge ne soit devenu confus dans l'esprit de leurs descendants, et que ceux-ci, tombant de plus en plus profondément dans l'erreur, ne soient venus à l'honorer sous le titre de prétendue déesse“ ²). Le P. J. Acosta a tout un chapitre sur la façon dont le diable s'est efforcé de contrefaire au Mexique la fête du Saint Sacrement et la communion dont use la Sainte Église ³).

---

¹) *Hist. ecles. Indiana*, l. II. ch. 19, p. 107.

²) G. de Mendieta, *Hist. ecl. Indiana*. l. II, ch. 9, p. 90.

³) L. V, ch. 24, p. 250 de trad., de R. Regnault. Paris, 1600, in-18.

On le voit, aucun de ces écrivains ne nie qu'il y ait certaines ressemblances entre le christianisme et la religion mexicaine; les uns les expliquent par une évangélisation antérieure, les autres par les artifices du démon. Au fond, j'ose le dire, au risque de passer pour amateur de paradoxes, ils sont tous d'accord, et j'espère que l'on en conviendra, si l'on veut me concéder que la phraséologie de Mendieta et de ses adhérents ne doit pas être prise à la lettre, mais qu'il est permis de l'interpréter. Or, il suffit de changer un seul mot à son hypothèse de l'intervention du démon pour lui donner un sens parfaitement raisonnable. Si au lieu de Satan, que le pieux franciscain regardait comme l'artisan du mal, bien qu'il en fut seulement l'instigateur, on met ses suppots, l'explication devient logique et conforme à celle que j'ai donnée. Ce sont en effet les Mexicains retombés dans l'idolâtrie, après l'exode du Papa, qui ont, à l'imitation de la doctrine de ce missionaire, introduit dans leur paganisme restauré certaines croyances et pratiques chrétiennes. L'auteur des *Rites anciens de la Nouvelle Espagne* écrivait, dès 1541, que les austérités enseignées par Quetzalcoatl furent depuis appliquées au culte du démon[1]), c'est-à-dire des anciens dieux nationaux. Telle est, à mon avis, la parfaite vérité, et je suis heureux d'avoir mis d'accord, entre eux et avec mon propre système, les partisans des opinions les plus contradictoires en apparence.

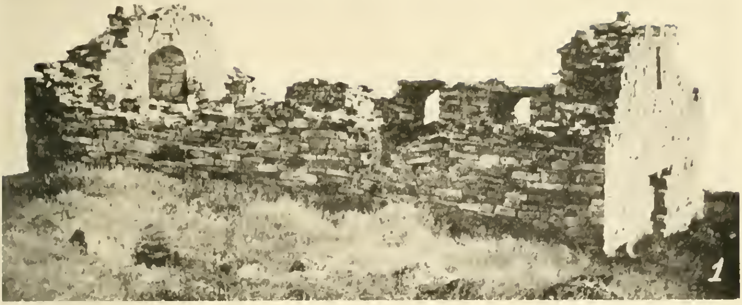
M. Bamps: Je demande qu'on mette la suite de cette discussion à l'ordre du jour de demain; j'ai à présenter un mémoire de l'abbé Schmidt qui traite précisément de la croix et de la venue des Blancs en Amérique avant Colomb; ce travail nous donnera l'occasion de traiter les questions que nous venons de discuter.

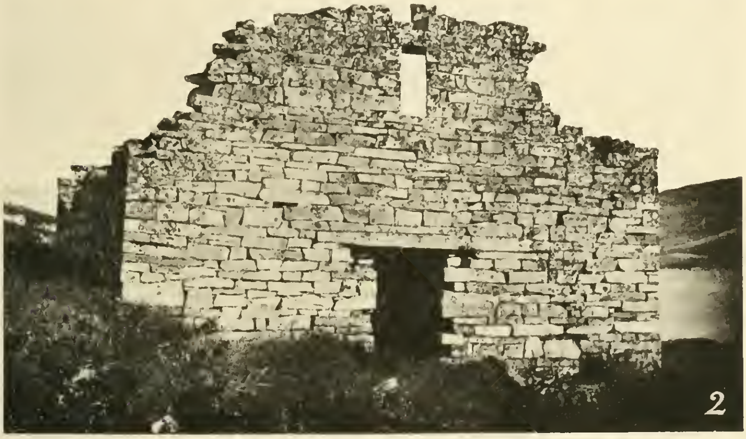
M. K. *Steenstrup* donne lecture du mémoire suivant sur: *The old Scandinavian Ruins in the District of Julianchaab, South Greenland.*

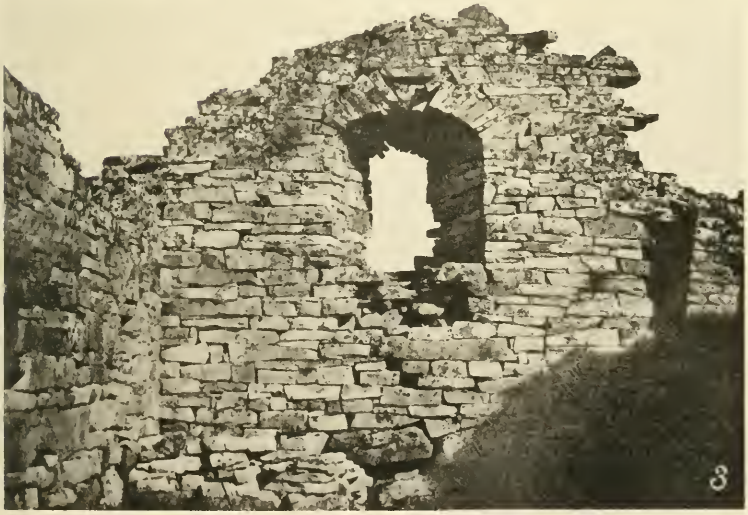
When the Norwegian clergyman *Hans Egede*, about the beginning of last century, conceived the idea of preaching the

---

[1]) Voy. les *Relat. précol. des Gaëls*, p. 93.

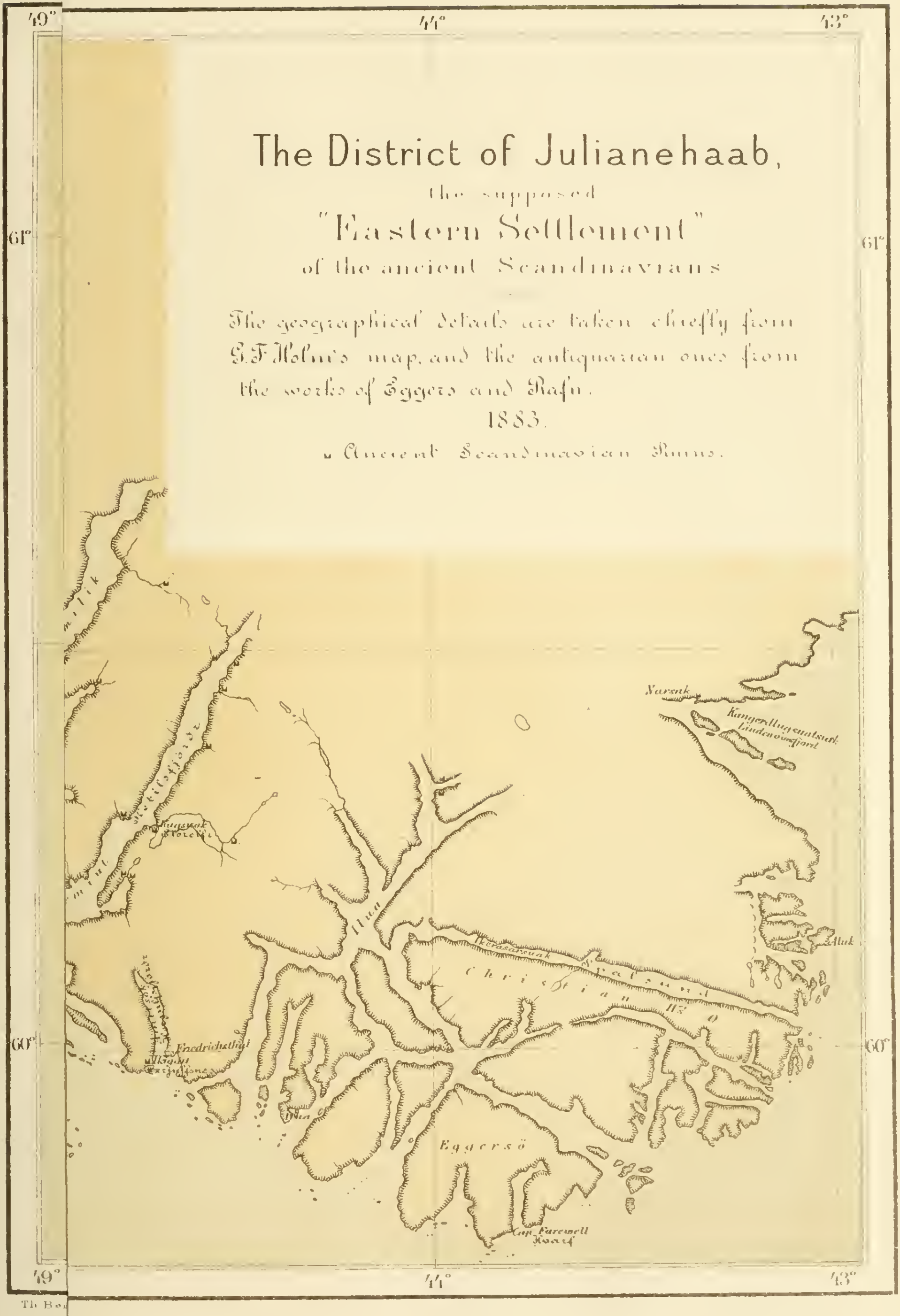






Auct. phot.

Phototypie: Pacht & Crone.

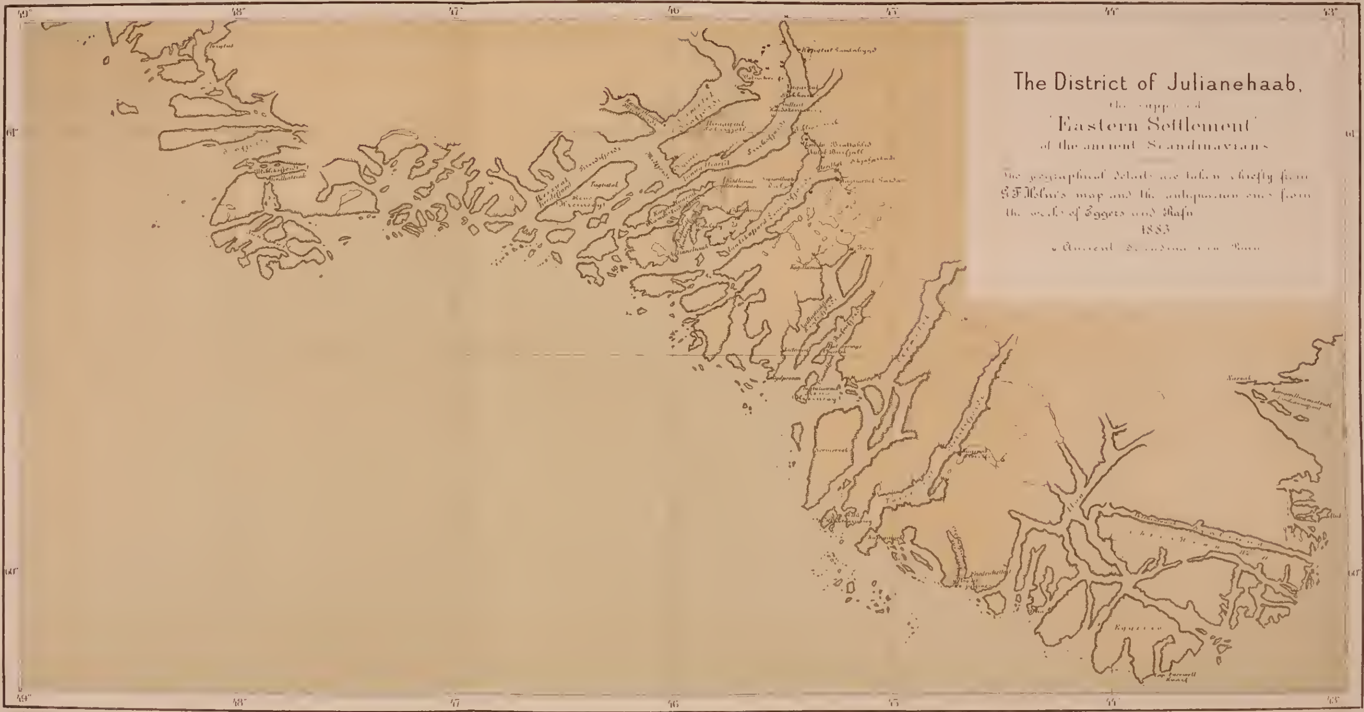


The District of Julianehaab,
the supposed
"Eastern Settlement"
of the ancient Scandinavians

The geographical details are taken chiefly from G. F. Holm's map, and the antiquarian ones from the works of Eggers and Rafn.
1883.

▪ Ancient Scandinavian Ruins.

49°
44°
43°
61°
61°
60°
60°
49°
44°
43°
Narsuk
Kangerdlugsuatsiak
Lindenowsfjord
Aluk
Ikerasarsuak
Christian IV's Ø
Igalikofjorde
Kagsiak
Storelv
Una
Fredrichsthal
Ikigait
Egger sö
Cap Farewell
Kvarf


49°
48°
47°
46°
45°
44°
43°
61°
60°
Julianehaab
Egaluco

The District of Julianehaab,

the supposed

'Eastern Settlement'

of the ancient Scandinavians

The geographical details are taken chiefly from G. F. Holm's map and the antiquarian ones from the works of Eggers and Rafn

1883

• Ancient Scandinavian Ruins

Gospel in Greenland, the reason was, as we know, his wish to bring back the Light of the Gospel to that little band of countrymen, which he supposed still to exist — remains of the colony founded by *Eric Rauða* in the year 986, and which, according to historical writings, had existed for more than four hundred years.

On arriving, on the 3d of July 1721, at the mouth of *Baal's-Revier*, on the western coast of Greenland[1], he instantly saw that the miserable savages he met with there, could not possibly be the direct descendants of the ancient Scandinavians, (Norsemen) but, nevertheless, he determined to begin his work of conversion among them. During the first two years he investigated the neigbourhood of Baal's-Revier. Then, at the entreaties of the king, as well as those of the Board of Missionaries, he resolved in the year 1723 to go along the coast and round Cape Farewell, and to try to penetrate to the eastern coast, where, it was then supposed, that Ericsfjord — the chief settlement of the colony — had been situated. Owing to circumstances, however, he did not carry out this purpose, being obliged to return before reaching Cape Farewell. He saw, however, Scandinavian remains in that part of the country, and he also heard from the natives, that there were several groups of ruins in the Fjords there.

Since the time of *Egede*, these ruins have repeatedly been the object of further investigation, and the question where Ericsfjord, with the dwelling of *Eric the Red*, *Brattahlið*, has stood, — whether on the eastern coast, or on the western, has been very eagerly discussed, but, as yet, without any satisfactory decision being arrived at. The last and most thorough examination of these ruins has been made, during the years 1880 and 1881, by Lieutenant *Holm*, who has given a graphic description of these remarkable remains from ancient times, and the value of his account is enhanced by its being accompanied by the beautiful and careful drawings of Mr. *Groth*, architect[2].

---

[1] It is somewhat remarkable that he did not attempt to reach the eastern coast.

[2] „Meddelelser om Gronland“ VI.

Among all the ruins of Greenland the well known *church-ruin* in the neighbourhood of the colony of Julianehaab, is in the best state of preservation. The three photographs, Plate I, show this ruin, with both gables; it has been built of selected, and, to some extent, squared stones, yet not one of them is regularly hewn. The structure has been cemented with a strong lime, mixed with sand, and it is the only ruin that has hitherto been found cemented in this manner. As a rule, none of the other buildings have been erected with such care as this one, for, in most cases, they consist only of pieces of rock — often of a considerable size — piled one upon the other, as for instance the ruin at Tunugdliarfik, shown in Fig. 1.

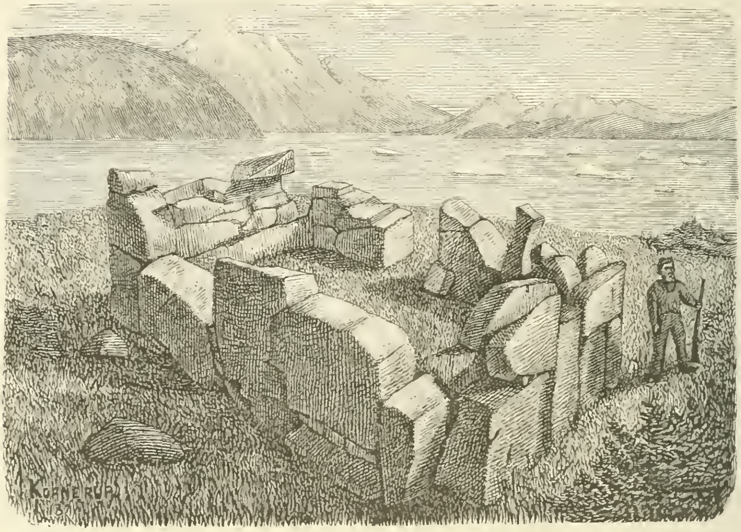


Fig. 1. Ruin at Umiausat. Tunugdliarfik. (Kornerup).

As the groundplans, Fig. 2, show, the houses generally consisted of one or more rectangular rooms, one built up to the side or end of the other, and it is at once evident that this does not resemble the ground-plan of the houses of the present Icelanders. Dr. *Kaalund*[1], however, has told me, that ruins of very old houses in Iceland show the same groundplan: therefore, it seems likely that the houses of the ancient people in Greenland and in Iceland, were erected on plans different from those of the present Icelanders. As characteristic ruins may also be mentioned the *cattle-houses*, consisting of large rectangular rooms, partitioned with thin slabs of stone, Fig. 2. IX, such as we also find in Iceland[1].

---

[1] See also ***Kaalund:*** Bidrag til en hist.-top. Beskrivelse af Island I. p. 199.

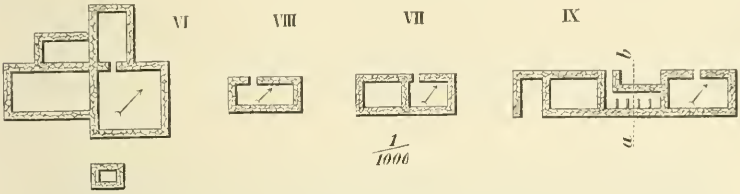


Fig. 2. Ground-plans of houses. (Groth).

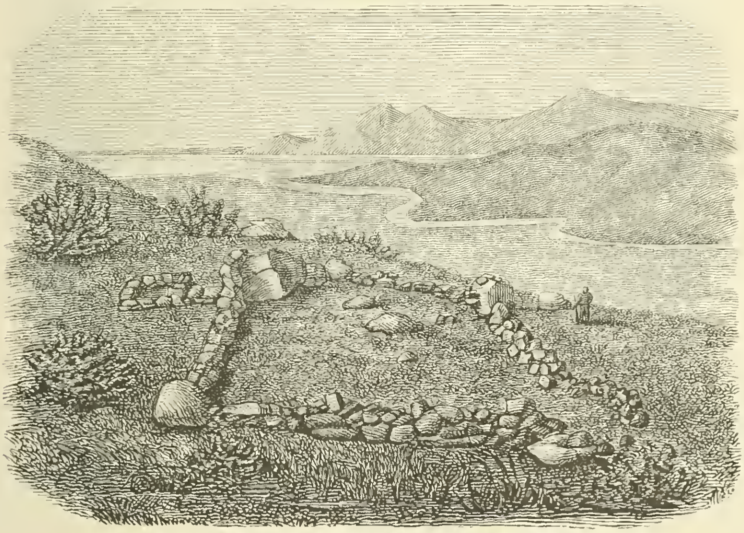


Fig. 3. Cattle-pen at Kingua. Tunugdliarfik. (Kornerup).

Next the house-ruins, those of *cattle-pens* are remarkable. These are both large and small. The large ones, Fig. 3, are generally of an irregular shape, because immovable stones and firm rocks have been used — the former to make the corners, and the latter to supply whole sides of the pens. The small ones, on the other hand, are almost circular, Fig. 4, and hemispherical, Fig. 5, in which latter case they lean against a rock. In former times these circles were believed to be foundations of *bell-towers* or *baptisteries*, while Lieutenant *Holm*[1] has suggested that, on comparing them with similar remains in Iceland, they may be explained as *dome-rings* (dómhríngar). My own impression is, that they are *cattle-pens*, and this impression has been further strengthened by what Dr. *Kaalund* has communicated to me, viz: that he himself is not disinclined to recognise as cattle-pens, some of these circles which in Iceland have been taken for dóme-rings. He has also told me, that rectangular pens now are in use in Iceland but formerly they were round.

---

[1] *Kaalund:* l. c. page 200.

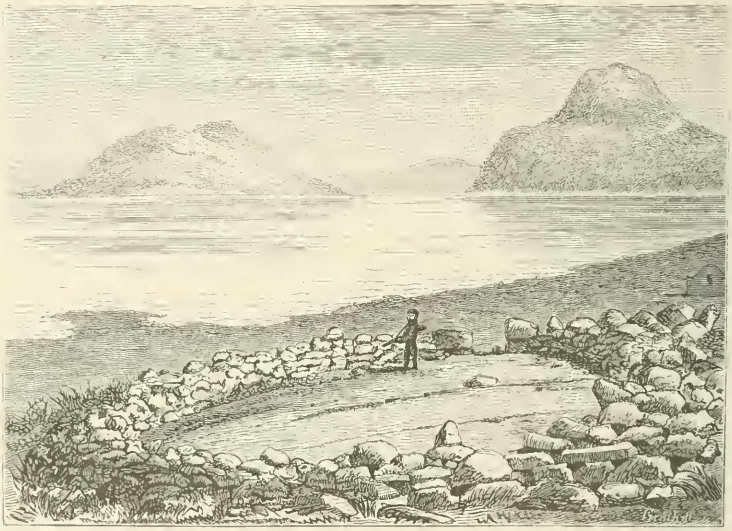


Fig. 4. „Cattle-pen". Kakortokfjord. (Groth).

Finally, we ought to mention: churchyards, where the bodies are sometimes found enveloped in coarse woollen clothes, and placed in plain narrow wooden coffins, — while sometimes they seem to have been interred without coffins, placed merely side by side, and occasionally in great numbers. Tombstones with epitaphs have been found in two of the churchyards, but, as is also the case in Iceland, no tombstone belonging to any historical personage has yet been found.

---

[1] „Meddelelser om Grønland", VI page 42.

On the annexed map, Plate II, of the southern extremity of Greenland, the *District of Julianehaab*, those places where old Scandinavian ruins have been found are distinctly marked,

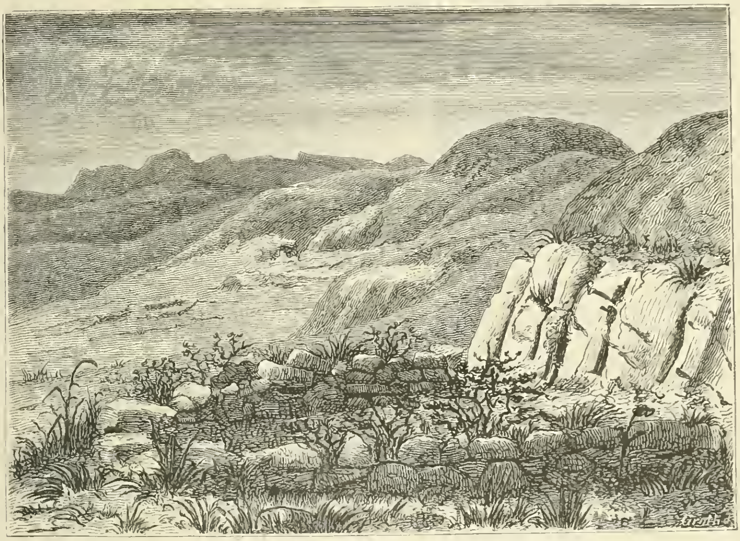


Fig. 5. „Cattle-pen“, Kagsiarsuk. Igalikofjord. (Groth).

and we see that their number is rather considerable. As above mentioned, from the time *Egede* first directed attention to these ruins, the question whether they have belonged to the western, or the eastern of the two settlements, into which the old colony of Greenland — according to the legends (Sagas) was divided, has been very eagerly discussed. The most important reason why this question has been raised, arises from the circumstance, that this once very vigorous little colony has entirely disappeared from history since the beginning of the fifteenth century. When *Egede* came to the country, three hundred years later, he found only the remains of its houses, and dim traditions existing among the Esquimaux, (its only inhabitants), of skirmishes in which their forefathers had engaged with the colonists. Another powerful reason is, that when Archbishop *Walchendorff*, at the beginning of the sixteenth century, collected from the sagas and other old writings information about the lost settlement, for which he intended instituting a search, the knowledge of the geography of Greenland was so scanty, that people knew no more about it than what they could read in the saga of *Eric Rauða* — viz, that Greenland was a country of many fjords, and lying to the west of Iceland. Consequently, when on the basis of the information obtained from these writings, maps were drawn of the lost settlements in Greenland — a work which the description of *Ivar Baardsön* particularly encouraged, both the eastern and western settlement were assigned to that side of Greenland which is opposite Iceland. Later, when it was learned from the voyages of *Frobisher* and *Davis*, that Greenland had also a western coast, the western settlement was transferred to it, and the eastern settlement placed on the east coast.

The terms eastern and western settlement appeared also to indicate such a respective position, as long as no criticism was raised.

The five maps in *Torfæus' Grønlandia antiqra* are in this respect very instructive. The oldest of these, by *Stephanius*, in 1570, shows Greenland as a country west of Iceland, with large bays, especially two immediately west of the promontory *Herjulfsnæs*, which runs towards the southeast. The map of *Gudbrand Torlacius*, from 1606, after the discovery of *Davis' Strait* (for the second time), represents Greenland as a peninsula at the southern extremity of which are two bays: one is *Ericsfjord* (the eastern settlement), and the other the western settlement, both immediately west of *Herjulfsnæs*, which on this map has a southerly direction. Agreeing with a note by *Theodor Thorlacius* on this map, we see on the third map, *Jon Gudmundsen's*, from 1640, that *Herjulfsnæs* has changed its position and been removed to the eastern coast, further away from the southern end of the country. The eastern and western settlement, which on the two former maps are represented by two bays, are, on the third map, shown as two tracts of land. During the travels of *Danell*, 1652 and 1653, the position of some places on the east coast of Greenland was for the first time determined by observation, and among them, that of *Herjulfsnæs*, which is found to be situated in the 64th degree of nothern latitude. From *Lund's* „Indberetning“[1], however, we get the impression, that by a loose calculation, and without any scientific grounds, a promontory in this latitude has been mistaken for that of the old Herjulfsnæs. But the determination of this site has undoubtedly had a great influence in fixing the situation of the eastern settlement. Succeeding generations of writers have in fact, without reflection, placed the fjords of the eastern settlement between the said promontory and *Cape Farewell*, (a point likewise astronomically determined), for, according to the Sagas, these fjords were situated immediately west of Herjulfsnæs, so, when the position of the latter was changed, the fjords of course changed theirs also; and by this means *the eastern settlement came to be removed to the southeastern coast of Greenland.* On the fourth map of *Torfæus' Grønlandia antiqva*, drawn by *Theodor Thorlacius*, and dated 1668, Greenland is divided longitudinally by a mountain chain into the eastern and western settlement, and the two bays (west of the ancient Herjulfsnæs), and found in the former maps as representing both the eastern and western settlement, have, in this map become three or four fjords, and are placed on the southeastern coast, between Cape Farewell and the new Herjulfsnæs, and here they are supposed to represent the fjords of the eastern settlement only. In the fifth map, that of *Torfæus*, 1706, these fjords have been further increased in number, and much imagination has been employed in supplying us with information concerning them.

In the year 1792, however, *Eggers* gave as his opinion, that both settlements had been situated on the western coast of

---

[1] *John Erichsen:* Udtog af Christian Lund's Indberetning til Kong Friderich den 3die af 28. Martii 1664. Kjøbenhavn 1787, page 28.

Greenland, the eastern one in *the district of Julianehaab*, and the western one in the neighbourhood of the colony of *Godthaab*; and in support of this theory he showed how in the Sagas and other writings the lists of the number of the fjords and churches, and of their respective situations in the eastern settlement, could unhesitatingly be put down in the map of the *District of Julianehaab*, as it has been done in the map annexed.

This opinion has been both attacked and defended; but though all modern geographical investigations in Greenland — from those of *Graah* down to those of later times — have in no essential point shaken the theory of *Eggers*, but on the contrary have confirmed it, yet there are some writers, Professor *Nordenskiöld* for instance, who abide by the old notion, and believe that the eastern settlement has not yet been found, but will be discovered in that part of the eastern coast of Greenland, lying between 65° and 69° of northern latitude, which has not yet been explored. As it would take too long a time to give all the arguments, which in this dispute have been used for and against these different opinions[1], I must limit myself to a passing reference to the works in question, particularly to "Grønlands historiske Mindesmærker".

As I had the conviction, after the profound and searching examinations to which the old writings had been subjected, (especially in "Grønlands historiske Mindesmærker") that it would scarcely be possible for a non-philologist to find any more explicit and clear directions for determining the situation of the eastern settlement, other than those which have already been given, I undertook the task of searching the writings for direct proofs — I mean such expressions and descriptions as could only have reference to one or other of the two places, either to the district of Julianehaab, or to the eastern coast between 65° and 69° of northern latitude. Since *Graah's* voyage we have only these two places to choose between. In reading the Sagas I also directed my attention to any names of places which seemed to owe their origin to some phenomenon peculiar to the locality, that I might see if the present inhabitants (struck by the same circumstances, or influenced perhaps by tradition) had not given them names having the same signification as the old ones. Among the conclusions at which I have arrived, I shall mention the following:

---

[1] Among the most important objections to the theory, that the district of Julianehaab is the eastern settlement, it is urged, that the old sailing-directions seemed to suppose a voyage to the eastern rather than to the western coast of Greenland. As regards this objection, I may be permitted to observe, first, that these sailing directions were given at a time when people had only very indistinct ideas of the coast lines of countries, and their relative positions, and secondly, they were composed for people who knew neither the use of the compass, nor of any astronomical instrument. It was thus necessary to direct their course by other means than those now in use, as in ancient times the course necessarily must have depended upon landmarks.

1. When voyages from *Greenland* to *Norway*, and vice versa, are mentioned in the Sagas, we invariably have the impression that the course taken was always south of *Iceland*, and shipwrecks on these voyages always take place on the southern coast of Iceland. Furthermore, when any one wished to go from *Iceland* to *Greenland*, the journey was sometimes performed by way of *Norway*, and such a proceeding was in no way thought extraordinary. All this to me seems to indicate that the place of destination was the western coast of Greenland, and not its eastern, which is much nearer Iceland.

2. From the Sagas we also have the impression that, even in winter time, there was a comparatively easy communication between the settlements; a circumstance which can well be understood if they both were situated on the western coast, but cannot easily be understood if they were on opposite sides of the country. Nobody can deny that the district of Julianehaab is the western settlement, if they assert that it has not been the eastern settlement.

3. In "*Konungs-Skuggsja*" (The mirror of kings) we read, that in Greenland (by which name the eastern settlement of course was meant) in winter time there is *almost perpetual night*, and in summer *almost perpetual day*, — a circumstance characteristic of a country situated between 60° and 62° of northern latitude, but not so of one lying between 65° and 69°.

Regarding the names of islands, fjords, and rocks mentioned in the old writings, and for which names the Greenlanders have others meaning the same thing, I shall mention the following:

1. *Hrakbjarnarey* (the white bear's island) near *Ketilsfjord.* Beyond *Tasermiutfjord*, which with good reason is believed to be Kitilsfjord, we find the island *Nanortalik*, a name which likewise derives its origin from the white or polar bear.

2. *Hreinsey* (the island of rein-deer), where there were many rein-deer, is said to have been situated at the entrance of *Einarsfjord.* Although it cannot with certainty be said what this island is now called, yet it is worthy of attention, that in the District of Julianehaab (and scarcely at any other place along the western or southeastern coast of Greenland) there are two islands, *Tugtutok* and *Tugtutuarsuk*, which have also derived their names from the rein-deer.

2. In one of the old descriptions of Greenland, *Kambstaðafjorðr (Ramstaðarfjorðr)* is mentioned. On account of its position with respect to the other fjords, *Eggers* believed it to be the fjord *Kangerdluarsuk*; and undoubtedly it is not a mere accident that this supposition is supported by another fact, namely, that near this same fjord is found a particularly characteristic mountain, which in the language of the Greenlanders is called *Kitdlavat*, in allusion to a comb. In Danish it is called *„Redekammen“* (the comb). This name is a very discriptive one[1]), and we dare say, that the ancient Scandinavians have also seen the resemblance, and have from that fact given the corresponding name to the adjacent fjord.

4. In an old list of the churches of Greenland, we find mentioned a church at *Harðsteinaberg* in Ericsfjord. In the Icelandic language Hardsteinn signifies a whetstone[2], and in the fjord Tunugdliarfik, which as we have already said is believed to be Ericsfjord, we actually find a mountain of sandstone, by the Greenlanders called *Sidliset*, and in Danish *Hvæssestensfjeldet*, *the whetstone-rock.*

---

[1] See Plate II, Fig. 2, in „Meddelelser om Gronland“, Vol. II.

[2] See also: Arngrimi Jonæ: Historie om Gronland, Kjobenhavn 1732, p. 11.

I am convinced that the number of these instances would be increased, if we sought for them in the localities themselves, and when we add to these others formerly discovered, I think it will be admitted, that though the above examples may be said to prove little or nothing, yet they are on the whole too numerous to be quite ignored. When I add them to argunents already advanced by others, to my mind at least there remains no doubt that *Egger's* interpretation is a sound one, and that consequently, in this respect, no positive result is to be obtained from the investigations being made just now on the eastern coast of Greenland — unless it be to prove that the site of the eastern settlement has not been there.

M. *Worsaae* remercie M. Steenstrup de son intéressante communication ajoutant qu'on n'a pas eu jusqu'ici de renseignements aussi exacts sur les monuments des anciens Scandinaves en Groenland que ceux qu'a fournis M. Steenstrup.

La séance est levée à 4 heures 10 minutes.

Explanation of Plate I.

The photographs 1 to 3, taken in 1876, represent the „*Church-ruin*“ on *Kakortokfjord*, near *Julianehaab*. Fig. 1, is the whole ruin seen from the northwest; Fig. 2 the western end, and Fig. 3 the eastern one. As the photographs show, this building has been erected of picked stones, both large and small; but there is scarcely one stone in it, from the regularity of which we can say with certainty, that it has been rough hewn. They may, with a few slight touches, have been taken directly from among the masses of stone so plentiful in the neighbourhood of the ruin. *Giesecke* says, that the ancient Scandinavians, according to a tradition among the Greenlanders, have fetched the stones for this building from the *Ujarartarfik islands*, near *Sydprøven*. This legend, however, is probably wrong; for the ancient Scandinavians have, on the contrary, built their houses in many places, just because they there found stones suitable for building purposes.

The length of the ruin is about 50 feet by 25 feet; and the thickness of the walls about 4$^1/_2$ feet. The side walls have still a height of about 10 feet, and those of the ends of about 16. A pretty large crack in the eastern end, and corresponding signs of decay in the western one (see Fig. 2), show that the southern wall has lost some of its stability.

DEUXIÈME SÉANCE ORDINAIRE.

Le Jeudi 23 août à dix heures.

Le président, M. Worsaae, invite M. Reiss à prendre le fauteuil.

M. Reiss présente ses remercîments au Congrès.

Au commencement de la séance, le Comité d'organisation fait distribuer parmi les membres un petit volume, présenté au Congrès par M. le professeur Nordenskiöld et contenant des fac-similes de *trois des plus anciennes cartes du Nord.* Sur ces cartes M. Bahnson donne les renseignements suivants:

J'ai l'honneur de présenter au Congrès de la part de M. le professeur Nordenskiöld, le célèbre explorateur auquel nous devons la découverte du passage Nord-est, des fac-similes de trois des plus anciennes cartes du Nord. Le professeur Nordenskiöld, qui par un voyage d'exploration en Groenland est empêché d'assister au Congrès, a fait au Comité d'organisation la grande politesse de mettre à sa disposition un certain nombre d'exemplaires de ces cartes pour être distribuées à M. M. les membres présents du Congrès.

Dans un livre récemment publié: *„Om Bröderna Zenos resor och de äldsta kartor öfver Norden"*, M. Nordenskiöld a donné des renseignements assez complets de ces trois cartes. La première de celles-ci, la plus grande et la plus intéressante, est la carte qui accompagnait la première édition de la relation des voyages de Nicolo & d'Antonio Zeni, publiée à Venise en 1558. Cette carte, relativement à laquelle j'aurai l'honneur de résumer la théorie de M. Nordenskiöld, a été l'objet de nombreuses discussions de la part des savants de notre siècle, dont je ne citerai ici que les membres du Congrès, M. Beauvois, S. Ex l'amiral Irminger et M. le professeur Steenstrup.

La seconde est la carte du Nord de la Scandinavie de Claudius Clavus, qui accompagnait un manuscrit de la cosmographie de Ptolémée et qui se trouve maintenant à la bibliothèque de Nancy. Le manuscrit, terminé en 1427, a été élaboré en Italie par les soins du cardinal Guilielmus Filiastrus qui a fait copier les cartes du texte grec et qui a essayé de corriger les fautes commises par les anciens géographes tant dans leurs dessins que dans leurs descriptions des pays scandinaves. Il chargea aussi un Scandinave nommé Claudius Cimbricus de faire un croquis géographique de la Scandinavie et ce croquis est la plus ancienne carte spéciale que l'on connaisse de ces pays. La carte de Claudius Clavus est la première sur laquelle une partie de l'Amérique ait, selon M. Nordenskiöld, été assez correctement dessinée et la situation du Groenland, ainsi que son étendue vers le Sud plus correctement indiquée que sur toutes les cartes postérieures, jusqu'à celle qui se trouve dans le livre des Zeni.

La troisième carte enfin se trouve dans l'édition de Ptolémée de Nicolaus Donis, imprimée à Ulm en 1482. Elle a servi de base à la carte du Nord qui se trouve dans l'Isolario de Benedetto Bordoni et a déterminé la manière dont on a dessiné le Groenland dans diverses anciennes cosmographies, c'est-à-dire comme une presqu'île situé au Nord de la Scandinavie et dont la pointe méridionale est à une latitude plus élevée que celle du Cap Nord.

Comme la carte des Zeni a influé longtemps sur les dessins de la partie septentrionale de l'Océan atlantique exécutés par les cartographes et qu'elle a donné lieu à des appréciations très différentes, M. Nordenskiöld en a fait l'objet d'un examen scrupuleux, afin d'être fixé sur son origine. et l'a comparée avec les anciennes cartes connues, particulièrement avec les deux mentionnées cidessus, de Nicolaus Donis et de Claudius Clavus.

Voici les résultats des recherches de M. le professeur Nordenskiöld, développés dans le livre mentionné: La carte qui se trouve dans l'édition de 1558 de la relation des voyages des Zeni, doit être basée sur une ancienne carte marine du Nord, dressée avant 1482 et rapportée probablement de ces voyages, par Antonio Zeno. De cette carte originale on ne connaît pas de copie fidèle, mais deux copies plus ou moins altérées, savoir: la carte de Zeno le jeune, imprimée en 1558 et 1561, et celle de Nicolaus Donis, imprimée en 1482. Sur la première de ces cartes, on a conservé, presque fidèlement, l'ancienne distribution de terre et d'eau; mais on a modifié la carte d'après la relation de voyage, en y ajoutant différentes localités mentionnées dans le texte, ainsi que les îles Icaria, Bres, Brons, Trans, Iscant &. en donnant des proportions démesurées aux îles Féroé („Frislanda“) & aux îles Shetland, et enfin, en y ajoutant des degrés de latitude, tracés trop au nord, et des degrés de longitude. Ces modifications ne se trouvent pas dans la première édition de la carte de Donis: mais on y a arbitrairement fait un changement à l'égard du Groenland, en plaçant ce pays plus au nord, afin de lui donner une situation plus conforme aux renseignements qu'on s'est procurés ultérieurement, et aux préjugés de l'époque à l'égard de la géographie. Si ces deux cartes, celle de Zeno et celle de Donis, ne sont pas des refontes de la carte originale, celle de Zeno, qui est plus correcte et plus riche en noms et en détails, doit être la plus ancienne. En tenant compte du point où en était la cartographie à cette époque, la carte du Nord rapportée par Zeno, doit selon M. Nordenskiöld avoir une valeur immense, presqu'égale à celle de la carte marine de la Méditerranée d'Andrea Bianco. Elle est évidemment le fruit de nombreuses années d'expérience acquise pendant une navigation active dans les parages dessinés. Cette navigation n'a pas pu avoir lieu après la découverte de l'Amérique, dans le siècle des grandes découvertes géographiques; car nous savons avec certitude qu'à cette époque il n'y avait pas de communication avec le Groenland. D'ailleurs, la concordance parfaite des cartes de Zeno et de Donis à l'égard de la singularité et de l'origine commune d'une foule de noms de lieu, fait voir que les voyages dans le cours desquels furent recueillis les matériaux qui ont servi à dresser la carte de Zeno, furent entrepris avant 1482. D'un autre côté, les cartes de Zéno, de Donis et de Claudius Clavus ne peuvent pas avoir été basées sur des sources d'une date antérieure au commencement du 14e siècle, attendu que ce n'est qu'à cette époque qu'on a eu des cartes, à peu près correctes, de la Méditerranée et de la Mer Noire.

On doit conclure de ces faits que, pendant les siècles qui précédèrent immédiatement la découverte de l'Amérique, la navigation était assez importante au Groenland, et qu'il y avait alors moins de glaces que maintenant sur la côte orientale de ce pays, puisqu'on a pu dresser des cartes de cette côte aujourd'hui inaccessible. D'après ce que nous savons en Europe des marins scandinaves de cette époque, il est probable que leurs voyages au Groenland s'étendirent aussi plus au sud, de l'autre côté du Canada, qu'ils ne se bornèrent pas à des visites accidentelles, mais qu'ils amenèrent la fondation de colonies, du moins à New-Foundland et à „Vinland“.

M. *Reiss* remercie le célèbre voyageur de l'intéressante communication que le Congrès vient d'entendre par l'intermédiaire de M. Bahnson.

M. *Lucien Adam* prononce le discours suivant sur la théorie de M. Hale relativement à l'origine des Américains:

M. Horatio Hale a récemment publié dans *l'American Antiquarian* sous le titre de *Indian migrations as evidenced by language*, une étude sur laquelle j'appelle l'attention du Congrès parce qu'elle aboutit à une théorie ethnographique et anthropologique dont la fausseté manifeste montrera une fois de plus combien il est dangereux d'aborder quant à présent le problème final des origines. Partant de faits historiques et linguistiques qui sont loin d'être tous scientifiquement établis et dont plusieurs ont été victorieusement contestés, M. Hale fait venir les Américains non plus de l'Asie, non plus de l'Océanie, mais bien de l'Europe.

Selon lui, toutes les migrations des tribus américaines se sont effectuées de l'Est à l'Ouest. Or, il y a dans l'Europe occidentale une population dont la langue, le basque, présente le caractère complexe et polysynthétique qui distingue les langues américaines. Donc ...... l'Europe a été anciennement occupée par des tribus dont les unes ont passé en Amérique et dont les autres ont été plus on moins absorbées par des conquérants de race aryenne! L'auteur ajoute, sans sourciller, que seule cette hypothèse permettra aux anthropologues de se rendre compte de l'état politique des différentes nations européennes. Là où l'élément aryen s'est substitué à l'élément ibéro-américain, le despotisme a prévalu (Grecs, Slaves). Là où, au contraire, l'élément ibéro-américain a pris le dessus, notamment chez les Celtes, l'amour de la liberté s'est exalté jusqu'à la défiance morbide de toute autorité gouvernementale ...... Je n'hésite pas à qualifier de monstrueuse cette solution inattendue du problème de l'origine des américains, et je la défère au jugement sévère du Congrès, par la raison spéciale que M. H. Hale a étayé ses déductions sur des données linguistiques dont l'une au moins est absolument inexacte; je veux parler du caractère hybride de la langue chéroki.

Après avoir lu l'article de M. Hale, j'ai étudié la grammaire du Chéroki dans l'ouvrage publié par M. de la Gabelentz et j'ai comparé cette grammaire à celle de la langue iroquoise.

De cette comparaison il ressort qu'il y a entre les deux grammaires des divergences fondamentales. Je me bornerai à signaler ici celle qui se manifeste dans la classification des noms.

En chéroki, les noms se divisent en deux classes, suivant qu'ils représentent ou des êtres animés ou des êtres inanimés. Au contraire, en Iroquois, les noms se divisent en deux classes, suivant qu'ils représentent ou des hommes ou des femmes, des animaux et des êtres inanimés.

Il y a là deux systèmes absolument différents; et, comme chacun d'eux influe sur la conjugaison des verbes, on voit qu'ils différencient profondément les deux grammaires, et que les chérokis ne se sont point approprié la grammaire iroquoise, ainsi que M. Hale l'a affirmé.

Qu'il me soit permis, en terminant, de mettre en garde les débutants dans la science, contre la curiosité qui les porte à aborder imprudemment les redoutables problèmes des origines. Il sera peut-être donné à nos arrière-neveux de couronner par la solution de ces problèmes l'édifice de la science. Notre lot à nous, c'est l'étude minutieuse et le classement méthodique des faits. La tâche est relativement modeste, elle est parfois rebutante. Mais, en l'accomplissant avec persévérance et en sachant nous discipliner, nous aurons bien mérité des générations futures, si peu brillants qu'aient été les résultats de nos recherches.

M. *Bamps* fait le discours suivant sur: *les traditions relatives à l'homme blanc et au signe de la croix en Amérique à l'époque précolombienne:*

La tradition concernant la présence de l'homme blanc en Amérique, avant la découverte par Christophe Colomb, a fait l'objet d'un débat aux sessions de Luxembourg et de Bruxelles. Dans ces deux Congrès, la question a été soulevée par un missionnaire américain, M. l'abbé Schmitz. Mais comme, à son avis, la discussion de sa thèse n'a pu avoir lieu d'une façon complète et décisive ni dans la deuxième, ni dans la troisième session, il avait l'intention de communiquer au Congrès de Copenhague un travail complet pour placer le débat sur son véritable terrain et élucider les points restés obscurs. M. l'abbé Schmitz n'ayant pu se rendre ici, m'a prié d'être son organe: c'est ce qui m'a engagé à vous exposer en peu de mots l'état actuel de la question relative à l'homme blanc précolombien.

Ce qui a surtout engagé M. Schmitz à poser de nouveau cette question devant vous, ce sont les vives discussions auxquelles elle a donné lieu dans les grandes Revues des États-Unis, depuis les Congrès de Luxembourg et de Bruxelles. D'ailleurs, dans les publications savantes, pas plus que dans les Congrès, elle ne parait avoir trouvé une solution satisfaisante. La présence de l'homme blanc en Amérique, antérieurement à la découverte par Christophe Colomb, offre incontestablement un grand intérêt historique. Il ne s'agit pas, en effet, de savoir si l'apôtre Saint Thomas ou un autre apôtre quelconque a ou n'a pas été en Amérique, il s'agit de constater historiquement l'existence de l'homme blanc précolombien dans le Nouveau-Monde. La tradition de l'homme blanc se rencontre chez la plupart des peuplades américaines, au nord comme au sud du golfe du Mexique, et il importe beaucoup pour l'histoire précolombienne du nouveau continent de connaître si cette tradition y a pénétré par l'immigration des colonies scandinaves du Groenland et du Vinland, ou si elle y a été importée directement de l'Asie. Notre excellent collègue M. Beauvois me paraît incliner vers la première hypothèse; M. l'abbé Schmitz est partisan de la seconde.

La légende concernant la prédication de l'apôtre saint Thomas en Amérique, reproduite par beaucoup d'anciens auteurs tels que Clavigero, Acosta, Boturini, Torquemada, etc., trouve sa contre-partie dans la divinité de Quetzalcoatl, ce grand héros toltèque auquel la tradition attribue l'érection des monuments cruciformes. M. Schmitz énumère les preuves qui établissent à toute évidence, selon lui, l'origine chrétienne de la tradition. Rien n'a confirmé jusqu'ici l'opinion de ceux qui affirment que saint Thomas a prêché l'Evangile dans le Nouveau-Monde, mais il est avéré néanmoins qu'un homme blanc a été l'introducteur des doctrines trouvées chez les Indiens par les Espagnols. M. Schmitz met ces doctrines en parallèle avec les Écrits-Saints, pour démontrer la grande analogie qu'elles présentent avec ces Écrits. Il invoque entre autres une série d'arguments, comme notamment l'usage du repas eucharistique et du baptême chez les Aztèques, et la vénération du signe de la croix dans diverses parties de l'ancienne Amérique, pour en induire une origine chrétienne. „C'est un fait historique indéniable, dit M. l'abbé Schmitz, qu'avant la mort du Christ, le signe de la croix était un instrument de supplice, ne servant qu'à l'exécution ignominieuse des plus grands criminels, tandis que par la mort du Sauveur des hommes, cet emblème est devenu un objet de respect pour le monde. Comment expliquer l'existence du culte de la croix chez les Aztèques, culte en honneur au Mexique lors de la conquête, si ce n'est parce que le Christianisme avait été antérieurement prêché en Amérique? Et comment le Christianisme serait-il parvenu dans l'Amérique centrale ou méridionale, sinon par l'intermédiaire d'un homme blanc originaire de l'Asie?"

Ici se présente pourtant une question difficile à résoudre: par où cet homme blanc est-il arrivé au Nouveau-Monde? L'Amérique était connue avant l'établissement du Christianisme comme une île couverte de grandes forêts, sillonnée de nombreux fleuves navigables, plus étendue que la Lybie et l'Asie, et dans laquelle on pouvait passer par d'autres îles *jusqu'à un continent situé vers le nord de ces îles.* Cela ressort du témoignage de Platon, de Théopompe, d'Aristote, de Diodore de Sicile et d'autres écrivains de l'antiquité. D'un autre côté, il paraît vraisemblable aujourd'hui qu'il existait, avant le V^e siècle, des relations commerciales entre la Chine et le Mexique, ainsi qu'entre les Indes Orientales et l'Amérique du Nord. Il eut donc été très facile à des zélateurs des premiers temps du Christianisme de pénétrer en Amérique, soit par la voie indiquée dans les œuvres des écrivains anciens, soit à la faveur des relations commerciales, et d'y prêcher leur doctrine. Si cettre prédication n'accuse pas des traces plus visibles et n'a pas eu un succès durable, si les premiers apôtres n'ont pas laissé de plus nombreux disciples, la cause peut en être attribuée à des persécutions. Cette hypothèse repose sur les faits historiques cités spécialement par Luis Bercero, qui affirme que Quetzalcoatl, lequel ne serait autre, suivant cet écrivain, que saint Thomas, disparut pendant les persécutions du roi Huemac. Un grand nombre de disciples de l'apôtre chrétien périrent au milieu des tyrannies exercées par ce despote; celles-ci eurent encore pour conséquence de chasser les plus timides d'entre ses coreligionnaires et de terrifier les néophytes.

Si le prophète Quetzalcoatl a été considéré par les écrivains espagnols comme la personnification indienne de l'apôtre saint Thomas, cette confusion, fort étrange à première vue, s'explique aisément. Les missionnaires du temps de la conquête tenaient de la bouche même des Indiens les traditions qui se rattachaient au mythique réformateur de l'Anahuac; ils savaient de cette manière que ce personnage, respecté à l'égal d'un dieu, avait le teint clair, portait une longue barbe et une robe blanche flottante, et qu'il se trouvait représenté dans les peintures mexicaines avec un manteau orné de croix rouges. Ces données devaient nécessairement éveiller leur attention; un parallèle ne pouvait manquer de s'imposer à leur esprit, et il en est résulté l'identification naturelle du mythe de Quetzalcoatl avec saint Thomas, celui des apôtres chrétiens qu'une opinion, peu fondée, je le reconnais, a fait pénétrer jusqu'en Amérique. Au surplus, la confusion était d'autant plus facile que les Indiens considéraient le prophète Quetzalcoatl comme l'inventeur du symbole crucial. Cette considération me détermine à dire un mot des faits qui se rapportent à l'existence du signe de la croix, aussi bien sur le nouveau continent avant Christophe Colomb, que dans beaucoup d'autres régions du globe.

Le signe de la croix, en effet, était connu dans le monde ancien bien longtemps avant l'ère chrétienne. Ce mystérieux symbole s'est rencontré partout depuis l'Inde jusqu'à l'Islande, de même qu'au Mexique, au Pérou et au Paraguay. Son origine première semble remonter à la race arienne. Six siècles avant Jésus-Christ, ce symbole était l'image de la divinité arienne Zeus. Cependant dans l'Inde, il représentait Indra, le dieu des pluies; chez les anciens Scandinaves, c'était le signe emblématique de Thor, le Perkun des Slaves. La *suastika* de l'Orient se reconnait sans peine dans le marteau de Thor et sur les nombreuses pierres runiques des régions septentrionales. Le même symbole était en usage chez la race teutonique, tant en Allemagne qu'en Angleterre, comme emblème du dieu de la foudre et comme talisman contre les effets des tempêtes. Il figurait sur les faïences archaïques de Chypre, et a été trouvé au milieu des ruines de l'antique Troie, par le docteur Schliemann, lequel prétend avoir découvert son berceau au sein d'un peuple hittite d'origine arienne.

L'existence du signe de la croix chez un grand nombre d'ancienne races, vivant à des milliers d'années avant notre ère, peut s'expliquer par la relation étroite qu'offrait ce symbole hiératique avec certaines idées universellement répandues. Ces idées pouvaient dériver du simple entrecroisement de deux lignes ou de la juxtaposition de quatre objets semblables à angle droit, pour former un signe conventionnel; de la silhouette accidentelle d'un arbre ou de tout autre végétal; de la constellation des Pléïades, qui affecte l'aspect d'une croix ou d'un Tau; des formes humaines, etc. Quoiqu'il en soit, l'emblème cruciforme paraît avoir été ignoré des Babyloniens, des Assyriens, des Phéniciens et des Egyptiens; d'où la conséquence qu'il aurait pris naissance en Europe, pour se répandre ensuite dans l'Orient, à travers l'Asie Mineure, ou bien que, d'origine hittite, il aurait été disséminé par ce peuple dans tout l'Occident. Des deux hypothèses, il résulterait que le signe de la croix serait dû à une influence antérieure à la civilisation phénicienne.

En Amérique, le symbole crucial existait, cela n'est point douteux, avant la découverte par Christophe Colomb. Il servait d'ornement pour les tissus dans les régions centrales et méridionales du nouveau continent, et, comme une foule d'autres peuples, les anciennes tribus américaines l'utilisaient aussi pour décorer leurs produits céramiques. Mais le signe de la croix semble encore avoir joué un rôle plus important dans le Nouveau-Monde. Lors de l'arrivée de Cortez au Mexique, les prêtres indigènes appelaient ce symbole „arbre de notre vie". Bernal Diaz, dans sa *Véridique histoire des évènements de la conquête de la Nouvelle Espagne*, nous apprend que, lorsque les Espagnols, conduits par Francisco Hernandez de Cordova, abordèrent, en 1517, à la côte de Campêche, ils furent fort étonnés de voir sur ce rivage inexploré „des images en forme de croix". *L'Histoire générale des Indes Occidentales*, de Herrera, fait connaître que l'année suivante, c'est-à-dire en 1518, Grijalva et ses compagnons trouvèrent dans l'île de Cozumel une croix de très grande dimension, plantée au milieu d'un petit emplacement qui paraissait être un lieu sacré. Brasseur de Bourbourg est même d'avis que c'est à cause de cette croix que Grijalva donna à l'île le nom de Santa Cruz. D'autres prétendent, et parmi eux M. Icazbalceta, que cette île fut ainsi nommée parce qu'elle a été découverte le jour de la Sainte Croix. Suivant le témoignage des écrivains que j'ai déjà cités et auxquels on peut ajouter encore Fray Diego Duran, Davila Padilla, Calancha, Solorzano et Veytia, des monuments cruciformes furent trouvés dans diverses localités de l'Amérique, et jusque bien loin dans l'intérieur des provinces centrales. On en découvrit par exemple à Chacala, à Cholula, à Puebla, à Texcuco, à Tlaxcala, à Tula, etc., pour ne point parler des croix de Palenqué et de quelques autres, qui ont été l'objet de si nombreuses et de si diverses interprétations. Incontestablement, cette figure emblématique, si fréquente et si répandue sur le nouveau continent, ne pouvait avoir une origine moderne. Les caractères spéciaux, archéologiques et ethnographiques, qui s'y rapportaient, en établissaient le plus souvent, à n'en pouvoir douter, l'antiquité indigène. Mais ce problème des croix américaines, si digne d'attirer l'attention des savants, a été envisagé dès le principe sous un faux jour. Les théories erronées auquel il a donné naissance ont vécu des siècles, et aujourd'hui encore, on le reconnaîtra, il n'est qu'incomplètement étudié. D'une part, il s'agit de poursuivre scientifiquement la solution de la question relative à la présence de l'homme blanc en Amérique avant Christophe Colomb, sans se préoccuper, comme l'ont fait les anciens historiens du Nouveau-Monde, d'un apostolat primitif; d'autre part, l'étude du symbole de la croix sur le nouveau continent doit être dégagée des idées préconçues qui sont forcément enclines à y voir un emblème religieux, offrant de la ressemblance avec le Christianisme, et qui portent à reconnaître toujours, au fond des croyances des aborigènes américains, des traces et des rites de la religion catholique. Du jour où l'on sera parvenu à établir d'une façon certaine des relations suivies entre l'Ancien et le Nouveau-Monde à l'époque précolombienne, la science ne sera sans doute pas éloignée de pouvoir démontrer la réalité ou l'inanité de la prédication du catholicisme sur le nouveau continent à la même époque. Et du jour où la croix aura été découverte en Amérique non seulement sous la forme d'un signe de vénération, comme le veut M. l'abbé Schmitz, mais avec l'image de l'Homme-Dieu et sous l'aspect du symbole de la rédemption du genre humain, de ce jour aussi il sera prouvé que les théories des anciens missionnaires espagnols qui, les premiers, ont relevé les analogies de la religion chrétienne avec les usages hiératiques des Indiens, étaient fondées et méritent de prendre rang parmi les vérités scientifiques.

Tels sont les motifs pour lesquels je me suis chargé avec empressement de communiquer au Congrès, au nom de M. Schmitz, la proposition de porter à l'ordre du jour de la prochaine session la question de l'homme blanc et du signe de la croix.

M. *Adam*: Je supplie le Congrès de ne pas accéder à la demande de M. l'abbé Schmitz. Sans doute il ne s'agit plus de St. Thomas, mais un autre apôtre a pris sa place et nous ne gagnerons pas au change. L'homme blanc ne vient plus d'Europe, mais qu'il vienne de l'ouest ou de l'est, c'est toujours l'homme blanc précolombien. Enfin on en revient toujours au signe de la croix. A Luxembourg et à Bruxelles, nous avons perdu un temps précieux à discuter ces questions que j'ose qualifier de oiseuses, par la raison bien simple que si le Christianisme a été prêché dans l'Amérique précolombienne, de l'aveu de tous il y aurait été prèché sans succès. Je comprends jusqu'à un certain point que l'Apologétique induise, légitimement ou non, de certains faits plus ou moins spécieux, que l'Évangile a été préché par les apôtres sur toute la surface de la terre. Mais autre chose est l'Apologétique entendue d'une certaine manière, et autre chose le Congrès des Américanistes. Je sais de source certaine que la discussion de ces questions oiseuses a nui à la réputation du Congrès. On nous a reproché avec raison de nous attarder sur des hypothèses qui ne sont point du domaine de la science.

Que St. Thomas ou tout autre apôtre se soit rendu des Indes à la côte orientale d'Amérique en doublant le cap Horn ou le cap de Bonne-Espérance, et que de là, pour peu qu'on y tienne, il ait passé en Australie, peu nous importe, puisque une fois encore, le Christianisme n'aurait fait dans le Nouveau-Monde qu'une apparition momentanée et stérile.

Dans l'intérêt de nos études, dans l'intérêt du Congrès, je demande instamment que les questions reprises par M. l'abbé Schmitz ne soient pas mises à l'ordre du jour de la prochaine session. Si l'honorable et très-savant M. Brinton, dont nous regrettons vivement l'absence, avait pu prendre part aux travaux du Congrès, je suis assuré qu'il se joindrait à moi, pour demander l'ordre du jour sur la motion faite au nom de M. l'abbé Schmitz.

M. *Beauvois:* Je n'ai pas à défendre la thèse de M. l'abbé Schmitz qui diffère beaucoup de la mienne; mais je dois faire remarquer qu'on lui attribue, comme on l'a fait pour moi, des opinions qu'il ne professe pas. Puisqu'il répudie l'hypothèse de la mission de St. Thomas dans le Nouveau-Monde, le meilleur moyen de ménager notre temps, c'est de ne pas chercher, même ironiquement, si cet apôtre est allé en Amérique par telle ou telle voie. Il est trop commode de discréditer un système en l'exagérant jusqu'au ridicule; mais une telle manière de discuter n'a rien de scientifique, non plus que la prétention d'exclure de notre programme la question de l'homme blanc et du Christianisme précolombiens. Cette prétention est inconciliable avec les faits les plus évidents et les textes les plus précis. Ce n'était pas la peine d'honorer la mémoire de Leif Eiriksson au premier Congrès des Américanistes, si l'on vient nier ici qu'il ait porté la croix en Amérique et que son père y ait fondé une colonie d'hommes blancs, car ces deux explorateurs sont compris avec les Gaëls et les Papas dans le véto général et sans réserve qui vient d'être formulé. Et quel lieu choisit-on pour frapper d'ostracisme le colonisateur et l'évangélisateur du Groenland? Une salle de l'édifice où sont conservés des témoignages irréfragables sur leurs découvertes et sur l'apostolat de Leif. La collection Arna-Magnéenne qui fait partie de la Bibliothèque de l'Université, renferme en effet des manuscrits où il est parlé du Nouveau-Monde deux siècles avant Colomb; et dans cette salle même sont exposées des croix recueillies par des savants Danois dans les sépultures chrétiennes des hommes blancs, des Scandinaves du Groenland. Je ne puis donc comprendre que l'on remette en discussion des faits acquis depuis longtemps à la science la plus positive. Inutile de donner des preuves quant aux établissements et aux missions transatlantiques des Chrétiens de race blanche et d'origine scandinave: elles sont assez connues par les *Antiquitates Americanæ* et les *Monuments historiques du Groenland.* Quant au Mexique, elles ne sont pas

moins abondantes; j'ai recueilli les plus concluantes de celles qui nous fournissent de nombreux documents espagnols et je les ai reproduites dans le mémoire sur les *Relations précolombiennes des Gaëls avec le Mexique*; prochainement je les publierai in extenso dans un plus ample travail sur le même sujet — — —
— — — — — — — — — — — — — — —

M. *Lucien Adam:* Je demanderai à M. Fabié et à ses compatriotes, s'ils ont vu dans aucun des auteurs de leur nation que l'on ait trouvé en Amérique des croix sur lesquelles aurait été attachée l'effigie d'un homme, c'est-à-dire des crucifix?

M. *Beauvois:* J'allais précisément donner réponse à cette question, avant même qu'elle fut posée: le P. Diego Duran, qui est d'une si grande autorité en cette matière, rapporte le témoignage, confirmé par serment, d'un Espagnol qui, passant par la Zapoteca, „avait vu un crucifix taillé dans la paroi d'un ravin" [1]). D'après un passage du P. B. de Sahagun, cité précédemment [2]), il existait encore en 1570 d'antiques peintures, sur peaux de cerfs, représentant entre autres scènes du Christianisme, „un homme étendu sur une croix, à laquelle ses mains et ses pieds étaient attachés avec des cordes„ [3]). Le P. J. de Torquemada [4]) décrit le même sujet avec quelques variantes prouvant qu'il ne copiait pas son prédécesseur. Il parle en outre d'un vieux manuscrit conservé chez les Otomis et écrit sur deux colonnes entre lesquelles on voyait l'image peinte du Christ sur le crucifix [5]). Or, par leur caractère ces religieux sont à l'abri de tout soupçon de mensonge; tout au plus pourrait-on soutenir qu'ils avaient mal vu; mais d'abord, ils n'avaient pas d'opinion préconçue en faveur d'une évangélisation précolombienne; ensuite, si peu capables qu'on les suppose de „résoudre les problèmes de toute sorte posés par la découverte du Nouveau-Monde“, ils étaient pourtant bien en état de juger si une peinture représentait un crucifix. On a d'ailleurs retrouvé dans les anciennes peintures et sculpture du Mexique et de l'Amérique centrale des spécimens de la plupart des figures et des scènes décrites par eux; plus on approfondit l'archéologie de ces pays, plus on reconnaît l'exactitude des faits rapportés par les missionaires, ces pieux et humbles témoins qui, n'ayant aucune prétention scientifique, méritent d'autant mieux d'être crus dans l'exposé des faits. Voici un curieux exemple de leur véracité: d'après le P. Martyr d'Anghiera, les premiers Espagnols qui abordèrent dans le Yucatan, „y virent des croix. Les indigènes qu'ils interrogèrent par interprète leur répondirent qu'un homme plus brillant que le soleil était mort sur la croix“ [1]. Le P. B. de las Casas[2], se référant à ce témoignage, dit que l'une de ces croix, haute de dix palmes[3] et faite de ciment et de pierre, se trouvait dans un temple païen très fréquenté de l'île de Cozumel. Cette croix fut transportée à Merida, au couvent des Franciscains; le P. Cogolludo reproduit une inscription qui y était attachée pour certifier son origine; il la décrit en ces termes: „Au milieu de la cour formée par le cloître de notre couvent de la ville de Merida, il y a une croix de pierre d'environ une verge de largeur (un peu moins d'un mètre), et dont chacun des quatre côtés est d'un sixième de verge; on voit qu'elle a été brisée dans le sens longitudinal et qu'il en manque un morceau. La figure d'un saint crucifix, d'environ une demi-verge de largeur, est en demi-relief sur la même pierre" [1]). Après la destruction du monastère des Franciscains, elle fut tirée des ruines par un moine qui rapporta le fait à Stephens; il la fixa dans le mur du premier autel à gauche, dans l'église de la Mejorada. Elle est de pierre, a une vénérable apparence d'antiquité, et l'image du Christ en demi-relief, faite de ciment, y est étendue, les mains et les pieds cloués [2]).

---

[1]) Que el habia visto un crucifijo entallado en una peña, en una quebrada. (Cité par Kingsborough, dans *Ant. of Mexico.* T. VIII. p. 266) et tiré de Diego Duran: *Historia de las Indias de Nueva-España*, édit. par José F. Ramirez, ch. 79, t. II p. 76, Mexico 1880 in-4°).

[2]) Dans les discussions de la première séance, p. 102.

[3]) Sahagun, *Hist. gén.* l. XI. ch. 13, p. 791.

[4]) *La Monarquia indiana.* l. XV. ch. 49. t. III. p. 153.

[5]) Id. *ibid.*

---

[1] Cruces viderunt. Unde id habeant interrogati per interpretes dicunt.... obiisse lucidiorem sole hominem quendam in eo opificio. (*De Orbe Novo* Petri Martyris ab Angleria mediolanensis. Decade IV, ch. 1 f.° 57 de l'édit. de Alcala de Henares, 1530 in-4°).

[2] *Apologética historia*, ch. 123, dans le t. V. p. 453 de *Historia de las Indias*. Cfr. J. de Torquemada, *la Mon. ind.* l. XV, ch. 49. t. III. p. 151.

[3] De 8 à 9 pouces équivalent à 2 m. 30 ou 2 m. 60. Un des compagnons de Cortés affirme qu'elle atteignait la hauteur d'une taille d'homme et demie (Una cruz de cal de altor de estado y medio. Andrés de Tápia, *Relacion sobre la conquista de México*, publiée par Icazbalceta dans ses *Documentos para la historia de México*, Mex. in-4°. t. II. 1864 p. 555). Si l'on suppose qu'une taille moyenne d'Espagnol est de 1 m. 66, la hauteur de la croix devrait être de 2 m. 50.

On peut juger par ces quelques faits que les croix pré-colombiennes du Nouveau-Monde méritent d'être étudiées, ne fût-ce que pour convaincre d'erreur (s'il y a lieu, mais ce que je crois difficile), les écrivains qui les font remonter au temps du polythéïsme mexicain ou yucatèque. Sans demander avec M. l'abbé Schmitz que la question de la croix et de l'homme blanc soit inscrite au programme de la prochaine session, je pense qu'elle n'en doit pas être exclue: la censure ayant été abolie en matière politique et religieuse, ce n'est pas dans le domaine de la science indépendante et dans une matière de la libre discussion qu'il faut la rétablir. J'ajoute qu'à mon avis les théories sur ce sujet ne peuvent être ni soutenues ni combattues dogmatiquement: dans l'un et l'autre cas, on ne doit s'appuyer que sur des faits et des documents. Ce n'est pas avec des *à-priori* que l'on peut trancher les questions d'histoire; elles ne doivent être traitées que d'après une méthode rigoureusement scientifique.

M. *Fabié:* Dejando á parte la cuestion relativa à los viages y colonias de los Escandinavos en la América boreal, sobre cuyo asunto se han presentado trabajos tan interesantes en este Congreso, es en mi opinion, conforme con la del S^or^ Adam, de todo

---

[1]) Historia de Yucathan compuesta por el M. R. P. Fr. Diego Lopez Cogolludo ...... sácala á luz el M. R. P. Fr. Francisco de Ayeta. Madrid, 1688 in-f⁰ l. II. ch. 11, p. 96, et l. IV, ch. 9, p. 201: „Tiene sacado de medio relieve en la misma piedra una figura de un santo crucifijo, como de media vara de largo".

[2]) It is of stone, has a venerable appearance of antiquity, and has extended on it in half relief an image of the Saviour, made of plaster, with the hands and feet nailed (p. 378 de *Incidents of travel in Yucathan* by John L. Stephens. Londres 1843, 2 vols in-8⁰).

punto ineficaz, cuanto se investiga acerca de la existencia del hombre blanco precolombiano en América, y acerca de la predicacion del Evangelio en aquel continente ántes de la llegada de los Españoles.

Con relacion al primer punto, dejando á parte las indagaciones referentes al problema de la unidad de la especie humana, resulta que cuantos datos suministran los estudios antropológicos, concuerdan para demostrar que las razas existentes en América antes de la llegada de los Europeas, eran diferentes de los distintos grupos o subrazas que constituyen la que con mas o menos propiedad se ha llamado caucasiana, y comprende los dos ramos principales, indo-europeo y semítico.

Por lo que respecta á la predicacion del Evangelio en América, aunque algunos escritores españoles citados por el Sr. Beauvois, la suponen de un modo mas a menos hipotético, es lo cierto que los mas dignos de autoridad y crédito, por haber llegado al nuevo continente á poco de descubrirse, y por haber residido en él largo tiempo, jamás hablaron de esto y, por el contrario, en todos sus escritos manifiestan que, hasta la llegada de los Españoles, no se habia revelado la fé á aquellas gentes.

Los tratados que publicó el P^e^ Las Casas en Sevilla en el año de 1552, se fundan principalmente en la afirmacion de que la vocacion de los Indios á la fé no habia sido ordenada en los altos juicios de Dios hasta que Colon descubrió el Nuevo Mundo, y esto se consigna especialmente en el primero de los escritos de Las Casas del que nos ha conservado algunos fragmentos en su historia de Chiapa y Guatimala el P^e^ Remesal.

El tratado *de unico vocationis modo* que levantó contra Las Casas la terrible enemiga de conquistadores y encomenderos, y que dió origen y materia á su controversia con Juan Gines de Sepúlveda, es irrecusable testimonio de que el Evangelio fué llevado á América por los Españoles.

Con esta opinion concuerda el famoso historiador P^e^ Josef de Acosta, que residió largos años en los reinos del Perú y de Nueva-España á poco de su descubrimiento y conquista, y que escribió un tratado especial sobre la predicacion del Evangelio en América bajo este título: *De procuranda Indorum salute libri* *sex*, en el cual se trata muy de propósito todo este asunto; el capítulo sexto del libro primero tiene este significativo epígrafe: „*Quod Indos Deus jam vocet ad Evangelium*“, es decir que Dios habia llamado *ya* á los Indios americanos al Evangelio, á los cuales no los habia llamado hasta entónces.

Ciertas coincidencias que ya notaron los primeros misioneros entre algunas creencias religiosas de varias tribus y naciones americanas con los dogmas de nuestra fé, se explican, porqué, como es sabido, la religion natural, o, lo que es lo mismo, la nocion religiosa existe y ha existido siempre, como una de las varias manifestaciones propias del espíritu humano, y, siendo este uno en su esencia, no es mucho que en este órden existan analogias entre los pueblos mas apartados y remotos. La ciencia de las religiones comparadas ofrece hoy abundante materia para establecer tales analogias, que no es del momento exponer, aunque sin duda el estudio de las religiones precolombianas de América, es uno de los objetos que deben investigar los americanistas. Por lo que hace al signo de la cruz encontrado en varias religiones, ya es cosa sabida que esa forma era el símbolo del Dios de las aguas o, mejor dicho, de la lluvia, y que nada de comun tenia con el símbolo de nuestra redencion.

Conviene pues no incluir la cuestion relativa á la predicacion del Evangelio en America ántes del descubrimiento de Colon entre los temas de ulteriores Congresos, porqué solo puede dar por resultado obras de imaginacion y alardes de ingenio, debiendo consagrarnos á las investigaciones geográficas y geológicas y à las relativas á la arqueologia, linguistica y, en una palabra, al conjunto de las que hoy forman la moderna ciencia etnográfica á que tantos elementos ha suministrado ya y podra suministrar en lo sucesivo el estudio de los primitivos pueblos de América quizá mas interesantes bajo este aspecto que los que han existido en las otras regiones del mundo.

M. *Reiss:* Je suis d'accord avec M. Adam: nous devons chercher et recueillir les matériaux qui existent, afin de pouvoir travailler sérieusement et en léguer les résultats à

nos fils. C'est ce que nous faisons maintenant et ce que nous devons continuer à faire.

M. *Bamps:* En proposant de porter à l'ordre du jour de la prochaine session la question relative à la présence de l'homme blanc en Amérique avant Christophe Colomb, je n'étais que l'organe de M. l'abbé Schmitz. Je n'ai nullement eu pour but de développer sa thèse, pas plus que je n'ai eu pour mission de la défendre. J'ai simplement voulu exposer l'état de la question, telle que je la conçois, sans être à même de faire valoir tous les arguments de M. Schmitz. Mais après la discussion qui vient d'avoir lieu, je tiens à faire connaître mon sentiment au sujet de l'importance que la tradition de l'homme blanc précolombien me paraît avoir. Je suis convaincu que l'étude de tout ce qui se rapporte à cette tradition présente un vif intérêt historique. Que certains arguments invoqués pour établir l'existence de cet homme blanc soient contestables; que la prédication du Christianisme à l'époque précolombienne soit une pure illusion, ou qu'elle n'ait point eu de succès et soit demeurée stérile, tout cela importe peu. Le fait historique et les recherches qui tendent à le démontrer ou à le combattre n'en sont pas moins intéressants, pas moins importants pour le progrès de la science américaniste. Ce fait a des partisans convaincus et d'ardents adversaires; fournissons-leur l'occasion d'élucider les questions multiples qui s'y rattachent. Je ne puis, en effet, admettre que la tradition de l'homme blanc et du signe de la croix soit une question oiseuse comme l'a dit M. Adam. Cette question me semble mériter les mêmes égards que tel détail archéologique ou linguistique si insignifiant ou si peu certain qu'il soit en apparence. Je crois donc que le Congrès ferait chose utile en accédant au désir exprimé par M. l'abbé Schmitz. J'estime qu'exclure du programme de la prochaine session une thèse qui est encore très vivement agitée dans le monde savant, serait user d'un procédé peu en harmonie avec le but de notre association internationale. M. Schmitz pourrait d'ailleurs se plaindre à bon droit de pareil procédé, puisqu'il aurait pour résultat de l'empêcher de produire au prochain Congrès un Mémoire que des circonstances fortuites ne lui ont pas permis de présenter dans cette session.

Le *secrétaire général* donne l'extrait suivant d'un Mémoire de Mr. *Stephens Blackett* de Londres, intitulé: *The lost history of America:*

L'Amérique c'est l'île Atlantique des Anciens. Elle occupe la même position sur la surface du globe, sa division en trois parties, l'Amérique septentrionale, centrale et méridionale, correspondant avec la division de l'île Atlantique, d'après Marcellus, et ses rives étant entourées d'un océan portant le même nom que celui qui a été donné à l'île Atlantique.

Après avoir fait l'analyse des traditions de cette île parvenues jusqu'à nous, l'auteur en conclut qu'il faut en partie regarder ces traditions comme des faits historiques confirmant surtout l'assertion de Platon que les rois de l'île Atlantique auraient conquis l'Europe; mais il admet en même temps qu'afin de prouver que l'île Atlantique est réellement l'Amérique de nos jours, il nous faut une mappemonde provenant des temps où l'on connaissait et parlait de cette île. Mais cette mappemonde, tout le monde la connaît, et non pas les savants seulement, car c'est le Zodiaque des Égyptiens et de Ptolémée. Après avoir fait observer que les figures du Zodiaque ne sont nullement des inventions purement accidentelles des savants, l'auteur montre que les figures des constellations correspondent très bien avec les différents pays du globe, lorsque l'on place le Zodiaque de manière à le faire couvrir certaines parties d'une mappemonde terrestre. — L'auteur croit en outre trouver une correspondance admirable avec l'histoire et les personnes mythiques de l'île Atlantique. Ainsi la Couronne représenterait Uranus, premier roi d'Atlantis; le Serpent, qui couvre le Mexique, pays de serpents et adorateur des serpents, s'adapterait parfaitement à Hypérion, représenté comme dragon; le Sagittaire, fils de Pan, à la figure de l'Amérique centrale, etc.

L'auteur conclut en démontrant que l'on retrouve les races qui habitaient les différentes parties de l'Amérique lors de la conquête des Espagnols et dont on possède de bonnes descriptions, en les comparant avec les races que les anciens auteurs ont nommées comme habitants de l'île Atlantique. Ainsi toutes ces races seraient les Titanides, issus de Titan, chef de la race, et retrouvé dans les „Totonacques"; Japetus, fils de Titan, se retrouverait dans les „Zapotèques". — D'autres rapprochements seraient: Deucalion et les „Coluas", ancien nom du Mexique; Atlas et les „Aztlans"; Maia et les „Mayas": Hercule et les „Iroquois": Faunii et les „Paionces" etc. Dans l'Amérique du Sud, Typhoeus serait retrouvé dans les Indiens „Tapy".

M. *G. Brynjulfson* fait l'examen de la question suivante: *Jusqu'où les anciens Scandinaves ont-ils pénétré vers le pôle arctique dans leurs expéditions à la mer glaciale?*

Je me permettrai d'expliquer d'abord en peu de mots la raison pourquoi je vous fais cette communication ici. Après que le Docteur *Kane*, le célèbre voyageur américain des mers polaires, eut pénétré, en 1853—55, en traversant le Smithsund, plus au nord que personne avant lui, et qu'il y eut passé l'hiver — exploration et séjour répétés six ans après par son compagnon de voyage et compatriote, M. le Docteur *Hayes*, en 1860—61 — il y eut pendant longtemps question de la „mer polaire ouverte" qu'il croyait avoir vue, et de l'existence de laquelle, au nord du 80ᵉ degré de latitude, les deux Américains étaient tout-à-fait persuadés. En lisant alors les relations détaillées de cette découverte, je fus frappé de la circonstance qu'il y existait déjà une relation parfaitement authentique, bien plus ancienne, mais trop peu appréciée, d'une visite bien antérieure de marins européens dans les mêmes mers du Nord, où les Américains croyaient maintenant avoir fait des découvertes toutes nouvelles. Je fis à cette occasion, en décembre 1870, devant la Société Royale des Antiquaires du Nord, un discours qui fut imprimé peu de temps après, en janvier 1871, dans le journal danois, le „Berlingske Tidende", et reproduit en allemand dans la revue bien connue, le „Globus". Maintenant je vois cependant qu'il aurait été désirable que mon discours eût aussi été reproduit dans une feuille périodique plus accessible, comme

p. ex. dans les „Mémoires des Antiquaires du Nord“, organe de la société même devant laquelle j'avais d'abord tenu mon discours, car alors je n'aurais eu qu'à renvoyer les lecteurs à cette feuille. Mais cette reproduction n'ayant, au moins pas encore, été effectuée, j'espère qu'il ne sera pas regardé comme mal-à-propos d'appeler l'attention de Messieurs les membres du Congrès des Américanistes sur cette matière, d'autant plus que l'on peut supposer avec assez de certitude que la relation importante dont je vais vous entretenir du séjour des anciens habitants du Nord dans des latitudes si septentrionales des mers arctiques, à une époque si reculée que la fin du 13^e siècle, est loin d'être suffisamment connue des géographes et des historiens.

Si je me permets donc de revenir à cette question, ce n'est nullement pour me poser en défenseur de l'opinion des voyageurs américains cités concernant l'existence d'une „mer polaire ouverte“ vers le nord, mais le seul objet de ce discours est simplement d'établir encore une fois comme un fait indiscutable que les anciens Scandinaves de la colonie primitivement islandaise du Groenland ont été, avant tout autre marin connu, pendant l'été de l'année 1266, aussi loin vers le nord que dans le Smithsund, ou plutôt peut-être même au-delà de l'embouchure septentrionale de ce détroit. Ils ont donc été sur les mêmes lieux, ou tout aussi loin vers le nord que l'ont été seulement de nos jours le docteur *Kane*, le docteur *Hayes*, et, dans les derniers temps, le capitaine *Nares*, et ils en ont laissé des relations écrites et contemporaines dont l'authenticité est absolument incontestable.

Avant de présenter l'ancienne relation islandaise, si importante, publiée pour la première fois par les savants distingués M. M. C. C. Rafn et Finn Magnussen dans le 3^e volume de leur *„Grønlands Historiske Mindesmærker“* (Copenhague I—III, 1838—45), je donnerai d'abord pour mieux orienter mes auditeurs, quelques renseignements brefs sur l'ancienne colonisation du Groenland par les habitants du Nord; je renvoie, du reste, pour des renseignements plus détaillés, à mon discours imprimé, que j'ai mentionné plus haut. On sait que le Groenland ne fut découvert et colonisé que vers la fin du 10^e siècle par des marins venant de l'Islande, et les 11 marins environ qui accompagnèrent *Eirik le Rouge* dehors, comme dit la saga, chacun dans son propre vaisseau, vers l'an 986, ou immédiatement après, formèrent à cette époque la base primitive de la colonie principale du Groenland, l'établissement nommé „*Austrbygð*“, sur la partie méridionale de la côte occidentale du pays, à peu près du 60^e au 61^e dègré de latitude, et dans le district actuel de Julianehaab, immédiatement à l'ouest du cap Farvel. Ce cap, les anciens Islandais l'appelaient „Hvarf“, qui signifie „le point où l'on tourne“, parce que c'était ici que les vaisseaux changeaient leur route en se dirigeant vers le nord-ouest et en continuant vers le nord, le long de la côte occidentale. Ils passèrent, en suivant cette route, une contrée inhabitée de 200 à 300 kilomètres d'étendue et arrivèrent vers le 64^e degré de latitude aux golfes étroits et profonds où fut établie la seconde ancienne colonie, appelée „*Vestrbygð*“, ou le district actuel de Godthaab. La colonisation de pays inhabités par les anciens habitants du Nord avait, — comme il ressort clairement des relations parfaitement véridiques dans la „*Landnáma*“ sur la prise en possession un peu antérieure de l'Islande même vers la fin du 9^e siècle —, un caractère particulier, les chefs des émigrants appartenant le plus souvent à l'aristocratie et étant marins et en même temps souvent chefs de vikings. Comme tels, ils étaient aussi en général à leur aise, possédaient chacun leur propre vaisseau et étaient de prime abord accoutumés à commander, de sorte que l'équipage de chaque vaisseau était, dès son arrivée dans la nouvelle contrée, préparé à former une commune ou une communauté indépendante et parfaitement développée, ayant le commandant ou le propriétaire du vaisseau pour chef principal. C'était aussi de telle sorte que fut effectuée la première colonisation scandinave du Groenland. Il y avait aussi plus tard, dans l'établissement de „*l'Austrbygð*“, fondé par *Eirik* lui-même et ses onze compagnons, effectivement 13 paroisses, tout juste, divisées en 190 „*bygðir*“ ou sous-districts plus petits, tandis que l'établissement plus dispersé de la „*Vestrbygð*“ ne contenait que quatre paroisses plus étendues et divisées en 90 „*bygðir*“ ou sous-districts. Sur chacun de ces *„bygðir“*, qui n'était probablement au commencement qu'une seule grande ferme, mais qui fut sans doute divisé plus tard en plusieurs fermes plus petites, on comptait, pendant la meilleure période, environ vingt à trente personnes. La population totale du Groenland, dans le 13^{e} siècle, a donc dû s'élever jusqu'à 5600 à 8400 habitants, 3800 à 5700 pour l'établissement de *„l'Austrbygð“* et env. 1800 à 2780 pour celui de *„la Vestrbygð“*. Au commencement, *Eirik* lui-même et ses descendants furent naturellement les chefs suprêmes et les gouverneurs de toute l'association, qui formait un gouvernement juridictionnel *(„lögdœmi“)* indépendant à part, avec un „lögmaðr“ (prêteur, préfet,) en tête de toute la juridiction; celui-ci, qui appartenait indubitablement toujours à l'aristocratie légiste et avait certainement pour la plupart des rapports intimes avec la famille d'*Eirik*, devint donc plus tard le magistrat le plus important du pays, jusqu'à l'établissement de l'évêché de Garðar, dans le voisinage de l'ancien domaine principal d'*Eirik*, Brattahlíð, vers l'an 1120. Dès cette époque, le préteur dut, aussi bien que le chef suprême et les chefs inférieurs de chaque paroisse, nécessairement partager le pouvoir avec les évêques, dont l'influence et l'importance devinrent d'ailleurs de plus en plus considérables. Les habitants continuèrent, du reste, sans interruption, leur ancienne vie maritime, et l'on sait ainsi, d'après des informations islandaises contemporaines, qu'ils continuèrent toujours avec zèle la pêche à la baleine et aux phoques, aussi bien chez eux, dans leur propre district, que dans des places éloignées qu'ils visitaient tous les ans, mais qui étaient du reste inhabitées. Il est dit dans ces relations que chaque *„stórbóndi“* (grand propriétaire) du Groenland équipait tous les étés — pendant l'époque entre l'an 1000 et l'an 1300 — un vaisseau pour de telles expéditions, dont le produit était le plus souvent en partie vendu à l'étranger, en Norvége, dans les autres pays scandinaves et en Angleterre. Il faut supposer qu'il y ait eu au moins un *„stórbóndi“* pour chaque paroisse, le commandement de l'expédition ayant sans doute été donné tour à tour aux hommes les plus influents de chaque sous-district. On peut donc compter sur un équipement de 16 à 20 vaisseaux pour chaque expédition annuelle aux stations de pêche lointaines, dont nous citerons particulièrement comme les plus importantes, les deux suivantes: *„Greipar“* que l'on doit sans doute chercher sur la côte orientale inhabitée, à peu près vis-à-vis de la côte occidentale de l'Islande, mais non pas, comme l'ont supposé les éditeurs de *„Grønl. Hist. Mindesm.“*, sur la côte occidentale; et la station beaucoup plus connue de *„Norðrseta“* (litt. „Station du nord“), située justement sur la côte occidentale, dans une direction septentrionale à partir du pays habité, sans doute au nord de l'île de Disco, que les anciens Islandais appelaient *„Bjarney“* (l'île d'ours), et probablement quelque part dans le golfe de Melville.

C'est cette station de pêche qui est le point de départ de l'expédition qui nous occupe à présent et dont je vais maintenant communiquer la vieille relation. Celle-ci a été conservée par le paysan islandais *Bjørn Jónsson* († 1665), homme versé dans les antiquités littéraires de l'Islande et demeurant à *Skarðsá* dans le Skagafjord; il l'avait primitivement prise dans un ancien manuscrit célèbre, le *„Hauksbók“* (le livre de Hauk), nommé ainsi d'après le possesseur et compilateur primitif, le préteur islandais *Haukr Erlendsson* († 1336). Il est bien regrettable qu'une partie de cet excellent manuscrit sur parchemin, conservée encore du temps de Bjørn Jónsson, soit perdue; nous ne pouvons donc être assez reconnaissants envers cet homme du peuple si instruit de ce qu'il a communiqué, dans ses „Annales du Grœnland“, cette lettre de l'année 1271 d'un prêtre groenlandais qui raconte si clairement l'expédition d'exploration groenlandaise des pêcheurs de baleines et de phoques qui avait eu lieu quelques années auparavant. Je vais maintenant reproduire la lettre en français; elle a déjà été imprimée dans „Grønl. Hist. Min.“ (III, p. 238 e. s.), mais les éditeurs n'ont pas bien su identifier les localités dont elle traite. Voici le texte de la lettre.

> *„Ces nouvelles furent écrites par le prêtre Halldór de Groenland au prêtre groenlandais Arnald, attaché alors comme prédicateur à la cour du roi Magnus, fils de Hákon* [roi de Norvège 1263—68], *et elles furent envoyées par le*

même navire sur lequel l'évêque Olaf partit quelque temps après, [ce fut en 1271]. *Le même été où le prêtre Arnald avait quitté le Groenland et fait naufrage à Hítarnes en Islande* [on sait des annales islandaises que ce fut en 1266] *on trouva quelques morceaux de bois de charpente flottant sur la mer et coupés avec de petites cognées ou tenailles, et parmi ceux-ci il y en avait un sur lequel on voyait encore des coins de dents de morse ou des os de baleine. Ce même été arrivèrent aussi des gens de Norðrseta, qui avaient pénétré plus avant vers le nord que jamais personne avant eux. Ils n'y avaient trouvé aucun indice qui prouvât que les Eskimos y eussent jamais séjourné, excepté à Króksfjarðarheiði, et c'est la raison pourquoi l'on croit que c'est le chemin le plus court qu'ils puissent suivre, de quelque côté qu'ils viennent. Plus tard* [c'est-à-dire probablement l'été suivant, 1267, après l'arrivée des nouvelles à la colonie], *les prêtres équipèrent un vaisseau destiné à une expédition vers le nord ayant pour but d'examiner le pays situé plus au nord que les contrées visitées jusqu' alors. Ils firent voile de Króksfiarðarheiði jusqu'à ce qu'ils perdirent la côte de vue. Alors* [sans doute, en tournant pour s'approcher de nouveau de la terre], *un vent du sud, accompagné d'une grande obscurité, les attaqua en face, et ils furent contraints de laisser aller le vaisseau selon le vent; mais lorsque la tempête se fut calmée et qu'il fit jour de nouveau, ils virent une grande quantité d'îles et toute sorte de pêche, des phoques, des baleines et des ours en grand nombre. Ils pénétrèrent jusqu'au fond de la baie* [allt i hafsbotninn], *de sorte qu'ils perdirent la terre de vue vers le midi, ainsi que les glaciers, car d'aussi loin que l'on pouvait y voir vers le sud, il n'y avait que des glaciers. Ils y trouvèrent des traces d'Esquimaux, mais ils ne pouvaient débarquer à cause des ours. Plus tard ils retournèrent en arrière pendant trois jours, et étant arrivés à quelques îles situées au sud de Snæfell, ils y trouvèrent de nouveau des traces d'Esqui-*

> *maux. Ensuite ils se tournèrent vers le sud jusqu'à Króksfjarðarheiði, une longue journée à ramer, le jour même de Saint Jacques* [le 25 juillet]. *La nuit tout gelait alors, mais le soleil brillait cependant jour et nuit et ne s'élevait jamais plus haut que si un homme se couchait transversalement dans un bateau à six rames, en s'étendant sur le banc, l'ombre du bord le plus rapproché du soleil lui tombait sur le visage. Mais à minuit le soleil était aussi haut que chez eux, dans le pays habité, quand il se trouve au nord-ouest.*
>
> *Après cela ils retournèrent à Garðar.*

Il résulte de cette relation, ou quelques phrases entre paranthèses n'ont été intercalées que pour éclaircir le texte, que les anciens Groenlandais scandinaves, en partie peut-être seulement afin de satisfaire leur curiosité scientifique — trait, qui les caractérise aussi comme de vrais descendants des vikings — ont armé une expédition pendant l'été de 1266, avec l'intention de tâcher de pénétrer, en partant de la station de pêche la plus septentrionale, *Norðrseta*, plus au nord que jamais auparavant, et qu'ils y réussirent. En considérant maintenant que le point de départ de l'expédition a dû se trouver dans le voisinage du golfe de Melville, et en suivant la marche pas à pas, il en résulte tout de suite clairement qu'il ne serait pas juste d'en chercher les lieux sur le côté occidental de la baie de Baffin, p. ex. dans le détroit de Lancastre ou dans d'autres localités pareilles; ici rien ne concorderait avec l'ancienne relation islandaise. C'est cependant ce qu'ont fait les éditeurs de „Grønl. hist. Mindesm.“, ce qui était très excusable quand on ne possédait que les relations de voyage de Ross et de Franklin sur lesquelles on pût s'appuyer; mais dès que M. Kane eut passé l'hiver à Smithsund, à une distance si considérable vers le nord, on obtint des informations d'une telle nature, qu'ils durent nécessairement jeter une nouvelle lumière sur la signification réelle de l'ancienne expédition groenlandaise et l'importance du récit islandais en question. La „Station septentrionale“, *Norðrseta*, doit être cherchée, nous l'avons déjà dit, près du golfe de Melville, et c'est vers cette localité que les pêcheurs groenlandais avaient eu coutume de se diriger chaque été pendant 300 ans environ. La localité était si connue, que le poète *Sveinn*, qui y avait été lui-même (vers la fin du 11^{e} siècle?), l'avait chantée, dans un poème célèbre et excellent dont je donnerai plus loin un petit échantillon. Il va sans dire que les personnes qui avaient coutume de visiter ainsi ces parages pendant une longue période, devaient en connaître parfaitement les environs, et qu'ils devaient surtout être familiarisés avec les glaces flottantes de ces contrées jusqu'à pouvoir profiter avec la plus grande facilité des temps les plus favorables pour avancer successivement de plus en plus vers le nord. S'ils voulaient, en partant de *Norðrseta*, pénétrer encore plus avant vers le nord afin d'explorer la contrée, le plus naturel était, pour eux, de suivre la côte du Groenland, et c'est évidemment aussi ce qu'ils ont fait. De *Norðrseta* ils seront d'abord arrivés à une localité qu'ils appellent „*Króksfjarðarheiði*", ce qui signifie „la lande près du *Króksfjörðr (la baie sinueuse)*", et un simple coup d'oeil sur la carte vous montre tout de suite ce qu'il faut entendre par cette expression. Il est clair que c'est le *Smithsund* même, qui aussi est très *sinueux*, qu'ils auront appelé „*Króksfjörðr*", et la lande près de ce golfe, à laquelle ils seront arrivés d'abord, ne peut guère être autre chose que le grand cap ou la péninsule qui s'avance dans la mer entre le 78^{e} et le 79^{e} degré de latitude, formant le côté méridional de l'embouchure étroite du *Smithsund* ou, comme nous dirons maintenant, du *Króksfjörðr* des Islandais.

Cela posé d'abord, le reste n'en est qu'une conséquence naturelle. Il peut seulement y avoir quelque doute quant à la distance vers le nord qu'auraient atteinte effectivement, dans le Smithsund, les anciens pêcheurs de baleines et de phoques scandinavo-groenlandais. Probablement ç'aura été jusqu'au grand golfe qui se trouve dans la partie septentrionale — ou même au nord du Smithsund, après avoir traversé les détroits de Kennedy et de Robbeson. Ce qui paraît surtout porter pour la dernière de ces suppositions, c'est qu'il leur fallut *trois jours de navigation* pour retourner à *Króksfjarðarheiði* après qu'une tempête du midi les eut forcés pendant longtemps de laisser aller le vaisseau selon le vent, à travers les brouillards et l'obscurité, quoique ce fût au mois de juillet! Tout paraît donc indiquer justement la même localité où M. Kane croyait avoir découvert „la mer polaire ouverte“, mais où le capitaine Nares ne trouva, en 1875—76, qu'une surface de glace, alors impénétrable. Quant à ce fait, je renverrai mes auditeurs à un discours de M. l'amiral Irminger, dont les études sur les courants et les mouvements des glaces dans les mers arctiques ont tant de mérite, et qui honore aussi à présent notre congrès de sa présence. Mais je ferai seulement la remarque que la question de l'existence d'une „mer polaire ouverte“ n'a guère, selon mon avis, reçu une solution négative absolue par les expériences du capitaine Nares, car la même mer polaire qui est en général couverte de glace, pourrait bien être ouverte de temps en temps, et c'est ce qui peut bien avoir eu lieu aussi bien en 1266 que plus tard, lorsque M. M. Kane et Hayes y furent. Pendant ces périodes, les circonstances ont dû être à peu près les mêmes, et bien plus favorables qu'en 1875—76. Cependant, je ne prononcerai pas à cette occasion une opinion décidée sur ce point, ayant seulement eu l'intention d'appeler l'attention sur la grande importance de l'ancienne relation islandaise, dont il ressort avec assez de certitude, à ce que je crois, que les anciens habitants du Nord ont réellement, il y a plus de 600 ans, visité des localités de la mer arctique si septentrionales, que des marins courageux ne s'en sont approchés de nouveau que de nos jours. L'ancienne lettre conservée en Islande et écrite du Groenland que je viens de reproduire en français et d'expliquer, peut, en effet, être considérée comme le dernier salut des anciens voyageurs arctiques du Nord au monde civilisé, avant que la mort et la ruine, unies au monopole royal du commerce établi par les rois de Norvège, qui leur enleva enfin aussi l'indépendance nationale, n'eussent tué leur ancienne énergie et causé enfin l'extinction totale de la colonie.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur cette question, mais ne voulant pas trop abuser du temps du Congrès, je renverrai pour plus ample information à mon discours imprimé, que j'ai nommé plus haut. Ici, je me permettrai seulement de revenir sur le poëme cité ci-dessus qui traite de la localité de „*Norðrseta*“. Il date sans doute de la fin du 11ᵉ siècle et il est dû au poëte *Sveinn*, probablement fils ou petit-fils de l'excellent poëte *Skáld-Helgi* qui en 1018 était passé de l'Islande au Groenland, où il mourut comme „*lögmaðr*“ (préteur) du pays. Le poëme de *Sveinn*, nommé „*Norðrsetudrápa*“, était très célèbre, mais malheureusement il ne nous en reste encore que peu de fragments, conservés par le célèbre *Snorri Sturluson* lui-même dans son ouvrage „*Skáldskapermál*“, la partie principale de son „*Edda*“. Le poëte, qui avait évidemment été sur les lieux mêmes, décrit dans un de ces fragments le séjour à „*Norðrseta*“ et parle de la rage „des hideux fils de Fornjót (c. a. d. les tempêtes) soufflant sur le bâtiment et des vagues lançant leur écume“, en continuant ainsi:

„Þá er elreifar ófu
ægis dætr ok tættu,
fals við frost of alnar,
fjallgarðs rokur harðar!“

Ce qui signifie en français

„quand les tourbillons furieux de la grande chaîne de montagnes ont commencé à déchirer et à faire tournoyer les filles du géant de mer (c. a. d. les ondes), toujours gaies dans les tempêtes.“

C'est ainsi que s'exprimaient et que parlaient, il y a plus de 900 ans, les marins scandinaves, lorsqu'ils faisaient leur célèbres expéditions et qu'ils furent les premiers des Européens à découvrir le Groenland et le continent de l'Amérique. J'ai recité les paroles du poëme islandais dans la langue originale même, croyant que cela intéresserait peut-être quelques-uns des membres du Congrès d'entendre aussi le son même de la langue de ces hommes hardis, comme elle était parlée à une époque si reculée. Aussi avons-nous eu le plaisir d'entendre plusieurs fois à cette occasion la langue de Colomb et de Cortez parlée par des membres de notre congrès et compatriotes des conquérants espagnols, qui 500 ans plus tard ont été les premiers des peuples modernes, après les anciens Normands, à découvrir l'Amérique pour la seconde fois.

Au bout d'un quart d'heure, la séance est reprise sous la présidence de M. *Bamps*, qui présente ses remercîments.

M. *Steenstrup* présente son ouvrage, récemment publié: *les voyages des frères Zeni dans le Nord*[1]), l'accompagnant d'une analyse des points principaux de son étude[2]).

L'énergie et le zèle déployés pendant les dernières dizaines d'années, afin de mieux éclairer tout ce qui se rapporte à la nature et à l'état de la civilisation du Nord, surpasse tout ce que l'on a connu jusqu'ici, et ces efforts ont été couronnés d'un succès bien mérité; mais, en même temps, on n'a pas négligé de tâcher de s'expliquer, par la voie historique, comment ce même Nord était envisagé, il y a plusieurs siècles, dans ses grands traits, par les voyageurs et le monde cultivé de ces temps reculés.

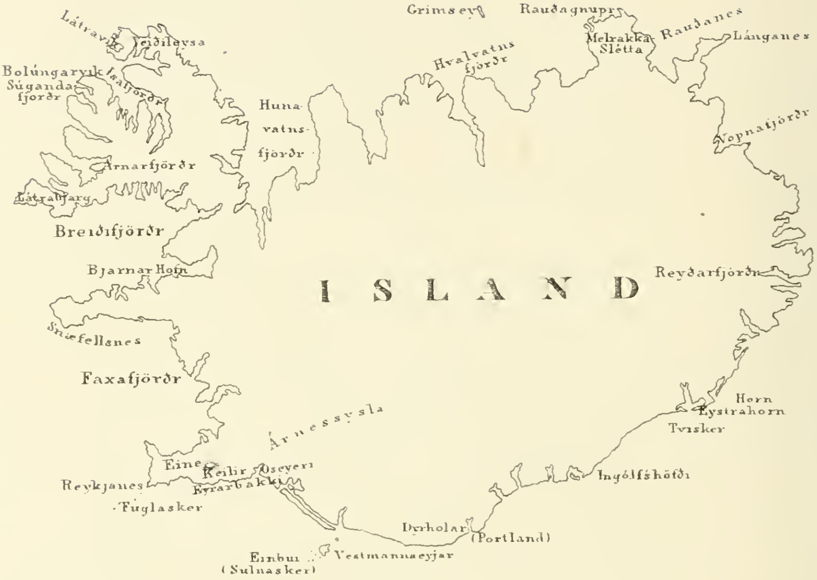
Une suite de mémoires, dont chacun envisage la question de son point de vue, tâchent d'éclaircir un tableau singulier et énigmatique de la fin du quatorzième siècle, tableau qui pourtant ne se déroula devant les lecteurs étonnés qu'après le milieu du seizième siècle. Car ce n'est qu'en 1558 — donc, au milieu d'un siècle qui amena encore de grandes découvertes géographiques — que le public reçut la relation imprimée du séjour de plusieurs années des frères *Nicolò* et *Antonio Zeni* dans le Nord, des voyages, prétendus ou vrais, qu'ils avaient faits entre 1390 et 1405 jusqu'aux contrées les plus septentrionales du Nord, ainsi que leurs descriptions de la vie dans ces régions. A l'aide d'une carte qui accompagnait la relation — afin de mieux en faire comprendre le contenu, comme on le dit expressément — les lecteurs se trouvaient même placés vis-à-vis d'une image de

---

[1]) Voy. *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie.* 1883.

[2]) Le secrétaire général regrette sincèrement que les occupations de M. Steenstrup l'aient mis dans l'impossibilité de fournir au Congrès un compte-rendu de son discours émané de sa propre main. Le secrétaire général a pourtant tâché de s'acquitter de son devoir en faisant faire l'extrait suivant de l'œuvre cité, et il s'en suit qu'il se considère comme seul responsable de la reproduction.

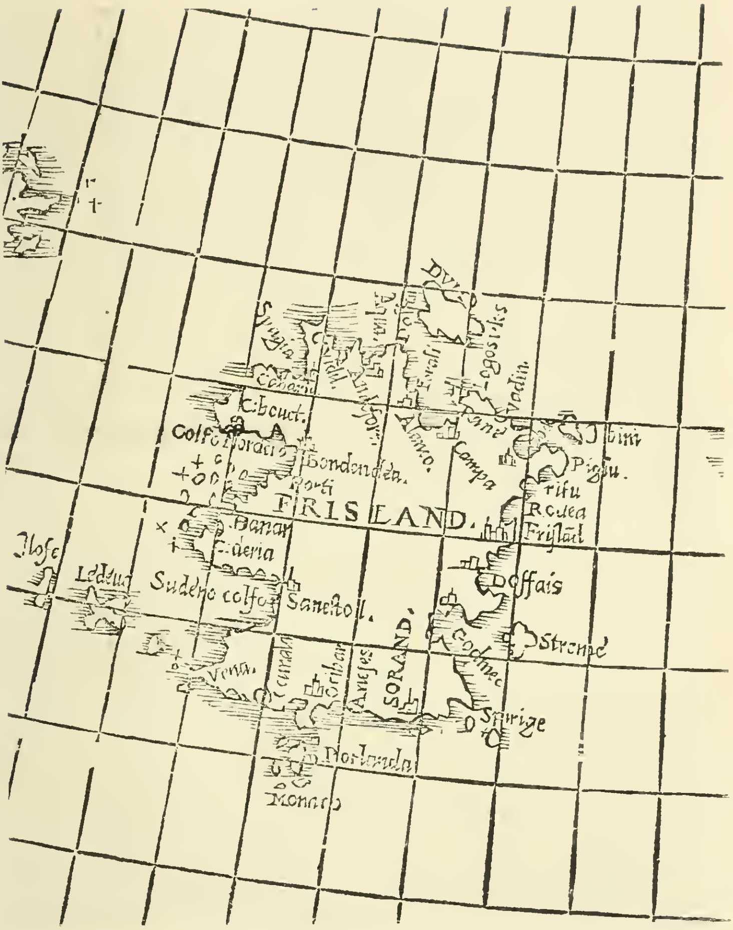
Congrès international des Américanistes 1883.


Látravík
Veidileysa
Bolúngarvík
Súganda-
fjörðr
Isafjörðr
Arnarfjörðr
Látrabjarg
Breiðifjörðr
Bjarnar Hofn
Snæfellsnes
Faxafjörðr
Hunavatns-
fjörðr
Hvalvatns
fjörðr
Grimsey
Rauðagnupr
Melrakka
Slétta
Rauðanes
Langanes
Vopnafjörðr
I S L A N D
Reyðarfjörðr
Horn
Eystrahorn
Tvisker
Ingólfshöfði
Dyrholar
(Portland)
Vestmannaeyjar
Einbui
(Sulnasker)
Árnessysla
Eine
Keilir
Oseyeri
Eyrarbakki
Reykjanes
Fuglasker

ISLAND,

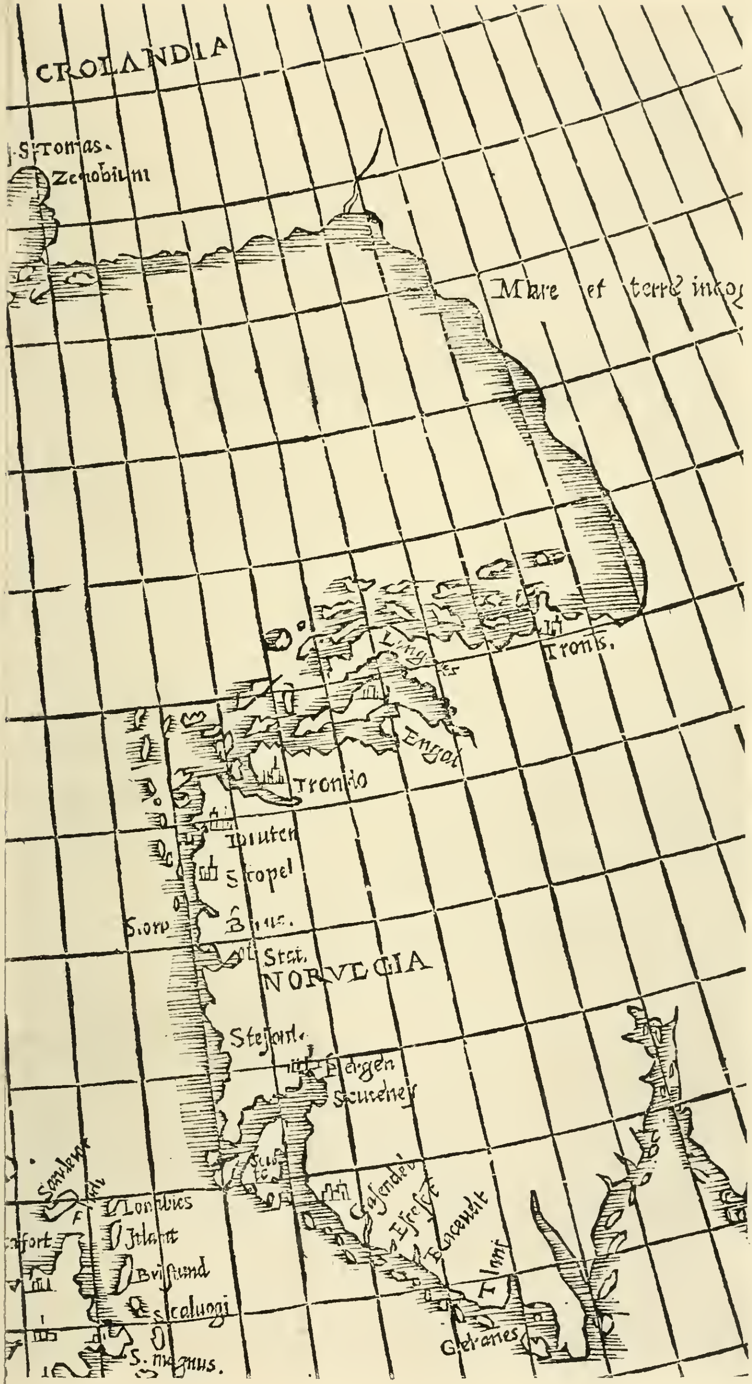
d'après la carte de Gunnlaugsson.

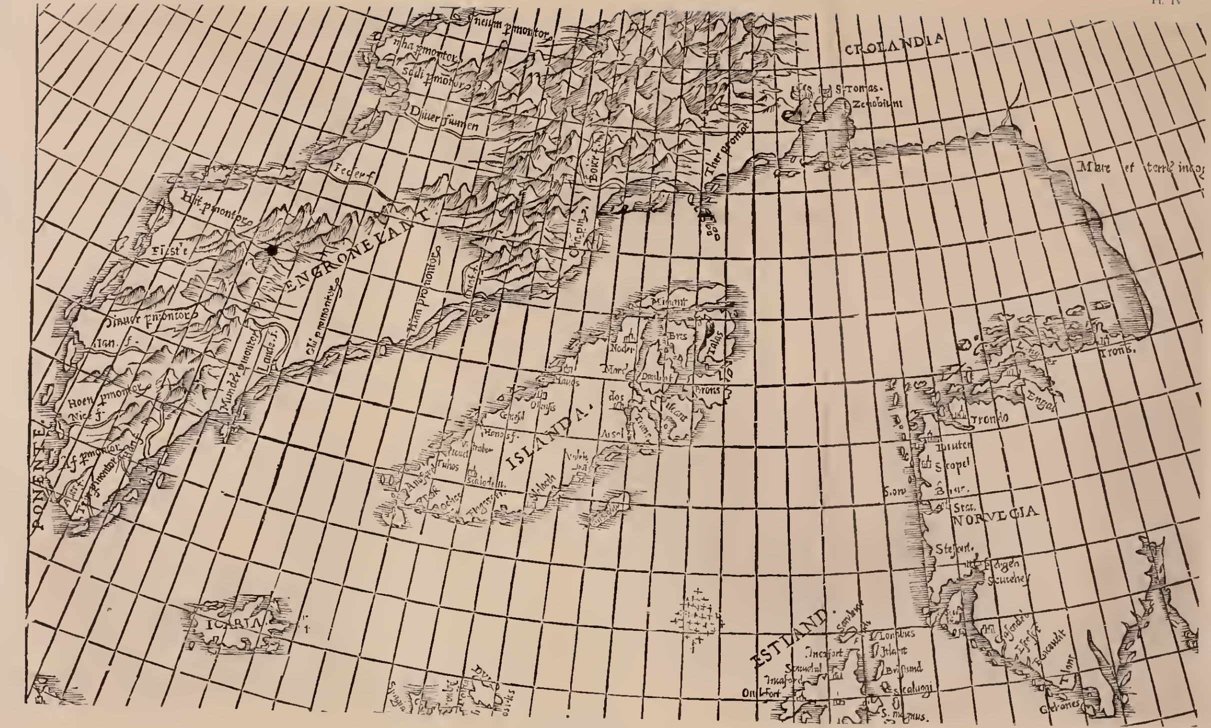
Pl. III.


Spagia
Ceberia
Vdil.
Andefort
Alanco.
Logosicks
Vadin.
Campa
Ibini
Pigau.
Cibeuct.
Colfo Noracio
Bondendea.
Porti
FRISLAND.
Rifu
Rouea
Frislād
Banar
Aderia
Ilofe
Ledeua
Sudero colfo
Sanestol.
Doffais
SORAND
Godmec
Strome
Vena.
Scurala
Oribar
Anejes
Spirige
Norlanda
Monaco

FRISLAND,

d'après la carte des Zeni 1558.


CROLANDIA
J. S. Tomas.
Zenobium
Mare et terre incog
Trons.
Lingues
Engot
Tronldo
Diuten
Stopel
Siorp
Bus.
Stat.
NORVEGIA
Stefonl.
Bergen
Scuteney
Sundewe
Lonfbies
Jtlant
Brifund
Scalugi
S. magnus.
Gafendel
Esfest
Facewelt
Tlant
Gelanes
fort


CROLANDIA
ENGRONELANT
ISLANDA.
NORVEGIA
ESTLAND.
ICARIA
PONENTE.
Mare et terre incog
S. Tomas.
Zenobium
Diuer flumen
Ther promontor.
Trons.
Trondo
Stefort.

ENGRONELANT,

d'après la carte des Zeni de 1558

l'Atlantique septentrionale et de la mer du Nord, qui comblait littéralement ces mers de continents, d'îles et même, comme il paraît, de fragments du „Nouveau-Monde“.

C'était justement cette profusion d'îles qui mettait les initiés, fussent-ils historiens, géographes ou marins, dans un embarras apparemment inextricable, non seulement alors, mais encore plus à une époque plus récente, jusqu'à nos jours, à mesure que la connaissance du Nord devenait plus grande. L'embarras était déjà assez grand à cause de la position donnée sur la carte à plusieurs des îles et des continents, et il fut considérablement augmenté par les dénominations non seulement inconnues, mais méconnaissables aussi ou toutefois bizarres, qu'avaient reçues plusieurs d'entre eux; et c'est à ces dénominations ainsi qu'à beaucoup d'autres noms de localités que l'on s'adressa toujours, mais le plus souvent en vain, pour trouver des indications qui pussent mener à une explication.

Cependant c'était par de bonnes raisons, bien explicables, que les noms de localités avaient pris des formes étrangères à la plupart des lecteurs. Car les frères Zeni étaient du Midi — c'étaient, comme on le sait, des patriciens très considérés de Venise — et il est tout naturel que des noms du Nord, même généralement connus, fussent, en passant par les oreilles de Vénitiens, estropiés de manière à être absolument méconnaissables ou au moins difficiles à reconnaître. Mais, en outre, il faut se rappeler que maints voyageurs ont souvent l'habitude de forger des noms de localités tout à fait au hasard, souvent d'après les contrées du pays natal, et de tels noms deviennent souvent, lorsque la postérité n'en connaît pas l'explication, plus étranges même et plus méconnaissables que les noms qui ont été estropiés par la prononciation ou en les écrivant.

Dans beaucoup de cas où les noms ne pouvaient servir de guide, ce furent les contours des îles et des continents et leur situation réciproque ainsi que leur distance d'autres points connus dont on espérait tirer des conclusions, afin de se former une opinion sur les différentes questions, p. ex. si la carte indiquait tel ou tel groupe, ou comment il fallait entendre telle ou telle dénomination, jusqu'ici très contestée.

C'est cette voie que l'on a suivie de tous temps avec assez de zèle, et de différentes manières, mais sans en obtenir le succès désiré. Quelques savants, afin de se tirer de l'embarras que leur causait la grande profusion de continents et d'îles, ont eu recours à une hypothèse dangereuse, en supposant que plusieurs des continents ou des îles que l'on trouve sur la carte et que l'on n'avait pu faire concorder avec les cartes de la même partie du monde publiées dans les siècles suivants, auraient été noyés à la suite de révolutions terrestres, et qu'ils seraient donc disparus depuis l'an 1400 environ. On supposait donc que non seulement la grande île de la carte, *„Icaria“*, avait subi un tel sort, mais même la plus grande des îles des frères Zeni, l'île nommée *„Frislanda“*, située presque au milieu de l'Atlantique, quoique la relation de voyage lui donne la grandeur de l'Islande au moins, ce qui n'est guère contredit par la carte.

Mais la *„Frislanda“* a un tout autre intérêt que celui d'être une très grande île. C'était, d'après la relation de voyage, le nom du pays insulaire sur les côtes duquel *Nicolò Zeno* fut jeté, lorsqu'il tâcha d'atteindre l'Angleterre ou la Hollande dans un vaisseau équipé par lui-même. C'est ici qu'il fit naufrage et qu'il fut protégé, lui et son équipage, contre les habitants menaçants et violents, par un chef courageux et énergique, nommé *„Zichmni“*, qui lui donna l'hospitalité. Cette contrée du Nord est donc le point de départ des différentes expéditions maritimes et le milieu des aventures assez intéressantes dont traite la relation de voyage. Il est donc tout naturel que, dans les investigations nombreuses qui ont été faites dernièrement, pendant tout un siècle, sur les relations de voyage et la carte des frères Zeni, la clef principale pour l'explication de tout le reste dût être d'obtenir une solution correcte à la question suivante: qu'était-ce que la Frislanda? et où était-elle située?

Mais les réponses à ces questions sont aussi opposées que possible. Un auteur, M. F. Krarup, écrit que la *„Frislanda“* n'a jamais existé; un autre, M. Major, secrétaire de la Société de Géographie de Londres, développe en détail que la *„Frislanda“* veut dire les îles de Féroé et rien que celà, tandisque M. l'amiral Irminger soutient positivement, comme le prouve le titre de son mémoire, que c'est l'Islande et non pas les îles de Féroé.

Pour comprendre des opinions si différentes, il faut se rappeler que ni la carte, ni les relations n'existent dans leur état original; ils n'ont été publiés qu'en 1558, plus d'un siècle et demi après la mort des voyageurs, et sont basés, d'après ce que l'on prétend, sur de vieux papiers, oubliés depuis longtemps dans les archives de la famille; ces papiers sont de double espèce, et ils ont été traités d'une manière bien différente.

La carte repose ainsi sur une carte trouvée entre des vieilleries; mais plusieurs indices prouvent que l'on s'est donné beaucoup de peine pour reproduire tout ce qui se trouvait sur cette vieille carte. L'histoire des relations de voyage, au contraire, est toute différente; ces relations sont basées sur des lettres de l'un des frères, *Nicolò*, à son frère *Antonio*, et, après que celui-ci eut rejoint son frère dans la „*Frislanda*“, sur des lettres de celui-ci au frère cadet *Carlo*, resté chez lui. Ces lettres paraissent avoir été absolument négligées par les descendants des voyageurs; un de ceux-ci, celui qui a redigé les relations en question, se fait d'amères reproches à cet égard, et il raconte qu'ayant comme garçon eu accès aux archives, il en avait traité les papiers comme le font tous les garçons, et les avait déchirés, de sorte qu'il n'en restait que de petits morceaux. Plus tard il essaya, à l'aide de ces fragments, et probablement en se rappelant aussi le contenu des papiers déchirés, d'en composer la brève relation qui nous est parvenue dans un petit livre portant le titre suivant: *Dello scoprimento dell' Isole Frislanda, Eslanda, Engroueland, Estotilanda et Icaria, fatto per due fratelli Zeni M. Nicolò il Caualiere, et M. Antonio. Libro Uno, col disegno di dette Isole. In Venetia. Per Francesco Marcolini.* MDLVIII. Le titre ne contient que le nom de l'éditeur, *Francesco Marcolini*; on voit cependant, de différents endroits du texte où l'on parle subitement à la première personne, et où celui qui parle paraît avoir appartenu à la famille Zeno, qu'un membre de cette famille a dû prendre une part active dans la composition de l'ouvrage, et qu'un membre plus jeune de la même famille a dû en permettre et faciliter la publication.

La carte étant une copie exécutée avec soin et bien réussie, dont la réproduction xylographique est évidemment très fidèle, et ne pouvant donc pas avoir été maltraitée au même degré que le texte, elle doit nécessairement l'emporter sur celui-ci, dès qu'ils ne correspondent pas entre eux. D'ailleurs il faut distinguer entre les parties du texte qui contiennent un exposé continu et celles qui paraissent composées de fragments de lettres, et il faut sincèrement regretter, que l'on n'ait pas, jusqu'ici, suffisamment fait attention à la disparité de la valeur du texte et de la carte, ou plutôt qu'on l'ait absolumént négligée; sans celà on aurait été infiniment plus avancés, qu'on ne l'est maintenant quant à l'explication des voyages des frères Zeni.

Les relations de voyage et la carte qui les accompagnait, excitèrent dès leur publication un intérêt très vif; de nombreux atlas géographiques du 16e et du 17e siècle contenaient soit la carte entière, soit des parties, inaltérées ou plus ou moins modifiées, et la carte continua pendant longtemps à y laisser des traces.

Cependant, la manière d'envisager les relations de voyage et la carte des frères Zeni, et les jugements prononcés, ont subi une gradation très remarquable pendant les différentes périodes de tant de siècles. La gradation commmence en repoussant absolument la véracité des voyageurs; tout, les lettres de voyage aussi bien que la carte, est considéré comme une fable, inventée même dans un but frauduleux, afin de s'appropier, au profit de Venise, rivale continuelle de Gènes, la grande gloire d'avoir découvert le nouveau monde qu'un de ses fils aurait été le premier à visiter. La gradation monte ensuite de quelques degrés; on admet qu'il se peut bien que le fond des relations soit basé sur des faits réels, personnels ou dûs à des récits, mais on ajoute en même temps que le tout est si défiguré par des idées fantastiques et toutes sortes de méprises et d'exagérations, qu'il en est devenu plus ou moins méconnaissable et moins applicable à l'étude de l'histoire des pays et des peuples visités, ainsi qu'à l'histoire de l'époque en question. Enfin la gradation s'élève jusqu'à reconnaître que l'on trouve dans les récits, au milieu de la confusion, partie apparante, partie réelle, des relations de voyage, que l'on n'a eu, jusqu'ici, ni les moyens, ni la patience de pénétrer maintes indications qui servent à éclaircir la situation des contrées du Nord dans cette période, et que ce n'est donc nullement un travail désespéré que de tâcher d'en séparer les noyaux de l'écorce qui les entoure.

L'ouvrage cité de M. Major forme un volume à part, le vol. V, des oeuvres de „*Hackluyt Society*“; c'est une publication méritoire, le petit volume donnant au lecteur, non seulement le texte original, mais aussi, pour ainsi dire, la carte originale elle-même, devenue ainsi d'un accès facile, ce qui est d'une grande ressource. Car ce n'est qu'à présent que l'interprétation des noms de la carte aura acquis sa base nécessaire dans la copie obtenue au moyen de la photographie; la carte originale n'ayant, jusqu'ici, été accessible qu'à quelques peu de personnes, elle le sera dorénavant pour tout le monde.

Après ces remarques introductives, M. Steenstrup passe au point le plus essentiel pour pouvoir comprendre les relations de voyages: Qu'était-ce que la „*Frislanda*“? et où ce pays était il situé?

Le peu d'indices importants que fournit la relation de voyage elle-même sur la situation, la nature et la population de cette „*Frislanda*“, se trouve dans l'histoire du naufrage de *Nicolò Zeno* et dans la relation de la première année ou des deux premières années qu'il passa dans la „*Frislanda*“. La relation originale en fait le récit suivant:

„Après la guerre citée contre les Génois, près de *Chioggia*. qui donna tant à faire à nos ancêtres, le chevalier nommé *Nicolò*, qui était un homme de grand courage, eut une envie extraordinaire de voir le monde et de faire des voyages à l'étranger, afin de connaître les moeurs et les langues différentes des hommes, espérant, à l'occasion, pouvoir mieux servir sa patrie et atteindre la célébrité et la gloire. Ayant donc construit et équipé un navire au moyen de ses grandes richesses, il partit et quitta nos parages. Après avoir traversé le détroit de Gibraltar. il navigua pendant quelques jours sur l'Océan, marchant toujours vers le Nord, ayant l'intention de voir l'Angleterre et la Flandre. Il essuya sur cette mer une tempête violente, et pendant un grand nombre de jours, il fut entraîné par les flots sans savoir où il était. Enfin, il aperçut terre, mais ne pouvant plus lutter contre cette tempête furieuse, il fit naufrage sur l'île de *Frislanda*, mais sauva l'équipage et une grande partie de la cargaison, ce qui eut lieu en 1390.

Les habitants de l'île se réunirent en armes et attaquèrent en grand nombre *Nicolò* et ses gens. Ceux-ci étaient fatigués après la tempête et ignoraient dans quelle partie du monde ils se trouvaient; ils étaient donc incapables de faire la moindre attaque, et encore plus incapables de se défendre avec courage, comme l'exigeait le danger vis-à-vis de tels ennemis; leur embarras aurait donc été extrême à tous égards, s'ils n'avaient eu le grand bonheur qu'il y eût tout près un prince avec des gens armés. Celui-ci ayant appris qu'un vaisseau venait de faire naufrage, s'y rendit rapidement, se laissant guider par la rumeur et par les cris échappés à nos pauvres marins. Ayant renvoyé les indigènes, il parla latin, et leur demanda, qui ils étaient et d'où ils venaient. Ayant appris qu'ils venaient d'Italie, et que ce pays était leur patrie, il en fut très heureux. Il leur promit à tous qu'on ne leur ferait pas de mal, leur dit qu'ils étaient venus dans un endroit où ils seraient parfaitement traités et vus avec plaisir, et les prit tous à son service. C'était un grand seigneur; il possédait quelques îles nommées Porlanda, près de *Frislanda*, vers le midi, les plus riches et les mieux peuplées dans ces contrées: son nom était *Zichmni*, et il gouvernait sur le continent le duché de *Sorant*, qui est situé vers la *Scotia*. J'ai décidé de faire une copie de la carte maritime de ces contrées du Nord, la trouvant encore parmi les vieilleries de la maison. Quoique cette carte soit pourrie et très vieille, la copie m'a cependant bien réussi. Quand ceux qui s'amusent à ces choses l'auront devant les yeux, elle pourra leur servir de lumière, et leur donner une idée de ce qui ne serait pas bien compris sans elle.

Zichmni était, comme je l'ai dit, belliqueux et courageux, et excellait notamment dans tout ce qui concernait la marine; ayant donc, l'année auparavant, remporté un victoire sur le roi de Norvège, qui était maître de l'île, et desirant, à l'aide de ses armes, devenir encore plus célèbre qu'il ne l'était, il avait débarqué ses troupes, afin de conquérir et de prendre possession du pays nommé *Frislanda*, qui est une île bien plus grande que l'Irlande. Or, voyant que Nicolò était un homme de beaucoup de sens et très versé dans tout ce qui concernait l'art militaire, par mer et par terre, il le chargea d'aller à bord de la flotte avec tous les siens; il enjoignit au chef de l'honorer et de profiter de ses conseils en tout, parce qu'il savait maintes choses et les connaissait bien, en vertu d'une longue pratique dans la navigation et dans l'usage des armes.

Cette flotte de *Zichmni* se composait de 13 bâtiments dont deux embarcations à rames, dix à voiles et un vaisseau. Ils marchèrent avec cette flotte vers l'ouest et prirent sans efforts *Ledovo* et *Ilofe* et quelques autres petites iles. Ils entrèrent dans un golfe nommé *Sudero*, où ils prirent, dans le port de la place *Sanestol*, quelques bateaux chargés de poisson salé. Y ayant trouvé *Zichmni*, qui était arrivé avec les troupes de terre pour conquérir le pays, ils y restèrent quelque peu de temps. Ensuite ils firent voile, en marchant toujours vers l'ouest, et arrivèrent au cap situé de l'autre côté du golfe. Ils tournèrent de nouveau et trouvèrent quelques îles et pays qui furent tous soumis par eux au pouvoir de *Zichmni*. Cette mer qu'ils traversèrent était remplie de bas-fonds et de rochers, et, selon l'avis de tous ceux qui se trouvaient à bord, toute la flotte aurait été perdue sans son pilote, *Nicolò*, et les marins vénitiens, à cause du peu de pratique des gens de *Zichmni*, comparée à celle des nôtres, qui étaient, pour ainsi dire, nés dans cette profession et y avaient grandi et vieilli. Après avoir exécuté les faits mentionnés, le chef de la flotte voulut, suivant le conseil de *Nicolò*, aborder une place, nommée *Bondendon*, afin de connaître le succès de l'expédition de *Zichmni*. Il y apprit, à sa grande satisfaction, que celui-ci avait livré une grande bataille et avait détruit l'armée ennemie. Par suite de cette victoire, toute l'île lui envoya des ambassadeurs chargés de la lui livrer, et elle déploya ses drapeaux dans toutes les villes et sur tous les châteaux forts. Il décida donc de rester dans cet endroit jusqu'à l'arrivée de *Zichmni*, puisqu'on disait pour sûr qu'il y serait bientôt. A son arrivée, il y eut de grandes démonstrations de joie à cause de la victoire, tant par terre que par mer. Et c'est la raison pourquoi les Vénitiens furent honorés et loués à un tel point que l'on n'entendait parler que de leur courage et de celui de *Nicolò*. Le prince, qui aimait déjà beaucoup les hommes courageux, et surtout ceux qui se comportaient bien sur mer, fit venir *Nicolò*, le loua avec beaucoup de paroles honorifiques et releva son intrépidité et son intelligence, deux qualités dont il dit qu'il les considérait comme un grand bienfait, et qu'elles lui avaient fait sauver la flotte et conquérir de grandes places, sans aucune peine pour lui. Là-dessus il l'arma chevalier et honora tous ses gens en leur donnant de riches cadeaux; après quoi il quitta cette place et se dirigea, après la victoire en triomphateur vers *„Frislanda“, capitale de l'île*, située au midi de la côte orientale, dans l'intérieur d'un golfe, dont cette île contient bon nombre. On prend une telle quantité de poissons dans ce golfe qu'un nombre considérable de vaisseaux en sont chargés, et la Flandre, la Bretagne, l'Angleterre, l'Écosse, la Norvège et le Danemark en sont approvisionnés, ce qui leur fait gagner de grandes richesses. *Nicolò* annonce, par lettre, ces nouvelles à son frère *Antonio* et lui demande, s'il veut le rejoindre avec quelques vaisseaux. Celui-ci, n'étant pas moins désireux de voir le monde et d'en connaître les différentes nations, afin de se rendre, par là, encore plus célèbre, acheta un navire et suivit le même chemin. Après un long voyage, où il fut exposé à bien des périls, il arriva enfin en parfaite santé chez *Nicolò*, qui le reçut avec grande joie, d'abord parcequ'il était son frère, et ensuite parceque c'était un frère courageux. *Antonio* s'établit à *Frislanda*, où il demeura 14 ans, quatre ans avec Nicolò et 10 ans seul.

Ils gagnèrent la faveur et les bonnes grâces du prince de cette contrée à un tel point, qu'il fit *Nicolò* commandant de sa flotte, afin de lui prouver sa bienveillance et parcequ'il savait apprécier sa capacité . . . .“

La grande majorité de ceux qui se sont occupés de l'interprétation des voyages des frères Zeni, est parvenue au résultat que la *„Frislanda“* c'est le groupe des îles de Féroé. — M. Steenstrup au contraire, se range tout à fait à l'avis de M. l'amiral Irminger, en prétendant comme lui que la contrée citée doit d'après la carte, nécessairement être l'Islande. Car la carte représente une île qui a d'abord des contours rappellant singulièrement l'Islande de nos jours, et qui est en outre munie d'une série de noms correspondant aux noms de localités usités en Islande, et se trouvant sur la carte des frères Zeni justement où se trouvent les noms correspondants islandais sur les cartes actuelles de l'Islande.

On ne saurait nier cependant, selon M. Steenstrup, qu'il y a des discordances si considérables entre tout ce que l'on trouve, dans la courte description du texte, concernant la *„Frislanda“*, les mouvements dans la *„Frislanda“* et partant de la *„Frislanda“*, qu'il devient tout aussi impossible de rapporter la *„Frislanda“* du texte à l'Islande.

La cause naturelle des égarements dans la manière d'expliquer les voyages en question, provient uniquement de ce que l'on n'a pas évalué les sources d'après leur double qualité, et que l'on a, contre toute règle de critique saine, consulté la carte et le texte simultanément, l'un à côté de l'autre, au lieu de les tenir de prime abord tout-à-fait séparés, sauf à les réunir plus tard, si l'on trouvait, après une étude préalable, qu'il y eût possibilité de concordance.

Une étude critique de la question: „Qu'est-ce que la *„Frislanda“* des frères Zeni?“ doit donc uniquement avoir le but suivant: Reconnaître la *„Frisland“* de la carte d'après les données de cette carte elle-même, et distinguer à cet effet strictement entre les noms que pourrait avoir la carte en commun avec le texte, et ceux qu'elle contient à elle seule, sans qu'on les trouve dans le texte.

La carte de *„Frisland“* (Pl. III) contient en tout 40 noms; 10 d'entre eux trahissent déjà par leur son et par leur reproduction plus complète, une certaine dissemblance d'avec les autres, et ils sont justement tous les 10 contenus dans le texte, ou la relation de voyage, mais ils sont aussi les seuls qui s'y trouvent. Les 30 autres ne sont donc guère mentionnés dans le texte.

Voici ces dix noms:

1. „Frisland“, traversant l’île diamétralement; nom de toute l’île.
2. „Frislād“ (c. a. d. Frisland), sur la côte orientale; nom du texte pour la prétendue capitale de l’île.
3. „Porlanda“, les deux petites îles appartenant, d’après le texte, au chef puissant et belliqueux, *Zichmni.*
4. „Sorand“; territoire d’assez grande étendue que possédait le même chef sur le continent.
5. „Sanestol“, avec le petit port ou refuge pour les bâteaux dans le golfe méridional.
6. Bondendèa, près du golfe situé plus au nord.
7. „Ilofe“ et } noms de deux îles situées près de l’entrée du
8. „Lédévo“; } golfe méridional.
9. „Colfo nordero“ et } les deux grands golfes sur la côte
10. „Sudèro Colfo“; } occidentale de l’île *Frisland.*

En mettant de côté provisoirement ces dix noms, qui sont, comme il est expliqué plus haut, un peu différents des autres, il en reste encore trente sur la carte de „*Frisland*“, donc les trois quarts du nombre total.

Or, ces 30 noms dont le texte ne s’occupe guère, se rapportent de la manière la plus évidente à l’Islande. Même si la carte était, comme dit le texte, vieille et à moitié pourrie, de sorte qu’il faut supposer que l’on n’ait pas pu en déchiffrer toutes les lettres, et qu’elle n’ait pas permis une reproduction tout-à-fait fidèle de noms sans doute peu ou pas du tout compréhensibles pour les Italiens, ces noms trahissent tout de même, quoique de différentes manières, indubitablement les dénominations habituelles de cette époque de contrées et localités islandaises connues, et elles sont placées près de ou sur les parties de l’île où se trouvent effectivement les localités correspondantes de l’Islande.

Tantôt, ces noms de la carte de „*Frisland*“, laissent percer, à travers leur forme italianisée, tout le nom islandais primitif comme les noms suivants cités par M. l’amiral Irminger:

„Andefort“ = *„Arnarfjord“*, sur la pointe N. O. de l'île,
„Aneses“ = *Arnesyssel*, sur la côte méridionale de l'île,

et peut-être aussi:

„Ocibar“ = *„Ørebakke“*, vers le midi,
„Spagia“ = *„Skagen“*, vers la pointe N. O., et
„Rané“ = *„Raudanes“* sur la pointe N. E. (? ?);

tantôt ils ne laissent percer de la sorte que la moitié du nom du Nord, soit le commencement, soit la fin tandis que l'autre est couverte d'un mot italien qui rend exactement le sens du mot du Nord.

„C.(olfo) vidil“ = *(baie de) „Veidileysa“*,
„C.(olfo) bou†“ = *(baie de) „Bolúngar“*,
„Banar Porti“, ou
„Porti Banar“ } = *„Bjarnarhöfn“* = Stykkisholmr.
„Dolfin Forali“
lisez *„Dolfin-Fordi“* } = *„Hvalvatnsfjördr“*.

tantôt, enfin — et c'est ce qui a jusqu'ici absolument échappé à toute observation — ils se trouvent tout-à-fait couverts par des mots italiens ou tout-à-fait traduits dans cette langue.

En se tenant d'abord aux noms généraux qui ont dû indiquer des districts entiers de l'Islande ou des *Sysler* (départements), tels que le mot cité dans la première catégorie, *„Aneses“* pour *Arnes*-Syssel, on trouve indubitablement une dénomination de cette sorte dans la contrée nommée *„Slétta“*, située près du bord septentrional de l'île. Sur la place de cette contrée, on découvre l'expression de la carte de *„Frisland“*.:

„Campa“ = *„Slétta“* = *„Campo“* de la langue écrite, c. a. d. champ, plaine.

En supposant que le mot *„Rané“* cité serait une corruption de *„Cané“*, le *R* ayant été substitué à un *C*, on aurait:

„Cané“, et *„Campo-Cané“* ou *„Cané Campo“*, qui signifie, traduit littéralement *„Rakke Sletten“* (le champ du chien), localité islandaise bien connue *(Mélrakka-Slétta)*.

On découvrira aussi tout de suite sur la carte que l'expression

„Aqua“ = *„Vatn“* (eau) remplace *Vatns*-fjord; l'une ou l'autre des dénominations de la carte, placée près de ce mot, devrait peut-être se lire en connexion avec ce mot, surtout le mot *„Alanco“*, placé dans la même ligne.

„Alanco“ ne se rapproche cependant, en italien, qu'au mot *„Alano“*, qui veut dire „chien“. En traduisant *Alano* par *Hund* (chien) et *Aqua* par *Vatn*, on arriverait à *„Hundevatn“*, mais pas à *„Hunevatn“*, nom plus spécial de *Vatns*-fjord, dérivé de *„Hun“* (l'ours blanc). Mais une autre explication est heureusement si proche, qu'elle devient presque, en étant appuyée par des parallèles, une certitude. Les deux premières lettres du mot *„Alanco“* auront été incomplètes sur la carte détériorée, et l'on aurait dû lire, non *Al*, mais *Bi*, la lettre *B* ayant perdu une partie de sa base, ce qui l'aurait fait ressembler à un *A*, et de l'autre côté le point sur l'*i* ayant été pris pour la partie supérieure, détachée, d'une *l*. Les deux mots *„Aqua“* et *„Bianco“* couvriraient donc le nom *Hvitabjørns-Vandet* (l'eau de l'ours blanc) = *„Hunavatn“*.

Outre ces dénominations de districts étendus ou de parties du pays, il y a une série de traductions qui couvrent, par des noms italiens, les noms islandais de certaines localités bien connues. On trouve ainsi sur le promontoire ou la péninsule qui s'avance entre les deux grands golfes du *Frisland (colfo nordero* et *sudèro colfo)*, les noms:

„C. (abo) ácevia“ } = *Snœfellsnes* = *„Snefjældsnæsset“* (le cap
ɔ: *C. (abo) névio* } de la montagne de neige).

„Cabaria“ = *cavaria*, doit être expliqué comme *„Látrabjarg“* = *„Fuglebjærg“*. Le premier de ces derniers mots est dérivé de *„Látrar“* qui signifie les cavernes naturelles ou artificielles entre les rochers de la côte escarpée où se retirent les phoques pour s'y cacher ou afin d'y trouver un refuge pour leurs petits. Le second a rap-

port au nombre immense d'oiseaux qu'on y trouve et dont on prend les oeufs et les petits. Le verbe italien *„cavare“*, écrit au moyen-âge *cabar*, s'emploie, entre autres, pour exprimer soit l'action de tirer des animaux sauvages et leurs petits de leurs repaires et cavernes, soit le vidage des nids d'oiseaux; il s'adapte donc parfaitement au sens des expressions *„Látrabjarg“* et *„Fuglefjæld“*.

„Spagia“ = *„Sugandafjörðr“*. Le nom est dérivé du murmure que produit le vent en s'engouffrant dans le Fjord très étroit et à parois escarpées, et le verbe italien *sbagiare* indique un bruissement, grouillement, un bruit enfin qui aurait donné lieu à la dénomination islandaise.

„Stremé“ = *„Horn“* (corne) = *„Østrehorn“*, situé devant une pointe de la terre et près d'une île sans nom. *„Stremé“* ou *„Stremo“* s'emploient tous les deux comme des formes abreviées de *„Estremitá“* c. a. d. extrémité, pointe, bout.

„C.(abo) cunala“ = *„Keilir“* = *„Keglèn“* (le cône), la montagne en forme de cône, haute de 1350 pieds (460 m.), et située sur la péninsule de Reykianæs, exactement dans la ligne qu'occupe le nom *Cunala*, et le mot italien *Cuneale* signifie précisément la forme conique de cette partie des amers.

On trouvera enfin deux groupes d'îles, situés l'un vers le midi, l'autre vers le nord, et nommés jusqu'ici *Monaco* et *Duilo*. L'amiral Irminger a conclu, d'après leur position par rapport à l'île principale, *„Frisland“*, que c'étaient les *îles Vestmanna* et *Grimsey*. Cette supposition, les deux dénominations italiennes, incomprises jusqu'ici, la mettent hors de doute.

„Monaco“ = *„Einbui“* = *„Eneboeren“* (le solitaire). Celle des îles Vestmanna qui est située le plus au sudouest, est l'écueil de *Sula* ou *Sulna*, ayant la forme d'un temple solitaire, que l'imagination du moyen âge avait peuplé d'un seul esprit puissant appelé *„Einbui“* ou *Eneboeren* (le solitaire). C'est donc le rocher de ce solitaire qu'a indi-

qué la carte des Zeni par le nom de *„Monaco“*, en désignant ainsi exactement le nom aussi bien que la position.

„Duilo“, manière de lire ce mot pendant des siècles; mais

„Duro“ lecture indubitablement correcte = *Grimsey*, qui y correspond par la position et par le sens. *„Grimr“*, nom d'homme, signifiant comme *duro* rude, intrépide, dur.

La carte des Zeni présente donc l'image de son île de *„Frisland“* avec des contours qui rappellent l'Islande d'une manière frappante, et avec une bordure de noms du Nord italianisés ou purement italiens, qui correspondent si remarquablement, quant à leur sens, avec les noms les plus anciens encore usités le long des côtes de l'Islande, qu'il faudra écarter, comme inadmissible, toute idée d'une conformité accidentelle dans chacun des nombreux cas cités. Il faut donc en conclure que le *„Frisland“* de la carte des Zeni représente indubitablement l'Islande actuelle, et que l'on n'a eu que cette grande île en vue, et rien que cette île, en faisant la carte.

Cependant l'image de l'île de *„Frisland“* représente l'Islande vue de la mer seulement, et elle ne contient aucun point de l'intérieur de l'île, ni le Hekla, ou d'autres volcans, ni le Geyser, ou d'autres sources jaillissantes, ni les grands centres de civilisation: les évêchés de Skalholt ou de Holum avec leurs écoles, ni Reikiavik, etc. La carte en question ne rend donc que la côte de l'Islande actuelle, ce n'est qu'une carte marine tracée uniquement à l'aide de la boussole.

Les noms de localités qui se trouvent sur la carte mènent inévitablement à la conclusion que la carte est due à une coopération remarquable entre les habitants du Nord et ceux du Midi, probablement entre des Islandais mêmes et des Italiens, et parmi ceux-ci, ceux du Nord de l'Italie, particulièrement des Vénitiens. Sans une telle coopération, la connaissance exacte du sens primitif des mots qui ont remplacé les noms de localités islandaises et la fidélité étonnante de la traduction italienne seraient parfaitement inexplicables.

Mais, en admettant celà, l'homme dont les relations de voyage accompagnent la carte doit aussi avoir été celui qui en a élaboré les détails et qui l'a munie de noms de localités. On pourra donc dire, avec raison, que les noms de localités de la carte confirment ce qui est dit de *Nicolò Zeno* l'aîné, dans le texte original cité, que l'un des buts de ses voyages était de connaître les moeurs et les langues des nations étrangères.

Un homme si versé dans la géographie de l'Islande a nécessairement dû acquérir des connaissances sur ce pays et ses habitants à beaucoup d'autres égards. Les lettres si malheureusement perdues ou maltraitées ne parlent certainement pas directement de l'Islande; mais il est assez clair qu'en entendant parler, par ci et par là dans le texte. des relations de voyage, sans que le nom d'Islande soit nommé, de sources chaudes et bouillantes dans les pays les plus froids, de l'importance de celles-ci pour ceux qui vivent dans leur voisinage. de volcans et d'autres phénomènes que l'on connaît justement de l'Islande, on doit nécessairement en conclure que la connaissance de ces faits a dû être facilement acquise dans les mêmes lieux d'où provenait la connaissance exacte des contours de l'Islande et des dénominations de ses peninsules, de ses golfes, de ses établissements de pêche, de ses amers pour la navigation, etc.

Il n'en résulte cependant pas que le cartographe en question, ou l'auteur des relations, ait nécessairement dû visiter l'Islande en personne, ou qu'il ait acquis les connaissances qu'il révèle, de l'île même; car il peut bien avoir reçu ses renseignements par l'intermédiaire d'autres personnes, qui les auraient élaborés à son usage. Pourtant cette hypothèse ne me paraît nullement probable.

Il y a, parmi les autres parties de la carte en question, une autre île très grande qui porte le nom d'„*Islanda*“, accompagné d'une vingtaine de noms divers de localités, dont quelques-uns attirent l'attention sur cette île, comme si c'était une Islande véritable, ce qui est assez probable. Mais cela n'empêche pas que le *Frisland* de la carte ne représente aussi l'Islande et ne donne une très bonne image de ce pays. Au contraire!

Une telle représentation double d'un pays ou d'une île sur la même carte, soit sous le même nom, soit sous des noms différents, n'est guère insolite dans ces premiers siècles de la cartographie. Les cartes anciennes du 14e au 16e siècle en fournissent bien des exemples: entre autres notons que sur la carte des pays scandinaves par Donis, datant de 1482 et de 1486, les îles danoises de Laaland (lalant), de Falster et de Femern sont reproduites avec leurs noms deux fois à quelque distance les unes des autres, de même l'île d'Anholt (anaol) dans le Kattegat. L'Islande est reproduite même pour la troisième fois sur la carte des Zeni, dans la „*Grislanda*“, au sud d'„*Islanda*“, qui a été jusqu'ici une énigme pour tout le monde. Le nom de „*Grislanda*“ est une faute d'écriture, ou plutôt de lecture, pour *Wrislanda*, qui est à son tour le même nom que „*Frislanda*“ et „*Reslanda*“, le nom „*Islanda*“ défiguré par les Arabes.

Quant aux 10 noms de localités de l'île de „*Frisland*“ qui étaient mis provisoirement de côté, on doit en trouver la patrie correcte ou vraisemblable dans le véritable Frisland de la géographie. Par une de ces méprises fréquentes que l'on doit à ce que M. Alex. v. Humboldt appelle „une fausse érudition“, l'arrangeur du texte et des figures de la carte des Zeni a transféré les 10 noms de la relation des voyages en Frislande sur l'île de „*Frisland*“ des cartes anciennes (Islande), ne reconnaissant pas la „*Fresia*“, „*Vresia*“, „*Frexia*“ de telles cartes comme le vrai „*Frisland*“.

Déjà M. Fr. Krarup écrit, dans son discours cité au commencement de ce travail: „*Frislanda*“ means North Friesland (western parts of the duchy of Slesvig)“ c'est à dire la „*Frislanda*“ des légendes du texte, et il se peut bien que l'on trouve, dans les contrées frisonnes, une patrie convenable et vraisemblable pour ce pays et ses dix noms cités dans le texte.

Le pays des Frisons, „*Frislandene*“, a subi, par l'effet de plusieurs inondations d'une étendue exceptionelle, des changements considérables après la période des Zeni, et l'on peut démontrer, à l'aide de l'histoire, que des contrées entières en sont disparues, de sorte que l'apparance du pays était tout autre alors qu'elle ne l'est aujourd'hui. La carte du Nordfrisland, par Johannes Meyer (vers 1650), représente ce pays 230 ans avant notre époque et environ 250 ans après le temps des Zeni; mais outre cette carte, on en possède une autre de la même grandeur et du même auteur où il a essayé de reconstruire avec grand soin le pays de Nordfrisland comme il était pendant le règne de Valdemar II ou vers 1240, donc 160 ans avant le temps des Zeni. Cette carte, qui s'appuyait sur de nombreuses données historiques, géographiques et traditionelles, a toujours été considérée comme un essai de reconstruction assez heureux et sûr.

En comparant maintenant les noms de localités et les cours d'eau de cette dernière carte avec ceux que l'on trouve dans le texte des Zeni, les noms des deux estuaires de la première carte: celui du nord, *„Nordere Tiefe“*, et celui du sud, *„Sudere Tiefe“*, rappellent tout de suite les noms de la carte des Zeni: *„Colfo nordero“* et *„Sudero colfo“*. D'après le texte, Zeno arriva, en suivant le dernier de ses estuaires, au port de *„Sanestol“*, où le poisson salé fut capturé, et d'après la carte de Meyer, l'on arrive, en suivant ce même estuaire, *„Sudere Tiefe“*, à une place nommée *Steinsolt*, dont le nom ressemble à celui de ce port et qui pourrait bien y correspondre. Du reste, la finale *„boll“* ou *„bull“* dans les noms de localités est très commune dans les pays des Frisons, tandis que ces noms commencent fréquemment par *„Sand“* (sable) ou sont dérivés de ce mot; il se pourrait donc bien que *„Sanestol“* fut une corruption de *„Sandsboll“*. Le texte des Zeni dit encore que l'on arriva, en tournant un promontoire, à *„Bondendea“*, et l'on rencontre sur la carte, en entrant par *„Nordere Tiefe“* une localité *„Bondum“* ou *„Bundum“*, nom qui approche beaucoup de *„Bondendea“*.

En examinant l'ensemble des noms de localités du texte dans la région géographique des évènements qui ont eu lieu pendant et peu de temps après le naufrage cité, on arrive à la conclusion qu'il n'y a pas de difficulté à voir dans la *„Frislanda“* du texte le pays des Frisons du Nord, le Nordfrisland. La question est donc, si la nature même et la population de cette contrée, à en juger d'après les traits isolés qui percent à travers les relations de voyage, se prêtent à cette interprétation.

D'abord les relations de voyage ne contiennent pas un mot qui pût faire supposer que la *„Frislanda“* fût une contrée montagneuse, hérissée de rochers et ayant des côtes élevées et abruptes, comme les îles de Féroé; ensuite, le pays ne paraît pas avoir présenté la moindre difficulté dans les mouvements très rapides de l'armée d'un côté du pays à l'autre. La „flotille“ seulement avait des difficultés à surmonter, et de très considérables.

Nicolò Zeno raconte que les côtes de la *„Frislanda“* présentaient des difficultés considérables à la navigation, parce qu'elles étaient démesurément remplies de bas-fonds et d'écueils — „immaniera piena di Seccagne, et di Scogli“. Il se pourrait que les papiers maltraités eussent contenu, au lieu de „scogli“, „scoli“ qui est généralement employé en italien vénitien pour indiquer des rigoles, des conduits, et dans ce cas, l'expression du texte: *seccagne et scoli*, représenterait admirablement les sables et les bas-fonds qui entourent le pays des Frisons et les rigoles qui s'y trouvent.

Ensuite lorsque *Nicolò Zeno* parle, dans sa lettre au frère *Antonio*, de la nature violente des habitants et de leur attitude menaçante envers les naufragés, qui était telle qu'ils ne durent, à ce qu'il paraît, leur vie qu'à l'intervention de *Zichmni*, ces traits ne conviennent que trop bien aux Frisons. La circonstance que les habitants se présentèrent en armes après le naufrage, indique de même une coutume frisonne. Nous rappellerons également la relation naïve, mais sans doute véridique, des exploits des vaisseaux de *Zichmni* dans le golfe méridional (colfo sudero), en faisant une razzia dans le port de *„Sanestol“*, où ils capturèrent quelques embarcations (navigli) avec du poisson salé.

Il est de même bien naturel que *Zichmni* parlât latin aux Vénitiens naufragés, pendant et après le naufrage, et celà ne doit guère nous étonner, puisqu'il est représenté comme un chef noble qui gouvernait une contrée d'une assez grande étendue. Les drapeaux nombreux que l'on étalait de tous côtés, afin d'honorer, comme le disent les relations de voyage, la marche triomphale de *Zichmni*, s'expliquent d'ailleurs facilement, si l'on se rappelle que les communes nombreuses des Frisons possédaient chacune son drapeau, dont elles se faisaient représenter à toute occasion.

Enfin, toute la piraterie qui perce à travers les relations de voyage, est parfaitement d'accord avec un pays comme celui des Frisons, et avec l'esprit du siècle.

Le résultat de toutes ces réflexions est donc, que plus on tâche de rassembler les rares indications et données du texte, en en formant des parties d'un grand tableau, disséminées, mais liées entre elles, plus elles se présentent dans le rapport qui vient d'être esquissé ci-dessus. Si même le *„Frisland“* qui est placé comme une grande île au milieu de la carte des Zeni, est indubitablement et effectivement l'Islande, la *„Frislanda“* des relations de voyage où a eu lieu le naufrage de *Nicolò Zeno* et où ont séjourné les frères Zeni pendant bien des années, ne saurait être aucun autre pays que le pays des Frisons, le Nordfrisland.

Un examen critique des autres parties de la carte fait ressortir des preuves indirectes à l'appui de l'interprétation de *„Frislanda“*. Il faut diriger particulièrement l'attention sur l'*„Engrouelant“* des frères Zeni, ce pays présentant sur la carte citée, par ses contours singuliers, son hydrographie et ses noms de localités nombreux, les conditions les plus nombreuses et les plus favorables à une interprétation assez sure. C'est aussi le pays sur lequel on a été le plus d'accord pendant trois siècles, mais il est de la plus grande importance pour l'histoire de la science que l'interprétation sur laquelle on a été d'accord soit parfaitement correcte.

L'*„Engrouelant“* des frères Zeni a été presque à l'unanimité considérée comme une carte du Groenland, et même comme une excellente carte de cette péninsule étendue. Dans les atlas du 16^e et 17^e siècle elle a été presque la seule représentation du Groenland que l'on possédât. L'*„Engrouelant“* a aussi beaucoup de ressemblance avec une carte de nos jours du Groenland, quant à ses contours généraux, de sorte que l'on ne saurait s'étonner des fortes expressions des anciens géographes sur cette ressemblance, surtout en considérant l'époque à laquelle la carte doit son origine.

Le secrétaire de la société de géographie anglaise, M. Major, y trouve non seulement une carte très présentable du Groenland, ce qu'en prouvent, à ses yeux, la configuration générale et les contours; mais elle est même pour lui tout-à-fait remarquable dans l'histoire de la géographie, puisqu'elle devance en connaissances le temps où elle a été dressée et qu'elle est même antérieure de plusieurs générations à l'époque de sa publication.

Toute explication de *„Engrouelant“* est dépourvue d'un fondement raisonnable, tant que l'on aura négligé d'étudier séparément les deux sources — la carte d'un côté, le texte de l'autre.

Seulement une méthode de ce genre peut être considérée comme correcte, et en l'adoptant dans ce cas, l'*„Engrouelant“* deviendra, d'après la carte, un pays qui paraît, comme le *„Frisland“*, avoir été construit sur la carte par Zeno lui-même; ce serait au moins une contrée qui aurait eu des rapports intimes avec les „Frisons“ et „les pays frisons“, pays même qu'il faut supposer avoir formé une partie intégrale du Nordfrisland. L'*„Engrouelant“* serait donc, d'après la carte, aussi loin que possible d'être le Groenland de nos jours.

En considérant l'image géographique de l'*„Engrouelant“* que présente la carte (Pl. IV), il faut tout d'abord admettre que cette péninsule remarquable s'étend sur plus de 10° de l'hémisphère, qu'elle paraît plus grande que la Norvège et la Suède ensemble, et qu'elle a une ressemblance frappante, dans sa configuration et dans ses contours, avec le Groenland des deux derniers siècles; la circonstance qu'elle corresponde aussi à ce pays par sa position suivant les degrés de latitude, ne compte pour rien, vu que les degrés de la carte n'y ont été appliqués que lors de sa publication. Mais après avoir admis cette ressemblance frappante à première vue avec le Groenland, on ne peut guère, de l'autre côté, fermer l'oeil sur diverses singularités qui doivent nécessairement éveiller des doutes sérieux sur la carte comme carte du Groenland, surtout si cette dernière devait être basée sur des informations personnelles.

Voici les singularités les plus frappantes:

1°. Il y a, il est vrai, sur les lignes étendues des côtes de *„Engrouelant“* un grand golfe sur la côte occidentale; ce golfe on l'a pris pour le golfe de Disco du Groenland; mais du reste les contours n'indiquent aucuns des golfes nombreux et profonds si caractéristiques de ce pays. Au lieu de golfes étroits et profonds, la carte présente beaucoup de cours d'eau ou de fleuves qui coulent en différentes directions de l'intérieur vers la côte. Une *f.* (ital. *fiume*, fleuve) placée devant les cours d'eau, confirme la supposition que ce sont des fleuves. Graphiquement, le pays est donc représenté comme n'ayant presque pas de golfes profonds, mais beaucoup de cours d'eau. Tandis que les autres îles et pays de la carte n'ont pas d'indications correspondantes, les cours d'eau de cette carte traversent l'intérieur du pays et doivent nécessairement, en connexion avec l'indication de deux régions montagneuses, produire l'impression sur l'observateur, que le cartographe a dû mieux connaître l'„*Engrouelant*" que les autres pays de la carte, et non seulement ses contours, mais même son intérieur.

2°. La côte orientale de l'„*Engrouelant*" s'étend considérablement vers l'est en passant par le nord, jusqu'à se réunir avec la Norvège à l'aide d'une côte distincte, mais représentée, il est vrai, comme la limite problématique entre l'eau et la terre, par l'inscription de „mare et terre incognite", qui se trouve vers l'extrémité occidentale.

3°. Les côtes de l'„*Engrouelant*" contiennent beaucoup de noms, et ces noms ne ressemblent ni aux noms de localités des Esquimaux, ni à ceux des Groenlandais proprement dits, c. a. d. des colonistes islandais-norvégiens connus des Sagas.

4°. Le nom d'„*Engronelant*" qui se trouve sur la carte pour la grande péninsule considérée comme le Groenland de nos jours, commence par le singulier préfixe „En" qui fait que le mot nous devient étranger et d'autant plus que l'on doit évidemment lire „*Engrouelant*" et non „*Engronelant*", la lettre *n* étant une faute d'écriture pour *u* ou *v*.

Mais outre les doutes que doivent provoquer ces singularités, il y en a d'autres qui méritent d'être cités. On découvre ainsi, en suivant la côte orientale de l'„*Engrouelant*", tout au nord-est, la représentation grafique d'une grande église, à côté des noms de „*St. Thomas*" et „*Zenobium*", et l'on sait cependant qu'un tel établissement est absolument inconnu sur la côte orientale du Groenland. Près de l'église se trouve une montagne de forme un peu conique, du sommet de laquelle sortent des tourbillons de feu et de fumée; si le dessin doit indiquer un volcan, comme on le prétend en général, il faut objecter avec raison que les volcans sont inconnus dans le Groenland.

Mais de toutes les raisons qui s'opposent à ce que la carte „d'*Engrouelant*" puisse représenter le Groenland, celle qui a le plus de valeur, c'est que les nombreux noms de localités et de cours d'eau qui se trouvent le long de la côte orientale de l'*Engrouelant*, et qui équivalent en nombre à ceux de la côte occidentale, sont absolument en contradiction avec le Groenland de nos jours, où il serait impossible d'en faire la levée, et, d'après les Sagas et les relations que l'on a reçues des habitants du Nord, et qui vont au delà du temps des Zeni, les circonstances n'étaient guère différentes alors.

Il n'est pas permis de révoquer en doute qu'une carte comme celle de l'„*Engrouelant*" des Zeni, qui est munie d'une longue série de noms caractéristiques, ne représente une contrée connue des Zeni ou de *Zichmni*, et non pas une oeuvre de pure imagination. Mais alors il faudra se demander, qu'elle est la contrée du Nord que l'on a voulu représenter? On ne possède, au fond, pour toute réponse, que l'étude de l'épigraphie d' „*Engrouelant*". Cette étude a été stérile jusqu'ici, mais on peut espérer qu'elle parviendra, avec le temps, à nous révéler assez, pour que l'on puisse dépasser la position absolument négative que nous occupons dans ce moment et qui se réduit à savoir que l'„*Engrouelant*" n'est pas le Groenland.

Quoique la carte d'„*Engrouelant*" ne soit pas munie de noms au même degré que la carte de „*Frisland*", elle ne contient cependant pas moins de 24 noms, 13 sur la côte occidentale et 11 sur la côte orientale de la péninsule. Ces noms sont divisés en deux groupes, dont une moitié, représentant des cours d'eau, est suivie du mot „*fiumen*", ou son abréviation „*f*", et l'autre du mot „*promontorium*", ou ses différentes abréviations, obtenues en en retranchant la première ou la dernière syllabe. D'après l'usage de ces temps, le mot „*promontorium*" signifie, sans doute, non seulement un promontoire ou un cap, mais aussi toute la contrée située entre deux golfes ou deux fleuves. De tous les 24 noms, un seul n'est pas suivi des désignations citées, et c'est la localité marquée d'un signe de ville et placée à l'extrémité nord-est de la carte sous le nom de *„S. Thomas; Zenobium"*; le signe représente d'ailleurs une église isolée ayant sur l'extrémité occidentale une tour plus haute et une grande croix sur l'autre extrémité.

Tous les noms de la carte d'*„Engrouelant"* se distinguent par leur forme brève, ne formant qu'une ou deux syllabes. Mais on a justement fait observer que ces formes brèves peuvent bien être des abréviations, ce dont on a assez d'exemples dans les cartes du 15e et du 16e siècle.

Voici les noms, en commençant par le nord du côté occidental et en continuant jusqu'au sud: *Neum* p. *nha* p. *sadi* p. *Diuer* f. *Peder* f. *Hit* p. *Ei?ste. Jiauer* p. *Han* f. *Hoen* p. *Nice* f. *Af* p. *Auer* f. *Trin* p. et en tournant la pointe méridionale et en continuant du S. au N.: *Han* f. *Munder* p. *Lande* f. *Ghi (?Glu)* p. *Hian* p. *Naf* f. *Cha* p. *Boier* f. *Ther* p. *S. Tomas. Zenobium.*

Il y a, quant à la carte d'*„Engrouelant"* des frères Zeni, une circonstance singulière qui ne s'est pas reproduite pour ce qui regarde la carte de *„Frisland"*, et c'est que la même série de noms que l'on trouve sur la carte originale de 1558, se retrouve aussi sur deux cartes qui accompagnent les deux éditions in-folio de *Ptolemæi Cosmographia*, de 1486 et 1482, par Nicolai Donis; les cartes ont donc été publiées 72 à 76 ans avant la publication des voyages des Zeni, et l'on sait même qu'elles ont été construites en 1470, ou 88 ans avant 1558. Les noms y sont aussi placés dans un pays de l'extrême Nord, qui forme une péninsule en partant de la partie la plus septentrionale de la Norvège. La péninsule d'*Engrouelant* sur les cartes de Donis paraît, dans sa forme transformée, ressembler trop aux figures particulières qui caractérisent tous les pays qui se trouvent sur les mêmes cartes, pour qu'elle ne soit pas fondée sur la même conception de la configuration des pays en question. Le cartographe Nicolai Donis, était, il est vrai, du couvent des bénédictins de Reichenbach en Allemagne, et les deux éditions citées de la Cosmographie ont été imprimées à Ulm, mais l'éditeur était un Vénitien *(Opera et Expensis Justi de Albano de Vinetiis per provisorem suum Johannem Reger)*, et il lui a donc été d'autant plus facile d'avoir connaissance de ce qui se trouvait parmi les papiers de la famille Zeni, et d'en faire emprunt.

Mais d'où provient maintenant cette longue série de noms de localités et où vise-t-elle?

Elle ne rappelle pas les noms qu'ont donnés les habitants du Nord aux demeures, que l'on connaît des Sagas ou des descriptions que nous avons du Groenland — à peine y a-t-il plus d'un des noms cités, *„Peder"*, qui ressemble à une des formes du Nord (p. ex. *„Pedersvig"*); — il y a encore moins de ressemblance avec les noms de localités esquimaux du Groenland de nos jours. La série en question a plutôt de la ressemblance avec des noms des côtes et des îles frisonnes ou à moitié frisonnes. Il y a surtout une contrée dont les noms de localités semblent avoir leur représentants dans la série, et c'est la péninsule frisonne d'*Eiderstedt*, formée, il y a des siècles, de trois îles, *Eiderstedt*, *Everschopp* et *Utholm*, qui furent réunies plus tard. Nous citerons d'abord quelques substantifs de cette langue qui auraient peut-être été employés comme noms de localités: *aver* (= aber), embouchure d'un fleuve ou d'un cours d'eau; *munder*, paraît avoir eu le même sens dans le Slesvig; *Han* ou *Ham*, l'anglais „home"; *Spichbod* (sur la carte de Donis) boutique, lieu de dépôt. D'autres noms ressemblent à des noms de localités de l'Eiderstedt: p. ex. *Hit* p. (= *Hits* — ou *Hitz-banc*, ou l'on cherchait l'ambre jaune); *Jiauer* (= *Jabber*), *Peder* f. (= *St. Peder*), *E?ste* (= *Ehste*), etc.; et il faut encore remarquer que ces derniers quatre noms appartiennent à des communes de l'Eiderstedt de nos jours qui se touchent presque. Ces ressemblances ont été si frappantes, qu'elles suggérèrent d'abord la pensée, que *Zichmni* et les Zeni eussent nommé les localités de l'*„Engrouelant"* d'après les noms du lieu natal de leurs marins frisons; mais dès que les ressemblances devinrent plus fréquentes, l'idée se présenta qu'il se pourrait bien qu'une contrée des Frisons du Nord, ou l'*Eiderstedt*, eût été cartographiée et munie du nom d'*„Engrouelant"*. On trouvera facilement dans l'*Eiderstedt* des noms tels que *Sand*, qui ressemblerait au *„Sādi"* de la carte, une dune, *„Düne"*, qui expliquerait le *„Diuer"* de la carte, et le nom *„Boier"* f. trouverait son nom correspondant dans *„Boer"* ou *„Bur"* (*Bur-*

kog, *Bur*mannaveg) ou dans *„Boier“*, embarcations pour le transport de la tourbe.

Les correspondances et les rapprochements cités entre les noms de l'*„Engrouelant“* et les noms de localités de l'Eiderstedt paraissent déjà donner une solution de la question telle, qu'il faut insister sur leur parenté comme Frisons du Nord, tant que l'on ne démontrera pas des ressemblances au moins tout aussi grandes entre les noms de l'*„Engrouelant“* et ceux d'autres contrées. D'ailleurs il faut se rappeler que la contrée où il y a le plus de ressemblances entre les noms de localités, deviendrait, en adoptant cette explication, la contrée voisine de celle où l'on doit chercher, avec le plus de vraissemblance, la *„Frislanda“* du texte.

Après avoir épuisé tous les indices que peuvent donner, d'une manière naturelle, les séries de noms, à l'explication de l'*„Engrouelant“*, énigmatique jusqu'ici, il faudra passer à l'examination du texte des relations de voyages sur l'*Engroueland*.

La légende de l'*„Engroueland“*, comme on la trouve dans le texte du livre, parle d'un pays situé très au nord, et ayant un climat très rude, car on y dit qu'il y a neuf mois d'hiver et seulement trois mois d'été; mais c'était tout de même un pays qui n'était guère sans ressources naturelles et où la vie était à beaucoup d'égards assez commode. La preuve en est que les Zeni y trouvèrent, lors de leur première visite dans sa partie nord-est, une église considérable, vouée à Saint Thomas, et un monastère, *„monistero“*, situé tout près et possédant de grands et beaux édifices, habités par des religieux dominicains.

Ces religieux y sont représentés d'une manière très favorable, quant à leurs connaissances, à leur sagesse et à leur habilité pratique à beaucoup d'égards, et enfin à cause de leurs soins intelligents envers leur entourage, qui les vénérait comme des êtres supérieurs.

Ils étaient entourés d'une population nombreuse et paraissant heureuse, composée d'ouvriers, de chasseurs et de pêcheurs; ces ouvriers étaient tous au service des pères qui payaient bien leurs différents travaux.

Les voyageurs étaient étonnés en observant comment les moines avaient su tirer parti d'une manière intelligente des sources chaudes et bouillantes des environs, les employant, soit à la préparation des aliments, soit au chauffage de l'église, soit à l'arrosage des jardins, qu'ils appréciaient beaucoup.

Il n'a pas été moins curieux, pendant des siècles, de lire la description des voyageurs d'une montagne *(monte)* ou d'une colline, d'où sortait de la fumée ou du feu, comme si c'était le Vésuve ou l'Etna, et des masses incandescentes employées, au lieu de pierres, à la construction des murailles et des voûtes des édifices des moines, après que leur refroidissement les eut rendues si dures que l'on ne pouvait les briser qu'au moyen d'instruments en fer. On extrayait aussi du foyer de la montagne, en les faisant sortir par ses ouvertures, des masses singulières qui formaient, après avoir été arrosées d'eau, du ciment ou de la chaux d'une blancheur éclatante, très liante et capable de se conserver indéfiniment dans des réservoirs. Les voûtes et les arcs construits avec de tels matériaux, étaient si légers, qu'ils conservaient leurs belles formes, malgré l'absence de tout support.

Les frères avaient construit, à l'aide de ces matériaux seulement, tant de bâtiments et de murailles, que c'était étonnant à voir. Leurs maisons étaient jolies et surtout commodes; elles étaient hautes et avaient le toit en biais.

Le port trahissait une navigation animée; il contenait de nombreux navires, même en hiver; mais ils étaient alors retenus par la glace et devaient en attendre la débâcle jusqu'à l'année suivante.

Les vaisseaux venaient „des îles voisines“, d'un „cap au-dessus de Norvège“ *(„Capo di sopra Norvegia“)* et de *„Treadon“*. Ils apportaient du blé, des étoffes pour les vêtements, des objets travaillés en bois et du bois de chauffage.

On donnait en échange des poissons séchés et des peaux d'animaux, et ces deux objets étaient, assurait-on, si recherchés, que l'on pouvait en acheter tout ce que l'on désirait.

Les habitants vivaient de gibier et de poisson provenant surtout des ouvertures que l'écoulement de l'eau chaude des sources produisait dans la glace et qui attiraient une grande quantité d'oiseaux aquatiques et de poissons. Quelques-uns de ces oiseaux sont appelés, dans le texte, *„polli“*, poules.

La population des environs avait ses maisons *(case)* autour du mont *(al monte)* ou des montagnes, et ces maisons avaient une forme particulière, devenant plus étroites vers le haut en y laissant une ouverture qui donnait accès à l'air et à la lumière. Le sol sur lequel elles reposaient, conservait toujours sa chaleur.

Le pêcheurs se servaient de bateaux, de la forme d'une navette de tisserand, composés d'une double couche de peaux de phoques, cousues ensemble et tirées sur une membrure formée des ossements du même amphibie. Dans un tel bateau, ils se laissaient tranquillement emporter par les vagues, même si la mer était troublée par une tempête. Il y avait au fond du bateau un conduit en peau, de la forme d'une manche et que l'on fermait avec des courroies, à l'aide duquel on chassait l'eau.

La nature du texte des frères Zeni, qui n'est qu'un conglomérat de fragments détachés dont les auteurs eux-mêmes ne comprenaient guère la connexion, ainsi que les faits bizarres relatés à l'endroit cité qui ne se rapportent à aucune localité du Nord, font qu'il est impossible de considérer la relation comme un ensemble continu. Le seul but d'un examen critique doit donc être de démontrer, si cela est possible, la patrie probable des substances hétérogènes mêlées arbitrairement à la relation sur l'*Engroueland.*

En analysant maintenant ces substances, on verra qu'ils se rapportent tous aux contrées visitées et cartographiées de l'*Engroueland* et de *Frislanda*, c'est-à-dire donc au Nordfrisland et à l'Islande. Il y a seulement une seule exception, et c'est le bateau décrit qui est évidemment un „Kajak“ esquimau. Mais en considérant que deux de ces „Kajaks“ avaient été importés en Norvège sous le roi Hakon VI et suspendus aux murs de l'église d'Oslo („pro spectaculis muro appensas“), où ils ont dû être vus et admirés par une quantité de monde, et que la Norvège avait des rapports très fréquents avec les pays des Frisons, on arrive à la conclusion que la description des Kajaks du texte est absolument sans conséquence comme preuve pour ceux qui veulent que les Zeni aient visité le Groenland, ou que l'*Engroueland* soit le Groenland de nos jours.

Du reste le climat rigoureux, les neuf mois d'hiver et les trois mois d'été, ainsi que leur influence sur la navigation, sont des faits qui s'adaptent parfaitement à l'Islande, et beaucoup mieux qu'au Groenland, comme on l'avait cru jusqu'ici.

En beaucoup d'endroits, près de la côte d'Islande, il y a des sources chaudes, nommées „Hverer“, et l'on sait que les habitants en ont, de tous temps, tiré parti de différentes manières.

De l'autre côté, les volcans, ou les montagnes qui laissent sortir de la fumée et du feu, conviendraient mieux, sans doute, à l'Islande, où il y a des volcans, qu'au Groenland, où il n'y en a guère. Mais si l'on veut être juste, des volcans tels que ceux qui sont décrits dans le texte, ne doivent pas être placés en Islande, mais tout simplement dans les marais frisons ou dans l'Eiderstedt. Car une colline ou une montagne, caractérisée, pour les compatriotes des Zeni, comme lançant des tourbillons de fumée et de flammes, comme le Vésuve et l'Etna, mais dont les masses intérieures deviennent, par le refroidissement, des matériaux de construction excellents et solides, s'appelle tout simplement une tuilerie; et quand les masses tirées du foyer donnent, étant arrosées, un ciment blanc comme la neige, c'est un four à chaux ordinaire, et les réservoirs cités sont des fosses à chaux *(conserva)* et rien que cela.

On peut encore citer les preuves suivantes tirées de la carte et du texte, afin de démontrer qu'il est correct d'interprêter de la sorte ce point important, et de supposer que les prétendus volcans des commentateurs étaient des oeuvres artificielles. D'abord on voit sur la carte un canal ou un fossé qui entoure le mont fumant; ce canal indique naturellement le large fossé *(Graft, groove)* qui entoure toutes les habitations des pays marécageux, construites, afin de les protéger contre les inondations, sur des collines ou des monts artificiels *(Berg, Werft)*; et quant au texte, on y découvre, dans une petite phrase sur la dernière expédition à l'*Engroueland*, l'aveu surprenant que les chefs acquirent l'espoir de trouver le pays habité en voyant le mont qui lançait du feu et de la fumée, conclusion singulière, si l'on avait cru voir un véritable volcan.

Les signes de la carte qui paraissent indiquer des montagnes ou des séries de monticules, n'indiquent réellement que des dunes proëminentes. Sur la carte citée des pays des Frisons par Johannes Mejer, les dunes sont représentées de la même manière. Les habitants de ces contrées les appellent eux-mêmes montagnes *(Berge)* ou montagnes de sable *(Sandberge)*, afin de les distinguer des monts artificiels *(Berge*, *Barge*, ou *Warfte*, *Werfte*, etc.*)* sur lesquels sont construites les habitations ou les maisons.

Les navires nombreux qui étaient forcés de rester enfermés pendant l'hiver, paraissent plutôt indiquer le pays des Frisons que l'Islande; et il en est de même des localités avec lesquelles ils étaient en communication; car il n'y a pas d'îles situées près de l'Islande. et quant à *Treadon*, il est vrai que l'on a tâché de l'expliquer par *Trondhjem*, quoiqu'il y ait sur la carte de Norvège deux autres noms, *Trondo* et *Druten*, de cette ville, mais il est plus vraisemblable que c'est ou le nom de la ville de *Treia*, ou la navigation sur la rivière *Trenen (= Treadonde?)*, qui est caché sous la dénomination de *Treadon*; car *Treia* est environnée de grandes forêts dont les produits — bois de construction et bois de chauffage — sont transportés de nos jours à la ville de Tønningen, et au-delà, en descendant la rivière citée.

La méthode de payer les marchandises en „peaux“ et en „poisson salé“ se prête à l'Islande à ne pas s'y méprendre.

Enfin, quand on raconte que l'on recueillait des oeufs d'oiseaux et que l'on prenait quantité d'oiseaux, cela se rapporte, en général, tout aussi bien à la côte de Nordfrisland qu'à l'Islande; mais dès qu'il est question d'ouvertures dans la glace causées par l'eau chaude des sources, cette partie de la chasse, au moins, se prête évidemment à l'Islande.

Une analyse critique des relations de voyages aboutit donc à la conclusion que tout ce qui dans le texte ne paraît pas être des souvenirs d'Islande, peut généralement d'une manière naturelle, ou au moins sans grande difficulté, être envisagé comme des fragments de souvenirs du Nordfrisland qui peuvent, assez à bon droit, être appliqués particulièrement à l'Eiderstedt. Mais comment s'expliquer qu'une contrée des Frisons du Nord ou de l'Eiderstedt ait eu un nom tel que celui d'*„Engroueland“?*

Quant au nom il faut observer d'abord, que même si le nom d'*„Engroueland“* paraît bien étrange à tout le monde quand on le prend pour une forme du mot „Grønland“, il n'en est cependant pas de même pour une oreille du Jylland occidental, lorsqu'on prend le nom dans le sens de „Marskland“ (sol marécageux). On pense alors aux dénominations usuelles que l'on emploie comme noms collectifs pour les terrains marécageux protégés par des digues. Ces terrains ont été gagnés sur la mer à l'aide de la bêche *(Spaden)*; on les appelle donc „Spadelande“, „Spatelande“, mais aussi „gegrabene Lande“, „aufgeworfene Lande“, „opgeworpen Landt“ (terrains soulevés à l'aide de la bêche).

Lorsqu'un si grand nombre des faits cités de l'*„Engroueland“* des Zeni visent aux pays des Frisons et surtout à l'Eiderstedt, on ne peut se détacher de l'impression que le nom de la péninsule en question soit assujetti à la même règle. D'après le dictionnaire de *Richthofen* („altfrisisches Wörterbuch“), le verbe „creuser“ est exprimé par *grova* ou *griova*, partic: *griovd* ou *greveth*; *„Engroueland“* signifierait donc, à en juger d'après des compositions analogues en frison pur ou mêlé: terrain creusé ou pourvu de digues *(indgrobet Land*, ou *Indregrobsland).* Dans quelques-unes des contrées marécageuses, le mot *Groove* veut dire la partie intérieure et la mieux protégée d'un terrain qui est pourvu de digues. (Voir *Benzler*, Lexicon der beym Deich- und Wasserbau auch beym Deich- und Dammrecht vorkommenden, etc. Kunstwörter und Ausdrucke, etc. Leipzig 1792).

Il faut donc supposer que le nom de la péninsule *Engroueland* était un nom connu et usité dans le pays des Frisons, et qu'il n'a probablement guère subi de changements, ni d'un côté ni de l'autre, dans le but de donner au pays visité et à la cartographie en question l'apparence d'être le Groenland de l'extrême Nord avec lequel il n'a rien du tout à faire.

En résumant ces examens critiques, on arrive aux résultats suivants:

Le *Frisland* de la carte des *Zeni* est l'Islande, et n'est guère le groupe des îles des Féroé.

La *Frislanda* du texte des *Zeni* est le pays des Frisons du Nord (Nordfrisland) et surtout le pays maritime de *Strand*frisland.

L'*Engroueland* de la carte des *Zeni* n'est nullement le Groenland, mais une contrée marécageuse des Frisons du Nord, selon toute probabilité l'Eiderstedt.

L'*Engroueland* du texte des *Zeni* n'est pas davantage le Groenland; mais ce qui est intelligible de ce texte contient une vraie mosaïque de traits rappelant tantôt l'île d'Islande, tantôt les pays marécageux de Nordfrisland, mais quant au Groenland, ne contenant pas un seul trait d'expérience personnelle.

Les *Zeni* n'ont donc pas été en Groenland et ils ont encore moins fait le tour de ce continent en naviguant le long de ses deux côtes. Les assertions insensées sur les connaissances de ces deux frères concernant différentes parties de l'Amérique, 150 ans avant Colomb, perdent par là toute espèce de fondement.

M. *Bamps:* Je crois pouvoir remercier, au nom du Congrès, M. le professeur Japetus Steenstrup de son intéressante communication relative à la carte si remarquable des frères Zeno. Une chose assurément faite pour étonner, c'est l'imperfection de la cartographie ancienne, où l'on remarque de si nombreuses et de si persistantes dissemblances. La projection géométrique n'était point connue, à la vérité; mais les anciens possédaient déjà, depuis Pythagore et Aristote, des notions assez exactes de la forme et des dimensions de la Terre. Et pourtant combien de siècles n'a-t-il pas fallu pour établir un accord entre les cosmographes! L'ignorance presque complète des sciences exactes, l'état rudimentaire des procédés et des instruments d'observation, l'insuffisance des tables des mouvements célestes, furent évidemment cause des progrès tardifs de la cartographie; néanmoins n'est-il pas surprenant qu'à l'époque où les voyages de navigation éloignée devinrent si fréquents, où les découvertes se multiplièrent, les cartes marines soient demeurées si imparfaites? Elles consignent les renseignements nouveaux sans méthode et sans ordre, et les cartographes du XV^{e} siècle semblent avoir eu à cœur de travailler plutôt à la perturbation des idées géographiques qu'à leur développement. Les navigateurs de cette époque avaient surtout recours à deux méthodes: celle de la Rose des vents, qui consistait à indiquer sur la carte les positions des terres visitées d'après les distances parcourues en les rapportant plus ou moins exactement aux points cardinaux; et celle des déterminations astronomiques des coordonnées des lieux rencontrés. La première laissait à désirer, parce qu'elle dépendait d'une orientation approximative; la seconde, bien que plus scientifique en apparence, n'était pas plus exacte, parce qu'en obtenant, au moyen d'une observation astronomique, le tracé des latitudes, le même système ne pouvait donner, avec les procédés dont on disposait, aucune précision aux longitudes. Il en résultait que les voyageurs ne parvenaient à établir aucune donnée positive sur la configuration des mers et des pays parcourus. Pour cela, il eut été nécessaire de recourir à une projection géométrique du globe terrestre, progrès qui ne fut réalisé que plus tard. Une inextricable confusion s'introduisit ainsi peu à peu dans la cartographie, et les nombreuses expéditions qui datent de cette période de l'histoire de la géographie, accrurent au début les difficultés que rencontraient ceux qui se consacraient au XV^{e} et au XVI^{e} siècles à la construction des cartes. Élucider les points obscurs de l'ancienne cartographie est donc une tâche des plus ardues, mais elle est du plus grand intérêt et de la plus évidente utilité pour la connaissance de l'Amérique précolombienne. Nous devons certes une vive reconnaissance à M. Steenstrup de s'y être appliqué avec tant de zèle. C'est principalement aux sessions de Bruxelles et de Madrid que des communications relatives

à la cartographie américaine ont été faites au Congrès: le regretté colonel d'état-major Adan, dans la première de ces sessions, et M. le capitaine de vaisseau Cesáreo-Fernandez Duro, dans la seconde, ont, entre autres, présenté de savants Mémoires de ce genre. Il est à espérer que les Américanistes qui font de cette spécialité difficile l'objet de leurs études, continueront à tenir le Congrès au courant du résultát de leurs travaux.

M. *Irminger* prononce le discours suivant: *Nautical remarks about the Zeni-voyages.*

Authors of different nations have written on the voyages of the Zeni, and most of them have meant, that Zeno's Frisland was the Færøe-Islands.

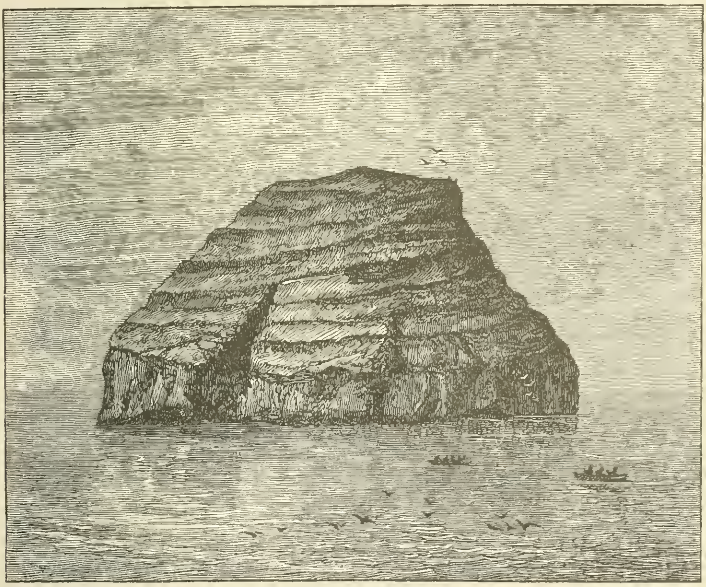
If these authors, some of whom were highly scientific men, had been well acquainted with the localities of Iceland and the Færøe-Islands. I feel convinced, they would hardly have supported their opinion, that Zeno's Frisland was the Færøes.

I wrote a treatise concerning the Zeno question, which was published in the Journal of the R. G. S. of London for 1879, where I declared: *„Zeno's Frisland is Iceland and not the Færøes“.* Mr. Major in London, who some years before had published a work, entitled: „The voyages of Nicolo and Antonio Zeno“, and whose opinion was, that Zeno's Frisland was the Færøes, replied in the same journal of the R. G. S., and maintained his opinion, saying: *„Zeno's Frisland is not Iceland, but the Færøes“.*

I only take the liberty to mention one proof of his arguments; Zeno writes in a passage of his voyages: „Steering westwards, we discovered some islands, subject to Frislanda, and passing certain shoals, came to Ledovo, where we stayed seven days to refresh ourselves, and furnish the fleet with necessaries.“

This Ledovo Mr. Major, as well as other authors, mean is Lille Dimon, one of the Færøe-Islands.

Let us examine that island, Lille Dimon, of which I subjoin a sketch: Lille Dimon almost resembling a hay-cock, rises steep out of the almost constant heavy seas of the North-Atlantic; it is 1299 feet high, and its greatest diameter at the level of the sea, is about half a mile (between 3000 and 4000 feet). There is no port, no anchorage, no lee-side; almost always breakers, more or less against that almost perpendicular rocky coast, very often through the strong tide, race whirling round the island, increasing in violence. The island is accessible only at one single point, and this only in calm weather; it is besides so steep too, that one must be accustomed to climb almost perpendicular rocks to get ashore, and no fresh water is to be found.



Certainly the fleet did not stay here, at this uninhabitable spot for refreshment and necessaries, where nothing is found but rock and a little grass.

Other relations of voyages from Zeno, which Mr. Major pretends to have been between the Færøe-Islands, are no more convincing.

Zeno says in his Italian description of his voyages, that Frislanda is somewhat larger than Ireland (Frislanda, che è isola assai maggiore che Irlanda). If Zeno had been on the Færøes

he would directly, by going to any elevated place in the different islands, have observed, that he could see the ocean all around these small islands.

I have ascended the highest summit of these islands, the Slattare-Tind, about 3000 feet above the level of the sea, and the whole group of all these small rocky islands, with their straits between them, were all visible, with the ocean all around. Zeno, as an experienced and intelligent navigator, would never have said, that these small islands were somewhat larger than Ireland.

But as for Zeno's chart, it will be observed, that Zeno's Frisland has very much resemblance with Iceland; it is really drawn so well, that none of the other lands on his chart are so correct as his Frisland; not only the configuration of the coast, but likewise the names laid down on Zeno's Frisland, have so much resemblance to the names in Iceland of this day, that Zeno's Frisland must be Iceland.

I now hope, that we shall no more anywhere read, that Zeno's Frisland was the Færøes — but Iceland.

M. *Bamps:* Ayant l'honneur d'occuper en ce moment le fauteuil de la présidence, je crois, en clôturant cette séance, pouvoir profiter des deux remarquables communications que vous venez d'entendre, pour résumer à grands traits l'état de la cartographie américaine avant et après la publication de la carte des frères Zeno. Il me semble opportun, en effet, de faire voir au Congrès tout l'intérêt qui s'attache aux anciennes cartes des contrées septentrionales du Nouveau-Monde. Je n'ai pas l'intention de vous parler de la découverte de l'Islande, fixée au VII^e^ siècle par quelques légendes, ou attribuée, au IX^e^ siècle, aux Danois, sous la conduite de Gardar, et plus tard aux Norvégiens, guidés par Ingolfr. Je ne vous rappellerai pas non plus les anciennes chroniques qui racontent l'expédition des Normands à la „Grande-Islande“, qu'ils trouvèrent à l'ouest de l'Islande; ni les voyages des Scandinaves aux îles Féroé et au Groenland, dans le courant des IX^e^ et X^e^ siècles. Je n'ai pas davantage la prétention de vous entretenir des découvertes faites par les habitants du Nord au XIᵉ siècle et leurs explorations dans le Markland et le Vinland. Ces divers points, d'une si réelle importance, ont été étudiés par de plus compétents que moi. Mais les savants travaux que viennent de nous communiquer M. M. Irminger et Steenstrup, me fournissent une occasion d'exposer rapidement au Congrès les anciennes notions géographiques qu'on possédait sur le nord du nouveau continent et d'attirer votre attention sur l'intérêt tout spécial qu'offre à cet égard l'étude de la cartographie primitive.

Ptolémée, qui vivait à Alexandrie en l'an 130 de notre ère, essaya le premier de donner un système complet d'astronomie, appliqué à la construction des cartes. Il recueillit toutes les déterminations connues de latitude et de longitude, et jeta les fondements de la méthode des projections. C'est dans le complément de Ptolémée que les régions scandinaves se montrent pour la première fois avec une graduation complète. Dès 1360, l'*Imago mundi* de Ramulfus de Hyggeden renfermait déjà une île qu'il désigne sous le nom de *Wrisland* ou *Wyntland*, dans laquelle certains auteurs ont voulu reconnaître le Vinland des Scandinaves et d'autres les îles Féroé. Semblable fait démontre bien qu'on se préoccupait, assez longtemps avant le voyage des frères Zeno, des découvertes faites fort anciennement par les navigateurs du Nord. Ce ne fut que vers la fin du XIVᵉ siècle que ces deux nobles Vénitiens voulurent visiter les terres et les îles trouvées par les Scandinaves. Ils avaient entendu parler d'une île nommée Estotiland, reléguée à mille milles à l'ouest de Frisland, ainsi que d'un pays situé au sud de cette île, et ils ambitionnèrent d'en constater par eux-mêmes l'existence. La relation de leur remarquable voyage fut connue de leurs contemporains et la carte qu'ils en dressèrent parvint jusqu'à nous. Ils méritent incontestablement d'être considérés, après les Scandinaves, comme les promoteurs des voyages à l'Occident, car ils parcoururent, avec le seul but de l'explorer, une partie de la mer du Nord. La carte dressée dans le périple décrit par eux, indique le Groenland et d'autres terres au sud-ouest de ce pays. Cette carte paraît avoir été dessinée vers 1390, mais elle ne fut publiée qu'en 1558, par un des descendants des grands navigateurs italiens. Elle est digne de toute l'attention des géographes. Le Groenland s'y trouve figuré, séparé de la Norvège; la forme de l'Islande est à peu près celle qu'on lui connaît aujourd'hui; l'Estotiland paraît être l'île du Cap Breton. Quelques cosmographes ont voulu voir dans l'Estotiland de la carte de Zeno, une île à l'embouchure du fleuve Saint Laurent. Alors le continent situé au Sud serait la Nouvelle Écosse, et Icaria pourrait être Terre-Neuve. Ce qui dépare cette carte et déroute ceux qui l'examinent, c'est que les îles ont une grandeur disproportionnée. Le *Frisland* est une grande île, au sud de l'Islande. Or, il n'existe là que l'archipel des Féroe; c'est ce qui a donné lieu aux doutes de certains géographes, et aux recherches que M. M. Steenstrup et Irminger viennent de nous exposer si clairement. Ces deux savants collègues se sont prononcés en faveur d'une identité entre le *Frisland* et l'Islande, et le Congrès reconnaîtra la force de leurs arguments. Je n'ai nulle qualité pour donner mon avis à cet égard.

Quant à l'Estotiland qui se trouve sur la carte de Zeno, il fut signalé dès 1476, de même que les côtes du Labrador, par Jean Scolnus, gentilhomme d'origine polonaise, attaché au service du roi Christiern II de Danemark. La Bibliothèque royale de Bruxelles possède une carte intitulée: *Tabula Daciæ, Norvegiæ et Gotiæ*, laquelle est un complément de la Géographie de Ptolémée et reproduit les contrées septentrionales. Cette carte est de 1483; elle donne au Groenland une forme différente de celle que la carte de Zeno affecte à ce pays; le *Frisland*, ni l'Estotiland ne s'y voient point, pas plus que les grandes îles figurées au Sud par le cartographe italien. Mais une chose remarquable, c'est qu'un golfe étroit, entre le Groenland et la Norvège, remplace la vaste mer dessinée à cet endroit par Zeno.

Un géographe allemand, Martin Behaïm, de Nuremberg, produisit en 1492 un globe où quelques îles figurent l'emplacement actuel de l'Amérique; la plus septentrionale représente le Groenland. Ce géographe avait puisé à l'école portugaise, réputée la meilleure de son temps, ses notions cartographiques, et son globe peut être considéré comme renseignant le mieux, pour les contrées du Nord, les connaissances géographiques de la fin du XV^e siècle.

Ensuite nous sommes amenés à la *Carta de marear Frisland* de Juan de la Cosa, le fameux pilote de Christophe Colomb. Ce précieux portulan, qui appartient aujourd'hui au Musée naval de Madrid, et que les membres de la quatrième session ont pu admirer à l'Exposition d'Antiquités américaines, organisée en leur honneur en cette ville, porte la date de 1500. *Frisland* y est indiqué, sous la forme d'une grande île, comme sur la carte des frères Zeno.

Un document cartographique presque contemporain de celui de Juan de la Cosa, est la *Charta marina Portugalensium*, reproduite dans l'atlas de Ptolémée, publié à Strasbourg en 1513. Bien que cette date soit notablement postérieure à celle assignée au portulan espagnol, la carte portugaise, qui a dû être construite avant 1507, ne comprend que les résultats géographiques et cartographiques obtenus jusqu'en 1501; toutefois, son auteur ne paraît pas avoir eu connaissance de la carte de Juan de la Cosa. Plusieurs indications de celle-ci y sont omises; le Groenland s'y trouve figuré comme sur la carte des frères Zeno. Une autre carte marine portugaise de la même époque, comprise dans l'atlas de Künstmann, a une importance bien plus grande. Ici le Groenland est conformé comme sur les cartes modernes; on le voit placé à l'ouest de l'Islande, et séparé par un golfe du Labrador. La carte du pilote portugais Pedro Reinel a été faite très peu de temps après, sur les mêmes données. Seulement, les contrées qui s'étendent de 49° de latitude Nord jusqu'aux régions arctiques sont divisées en groupes; le Groenland est associé au Labrador et à Terre-Neuve.

Après cela arrive la mappemonde de Jean Ruysch; elle parut à Rome avec une édition du Ptolémée, portant la date de 1507. Plus remarquable, à certains égards, que les cartes précédentes, elle contient néanmoins de grossières erreurs et de nombreuses lacunes, qui semblent fort étranges après les travaux des cartographes plus anciens. Les parties septentrionales de l'Asie, le Groenland et Terre-Neuve n'y forment qu'un seul continent. Le *Frisland* a disparu, et à sa place on lit: *Insula hæc* *anno 1456 fuit totaliter combusta.* Nous retrouvons le Groenland réuni à l'Asie septentrionale, laquelle est séparée de l'Amérique du Nord par une mer assez large, dans une mappemonde de Petrus Appianus, de 1540. Chose étonnante, la belle mappemonde de Sébastien Cabot, conservée à la Bibliothèque nationale de Paris, et qui est si exacte et si complète, ne représente pas le Groenland, dont Cabot devait pourtant connaître la situation en 1544, puisqu'il avait fait plusieurs voyages prolongés et bien dirigés dans les régions septentrionales. Une mappemonde construite sur les ordres de Henri II, roi de France, montre le Groenland rattaché à l'Europe.

Dans le planisphère de Gérard Mercator, daté de 1569, le célèbre géographe flamand montre le Groenland séparé de l'Amérique du Nord par la mer; le Labrador fait partie du continent. Mais Mercator figure une île nouvelle, *Grœlant*, au nord du Groenland, et cette erreur fut reproduite par un autre grand géographe flamand, Abraham Ortelius. Elle persista dans tous ses travaux fort nombreux, jusqu'à ce que Josse Hondius, son élève, se décida enfin à omettre *Grœlant* dans son atlas de 1606. Malgré cette erreur, d'une importance secondaire, le planisphère de Mercator, construit sur la projection cylindrique à latitude croissante, réalisa un immence progrès. Naturellement, ce fut d'abord aux Pays-Bas qu'on en tira profit. Ortelius publia en 1570 un remarquable recueil de cartes, sous le titre: *Theatrum orbis terrarum.* Les régions septentrionales de l'Amérique y sont reproduites d'après la carte des frères Zeno; le Groenland remplace l'Estotiland de cette carte; *Grœlant* s'y trouve à la partie nord extrême du continent américain.

Enfin, en 1582, une carte qui n'est pas sans mérite et a pour auteur Michaël Lok, reproduit encore l'Estotiland de Zeno, et place à l'ouest du Groenland un autre continent sous le nom de *Scolnus Grœtland*, en souvenir du voyage fait, en 1476, par Jean Scolnus.

On voit par là qu'au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle, on ne savait rien de précis au sujet de l'existence de la mer entre les limites extrêmes de l'Amérique septentrionale et de l'Asie orientale. Les géographes des Pays-Bas dont je viens de parler, nous donnent la mesure des connaissances de leur temps concernant ces contrées. Ortelius se demandait, en 1572, si l'Amérique ne formait qu'un continent avec l'Asie; et Hondius était encore dans le doute, en 1612, si l'Amérique se limitait ou nord par la mer. Mais ce résumé, fort incomplet sans doute, que j'ai cru pouvoir me permettre, donne une idée de la grande importance qu'il convient d'attribuer dans l'ancienne cartographie de l'Amérique à la carte des frères Zeno. Nous devons donc de vifs remercîments à M. M. Steenstrup et Irminger pour leur persévérante et si compétente étude de ce document géographique, et je suis heureux de pouvoir les leur adresser au nom du Congrès.

La séance est levée à une heure dix minutes.

SÉANCE DU CONSEIL-CENTRAL.

Le Vendredi 24 août à neuf heures.

Le Conseil se réunit dans la salle du Sénat académique sous la présidence de M. le chambellan *J. J. A. Worsaae.*

M. le *Président* annonçe que le Conseil a été convoqué conformément aux statuts dans le but de désigner le siège de la sixième session, et il fait connaître qu'il a déjà reçu plusieurs propositions à ce sujet.

S. E. D. *Lorenzo de Castellanos*, communique qu'en sa qualité de délégué de la „Sociedad Colombina Onubense“ on l'a engagé à inviter le Congrès à se réunir la prochaine fois à Huelva et fait valoir que l'espoir de voir agréer sa proposition est surtout fondé sur le fait que plusieurs des premiers explorateurs de l'Amérique sont sortis du monastère *Santa Maria de la Rabida* dont il désire faire le siège d'un Congrès.

M. *Lucien Adam* désire avant tout savoir si, comme l'avait fait espérer le Dr. Reiss lors de la session de Madrid, la ville de Berlin serait disposée à recevoir le Congrès en 1885.

M. *Reiss* répond que, la construction du nouveau musée d'ethnographie à Berlin n'étant pas aussi avancée qu'on avait pu l'espérer lorsqu'il avait traité cette question au Congrès de Madrid, il en résulte qu'on ne saurait inviter le Congrès à se réunir la prochaine fois à Berlin. Regrettant vivement cet obstacle insurmontable, il se console par la conviction qu'en 1887 on serait à Berlin en état de recevoir le Congrès d'une manière digne.

M. *Fabié* émet l'opinion que la réunion du Congrès en Espagne avec un intervalle de quatre ans seulement ne saurait répondre à son but, et que concernant l'endroit qu'on vient de proposer, il a sur ces conditions des doutes assez graves qu'il ne peut surmonter.

M. *Cora* remarque que, sachant qu'on ne pouvait pas avoir l'espoir de réunir le prochain Congrès à Berlin, il a, en sa qualité de délégué de l'Italie et d'accord avec M. le Président et M. Lucien Adam, envoyé une dépêche télégraphique à la municipalité de Turin pour demander si la ville de Turin serait disposée à recevoir le Congrès en 1885. Il a la grande satisfaction de communiquer que dans la réponse qui vient d'arriver, la municipalité, avec un grand empressement, se déclare heureuse de pouvoir inviter le Congrès à se réunir la prochaine fois dans l'ancienne capitale de l'Italie. Il fait ensuite part d'un dépêche télégraphique que lui avait envoyée le ministre de la maison Royale et sur laquelle on peut fonder l'espoir que Sa Majesté le Roi d'Italie daignerait s'instituer protecteur du Congrès aussitôt que la ville de Turin serait positivement désignée comme lieu de réunion du prochain Congrès.

M. *Bamps* rappelle que, lors des précédentes sessions, plusieurs savants américains, appartenant à différentes nationalités, ont fait des démarches pour obtenir une réunion du Congrès au Nouveau-Monde. Notamment à l'occasion des sessions de Luxembourg, de Bruxelles et de Madrid, des membres de l'Amérique du Nord ont fait de vives instances pour que la session suivante se réunît aux États Unis. Tout en reconnaissant les avantages d'une réunion du Congrès en Amérique, M. Bamps a combattu ces propositions à Bruxelles et à Madrid, de crainte de voir les savants européens se désintéresser de l'œuvre américaniste et celle-ci se fixer définitivement sur le nouveau continent, pour n'en plus revenir. Cependant, il ne peut s'empêcher de constater que cette fois les Américains n'ont plus fait aucune tentative pour obtenir une session du Congrès. Cette abstention, M. Bamps la considère comme significative: il y voit l'indice d'un certain découragement de la part des savants américains, lequel pourrait offrir le danger de les indisposer contre l'œuvre américaniste, ou tout au moins de les porter à demeurer étrangers à cette œuvre. Par suite, il s'est demandé s'il n'existe aucun moyen de concilier les choses, et si l'on ne pourrait tout à la fois réunir le Congrès en Amérique et conserver l'œuvre en Europe, ou elle est née. C'est en vue d'arriver à ce but, qu'il croit opportun de soumettre au Conseil l'idée de scinder le Congrès en deux sections: une section européenne et une section américaine. La première essentiellement théorique, la seconde spécialement pratique; celle-ci étudiant sur les lieux, contrôlant les fouilles et les explorations, classant et décrivant avec précision leurs résultats; celle-là utilisant les données réunies par la section américaine, se livrant aux études comparatives, coordonnant les faits acquis et notant les conclusions. Sous un tel régime, les sessions du Congrès se réuniraient alternativement en Europe et en Amérique, avec un intervalle de quatre années sur chaque continent. L'œuvre américaniste bénéficierait alors de tous les avantages qui résulteraient incontestablement de réunions périodiques au Nouveau-Monde, sans être exposée aux dangers que présenterait la réunion d'une session isolée de l'autre côté de l'Atlantique. M. Bamps estime que cette organisation nouvelle du Congrès international des Américanistes serait de nature à donner une impulsion énergique à l'œuvre, laquelle profiterait ainsi directement et sûrement du remarquable mouvement scientifique qui se manifeste depuis quelques années en Amérique, surtout aux États-Unis et au Brésil, où chaque jour paraissent des publications spéciales, naissent des sociétés savantes et se créent de nombreuses collections, ayant toutes pour objet l'étude du passé du Nouveau-Monde. De cette manière, les faits nouvellement constatés, les observations étudiées consciencieusement dans les centres intellectuels si multiples du nouveau continent, seraient centralisés par le Congrès; ils n'échapperaient plus aux investigations de la science des autres continents, et l'œuvre américaniste aurait réalisé un immense progrès.

M. *Reiss* fait observer qu'il a beaucoup de sympathie pour l'idée émise par M. Bamps, mais qu'à son avis elle a une portée trop grande pour être immédiatement discutée par le Conseil, qui n'y étant point préparé, ne pourrait l'examiner à fond. Il demande donc au Conseil de prendre la proposition en considération, et seulement d'en renvoyer la discussion à la prochaine session. Quant aux demandes antérieures de transporter en Amérique une session isolée, M. Reiss croit que les difficultés pratiques doivent les faire écarter; le long trajet ferait évidemment reculer beaucoup de membres européens, et d'autres seraient retenus par les inconvénients résultant de la nature même des pays d'outre-mer, de sorte qu'une telle session deviendrait exclusivement américaine.

M. de *Mofras* ainsi que le *Secrétaire général* se rangent du côté de M. Reiss en vue des dangers auxquels les Européens s'exposent en séjournant à Rio Janeiro et dans d'autres villes du Brésil également néfastes par les épidémies qui y règnent.

M. *le Président* propose de prier D. Lorenzo de Castellanos de vouloir bien se faire l'interprête auprès de la ville de Huelva des sentiments de gratitude qu'éprouve le Congrès pour l'invitation que la „Sociedad Colombina Onubense“ lui a envoyée et d'exprimer les regrets qu'éprouve le Congrès de ne pouvoir cette fois se rendre à cette invitation, vu le peu de temps qui s'est écoulé depuis sa dernière visite en Espagne. Il propose ensuite d'engager le Dr. Reiss, qui est très entendu sur la question, de concert avec ses collègues de Berlin, à examiner pour un futur Congrès l'idée de la division du Congrès en deux sections, en vue de la réunion des sessions alternativement en Europe et en Amérique. Enfin M. le Président propose d'accepter avec des remercîments chalereux l'offre que la municipalité de Turin a eu la bonté de faire et de déclarer que la sixième session doit avoir lieu à Turin en 1885.

Personne ne demandant plus la parole, M. le Président met aux voix les propositions qu'il vient de faire, et elles sont adoptées à l'unanimité par le Conseil. En conséquence, sur la proposition du Président, le délégué de l'Italie est chargé de présenter les remercîments du Congrès à la municipalité de la ville de Turin.

La séance est levée à dix heures et demie.

TROISIEME SÉANCE ORDINAIRE.

Le Vendredi 24 août à onze heures.

Le président, M. *Worsaae*, invite M. *Lucien Adam* à prendre le fauteuil.

M. *Lucien Adam* exprime ses remercîments.

M. *Valdemar Schmidt* communique verbalement un extrait du mémoire suivant sur *les voyages des Danois au Groenland:*

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs.

Vous vous rappelerez que M. Løffler vous a entretenu avant-hier du résultat de ses études sur la situation du pays de *Vinland*, qui d'après les relations des Sagas islandaises a été découvert et souvent visité par les anciens Scandinaves qui fréquentaient les côtes du Groenland et qui y avaient fondé des colonies[1]. Hier M. Brynjulfson vous a parlé des navigations et des voyages entrepris dans les mers arctiques par les anciens Islandais établis au Groenland[2], et il a pu vous prouver, que d'après les renseignements que nous fournissent les divers monuments littéraires des anciens Islandais, on ne peut guère douter que les anciens navigateurs scandinaves n'aient pénétré jusqu'au détroit de Smith-

---

[1] Voir *Compte-rendu* ci-dessus p. 64—73.

[2] Voir *Compte-rendu* ci-dessus p. 140—149.

Sund, c'est-à-dire presque aussi loin vers le Nord que les explorateurs de nos temps modernes1).

D'un autre côté, vous savez que des critiques savants ont souvent douté de la réalité des récits des Sagas islandaises; on a prétendu que tout ce que les navigateurs scandinaves ont raconté de grandes découvertes au-delà de l'Atlantique, sont de pures inventions sans réalité; on a même déclaré nettement, que les anciens Scandinaves ne sont jamais allés ni en Amérique, ni même au Groenland.

Mais, Messieurs, vous avez devant vous, dans cette même salle, les preuves matérielles de la réalité de cette découverte remarquable. Vous voyez ici dans une série de vitrines des objets nombreux recueillis dans le sol du Groenland et dont l'origine européenne et scandinave ne peut être soumise à aucun doute. Vous avez là2) des étoffes de laine, des restes de vêtements, retirés d'anciens tombeaux, qui diffèrent diamétralement des vêtements des habitants esquimaux du Groenland et des autres régions arctiques de l'Amérique. Il y a là des croix en bois que l'on a découvertes associées à des débris de squelettes humains. Il y a là des fragments de métal qui sont évidemment des morceaux de cloches, d'autant plus qu'ils proviennent de ruines qui ne peuvent être que des restes d'anciennes églises chrétiennes. On voit là encore des inscriptions runiques, rédigées dans l'idiome des anciens Scandinaves.

Un de ces petits monuments a été découvert en 1824 dans la petite île de *Kingiktórsoak*, située à 30 kilomètres au nord-ouest de la colonie danoise la plus septentrionale du Groenland, à 72° 55′ de latitude. L'inscription nous apprend que les runes ont été gravées sur la pierre par trois navigateurs scandinaves Erling Sigvatsson, Bjarne Thordarson et Endridi Oddson, qui avaient passé le samedi 25 avril de l'an 1135 dans cette île3).

---

1) Voir le *Compte-rendu* ci-dessus p. 148.

2) Voir la liste détaillée, à la suite de notre mémoire, des objets de provenance scandinave découverts au Groenland.

3) Le monument a été publié a plusieurs reprises: *Antiquitates Americanæ* pl. VIII fig. et *Grønlands historiske Mindesmærker* t. III pl. IX fig. 3 voir pour l'explication: *Ant. Amer.* p. 347–355; *Grønl. hist. Mindesm.* t. III p. 843 et p. 883.

Cette petite pierre confirme les résultats que M. Brynjulfson vous communiqua hier de ses études sur les navigations des anciens Scandinaves dans les mers arctiques.

Cette pierre n'est pas le seul monument runique que l'on ait rencontré au Groenland. Le musée des Antiquités du Nord possède une pierre tombale qui présente une inscription runique disposée en quatre lignes, dont la dernière ne se compose que de trois caractères. Le texte nous apprend que la dalle a couvert le tombeau de „Vigdis fille de M.“ La pierre fut découverte tout près des ruines d'une ancienne église, à un endroit que les habitants esquimaux des environs désignent par le nom d'*Igalikko*, c'est-à-dire „le lieu abandonné, où l'on a fait autrefois de la cuisine“ [1]). Un autre endroit, *Ikigeit*, a fourni plusieurs pierres tombales présentant des restes d'inscriptions en lettres majuscules [2]), caractères dont on se servait généralement pour les inscriptions dans le onzième, le douzième et le treizième siècle de notre ère. La plus importante de ces pierres recueillies à *Ikigeit*, est exposée dans le Musée des Antiquités du Nord.

Quant à la provenance de ces objets, que vouz voyez exposés dans cette salle, ils ont été recueillis tous dans le voisinage des ruines anciennes, que le savant explorateur du Groenland M. K. J. V. Steenstrup a décrites devant vous avant-hier [3]). Vous n'avez qu'à jeter un coup d'oeil rapide sur les grands dessins figurant les plus importantes de ces ruines, dont M. Steenstrup a décoré les parois de cette salle, pour être persuadés que ces ruines tirent leur origine, non pas de peuplades de race esquimaude mais de colons européens qui ont entretenu pendant des siècles des relations suivies avec les pays scandinaves, d'où étaient sortis autrefois leurs ancêtres [4]).

---

[1]) Voir la lettre de Rafn, *Bulletin de la Société de Géographie* t. XV p. 86—87; Paris 1831. Le monument a été figuré: *Ant. Americanæ* pl. VIII fig. 1 (comp. p. 342—344). *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III pl. IX fig. 2 (comp. p. 812—813 et p. 883).

[2]) Le monument a été figuré: *Ant. Americanæ* pl. VIII fig. 2 (comp. p. 340—341) et *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III pl. IX fig. 1 (comp. p. 801 et p. 851-852).

[3]) Voir le *Compte-rendu* p. 108—119.

[4]) On trouve aussi une description détaillée accompagnée de planches dans les *Grønlandske Meddelelser* t. VI; Copenhague 1883. On y trouve les plans et les dessins des ruines les plus importantes.

Si vous étudiez, Messieurs, le style des ruines des églises que M. Steenstrup a fait figurer devant vous, vous trouverez partout des traces du style roman, tel qu'il se manifeste dans les pays scandinaves au douzième et au treizième siècle de notre ère; vous rencontrerez aussi des traces du même style sur quelques-unes des pierres tombales dont on a recueilli les débris dans les cimetières qui entourent les ruines des églises anciennes du Groenland. Mais on n'a jamais trouvé, à ce qu'il paraît, aucun débris qui présente des traces du style gothique qui commence à se manifester en Scandinavie depuis les premiers temps du quatorzième siècle. Cela fait présumer que les relations des colonies scandinaves du Groenland avec l'Islande et avec les autres pays scandinaves ont été interrompues vers cette époque, et que les colons scandinaves, complètement isolés de leur mère patrie, ont fini par succomber, soit d'une manière, soit d'une autre. Car lorsque les Européens commencèrent de nouveau a visiter les côtes du Groenland au XVIIe siècle, ils n'y trouvèrent nulle part aucun souvenir de l'existence sur les côtes du Groenland d'anciennes colonies scandinaves; et lorsqu'on fit la découverte des anciennes ruines d'origine européenne dans le pays, on observa de suite que ces édifices étaient abandonnés depuis des siècles[1].

Ce fait, qu'aucune trace du style gothique ne se manifeste nulle part dans le Groenland, s'accorde bien avec les monuments littéraires dans lesquels nous puisons nos connaissances du séjour des anciens Scandinaves au Groenland et en Amérique.

Les annales islandaises nous apprennent en effet que les relations des colonies islandaises au Groenland avec l'Islande et la Norvège étaient encore fréquentes au XIIIe siècle[2]. Les colonies groenlandaises ainsi que celles de l'Islande formaient alors des républiques qui ne reconnaissaient aucun roi pour leur souverain. Mais en 1261 le roi puissant de Norvège Haakon Haakonson força les colonies scandinaves du Groenland à se soumettre au royaume de Norvège, et à se résigner à payer des tributs annuels au roi leur maître[1]). L'Islande suivit bientôt l'exemple du Groenland. Le roi de Norvège, Haakon fut proclamé en 1262 souverain de l'Islande, et les habitants de cette grande île durent aussi depuis ce temps, comme ceux du Groenland, payer des tributs au roi de Norvège. Les nouvelles possessions furent réservées pour le *fadebur* ou l'office du roi, mesure qui amena la monopolisation du commerce et ruina ensuite la navigation sur le Groenland.

---

[1] Déjà l'apôtre du Groenland, Hans Egede, découvrit la ruine de Kakortok, voir ci-dessus p. 214.

[2] *Grønlands historiske Mindesmærker* t. III p. 9–13.

Le Groenland avait été colonisé par les habitants de l'Islande, et c'était avec l'Islande que les Scandinaves du Groenland avaient toujours eu le plus de rapports jusqu'à la conquête des deux pays par le roi de Norvège. Ce fut maintenant la Norvège qui dut se charger de la navigation sur l'Islande, et en effet, dans les premiers temps après l'annexion du Groenland à la Norvège, les relations étaient très fréquentes. Vous vous rappelez, Messieurs, ce que M. Brynjulfson vous a raconté hier du roi de Norvège Magnus Haakonson, fils du conquérant Haakon Haakonson lequel appela à sa cour en 1266 environ le prêtre d'une église de Groenland, Arnald, qui se rendit de suite en Norvège pour fonctionner dans la résidence du roi[3]). Ceux qui furent envoyés à cette époque de Norvège au Groenland, n'étaient donc nullement perdus pour la mère patrie.

Cependant ce fut cette annexion du Groenland à la Norvège qui amena la ruine des anciennes colonies scandinaves sur la côte du Groenland. La navigation des Norvégiens, autrefois si considérable, avait souffert horriblement pendant les guerres civiles qui n'avaient presque jamais cessé durant plus d'un siècle. Le commerce avait été ruiné, la population du pays avait diminué et vivait sous des conditions très tristes. Les rois de Norvège croyaient alors pouvoir consolider la prospérité du pays en favorisant la ville de Bergen, dont ils firent bientôt le centre de toute la navigation et du commerce du pays. La navigation sur le Groenland fut confiée à cette ville et presque monopolisée au profit de Bergen[1]). Malgré tous les dangers de cette centralisation du commerce dans une seule localité, tout paraît être allé assez bien pendant un sciècle environ. Dans les dernières dizaines du XIII^e^ siècle, on alla souvent de Norvège au Groenland et les voyageurs norvégiens et islandais firent, à ce qu'il paraît, quelquefois des visites sur la côte du Groenland. C'est pourquoi les annales islandaises sont à même de nous fournir des renseignements dignes de foi sur les navigations des Norvégiens au Groenland dans cette période. Les relations furent encore continuées dans la première moitié du XIV^e^ siècle, mais vers le milieu du siècle, en 1349, un évènement terrible, la peste dite la *mort noire*, ravagea la Norvège et enleva plus de la moitié de la population. La ville de Bergen souffrit horriblement[2]), et, d'après ce que l'on dit, tous les navigateurs qui étaient allés au Groenland furent enlevés par la peste. Cependant il ne paraît pas que les relations aient cessé complètement tout de suite après l'horrible peste de 1349. Les navigateurs norvégiens allèrent de nouveau à la recherche des colonies scandinaves au Groenland et ils réussirent sans aucun doute à les retrouver et à retourner dans leur patrie.

---

[1]) Voir *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 457—459 et p. 627.

[2]) *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 627.

[3]) Voir *Compte-rendu* ci-dessus p. 144.

Les annales islandaises nous apprennent qu'un nouvel évêque, Alf, arriva au Groenland en 1368 et qu'un navire norvégien qui retourna dans sa patrie en 1369, peut-être le même qui avait amené Alf au Groenland, fit naufrage sur la côte de la Norvège. Les mêmes annales racontent qu'un navire norvégien de retour du Groenland en 1383 rapporta la nouvelle de la mort de l'évêque Alf, qui avait eu lieu déjà plusieurs années auparavant[3]). Un nouvel évêque, Henri, fut nommé évêque du Groenland en 1387 et partit cette même année pour son diocèse. Les annales islandaises parlent encore de l'arrivé en Norvège de divers navires qui avaient visité les colonies scandinaves du Groenland à cette époque[1]).

---

[1]) *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 627. (comp. Yngvar Nielsen, *Bergens Historie*. Christiania 1877, p. 140).

[2]) Y. Nielsen, *Bergens Historie* p. 208 et suivantes.

[3]) *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 127—193. Voir aussi E. Beauvois, *Origine et fondation du plus ancien évêché du Nouveau-Monde;* Paris 1878 (Extrait des *Mémoires de la Société d'Histoire*, *d'Archéologie* et de *Littérature de Beaune*).

Un document norvégien fait mention d'une guerre qui a eu lieu dans ces mêmes années, en 1379, entre les *Skrælings*, c'est-à-dire les Esquimaux du Groenland, et les habitants scandinaves des colonies dites *Vesterbygden*[2]), établissements que les savants danois ont cherchés dans le district de Godthaab, entre 64° et 65° de latitude[3]).

La conséquence de cette guerre paraît avoir été que les colonies du *Vesterbygd* furent ruinées, mais les autres colonies, celles d'*Østerbygden*, ne paraissent pas avoir été atteintes directement par ce désastre[4]).

Les annales islandaises ne parlent pas de navigations norvégiennes sur la côte du Groenland dans les vingt années suivantes[5]).

Citons ici que d'après ce que l'on suppose ordinairement[6]), le Groenland aurait été visité, dans les dernières années du XIV^e siècle, par deux navigateurs vénitiens, les frères Nicolas et Antoine Zeno. On prétend même que ces savants voyageurs italiens ont réussi à dresser une *Carte du Groenland*, où la forme du pays était dessinée très exactement. En effet, on observe sur la carte qui accompagne la plupart des copies d'un livre publié à Venise en 1558, la carte d'une presqu'île qui se nomme *Engroneland* et qui présente presque la même forme que le *Groenland* sur nos cartes modernes; et le texte qui accompagne la carte, apprend que Nicolo Zeno avait visité un pays qu'il désigne par le nom d'*Engroueland*, où il avait trouvé un couvent dédié à Saint-Thomas. Le texte dit qu'il avait fait un croquis de la carte de ce pays. Or, comme il peut être constaté que les Norvégiens sont allés au Groenland peu d'années avant le voyage des frères Zeno dans le Nord, on a généralement été d'accord que les deux navigateurs italiens, ou l'un d'eux, ont fort bien pu aller au Groenland, et qu'ils ont su profiter de leur séjour dans le pays pour faire un croquis de la grande presqu'île groenlandaise. Ou bien, on a pensé que les deux navigateurs ont trouvé quelque part dans le Nord la carte en question et qu'ils en ont fait une copie. Quant à l'*Engroueland* dont parle le texte, on a presque toujours admis que c'était le nom de *Groenland*, seulement un peu altéré.

---

[1]) *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p 35 et suiv.

[2]) Pour la déscription des ruines anciennes voir *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 32, p. 60—61 et p. 464—466.

[3]) Voir le mémoire de M. Steenstrup *Compte-rendu* ci-dessus p. 116.

[4]) Voir sur l'histoire des colonies islandaises du Groenland dans les derniers temps: *Gronlands hist. Mindesmærker* t. III p. 459—464.

[5]) *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 33—40.

[6]) Voir *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 529—624 (comp. p. 466).

Mais, Messieurs, vous savez que ce résultat, bien que généralement admis par les savants, n'est pas si certain qu'on le suppose ordinairement. La communication de M. Steenstrup vous a appris qu'il est du moins un peu douteux que les deux Zeno soient allés véritablement au Groenland. Le fameux *Engronelant* qui figure sur leur carte, peut fort bien représenter, non pas notre Groenland, mais une toute autre partie du monde, qu'il faut peut-être chercher bien loin du Groenland, plutôt en Europe qu'en Amérique. Vous connaissez maintenent la solution du problème difficile que notre illustre compatriote a exposée devant vous, et qui vous a fait admirer la sagacité aussi bien que la profonde érudition de l'éminent naturaliste[1].

Les annales islandaises parlent encore de voyages au Groenland dans les années de 1406 à 1410; ils citent les noms de trois personnes qui s'embarquèrent en Norvège en 1406 et retournèrent après quatre ans dans leur patrie[2]. Depuis cette époque, aucun renseignement n'est plus fourni sur des voyages au Groenland par les annales de l'Islande, mais, on le sait, le mouvement littéraire s'affaiblit énormement en Islande depuis les premières années du XV^e^ siècle. La peste ravagea le pays et anéantit des familles entières[3].

Cependant, on rencontre encore au XV^e^ siècle dans divers écrits le nom du Groenland; aussi il y a quelquefois question de voyages au Groenland; mais ces voyages sont controuvés, et aussi les livres où on les lit, ne sont-ils pas des écrits historiques, mais plutôt des romans ou des contes sans fond historique[4].

---

[1] Voir *Compte-rendu* ci-dessus p. 166—180.

[2] *Grønlands hist Mindesmærker* t. III p. 40—42.

[3] Graah, *Undersøgelses-Reise til Østkysten af Grønland* p. 8 (comp. *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 42 et suiv.).

[4] *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 466 et suiv.

Citons enfin un écrit d'une toute autre espèce, la description topographique de l'ancien Groenland, qui remonte à cette époque et dont l'auteur est un certain Ivar Baardsen, probablement un Islandais qui a visité le Groenland ou qui a résidé assez longtemps dans le pays. L'original a disparu, mais on en possède des traductions publiées à plusieurs reprises, la dernière fois par Rafn[1]). L'ouvrage paraît avoir été rédigé en Islande au XV^e^ siècle.

Nous avons déjà vu que la navigation sur le Groenland avait été confiée à la ville de Bergen, et qu'un horrible désastre avait porté un coup presque mortel à la prospérité de la ville.

Mais ce coup ne fut pas le seul qui frappât le centre commerciel de la Norvège. La Hanse Teutonique qui chercha depuis des siècles de s'emparer du commerce du Nord de l'Europe et qui avait commencé depuis longtemps à s'établir à Bergen, fit tout ce qu'elle put pour se rendre maîtresse de cette ville importante. Une flotte hanséatique attaqua Bergen en 1393 et s'empara de la ville après un combat sanglant[2]). La ville fut mise au sac, et beaucoup de maisons furent brûlées et détruites, et les habitants massacrés. Ce carnage terrible et d'autres actes de violence allemande du même genre, arrivés dans les années suivantes[3]), ne furent pas vengés. Au contraire, les souverains de Norvège furent forcés d'agrandir et d'augmenter plus que jamais les privilèges de la Hanse à Bergen. On concéda à la Hanse un quartier entier de la ville, qui devint bientôt le centre du commerce de la Hanse dans les mers du Nord. Les négociants norvégiens de Bergen ne pouvaient soutenir cette concurrence dangereuse avec le comptoir de la Hanse, qui était exempt de toute taxe et de tout impôt. Le commerce des Norvégiens et la navigation furent donc presque ruinés. Les expéditions régulières au Groenland pour lesquelles on ne s'était servi, au commencement du XV^e^ siècle, que d'un seul navire[1] sur le Groenland, furent interrompues, et la route qui conduisait à ce pays éloigné tomba dans l'oubli[2].

---

[1]) On trouve le texte de cet écrit en vieux danois, avec traduction latine, *Antiquitates Americanæ* p. 300—318, dans *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 248—264.

[2]) Comp. Yngvar Nielsen, *Bergens Historie* p. 221 et suiv. *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 37.

[3]) Yngvar Nielsen, *Bergens Historie* l. c.

Il existe dans les Archives du Vatican à Rome une copie d'une bulle du Pape Nicolas V, datée de Rome, le 20 septembre 1448, où le Saint-Père recommande aux évêques de l'Islande à Skalholt et à Holum de recueillir des renseignements exacts sur l'état actuel des colonies scandinaves au Groenland et de faire tout leur possible pour les aider dans leur condition malheureuse. La bulle fait mention de la destruction de quelques-unes des églises et des colonies scandinaves par des barbares une trentaine d'années avant la publication de la bulle, et cite les plaintes adressées par les malheureux chrétiens du Groenland, à ce qu'il paraît, au Saint-Père même[3].

L'original de cette bulle importante n'est pas connu; il n'existe probablement plus; mais il y a à Rome une copie authentique, insérée dans un volume qui contient les copies des bulles de Nicolas V. Le texte a été publié à plusieurs reprises, d'abord par Schlegel, ensuite par Egede et enfin par Rafn[4].

Des auteurs étrangers ont raconté que le roi Christian I^er^ a eu l'intention d'envoyer une expédition au Groenland, ou bien, qu'il l'a fait partir; nos sources d'informations n'en parlent pas. Cependant il est fort probable que l'arrivée de la bulle du Pape Nicolas V, a fait revivre la question du Groenland et qu'on a discuté de nouveau la reprise de la navigation sur le Groenland; mais il est fort douteux qu'une expédition ait effectivement eu lieu. Le roi Christian I^er^ était de plus trop occupé d'autres affaires pour pouvoir s'intéresser sérieusement à l'organisation d'une expédition au Groenland.

---

[1] Yngvar Nielsen, *Bergens Hist.* p. 251.

[2] Voir Y. Nielsen, *Bergens Hist.* p. 251 (comp. *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 42—43 et p. 65).

[3] Comp. E. Beauvois *Congrès des Américanistes* 2^e^ session, t. I. p. 213; Luxembourg.

[4] Voir *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 165—175 (comp. p. 165—176). Une traduction française par feu de la Roquette, *Bulletin de la Société de Géographie* II Série t. III p. 348—350; Paris 1835 (comp. aussi Beauvois, *Congrès des Américanistes* l. c. t. I, p. 213).

On ne fit encore rien sous le roi Jean, successeur de Christian I^er^. Un savant français, Isac de la Peyrère, qui avait passé quelque temps à Copenhague, raconte dans sa *Relation du Groenland*[1]), publiée à Paris en 1647 sans nom d'auteur [d'après un ancien manuscrit conservé en Danemark], qu'il y avait eu encore sous le règne du roi Jean, en 1484 environ, à Bergen en Norvège, une quarantaine de marins qui auraient navigué dans les mers du Groenland et visité ce pays, mais que ces navigateurs avaient tous été massacrés par les Allemands établis dans cette ville. Nos sources n'en parlent pas. S'il y a véritablement un fond historique dans cette relation, il doit probablement appartenir à une époque antérieure. La relation de la Peyrère a peut-être trait au massacre de 1455 où le gouverneur royal de la ville, Oluf Nielsen, périt avec une cinquantaine de personnes.

Ce ne fut que sous le successeur de Jean, le roi Christiern II, qu'on eut l'idée, en Danemark et en Norvège, d'organiser une expédition dans le but de découvrir de nouveau le Groenland et de retrouver les anciennes colonies scandinaves[3]).

Cependent ce ne fut pas dans l'intérêt des sciences que l'on s'en occupa à cette époque. Ce ne fut pas même le roi qui voulut recouvrer une bonne province perdue; ce fut un nouvel archévêque de Lund, Erik Walkendorf, qui désira vivement rentrer en possession d'un de ses diocèses. En effet l'évêché de Groenland, qui dépendait autrefois de l'archévêque de

---

[1]) Voir *Relation du Groenland* p. 118—119; Paris 1647 (comp. *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 470—473; 1845).

[2]) L'auteur de l'*historie de Bergen*, le savant Y. Nielsen dit, qu'il ne connaît pas ce carnage; voir *Bergens Historie* p. 251.

[3]) Quant à l'histoire des voyages entrepris pendant les derniers siècles dans le but de faire la découverte du Groenland et d'explorer le pays voir W. A. Graah, *Undersøgelses-Reise til Østkysten af Grønland* p. 1-12; 1832. (Un extrait français a été inséré par de la Roquette dans le *Bulletin de la Société de Géographie* II Série, t. III p. 333—350 et p. 396—408; t. IV, p. 41—52, Paris 1835). C. Pingel, *Nyere Reiser til Grønland*, inséré dans *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 625—794; 1845. H. Rink, *Danish Greenland* p. 29 33; 1877 London. Voir aussi, pour l'histoire du Groenland avant Egede, H. Rink, *Grønland geografisk og statistisk beskrevet* t. II p. 1—68; 1855.

Lund, avait toujours rapporté pas mal d'argent à son supérieur. L'évêque de Groenland payait son denier de Saint-Pierre et ses autres redevances en défenses de morses, denrée de peu de valeur au Groenland, mais très recherchée partout en Europe.

Walkendorf paraît avoir recueilli avec soin des renseignements sur le Groenland notamment en Norvège et en Islande; il se peut qu'il se soit[1] procuré, au nombre de ces documents, aussi la description du Groenland, écrite par Ivar Baardsøn, dont nous venons de parler[2].

Malheuseusement, l'expédition n'eut pas lieu. Walkendorf se brouilla avec son souverain; il fut exilé et mourut bientôt après à l'étranger. Le roi Christiern ne resta pas longtemps en possession de ses royaumes. Il quitta le Danemark en 1523, et son oncle, Frederik I^er^, fut nommé roi de Danemark et de Norvège. Ni ce roi, ni son successeur ne paraissent avoir songé à retrouver le Groenland[3].

Le roi Frédéric II au contraire s'occupa sérieusement de la découverte du Groenland. Il fit rédiger en 1568 une proclamation adressée aux habitants du Groenland, et il chargea un de ses capitaines de vaisseau, Kristern Olborg ou Christian Aalborg, de la leur porter; celui-ci partit avec le navire *Uroxen*, mais il ne put aborder. Les détails de l'expédition manquent du reste. Aussi la position exacte du Groenland n'était pas connue à cette époque. On savait bien, partout en scandinavie, qu'il y avait un pays boréal, nommé Groenland, habité autrefois par des colons scandinaves, mais personne ne savait où était situé exactement ce pays. Des cartes géographique de ces parties du monde n'existaient probablèment pas. Il était par conséquent très difficile de retrouver ce pays. Le roi Fréderic II était de plus alors engagé dans une guerre avec le roi de Suède et ne pouvait faire de grands sacrifices en faveur de cette entreprise[4].

---

[1] Voir *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 484.

[2] Voir ci-dessus p. 203.

[3] *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 633—634.

[4] Troels Lund, *Mogens Heineson* p. 64 (comp. *Grønlands historiske Mindesmærker* t. III p. 201—205).

Quelques années après le rétablissement de la paix dans le Nord scandinave, nous voyons le roi charger le navigateur Ludvig Munk de recueillir des renseignements sur la navigation au Groenland[1]).

Une expédition partit en effet en 1579 sous la direction d'un certain Jacob Allday, marin anglais qui avait probablement servi sous Martin Frobisher, lequel avait exploré les années précédentes, de 1576 à 1579, les mers situées au Nord de l'Amérique, dans le but de découvrir le passage du Nord-ouest.

L'expédition, qui se composait de deux navires, partit de Copenhague au mois de mai 1579 et retourna le 14 novembre. On possède encore un journal écrit par un Danois qui a pris part à cette navigation. Il paraît que l'expédition a bien retrouvé le Groenland, mais la mer était partout tellement remplie de glace, qu'il n'était pas possible de pénétrer jusqu'à la terre. Allday fut donc forcé de retourner sans avoir abordé nulle part la terre découverte par lui[2]).

Tout de suite après le retour de J. Allday, en 1579, nous le voyons encore en Danemark, où il fit des propositions relatives à l'armement d'une nouvelle expédition. Tout alla bien en 1579, mais en 1580 on eut peur de complications politiques. Le roi avait besoin de ses navires dans ses propres mers, et Allday ne partit pas cette fois; les sources ne parlent plus de lui[3]). Mais l'idée ne fut pas abandonnée, et deux ans après, en 1581, nous voyons une nouvelle expédition quitter le Danemark, sous la direction d'un sujet danois, Magnus ou Mogens Heinesen, célèbre marin, né dans les îles de Féroé, mais descendant d'une famille norvégienne établie dans ces îles. Heinesen partit de Bergen au printemps, rançonna d'abord les îles de Féroé, longea ensuite la côte nord de l'Islande et fit route vers l'ouest, mais des masses énormes de glaces flottantes arrêtèrent bientôt le bâtiment à une grande distance de la côte du Groenland. Heinesen essaya plusieurs fois de s'approcher de la côte, qu'il avait eue en vue depuis quelque temps, mais toujours en vain, et enfin, au mois d'août, le froid et les neiges augmentant[1]), il renonça à continuer ses tentatives et retourna à Bergen, où il arriva le 22 août 1581.

---

[1]) Comp. *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 635—637.

[2]) Troels Lund, *Mogens Heinesøn* p. 65—66 (comp. *Relation du Groenland* p. 132—134).

[3]) Troels Lund, l. c. p. 66—67.

Le roi Frédéric II mourut quelques années plus tard, et le hardi navigateur succomba bientôt à une mort tragique[2]).

Tous les navigateurs. Jacob Allday et Magnus Heinesen, peut-être aussi Christian Aalborg, avaient cherché les colonies scandinaves du Groenland vis-à-vis de l'Islande, sur la côte est du pays; l'existence d'une côte ouest était chose inconnue à tous. Il est vrai que Frobisher avait fait des découvertes au voisinage du Groenland, mais les géographes n'avaient pas su profiter de ses explorations.

Les connaissances de la géographie de ces régions étaient des plus confuses. On savait bien par exemple qu'il y avait dans ces parties de l'Amérique un détroit découvert par Frobisher, mais il avait dès le commencement été mal placé sur les cartes.

Maintenant, quelques années après le retour de Heinesen, le célèbre navigateur anglais, John Davis, envoyé par la reine d'Angleterre à la recherche du passage du nord-ouest, fit la découverte du détroit qui porte son nom, et il explora les terres situées des deux côtés du détroit. On apprit ainsi, pour la première fois, que le Groenland ne se compose pas d'une côte située vis-à-vis de l'Islande, mais que le pays forme une presqu'île pointue, présentant deux côtes, dont celle de l'ouest est bien plus abordable que celle de l'est. En effet, Davis fit plusieurs descentes sur la côte; il eut aussi des rapports de diverse nature avec les habitants. Cela eut lieu en 1585 et 1586.

Le roi Frédéric II étant mort en 1588, il eut pour successeur son fils Christian IV. Ce prince n'oublia pas l'ancien Groenland[3]). En 1605 il y envoya une expédition composée de trois navires sous le commandement de Godske Lindenow[1]), amiral danois; le chef de l'un des navires était un noble écossais, John Canningham, qui resta au service du roi de Danemark pendant une trentaine d'années et qui paraît être mort dans notre pays. Le roi avait engagé encore un marin anglais, Jacob Hall, à prendre part à l'expédition comme pilote. Les navires se séparèrent sur la côte du Groenland; Lindenow fit voile vers la côte orientale; Hall, qui probablement avait servi sous Davis, dirigea la route du navire sur lequel il se trouvait vers le détroit qui porte le nom de cet explorateur. Chacun des deux navires fit des descentes sur la côte du Groenland, et l'on rapporta en Danemark quelques Groenlandais dont on s'était emparé pendant le séjour dans ce pays[2]). Ils moururent tous en Danemark et aucun d'eux ne revit jamais sa patrie[3]).

---

[1]) Voir Troels Lund, *Mogens Heineson* p. 63—78 (comp. *Grønlands historiske Mindesmærker*, t. III p. 651—653).

[2]) Troels Lund l. c. p. 187 et suiv.

[3]) Comp. *Relation du Groenland* p. 149 et suiv.; Paris 1647.

Lindenow partit de nouveau l'année suivante avec cinq navires, à bord desquels se trouvaient les trois Groenlandais que Hall avait amenés avec lui de la côte occidentale du Groenland. Les quatre navires arrivèrent heureusement à la côte. Lindenow fut mal reçu par les indigènes, et un homme qu'il fit descendre à terre portant quelques cadeaux qu'il désirait offrir aux habitants, fut de suite attaqué et taillé en pièces par les Groenlandais. Lindenow se décida alors à retourner en Danemark[4]).

Une troisième tentative fut faite en 1607 avec deux navires sous la direction de Karsten Rikardsen. On sait qu'il ne put aborder en aucun endroit, mais qu'il parvint à s'approcher de la côte orientale du Groenland, qu'il avait en vue dès le 8 juin, entre le 63^e et le 64^e degré de latitude[5]).

La même année fut marquée par la découverte faite par Henry Hudson, qui arriva durant son premier voyage, entrepris dans le but de s'approcher du pôle nord, dans le voisinage de la côte orientale du Groenland, entre 72° et 73° 30′ de latitude, et donna des noms aux endroits les plus remarquables qu'il observa sur la côte.

---

[1]) Quant aux navires de la marine danoise royale qui ont servi aux explorations arctiques, nous renvoyons les lecteurs aux mémoires publiés sur les forces maritimes du Danemark et de la Norvège par Garde et par Tuxen.

[2]) Voir *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 675.

[3]) Sur le sort de ces Groenlandais voir *Relation du Groenland* p. 169—188.

[4]) Sur les expéditions de Lindenow voir *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 670—700; Rink, *Grønland* t. II p. 62—64; *Relation du Groenland* p. 150—166.

[5]) *Relation du Groenland* p. 166—169.

Les expéditions entreprises dans les années de 1605 à 1607 n'étaient pas les seules envoyées par le roi Christian IV dans cette partie du monde. Une quatrième expédition arctique eut lieu en 1619. Mais le but n'en était plus, comme autrefois, de retrouver les anciennes colonies scandinaves du Groenland; on s'occupait maintenant de la découverte d'un passage commode qui pût conduire, par le nord de l'Amérique, dans la mer de Chine et des Indes.

La direction de l'expédition fut confiée à Jens Munk[1], navigateur danois-norvégien, fils du navigateur Erik Munk, qui s'était offert au roi Frédéric II comme voulant bien aller à la découverte du Groenland, promesse que, du reste, il n'avait sans doute jamais eu l'intention de tenir[2]. Jens Munk partit de Copenhague avec deux bâtiments, montés par soixante-quatre hommes d'équipage, le 9 mai 1619. Il eut connaissance de la côte du Groenland le 20 juin, remonta le détroit de Davis et pénétra dans la baie d'Hudson, où il hiverna dans un endroit qu'il nomma *Havre d'hiver de Munk.* La position exacte de cette localité a été déterminée tout dernièrement par un savant danois, M. P. Lauridsen, qui a aussi recueilli sur la vie de Munk beaucoup de détails intéressants, inconnus jusqu'ici. M. Lauridsen vient de publier, sous les auspices du Ministère de la Marine, un mémoire très intéressant sur le navigateur Jens Munk; la brochure doit être dans les mains de tous les membres du Congrès, Son Excellence le ministre de la Marine ayant fait distribuer le petit volume aux étrangers présents à la session.

L'expédition de Munk fut fort malheureuse. Tous les compagnons de Munk, excepté deux, furent exterminés par la famine et les maladies dans le courant de l'hiver, qui fut des plus rigoureux. Trois personnes seulement vivaient encore lorsque le printemps ramena les animaux et les oiseaux qui avaient tous disparu pendant l'hiver, mais ces trois hommes étaient tellement affaiblis par la maladie et torturés par la faim, qu'ils ne pouvaient plus ni se lever ni se tenir debout. L'énergie de Munk sauva cependant sa vie et celle de deux de ses compagnons. Malgré toute sa faiblesse, il réussit à se traîner hors de la cabine de son navire, où il était alité, entouré de cadavres, et de trouver dans la terre près du navire quelques racines qu'il mangea, tout en en donnant une partie aux deux compagnons qu'il avait découverts dans une cabane voisine, luttant comme lui contre la mort, et qu'il avait encouragés à lui prêter un peu d'assistance. Ranimés par ces débris de végétaux, ils parvinrent à prendre quelques oiseaux, et au bout de quelque temps ils réussirent à réparer le plus petit de leurs bâtiment. Le 25 septembre 1620, ils atterrirent en Norvège.

---

[1] Voir la récente publication sur Munk: P. Lauridsen, *En dansk Polarexpedition i det 17de Aarhundrede. Jens Munks Navigatio Septentrionalis med Indledning, Noter og Kort, paa ny udgiven;* Kjobenhavn 1883.

[2] Voir P. Lauridsen l. c. p. IX.

De retour en Danemark, Munk publia en 1623 la relation de son expédition. Elle a été réimprimée plus tard en 1723, accompagnée de sa biographie, mais la reproduction du texte est très peu exacte. Une nouvelle édition, contenant le facsimile de l'édition originale, a été publiée par M. Lauridsen; elle est insérée dans son ouvrage précité¹).

On commença de suite en Danemark à organiser une nouvelle expédition. Le roi paraît s'être intéressé vivement à l'entreprise; peut-être pensait-il créer dans ces régions visitées par Munk un établissement analogue à celui qui fut fondé une cinquantaine d'années plus tard (en 1668) par la compagnie du golfe de Hudson dans ces mêmes contrées. Mais l'expédition n'eut pas lieu; les détails des circonstances qui en ont empêché la réalisation ne sont pas connus.

Munk reçut bientôt d'autres emplois. Dans la guerre qui éclata, quelques années après, avec l'Empereur d'Allemagne, il servit sur la flotte danoise et mourut le 3 juin 1628, peu de jours

---

¹) Voir ci-dessus p. 210, note 1.

après la bataille de Stralsund, où il s'était distingué par sa bravoure.

On lit dans les *Relations du Groenland* de La Peyrere un autre récit du sort de Munk[1]; mais, ce que cet auteur nous apprend sur la dernière audience de Munk chez le roi Christian IV avant de s'embarquer pour une nouvelle expédition, n'est pas exact; Munk n'a jamais eu cette affaire avec le roi. Le sort de Munk a été tout différent, comme nous venons de le dire, et comme il a été constaté par M. Lauridsen, qui s'appuie sur divers documents contemporains, inconnus jusqu'ici, qui nous permettent de suivre Munk depuis son retour en 1620 jusqu'à sa mort en 1628[2]. L'endroit où Munk hiverna se trouve, comme il a été prouvé par M. Lauridsen, dans l'embouchure du fleuve de Churchhill, cours d'eau très considérable, plus grand que le Rhin, et formant dans ces régions le meilleur port des terres du golfe de Hudson[3].

Après la fin de la guerre peu heureuse avec l'Empereur et la Ligue catholique, on commença bientôt en Danemark à s'occuper de nouveau du Groenland. Une société se forma en 1636 pour l'exploitation du commerce sur le Groenland; le roi lui donna des privilèges, et deux navires furent envoyés en 1636 à la côte du Groenland. Ayant trouvé sur la côte des minérais ou du sable de l'apparence de l'or, on en chargea les navires; mais malheureusement, on constata de suite à Copenhague que les minéraux rapportés étaient sans valeur aucune[4]. Un des membres les plus distingués de la société était le grand chancelier Friis[5].

On entreprit encore des expéditions sous le règne de Frédéric III; ce n'était pourtant pas le roi qui les fit exécuter, mais un particulier nommé Henrik Møller, à cette époque directeur de la douane et plus tard haut fonctionnaire dans l'administration des finances *(rente-mester)* auquel le roi avait accordé le privilège de faire faire des découvertes dans ce pays et d'y exercer le commerce pendant trente ans. Le chef des entreprises était David Danell ou Dennell (ou de Nelle), un étranger peut-être qui était entré au service du roi de Danemark[1]).

---

[1] *Relation du Groenland* p. 269–271; Paris 1647.

[2] Voir Lauridsen l. c. p. XLI—LIII.

[3] Voir Lauridsen l. c. p. XXIV et suiv.

[4] Voir *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 711–712; Rink, *Grønland* t. II p. 65; voir aussi *Relation du Groenland* p. 185–198.

[5] *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 711.

Le premier voyage de Danell eut lieu en 1652. Parti de Copenhague le 8 mai, il découvrit le 2 juin une partie de la côte orientale du Groenland, et le lendemain, étant par 64° 50′ de latitude, il vit deux îles que les explorateurs postérieurs ont cherché à reconnaître. Il resta quinze jours devant la côte sans pouvoir jamais s'en approcher, à cause des glaces; il entra ensuite dans le détroit de Davis et eut à plusieurs reprises des communications avec les Groenlandais. Après avoir fait des échanges avec les habitants de la côte occidentale, ils tentèrent de nouveau d'arriver à l'autre côte; le 23 juillet ils découvrirent un golfe par environ 61° de latitude. Ils s'approchèrent de la terre, mais sans pouvoir y aborder à cause de la glace[2]).

En 1653, Danell mit de nouveau à la voile, avec un seul navire équipé pour la pêche de baleine; il parvint d'abord au 73° de latitude et fut ensuite à différentes reprises en vue de diverses parties de la même côte plus loin vers le sud, mais, comme toujours, sans pouvoir y aborder à cause de la glace[3]).

A son dernier voyage, en 1654, Danell se rendit avec deux navires directement au détroit de Davis; il eut des communications avec les habitants de la côte occidentale[4]).

Les journaux originaux de Danell n'existent malheureusement plus; on n'en possède qu'un abrégé, un rapport présenté au roi Frédéric III une dizaine d'années après le dernier voyage par un certain Christian Lund.

Cet extrait ne fut publié qu'en 1787 par le bibliothécaire John Erichsen; il a pour titre: *Extrait du rapport fait par Christian Lund au roi Frédéric III sur les voyages entrepris par Henrik Møller*[5]).

---

[1]) Voir *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 712—725.

[2]) *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 713—720.

[3]) *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 720—722.

[4]) *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 722—724.

[5]) John Erichsen, *Udtog af C. Lunds Indberetning om Søtoge til Grønland* i Aarene 1652 og 53; Kjøbenhavn 1787.

Le rapport composé par Lund ne parle pas de Groenlandais enlevés à leur pays natal et amenés en Danemark ou en Norvège par Danell; mais d'autres sources nous font connaître que Danell, dans un de ses voyages, sans aucun doute celui de 1654, s'est emparé de quelques Esquimaux du Groenland et qu'il les a ramenés en Danemark.

Le Musée d'Ethnographie de Copenhague possède le tableau d'un groupe de quatre Groenlandais, fait à Bergen en 1654 par un peintre allemand[1]. Or, le savant voyageur et orientaliste Adam Olearius ou Oehlschlager nous apprend, dans la deuxième édition de son *Voyage à Moscou et en Perse*[2], que Danell rapporta quatre Groenlandais: un homme nommé Ihiob, et sa fille Kabelau, âgée de 25 ans, une femme Kuneling, âgée de 45 ans, qui avait dû laisser deux filles au Groenland, et enfin une petite fille Sigoko, âgée de 13 ans[3]. Ils arrivèrent tous heureusement à Bergen, (où le tableau fut fait); mais Ihiob mourut pendant le trajet à Copenhague. Lorsqu'ils arrivèrent dans la capitale, ils ne trouvèrent pas le roi, qui l'avait quittée à cause de la peste qui sévissait dans la ville à cette époque. Les trois Groenlandaises furent donc envoyées à Flensborg, où le roi résidait alors avec sa cour. Elles furent aussi transportées à Gottorp, le duc Frédéric III de Holstein Gottorp ayant exprimé le désir de les voir. Elles restèrent pendant leur séjour à Sleswig dans la maison du savant Olearius[4], que le duc Frédéric III avait appelé à sa cour. Olearius profita de l'occasion pour recueillir les matériaux d'un petit vocabulaire groenlandais, qu'il inséra dans son *Voyage*[5]. Un médecin, Reinhold Horn, qui avait accompagné Danell durant son voyage, avait du reste fourni à Olearius d'autres matériaux pour ce glossaire.

---

[1] Le tableau porte le No. 44 dans la collection, voir le Catalogue du Musée par M. C. L. Steinhauer; il a été gravé chez Oligerus Jacobæus. ***Museum Regium*** pars II, sect. II, pl. I; Hauniæ 1710; fol.

[2] A. Olearius, *Vermehrte neue Beschreibung der moscoritischen und persischen Reyse;* Schleswig 1656 in-fol. p. 163–179.

[3] Voir aussi Hans Egede, *Det gamle Grønlands nye Perlustration* p. 18; Kjøbenhavn 1741 in-4.

[4] Voir Olearius l. c. p. 167–168.

[5] Olearius l. c. p. 171.

Les trois femmes groenlandaises ne revirent jamais leur patrie; elles moururent toutes les trois en Danemark, dans la maison du savant Casper Bartholin, où elles passèrent les dernières années de leur vie.

Le frère de Casper Bartholin, le savant médecin Thomas Bartholin, professeur à l'Université de Copenhague, publia vingt années plus tard, en 1675, un glossaire Groenlandais plus exact et trois fois plus grand que celui d'Olearius[1]), il avait été recueilli par son frère Casper pendant le séjour des trois Groenlandaises dans sa maison[2]).

La mer située à l'est de la côte orientale du Groenland fut visitée dans les mêmes années où Danell alla explorer les côtes du Groenland ainsi que dans les années suivantes, à plusieurs reprises, par des baleiniers hollandais. Ils eurent souvent durant ces voyages connaissance de diverses parties de la côte, à partir du 70e degré de latitude jusqu'au 80e, et ils donnèrent des noms à plusieurs promontoires et golfes observés sur la côte, mais les journaux originaux de ces anciens navigateurs ayant été perdus, nous ne connaissons que très imparfaitement leurs découvertes par les anciennes cartes marines dans lesquelles elles ont été indiquées.

Il ne paraît pas, qu'aucun de ces marins ait jamais mis le pied à terre. Cela eut lieu probablement pour la première fois en 1822, lorsque Scoresby aborda la partie de la côte située par 71° de latitude.

Dans les années qui suivirent le retour de Danell, les affaires politiques ne permettaient l'envoi d'aucune expédition dans les mers du Groenland. Le Danemark fut impliqué peu de temps après dans une guerre malheureuse contre la Suède. Le pays fut bientôt envahi par les armées de l'ennemi qui s'avancèrent jusqu'à la capitale même, et la paix ne fut obtenue qu'au prix des plus grands sacrifices.

---

[1]) Thomas Bartholin, *Acta medica et philosophica Hafniensia* t. II p. 71—77; Hafniæ 1675 (comp. *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 724—725).

[2]) Olearius l. c. p. 171.

Cependant, malgré tous les malheurs, le roi ne paraît pas avoir oublié le Groenland. Quelques années après la paix de Copenhague de 1660, et après que les affaires intérieures de l'État eussent été définitivement réglées, le roi se fit présenter l'extrait précité du journal de Danell[1]), et il chargea l'évêque de Throndhjem, Erik Brédal, de recueillir et d'envoyer à Copenhague tous les documents relatifs au Groenland et à l'Islande[2]).

Cependant aucune expédition ne partit dans les dernières années de Frédéric III, mais à peine monté sur le trône, le roi Christian V fit partir, pour aller à la découverte des anciennes colonies scandinaves du Groenland, un navire commandé par le capitaine Otto Axelsen. Ce voyage eut lieu en 1670[3]). Les détails du voyage sont inconnus. Axelsen partit de nouveau en 1671; mais il se perdit probablement avec tout son équipage dans le second voyage. L'historien Torfæus, qui avait eu l'intention de s'embarquer sur le navire lorsque Otto Axelsen, de retour du Groenland, aborderait en Islande, attendit en vain l'arrivée de l'expédition[4]); Axelsen ne retourna jamais. Le bruit courait du reste que le navire avait été capturé et détruit par un pirate hollandais[5]).

Un négociant résidant à Bergen, George Tormöhlen, fit équipper, deux années après, un navire pour aller prendre possession du Groenland et y fonder un établissement de commerce. Mais le navire fut pris par des pirates, ce qui fit échouer le projet[6]).

L'expédition armée par Tormöhlen est le dernier essai entrepris au XVIIe siècle pour retrouver les descendants des anciens colons scandinaves du Groenland. Pendant de longues années, l'intérêt pour l'exploration du Groenland paraît être tombé en oubli partout dans les pays scandinaves, en Danemark, en Norvège et en Islande.

---

[1]) Voir ci-dessus p. 213.

[2]) Voir *Grønlands historiske Mindesmærker* t. III p. 725.

[3]) Voir *Grønlands historiske Mindesmærker* t. III p. 725–726.

[4]) Comp. Torfæus, *Groenlandia antiqua* p. 37 du préface.

[5]) Voir Pingel dans *Grønlands historiske Mindesmærker* t. III p. 726.

[6]) Voir Pingel dans *Grønlands historiske Mindesmærker* t. III p. 727.

Cependant il y avait alors au moins une exception. Dans les mêmes années où le navigateur danois Vitus Bering[1]), entré au service de Pierre le Grand, servait sur la flotte de la Russie et se préparait à ses voyages d'exploration, il y avait dans le Nord de la Norvège un jeune pasteur évangélique qui s'occupait vivement du sort des anciennes colonies islandaises du Groenland et ne désirait rien de mieux que d'aller les rechercher et porter à leurs descendants la lumière de l'évangile. Mais pendant longtemps aucune occasion ne semblait devoir se présenter. Sa résidence était très éloignée des centres du pays, ses paroisses de Vaagen et Gemsoe se trouvant bien loin vers le nord. Il abandonna donc, en 1719, âgé de trente-deux ans, sa cure, et se rendit à Copenhague, où il réussit à développer personnellement son projet devant le roi Frédéric IV. Le souverain entra avec empressement dans ses vues et invita les magistrats de la ville de Bergen à seconder le projet d'Egede. Après plusieurs difficultés, Egede réussit en effet à former une compagnie dans le but de faire marcher de front le commerce et la mission évangélique. Le roi l'ayant nommé missionaire au Groenland, vocation dont Egede reçut l'avis le 15 mars 1721, il partit de Bergen le 3 mai et descendit à terre au mois de juin, dans une île, située sur la côte occidentale du Groenland dans les parages appelés alors *Baals Revier.* Il y fonda une petite colonie, la première au Groenland; c'est la colonie de Godthaab. L'année de 1723 fut consacrée par Egede à des voyages de découvertes. Mais il ne trouva nulle part les restes des anciennes colonies scandinaves qu'il cherchait; en revanche il observa à Kakortok une ruine intéressante d'origine européenne (probablement les restes de l'ancienne cathédrale du pays). Il essaya ensuite de pénétrer jusqu'à la côte est, par un fjord qu'il supposait être l'entrée du *détroit de Frobisher*, qui, d'après les idées géographiques du temps, devait traverser le Groenland[1]. Mais il fut arrêté par les glaces dans cette tentative après avoir exploré une partie de la côte ouest[2].

---

[1]) Bon nombre de renseignements nouveaux sur le navigateur danois Bering se trouvent dans un mémoire intéressant, récemment publié par M. P. Lauridsen, *Vitus Jonassen Bering* inséré dans le *Geografisk Tidsskrift* t. VI p. 89—98; 1882.

Le Musée d'Ethnographie de Copenhague possède un tableau fait en 1724 au Groenland par un peintre-artiste, B. Grotschilling[3]. On voit donc que non seulement des missionnaires et des marchands, mais aussi des artistes sont allés au Groenland bientôt après l'arrivée de Hans Egede dans le pays; Grotschilling était du reste officier de marine. Le tableau représente un Groenlandais et sa femme qui retournent de la chasse aux canards.

La société commerciale créée à Bergen en 1721 s'étant dissoute en 1727, le roi Frédéric IV se chargea lui même du soin de la mission groenlandaise. Il ordonna maintenant l'établissement d'une colonie danoise. Dans la même année où le danois Vitus Bering explora l'Est de la Sibérie[4], accompagné de ses compatriotes, Morten Spangsberg ou Spangenberg et Peter Lassinius[5], le roi Frédéric IV envoya au Groenland une expédition composée en partie d'officiers et de soldats, qui devaient fonder une colonie et faire des explorations. Le chef de l'entreprise était le major C. E. Paars[6] que le roi avait nommé gouverneur du Groenland.

Les officiers envoyés par le roi avaient reçu la mission spéciale de se frayer un chemin au travers de l'intérieur inconnu du Groenland. On avait apporté dans ce but des chevaux, et une expédition partit en effet de la côte en 1729, le 25 avril, sous le commandement du Major Paars et du lieutenant Richard dans le but de pénétrer dans l'intérieur, mais la tentative échoua complètement[1]); le sol glacé, crevassé et glissant présentait partout des obstacles insurmontables.

---

[1] Voir ci-dessus p. 208 et suiv.

[2] Voir Hans Egede, *Omstændelig Relation angaaende den grønlandske Missions Begyndelse og Fortsættelse,* p. 100—119; Kjøbenhavn 1738 in-4.

[3] Le tableau porte le Numero 47 dans le Musée.

[4] Voir sur les explorations de Bering pendant son expédition de 1724 à 1730 le mémoire précité de M. P. Lauridsen, *Geogr. Tidsskrift* t. VI p. 93-98. 18. Les notices que l'on trouve sur Bering et sur son voyage, par ex. chez Berck, *Die Seereisen der Russen* et chez Lindemann et Finsch, *Die deutsche Nordpolexpedition,* Petermann *Mittheilungen* t. XXXV p. 163, ne sont pas exactes. Le dernier savant n'a pas puisé ses notes sur Bering dans les sources authentiques. Du reste, Bering n'a pas vu la côte d'Amérique, mais il a été à proximité de la côte le 14 et 17 août 1728; les brouillards étaient malheureusement trop épais.

[5] Sur les deux voyageurs danois, explorateurs de la Sibérie, Spangenberg et Lassinius voir Lauridsen l. c. p. 93.

[6] H. Egede, *Omstændelig Relation* p. 240 et suiv.

Le successeur de Frédéric IV, le roi Christian VI, découragé du peu de succès de la colonie, dont les habitants avaient été décimés par des maladies endémiques, rappela les colons. Egede cependant, reçut la permission de rester, et le roi lui fournit même après quelque temps des subventions annuelles. La petite vérole ayant sévi avec fureur, en 1733, parmi les indigènes, Egede commença enfin à se populariser chez les Esquimaux, qui lui avaient toujours montré de la défiance depuis son arrivée. Bravant tout danger, il chercha à porter secours aux malheureux et à les sauver de la maladie.

La mission devint maintenant plus fructueuse, et bon nombre de Groenlandais se firent baptiser. Du reste, l'ardent missionnaire avait, déjà auparavant, gagné au moins quelques âmes pour l'évangile. Plusieurs avaient été baptisés, et Egede avait commencé à les instruire dans la religion chrétienne. Après quinze ans de séjour au Groenland, Egede retourna en 1736, ayant été remplacé dans le pays par son fils Paul Egede, qui fut nommé plus tard évêque de Groenland. Il eut pour aides, outre d'autres missionnaires danois, plusieurs frères moraves, ou Hernutes, qui avaient déjà commencé à prêcher l'évangile au Groenland avant le départ de Hans Egede (en 1733). L'histoire de la mission morave ou Hernute du Groenland, qui prospère encore dans le pays, a été étudiée dernièrement par M. Fenger, pasteur évangélique à Copenhague, dans un savant ouvrage pablié en 1879[2]). M. Fenger a pu puiser aussi bien dans les archives de Copenhague que dans celles de Hernhut, centre des frères moraves; aussi trouve-t-on chez lui plusieurs documents importants inconnus jusqu'ici[3]).

---

[1]) Voir Hans Egede, *Omstœndelig Relation* p. 270: *Grønlands Perlustration* p. 20 (comp. Pingel dans *Grønlands hist. Mindesmœrker* t. III p. 733).

[2]) H. M. Fenger, *Bidrag til Hans Egedes og den grønlandske Missions Historie;* Kjøbenhavn 1879.

[3]) H. M. Fenger l. c. p. 324 et suiv.

Le commerce du Groenland, monopolisé pendant les années de 1727 à 1734 par le gouvernement même, passa ensuite en 1734 entre les mains d'un grand négociant de Copenhague, Jakob Severin. Ce privilège lui fut accordé à la condition expresse qu'il continuerait la mission évangélique, en payant les frais de cette institution. Le roi cependant, désirant voir prospérer la mission, fournit tous les ans une subvention considérable. Le commerce du Groenland resta entre les mains de Severin pendant seize ans. Il fit fonder, pendant ces années, plusieurs nouvelles colonies, par exemple celles de Christianshaab (en 1734), de Jakobshavn (en 1741) et de Frederikshaab (en 1741): mais il ne fit rien pour l'exploration géographique du pays.

Les missionnaires qui retournèrent du Groenland après avoir prèché l'évangile pendant plusieurs années emmenèrent quelquefois avec eux des Groenlandais qu'ils avaient baptisés et instruits dans la religion chrétienne. Nous savons par exemple qu'une jeune fille groenlandaise, Maria, fille de Epayub, fut conduite en Europe par le missionnaire Sylow en 1746. Elle fut peinte en 1747 à Frederikshald par l'artiste Blumenthal; mais elle mourut déjà l'année suivante. Le Musée d'Ethnographie de Copenhague possède un portrait de cette groenlandaise, fait cinq ans après par ce peintre[1]).

Le privilège qui avait été accordé à Severin de 1734 à 1750, passa dans cette dernière année entre les mains de la *Compagnie générale du commerce*, établie à Copenhague en 1747. Plusieurs nouvelles colonies furent fondées au Groenland pendant l'administration du pays par cette compagnie. Citons par exemple celles de Claushavn (en 1752) — de Fiskenæsset (en 1754) — de Sukkertoppen (en 1755) — de Rittenbenk (en 1755) — de Sydbai (en 1756) — de Norsoak (en 1758) — de Holstensborg (en 1759) — d'Egedesminde (en 1759), et plus tard, celles d'Upernivik (en 1771) et de Godhavn (en 1773). La plupart existent encore, quelques-unes ont été transportées à un autre endroit. Celle de Norsoak ne se trouve plus dans cet endroit; elle a été transférée depuis longtemps dans l'île d'Umenak, qui est l'établissement le plus florissant du Groenland du Nord.

---

[1]) Le tableau est marqué numéro 48 dans le Musée.

Au nombre des missionnaires danois envoyés au Groenland dans cette période de l'histoire du pays, il faut citer spécialement le savant Otto Fabricius, qui passa cinq années (de 1768 à 1773) à Frederikshaab, à cette époque la colonie la plus méridionale du pays. Fabricius est l'auteur de la *Faune du Groenland*, ouvrage publié en 1780 à Copenhague[1]. Il a écrit aussi une grammaire et un dictionnaire groenlandais, ainsi que divers mémoires sur la nature du pays, les mœurs des habitants, etc.

Plusieurs voyages d'exploration eurent lieu pendant cette période, où le pays dépendait de la Compagnie générale du Commerce. L'année de 1751 fut marquée par la première exploration de l'intérieur du Groenland que l'on connaisse; car l'essai qu'on avait fait en 1729 de pénétrer dans l'intérieur, avait complètement échoué. Elle fut entreprise par un marchand danois ou norvégien établi au Groenland, Lars Dalager. Il réussit a entrer dans les grands champs glacés dont l'intérieur du Groenland est couvert. Dalager a décrit lui-même son voyage, qui eut lieu du 2 au 5 septembre[2]. Il avança jusqu'à 12 kilomètres à peu près de la lisière extérieure du grand glacier. Il pénétra dans ce voyage jusqu'à une chaîne de montagnes ou „nunataks“ qui forme une espèce d'îlot entouré de tous les côtés du grand glacier. Il observa dans l'horizon d'autres montagnes qu'il supposait situées sur la côte orientale, mais qui sont probablement éloignées de plus d'une centaine de kilomètres de cette côte[3].

---

[1] O. Fabricius, *Fauna Grønlandica*; Hafniæ 1780 (avec des planches). On trouve des suppléments et corrections à cet ouvrage dans les *Mémoires de la Société Royale Danoise des Sciences.*

[2] Voir encore Lars Dalager, *Grønlandske Relationer, indeholdende Grønlændernes Liv og Levnet, sammenskrevet i Grønland 1752*, p. 92—100; Kjøbenhavn; sur Dalager Pingel dans *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III. p. 742; Fenger. *Bidrag* p. 281 et suiv.

[3] Les montagnes observées par Dalager sont probablement les *nunataks de Jensen* explorés en 1878 par M. Jensen, lieutenant de marine.

Un autre marchand danois, Peder Olsen Vallø (ou Valløe), entreprit l'année suivante (1752) un voyage d'exploration dans la partie sud de la côte occidentale et sur la côte orientale. Il s'embarqua à Frederikshaab pendant l'été dans un *umiak* (en danois: *Konebaad*, bâteau conduit par des femmes), embarcation faite de peaux, dont on se sert toujours au Groenland pour les voyages. Après avoir exploré les districts du Sud, il hiverna dans ces régions pour continuer sa route au printemps. Le 6 juillet de l'année suivante, Valløe atteignit la côte orientale, mais la glace qui obstruait son passage ne lui permit de s'avancer que fort lentement, et comme il manquait de provisions pour un nouvel hivernage, ses compagnons de voyage déclarèrent qu'ils ne voulaient pas l'accompagner plus loin; ce qui l'obligea, le 8 août, à retourner sur ses pas[1]).

Il était alors arrivé à un endroit qu'il appelle Nennese, peut-être Nennutsuk, visité plus tard par Graah[2]). Valløe paraît, d'après l'opinion généralement admise, avoir pénétré jusqu'à 60° 56′ de latitude. D'après Graah, il ne parvint qu'à 60° 28′ de latitude.

La mer à l'est du Groenland étant encore au XVIII^e^ siècle, comme déjà au XVII^e^, très riche en baleines, elle fut visitée presque tous les ans par des navires qui se livrèrent à la pêche de ces animaux. Au nombre des marins montés sur ces navires, envoyés notamment par des armateurs hollandais, anglais, danois, norvégiens, allemands et autres, il y avait toujours bon nombre de Danois, originaires de toutes les provinces du royaume, notamment des îles situées sur la côte ouest du duché de Slesvig. Ces marins, qui servaient de capitaines *(commandeurs)* de pilotes, de harponneurs ou de simples matelots, étaient très recherchés par les armateurs étrangers[2]). Le nombre des navires qui fréquentaient cette partie de la mer boréale était ordinairement très élevé; il y en avait quelquefois deux cents.

Un de ces marins danois, Volquard Boon ou Bohn, qui mourut dans l'île de Föhr, son pays natal, doit être cité ici au nombre des explorateurs géographiques du Groenland. Monté sur un navire, hollandais probablement, dont il était sans doute le capitaine ou *commandeur*, il visita en 1761 une partie de la côte orientale du pays. On possédait autrefois à Copenhague la carte d'une partie de cette côte, depuis 76° 30′ jusqu'à 68° 40′ de latitude nord: cette carte avait été levée par lui en 1761, du 21 juin au 30 juillet, lorsqu'il navigua à une distance d'environ 10 à 40 kilomètres le long de cette partie de la côte. Il paraît que Bohn a été le premier à découvrir le détroit qui porte le nom de Scoresby et qui fut visité par cet explorateur en 1822. Une notice sur la carte de Bohn a été publiée par Wormskjold à Copenhague dans son mémoire sur la position géographique des anciennes colonies scandinaves du Groenland¹).

---

[1]) Comp. Pingel dans *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 742—751.

[2]) Voir ci-dessous p. 228 et suiv.

[3]) Voir le mémoire du capitaine Normann cité plus loin, ci-dessous p. 225 et suiv.

Une description du Groenland fut publiée quelques années plus tard par l'allemand David Cranz²), qui comme missionnaire des frères moraves ou Hernutes avait passé plusieurs années au Groenland. Le gendre de Paul Egede, H. C. Glahn, missionnaire au Groenland, y a ajouté quelques notices explicatives³).

Le pasteur Hans Egede Saabye, petit-fils de Egede et missionnaire au Groenland de 1770 à 1778, est auteur d'une série de notices sur le Groenland, écrites pendant son séjour dans ce pays, publiées en 1816 et traduites ensuite en suédois et en allemand⁴).

La *Compagnie générale* du commerce ayant été dissoute en 1774, le gouvernement se chargea lui même du commerce et de l'administration du Groenland. Il monopolisa de nouveau le commerce sur ce pays, cette fois dans ses propres mains. Cette nouvelle période fut inaugurée par la fondation de la

---

¹) La notice se trouve *Skandinavisk Litteraturselskabs Skrifter* t. X p. 383—384, 1814; Kjøbenhavn.

²) D. Cranz, *Historie von Grönland*, 1765—1770.

³) H. Chr. Glahn, *Anmærkninger over Cranz's Historie om Grønland*; Kjøbenhavn 1771.

⁴) H. E. Saabye, *Brudstykker af en Dagbog, holden i Grønland i Aarene 1770—1778*; Odense 1816.

colonie de Julianehaab, située dans la partie la plus méridionale de la côte (par 60° 43′ de latitude); un missionnaire évangélique y fut stationné l'année suivante (en 1776).

Du reste, ce n'était pas la première fois que l'évangile fût prêché dans cette partie du Groenland qui est, on le sait, malgré sa position méridionale bien moins accessible que les parties plus septentrionales de cette côte. Les frères moraves avaient fondé en 1774 au sud de Julianehaab (par 60° 31′ de latitude) la station de Lichtenau. Une station de ces missionnaires se trouve maintenant encore plus au sud (par 60° de latitude) à Frederiksdal[1].

Nous venons de voir que la période de l'administration du Groenland par la compagnie générale avait été marquée par plusieurs voyages d'exploration: l'époque de l'administration du pays par le gouvernement ne resta pas en arrière. Ce que l'apôtre du Groenland, Hans Egede, avait sérieusement désiré et de plus sollicité à toute occasion possible, mais qu'il n'avait pu obtenir, *l'envoi d'une grande expédition sur la côte orientale du Groenland à la recherche des anciennes colonies scandinaves*, se réalisa enfin, mais on n'aboutit pas au résultat désiré. On ne découvrit point les colonies anciennes, et on ne parvint pas même, malgré toute l'habileté et l'énergie des chefs, à mettre le pied sur la côte qu'on voulait explorer.

L'expédition eut lieu en 1786 et 1787; mais avant de nous occuper de cette entreprise, nous devons faire mention d'un autre voyage qui avait eu lieu le long de la côte orientale du Groenland neuf ans auparavant et seize ans après le voyage de Bohn, mais malheureusement dans les conditions les plus tristes. Au nombre des navires, partis en 1777 pour la pêche de baleines et de phoques sur la côte orientale du Groenland, au nord du 70e degré, onze furent enfermés dans les glaces et écrasés l'un après l'autre.

Plusieurs centaines de marins perdirent la vie dans cette horrible catastrophe; mais plus d'une centaine furent sauvés, grâce à l'accueil hospitalier qu'ils reçurent dans les colonies danoises et dans les villages des Groenlandais.

---

[1] Voir *Mission der evangelischen Brüder in Grønland;* Gnadau 1832; *Uebersicht der Missions Geschichte der evangelischen Brüder;* Gnadau 1832.

La question de ce terrible évènement a été étudiée dernièrement par le savant navigateur M. C. Normann, capitaine de la marine royale danoise, dans un mémoire approfondi inséré dans le *Bulletin de la Société danoise de Géographie*[1]). La notice sur cette malheureuse catastrophe qu'on lit dans le bel ouvrage de M. Payer[2]) sur l'expédition arctique autrichienne-hongroise de 1872—1874, est très peu exacte, ayant été puisée probablement dans une source peu authentique. Le très savant auteur allemand ne paraît avoir connu aucune des relations publiées en Allemagne et en Hollande sur l'évènement de 1777. Le capitaine Normann qui connaît à fond toutes les questions se rapportant à la géographie arctique et à l'exploration des régions boréales, a pu utiliser, outre les relations imprimées allemandes, hollandaises et danoises, encore les archives de Copenhague. Au nombre des marins sauvés et morts, il y avait plusieurs danois qui avaient tous servi sur des navires étrangers[3]).

Le chef de l'expédition envoyée au Groenland en 1786 était P. Løvenørn, à cette époque lieutenant-capitaine de la marine danoise. Il quitta Copenhague le 2 mai 1786 et rejoignit sur la côte de l'Islande un navire plus petit qui devait le suivre pendant son expédition et qui était parti de Copenhague au mois d'avril. Le 3 juillet on eut en vue la côte orientale du Groenland, par 65° 45′ de latitude nord, mais on ne put nulle part s'approcher de la côte, et on fut forcé de se retirer en Islande. Après plusieurs tentatives, Løvenørn retourna à Copenhague à bord du plus grand de ses deux navires. L'autre navire resta dans la mer boréale sous le commandement du lieutenant C. T. Egede, petit-fils de Hans Egede.

Le lieutenant Egede fit encore en 1786, au mois d'août, une nouvelle tentative pour s'approcher de la côte du Groenland;

---

[1]) C. Normann, *En Reise langs Grønlands Østkyst i Aaret 1777* dans le *Geografisk Tidsskrift* t. II. p. 49—63; Kjobenhavn 1878.

[2]) Julius Payer, *Die österreichisch-ungarische Nordpol-Expedition in den Jahren 1872—1874 nebst einer Skizze der zweiten deutschen Nordpol-Expedition 1869—1870 und der Polar-Expedition von 1871.* p. 481—482 dans la note; Wien 1876.

[3]) La liste des brochures relatives à la catastrophe, Normann l. c. p. 50.

mais on ne put nulle part découvrir la moindre ouverture dans la glace. Après avoir hiverné en Islande et après l'arrivée au printemps d'un second navire de Copenhague, Egede partit de nouveau d'Islande à bord du navire nouvellement arrivé, et il confia le commandement du premier navire à son compagnon, Rothe, lieutenant de marine.

Dans le courant de l'été de 1787 ils tentèrent quatre fois, en partant de différents points de l'Islande, de s'approcher de la côte orientale du Groenland, mais ce fut en vain, ce qui les détermina enfin à retourner en Danemark.

L'expédition de Rothe et de Egede ne parvint pas a son but, d'aborder la côte orientale du Groenland, mais les observations exactes et détaillées de ces deux jeunes officiers sur le mouvement et l'étendue des glaces dans le détroit de Danemark, qui sépare l'Islande du Groenland, sont de la plus grande valeur scientifique.

Le rapport de Løvenørn ne fut jamais publié; seulement trente-six ans après son retour, on inséra, dans les *Annales maritimes et Coloniales*[1], un *Extrait de la relation d'un voyage fait par ordre de S. M. Danoise pendant l'année 1786 pour la découverte de la côte orientale du Groenland.* Le rapport du lieutenant C. T. Egede, au contraire, fut publié en 1789 en danois[2].

La question de la situation de l'ancienne colonie d'*Østerbygden* fut étudiée, les années suivantes, par un savant danois, H. P. Eggers, dans un mémoire couronné par l'Académie des Sciences et publié en 1793 dans les mémoires de la société d'économie rurale de Danemark. Eggers s'efforça, dans ce travail, de prouver que cette ancienne colonie, malgré son nom, n'a point existé sur la côte orientale, mais que l'on doit la chercher dans la partie méridionale de la côte occidentale, où l'on avait justement découvert beaucoup de ruines d'origine européenne. De plus, les investigations faites par Egede et Rothe venaient de démontrer qu'il y avait peu de probabilité qu'il y eût jamais existé sur la côte orientale du Groenland, en face de l'Islande, des colonies visitées, sinon régulièrement, du moins assez fréquemment par des navires venus de l'Islande ou de la Norvège. L'opinion de H. P. Eggers¹) triompha par conséquent, et l'intérêt que les projets d'exploration de la côte orientale avaient toujours trouvé, fut maintenant beaucoup affaibli.

---

[1] *Annales Maritimes et Coloniales* t. I. p. 50 et suivantes. Paris 1823.

[2] Egede, *Reisebeskrivelse til Østergrønlands Opdagelse, foretaget i Aarene 1786 og 1787*; Kjøbenhavn 1789. (Une seconde édition. 1790).

En revanche, on fit diverses recherches sur la côte ouest. Le célèbre minéralogue, Sir Charles Giesecke, mort à Dublin en 1833 comme professeur de minéralogie et qui avait fait pendant sa jeunesse divers voyages pour former des collections minéralogiques, se rendit en 1806 au Groenland pour faire des études minéralogiques dans ce pays. Il avait alors, à ce qu'il paraît, l'intention de s'établir quelque part, soit en Allemagne, sa patrie, soit dans un autre pays, comme marchand de minéraux. Le gouvernement danois facilita de toutes façons les études de Giesecke. On le chargea ensuite de la mission spéciale de former pour le musée de Copenhague une collection minéralogique groenlandaise et de faire des études sur la nature du sol des diverses parties du Groenland. Giesecke resta dans le pays jusqu'en 1816, où il partit pour l'Angleterre²).

Les notices rédigées par Giesecke pendant ses voyages au Groenland furent présentées par lui au gouvernement danois, qui lui avait fourni les moyens nécessaires à son séjour et ses études. Ces notices, rédigées en allemand, langue maternelle de Giesecke, ont été publiées dernièrement par M. Johnstrup, professeur de géologie à l'Université de Copenhague³). Le savant professeur danois y a ajouté une notice biographique sur la vie et les travaux du

---

¹) H. P. Eggers, *Om Grønlands Østerbygds sande Beliggenhed* dans *Det Kongel. Danske Landhusholdnings-Selskabs Skrifter* t. IV p. 239—320; Kjøbenhavn 1794.

²) Giesecke est auteur d'un article intéressant sur le Groenland inséré dans *l'Encyclopédie de Brewster.* Voir ci-dessous p. 228 note 2.

³) F. Johnstrup, *Gieseckes mineralogiske Reise i Grønland*; Kjøbenhavn 1878. On trouve dans ce volume, outre la notice biographique de Giesecke (par M. Johnstrup), un mémoire sur l'ortographie et l'étymologie des noms de lieux groenlandais (par M. H Rink).

célèbre minéralogue[1]; M. Johnstrup a reproduit également dans ce volume un article de Giesecke sur le Groenland, publié en 1816 dans *l'Encyclopédie* de Brewster[2]).

Le Groenland fut encore visité, les années suivantes[3]) par plusieurs naturalistes danois auxquels le gouvernement avait confié la mission de faire diverses recherches. Citons p. ex. les botanistes J. Wormskjold et J. Vahl (le fils de l'éminent botaniste danois Vahl), le minéralogue Pingel, etc. On doit à plusieurs de ces savants des mémoires et des articles intéressants sur le Groenland.

Notons encore que W. A. Graah, qui devint plus tard si célèbre dans les annales de l'exploration du Groenland[4]), fit de 1821 à 1823 la levée topographique de la partie septentrionale de la côte occidentale du pays.

L'année 1825 fut marquée dans l'histoire scientifique du Danemark par la fondation de la *Société Royale des Antiquaires du Nord* qui fut créée sur la proposition de M. C. C. Rafn le 28 janvier 1825. La société s'occupe notamment de l'étude des antiquités du Danemark et des autres pays scandinaves, et elle travaille énergiquement à l'extension des connaissances de l'ancienne littérature du Nord, en publiant de nouvelles éditions des sagas et des autres écrits de l'antiquité scandinave. La société ne s'est pas moins distinguée par ses travaux importants relatifs à l'ancienne Amérique précolombienne. On lui doit la publication de divers recueils contenant les monuments littéraires qui fournissent les témoignages de la découverte du Groenland et de la côte de l'Amérique du Nord ainsi que d'autres travaux intéressants relatifs aux mêmes sujets. Nous avons dit que depuis la publication du mémoire de Eggers sur la position géographique de la colonie islandaise au Groenland, dite *Østerbygden*, l'ancienne théorie avait été presque généralement abandonnée; cependant elle comptait toujours quelques adeptes. Un naturaliste danois, M. de Wormskjold, qui avait fait un voyage scientifique dans le Groenland méridional en 1812 et 1813[1]) publia en 1814, dans les mémoires de la Société Scandinave de Littérature, une savante dissertation où il se déclara le défenseur de l'ancienne théorie[2]). La question ne paraissait donc pas encore vidée. La discussion fut réprise en 1824 par le savant H. F. J. Estrup dans le même recueil[3]), où il publia des observations pleines d'intérêt.

---

[1]) Johnstrup l. c. p. V—XXVII. Sir Charles Giesecke, dont le nom de baptême était Karl Ludvig Giesecke, avait été d'abord acteur et auteur dramatique à Vienne avant de devenir minéralogue.

[2]) F. Johnstrup l. c. p. 333—347.

[3]) Le voyageur anglais Manby publia en 1822 un livre sur le Groenland. Il avait visité le pays en 1821.

[4]) Voir ci-dessous p. 229—232.

Les voyages de Scoresby[4]), entrepris pendant l'été de 1822, et de Clavering et Sabine firent naître de nouveau le désir de voir tenter une nouvelle expédition danoise sur la côte orientale. Scoresby avait abordé la terre à plusieurs points de la côte orientale[5]); il est vrai que cela avait eu lieu à une latitude beaucoup plus élevée que celle où l'on peut supposer qu'étaient situées les anciennes colonies. Cependant, pensait-on, on pourrait peut-être à certaines époques de l'année trouver des terrains abordables, et dans ces endroits il pourrait y avoir des ruines des anciennes colonies disparues. La question méritait donc bien d'être encore une fois étudiée avec soin sur les lieux mêmes.

C'est pourquoi l'on commença de nouveau à s'occuper vivement en Danemark de l'organisation d'une nouvelle expédition sur cette côte. Le commandement en fut confié au capitaine Graah, á cette époque lieutenant de la marine royale, qui avait eu de fréquentes occasions de connaître le pays et ses habitants pendant un séjour antérieur au Groenland, et qui s'était distingué par ses recherches topographiques dans les districts du nord de la côte occidentale[1]).

---

[1]) Voir ci-dessus p. 228.

[2]) M. Wormskjold, *Gammelt og Nyt om Grønlands Vinland og nogle flere af Forfædrene kjendte Landes formentlige Beliggende* dans *Det skandinaviske Literaturselskabs Skrifter t. X*, p. 298—403; 1814.

[3]) H. F. J. Estrup, *Nogle Bemærkninger om Grønlands Østerbygd* l. c. t. XX p. 243—300; 1824.

[4]) W. Scoresby, *Journal of a voyage to the Northern Whalfishery including researches and discoveries on the Eastern Coast of Greenland*; Edinburgh 1823.

[5]) Petermann, *Die Entdeckung und Erforschung des nördlichsten Theiles von Ost-Grönland durch Clavering und Sabine im Jahre 1823*. dans les *Mittheilungen* t. XVI p. 320—329; 1870.

Les nombreuses expéditions qui avaient eu lieu avant le départ de Graah pour l'exploration de la partie sud de la côte orientale, celles de Lindenow, de Danell, de Hans Egede, avaient toutes échoué, sauf celle de Valløe[2]). Celle de Graah seule eut une issue heureuse. Grâce à l'énergie, à la persévérance et au courage de cet explorateur dévoué, on eut pour la première fois connaissance de la côte orientale depuis le cap Farvel jusqu'au delà du 65e degré de latitude; mais les souffrances et les dangers qu'il dû subir pendant ce voyage furent des plus terribles. Torturés par la faim, Graah et ses compagnons de voyage durent pendant plusieurs semaines se nourrir presque exclusivement de morceaux de lard de phoques à demi-pourris, vomis par les squales que les vagues avaient jetés sur la côte.

Graah, accompagné du naturaliste Vahl et d'un interprète, organisa son expédition en 1828 à Julianehaab et hiverna d'abord à Nenortalik, l'établissement le plus proche du cap Farvel, situé par 60° 7′ 45″ de latitude (d'après Graah). L'expédition, qui consistait en deux *umiaks* (canots de femmes) et deux *kajaks*, contenant quatre Européens et douze indigènes, quitta Nenortalik le 20 mars 1829 et poussa par un chenal qui sépare l'île de Statenhuk du continent. On atteignit la côte orientale, mais elle était encombrée par les glacés d'une manière extraordinaire, même aux yeux des Esquimaux qui habitaient cette côte. Retardé ainsi dans son voyage, il prit le parti de renvoyer les deux Européens et la plupart des Groenlandais et de continuer seul dans une des barques avec deux hommes et quatre femmes indigènes, ce qui fut exécuté le 23 juin 1829 à 61° 46′ 40″ de latitude. Déjà le 28 de juillet, il avait pénétré jusqu'à un point situé vis-à-vis d'une île située par 65° 18′ de latitude à laquelle il donna le nom de Dannebrogsøen[3]).

---

[1]) Voir ci-dessus p. 228.

[2]) Voir ci-dessus p. 209, p. 213, p. 222 et p. 223.

[3]) Graah l. c. p. 102—106.

Malheureusement il fut arrêté ici par des montagnes de glace échouées sur la côte, lesquelles lui présentèrent une barrière insurmontable. Ayant attendu jusqu'à la fin du mois d'août, il fut forcé de retourner. Arrivé le 1er octobre à Nukarbik, village groenlandais situé à 63° 22′ 38″ de latitude sur la côte orientale, il y établit son quartier d'hiver[1]). Le 2 avril de 1830 il envoya un rapport à Julianehaab confié aux soins d'un Groenlandais et il parvint à son but[2]), Graah lui même malgré sa santé affaiblie poussa de nouveau au Nord, mais la condition de la côte n'était guère plus favorable que l'année précédente. Malgré tout son courage et son habileté, il ne pénétra pas cette fois aussi loin que la première fois; il commença son retour le 25 juillet et arriva enfin le 16 octobre à Frederikshaab sur la côte occidentale. Graah parvint, pendant ce voyage, à dresser pour la première fois une carte[3]) de la côte orientale jusqu'au delà du 65 degré: il observa encore plusieurs îles et montagnes situées plus loin vers le nord. Pendant son voyage, il trouva presque partout des Esquimaux, mais en très petit nombre seulement. Pourtant il n'observa nulle part aucune trace des anciens colons scandinaves. Cependant il lui paraissait évident, que les habitants de la côte orientale différaient essentiellement de ceux de l'autre côte et que la race s'approchait des Européens. Mais, comme nous venons de le dire, il ne rencontra pas même la plus insignifiante ruine d'origine européenne. Cela n'est pas décisif, cependant; car il faut avouer que Graah n'entra presque pas dans l'intérieur d'aucun des nombreux fjords, qui s'avancent très profondément dans la terre, et c'est justement là que l'on rencontre les ruines scandinaves sur la côte occidentale. Il est donc très important que les bords des fjords soient tous soigneusement explorés par des savants compétents, et, comme vous le savez déjà, le gouvernement danois s'occupe justement de cette question à l'heure qu'il est. Le capitaine Graah a décrit lui-même son voyage dans un livre publié en 1832 à Copenhague[1]. La relation a été traduite en anglais. Un extrait de son premier rapport, envoyé de la côte orientale en 1830 et faisant la description de ses explorations de 1829 et de 1830, a été publié, comme nous venons de le dire, dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*[2]. Le manuscrit original de Graah existe encore dans le dépot des Archives du Ministère de la Marine: on y trouve quelques passages relatifs à l'observation de l'état de la mer qui ne se rencontrent pas dans l'ouvrage imprimé en 1832[3]. Une médaille d'or fut décernée en 1831 à Graah par la Société de Géographie de Paris[4].

---

[1]) Graah l. c. p. 113 et suiv.

[2]) Le rapport de Graah écrit en 1830 a été publié en traduction française dans le *Bulletin de la Société de Géographie* t. XIV p. 102—108; Paris 1830.

[3]) La carte accompagne la publication de Graah, voir p. 231, note 1.

Il faut citer encore un autre voyage d'exploration, bien moins important, il est vrai, mais pas sans intérêt; c'est le voyage d'exploration que tenta en 1830 O. V. Kielsen, plus tard inspecteur d'une des colonies danoises au Groenland. Kielsen quitta Holstensborg le 1er mars 1830 avec des traînaux. La lisière du grand glacier intérieur étant très éloignée de la côte dans cet endroit, il traversa dans cette expédition plusieurs régions jamais visitées par des Européens. Arrivé au pied du glacier le 6 mars, il monta seul et passa trois heures sur le glacier: les Groenlandais, ses compagnons, refusèrent comme toujours de s'aventurer dans les énormes champs de la glace continentale, qu'ils supposent habités par des esprits malins et puissants. En revanche, les Groenlandais n'ont pas la même horreur de la mer, et ils ont souvent pris part aux expéditions navales arctiques comme interprètes[1]). Kielsen a décrit lui-même son voyage dans un article inséré dans la *Revue danoise*, publiée par le célèbre naturaliste J. F. Schouw[2]). La température était très basse pendant l'excursion; il gelait chaque nuit plus de 20°. On rencontra plusieurs rennes et l'on en tua quelques-uns.

---

[1] W. A. Graah, *Undersøgelses-Reise til Østkysten af Grønland*; Kjobenhavn 1832 in-4⁰ (avec une carte du Groenland et plusieurs planches).

[2] Le premier rapport de Graah a été inséré dans le *Bulletin de la Société de Géographie* t. XIV. p. 202—108; Paris 1830 (comp. t. XVI. p. 282—283; 1831). Comme nous l'avons déjà dit, une traduction française de l'introduction de l'ouvrage de Graah a été publiée à Paris en 1835, avec de savantes notes par M. de la Roquette, à cette époque consul de France en Danemark, sous le titre: *Sur les découvertes faites en Groenland* IIe Série t. III p. 333—360 et p. 396—408, t. IV p. 41—52; Paris 1835.

[3] Communication de M. Normann. Voir *Meddelelser om Grønland* t. VI.

[4] *Bulletin de la Société de Géographie* t. XVIII p. 322; Paris 1832.

Une expédition française eut lieu en 1833 à la côte orientale du Groenland sous le commandement de M. de Blosseville, chef du brick la *Lilloise* et lieutenant de la marine française. Le jeune et ardent officier explora une partie de la côte qui porte depuis ce temps son nom. Il retourna ensuite en Islande pour aller de nouveau à l'exploration de la côte du Groenland. Depuis ce temps, on n'en a reçu aucune nouvelle; la *Lilloise* doit avoir péri dans les glaces. Une expédition envoyée à la recherche de M. de Blosseville, n'aboutit à aucun résultat[3]).

Le célèbre Rafn, l'énergique secrétaire de la société des Antiquaires du Nord à Copenhague, publia en 1837, sous les auspices de cette savante Compagnie, un ouvrage important intitulé *Antiquitates Americanæ*[4]), où il a réuni tous les anciens documents scandinaves relatifs à l'Amérique. Rafn publia, ensuite, de 1843 à 1845, un autre ouvrage non moins important sous le titre de *Grønlands historiske Mindesmærker* (Monuments historiques du Groenland[5]). On y trouve, outre divers documents publiés déjà dans les *Antiquitates Americanæ*, encore différents articles relatifs à l'histoire de la découverte du Groenland[6]). Citons par exemple la dissertation sur le voyage des frères Zeno par T. H. Bredsdorff1) et un mémoire sur les voyages au Groenland dans les derniers siècles par C. Pingel2).

---

[1]) H. Rink, *Om Grønlænderen Hans Henriks Deltagelse i Nordpolsexpeditionerne 1853—76 under Kane, Hayes, Hall og Nares* dans le „*Geografisk Tidsskrift*“ t. I p. 185—192; 1877. Le même article dans *The Geographical Magazine* t. V, p. 28—37, p. 57—65 et p. 87—92; London 1878.

[2]) O. V. Kielsen, *Vinterreise til Isblinken ved Holsteinsborg*, dans „Dansk Ugeskrift“ (publié par Schouw) t. I p. 114—129; Kjøbenhavn 1832. Voir aussi C. Pingel dans le Journal *Dagen*, 1831 Nr. 6, et dans les *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III p. 791—794.

[3]) Voir le *Rapport* de Tréhouart, commandant de la corvette „la Recherche“, dans le *Bulletin de la Société de Géographie* II Série t. IV, p. 131—143; Paris 1835 (comp. aussi Sir John Ross l. c. t. V, p. 81—90; Paris 1836).

[4]) C. Rafn, *Antiquitates Americanæ*; Copenhague 1837.

[5]) *Grønlands hist. Mindesmærker* t. I, 1843; t. II, 1844; t. III 1845.

[6]) *Grønlands hist. Mindesm.* t. III. p. 1—65 et p. 441—528.

Les *Annales* et autres périodiques archéologiques publiés par la dite société contiennent également divers mémoires importants sur le Groenland3).

Une nouvelle époque de l'exploration du Groenland commence par l'arrivée dans le pays en 1848 du savant naturaliste M. H. Rink qui pendant quatre ans se dévoua entièrement à l'étude géologique et géographique du pays. Ce savant distingué a profité, depuis ce temps, de ses séjours prolongés dans diverses parties du Groenland pour continuer ces études si précieuses pour la science; M. Rink est en même temps un profond connaisseur de la langue et des traditions anciennes des Groenlandais, et il est auteur de nombreux ouvrages et mémoires des plus importants sur divers sujets d'érudition relatifs au Groenland. D'autres savants danois et étrangers ont fait des études diverses dans le pays pendant les dernières dizaines d'années, et de savants employés danois, résidant dans le pays, ont profité de leur présence pour se livrer à des recherches scientifiques diverses4). Mais le pays est trop vaste pour être exploré suffisamment par des voyages isolés, dûs à l'initiative particulière. C'est pourquoi le gouvernement danois a fondé en 1875 à Copenhague une commission chargée de la direction de l'exploration systématique du Groenland. Depuis 1876 des expéditions scientifiques ont travaillé dans le pays; et grâce à l'énergie des savants membres de ces expéditions, M. K. J. V. Steenstrup géologue, M. M. Jensen, Holm, Hammer, lieutenants de marine, M. M. Sylov, Petersen, Groth et le regretté Andreas Kornerup, les résultats les plus importants ont été obtenus. Les recherches se poursuivent avec ardeur, et nous espérons pouvoir prochainement entretenir un futur Congrès d'un résumé des résultats du travail achevé.

---

1) *Grønlands hist. Mindesmærker* t. III, p. 529–624.

2) *Grønlands hist. Mindesm* t. III, p. 625–794.

3) La société a publié *Nordisk Tidsskrift for Oldkyndighed*, *Antiqrariske Annaler*, *Annaler for Nordisk Oldkyndighed*, *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie* et *Mémoires de la Société Royale des Antiquaires du Nord.*

4) La mort prématurée du regretté Pfaff l'a empêché de terminer ses travaux bibliographiques sur le Groenland.

En terminant nous donnons la liste des objets d'antiquité les plus importants d'origine scandinave découverts au Groenland.

Pierre tombale à inscription runique. Igalikko[1]).

Pierre tombale à inscription en lettres majuscules. Ikigeit[2]).

Fragment d'une pierre tombale représentant une petite croix. Ikigeit.

Deux petites croix en bois recueillies sur la poitrine des morts (5670)[3]). Ikigeit.

Trois petites croix en bois (12208).

Vêtement d'homme en laine (5674) qui a servi de linceul à un homme. Ikigeit.

Vêtement de femme en laine (5675) qui a servi de linceul à une femme. Ikigeit.

Fragments de divers vêtements de laine (5676—5677).

Fragments de cercueils en bois (5672).

Peigne en os (4765). Amaroglik.

Peigne en os.

Fragment d'un vase en métal (4670). Ovingasak.

Un petit cheval en bronze (2207). Longueur 0^{m} 06.

Perle en mosaïque (5705) trouvée dans la ruine d'une ancienne maison scandinave.

Perles diverses.

Fragments considérables d'une cloche en métal. Igalikko, près du fjord d'Arsuk.

Hachette en fer.

Éperon en fer.

Fer à cheval.

Instruments en métal.

Cylindres en métal.

Fusaïoles en stéatite.

Meules à main (5691).

Divers Fragments d'objets en stéatite, probablement d'origine scandinave ancienne.

---

[1]) Voir ci-dessus p. 197.

[2]) Voir ci-dessus p. 197.

[3]) Numéro du musée.

M. *de la Rada* donne lecture en francais du mémoire suivant sur *les vases péruviens du Musée Archéologique de Madrid.*

Messieurs!

Au moment de prendre la parole devant ce congrès international des Américanistes, qui réunit tant de savants de presque toutes les nations civilisées des deux continents, je me sens saisi de la profonde émotion que l'écolier éprouve en la présence de ses savants maîtres; car vous êtes tous des maitres dans les diverses branches de la science que vous professez et moi un modeste élève qui aspire en vain à de tels honneurs.

Mon trouble devrait encore augmenter dans ce moment où je me vois en pays étranger; mais cette considération inquiète moins mon esprit, parce que je me trouve dans un pays qui pour nous Espagnols ne doit pas être considéré comme étranger. D'ici partirent les anciens *Danois*, les Goths qui furent de tous les peuples du Nord qui détruisirent le grand colosse Romain les plus avancés dans la civilisation et la culture des sciences et des arts. Ce furent eux qui fondèrent dans ma patrie sur la puissance Romaine le royaume gothique espagnol qui a donné tant de jours de gloire à ma chère Espagne, et qui a laissé sur son passage, comme une brillante trace stellaire, des codes comme le *Fuero Juzgo*, des conciles comme ceux de Tolède, des œuvres d'art comme l'église de Recesvinto à Baños et les célèbres couronnes du trésor de Guarrazar.

Toutes ces gloires sont gothes, gothes et espagnoles, et voilà pourquoi en me trouvant parmi vous, dans cette terre si belle et si accidentée qui paraît être destinée par la nature à servir de berceau à des hommes héroïques et d'esprit élevé, je ne me sens pas en terre étrangère. Ici vivent en effet mes ancètres, et le sang que dans ce moment je sens affluer à mon coeur porte dans ses principes vitaux du sang goth mélé au sang ardent des fils du desert qui peuplèrent plus tard les fertiles contrées de l'Andalousie, où j'ai eu le bonheur de recevoir le jour.

Je vous salue donc, mes frères, avec une émotion profonde et j'ai la confiance que vous accueillerez avec bienveillance toutes mes paroles, et que vous ne me considérez pas comme un étranger, mais comme un fils d'anciens frères qui vient visiter et bénir le berceau de ses premiers aïeux.

Et comment pourrait-il en être autrement, si ce pays paraît destiné par la Providence à unir étroitement ses souvenirs de gloire aux plus purs de ma chère patrie? D'ici partirent les premières expéditions qui visitèrent la vierge Amérique, objet de prédilection de nos études; et quand, étant effacé complètement le souvenir de ces découvertes, l'intuition si élevée et les études profondes du savant génois devina à travers les mers l'existence d'un monde nouveau, ma patrie fut la seule qui le comprît, et grâce à la puissante initiative et à la décision d'une reine incomparable qui n'hésita pas à offrir ses bijoux, faute d'autres ressources, pour la réalisation de cette colossale entreprise. — trait qui pour n'avoir pas été réalisé n'en est pas moins vrai et moins grand — les ténèbres des mers et celles de l'ignorance furent dissipées, et l'on vit s'élever des ondes un nouveau monde avec sa splendide nature, ses parures et ses enchantements, avec ses anciennes et puissantes civilisations à la grandeur desquelles l'ignorance de leur existence n'enlève rien.

Après avoir payé ce tribut d'affection et de justice au pays qui nous accorde une si digne hospitalité, vous me permettrez, Messieurs, de m'occuper de l'objet principal de cette communication, dont le but est de présenter au Congrès diverses photographies de la collection si riche et si importante de vases péruviens qui se conservent dans notre Musée Archéologique National. Quoiqu'ils aient été exposés pendant la session antérieure de ce Congrès où ma chère patrie eut le bonheur de voir réunis sous son beau ciel les si dignes représentants des sciences américanistes des deux hémisphères, je ne crois pas inopportun de présenter à ce congrès les reproductions photographiques de quelques-uns des vases les plus importants de cette collection, sinon de tous, comme je l'aurais désiré; car mon intention était et est encore, si Dieu le permet, de tirer des reproductions photographiques de toute la collection et de les envoyer dans tous les centres où l'on s'occupe de ces importantes études. afin que, comme la semence répandue par les vents de la Providence, ils fassent germer partout les fruits nouveaux et féconds de la science et de l'art.

Et comme la procédence des objets antiques est un des faits les plus intéressants que puisse consulter l'érudit et l'archéologue pour trouver la vérité, objet suprême de toute recherche humaine, je commencerai par consigner ceux de ces objets si curieux qui nous révèlent un degré de culture et de progrès supérieurs à celui qu'on accorde généralement aux anciens Américains.

Cette collection fut envoyée en Espagne au mois de Novembre 1788 par Don Balthasar Jaime, évêque de Trujillo, et se compose de six cents exemplaires, tous en bon état de conservation; ils furent trouvés dans les sépulcres ou *huacas* des *Indiens Gentils* du Pérou. Telles sont les uniques connaissances que l'on conserve de leur date et de leur provenance, ainsi qu'il en résulte des Archives de l'ancien cabinet d'Histoire Naturelle et d'Antiquités de Madrid créé le 17 Octobre 1771, auquel ces vases furent envoyés par le digne prélat espagnol après les avoir découverts et rassemblés avec un zèle intelligent.

Il ne peut y avoir ombre de doute, que ces *huacas*, et par conséquent les vases qu'on y a trouvés, ne soient antérieurs à la conquête. L'expression de *Indiens Gentils* prouve leur antiquité, parce que depuis les premiers temps de la conquête jusqu'à l'époque où l'évêque de Trujillo les envoya en Espagne on baptisait les Indiens, et on les enterrait, non selon leurs anciens rites mais conformément aux pratiques des conquérants. Les relations et les histoires de cette époque disent toujours, quand elles se rapportent à des faits antérieurs à la conquête: *Quand les naturels vivaient dans leur gentilité.* En outre, avec la conquête on vit déchoir rapidement la civilisation propre et particulière des Indiens, et il n'était pas possible, aucun fait non plus ne l'atteste, qu'après la ruine des empires péruvien et mexicain la céramique conservât le même degré de splendeur que possédaient les arts Américains quand les Espagnols arrivèrent au Nouveau-Monde. Maintenant, fixer l'époque déterminée à laquelle appartiennent ces vases pendant la période où les provinces péruviennes furent gouvernées par les descendants de Manco Capac, c'est un point extrêmement difficile et à mon avis nous n'avons pas de données suffisantes pour l'établir; mais ce que nous pouvons assurer avec certitude, c'est que les nombreux vases péruviens dont nous nous occupons, fournissent un éloquent témoignage de l'état de perfection auquel étaient parvenus les arts plastiques chez certains peuples de l'Amérique, soit dans la branche industrielle, soit dans la branche artistique. La fraîcheur de la terre et des délicates argiles odoriférantes ou bucarines qui en sont la matière, révèlent la soigneuse perfection et l'intelligence dans le modelage des terres céramiques, qui est encore une des principales parties de cette industrie artistique, de même que le vrai goût artistique de leurs auteurs dans la copie d'êtres animaux et végétaux, si parfaitement caracterisés qu'on ne peut avoir de doute sur l'animal ou la plante qu'ils ont voulu représenter.

On a dit avec raison qu'on pourrait étudier la zoologie et la botanique péruviennes au moyen des intéressants produits de cette céramique antique. Ainsi sur ces vases nous voyons reproduits des quadrupèdes tels que le singe *(Batz)*, l'écureuil *(Cux)*, le renard *(Par)*, le chevreuil *(Quech)* et le chien *(Tzi)*; il y a aussi une nombreuse variété de reptiles et de poissons, de crevettes *(Otz)* dont ils connaissaient diverses espèces, et le serpent ou *Kan*. Parmi les nombreux oiseaux reproduits on voit le *Quch* ou aigle noir, le *Pich* ou chouette, le *Trotz* ou chauve-souris, le *Vt* ou colombe, le *Vac* ou milan, le *Xock* ou hibou, le *Butz* ou grive et divers autres oiseaux. Mais parmi toutes les représentations d'êtres zoologiques, la plus intéressante que l'on voie sur ces vases est celle de l'homme, qui, par ses diverses aptitudes, nous révèle des usages et coutumes dont plusieurs avaient été niés par les partisans à outrance des Indiens, à l'encontre du témoignage d'autres écrivains véridiques, également espagnols, qui fleurirent à l'époque de la conquête.

Ainsi nous voyons représentés sur ces vases des guerriers et des prêtres, et surtout des Indiens qui vont au travail portant sur l'épaule les instruments nécessaires. Parmi ces derniers, l'attention se porte particulièrement sur un où l'Indien porte sur l'épaule une hache de pierre exactement pareille à celles de même procédence qui se conservent dans notre musée, et dans une espèce de hâvre-sac plusieurs autres variétés et des herminettes. Ce vase excessivement curieux que j'ai publié dans l'ouvrage que j'ai fondé et que je dirige sous le titre de: *„Musée Espagnol d'Antiquités“*, prouve une fois de plus que le soit-disant *„Age de Pierre“* ne marque pas une époque chronologique dans l'histoire de l'humanité, mais une période de la vie des peuples dans un état plus ou moins primitif de leur civilisation, période qui chez les uns remonte à des temps éloignés et chez d'autres arrive jusqu'à l'ère moderne même.

Il y en a plusieurs autres où l'on voit un homme qui porte sur son dos un grand vase d'argile bucarine, pareil a ceux que l'on faisait dans la ville appelée Carthagène des Indes, et que nous possédons également dans notre Musée; et il n'en manque pas non plus qui représentent des scènes érotiques entre hommes et femmes représentés dans des postures en rien édifiantes, à la vérité, et ce qui est pire, d'autres existent qui ne sont plus érotiques, mais d'un vice répugnant où deux hommes commettent le péché qu'il n'est pas permis de nommer. Ces vases démontrent avec quelle raison un ancien écrivain espagnol de cette époque accusait les indiens de telle ignominie, et combien en avaient peu ceux qui entrainés par une affection irréfléchie pour les Indiens, nièrent que parmi eux il existât un vice si immonde.

Il y en a d'autres qu'on peut appeler jumeaux, c'est-à-dire qui sont unis par une anse, qui indiquent clairement que sur l'un d'eux l'artiste à voulu représenter une momie. Ce vase, destiné peut-être à un emploi funèbre, produit un gémissement plaintif par la pression de l'air sur l'eau, si on le place dans certaine position. On ne peut entendre cette plainte dolente, si on regarde en même temps la tête bien modelée qui représente un défunt momifié, sans qu'en même temps l'esprit ne soit frappé de l'idée de l'emploi funèbre de ce vase: Sans doute ce vase comme tant d'autres de la même classe était fabriqué pour être déposé dans les *huacas*, en guise d'offrande funéraire aux êtres chéris, afin qu'en tous temps, quand ils seraint mise en mouvement, ils répétassent les tristes plaintes que la douleur arrache pour les êtres perdus pour toujours dans la vie humaine.

Je fatiguerais l'attention du Congrès si je voulais décrire toutes les grandes variétés dans la représentation de la figure humaine que l'on trouve sur ces vases, qui, ainsi que je l'ai dit, révèlent de notables progrès dans la partie artistique; car, s'il est vrai qu'il y en ait quelques-uns d'un mauvais dessin, par contre il y en a d'autres modelés jusqu'à la perfection, surtout dans les têtes qui sont la partie la plus importante de la figure. Ces têtes offrent d'ailleurs un grand intérêt pour l'étude ethnographique, car dans tout leur ensemble on peut étudier parfaitement les traits de physionomie caractéristiques de cette race.

Il existe également des vases, comme le premier de ceux qui figurent dans la reproduction ci-jointe, qui paraissent représenter des luttes de races. On y voit une espèce de jaguar fantastique à queue terminée en serpent; ce jaguar assujétit entre ses griffes une tête d'un type différent de celles représentées sur les autres vases, et si l'on se rappelle que le jaguar est un animal qui symbolise des divinités américaines et l'Amérique même, on peut très bien supposer, sans se trop aventurer, que l'auteur de ce vase, en représentant le jaguar dévorant entre ses griffes une tête humaine, a voulu faire allusion au triomphe de la race indigène sur d'autres races étrangères, et peut-être aussi aux sacrifices humains offerts à certaines divinités.

L'étude des maladies trouve aussi quelques données curieuses sur quelques-uns de ces vases; car il y en a qui reproduisent une jambe tout enflée, y compris même les doigts, et qui offrent ainsi l'aspect de l'éléphantiasis, maladie terrible que j'ai pu souvent étudier dans les provinces orientales que j'ai parcourues. Peut-être un physiologue verrait-il dans ce fait une donnée pour confirmer que les anciens Américains souffraient de cette maladie si terrible causée par l'usage constant du maïs comme principal aliment.

J'ai dit que ces vases se distinguaient non-seulement par la perfection des procédés industriels qu'on y remarque, mais aussi par la perfection du modelage que l'on voit chez quelques-uns d'entre eux; et en effet, il suffit de bien regarder les photographies que j'ai l'honneur de présenter et la reproduction de la planche du Musée que je présente également, pour voir l'étude approfondie d'après nature que faisaient ces artistes.

J'ai remarqué sur ces vases une circonstance qui mérite d'être appréciée, car elle constitue aujourd'hui le plus grand mérite en ouvrage de céramique artistique, ainsi que dans beaucoup d'autres produits de l'art; c'est qu'on n'en trouve pas deux identiques ni qui révèlent avoir été moulés ou répétés au moyen du moule; tous sont des exemplaires uniques, car bien qu'il en existe d'autres pareils, aucun ne peut se considérer comme une répétition de son compagnon. Tout cela révèle la richesse d'imagination de ces artistes et la facilité d'exécution qui les distinguait, puisqu'ils n'avaient pas conçu l'idée de mouler les produits de leur art pour les reproduire avec plus de facilité.

Sur les vases de couleurs claires, le système d'ornementation varie déjà et se rapproche plus de la peinture que de la sculpture, car tandis que sur les vases noirs les figures tirées du règne animal et du règne végétal prédominent, sur ceux-ci l'ornement est formé en zones, avec plusieurs formes géométriques, et la couleur le plus ordinairement employée est le rougeâtre, produit à mon avis par l'oxyde de fer. Ces vases, comme je l'ai dit dans la session antérieure tenue à Madrid, rappellent beaucoup les vases grecs du groupe, appelé par les uns oriental et par les autres corinthien, et surtout par leur forme et leur qualité de jumeaux les vases de Chypre. Serait-ce un indice d'anciennes relations ou plutôt d'origines grecques ou phéniciennes entre les Américains? — Il n'est pas impossible qu'elles existassent, mais nous n'avons pas de données suffisantes pour l'assurer, et je répète comme je l'ai dit alors, que la similitude dans les produits du génie humain ne témoigne pas de relations directes de certains peuples avec d'autres, mais que l'homme placé sur la surface de la terre, dans des conditions analogues et avec les mêmes moyens d'action, produit aussi d'une manière analogue, comme le castor et l'abeille n'ont pas besoin que d'autres castors ou d'autres abeilles leur apprennent à construire leurs merveilleuses demeures, avec cette seule différence que l'esprit supérieur de l'homme dans chaque pays lui donne un cachet spécial et caractéristique dépendant de mille causes qu'il n'est pas opportun d'examiner; mais au fond desquelles on voit toujours un fond d'unité qui prouve l'indiscutable unité de l'espèce humaine. L'art est un dans son essence et multiple dans la forme, et comme la forme est celle qui aspire à réaliser la beauté, idéal et aspiration de tout art, l'homme la cherche dans ce qui l'environne, dans ses croyances, dans son inspiration intérieure, mais comme homme enfin il vient coïncider toujours en un point, comme toutes les forces des mondes différents et variés qui peuplent l'espace coïncident à un centre unique dont le nom et l'essence ne sont pas encore connus, et peut-être ne le seront jamais, mais d'où émanent comme tous les rayons d'un même foyer et dans des conditions analogues les innombrables sphères du monde universel.

L'étude des vases de notre collection révèle un état de civilisation et de culture qui sans aucun doute correspond à l'apogée de l'empire Peruvien, cet empire qui aima tant les arts de luxe, auquel correspond à ne pas en douter la céramique artistique: arts somptuaires qui faisaient l'admiration des conquérants eux-mêmes comme l'indique entre tant d'autres importants témoignages la *Chronique du Pérou* écrite à vue d'oeil par Pierre Cieza de Léon.

Il serait difficile d'après ce que je viens de dire et à mon avis parfaitement oiseux de faire des recherches pour savoir lesquels de ces vases sont les plus anciens; si ce sont les noirs qui représentent des figures diverses, ou ceux de couleur claire avec divers ornements peints.

Si dans ces recherches il était permis de présenter des opinions sans données positives pour les apuyer, je dirais qu'à l'imitation de ce qui est admis pour les vases grecs, je crois plus anciens ces derniers que ceux qui représentent des figures; mais je répète que je n'ose proposer sur ce point, ni sur la véritable époque de ces vases, aucune conclusion absolue, parce que j'ai toujours eu pour règle dans ces difficiles recherches qu'il vaut mieux s'en tenir à une prudente réserve, et aller peu à peu en ouvrant le passage fermé de la recherche, que de se lancer dans des affirmations hardies destinées à être dissipées comme la fumée aux premières lueurs d'une critique sévère.

Je conclus en priant le Congrès de m'excuser si j'ai fait fausse route ou si peut-être j'ai été diffus, et de ne pas me juger avec la rigueur de la justice, mais avec la douceur de l'indulgence, compagne inséparable de la science et de la sagesse.

M. *Lucien Adam.* Les personnes qui s'intéressent à la question de la céramique péruvienne trouveront, dans le Compte-rendu de la session de Bruxelles, la description avec planches par M. Jules Renaud de 80 vases, donnés à la ville de Nancy par le très généreux M. Cernuschi.

M. *Reiss.* Nous trouvons, il est vrai, dans les musées de l'Europe un nombre considérable de vases péruviens, mais ceux-ci ne forment qu'une fraction minime des vases d'argile tirés des tombeaux du Pérou. Il faut considérer, en effet, que leur admission dans les collections n'a pas eu lieu sans un triage préalable: on évitait l'accumulation de doubles, un seul exemplaire paraissant suffire à tous égards. Des vases absolument semblables arrivèrent tantôt directement aux différentes collections; tantôt ils furent échangés contre d'autres objets. C'est probablement en grande partie à cause de cette circonstance que l'on n'en trouve guère deux exemplaires absolument semblables dans aucun musée de l'Europe, et que la même forme ne se répète pas, même parmi les six cents vases d'argile de la collection de Madrid. Il est vrai que les vases péruviens présentent une richesse de formes considérable: je ne crois même pas que nous puissions nous former jusqu'ici une image tant soit peu complète de la multiplicité des formes des vases usités dans le Pérou. Toutefois, il n'est guère douteux, que bon nombre, sinon la plus grande quantité, des vases d'argile n'ait été fabriqué à l'aide de moules. Ce qui le prouve, c'est d'abord la manière singulière dont sont confectionnés les vases richement ornementés, ceux-ci étant le plus souvent formés de deux moitiés, une droite et une gauche, rarement une supérieure et une inférieure; ces moitiés sont telles qu'elles devraient nécessairement l'être, si l'on pressait de l'argile dans des moules creux afin d'empreindre les ornements. Les contours des deux moitiés se découvrent le plus souvent très distinctement. Il paraît probable que l'on a souvent, après la composition du vase à l'aide de plusieurs morceaux séparés — car le goulot et le manche furent souvent apposés après coup —, retouché la surface produite par la moulure, car il n'est pas rare que l'on aperçoive encore distinctement des fragments de baguettes ayant servi à la polissure. Mais ensuite, des répétitions de la même forme ne font pas absolument défaut comme on le croirait à première vue, et une comparaison basée sur une plus grande quantité d'objets en fera certainement paraître un plus grand nombre. Et enfin, les découvertes dans les tombeaux d'Ancon on mis au jour des poinçons à mouler qui, si l'on ne pouvait les employer à la confection de vases entiers, servaient toutefois à former les ornements qui y étaient apposés. M. Macedo de Lima apporta en Europe les premiers de ces poinçons, qui se trouvent maintenant dans la possession du musée de Berlin. J'aurai l'honneur de présenter tout à l'heure au Congrès des dessins de poinçons semblables, servant cependant seulement pour des ornements simples, comme ceux des environs de Bogota qui se trouvent dans la collection privée de M. le consul général Koppel.

Pour ce qui regarde la représentation de ces vases, je crois que l'on ne devrait pas se restreindre à une reproduction photographique très réduite, mais qu'il faudrait, s'il est possible, employer une combinaison de chromolithographie et de photographie, telle qu'elle est mise en oeuvre dans les publications du musée de Berlin.

Nous saluons avec plaisir la nouvelle publication qui nous offrira, sous la direction du célèbre directeur des collections ethnographiques de Madrid, une augmentation importante de nos connaissances de la civilisation et de l'industrie des tribus indiennes réunies sous le sceptre des Incas. Ce n'est que par la comparaison d'une aussi grande quantité d'objets que possible que nous puissions arriver à des conclusions générales et justes. Il n'y a que peu de personnes qui aient le bonheur de pouvoir connaître en les voyant eux-mêmes les objets dispersés en Europe et en Amérique, et ce n'est que par de bonnes représentations qu'il soit possible d'y remédier. Espérons que l'exemple des musées espagnols soit bientôt imité par d'autres, de sorte que les trésors qui ne sont jusqu'ici accessibles qu'à peu de monde relativement puissent devenir la propriété commune de tous les Américanistes.

M. *de la Rada.* Je n'ai parlé que des vases qui se trouvent dans le musée de Madrid, et je ne me suis tenu qu'à ceux-là. Dans toute notre collection, on ne trouve pas deux vases qui se ressemblent assez pour pouvoir être formés dans le même moule, et c'est la raison pourquoi j'ai fait la remarque qui se trouve dans mon discours. Je crois que c'est une observation du plus haut intérêt que l'on ne trouve pas de vases formés dans le même moule dans une collection de l'étendue de celle de Madrid, où il y a plus de 600 vases.

D'ailleurs, je suis d'accord avec M. le docteur Reiss quant à la publication des dessins, et j'ai aussi eu l'intention d'en faire la reproduction à l'aide de la photographie et de la chromolithographie.

M. le *secrétaire général* dépose sur le bureau avec quelques mots explicatifs le mémoire qui suit, présenté par M. Francis A. Allen et intitulé: *Polynesian antiquities; a link between the ancient civilizations of Asia and America.*

Every scientific inquiry must be conducted methodically and in accordance with the well known laws of thought, in order to be successful and reliable in its results; and although "happy guesses" have occasionally cleared the way for great discoveries, the observation and classification *of facts* must ever, as a rule, precede generalization and theorizing respecting them. The study of American Antiquities and of early American civilization is so *new* that it has hardly had time to proceed beyond the first stage of the process, and my present paper is intended merely as a contribution towards the accumulation of *facts* having a probable or possible bearing upon the mysterious problem which we are all anxious to solve, i.e., — the origin and History of American Civilization and of the American Aborigines. I call attention to it

as a remarkable fact, *prima facie*, that the centres of early American culture were all situated upon or closely adjoining to the Pacific Coast of the American Continent, and *not* upon the Eastern side, i.e., — in Mexico, Central-America, Quito, and Peru.

Also, that the resemblances between the manners and customs of the early American races, and those of the Polynesians and inhabitants of South-Eastern Asia, are simply innumerable; and, above all, to a fact, — which has been much overlooked, and which I wish now to draw out, — that an unbroken chain of Antiquities, as yet very little known, connects the American and Asiatic continents, *by way of Polynesia.*

This *may* of course be merely a coincidence arising from Asiatics, Polynesians, and Americans alike having passed through the same stages of development, — *separately*; but to my mind it suggests more than this, i.e., — the migration through Polynesia at some pre-historic date of various bands of civilized or semi-civilized emigrants (driven by some mighty convulsion in Asia to seek for homes beyond the sea) and it is in favour of my theory that we find Malay Polynesians of undoubted Asiatic origin in Easter Island (only some 2500 miles from the American Continent) and also on the same spot perhaps the most remarkable antiquities in Polynesia; whilst on the Eastern Coast of America we do not find any remarkable antiquities, nor do we find any in Brazil, the Azores, Bermudas, West Indian Islands, or in any of the halting places *between* America and Europe.

Easter Island, or *Waihu,* or as the inhabitants now call it, *Rapa-Nui,* lies about 2500 miles (English) due west of Valparaiso (Chili), nearly on a level with Juan Fernandez (the supposed scene of Robinson Crusoe's adventures), and without any intermediate isles. There are only two little islands any where within a radius of 1000 miles. It is a volcanic isle, about 11 miles long by 4 wide. It is covered with extinct craters, in some of which are deep pools of water; the highest point is about 1000 feet above the sea level. The hills are covered with hibiscus and other scrub. It is inhabited by a race of very fair natives, like the Tahitians and speaking a Malay-Polynesian language, who are also very elaborately tattoed.

But the isle owes its fame to some mysterious relics of a forgotten race, who have utterly and completely died out even in legendary lore, — while their handiwork abides; for in this small spot is crowded perhaps the most wonderful and mysterious collection of remains of pre-historic people to be found on the earth.

These consist of stone statues, stone huts, and stone inscriptions, or pictures. Multitudes of colossal stone images lie half buried beneath the creeping grass and encroaching scrub; and at intervals round the coast, on nearly every promontory, are erected cyclopean platforms — from 200 to 300 feet in length, and about 30 feet high, — all built of hewn stones 5 or 6 feet long, and accurately fitted, without cement, and paved with square blocks of black lava. On all these stone pedestals were placed the great images, which by some powerful force have mostly been thrown to the ground and broken. Those on the platform near the crater of Otoali — where the close grained grey lava of which they are all composed was quarried — are alone standing. The average height of the figures is about 18 feet: some of the prostrate ones are 27 feet long, and measure 8 feet across the breast — a few measure as much as 37 feet, and some of the standing ones, so near noon as 2 p. m., cast a shadow sufficient to cover a party of 30 persons. The top of each platform is generally about 30 feet broad, and the structures being built on sloping ground, the wall facing the interior of the island is only about a yard high.

The features represent an unknown type: — very square face: short, thin upper lip, — giving a somewhat scornful expression; broad nose; and ears with pendant lobes. All the faces look upward. The eyesockets are deeply sunken, and are supposed to have originally had eyes of obsidian, which are also found, and coronets of inlaid white stones.

All the principal images have the top of the head cut flat, and crowned with a cylindrical mass of red lava, hewn perfectly round. Some of these crowns are 66 inches in diameter, and 52 in height. The only place on the island, where this red lava is found, is the crater of Rana Hau, which is fully 8 miles from Otoali; and how those ponderous crowns were conveyed to their position on the heads of the grey images is a mystery[1]. About 30 of them still lie in the quarry where they were hewn, ready for the heads which they were never destined to adorn. Some of these are 30 feet in circumferance. Well may we marvel how these ponderous statues could have been transported to their destinations — miles apart — and then erected upon these platforms! Twenty feet from the shoulder to the head is the size of one. The statues are literally lying about *in hundreds*, and the very rocks on the sea beach are carved into strange forms — tortoises, or human faces.

As there are no trees — only small srub — wooden rollers were impossible. Captain Cook only found the people to possess small canoes of drift-wood, holding barely 4 people, and gave the people cocoa nut shells to use as cups, since the island produced no palms, and few gourds. Their only drink was brackish water obtained by filtration on the shore. The natives have a tradition that they migrated from the low Archipelago to the N.W. — They are clearly Malay-Polynesians. Then again, at the southwest end, is a town of nearly a hundred cyclopean houses, — built of stone, with walls five feet in thickness. The houses are roofed in with overlapping slabs of stone.

They are built in lines or streets, with the doors towards the sea. The inside measurement of these houses is about 40 feet by 13, and about six feet from the ground, the principle of the arch being unknown. The inside of the walls is lined with upright slabs of stone, painted in black, white, and red, with figures of animals and birds, and with other designs, representing apparently scenes in history or migrations. The present inhabitants know nothing of their origin. The native huts are very different, and of fragile construction. Then there are wooden tablets, covered with hieroglyphics and geometric figures; but, possibly, these are of later origin.

Unless we admit the hypothesis of such a great monument-building race, as we know occupied the nearest land, i.e. — Quito, and Peru, having taken this island as a stage in its migration from Asia, it seems impossible to imagine, that this little islet ever contained a population, large enough or skilful enough to execute such mighty works, for Polynesia is still in the stone-age[1].

---

[1] The turbaned statues remind us of those of Copan. See Stephens. *Central America*. plate 14.

Captain Cook, who visited Easter Island in his second voyage, did not attribute these monuments to the present inhabitants; but thought them to be burying places of certain tribes or families. They may, of course, be merely developments of the Marai, or Tomb Temple — the accepted form of ecclesiastical building throughout South-east Polynesia — and possibly this may throw light upon the destination of some of the early American structures. The almost universal practice of embalming proves their veneration for the dead. It seems, however, difficult to see why Easter Island should surpass all the other islands in the size of its monuments.

One of the earliest accounts we get of Easter Island, is from the voyages of Jacob Roggewein, a Dutchman[2].

He visited the island in 1722, and named it, although Davis first discovered it. He found the people of dark brown colour, some nearly white, very gentle and hospitable, tattooed very brightly, with dresses of red and white cloth, soft as silk, and wearing straw hats.

He remarks their enlarged ears (an American custom, see tribes of Brazil, and Central American monuments), hanging to their shoulders, with enormous white rings of a globular form[3]; thatched huts, 40 feet by 7, made of wattles and clay; gigantic idols; patriarchal government; priesthood with shaven crowns, and bonnets of black and white feathers; and habit of making fires at the feet of their idols, as if to honour them; — as also their prostrations with their faces towards the rising sun. May not these have been survivals of the creed of the sun-worshipping Inca Peruvians, if they had passed that way. Sun-worship is not now practised, so far as I know by any other Polynesian tribe. If it is merely a coincidence that these wonderful antiquities, so closely resembling in character those of Peru and Central America, should exist *on the very next land* to the New-world, it is surely a most curious one, and one wonders why similar relics are *never in one solitary instance* found on the eastern coast of the American continent!

---

[1] See *A Lady's Cruise in a French man of war*, by C. I. Gordon Cumming. (Blackwood and sons, Edinburgh); also *A mystery of the Pacific*, an article in *Chamber's Journal*; Sept. 23, 1883.

[2] Published at Dordt in 1728 under the title: *Twee-jaarige Reyze rondom de Wereld.*

[3] Cook found the Hervey Islanders (near Tahiti) to have long beards and enlarged ears; they had a god "Big Ears".

Then again in the Sandwich Islands, about as far from Mexico and California as Easter Island is from Peru and Quito, Mark Twain tells us of a series of remarkable cyclopean ruins, "the remains of a vast pre-historic city, which was formerly used by criminals as a city of Refuge, — for the Kanakas (present natives) superstitiously feared to enter it"[1]. This was a vast enclosure, of which the stone walls are 20 feet thick, at the base, and 15 feet high: an oblong square, 1040 feet one way, and a fraction under 700 feet the other. Within this enclosure in early times had been three temples, each 210 feet long by 100 wide, and 13 feet high. The natives have no invention of their own for hoisting heavy weights; they had no beasts of burden, and they have never shown any knowledge of the properties of the lever. Yet some of the lava blocks, quarried out, brought over broken ground, and built into this wall, six or seven feet from the ground, are of prodigious size, and would weigh tons! How did they transport and raise them?

Both the inner and outer surfaces of the walls present a smooth front, and are very creditable specimens of masonry. The blocks are of all manner of shapes and sizes; but are fixed together with the neatest exactness. The gradual narrowing of the wall from the base upwards is accurately preserved[2].

---

[1] See *Roughing it*, by Mark Twain; the American Publishing Company. 1872.

[2] This curious style of building is frequently met with in Peru (See Hutchinson, *Peru*, vol. II. chapter 32. pp. 274—5). Mr. H. saw it in the ruins of Chan-Chan, near Trujillo, and in the Huatica Valley. Doorways

No cement was used, but the edifice is firm and compact, and is capable of resisting storm and decay for centuries. Who built this temple? and how was it built? and when? are mysteries that may never be unravelled.

Passing further westward to the common home of the modern Sandwich and Easter Islanders, i.e., — the Society-group, we find colossal relics of former civilization, in the form of moraes or temples, often of a pyramidal shape. One of them (in Tahiti), consists of an enormous pile of stone work, raised in the form of a pyramid, with steps on either side. It is upwards of 260 feet long, 90 feet wide, and from 40 to 50 feet high; the rock and coral stones being squared with the greatest regularity and neatness, and as compact and firm as if constructed by Europeans. Many of the blocks are of vast size, and yet bear no marks of the chisel. The natives say that it was constructed by the gods, and is as old as the world.

Another account describes it thus: — "The Marai, or Tomb Temple was the accepted form of ecclesiastical building throughout the S. E. Pacific. They varied considerably in form, some being great pyramids erected on a stone platform, such as the gigantic Marai at Paparra in Tahiti, which consisted of a pyramid, 267 feet long by 87 feet wide, standing on a pavement measuring 360 feet by 354. On its summit stood a wooden image of a bird[1], and a fish carved in stone, representing the creatures especially held in reverence by that tribe."

The pyramid was, in fact, a huge cairn of round pebbles, so regular as seemingly to have been wrought. It was faced with great blocks of white coral, neatly squared and polished, and laid in regular courses, forming eleven great steps, each of which was four feet high, — so that the height of the pile was 44 feet. Some of these stones were upwards of three feet in length, and two and a half in width. The pavement on which the pyramid was built, was of volcanic rock[2], also hewn into shape, —

---

also wide at the base and narrow at the top were common to Peru, Egypt and the Pelasgians.

[1] Compare totems of American tribes and sacred bird of Quiche.

[2] Compare pyramid of Cholula, Mexico.

some of the stones being even larger than the coral blocks, and all perfectly joined together, without mortar. As there is no trace of any quarry in the neighbourhood, the inference is, that these blocks must have been carried from a considerable distance, and even the coral, with which the pyramid was faced, lies at least three feet under the water[1].

In the Friendly Islands, lying a little to the S.W., we find more remains of a cyclopean nature, as D'Urville, the navigator, remarked. In Tongatabu, the best known isle of the group, are the giant tombs of the old kings, the Tui Tonga, situated about 12 miles from the capital. They are laid in three courses of straight lines, like cyclopean walls, and lie at intervals through the bush, being half buried in a network of the roots of banyan trees. They are formed of gigantic blocks of volcanic rock, said to have been brought to these flat isles from the Wallis group, so that to the mystery of how a race — possessed only of stone axes — could possibly have hewn these huge blocks, in the first instance, must be added that of how they were then transported on frail canoes across wide distances of open sea[2]. Then, eight miles from there, at Haamonga, is a huge trilithon and a monument, seen by the officers of H. M. ship "Calliope" (perhaps the same) resembling the large gateway stones of Stonehenge, and concerning whose origin the natives know as little as we do respecting that structure.

The height of this trilithon is 15 feet, length 18 feet, and width 12 feet. It is remarkable for the deep slit cut in one of the stones to receive the cross stone. No tradition exists respecting it amongst the natives; but within the memory of living men an enormous kava bowl stood on the horizontal stone, and very solemn and sacred drinking festivals were held there. In different groups, similar rude stone monuments, only on a smaller scale, have been observed; for instance, at the principal Marai on Huahine in the Society Islands, the great altar was a large slab of unhewn stone, resting on three boulders. Around it were the rock terraces which formed the rude temple.

---

[1] *The Mysteries of the South Pacific*, by C. F. Gordon Cumming, in *Leisure Hours*; London, 1822, pp. 578.

[2] *Mysteries of the South Pacific*, p. 581.

These stone terraces, built irregularly, right up the face of a hill, had spaces left between them, and on one of the principal platforms a row of tall monoliths stood upright. *just as did the images on the Easter Island terraces.* These were called "the stones of dividing", and constituted a *memoria technica* of the title deeds of the various tribes[1]. Possibly some of the Central American monoliths, which so strikingly resemble the Easter Island ones, in being veritable "pillar-statues", may have served a similar purpose.

On High Island, near Tahiti, are temples on a large scale, containing sometimes as many as twenty idols of large size, carved with unusual skill. Cook saw others at Aitutaké and Tahiti.

Passing on still further eastward, we find no traces of former civilization in the Fiji Islands, Melanesia, (where, however, upright stones were venerated, and menhirs built over chiefs' graves). New Guinea or Australia, and New Zeeland; but northwards in the Micronesian Group, notably at Bānabē, where their partial submergence indicates great antiquity, very interesting relics of former civilization have been found. Further details are necessary, but relics of temples and solid masonry are spoken of[2]. Hale thought he found proofs of degeneration from a higher state of civilization. The present inhabitants are in advance of the Polynesians, understand weaving and varnishing, steer by the stars, have a more intricate government, and a different religion, resembling that of Eastern Asia, and admitting ancestral worship. Bānabē or Ponapé is one of the Caroline Islands, and is about 14 miles long, by 12 in width. On the bank of a creek, in the Metalanien Harbour, stands a massive wall, 300 feet long and about 35 feet high. It is built of basalt, the stones being in some cases 25 feet long. On passing through a gateway in this wall, a court, enclosed by walls 30 feet high, is reached, and a terrace, 8 feet high and 12 broad, is found to run outside. Low walls, running N. and S., divide the court into three parts; in the centre of each is a closed chamber 14 feet square, roofed over with basaltic columns. The labour of building these structures must have been enormous, for there are no basaltic rocks within ten miles, and the intervening country is thickly wooded and precipitous. The present inhabitants are mere savages. We seem driven to accept the theory of an ancient civilization — spreading over the Pacific — whose history has yet to be unravelled[1].

---

[1] *Mysteries of the South Pacific.*

[2] See Brace. *Manual af Ethnology*, 1869, pp. 158–163.

On the Ladrone or Mariana Islands, which with the Caroline Islands form a part of the Micronesian group, some very remarkable ruins have been lately discovered, i.e., — two series of double rows of stone pyramids, standing at intervals of 12 feet, the bases being 12 feet square, and the height 36 feet. The summits being crowned by a kind of large cup, equal in diameter to the diagonal of the base[2]. They are found on the little islands of Rota and Tinian, and, no doubt, other antiquities lie hidden in the dense bush. Perhaps these are the monuments, noticed by Anson and Freycinet as used by the natives in their time as foundations for houses. As the rows of pyramids extend 400 yards, these houses must have been rather large ones. Perhaps it was a similar custom to the Papuan or Negritto custom of building houses in trees, or on piles for security, and a survival of the principle of the ancient lake-houses and *cranoges*[3]. This custom still prevails in Cambodia[4], and was also practised by the tribes of Guiana, and by some "black Indians" found by the Spaniards in Darien, who were perhaps shipwrecked Papuans from the Pacific Islands[5].

The interesting ruins of some pre-historic civilized race, found in Cambodia, are well known, and have been fully described by M. Mouhot (in his work entitled: *Travels in the Central*

---

[1] *A Mystery of the Pacific* in *Chambers Journal*, Sept. 23, 1883.

[2] Quoted from a Manilla Paper by the „Academy“, London. See Times 1874.

[3] See Lubbock's *Pre-historic Times*, Chap. XIV p. 538.

[4] See Mouhot *Cambodia* p. 238.

[5] Here also *Suttee* was practised as in Scythia and India.

Parts of Indo-China, Cambodia, and Laos, during the years 1858, 1859, and 1860. Murray, London 1864). Curiously enough, he identifies the type of countenance depicted on the bas-reliefs, and especially that of the traditional founder of the chief cities "the leprous king", with the regular features and manly description of beauty, only seen amongst Cambodians of unmixed race in healthy localities, and also amongst *the savage mountainers* who occupy the border land separating Siam and Cambodia from the kingdom of Anam (p. 280). They are called Stiengs, and their physiognomy recalls, he says, the features of *the Polynesians of the North Pacific, more especially of the Carolinas*, and of the Thiàmes or Tsiampas of interior Cochin China, who were the probable authors of its ancient civilization. They were driven into the interior by the Anamites; but never mix with them. They possess sacred writings; they worship the sky and stars (the most ancient form of idolatry), and formerly ruled the peninsula from Pegu to Canton (pp. 221—22).

Here we see, then, a possible clue to the path by which early civilization may have migrated from S. E. Asia to America via Polynesia. Supposing that a primitive and semi-civilized race once inhabited Indo-China, the pressure of populations behind it might drive it to migrate eastward, probably displacing a Negritto race, perhaps before the submergence of the former Malayan continent (see Wallace's map) was complete. Dr. Pickering points out and marks upon his map[1], that the Carolinas and neighbouring groups are directly on the line of migration leading from Indo-China to the Main Pacific. By this route one stream may have passed. Some distance to the north are situated the Japanese Islands in the northernmost of which we find that singular and mysterious race of aborigines, the Ainos. In the northernmost, Yesso, only finally conquered by the Japanese in 1854, and into the interior of which but few Europeans have penetrated, amongst a wholly barbarous people have been found, it is alleged, remarkable remains of ancient civilization, mining works skilfully constructed, large cities, roads, canals, castles, &c., buried in the midst of virgin forests, and wholly without a history[1].

---

[1] *Races of men*, p. 4. Bohn's Series, London.

These antiquities deserve exploration and description, as they may possibly prove ultimately to be connected with some great migration of races in the direction of America, and so supply a clue to the origin of American civilization. Philologists affirm, that the Japanese-Koriak languages have the closest affinities of all to those of America[2]. Hyde Clarke also traces American affinities in the Indo-Chinese dialects. Returning again to the South, a second line of communication between Asia and America lies, as Dr. Pickering's map[3] reminds us, viâ the East Indian Islands and Papuan Archipelagoes; and in Java we meet with a most wonderful series of antiquities, thought by many to present great analogies with those of America. Mr. Wallace says[4]: "Java too possesses a civilization, a history and antiquities of its own, of great interest. The Brahminical religion flourished in it from an epoch of remote antiquity till about the year 1478, when that of Mahomet superseded it. The former religion was accompanied by a civilization, which has not been equaled by the conquerors; for, scattered through the country, expecially in the eastern part of it, are found, buried in lofty forests, temples, tombs, and statues of great beauty and grandeur, and the remains of extensive cities, where the tiger, the rhinoceros, and the wild bull now roam undisturbed". Again (p. 104), he says: — "Few Englishmen are aware of the number and beauty of the architectural remains of Java. They have never been popularly illustrated or described, and it will therefore take most persons by surprise to learn, that *they far surpass those of Central America, perhaps, even those of India*", in the province of Kedu. In regard to the temple of Boro-boro, said to closely resemble Palenque[1], he adds: (p. 105—6) „The amount of human labour and skill expended on the great Pyramid of Egypt *sinks into insignificance,* when compared with that required to complete this sculptured hill-temple in the interior of Java. What could have been the state of society, what the amount of population, what the means of subsistence, and what rendered such gigantic works possible, will perhaps ever remain a mystery. Prescott tells us, that the people of Java, like the Aztecs, regulated their markets by a week of 5 days (p. 35). The modern Javanese are quite incapable of building any such structures, and ignorantly call them the works of giants or demons[2]. The Brahminical religion still exists on two small islands, Bali and Lombok, and the Hindus seem once to have exercised a predominating influence in these countries. The Javanese date their years from „the times of the Hindus", and the latter had even a Hindu Empire at Banjar in S. E. Borneo, and held the neighbouring isles in tribute[3]. Dr. Pickering mentions their former extensive relations with foreign countries. They held intercourse with the Molucca Islands, and apparently knew of the Papuan Polynesians, while, in the fourth century, the Chinese traveller Fahian sailed from southern Hindustan to the East Indies, in a vessel manned by Brahminical Hindus (p. 174). In Borneo constant evidences are being disinterred of former intercourse with Mongolian nations. Thus the currency consists of China jars of unknown antiquity, and curious gold ornaments are found. Compare with this the known visits of Malay proas to the northern coast of Australia, from remote antiquity, and the discovery of a Chinese or Japanese bell in New Zealand, together with the avowedly Japanese colour and aspect of the natives, as remarked by the earliest discoverers, — Cook and Van Dieman[1]. In the Philippines also there are traces of close intercourse with China, if not absolute subjection to it, before the arrival of Europeans. When the Spaniards landed at the Philippines they found the inhabitants clad in silk and cotton stuffs, which were imported from China in exchange for gold dust, sapan wood, edible birds nests, and skins. The islands were also in communication with Japan, Cambodia, Siam, the Moluccas, and Malay Archipelago. The Emperor Joung-eo, one of the Ming dynasty, is said to have maintained a fleet of 30,000 men, and at various times to have proceeded to Manilla. The visits of this fleet are mentioned by Magellan, and China plates and earthen-ware dishes are discovered every where in excavations. St. John relates, that the Datu of Tamparuli (Borneo) gave rice to the value of £ 700 for a jar, and had another which was priceless; also that the Sultan of Brunei (Borneo) had one, which he considered an oracle, and had refused to sell for even £ 20,000. There are many instances of Micronesians and Polynesians being wrecked on the Philippine islands. Costly Chinese plates and dishes are often dug up.

---

[1] See an Article on *The Ainos of Yesso*, in the *Leisure Hour*, by H. M., late Consul at Hakodadi.

[2] See Dr. Latham, and a Paper on The Origin of the Aborigines of Canada, by Professor J. Campbell, in the Transactions of the Quebec Literary Society, Session 1880—81.

[3] Dr. Pickering says (p. 299): — "It will be perceived that there are two routes of migration leading from the East Indies into the main Pacific, one through the Micronesian groups, and the other by the Papuan Archipelago".

[4] See his *Malay Archipelago*, Chap 7 p. 99.

---

[1] *Edinburgh Review*, April 1867, p. 341—2.

[2] Moor's *Notices of the Indian Archipelago*, p. 31.

[3] See *Ten Years in Sarawak*, by Charles Brooke.

Here also the Bisayas between Luzon and Mindanao wear pigtails, as also do all the aborigines of Pacific America from Oregon to Chili[2]. The Ygorrotes of Luzon very much resemble Chinese and Japanese, have oblique eyes, and work cleverly in copper[3]. Next we come to Indo-China, where I have cursorily referred to the remarkable antiquities of Cambodia, now discovered by M. Delaporte, the French explorer, to be Braminical; presenting many analogies with those of Central America, and yet the work of a vanished race. The analogies between the civilizations of Indo-China and ancient America are in truth very remarkable. In Siam and Cambodia the dual kingship survives, which we find in Quiché, Central America, at the Spanish Conquest. Also the custom of the kings marrying their sisters, — common to ancient Persia, Egypt, Peru, and modern Burmah[1]). A great propitiatory sacrifice is also occasionally offered up in Burmah; — at the last, 400 human victims were said to be required (Standard, April 10, 1880). This reminds us of the Aztec customs, and of the occasional sacrifices of the gentler Peruvians: — and the custom of fattening up a beautiful youth as a victim, equally prevailed amongst the Aztecs and modern Khonds of Central India. It would take too long to describe the wonderful prehistoric ruins of Ceylon and India. Their resemblance to some of the American monuments is very remarkable, and can hardly, I think, be accidental. Many have noticed resemblances between the figures sculptured in the cave temples of India, and the features of the New Zealanders and other Polynesians. There is a curious fact connected with these ruined cities, shrines, and palaces in India, Ceylon, and Cambodia, — *they seem to be absolutely without a history, and to be the works of a vanished race.* Tradition always points to the wide spread legend, that „they are the work of great kings, who once reigned over the land; and that some fearful and unknown calamity swept them away“ [2]. The same story is heard in Ceylon, India, and Indo-China. Does this not point to the pressure of Aryan or other races upon the aborigines, as the original communication of that impulse, which has sent successive waves of emigrants eastward through Polynesia? We see traces of it in the Hindu influence in the East Indies, and in the Malay colonisation of Polynesia and extirpation of the Papuan race. This race, whose traces extend from Madagascar to Easter Island, and from Formosa to New Zealand, over 70 degrees of latitude and 200 of longitude, whose tongue is identically the same, over 3000 miles of land and sea, is *a standing proof* of the extent of primitive emigrations, and the possibility and probability that all mankind was diffused from one centre at the beginning.

---

[1] See *New Zealand and its inhabitants*, by Rev. T. Taylor.

[2] Pickering, *Races of men*, p. 34. Compare Central American sculptures. Stephens, p. 533, and plates 68—72.

[3] *Travels in the Philippines*, by F. Jagor, London. Chapman and Hall. 1875.

---

[1] The king of Burmah has just *according to custom* married his half sister. Times (letter to Calcutta) 1878.

[2] See Genl. A Cunningham's *Official Memorandum of Operations of Archeological Survey of India for 1873—74.*

Perhaps it is not fanciful to trace ultimately to the plains of Assyria, and the temples built on terraced mounds, „Ziggurats“, or temple-towers of Babylonia, the primitive type of those structures, represented with every varying form of difference, as far east as Central America. Fergusson says: „That, as we advance eastward from the valley of the Euphrates, *at every step* we meet with forms of art more and more like those of Central America“ [1]. Humboldt, who did not know of the Central American cities, thought the Asiatic affinities of the aboriginal American buildings undeniable. He said: „Everything seems to carry us towards Eastern Asia“. Fergusson adds: „The coincidence between the Pelasgic remains of Greece and Italy and the Peruvian ruins, is the most remarkable in the history of architecture. The sloping jambs, the window cornice, the polygonal masonry, and the other forms so closely resemble, what is found in the Old Pelasgic cities of Greece and Italy, that it is difficult to resist the conclusion, that there may be some relation between them“ [2]. Other writers tell us of the almost exact correspondence of the Central American temples with those of the 4th Egyptian dynasty, even to minute details, and the great Pyramid of Xochicalco in Mexico is said to be „hardly distinguishable from the ordinary type of those in Lower Egypt. The cross-legged figures, and crocodiles spouting water complete the illusion“ [3]. „The ancient edifices of Chichen, in Central America, remarks Mr. Hardy, a missionary, (in a work on *Eastern Monachism*, p. 222), bear a very striking resemblance to the topes of India. The shape of one of its domes, its apparent size, the small tower on the summit, the trees growing on the sides, the appearance of masonry here and there, the shape of the ornaments, and the small doorway at the base, are so exactly similar to what I have seen at Anarrajapoora (the ancient capital of Ceylon), that when my eyes fell on the engraving of these remarkable ruins. I supposed that they were presented in illustration of the *dagobas* of Ceylon[1]. Now, if we suppose an early migration through Polynesia, caused by some unknown prehistoric wars or convulsions in S. E. Asia, this would account for the observed (and otherwise inexplicable) resemblances, and also for the developments of a considerable amount of idiosyncracy in American civilization.

---

[1] See Fergusson's *History of Architecture*, Vol. II, p. 761.

[2] *History of Architecture*, Vol. II, p. 781.

[3] Mr. Norman, *Travels in Central America*.

There is no difficulty involved in the process of migration from Asia to America by way of the Pacific, and the migration of more barbarous tribes subsequently, by way of Behrings Straits, is still easier to account for. As Prescott says: „Boats may cross from Tartary or Japan to America, and never be on the ocean more than two days at a time“. By this route the fierce tribes (including the Aztecs) undoubtedly entered America, and pouring down upon the civilized and milder races of the south, reenacted the tragedy of the extinction of the Roman Empire, incidentally adopting also a portion of the culture of the conquered tribes. Sir Charles Dilke is, I think, right in asserting the substantial identity of the nobler variety of the North American Indian and the Polynesians, in the strongest terms, and in denominating the degraded tribes of the West — the plain tribes — a totally different race, as „men of the Amoor“. He says: „Low in stature, yellow-skinned, small-eyed, and Tartar-faced, the Indians of the Plains are a distinct people from the tall, hook-nosed warriors of the Eastern plains[2]. The Utes would seem to be Kamtschatkians, or men of the Amoor, who, fighting their way round by Behrings Straits and then south, drove a wedge between the Polynesians of Appalachia and California. *No theory but this will account for the sharp contrast between the civilization of Ancient Peru and Mexico, and the degradation, in which the Utes have lived from the earliest recorded times.* Mounds, rocktemples, worship — all alike unknown to the Indians of the Plains, to the Polynesians, — these are things that had come down to them from all time“. Again, he says: — „All who have seen both the Indians and the Polynesians at home, must have been struck with innumerable resemblances".

---

[1] See Bakers *Rifle and Hound in Ceylon.*

[2] *Greater Britain.* Macmillan. Red Men. p. 83—84.

So Dr. Pickering is, no doubt, correct in asserting, that there is a strong Polynesian element in America, the source of our conception of the Red Indian, as derived from Cooper's novels. The Caribs were, he thinks, doubtless a Polynesian race, their cannibalism (this is almost exclusively confined to the Malay and Polynesians) and voyages of 150 leagues in open boats, prove it[1].

He adds: „A variety of Polynesian customs are mentioned in the accounts of the native tribes of Panama and Central America, and even some coincidences in the names of places around the Mexican and Caribbean seas". Analogies also are traceable in dances, ornaments, manners, and customs — especially of the Californian tribes. The same fondness for feather-work, the same way of greeting strangers, and well-developed beards (abhorrent to Americans). A soft language with vowel endings was prevalent amongst the Californians, Cherokees, and in the West India Islands at their discovery. The Malay custom of „running amuk" existed amongst the Creeks of Georgia, as also in some American islands; also a chief's language. The impression of Hawaiian Islanders, and white traders from the Sandwich Isles is, he adds, that there is a strong Polynesian element in North-Western America[2]. Another corroborative fact is, that some of the Californian tribes, when discovered, kept slaves, a thoroughly un-American custom, and they wore the Maori Mat. There is a great likeness between the Polynesian legend of Maui, and that of Hiawatha, especially as to 'how the sun was noosed, and made to go slowly'. Squatting figures are found in New-Zealand pahs, as also in every part of Asia and America; the feather head-dresses of the Maoris resembled those of the Hurons and Brazilians; the Maori „runnanga", or council for debate, is the American pow-wow; paddling and canoes are the same from

---

[1] *Races of men*, p. 99, p. 104—14. He also thought he could trace a link between the fantasies of Chinese and Central American architecture through Polynesia.

[2] p. 99 and 112—13; also p. 19, 20, and 101.

New Zealand to Hudsons Bay — from Florida to Singapore. Tylor also mentions, in his work on „Primitive Culture", that the boilers (by heated stones placed in breakable baskets) inhabit the northern half of North America, *extending far down on the western side; but not further than New England on the Eastern.* This singular method of cooking is only known to exist in the north-east corner of Asia, but is universal throughout Polynesia. „In attempting, from any part of Polynesia to reach America," says Dr. Pickering, „a canoe would naturally, and almost necessarily, be conveyed to the northern extreme of California; and here is the precise limit, where the second physical race of men makes its appearance". To the Oregon coast almost all the nobler tribes of American Aborigines traced their origin. Here was also located apparently, the classic land of Fusang, and not far from here the home of the Toltecs and Aztecs. Respecting the analogies between the Asiatics and Americans, Prescott remarks, that the resemblance of sacerdotal institutions, and of some religious rites, — as those of marriage, and the burial of the dead, of human sacrifices, and even of cannibalism and scalping, (traces of which are discernable in the Mongol races) and lastly, a conformity of social usages and customs, is very remarkable. He continues: „A proof of a higher kind is found in the analogies of science. We have seen the peculiar chronological system of the Aztecs; their method of distributing the years into cycles, and of reckoning by means of periodical series instead of numbers. A similar process was used by the various Asiatic nations of the Mongol family, from India to Japan . . . A correspondence quite as extraordinary is found between the hieroglyphes used by the Aztecs for the signs of the days, and those zodiacal signs, which the Eastern Asiatics employed as one of the terms of their series. The symbols in the Mongolian calendar are borrowed from animals. Four of the twelve are *the same* as the Aztec. Three others are as nearly the same, as the different species of animals in the two hemispheres would allow. The remaining five refer to no creature, then found in Anahuac, *the resemblance went as far as it could*"[1].

---

[1] Prescott's *Conquest of Mexico*. p. 466–67.

The fact, that within the historic period parties of Chinese and Japanese have been repeatedly thrown upon the Sandwich Islands and Californian Coast, shows, I think plainly, that the Chinese tradition of the discovery of Fusang by the monk Hoei-shin may not be an idle tale[1]. The appearance of the features sculptured on the walls and monoliths of the Central American cities is, I think, decidedly Mongolian, — the eyes being obliquely set, the ears large, nose flat, and checkbones high (see Stephens work, plates 9, 11, 16, 19, 24, and 25); the use of grotesque masks also, in ancient and modern America, is common to Mongols and Polynesians. Some of the high headdresses, worn by the representatives of an ancient warrior race — the Uryas — who acted in the great epic poem of Ramayana, before the Prince of Wales on his late visit to India, are said to have strikingly resembled those depicted in Lord Kingsborough's books on Mexican Antiquities[2].

The eternal enmity between the civilized Mexican races, and the Apaches, Utes, and Comanches of the North arose, probably, from their diverse origin — the one coming from Indo-China through Polynesia, the other from Siberia viâ Behrings Straits and the Aleutian Isles. It would be no very difficult task to cross Polynesia by easy stages.

Marsden, in his history of Sumatra, tells us, that the voyages of the Malays in early times were very adventurous. In 1573 the king of Acheen appeared with a fleet covering the Straits of Malacca. In 1582 he came against the same town with a fleet of 150 sail. In 1615 he attacked it with 500 sail and 60,000 men[3]. Hindu ships sailed in early times all over the East Indies. In the Fisheries Exhibition, held this year in London, are plans and samples of Chinese junks capable of holding 200 tons of cargo. The junks of Siam are still very superior, with well caulked seams and water tight compartments, and in one of them Marco Polo saw 50 cabins, 300 sailors, and various families of women and children. Pickering considers the best boats in the Pacific for long voyages to be the junks of Japan, and the large double canoes of the Society and Tonga Isles. On one occasion Capt. Cook saw more than 300 of these latter in one place in the Society islands, and he estimated the resources of this group at 1700 war canoes, manned by 68,000 men! There is evidence of the extensive character of their navigation in early times. A native of the Society Isles gave Forster and Cook a map, which contained not only the Marquesas and islands south and east of Tahiti, but also the Samoan, Fiji, and even more distant groups[1]. One of the Hawaiian headlands bears the name of „the starting place for Tahiti", and the canoes, according to the natives, used to leave there at certain seasons of the year, and direct their course by a particular star"[2]. One of the Samoan myths contains the name of a Javan mountain, and there seems no reasonable doubt of the Asiatic origin of the Polynesians[3]. Caste survives in the „tabu" of the South Seas. „The addiction to kite-flying of the old men in Samoa reminds one of the Chinese and Japanese, — also the use of edible dogs in Hawaii and Mexico resembles what Marco Polo tells us of China, in his days. Williams says: „So convinced am I of the practicability of performing a voyage from Sumatra to Tahiti in one of the large native canoes, that, if an object of sufficient magnitude could be accomplished by it, I should feel no hesitation in undertaking the task" (p. 512). Mr. Gill says: „My impression is, that long ago the progenitors of the present race entered the Pacific from the S. E. fork of New-Guinea (where a colony of Malay Polynesians is still found), but were driven to the eastward by the fierce Negritto race". Williams also says: „Suppose the progenitors of the present islanders had started from the Malay coast or Sumatra, what would have been their route? By sailing five degrees, or 300 miles, they would reach Borneo; then, by crossing the Straits of Macassar, which are only about 200 miles wide, they would reach Celebes. These are but eight degrees from New-Guinea, but the large islands of Bessy and Ceram intervene. The distance from New-Guinea to the New-Hebrides is 1200 miles; but the islands between are so numerous that the voyage might be made by short and easy stages. 500 miles from the New-Hebrides are the Fijis, and about 300 miles further on, the Friendly Isles. Another stage of 500 miles brings you to the Navigators, but between these two points three groups intervene. From the navigators to the Hervey Islands is about 700 miles, and from thence to the Society Isles about 400 more. Thus, I think, every difficulty vanishes, for the longest stage in the voyage from Sumatra to Tahiti would be from the Navigators to the Hervey group, 700 miles, and the Raratongans themselves say, that their progenitor Karika came from thence. The Sandwich Islanders came from Tahiti, although there were 2500 miles intervening, but then by way of the Marquesas it would only be 800 miles, and there is a powerful easterly trade wind. Every two months there are protracted westerly gales also. One of the kings of Tahiti once performed a voyage of 2000 miles to Wallace Island, and back again, and the original settlers of New Zealand probably came from Tahiti[1]. Even remote Easter Island was evidently reached (and possibly even sent a return colony), for the spot to which currents would have naturally wafted them (or whence they set out?) is called Waiho (Coromandel Harbour), and is at the end of the S. E. trade wind“[2]. Williams adds (p. 509), „I have already shown, the longest stage in an easterly direction, in performing the voyage from Sumatra to Tahiti, would be 700 miles; and I myself, in my first voyage to the Navigators, sailed 1600 miles due east in a few days“. Capt. Blyth, after the mutiny of the „Bounty“, sailed in an open boat with 16 men from

---

[1] See Deguignes paper in the *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*. Vol. 28. 1761 and also *Fusang* by Charles Leland. Trübner. 1875.

[2] See Times Correspondent, writing from *Madras* in Times for Januar 7. 1876.

[3] William's *Missionary Enterprises*. Chap. 29. p. 670—71.

---

[1] Cook's second voyage. *Voyages* Vol. I p. 34.

[2] Pickering's *Races of men*, p. 298.

[3] *Life in the South Seas*, by Rev. Whyatt Gill, B. A., *Religious Tract Society*, London. p. 267.

---

[1] *New Zealand and its inhabitants*, by Rev. R. Taylor, p. 189.

[2] William's *Missionary Enterprises*.

Pitcairn's Island, near Easter Island, to Timor, 1300 miles! Mr. Gill tells us (p. 22 of his work): „In 1862 I saw on Manna an open boat, which had accidentally drifted thither from Moorea, a distance of 1250 miles. and no life lost. A few months later on, in the same year, Elikana and his friends drifted from Manihika to Nukuraerae in the Ellice group (lying N. W. of Samoa), a distance of about 1360 miles. Half the party perished for want of food and water. In both these instances the drift was from E. to W., before trade winds. A far more memorable event occured in January 1858, during the prevalence of westerly winds, when a numerous family drifted from Fakaofo in the Union Group, N. of Samoa, to Nassan Island, thence to Palmerston, and finally to Mangaia; altogether, a distance of 1250 miles in a S. E. direction."

It is clear then, from all this, that there is no *impossibility* in conceiving that entire nations might in the course of ages, or even a very few years, cross the Pacific from Asia to America, *if there were a sufficient motive*, — such as the desire to escape from hereditary enemies, or the indulgence of that spirit of enterprise and adventure so characteristic of the race called, by Max Müller, „the nomads of the sea". I repeat, that only a distance of some 2500 miles separates the nearest inhabited islands of Polynesia from America, and the set of the currents would almost certainly conduct voyagers from Polynesia to the Californian, or Central American Coast. Surely it cannot be *accidental*, that the Sandwich Islands and Easter Island, the nearest point to Mexico and Peru respectively, have also the grandest relics of an extinct civilization! Finally, in the words of that great American Antiquary, Mr. Schoolcraft, I say: „Dim as these (native) traditions are, (such as those of Quetzalcoatl, Viracocha, Manco Capac, Mama Oello, and Bochica, etc.) they shed some light on the thick historical darkness which shrouds the period. They point decidedly *to a foreign, to an oriental, if not Shemitic (or Turanian?) origin. Such an origin has been inferred from the first.* At whatever point the investigation has been made, the eastern hemisphere has been found to contain the physical and mental prototypes of the race. *Language,* *mythology, religious dogmas, the very style of architecture, and their calendar, as far as it is developed, point to that fruitful and central source of human dispersion and nationality*[1]". And this, the testimony of religion, science, ethnology, and of the law of probabilities, is strongly confirmed by *the traditions* of the native American civilized races. In no single instance do they claim for their civilization an *American* origin. In every case they attributed their arts and sciences to strangers, who had arrived *by sea.* All over America we hear traditions of the arrival of white or light-coloured, bearded strangers, by sea, on the western coast of the continent, bringing with them the arts and sciences.

In Peru we hear of the *white and bearded* Manco Capac and his wife Mama Oello being washed ashore and discovered by a native Cacique named Pocapec, and of his humanising and civilizing the native tribes, giving them a code of laws, and ultimately ascending to his God the Sun. Then there was the deity Viracocha, or „Foam of the Sea", the good genius of the stranger.

The Acaucanians in Chili had a similar tradition.

North af Peru, the Muysca Indians of the plain of Cundinamarca in Columbia, had a legend of one called Bochica, *a white man with a beard*, who appeared suddenly amongst them, while savages, and taught them how to *build* and sow, and formed them into communities, settling their government.

Amongst the Mexicans also there suddenly appeared Quetzalcoatl, *a white man with long dark hair and flowing beard,* dressed in a strange dress, *who came accompained by builders, painters, astronomers, and handicraftsmen* to Anahuac, — made roads, humanised the people, and civilized them, and then disappeared. All these are, no doubt, *incarnations* of the civilized immigrants, who at different times landed on the Pacific Coast of America, — bringing with them much of the civilization and many of the arts of the Old World.

Dr. Pickering remarks (p. 113), that „a long beard is precisely the circumstance, that would be apt to make a lasting impression among a beardless people, and at the same time is one which they would not be likely to invent.... At Singapore I was reminded of this tradition by the continual recurrence of long-bearded masks on the Chinese stage".

---

[1] See *Indian Tribes of the United States*, Vol. I, p. 26.

The cultivation of maize and cotton is not known in Oregon aboriginally, so *it must have arrived by a more southern route,* he thinks, i. e, through Polynesia. „The Toltecs are said to have been acquainted with agriculture, manufactures, the working of metals, and various other arts of civilization, and *also to have introduced the cultivation of maize and cotton*".

From the concurrence of evidence, then, it seems highly probable, that American civilization, although to a large extent *locally* developed, was *in its origin* and essence derived from the Old World, before its races had had time to become nearly so highly differentiated as at present. This will explain the curious analogies which it presents with so many of the civilized races of antiquity. And I would further add my strong conviction, that *the more the races and antiquities of Polynesia and South-Eastern Asia are studied, the more links will be found to bind together the Old and New Worlds.* Very possibly, indeed, the existence of the American Continent *had never altogether faded out of the knowledge of the Orientals*, although *Europeans* had to rediscover it. Had there been as many stepping-stones between Europe and America on the European, as on the Asiatic side, it is highly probable, that it would have been reached ages before it was.

M. *Reiss* présente au Congrès trois ouvrages publiés récemment en Allemagne en s'exprimant ainsi:

Ich habe die Ehre drei in Deutschland erschienene, reich mit Tafeln ausgestattete Werke dem hochgeehrten Congresse vorzulegen:

1. *A. Bastian, Steinsculpturen aus Guatemala,* ein Sonderabdruck aus dem Jahrbuche der Königlichen Museen zu Berlin (1882), in welchem die hauptsächlich durch die Bemühungen Prof. Bastians und Dr. Berendts für das Berliner Museum erworbenen

Sculpturen aus Santa Lucia de Cosumalhuapa beschrieben und drei der 8 grossen Steine abgebildet worden.

Die Reliefs, welche eine Höhe von fast 3 Metern besitzen, sind in einer porösen, andesitischen Lava ausgearbeitet. Sie stellen meist Gegenstände religiösen Inhaltes dar, wie dies z. Theil schon aus den von Habel in Smithsonian Contributions vol. XXII veröffentlichten Abbildungen bekannt ist. Professor Bastian bietet uns Kupferlichtdrucke, also photographisch treue Wiedergabe der Originale. In dem begleitenden Texte weisst der gelehrte Verfasser den Zusammenhang dieser bisher unbekannten Kulturstätte mit Mexiko einerseits und Yucatan andrerseits nach und zeigt den hohen Werth, welchen dieselben für unsere Kenntniss der amerikanischen Geistesentwickelung besitzen. Ein nicht unbeträchtlicher Theil des Textes ist der Wiedergabe von Briefen des verstorbenen Dr. Berendt gewidmet, als ehrender Erinnerung an den dem mörderischen Klima ergebenen, thätigen Mitarbeiter.

2. *Amerika's Nordwest-Küste; neueste Ergebnisse ethnologischer Reisen.* Aus den Sammlungen der Königlichen Museen zu Berlin, herausgegeben von der Direction der Ethnologischen Abtheilung. Folio. Berlin bei Asher und Co. 1883 mit 13 theils farbigen, theils schwarzen Tafeln.

Dieses stattliche Werk kann nur als Vorläufer einer grösseren Publication gelten, in welcher die Resultate der ausgedehnten und fruchtbringenden Reisen des Herrn Jacobsen zur Darstellung gelangen sollen. Heimgekehrt von seiner letzten Reise um die Erde, liess Prof. Bastian seinen Mahnruf erschallen und forderte in begeisterten Vorträgen dazu auf, die letzte uns gebliebene Frist zur Erforschung und Einsammlung der noch erhaltenen ursprünglichen Kulturen zu benutzen. Mit Riesenschritten dringt überall der Handel vor und vernichtet durch Einfuhr billiger Fabrikate und Verbreitung europäischer Sitten die noch spärlichen Ueberreste einheimischer Industrie und eigenthümlicher Gebräuche. Besonders rasch geht diese Zerstörung vor sich auf den Inseln und an den Küsten, woselbst durch die Dampfboete neue und vielseitige Verbindungen plötzlich geschaffen werden. Religion und Industri ganzer Völkerschaften verschwinden unter dem nivellirenden Einfluss der modernen Civilisation, ehe wissenschaftliche, gewissenhafte Forschung die für die Geschichte der geistigen Entwickelung der ganzen Menschheit so wichtigen Daten fixiren und für ferneres Studium aufbewahren konnte.

Der Mahnruf fand Gehör: hochsinnige Männer, Fürsten der Finanzwelt traten zusammen, bildeten ein „ethnologisches Comité“, welches es sich zur Aufgabe stellt, nicht nur die Mittel zu beschaffen, sondern auch die Wege auszusuchen für Herbeischaffung von Sammlungen, welche als wesentliche Grundlage einer wissentschaftlichen Ethnologie für die Zukunft dienen sollen. Dem ersten von dem Comité ausgesandten Reisenden wurde die Erforschung der Nordwest-Küste Amerikas aufgetragen. und in glänzender Weise hat Capitain Jacobsen seine Aufgabe gelöst. Nur wenig wussten wir bisher von jenen Stämmen. welche den Littoral und die Inseln N. W. Amerikas bewohnen, nur durch wenige Stücke waren sie in den ethnographischen Sammlungen Europas vertreten, und doch bietet gerade dieses Gebiet mit seinem eigenthümlichen und hoch entwickelten Ornamentenreichthum ein interessantes Feld für die vergleichende Forschung, da dort, wie Herausgeber und Verfasser des begleitenden Textes besonders hervorhebt, drei verschiedene Kulturgebiete sich berühren. und Beziehungen zu Amerika, zu Asien und selbst zur oceanischen Inselwelt anerkennbar sind. — Die wenigen Tafeln stellen einige der Gegenstände dar, welche der ersten Sendung des Reisenden entstammen; seitdem sind die Sammlungen in überraschendster Weise angewachsen, so dass das Berliner Museum einen vollständigen Ueberblick der eigenthümlichen Kulturentwickelung jener Völker bietet. Es steht zu hoffen, dass aus diesen Schätzen bald weitere Veröffentlichungen erfolgen werden. Neben der sachlichen Beschreibung der Tafeln findet sich ein eingehender Text von Professor Bastian, in welchem, unter vielseitiger Bezugnahme auf die analogen Fälle anderer Volksstämme, die religiösen Anschauungen der Haida besprochen werden.

3. *Die Steinbildwerke von Copán und Quiriguá aufgenommen von Heinrich Meye; historisch erläutert und beschrieben von Dr.*

Julius Schmidt. A. Asher und Co. Berlin 1883. 20 Ftl. in folio mit Text.

Von den merkwürdigen Steinsculpturen Copán's besassen wir bis jetzt nur die Abbildungen in Stephens bekanntem Reisewerk, die zwar unzweifelhaft genau sind, aber in einem zu kleinen Maasstabe ausgeführt, nur in geringem Grade den grossartigen Eindruck wiedergeben konnten, welchen die im Urwald begrabenen Monolithe unstreitig in Wirklichkeit ausüben. In dem von Catherwood veröffentlichten Prachtwerke sind nur wenige Stücke, allerdings in vortrefflicher Ausführung, dargestellt. Da bisher keine Photographien dieser Monumente in die Oeffentlichkeit gelangten, so muss es als ein besonders günstiger Zufall betrachtet werden, dass Herr Meye einen zufälligen Aufenthalt an diesem schwer zugänglichen Orte benutzte, und eine Reihe grosser Federzeichnungen lieferte. Dieselben tragen in sich so sehr den Stempel der Wahrheit, dass die Herausgeber auf photographische Wiedergabe in Lichtdruck sich beschränken konnten. Die Betrachtung der grossen, mit reicher Gewandung bekleideten Figuren regt zu mancherlei Betrachtungen und Vergleichungen an.

Ist für Quiriguá die Ausbeute geringer, so sind die gegebenen Darstellungen doch um so werthvoller, da selbst Stephens und Catherwood durch unüberwindliche Schwierigkeiten abgehalten wurden eine Untersuchung dieser wohl schon vor der spanischen Eroberung zerstörten Kulturstätte zu unternehmen. — Herr Schmidt hat ein historisches Begleitwort und Beschreibung der Tafeln beigefügt, und Dr. Stübel das Ganze durch ein Vorwort eingeführt. —

Durch freundliches Entgegenkommen des Eigenthümers bin ich in der Lage Ihnen eine Reihe von Photographien und eine facsimile Nachbildung interessanter Chibcha Alterthümer vorzulegen. — Herr Benedix Koppel, Däne von Geburt, Mitglied des Congresses, und gegenwärtig chargé d'affaires der columbianischen Republik in Europa, hat seinen langjährigen Aufenthalt in Bogotá benutzt um durch Ankauf der gelegentlich in Gräbern etc. gefundenen Alterthümer eine zwar nicht sehr grosse, aber durch die sorgfältige Auswahl wichtige Sammlung von Gold- und Thonarbeiten der alten Bewohner der Hochebene Cundinamarcas zusammenzustellen. Die Photographien zeigen eine Reihe jener schön gearbeiteten Goldzierathen neben den durch eigenthümliche Technik auffallenden Goldfiguren. Unter den Thongefässen sind namentlich die Stempel beachtenswerth, welche dazu dienten die Ornamente auf die Oberfläche des noch weichen Thones einzudrücken. — Wohl einen der wichtigsten Goldfunde des nördlichen S. Amerika bringt die mit grosser Genauigkeit ausgeführte Nachbildung zur Anschauung. Die Darstellung steht in enger Beziehung zu der Sage vom Dorado, zu jener Sage, welche so manchen kühnen Zug der Conquistadoren veranlasste. Schon in Popayan und Pasto erzählte man den Spaniern von einem Fürsten, der mit Goldstaub bedeckt im heiligen See sich badet, während seine Begleiter Goldspenden ins Wasser versenken. Die Seen von Guatavita und Siecha im Norden von Bogotá, an welche diese religiöse Ceremonie verlegt wird, wurden von Anbeginn an von den Spaniern durchforscht und mehrfach versuchte man das Wasser abzuleiten und das Becken trocken zu legen. Bei einem dieser Versuche wurde das Stück gefunden dessen Nachbildung hier vorliegt. Es stellt ein kreisrundes, allem Anschein nach aus spiralförmig aufgewundenen Binsencylindern gefertigtes Floss dar, in dessen Mitte der Häuptling steht, sein ihn umgebendes Gefolge um Kopfeslänge überragend. Die einzelnen Figuren sind in der bekannten Chibchamanier, ausgeführt. Das Original befindet sich in Bogotá, ist augenblicklich schwer zugänglich, so dass wir Herrn B. Koppel für Beschaffung dieser Nachbildung zu grossem Dank verpflichtet sind.

M. *Bamps* fait la communication suivante sur *la céramique américaine au point de vue des éléments constitutifs de sa pâte et de sa fabrication.*

Dans la dernière session du Congrès fut incidemment soulevée la question de savoir, quels étaient les procédés employés par les différentes races aborigènes de l'Amérique pour obtenir la diversité des couleurs qu'on remarque dans leurs poteries, et surtout pour produire les deux couleurs dominantes:

le noir et le rouge. A cette occasion, je crus pouvoir constater que, malgré la différence bien tranchée de ces deux nuances, les produits céramiques du Nouveau-Monde étaient, en général, fabriqués d'une pâte présentant les mêmes éléments constitutifs, sans addition d'aucune substance colorante. Ce fait, assurément, est digne d'examen, parce que, étudié avec soin et d'une façon complète, il peut procurer des indices précieux au sujet de la provenance de certaines poteries, problème parfois très difficile à résoudre. M. le docteur Reiss répondit immédiatement à la question posée que les procédés anciens étaient les mêmes que ceux encore en usage actuellement. Notre honorable collègue ajouta que plusieurs de ses compatriotes; et lui-même, ont vu fabriquer les poteries américaines et ont retrouvé le système primitif suivi depuis un temps immémorial dans cette fabrication. M. Reiss exposa ensuite en quoi consistaient ces procédés.

Il me parut cependant que l'analyse minutieuse de la matière employée dans la fabrication des anciennes poteries américaines était de nature à fournir des données précises concernant leur origine, et je continuai, après le Congrès de Madrid, à me livrer à une étude comparée et attentive des pâtes céramiques du Nouveau-Monde. Je pus utiliser, dans ce but, des débris de poteries péruviennes et équatoriennes, que je tenais de M. Emile de Ville, ancien consul de Belgique, à Quito, quelques raclures pratiquées sur des poteries mexicaines, et une série de fragments de poteries des *pueblos* et de l'Amérique du Nord, que me procura M. Edwin A. Barber, de Philadelphie. Par la comparaison et l'examen scrupuleux de ces documents, j'espère arriver à réunir de sérieux éléments d'appréciation, et quand mes observations auront pu s'étendre, se fortifier et se multiplier, je serai heureux de faire part au Congrès des résultats obtenus et des conclusions qu'il m'aura été permis d'en tirer. Mais je n'ai pas été seul, à Bruxelles, à m'occuper de l'examen de la matière première des anciens produits céramiques du nouveau continent. Un de mes concitoyens, M. Wilhelm Prinz, secrétaire-adjoint de la Société belge de Microscopie, a employé à cette étude un procédé ingénieux, celui de l'analyse au microscope.

Je crois pouvoir résumer au Congrès le travail que M. Prinz a en préparation, et la solution qu'il y poursuit.

L'étude comparative des anciens produits de la céramique du Nouveau-Monde a naturellement amené les archéologues à y reconnaître des différences marquées. Ces différences ne s'expliquaient pas par la diversité des provenances. Il a fallu en chercher la cause ailleurs, et la grande quantité de matériaux recueillis à la longue, a permis de découvrir, dans des stations parfois assez éloignées, des types, analogues comme forme, mais ordinairement caractérisés par des dissemblances assez notables dans la composition et la texture des pâtes. Ce dernier caractère est donc venu compléter ceux que l'on possédait déjà, et peut-être, permettra-t-il un jour de fixer l'époque ou l'origine d'une poterie, alors que d'autres preuves feraient défaut.

Il ressort à l'évidence des détails qui accompagnent la plupart des descriptions de poteries américaines, que l'on attache le plus souvent une valeur secondaire aux caractères tirés de la constitution même des pâtes céramiques. Les quelques mots par lesquels on rappelle la disposition des éléments, ou leur nature minérale, sont généralement insuffisants ou trop vagues pour permettre des déterminations ou des comparaisons fructueuses à l'archéologue privé des originaux. D'autre part, la nature même des pâtes de la majeure partie des poteries anciennes, est peu ou pas connue. Il en résulte parfois des confusions ou des erreurs regrettables.

Pour arriver à la détermination de la nature des pâtes céramiques, on a employé diverses méthodes qui offrent toutes plusieurs inconvénients. La plus simple, sans contredit, consiste dans la comparaison des produits confectionnés de nos jours par les descendants des anciennes races, avec ceux fabriqués par leurs ancêtres. Si l'on considère que les représentants actuels des grandes civilisations anciennes, ont perdu les notions, même les plus élémentaires, des arts et des sciences pratiqués par leurs pères, on admettra volontiers qu'ils sont incapables de produire des œuvres comparables à celles de leurs devanciers. La forme trahira la dégénération, et la matière mise en œuvre n'offrira plus, ni les mêmes éléments constitutifs, ni des procédés identiques de fabrication. D'ailleurs, pour l'art céramique notamment, il ne suffirait pas de constater que les matériaux et les procédés employés par telle ou telle tribu indienne, produisent une pâte d'une couleur donnée ou un vernis plus ou moins étanche, pour en conclure que ces procédés sont ceux en usage de tout temps. Cette conclusion exigerait un examen beaucoup plus sérieux et bien d'autres constatations.

L'application de la chimie à l'étude des produits céramiques ne peut que très imparfaitement renseigner sur leur constitution. La quantité d'eau, par exemple, que dévoile l'analyse, peut être variable pour des objets fabriqués avec les mêmes éléments, suivant le degré de cuisson primitivement appliqué, ou suivant l'altération plus profonde, que l'un des objets aura ultérieurement subi. Le phosphate de chaux peut appartenir à un minéral ou à des fragments d'os mélangés à la pâte. Le calcaire, si fréquent dans certaines pâtes préhistoriques gauloises, est dû à la présence de calcite ou de coquilles pulvérisées. La silice peut exister à l'état de silex intentionnellement ajouté, ou de sable faisant partie intégrante de l'argile, etc., etc. Brongniart, dans son remarquable travail sur la céramique ancienne et moderne, signale souvent de grandes différences de composition dans les produits d'un même peuple. Un examen physique approfondi, exécuté avec les méthodes dont la science dispose aujourd'hui, lui eut permis de remarquer que l'écart provenait le plus ordinairement de l'immixtion d'une matière étrangère en quantité variable, suivant le caprice ou le besoin de l'ouvrier.

Souvent les produits céramiques ont été comparés aux fossiles. Il eut été plus exact de les rapprocher des roches, et de faire bénéficier leur étude des moyens employés par les lithologistes. Ceux-ci ont adopté un système qui consiste à réduire les fragment de roches en lames minces, lesquelles sont ensuite étudiées au moyen du microscope. Cette méthode seule a fourni la possibilité de se rendre compte exactement de la disposition des éléments des roches, et de reconnaître les modifications mécaniques ou chimiques que ces éléments ont pu successivement subir. C'est ainsi qu'on est parvenu à aborder fructueusement la discussion de l'origine et du mode de formation des roches.

Le problème qui occupe les archéologues relativement à la composition des matières céramiques du Nouveau-Monde, est de même nature: il s'agit de fixer l'origine probable et la constitution d'une roche artificielle plus ou moins modifiée par le temps. En appliquant cette méthode aux produits du potier américain, on parviendra avec facilité à déterminer les divers éléments dont ils se composent, à reconnaître le traitement qu'ils ont subi et même à se représenter, jusqu'à un certain point, la somme de travail fourni par l'artiste ou l'ouvrier pour l'élaboration manuelle de son œuvre.

En étudiant, par ce procédé, les poteries américaines, et spécialement les belles productions du Pérou et du Mexique, il est, dès maintenant, possible d'arriver à certaines constatations préliminaires. Le fait le plus saillant, au point où en sont les recherches, est, sans contredit, la constance de composition de la matière première employée par les anciens potiers péruviens. Quel que soit l'aspect extérieur de la poterie: lourde ou légère, poreuse ou compacte, rouge, brune ou grise, toujours elle se compose de la même matière première. Les différences physiques sont uniquement dues au pétrissage, au polissage, à la cuisson, à l'addition de substances organiques, ou, à des altérations variables auxquelles les objets ont été exposés. Un autre fait est relatif aux poteries noires. Bien qu'il ne soit point possible encore d'être complètement affirmatif, il est cependant permis de dire qu'on ne saurait, quant à la pâte de ces poteries, les séparer des poteries rouges; elles sont exactement composées des mêmes matières. La couleur et certains détails de fabrication sont seuls différents. Mais il reste à connaître si la coloration provient d'une addition faite à la pâte, ou d'une cuisson incomplète, ou bien, si elle est due à la pénétration dans la pâte d'une substance grasse. En tout cas, elle ne paraît pas résulter de l'application d'un vernis. La matière première de ces poteries d'aspect si divers, est la cendre ou détritus volcanique. On y rencontre les minéraux suivants, classés, à-peu-près, dans leur ordre de fréquence: le feldspath, l'augite, la hornblende, le mica, des débris de ponce, de laves, d'obsidienne, etc. Enfin, beaucoup d'entre elles contiennent des fibrilles végétales mélangées à la pâte en qualité de matière dégraissante. Cette addition n'est pas constante et n'a pas l'importance que beaucoup d'auteurs lui accordent. La plus grande partie de ces pâtes sont peu cuites, car les débris végétaux que l'on trouve près des bords extérieurs des coupes transversales de la poterie, sont à peine carbonisés. L'excellence de la matière première suppléait à ce défaut de cuisson, et c'est sans doute à la facilité avec laquelle elle donnait de bons produits, qu'est dû le choix constant qu'on en a fait.

On est frappé, lorsqu'on examine au microscope certaines pâtes considérées comme très fines, de voir qu'elles sont aussi grossières que d'autres dont l'aspect paraît beaucoup plus rude. Le lavage et la décantation des terres n'étaient pas pratiqués, aussi ne saurait on trouver, dans l'ancienne Amérique, des pâtes susceptibles d'être comparées, comme finesse, aux produits romains, et même à certaines pâtes franques. C'est par un polissage patient ou, en leur donnant une grande minceur, une étonnante ténuité, que l'ouvrier cherchait à rendre les ustensiles plus parfaits. On remarque, en effet, au microscope, que tous les grains plus grossiers sont refoulés au moyen du polissoir, de façon qu'aucun ne dépasse la surface égalisée par l'outil. Il serait possible de dire que les pâtes fines n'existent pas, ou, plutôt, qu'on ne trouve guère, dans l'ancienne poterie américaine, qu'une sorte de pâte: l'énorme jarre d'aspect grossier est souvent composée de matières aussi fines que l'élégante amphore.

L'examen au microscope des lamelles de poteries permet encore de se rendre compte du travail de façonnage par lequel les pièces ont passé. Un savant géologue, M. Daubrée, a montré, par d'habiles expériences, que les parcelles allongées ou plates, mélangées à une pâte, subissent une espèce d'orientation, quand on soumet la masse au laminage. Cette orientation s'accuse par le parallélisme rigoureux de toutes les parcelles, même de celles situées au centre. La pression répétée exercée par les doigts du potier, se traduit, dans les coupes transversales des pâtes péruviennes, par le parallélisme des cristaux allongés de feldspath, d'augite et des paillettes de mica, et témoignent du travail consciencieux de l'ouvrier.

Une poterie fort commune, surtout dans l'Amérique du Sud, semble composée de plusieurs couches de pâte de diverses couleurs, superposées les unes aux autres. Cette apparence est, parfois, fort trompeuse et l'illusion si complète, qu'on a peine à croire à la non existence des doubles colorations: le microscope démontre aisément que la superposition des couches est une erreur.

La plupart des spécimens qui ont été soumis à une analyse, appartenaient à des poteries du Pérou. Cette céramique a toujours été considérée comme la plus parfaite, tant sous le rapport de la forme, que de la fabrication et de la matière employée. Cependant l'examen au microscope a porté aussi sur un certain nombre de fragments de poteries mexicaines. Quoique celles-ci fussent de provenance et d'aspect très divers, leur pâte n'a présenté aucune différence, au point de vue de la composition, avec les pâtes péruviennes. Les matériaux employés sont les mêmes, mais les produits usuels sont généralement moins bien travaillés que ceux du Pérou.

Une coupe transversale pratiquée dans l'épaisseur d'une poterie, montre la nature de tous les matériaux dont elle se trouve composée. On y reconnaîtra souvent une zone noire centrale, et toujours les divers minéraux volcaniques antérieurement signalés. Les lignes plus foncées que l'on pourra distinguer sur les bords, sont dues à la pénétration de la couleur et du vernis dans la pâte. A titre de comparaison, il a été fait aussi des sections transversales dans des poteries de contrefaçon. Elles présentaient ce caractère particulier que le vernis qui les recouvrait, au lieu de faire corps avec la pâte, lui était superposé. La recherche de la nature des vernis céramiques et des matières colorantes qu'ils recouvrent, offrira un réel intérêt. Il sera particulièrement utile de comparer, entre elles, les diverses substances vernissantes employées par les potiers du Pérou et du Mexique et de quelques contrées de l'Amérique du Nord. M. Prinz compte poursuivre son travail dans cette voie. Le Mémoire qu'il espère pouvoir communiquer à la prochaine session, comprendra, outre quelques vues générales sur l'application du microscope aux études archéologiques, l'analyse des matériaux anciennement

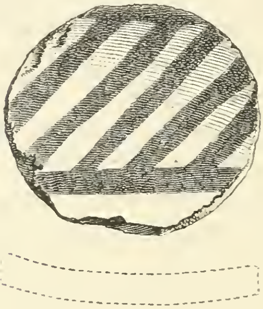
employés pour la fabrication des poteries dans l'Amérique précolombienne, l'examen des diverses méthodes de préparation, la recherche des altérations subies par les pâtes, et l'étude des patines artificielles.

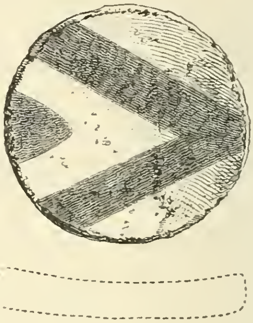
Le sujet est nouveau et il mérite, sans nul doute, d'attirer l'attention du Congrès. Alors même que le microscope serait impuissant à donner ici les solutions qu'on en attend, je suis convaincu que l'assemblée aura accueilli avec satisfaction l'annonce d'un travail de cette espèce, car il ne peut manquer d'intéresser vivement tous ceux qui s'occupent de l'étude si abstruse de la céramique ancienne du Nouveau-Monde.

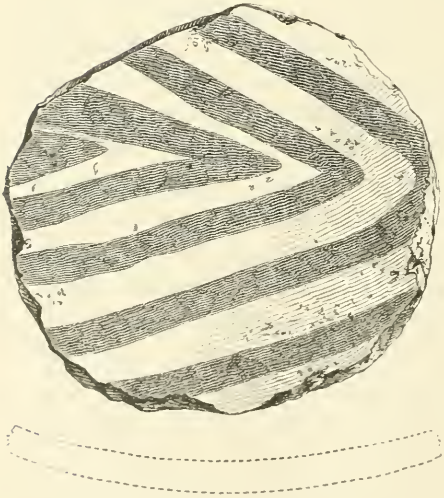
M. *Vera*: Tomo la palabra sobre esta cuestion, haciendo notar la importancia y escrupulosidad de los trabajos del Sr. Bamps, con cuyas conclusiones estoi conforme, como todos los que hayan oido la disertacion del Sr. Bamps. Pero creo de interés añadir algunos datos acerca de la fabricacion de la loza negra, ó con dibujos negros sobre rojo, porque estos datos, ademas de dar bastante luz sobre dicha fabricacion, esplican los resultados encontrados por el Sr. Bamps con el microscopio.

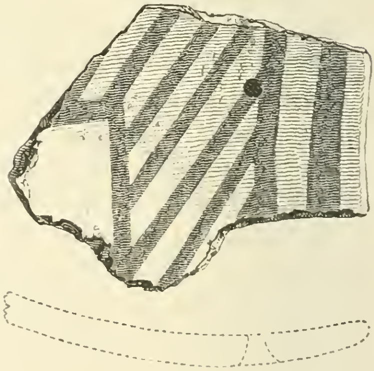
En Costa-Rica empleaban los indios, para sus lozas, dos clases de tierra, una muy roja, especie de arcilla con gran cantidad de ocre rojo (oxido de hierro), y otra mas obscura, de composicion análoga, pero muy rica en materias orgánicas. Cuando, en la pasta para la fabricacion de la loza, solo añadian la tierra de la primera clase, las vasijas resultaban rojas y en diferentes grados, segun la temperatura y condiciones de la coccion; pero, poniendo la segunda, las vasijas resultaban de color negro, porque, al calcinarse, las materias orgánicas que lleva la tierra, se carbonizan, especialmente en la superficie, y resulta el color negro. Como la mezcla de las materias orgánicas, es, por las condiciones geológicas de su formacion, sumamente homogénea y, al carbonizarse por la calcinacion, el carbon producido queda en un estado de division casi molecular y muy homogeneamente distribuido, resulta que no se presenta en la pasta ninguna alteracion, ni en su composicion, ni en su homogeneidad, que es lo que el Sr. Bamps ha notado.

M. le *secrétaire général* fait lecture d'une communication de M. Edwin Barber, intitulée: *Ancient ornaments made from pottery,* accompagnant quelques morceaux de poterie, présentés au Congrès par l'auteur:









Amongst the broken pottery, which is found so abundantly amongst the prehistoric Pueblo ruins of the Valley of the Rio San Juan in southern Utah, and northern Arizona, small fragments of painted vases are sometimes picked up, which have been ground or rubbed into a circular form by ancient artisans. These round

fragments of pottery were evidently intended for personal ornaments, some of them having one, and some two holes bored through the centre for suspension. Thus the ancient Pueblo potters were in the habit of utilizing discarded pieces of broken vessels for manufacturing pendants, which were hung from the neck or ears. Several specimens accompanying these notes, will serve to illustrate the process. They were all found in the prehistoric ruins of southern Utah; one specimen shows the manner of perforating the pottery from the convex side. This ware has been previously described by the writer in two papers, which were read at the sessions of this Congres held at Luxembourg and at Madrid.

M. le *secrétaire général* dépose sur le bureau le mémoire suivant de M. C. C. ABBOTT, M. D., intitulé: *On the paleolithic implements from the valley of the Delaware river, near Trenton, New Jersey,* présenté au Congrès, avec quelques implements paléolithiques, par l'auteur et confié au soins de M. le Dr. *Brinton* de Philadelphie:

That particular accumulation of sand, pebbles and boulders lying in the valley of the Delaware River, from the head of tide water, southward, almost to the sea — and known as the "Trenton gravel", has been so frequently discussed, both as to its geological and archaeological significance, that to refer to it again, even incidentally, is suggestive of twice-told tales; but if the literature of the subject be examined, it will be found, that only the merest outlines of the archaeological significance of these gravels have been given, and many details are yet required, before a living picture of the ancient glaciated river, and its fauna, can be produced.

To present new facts, that will go a little way in thus completing the picture — or better, the prehistoric annals of this river — is the purpose of this brief paper.

The steadily increasing number of chipped stone implements found in exposures of undisturbed gravel, warrant me in asserting, with even greater confidence than heretofore, and wholly without qualification, that, at the time these gravels were deposited, man dwelt upon the shores of the ancient river, and left, in the accumulations of gravel which the ice and floods then laid down, abundant evidences of his presence and handiwork.

The characteristics of this gravel are thus accurately described by Professor Shaler:

"The general structure of this mass is neither that of ordinary boulder clay, nor of stratified gravels, such as are formed by the complete rearrangement by water of the elements of simple drift deposits. It is made up of boulders, pebbles, and sand, varying in size from masses containing one hundred cubic feet or more, to the finest sand of the ordinary sea beaches. There is little trace of true clay in the deposit. There is rarely enough to give the least trace of cementation to the masses. The various elements are rather confusedly arranged; the large boulders not being grouped on any particular level, and their major axes not always distinctly coinciding with the horizon. All the pebbles and boulders, so far as observed, are smooth and water-worn; a careful search having failed to show evidence of distinct glacial scratching or polishing on their surfaces. The type of pebble is the sub-ovate or discoidal, and, though many depart from this form, yet nearly all observed by me had been worn so as to show, that their shape had been determined by running water. The materials comprising the deposit are very varied, but all I observed could, apparently with reason, be supposed to have come from the extensive valley of the river near which they lie, except, perhaps, the fragments of some rather rare hypogene rocks."

In consequence of the removal of many thousands of cubic yards of this gravel, by the R. R. Co., there has been, near Trenton, for years, an extensive exposure of this deposit, which constantly presents a new section of the mass in an undisturbed condition, as hundreds of car-loads are removed. This has afforded an opportunity of examining the structure of the deposit, and resulted in the determination of the fact, that there have occurred breaks in the progress of the accumulations, indicated by the exposure of strata of sand, sometimes a foot or more in thickness, this again, being overcapped by a fresh accumulation of large boulders, and the coarse material of which the deposit, as a whole, is composed. A rapid flow of water passing over fine sand would necessarily have the effect of carrying most of it away, and leaving only the coarse material beneath, upon which the gravel, borne by the flood, would be laid down. Occasionally, it is evident, that fragments of these layers of sand have escaped obliteration — not only this, but have retained such objects as happened to be resting upon them at the time of their burial beneath an additional mass of transported material, especially here, where the rapid current met with the tide waters of the river, and the force of the flow was materially checked, if not wholly obliterated.

In the autumn of 1880, Prof. Wm. Boyd Dawkins visited this gravel deposit, and has since written concerning it, as follows:

"After a study of his collections in the Peabody Museum in Cambridge, Mass., I have had the opportunity of examining all the specimens found up to that time, and of visiting the locality in company with Dr. Abbott and Professors Haynes and Lewis. The implements are of the same type as those of the river gravels of Europe, and occur under exactly the same conditions as those of France and Britain. They are found in a plateau of river gravel forming a terrace overlooking the river, and composed of materials washed down from the old terminal moraine, which strikes across the State of New Jersey to the westward. The large blocks of stone, and the general character of the gravel, point out, that, during the time of its accumulation, there were ice-rafts floating down the Delaware in the spring, as in the Thames, the Seine, and the Somme. According to Professor Lewis it was formed during the time, when the glacier of the Delaware was retreating ('late glacial'), or at a later period ('post-glacial'). The physical evidence is clear, that it belongs to the same age as deposits with similar remains in Britain. The animal remains also point to the same conclusion. A tusk of mastodon is in Dr. Cook's collection at Brunswick, New Jersey, obtained from the gravel, and Dr. Abbott records the tooth of a reindeer and the bones of a bison from Trenton. Here, too, living and extinct species are found side by side."

In addition to the remains of animals, that are here mentioned, I have now to report the discovery of a fragment of horn, that has been cut at each end, encircled by a shallow groove, and deeply grooved longitudinally, along one side. Prof. Putnam writes of this specimen, that it may be either deer (Cervus) moose or Caribon (Reindeer). He says: "It does not look quite like reindeer, but could have been cut from the flattened part of the horn, near the tips; but, I am inclined to consider it a tip from the antler of a moose."

In these same gravels, I have also found a human tooth so rolled, scratched, polished and otherwise altered in shape, that its real character is not, at once, apparent.

Of the stone implements found with the above mentioned fossil bones, I need say but little. As you have an opportunity of examining typical specimens of these objects, you can form your own conclusions as to their character.

That these objects are of the same age as the containing beds, there is not the shadow of a doubt — if they are of artificial origin, as I maintain, the existence of Palaeolithic man in America, is proved by them.

Ensuite M. le *secrétaire général* résume rapidement le mémoire suivant de M. le Dr. José Maria Macedo à Lima, dont voici le texte:

Señor Presidente!

He recibido su honrosa invitacion, y no podiendo tener el alto honor de concurrir personalmente al congreso internacional de Americanistas en su quinta Sesion que se abrira el 21 de Agosto de 1883 en la Capital de Copenhague, quiero contribuir con mi pequeño contingente á la solucion de las importantes cuestiones que contiene el programa del Congreso Internacional.

Es un hecho histórico que antes del descubrimiento del Nuevo Mundo por Colon, existian dos grandes y poderosos imperios, el de Méjico, fundado por los Aztecas, y el del Perú por Manco-Capac. La primera cuestion que surge de esta verdad

histórica, es averiguar, si el uno tuvo conocimiento del otro, ó ambas naciones se desarrollaron independientemente, y llegaron á su mas alto grado de cultura, sin comunicacion de ideas, usos y costumbres.

Para resolver esta cuestion, creo que el medio mas conveniente, es el exámen comparativo de sus monumentos, su religion, su escritura, sistema de conquistas, armas, ciencias y leyes administrativas.

Monumentos. En Méjico la construccion de sus Adoratorios ó Theocalis, asi como la del gran palacio de *Xochicalco* y *Tezcatzinco*, tienen mucha semejanza con la arquitectura del Egipto y de la India. En el Perú ó imperio de *Tahuantinsuyo*, la construccion del templo del Sol en el Cuzco, sus palacios, casas de las vírgenes del sol, fortalezas y demas restos de la arquitectura Incáica, tienen un carácter nacional *sui generis* por la simplicidad del estilo, la solides de los monumentos y el admirable pulimiento de masas enormes de granito, tan intimamente unidos sus ángulos entrantes y salientes, que el observador se pregunta como pudieron los Incas labrar tan bien el granito sin el conocimiento del hierro y del acero, y como pudieron levantar tan enormes moles sin el uso de las poleas y el conocimiento de la mecánica.

Religion. Los Mejicanos, como esencialmente guerreros, adoraron como divinidad suprema al dios de la guerra *Vistzilopochly*, y a *Quetzalcoatl* y *Tlaloc*, como divinidades tutelares. *Manco Capac* y *Mama Oello*, al fundar su imperio, se presentaron como hijos del Sol, y adoraron el Sol, y nada mas que el Sol como divinidad suprema visible, y a *Pachacamac*, como divinidad invisible. Los Mejicanos divinizaron al protector del sentimiento dominante de esta nacion, *la guerra*. Los Incas, con espíritu mas elevado, tomaron por dios al astro luminoso que da vida á la naturaleza y de cuya influencia recibe mayores beneficios la humanidad.

Escritura. Los Mejicanos, á semejanza de los Egipcios, han trasmitido su historia por medio de geroglíficos: los Incas solo alcanzaron á consignar imperfectamente sus pensamientos por medio de *quipus* y de grupos alegóricos que abundan en su poteria.

Sistema de Conquistas. Nada revela mas la falta de comunicacion de estos dos imperios, como el sistema que uno y otro adoptaron para estender sus dominios. Los Mejicanos, desde su fundacion, y mas tarde, despues de la triple alianza de Méjico, Tezcuco y Tlacopan, estendieron su imperio á sangre y fuego. El pueblo ó comarca que no se sometia humildemente á sus pretenciones, era tomado por la fuerza de las armas, y la sangre inocente de sus pricioneros era derramada á los piés de su mostruoso Dios de la Guerra. Los Incas, desde su fundador hasta su penúltimo emperador, siguieron rigurosamente el ejemplo de Manco Capac, y obedecieron estrictamente su última voluntad espresada en estos inmortales términos „Que fuesen mansos y piadosos, que redujesen los Indios por amor, atrayendolos con beneficios y no por fuerza, que los forzados nunca serian buenos vasallos, que los mantuviesen en justicia sin consentir agravios entre ellos“ [1]). Estas palabras paternales fueron la norma inviolable de los trece primeros emperadores para ensanchar sus dominios y atraer á la civilizacion los Indios bárbaros de vida nomada, y conquistar las provincias ya civilizadas de los casiques *Chuquimancu, Cuysmancu, Gran Chimu, los Chinchas y el Reino de Quito.* No llegaban á las armas sino como recurso extremo, y jamas ensangrentaron el templo de su dios con sacrificios humanos. Para asimilar al imperio los pueblos conquistados, derramaban beneficios en abundancia, estableciendo asequías, distribuyendo terrenos, dictando leyes protectoras, aboliendo la idolatría grosera y adorar solo al Sol. A fin de asegurar la fidelidad y el amor de los pueblos conquistados, sus predilectos hijos eran educados en la capital del imperio, para volver á su pais con todos los conocimientos que habian adquirido con la enseñanza de los *Amautas.* Admirable propaganda cuyos resultados fueron la veneracion mas cordial á los hijos del Sol, y la obediencia filial mas asombroza que ninguna nacion del mundo ha contado en sus gobernados. Si alguna mancha se encuentra en la conducta benévola que observaron los emperadores de Tahuantinsuyo, fué la del ultimo rey Athahuallpa que para asegurar su orígen espúrio, ensangrentó la capital, haciendo correr cruelmente sangre inocente hasta destruir el ultimo vástago de los herederos legítimos de Huayna Capac.

---

[1]) Garcilaso, *Comentarios Reales de los Incas* — Parte 1a. Lib. 1°. Cap. XXV.

Sucesion de Emperadores. En Méjico la sucesion al imperio tenia lugar por eleccion libre de los electores natos de entre los hermanos y primos de la sangre real, dando siempre la preferencia al que tenia mas títulos de guerrero sobresaliente. Entre los Incas, como en la mayor parte de las monarquías, el primogénito era el príncipe heredero de la corona y estaba obligado á tomar por esposa la hermana mayor para conservar de este modo, en toda su puréza, la descendencia de los hijos del Sol.

Armas. Aunque unos y otros hicieron uso mas ó ménos de las mismas armas, es bien notable que los Mejicanos emplearon el sílice en las puntas de sus flechas, mientras los Incas colocaban la *chonta* puntiaguda y dentada por los lados, en el estremo de las cañas y cuya parte inferior tenia á los lados dos pequeñas hileras de plumas.

Ciencias y Administracion. Si es cierto que los Mejicanos en conocimientos astronómicos filosofía y literatura, principalmente en el período que gobernó en Tezcuco *Nezahualcoyotl*, han dejado huellas de un adelanto muy superior al del imperio de los Incas, parece tambien inquestionable que, en legislacion y medidas administrativas, los Incas se pusieron á una altura, que hoy mismo altas inteligencias levantan su voz autorizada para hacer justicia á esa legislacion, aun mal conocida.

El gobierno paternal theocrático de los Incas organizó de tal modo su estado, por decurias, centurias, fracciones de quinientos y de mil con mandones que, á la vez que eran fiscales de la conducta de sus dependientes, eran tambien autoridades protectoras, para reclamar oportunamente lo que necesitaban y poner en conocimiento superior las faltas que cometian. Las autoridades superiores y el Inca cada año estaban al corriente de todo lo que pasava en el reino. Con este mismo sistema, las estadísticas de producciones, de mejoras locales, de muertos, de nacidos, de matrimonios, de distribucion de tierras con poco trabajest oaban al alcance del emperador. Manco Capac dijo á su pueblo „que hiciesen con todos lo que quisieran que todos hicieran con ellos“[1]). El robo, la mentira y la ociosidad eran severamente castigados: no habian pobres por que los buenos trabajaban para los menesterosos: el saludo familiar de los indios *ama sua, ama llulla, ama quella* prueban cuanta importancia daban los legisladores Incas á la estincion de estos tres vicios capitales de la especie humana.

Por este exámen comparativo á grandes rasgos se ve, que monumentos, religion, escritura, conquistas, armas, eleccion y sucesion de emperadores, ciencias y administracion fueron distintos en ambos imperios. Si estas naciones se hubieran comunicado en los conocimientos de su civilizacion respectiva, no se comprenderia el porqué la una ó la otra no hubieran adoptado aquellas mejoras que tanto contribuyen al progreso de la humanidad. Si los Incas hubieran tenido conocimiento de la escritura geroglífica de los Mejicanos, mal se comprende que no la hubiesen adoptado, y que solo hubieran conservado sus *quipus* que ciertamente no pueden trasmitir la historia con la presicion que el lenguage figurado.

De lo espuesto parece incuestionable que los dos grandes imperios de Méjico y de Tahuantinsuyó ó Perú, llegaron á su mas alto desarrollo, sin conocimiento el uno del otro, aunque sus primitivos pobladores bárbaros y de vida nomada hayan tenido el mismo orígen.

El genio de Manco Capac en Sud-América, y el de los Aztecas descendientes de los Toltecas en el Norte, fueron los legisladores que con diferentes tendencias echaron los fundamentos de estos dos poderosos imperios.

Segunda cuestion.

„Viracocha Inca es un personage histórico ó una creacion mitológica?“

Viracocha Inca no es una creacion mitologica, fué una personalidad real y verdadera, el octavo emperador de la dinastía de los Incas, hijo de Yahuar Huacac y padre de Pachacutec. Los historiadores del Perú, Garcilaso[1]), Llorente[2]), Markham[3]) sin discrepancia le consignan en sus obras como el octavo de los emperadores de los Incas. Se le dió á este rey el nombre de Viracocha, en recuerdo de la vision que de principe heredero tuvo en su destierro de *Chita* donde apasentaba las ovejas del Sol en castigo de su caracter indomable y de sus malas inclinaciones. El fantasma estraño por su barba y vestidura talar, le dijo que el era su sobrino, que el se llamaba Viracocha Inca hijo del Sol y hermano de Manco Capac y Mama Oello Huaco, que venia en nombre del Sol, padre de los Incas, á anunciarle que las provincias de Chinchasuyu levantaban un gran ejercito para destruir la capital del imperio, y que á su nombre diese pronto aviso de este peligro á su hermano Yahuar Huacac.

---

[1]) Garcilaso. *Comentarios Reales de los Incas.* Parte 1a. Cap. XXI.

Si esta vision fué real ó una invencion del principe para volver á la casa paterna es imposible saber.

Lo que es verdadero y está consignado en la historia, es que realmente los *chancas*, al mando de su capitan-general *Huancohuallu*, se sublevaron y encaminaron con un grande ejercito á tomar y destruir la capital del imperio.

Tan cierta es la existencia histórica de Viracocha Inca, que la salvacion de la ciudad imperial fué debida á la intrepidez, la abnegacion, el tino y valor del príncipe Viracocha, que preferia morir defendiendo su ciudad santa, su dios, su religion y sus lugares sagrados á llevar una vida de humillacion y de verguenza, abandonando la capital á las furias del enemigo, como acababa de hacer su padre Yahuar-Huacac, huyendo á Colla-suyo. La memorable batalla de *Iahuar Pampa* fué obra esclusiva del príncipe heredero.

La tradicion de este remarcable hecho ha pasado de generacion en generacion entre los Incas, y no faltan monumentos históricos que recuerden uno de los mas señalados acontecimientos del imperio. En una gran roca en el camino de Colla-suyo hay dos condores pintados, el uno con la cabeza erguida, las alas abiertas, y mirando á Chincha-suyo, que representa á Viracocha Inca, y el otro entumido, alas plegadas y cabeza gacha, mirando á Collasuyu, es la alegoría de Yahuar Huacac que cobardemente abandonó á su destino la capital del imperio. En el pueblo de Cacha, á 16 leguas al sur de la capital, Viracocha Inca mandó construir un suntuoso templo abierto, con una estátua que representaba á su tio Viracocha Inca, para perpetuar la vision de *chita*. Aun existen los restos de este templo.

---

[1]) Garcilaso, *Comentarios Reales de los Incas*, Parte 1a. Lib. V, Cap. XX.
[2]) Llorente, *Historia antigua del Perú*, Cap. III, p. 164.
[3]) Markham, *Narratives of the Rites and Laws of the Incas*, p. 90.

Viracocha Inca es pues un personage histórico y no una creacion mitológica.

Deseo, Señor Presidente, el mas feliz resultado á los trabajos del Congreso Internacional de Americanistas del año 1883.

M. Fabié: Il faut que je fasse mes réserves, quant au mémoire de M. Macedo, qui m'est inconnu; mais je ne crois pas que Viracocha soit un personnage historique. C'est une figure de la même nature que les personnages dans la mythologie grecque; il doit, à mon avis, être considéré comme un personnage mythologique.

Enfin M. le *secrétaire général* dépose sur le bureau un mémoire, intitulé: *Memoir on the pre-columbian shell-mounds at Newburg, Maryland, and the aboriginal shellfields of the Potomac and Wicomico rivers,* présenté, avec une collection d'antiquités en pierre provenant de l'Amérique du Nord, par M. ELMER R. REYNOLDS à Washington. Le mémoire, qui est accompagné d'une collection de photographies des antiquités, est ainsi conçu:

CHAPTER I.

Preliminary Observations.[1]

The subject for consideration in the following pages is one which has thus far received but little notice, when compared

---

[1] The implements and other objects sent to Copenhagen, are only a comparatively few of the specimens collected in the localities named in my memoir.

to the vast amount of research, devoted to other aboriginal remains in North America. With the exception of Professor Wyman's memoir on the Florida shell-heaps, and a few other papers on the cretaceous mounds at various different places on the Atlantic and Pacific coasts, nothing appears to have been done towards locating and describing the numerous remains of this character which exist on the salt-water borders as well as on the inland lakes and rivers, far beyond the tidal influence of the two oceans.

Why this large and almost virgin field of research has thus been overlooked, is beyond the writer's power of determining. It surely cannot be on the supposition, that these memorials of former life, are devoid of archaeological interest, for such, indeed, is not the fact, but, on the contrary, they possess a value to the comparative scientist, which cannot be estimated, or appreciated by one unacquainted with the magnitude of the subject.

These shell-mounds may rightly be considered as almost imperishable monuments of aboriginal industry, and physical endurance, as well as a practical illustration of the food resources of the people through whose agency they were reared.

We may also consider this insolated field, from still another standpoint, inasmuch as each mound itself may be considered as a distinct *necropolis of art* wherein are entombed many, and diverse types of savages' workmanship, which are worthy of more exhaustive and critical study, than they have hitherto received in this country.

It is not assumed that our simple, American shell-heaps possess the peculiar interest attached to similar remains found in Denmark and other portions of Europe. A brief comparison of the two classes will show that the Danish shell-heaps exhibit the transition from the paleolithic to the neolithic period, in an age when the ideas of utility and beauty were slowly germinating

---

The best specimens hitherto collected, have been sent to the museums of Rome, Ravenna, and Bologna The hundreds of other specimens in the collection, are sent as illustrations, so far as they extend, of Indian art, in the Potomac valley.

in the mind of a *progressive* people. On the other hand, however, our Indian kitchen deposits illustrate only the crude and primitive arts of a non-progressive race.

The foregoing fact has, on many occasions, been demonstrated to the writer while exploring the ancient shell-fields on the Potomac and Wicomico rivers, and perhaps never more forcibly than during the month of May 1883, while concluding his research in the regions indicated.

This recent review and completion of my former labor has been conducted with the express purpose of setting at rest — in my own mind, at least — the question as to whither any appreciable traces of aboriginal art progress can actually be discovered in the shell-mounds of this region. In this final examination I have had occasion to visit mounds which, unquestionably, had their origin anterior to the Columbian era, and, after having closely compared them with shell remains of more recent date, I must confess that I have failed to observe any satisfactory evidence that there was an advance in the neolithic arts during the centuries requisite to form these cumulative memorials. In brief, the growth of the mounds was not accompanied by a corresponding advance in aboriginal art ideas.

The fact of having discovered "paleolithic" and "neolithic" stone implements side by side in the same stratum of a Pre-columbian shell-heap, really indicates nothing unusually important in this country, where the stone-age still exists, and also where the chipped and polished arts can be traced back cotemporaneously to a period of which even tradition is silent.

The foregoing statement could not apply to the Kjøkkenmøddings of Denmark, wherein the paleolithic or primal stone age stands out in unmistakable relief, with a history of countless years preceding the neolithic era, which, in itself, was the culminating point of the most ornate stone period which humanity has ever seen.

In concluding these prefatory remarks, it is proper to state that one leading feature has steadfastly presented itself while exploring the shell-heaps of the Potomac and Wicomico regions, and that this prominent feature is, that frequent evidences of aboriginal art are found in nearly every mound or shell-deposit of any considerable magnitude; and further, that it is this art, primitive though it be, and in fragmentary forms, which endows these shell-memorials with their special and enduring archaeological value.

Finally, these "dry bones" furnish a sublime subject for reflection. They are loud-speaking relics of our bygone savages. Their very size and character have preserved them from the rapacity of intrusive, unscientific and unsympathetic "spoilers". Their shapes are well preserved, because nature has dealt kindly with them, and covered their bleaching forms with earth, forests, and sweetsmelling verdure. Thus, the finger of Time touches them gently as he passes onward in his everlasting flight.

CHAPTER II.

Pre-Columbian Shell-Mounds at Newburg.

The Wicomico Indians. — The entire shell-bearing district on the eastern side of the Potomac, from Nanjemoy to the Chesapeake bay, was anciently included in the territory of the Wicomico or *Yaocomaco* Indians. The possessions of this tribe extended from the Potomac river on one side, to the Patuxent river on the other, and were bounded on the south by the Chesapeake bay.

Of this tribe, which seems to have been rather a large one, little of importance can be said. It was first mentioned by Captain John Smith, who visited these waters at intervals between 1607 and 1610. A fuller, if not a more accurate, account of the Wicomicoes is found in the *Relatio Itineris in Marylandiam* of Father Andrew White, a Jesuit missionary who accompanied Lord Baltimore's colony from England, in 1633. Shortly after this period the Wicomicoes sold their lands to the colonists, and all, except a few, who had embraced christianity, removed to the northward, and thenceforth lost their tribal identity.

Father White relates that these Indians were of a pacific disposition, and principally employed in hunting, fishing, and a primitive kind of agriculture. They possessed a fine physique, as their forms were tall and well proportioned, and their faces were naturally handsome, although disguised by the paint with which they were usually covered, and which the natives claimed to use as a protection against musquitoes. They were rather superstitious and worshipped a deity whom they propitiated with gifts. Their houses were made of poles, bark, and grasses, and their principal dress was composed of deer-skin. For weapons they used bows, axes, knives, spears, and clubs.

Chastity was highly honored, and any deviation from it was severely punished — especially if the unfortunate one happened to be a female; which shows that these untutored savages entertained the same *lofty and impartial ideas of justice* which have inspired the social laws of their pale-faced successors. —

The Clifton shell-mound. The shell-heaps of the Potomac, commence at Popis creek, near Newburg, Maryland.

No similar remains are known to exist above this place, although shell-fields of considerable magnitude are found on the same side of the river as far north as Nanjemoy creek, and also on the western bank of the Potomac, at Matthias Point Lighthouse, in King William county, Virginia.

The mound under consideration, is situated on the northern side of Popis creek, near the place where it debouches into the Potomac, which is there nearly three miles wide. The deposit of shells is found upon a bank twenty-five feet high which faces the creek on the south, and extend northward parallel with the Potomac. The southern portion of the mound contains the greatest quantity of shells; from thence it diminishes in depth, until it is finally merged into a shell-field a quarter of a mile away. The eastern side is bounded by a long, deep ravine which drains into the creek. The mound itself covers many acres of ground, and, overlying the shells, is a stratum of earth which varies from one to three feet in depth.

From the best information that I have been able to obtain, it appears that the soil resting on this mound has been under cultivation since about 1730, prior to which date it was thickly covered with a portion of the primeval forest, the remnant of which still bounds it east of the ravine.

The greatest depth of the deposit is about eight feet, but in most portions it will probably not average more than five feet. A lime-kiln has been constructed in the south-western angle and, as a result, nearly the entire southern extremity of the mound has been opened, which greatly facilitates an examination of the contents. The lower portion is composed almost exclusively of the shells of the common oyster, (o. virginiana) intermixed with which the shells of the quahang or hard clam, (venus mercenaria) and the carapace of the tortoise are occasionally found. Bones of beasts, birds and fish, are also sparingly found.

The shells seem to have undergone but very little change, although those found in the bottom of the deposit are extremely friable, a little handling being sufficient to cause them to crumble into dust. No *breccia* has yet been found, and there seems to be no tendency toward a conglomerate condition, as the position of the shells excludes standing water; and the humidity from above is naturally absorbed or diverted by the super-stratum of earth.

Implements. — The most interesting implements found in this mound are axes and celts. Of the former both paleolithic and neolithic types have been exhumed, the greater number, however, belongs to the former pattern.

These, in my judgment, should properly be regarded not as implements, but as utensils, as their hasty finish, size and weight, presuppose a domestic use. They are usually made of smooth stones collected on the margin of the river, and converted into axes in a moment's time. Numbers 3, and 17, plate III, and 72, 73, 74 and 75, plate VIII.[1], are excellent specimens of this type. The neolithic or polished axes are not frequently found, and, even when discovered, are generally broken and worn by long continued use. These are shown in Numbers 5, 6, and 15, plate III., and in No. 71, plate VIII. The latter, however, is not from this mound, but will receive special mention at the proper time.

---

[1] Ces numéros, ainsi que les suivants, ont rapport aux planches de la collection de photographies que M. Reynolds a offerte au Congrès.

Sec. gén.

The celts are of the same material and art, but of smaller dimensions, and, of course, are deficient in the posterior groove which usually characterizes the axe. Number 1, and 16, plate III, are poor specimens of this type.

The universal presence of axes and celts in this and similar shell-heaps, demonstrates the fact that they were not only quickly and easily made, but that, having served the purpose for which designed, during the fishing season, they were then abandoned, as not being sufficiently valuable to justify removal to the inland villages.

Hammer-stones. — These are met with in great numbers, even in thousands, yet in most cases, they exhibit no trace of former use; their presence, however, clearly indicate for what purpose they were brought hither. Only a few have been found which are characterized by attrition resulting from repeated use, and also by which a true *percusseur* is recognized. Numbers 8, and 9, plate III., are fair specimens of hammers from this mound. No. 14, plate III., seems to have been employed in the two-fold capacity of hammer-stone and pestle.

Pottery. — Small fragments of coarsely-made clay pottery are met with in all parts of the mound where human agency has been employed in the removal of the shells. A few pieces are entirely new, but the greater number are old and time-worn. No. 55, plate III., is a fine specimen of new pottery. This was found about two feet below the surface. No. 40, plate III., is worn and blistered, and shows unquestionable indications of having passed through many a fiery ordeal before the vessel, of which it was a part, had fulfilled its simple destiny. This interesting fragment was found in an ash-pile about two feet below the surface of the mound. The greater number of the fragments belong to the common "basket" type, and are characterized by corrugated surfaces. Numbers 41, 45, 52, and 55, plate III., are good specimens of this class.

A few small fragments of pottery have been discovered, which exhibit a primitive sort of glazing, to render the vessels impervious to water. These are shown in Numbers 48, and 49, plate III.

The ornamentation, so far as I have observed, is confined to the upper portion of the dish, which is decorated with bands, oblique lines, thumb-marks (the latter always on the inner margin), diamonds, and chevrons either alone or in combination. Some of these designs are shown in Numbers 42, 43, 44, 45, 46, and 47, plate III. These simple and barbaric attempts at ornamentation, some of which are in harmony with our ideas of art, appear to have been impressed while the clay was yet in a semi-plastic condition.

The most artistic specimens of pottery from this locality, were discovered in 1878, and are now in the National Prehistoric and Ethnographic Museum of Rome, and the Civic Museums of Bologna, and Ravenna.

In addition to the characteristics already mentioned, these specimens are all provided with a *dégraissant*, for the double purpose of giving greater solidity to the vessels, and rendering them less liable to warp and crack while being subjected to the heat of the kilns, in which baked. The *dégraissant*, in most cases, is composed of finely-pounded stone. Only two fragments, in the collection sent to Copenhagen, have a *dégraissant* of calcined shells. These are shown in Numbers 41, plate III., and 70, plate VIII.

Specimens of pseudo-pottery are occasionally found in this and other shell-heaps. Two of these fragments are shown in Numbers 53, and 54, plate IV. They are composed of steatite, obtained from the Dumbarton quarris which I discovered in 1874[1]. One of these fragments (No. 54) appears to have formed the upper portion of a vertically-constructed dish. The superior surface is ornamented with transverse notches. The other fragment (No. 53), once formed the end of an "olla", as shown by the projecting handle. It also has a hole drilled through one side, from which it may be inferred that the aboriginal owner attempted to unite the broken fragments by the process of ligation. A third specimen of steatite pottery is shown in No. 50, plate IV. This is the handle of a dish somewhat larger than No. 53.

---

[1] *Memoir on the Dumbarton Aboriginal Soapstone Quarries.* By Elmer R. Reynolds.

Miscellaneous Objects. — Only a few objects of miscellaneous character have been met with in the Clifton mound. These are all shown in plate IV. Numbers 19, 20, and 30, are fragments of drilled gorgets. (?) Numbers 21, 22, and 26, are drilled pendents from the ossuary hereafter described. Numbers 23, and 25 are pieces of Indian tobacco pipes. These were found *above* the stratum of earth which overlies the mound, and are made after the English pattern. No. 27, is the anterior half of a highly ornamented clay pipe, of Indian manufacture. This was found within the mound. No. 24, is probably an unfinished gorget; it may be, however, only a celt, or skin-dresser. No. 28, is an imperfect drill. No. 29, a broken steatite tobacco pipe, with traces of blue paint still adhering to the surface. This, also, is from the surface of the mound, and, in consequence, is probably not so ancient as the other objects. Numbers 32, 33, 34, and 37, are scrapers. No. 35, is probably a net-sinker. No. 36, represents the posterior portion of a polished axe. The remaining specimens are broken knives or arrows, of which, many fine fragments have been found.

The Summerville Mound. — This deposit is situated on the northern portion of the Summerville Manor. Its exact location is on the slope of a hill which lies opposite the mound on Clifton Manor, from which it is separated by Popis creek. Its real size cannot be determined by reason of its being concealed with earth and shrubbery. Its greatest width, however, appears to be about two hundred feet east and west. The greatest depth yet found is on the south-western side, where an opening has been made for the purpose of removing the shells for ballast on the new rail road, which has recently been completed to this place. At the central point in this opening, I found the shell-deposit to be exactly eleven feet thick. The shells found here, are similar to those found in the Clifton mound. Thus far very few implements have been found in it; except hammer-stones of the usual character, which are quite abundant.

When this mound was first opened, a large earthen dish, containing a few knives, and about three dozen arrow-points was found concealed in the shells near its summit.

While examining this deposit, for the first time, in 1878, the writer himself found three axes of the neolithic type: one of these was found exposed on the surface, and the remaining two were discovered by dislodging a few tons of the shells from the exposed perpendicular section of the mound. Several fragments of pottery were found at the same time, and also at subsequent periods.

No pits of ashes or charcoal have yet presented themselves here, although occasionally met with in removing the shells from the Clifton mound. This difference may be explained by the fact that the first deposit was originally accessible by land, only at its northern extremity where the mound degenerates into a shell-field. As the Indians were thus obliged to make a long detour to reach the fishing grounds, it seems natural to suppose that they often remained in the immediate vicinity during the prosecution of the fishery, and that these fires were kindled for the double purpose of preparing food for the hungry fishermen, and steaming the oysters to facilitate their removal from the shells, before being dried and carried inland. This supposition will easily account for the absence of any extended fractures in the shells, which surely would have occurred if the savages had depended wholly on hammer-stones and celts in opening the oysters.

Osseous Remains. — The only human remains of the Wicomicoes which I have ever seen, were discovered in 1880, when an ossuary was disclosed by the sliding down of the bank of the Potomac, two hundred yards south-west of the Summerville mound. In this sepulchre were the remains of three adult Indians; only two of which were in such a state of preservation that their sex could be determined. Of these, an examination shows that one is male and the other female. Both are very imperfect, nothing, in fact, but the *calvaria* remaining in a sound condition. The female calvaria is long, narrow, and regularly developed, with indications of fair mental acquirements. The male calvaria is of a much lower intellectual cast, and is also particularly interesting owing to its pathological condition, which unmistakably indicates the existence of some extraordinary disease during the life of the subject. The entire external plates of the frontal, occipital and parietal walls are covered with deep pit-like cavities which descend almost into the diploe. In addition to this peculiar abnormal condition, the external portion of the frontal plate is depressed in two or three places, as through injured by heavy blows.

This calvaria is now being examined by Dr. Otis of New York City, to determine, if possible, the character of the disease exhibited.

That these are Indian remains, I have the strongest reasons to believe; as they were found in an ossuary which, although common in Paris and Naples, is not according to our mode of burial; moreover, both the white and slave populations of Maryland, have, from the earliest colonial period, been members of the catholic church, which never entombs her communicants outside of consecrated cemeteries.

My deductions respecting the Pre-columbian origin of the Newburg mounds, are abundantly justified by respectable concurrent testimony. Only one hundred and thirty-two years intervened from the discovery of America, to the exodus of the Indians from this region. At this latter period (1634), the mounds themselves were then covered with earth and forests, as shown by the statements of people who have received these estates by direct, unbroken inheritance since the days of Lord Baltimore. Possessing this knowledge, then it is reasonable to assume that the sub-strata of the mounds were laid anterior to 1492, and that, at least, a period of one hundred and thirty-two years must have been required in order to cover the mounds with so deep a stratum of earth as existed when their cultivation was first commenced, in 1730.

Chapter III.

Shell-Fields of the Potomac.

Character of the shell-fields. — Between Nanjemoy creek and the Chesapeake bay, are numerous interesting deposits of oyster-shells which, owing to their great superficial extent, cannot properly be classed as shell-heaps. These fields may be separated into two classes, the first of which varies from six inches to four feet in depth. Fields of this character cannot be cultivated with advantage. In the second class, the shells are thinly scattered over the river shore and do not impede the cultivation of the soil.

Blenheim Manor. — The first field of the former class, on the Potomac, below the two mounds just described, is situated near Blenheim Manor, three miles south of Popis creek. It covers several acres varying in depth from six to twelve inches, and is partially cultivated.

Ludlow's Ferry. — The next which we reach is one mile south of Blenheim Manor, and half way between that place and Cedar Point. It is somewhat larger than the Blenheim field, but similar in other respects.

Cedar Point. — The shell-field at Cedar Point is of much greater extent, and lies on both sides of the steamboat landing. There is here a shell-deposit of nearly twenty acres. In some places the shells are thinly scattered over the soil, which gives it a wintry appearance. In other localities the shells reach a depth of three or four feet. The condition of these shells remains unchanged, except in the bottom of the deposit, where a slight appearance of disintegration is observable. A few common hammer stones have been found in this field, but as they are similar to those already described, no further explanation as to their character is deemed necessary.

"*Waverly*". — About one mile south of Cedar Point, is a remarkably large and interesting shell-field. This is situated on the plantation of Mrs. Hungerford. It extends along the Potomac for nearly one mile, until it reaches Piccowaxton creek. It then diverges to the left and follows the creek eastward for half a mile.

This shell-field extends inland for nearly two hundred yards. The shell-deposit is too deep to permit farming, hence the land in this vicinity has been abandoned to a rank growth of juniper, and cactus plants which find a congenial home in this arid and indifferent substitute for earth. The greatest depth in this field is near the mouth of Piccowaxton creek, where the shells are nearly five feet deep. The only implements found here were a few hammer-stones.

Many years ago an attempt was made to render this field prolific by discharging its heavy burden of shells into a lime-kiln which was erected near the thickest portion of the deposit. As the labors of Hercules were juvenile work compared to this immeasurably great undertaking, the desired transformation had to be abandoned, and the kiln still stands as a sorrowful memento of good, but impracticable intentions.

"*The Banks of the Dee.*" — Another shell-field, which is much larger and more interesting than the Waverly deposit, commences immediately south of Piccowaxton creek. The estate on which this field is situated, belongs to Mona Lloyd, Esqr., and bears the old, English title of "The Banks of the Dee". The northern part of this field follows Piccowaxton creek for half a mile, and faces the Waverly field, on the opposite side of the stream. The shells are from one to three feet in depth, and were formerly covered with a natural forest; this has long since disappeared, and been replaced by a luxuriant growth of cedar trees which crown the two hills over which the shell-field extends, at the Piccowaxton extremity.

The western portion of the shell-field commences at Piccowaxton creek, and extends from thence along the Potomac river for two miles, until it reaches Cuckhold's creek. It then turns toward the east, and follows the creek about three quarters of a mile. That portion of the shell-field situated betwen Piccowaxton and Cuckhold's creek, is not particularly interesting, except in extent, as the deposit is very thin, and offers no resistance in plowing. The southern portion, however, is from one to two feet deep, which prevents the underlying soil from being utilized.

Considered archaeologically, this field is the most interesting one yet examined. Many beautiful implements have been found here, from time to time, while cultivating the soil. I was informed that Mr. Lloyd's servants had collected some fine axes and tobacco pipes, but, upon enquiry, I discovered that nearly all of the objects had disappeared. The axe shown in No. 71, plate VIII, was plowed up on The Banks of the Dee. It is a very interesting specimen of the neolithic type, and although in a mutilated condition, is still larger than most of the polished axes found in the Potomac valley.

Sheel-reef. — Fronting the Banks of the Dee, at its south-western extremity, is a small shell-pile situated on a reef in the Potomac. This is about four hundred yards from the shore, and, as it is visible only at low ebb-tide, I found it necessary to examine it just before sunset. Although a long distance from the shore, I found the deposit in comparitively shoal water, and was able to make a careful examination of its size and structure. From present indications it seems evident that the reef was much larger in former times, but the ice and waves of two hundred and fifty years have combined to reduce it to its present dimensions. I was unable to ascertain the exact depth of the shells, but inasmuch as the surrounding water is only about one fathom in depth, at ebb-tide, the height of the reef itself cannot be more than about seven feet. Its greatest extent is nearly seventy-five feet north-east by south-west, but its transverse diameter will not exceed thirty-five feet. The reef is somewhat triangular in form, with the larger end facing towards the north-east. At low tide the reef rises about a foot above the water. The shells are lightly wedged together, but without any appearance of adhesion. No hammer-stones, pottery, bones, or other extraneous objects could be found. The shells themselves are clean, and smoothly polished by the long continued action of the waves.

From the locating of this reef, and the unusual depth of the shells, it seems reasonable to suppose, that the latter were placed here by human agency. The inference is, that the shells were deposited here at an early period, when the immediate vicinity was in a swampy condition.

The present oyster-bed is situated directly in front of the reef.

Simms' Island. — Another interesting shell-bed is found on Simms' Island at the mouth of Cuckhold's creek. This is separated from the main land by two deep and narrow channels, which are navigable for small vessels. It contains about one acre of land, and rises about four feet above the water on all sides, except the southern, at which place it slopes down to a shelly beach. The entire surface is covered with a stratum of oyster shells varying in depth from one to two feet. The shells themselves are covered with a thin deposit of earth, which nourishes a growth of cedars, wild grape-vines, roses and innumerable cacti. Owing to some unexplained cause, the shells on this island are decomposed in a greater degree than elsewhere. Several hammer-stones were found here, but no other implements, or specimens of pottery were observed.

Bachelor's Hope. — Immediately south of Cuckhold's creek is another large shell-field, which follows the course of the stream eastward for nearly a mile. It is from six to twelve inches in depth, and extends backward into the field about two hundred yards. In this deposit I found a fragment of a polished celt, several pieces of coarse clay pottery, several hammer-stones, and a large paleolithic axe, which latter is shown in No. 72, plate VIII.

Swan Point. — But one or two small shell-heaps have been observed between Bachelor's Hope and Swan Point. These, however, are too unimportant to require special notice. The last shell-field of any interest, in this vicinity, is situated a little south of Swan Point. This field is about one acre in extent, but is not of any considerable depth. It yielded a few arrows and celts, and a finely-formed paleolithic axe, which is shown in No. 74, plate VIII.

The Potomac and Wicomico rivers unite, five miles below Swan Point. The intermediate shore contains a few small shell-heaps, which are of too little interest to describe or place on the map.

All of the localities hitherto mentioned are situated in the state of Maryland. Similar remains exist on the Virginia shore, but these I have not yet found time to examine. There are also many large and interesting shell-heaps and shell-fields on St. Clements, and Breton Bay. The latter, with the gigantic mounds of the Patuxent river, do not appear on the map, as my research has not been completed in those interesting regions.

Chapter IV.

The Shell-Fields of the Wicomico River.

The Wicomico river. — The Wicomico is the largest, and most majestic, of all the Potomac tributaries. Its length is only about twenty-five miles, yet its mouth is nearly three miles in width. My examination commenced on the northern shore of this river, near the place where it joins the Potomac. The bank, at this place, is low and sandy, and is covered with a dense, tangled growth of pine and cedar trees. Only a few unimportant shell-heaps are found in this vicinity, and along the next two miles of shore.

Lancaster's Landing. — This place is the principal commercial depôt in south-western Maryland. It is now under the controll of Count Eugean Mitkiewig, a Russian nobleman, who has resided for several years in this vicinity. This landing is situated in the midst of a shell-field, many acres in extent. West of the landing the deposit is almost divided into three portions, by two small inlets of the Wicomico river. The field itself is situated about ten feet above the water. The land was cultivated in former years, but now appears to have lain unused for a considerable period, owing to the degenerate character of the soil. The deposit of shells is deepest near the river. At the front and central part of the field is a shell-mound, which was formerly about fifteen feet in height. It is thirty feet in length, east and west, and twenty feet in width. It is now nearly demolished, its central portion having been removed to supply a lime-kiln at its southern base. The two extremities are yet untouched, and are still about nine feet in height. This deposit was originally covered with a thin stratum of earth, and is now partially concealed by a dense grove of cedar trees.

I found nothing in this mound, but in the shell-field near its northern base, I met with a fine paleolithic axe, which is shown in No. 75, plate VIII. Among the other objects collected in this vicinity, were several fragments of pottery; a fine "cuspoid" hammer-stone, No. 56, plate VIII, and a celt or axe, which is worthy of special mention, from the fact that it is composed of European flint. In connexion with this implement, which is shown in No. 63, plate VIII, it may be well to remark here, that, for many years past, I have occasionally found fragments of flint at various Indian villages on the Potomac. That these specimens were flint, I have myself never entertained the slightest doubt, although others have questioned the fact. The recent finding of this axe led to an inquiry on my part, which elicited the information that, in the earliest colonial times, an English vessel discharged a cargo of ballast at Lancaster's Landing, and also, that this ballast was chiefly composed of flint, which had probably been obtained at one of the numerous chalk-cliffs near the English Channel. This ballast, having served its purpose on the voyage hither, was cast overboard near the present wharf, where it can still be seen at low-tide.

The Indians were not slow to recognize, that flint was superior to the several unyielding minerals which they had been in the habit of using, and were glad to substitute it in the manufacture of their weapons.

I was myself unable to obtain any specimens from the river, not having been at the Landing at the proper time. My information on the subject was derived from Mr. James Lancaster, who resides on Charleston creek. This gentleman said, that he had frequently seen the pile of ballast at very low-tide, when the wind was blowing from the shore. The flint, he states, is now partially covered with sand, and would probably have been covered over entirely, had it not been protected from the current by a reef immediately north of it, which extends south-ward for nearly a mile into the river.

Mr. Lancaster was obliging enough to present me with several pieces of this mineral, one of which is shown in No. 65, plate VIII.

On the eastern side of the Landing the shells follow the course of the river for nearly a mile. The deposit is not of a uniform depth, however, but decreases in thickness, as it approaches Charleston creek. In this field I met with the usual class of roughly formed implements—axes, celts, etc. Of these, the most interesting specimen is what one might be tempted to call an axe. It is composed of a greyish looking, indurated stone; is about eight or nine inches in length, and proportionately large in diameter. I have ventured to designate this an axe, notwithstanding the fact that it has no posterior groove for a handle; its face, however, is sufficiently developed to characterize its use. I make special mention of this implement, because it belongs to a class which I had previously met with in shell-heaps, and other localities. Implements of this type were evidently used as domestic axes, and, when thus employed, were grasped by both hands, the character of their use obviating the necessity of a handle. This specimen is shown in No. 76, plate VIII. Another fine axe was found in this same portion of the field. *Vide* No. 73, plate VIII.

Charleston creek. — A small shell-field is found on the estate of Mrs. Iganatia Lancaster, on the southern side of Charleston creek, near the place where the latter enters the Wicomico river. The deposit at this place, although of considerable extent, is not of any special depth, and yields only hammer-stones and pottery. This creek is about half a mile wide at its mouth. From thence it extends inland in a westerly direction, and terminates directly north of Lancaster's Landing. Several small shell-heaps are found on both of its banks, as far as the oyster beds extend. The last deposit on this creek is situated near the residence of Mr. James Lancaster. From the number and character of the objects found at this place, it seems evident, that it must have served as a temporary, and possibly a permanent, Indian encampment, in pre-columbian times. Many fine axes, pipes, arrows, spears, knives and ornaments, have been collected by Mr. Lancaster. Some of these are shown in Numbers 58, 59, 60, 61, 62, 66, 67 and 68; plate VIII. No. 68 is the bowl of an English tobacco pipe, such as were in use during the reign of King Charles II.

The Hatton shell-field. — The next shell-field on the northern side of the Wicomico, above Charleston creek, is situated on the farm of Mrs. West Hatton, seven miles above Lancaster's Landing. This field is confined to the river shore, and, although of inconsiderable depth, extends over a large space of ground, yielding only a meager quantity of hammer-stones and broken pottery.

Stoddard's Wharf. — The last large shell-field on this side of the river is situated near Stoddard's Wharf, twelve miles northeast of the Potomac. The shells here reach a depth of two feet in the immediate vicinity of the river, but, like the others, it rapidly diminishes in depth, as it recedes into the open field.

A few other small shell-heaps are found above Stoddard's Wharf, but they are not sufficiently interesting to enumerate.

All traces of aboriginal fishing cease a few miles below Allen's Fresh. From the latter place the Wicomico follows its course by two separate branches. The valley which hitherto has been broad, and bounded by high hills, now suddenly becomes narrower, and more restricted in character. The lofty hills are clothed in virgin forests; the soil now changes from clay or sand, to a fertile reddish loam; the region of the Indian gardens has at last been reached.

Indian Hill. — This old Indian town is situated on the head waters of the Wicomico river, twenty-five miles from its junction with the Potomac. At this place the valley is about one mile wide. It is nearly level, and still within tidal limits. The soil is highly prolific; the fisheries are comparatively good, and, at the proper seasons, the margins of the river are bountifully supplied with rabbits and amphibians.

In the days of Indian supremacy, this place appears to have been of considerable importance. It was not only a trading resort, but was also a gardening region of special fertility. As to the old town itself, we now find only such indications as usually characterize Indian villages, in general.

My first visitt to this place was made in 1878, at which time several very interesting stone implements, and other objects were obtained. Among these were several polished axes; three finely-finished pestles, one of which was nearly a yard in length. The most interesting relics, however, which were brought to light, were three evenly finished spheroidal stones, each of which was about four inches in diameter. These specimens were additionally interesting from the fact that, heretofore, so far as my knowledge goes, no similar objects have ever been found on the Atlantic coast, nor, in fact, any where else but in California. The use of these spheroids has not been determined; yet their shape would seem to indicate, that they were used in some aboriginal pastime. Arrows, spear-heads, and knives were also frequently found at this place, and, in addition, many interesting beads of stone, bone, shell, and glass. The stone beads, were made of brown indurated slate. The beads which I saw at the time of my visit, were from one to two inches in length, and were quite symmetrically finished, the drilling having been performed with stone drills, as shown by the annular striae at each internal orifice. The glass beads, which had been plowed out of the Indian cemetery on Bead Hill, near the camp, were of that rare, ancient type known to archaeologists as Venetian *polychrome*, and were probably from the Murano factory. These were of various sizes, and, as their name indicates, of beautifully interwoven compound colors, among which red, white, blue, and green predominated. In shape they were mostly of an oblong pattern. All were ornamented with stellated rays, which emerged from the longitudinal orifices, and converged near the external centre of the beads. Among other interesting objects found here, may be mentioned tobacco pipes of stone and clay, executed after ornate and complicated designs.

The foregoing digressive remarks may not, perhaps, be considered out of place, inasmuch as we know so little of the arts of the simple people through whose agency the vast shell-structures of the Potomac were reared.

The left bank of the Wicomico. — The southern shore of the river, from Indian Hill to Allen's Fresh, discloses nothing of special interest except in natural history, and colonial traditions.

The shell-fields again commence to make their appearance when nearly opposite Stoddard's Wharf. They do not seem, however, to be so frequent or so large as those on the northern side of the river.

St. Clement's Manor. — This is the largest, and, in some respects, the most interesting shell-field found on the shores of the Wicomico. It is located on the plantation of the ancient

Plowden family, who are descended from Sir Hugh de Plowden, a Knightly crusader, who accompanied King Richard Coeur de Lion to the Holy Land. The shell-field commences immediately in front of the old Manorhouse, and extends from thence, in a north-easterly direction, for nearly a mile. The deposit is confined principally to the bank of the river, and extends inland only about two hundred and fifty yards. It is located on a level bank, which rises about fifteen feet above the river. The deposit varies from one to three feet in depth, the greatest thickness being near the Manor. The field is broken in two or three places by small ravines, which communicate with the river. The shells themselves appear to be more ancient than those found on the opposite shore, from the fact that decomposition has converted the entire deposit into a field, that produces bountiful harvest of corn, wheat and tobacco.

This field, although of great extent and depth, yielded only a few unimportant objects, one of which is a fragment of pottery containing a shell *dégraissant*. This is shown in No. 70, plate VIII.

Chickahominy. — The last shell-field of any special extent is situated on the Garner Estate, at Chickahominy, nearly opposite Lancaster's Landing. This is on a high bank which fronts the river. This field is not very important except in extent, the shells being but a few inches in depth.

A few other deposits are found at intervals between Chickahominy and the Potomac. These, however, are too attenuated to require particular mention.

Having at last completed the entire circuit of this river, I will now, for a brief period, conclude my archaeological wanderings in the footsteps of the long-vanished Wicomicoes. This field of research may be considered a dry one, although not devoid of interest, else I would not have continued to explore it through so many successive years.

With final reference to the Wicomico Indians, it is proper to remark that, although history fails to indicate that this peninsula once supported a numerous population, circumstantial evidence induces me to believe that it did. A genial climate, resulting from the kindly influence of the Gulf stream, lent attraction to the region. The forests abounded in acorn-bearing trees, from which the Indians could derive a supply of food in times of scarcity. The land was prolific with the nobler kinds of game, while the waters, which nearly insulated the Wicomicoes, teemed with never-ending harvests of fish, crustacea and amphibians, and, lastly, the much-desired shell-fish, whose involuntarily-abandoned habiliments I have examined with such interest as only a student of archaeology can understand, and properly value.

In conclusion, it would be lacking in courtesy, not to mention, with much appreciation, the valuable assistance received, during my research, from Senator Matthew F. Lancaster of Milton Hill, Count Eugean Mitkiewig, of Lancaster's Landing, Mr. William Plowden, of St. Clement's Manor, and Hon. Wm. H. H. Miller, of Bachelor's Hope.

APPENDIX.

Notes on the Remnants of the Wicomico Tribe.

While many of the Wicomico Indians are said to have been converted to christianity, through the influence of the early Jesuit missionaries of Maryland, we possess no definite facts respecting the number so converted, or of the number of proselytes who remained behind, when their tribe abandoned its ancient territory. It is believed, however, from traditionary information still current in this region, that an inconsiderable number of Indians adopted a civilized mode of life, and remained behind, in their ancestral homes. It also appears, from reliable sources, that the majority of these converts, and their descendants, intermarried with the slave population, and, as a natural result, but few Indian characteristics can be observed, after the continued intermarital associations of two hundred and fifty years.

So far as my personal knowledge extends, there is, in Charles county, but one Indian whom I can safely say is of the original, unmixed, Wicomico blood. This Indian now resides on the Summerville Manor, and is known by the name of Swann, but whether this is of aboriginal or modern origin, he was himself unable to say. His complexion is very dark, yet not in any

degree like that of a negro. His eyes are black and piercing; his hair is also of the same color. and is strait like that of the Indians in general. His features, while not particular prepossessing, are more agreeable than those of his wife, who is of Indian and negro descent. He is rather uncommunicative, and averse to conversation; his replies are always monosyllabic in character. His profession is nominally that of a farmer, yet most of his time is employed in hunting, fishing, and idleness. Neither he nor his wife has any education whatever. He has a fondness for intoxicating drinks. He appears to be rich in a numerous progeny, and nothing else. It is also said, that his ideas respecting property are somewhat vaguely defined, although, by no means, entirely original. One of his predominant ideas is, that *possession* of any kind of property implies *ownership*, and as a result of such a heterodox opinion, and its application, his wealthier neighbors have found it necessary to have him incarcerated on several occasions, on charges of appropriating their property.

M. *Joseph de Baye* fait les communications suivantes, en présentant son dernier ouvrage, *L'Archéologie préhistorique:*

Un archéologue de Boston, Monsieur Haynes, fort connu par ses infatigables recherches, me fit l'honneur de passer quelques jours avec moi, pour étudier notre région préhistorique de la Champagne. Ce savant, voyant une sculpture de nos grottes néolithiques, affirma qu'on avait trouvé un sujet analogue dans le Wisconsin. J'espérais recevoir des dessins de la figure d'origine américaine comparée à nos sculptures, mais j'ai dû attendre sans succès. Il me paraît utile de faire connaître ici la sculpture des grottes néolithiques. J'ai l'honneur de vous en présenter une lithographie; des détails descriptifs accompagnent le dessin. Je ne crois pas utile de vous en faire la lecture, mon but étant surtout de savoir s'il est vrai qu'une semblable figure ait été trouvée en Amérique, comme j'en ai reçu l'assurance.

Les trépanations préhistoriques, accueillies d'abord avec une excessive réserve, sont aujourd'hui généralement admises.

Tous les faits qui s'y rattachent, sévèrement contrôlés et discutés dans leurs moindres détails, ont été réunis et classés. La question, traitée magistralement par Broca, revêt un caractère scientifique, et s'enrichit constamment de faits nouveaux constatés sur différents points du globe. Les crânes trépanés se présentent avec des caractères qui permettent d'entrevoir la cause particulière de l'opération. Il est difficile, sans doute, de déterminer d'une manière générale le motif et le but des trépanations préhistoriques. Cependant, il est possible de reconnaître les trépanations posthumes, et de les distinguer des trépanations opérées sur les sujets vivants. Les trépanations nécessitées par des causes traumatiques, ont pu, en maintes circonstances, être reconnues par l'état maladif de la table crânienne. Les circonstances bien constatées par les observateurs, ont répandu une véritable lumière, et autorisé des distinctions qui s'imposent présentement avec toute l'autorité de faits incontestables. Dans le cours de l'exploration des grottes néolithiques que nous avons découvertes en grand nombre dans la Champagne, nous avons reconnu des cas multipliés de trépanation. Ces faits intéressants, qui appartiennent exclusivement, jusqu'à présent, à l'époque néolithique, n'ont-ils aucun rapport avec les trépanations signalées sur le Continent Américain? Offrent-ils, au contraire, quelques relations? Il y aurait lieu de le présumer. En effet, les pratiques qui remontent à des époques si reculées, relativement rapprochées du berceau de l'humanité, sont susceptibles d'avoir une origine commune. Les hommes sont d'autant plus faciles à grouper par leurs traits d'analogie, qu'ils remontent à une plus haute antiquité. Les habitudes des populations primitives devaient nécessairement être mieux conservées, lorsqu'elles n'avaient pas subi les atteintes des siècles. Il est donc probable que les trépanations opérées sur des sujets sains, intacts, reconnues sur l'ancien et le nouveau continent, procèdent de causes analogues. Il est difficile, en effet, qu'une opération si pleine d'analogie dans sa nature, si susceptible d'avoir les mêmes résultats, n'ait pas une origine semblable. Les distances ne constituent pas une sérieuse difficulté. Les différentes trépanations reconnues en Europe, paraissent être un trait caractéristique commun aux populations néolithiques répandues çà et là. Il n'y a point d'obstacle réellement sérieux qui s'oppose à ce qu'on étende le raisonnement de manière à y comprendre les deux Amériques. Les industries similaires de l'époque néolithique pouvaient certainement comporter des habitudes, des mœurs, des pratiques semblables. Les trépanations ont été signalées, en Amérique, dans le Michigan, le Pérou et sur quelques autres points. Broca, malgré son attitude sérieusement réservée, n'a pas cru devoir refuser absolument de voir certaines analogies[1]). Les trépanations de l'Amérique revêtent des caractères matériels qui permettent de les rapprocher ou de les différencier de celles qui ont été étudiées en Europe. En attendant des détails plus positifs, les faits eux-mêmes sont susceptibles de fournir la matière de quelques conclusions propres à enrichir le domaine de l'anthropologie. Il y aurait lieu, aussi, de rechercher si l'acte principal de la trépanation est escorté en Amérique, comme dans nos stations préhistoriques, de différents usages des amulettes et des rondelles crâniennes.

M. *de la Rada:* J'ai demandé la parole pour communiquer au Congrès que l'on a trouvé en Espagne, en différents endroits, des crânes montrant des traces de trépanation. J'ajouterai encore que l'on a trouvé aussi dans plusieurs autres pays des crânes perforés de la même manière; ce sont des faits isolés, mais je crois qu'il ne faut pas les perdre de vue.

M. *Bamps:* Les questions que vient de poser M. de Baye, à propos des analogies qui peuvent exister entre les trépanations pratiquées en Europe, à l'époque néolithique, et celles constatées sur le nouveau continent, m'ont préoccupé après l'Exposition d'Antiquités américaines, organisée à l'occasion du Congrès de Madrid, et qui comprenait une assez nombreuse série de crânes. Un d'entre eux était perforé d'un trou rond, paraissant, à première vue, le résultat d'une trépanation. Mais un examen attentif ne tardait pas à démontrer que cette perforation n'était point chirurgicale, et avait été pratiquée après le décès, ou que, peut-être même, elle était cause du décès. Les entailles étaient irrégulières; des traces de cheveux subsistaient jusque sur les bords de l'ouverture; enfin, il n'y avait nul indice de réparation cicatricielle.

---

[1]) *Congrès intern. d'anthrop. et d'archéol. préhistoriques de Budapest,* p. 190.

Quand on examine un crâne perforé, il faut se garder de croire trop promptement à la trépanation. Les diverses théories relatives à cette pratique chirugicale, aux temps préhistoriques, doivent surtout être accueillies avec prudence, lorsqu'il s'agit du Nouveau Monde. En Europe, l'anthropologie a fait, sous ce rapport, de très grands progrès; des preuves nombreuses ont été réunies, et le doute n'est plus permis. Toutefois, il faut bien le reconnaître, on est encore trop facilement enclin à prendre pour des crânes trépanés, ceux qui sont intentionnellement troués après la mort. L'usage auquel ont servi les rondelles crâniennes, me paraît fournir un argument en faveur de cette opinion. Ces rondelles étaient portées en guise d'amulettes, ainsi que le font supposer les trous de suspension dont un grand nombre sont pourvues, et, comme peut le faire croire encore le long frottement que beaucoup d'entre elles ont visiblement subi. Or, il me semble peu probable que les anciennes races aient eu la pensée de transformer en amulettes des fragments de crâne enlevés à des vivants. Cette pensée s'explique infiniment mieux en l'associant au désir fort naturel de conserver une parcelle enlevée, après décès, au crâne d'un être aimé, d'un mort respecté et, aux dépouilles duquel les croyances primitives pouvaient attacher certaines vertus mystérieuses et surnaturelles. Je sais que le caractère d'amulette attaché aux rondelles crâniennes, est loin d'être absolu. On en a trouvé souvent qui n'étaient point trouées. Il a même été découvert des crânes auxquels on avait restitué la perte de substance, fait où l'on a voulu voir, chez nos antiques aïeux, la première manifestation d'une croyance à une autre vie. Le grand nombre de crânes que l'on a trouvés, avec des trous plus ou moins réguliers, occasionnés par des blessures à la tête, ne peut pas non plus être invoqué sans réserve. Les premiers hommes étaient belliqueux; ils se battaient surtout corps à corps, avec des armes plutôt contondantes que tranchantes; de là, au crâne, ces lésions nombreuses dont la forme a parfois intrigué et trompé les anthropologistes. En résumé, tout en rendant hommage aux lumineux travaux de quelques savants spécialistes, je persiste à croire qu'il faut se montrer d'une grande circonspection en cette matière. Je ne partage pourtant pas l'avis de ceux qui prétendent que les trépanations chirurgicales ne se pratiquaient pas au temps préhistorique, et que tous les crânes soi-disant trépanés qui ont été découverts, n'étaient que des crânes perforés après décès, pour l'une ou l'autre cause. Le crâne à demi trépané, parce que le patient était vraisemblablement mort pendant l'opération, et qui appartient au Musée de l'Académie de Lisbonne, suffirait pour réfuter péremptoirement cette objection. Je suis donc convaincu qu'il n'est plus guère possible de nier la réalité de l'usage de la trépanation préhistorique en Europe, après les savantes démonstrations du docteur Broca, pour ne citer que lui. Mais d'autre part, j'ai la non moins ferme conviction que les cas de cette trépanation sont beaucoup plus rares qu'on ne le croit. Seulement, peut-on admettre, avec la même sécurité, la connaissance de ce procédé chirurgical dans l'Amérique précolombienne? Je ne le pense pas. Les trépanations posthumes étaient très fréquentes en Amérique; mais les preuves d'opérations faites sur la tête de sujets vivants, soit qu'elles fussent nécessitées par des causes traumatiques, soit qu'elles aient eu pour objet une pratique religieuse, me paraissent fort peu communes. Encore faut-il avouer que la perforation constatée dans un certain nombre de crânes trouvés en Amérique, ne peut être qu'hypothétiquement considérée comme le résultat d'une trépanation tentée durant la vie. Jusqu'ici, autant que je sache, les preuves certaines, tel qu'un travail de réparation qui ne peut exister que chez l'homme vivant, ont fait défaut. L'excision d'une partie de la substance crânienne sur les cadavres, s'expliquerait par les croyances qui régnaient chez quelques anciennes races américaines. Ainsi, les aborigènes du Michigan pratiquaient une perforation posthume au sommet du crâne, pour permettre à l'âme de visiter le corps abandonné par elle. Mais rien n'est venu confirmer décisivement l'opinion de ceux qui croient à l'usage de la trépanation dans l'Amérique précolombienne. Il est vrai que Squier a retiré d'une sépulture de la vallée du Yucay, au Pérou, un crâne, duquel un fragment carré avait été excisé au moyen de quatre entailles régulières, pratiquées à angle droit. Cette perforation de forme extraordinaire, dont aucun exemple analogue ne s'est rencontré, pas même en Europe, semble présenter, d'une façon indubitable, toutes les apparences d'une trépanation chirurgicale opérée quelques jours avant le décès. Mais ce fait, si vraiment il est décisif, demeure unique, et, comme l'a très bien dit M. de la Rada y Delgado, il faut accorder une valeur fort limitée aux faits isolés. Au surplus, nulle part, jusqu'ici, on n'a trouvé, en Amérique, de ces rondelles crâniennes qui sont venues corroborer, en Europe, les théories des premiers partisans de la trépanation préhistorique. Je crois, en conséquence, que nous sommes encore loin de pouvoir établir des relations, sous ce point de vue, entre l'ancien et le nouveau continent, et, tout en applaudissant aux généreux efforts de ceux qui cherchent dans cette voie, j'estime qu'ils doivent se méfier des analogies trop précoces.

M. *de Baye:* Je n'ai cité que des crânes très-certainement trépanés; les spécimens, objets de mes études, ont été examinés, à différentes reprises, par des savants qui occupent un rang distingué dans la science. Il n'est pas permis de les assimiler à des crânes qui n'ont pas été considérés comme ayant subi la trépanation. Des faits incontestables ont été reconnus en Champagne, d'autres en Amérique. Telle est la question. L'absence de réparation cicatricielle ne détruit pas le fait de la trépanation. Il existe des opérations posthumes; en outre, l'usage des amulettes crâniennes impose nécessairement l'idée d'un emprunt fait à la table crânienne. Un crâne néolithique qu'on peut voir au Musée de Lisbonne, a subi un commencement de trépanation; la partie qui devait être enlevée est parfaitement circonscrite par des sillons, le travail de l'opérateur est visible, incontestable; cependant, il n'y a pas de réparation cicatricielle. Les crânes qui font partie de ma collection, ont leur ouverture éburnée, les cellules diploïques sont obstruées par le travail de cicatrisation. Il importe essentiellement de rapprocher la coutume de trépaner, de l'usage de porter des amulettes crâniennes. Mr. le Docteur Prunières a trouvé aussi des amulettes crâniennes destinées à être portées. Ces faits sont bien établis. Le trou d'un clou n'a rien qui ressemble à une perte de substance due à la trépanation. Ce ne sont pas les opérations incertaines, fausses, qui doivent faire juger celles qui ont été scientifiquement étudiées.

M. *Stolpe* donne un aperçu sur *l'art ornementaire des peuples américains*[1]).

M. Stolpe appelle d'abord l'attention sur l'ornementation excessivement simple chez les Indiens de l'est des „Rocky Mountains", ornementation qui se borne, sur leurs tomahawks et leur massues, aux lignes en zigzag les plus simples, à des rhomboïdes, des cercles, etc., mêlés parfois à des images de plantes, d'animaux et d'êtres humains, reproduits d'une manière tout-à-fait naturaliste. Cette pauvreté, ce manque absolu du don de combinaison des motifs pris dans la nature, forme un grand contraste avec les transformations singulières d'animaux et d'êtres humains que l'on découvre dans l'art ornementaire chez plusieurs tribus le long de la côte de l'Océan Pacifique, et qui atteignent leur plus grand développement dans les pipes célèbres de schiste noir des Indiens Haidahs, des îles de la Reine Charlotte. M. Stolpe fait observer combien il est important d'obtenir de la clarté sur la naissance et la propagation de l'art ornementaire. Il conseille de se méfier de toute supposition prématurée, et surtout de n'admettre, sans preuves ultérieures, ni des rapports, ni des connexions directes avec l'ancienne ornementation dite aztèque, de telles suppositions reposant, selon lui, sur une interprétation par trop libre de quelques ressemblances.

M. Stolpe passe ensuite à l'analyse de l'art ornementaire des peuples de l'Amérique du Sud, en montrant quelques motifs singuliers que l'on voit régulièrement sur les massues en bois noir. Ils consistent en deux rhombes qui tantôt enferment de courtes spirales aboutissant en disques ronds dont le nombre varie selon un certain système, et tantôt en sont entourés. On voit aussi ces mêmes spirales, comme transformations de bras et de jambes, sur des figures humaines qui occupent sur plusieurs massues la même place que les rhombes cités. L'orateur considère une connexion entre ces figures humaines et les figures rhomboïdales comme très probable, et il y a des raisons qui expliquent que les figures humaines aient pu être transformées en motifs absolument linéaires. Même si un tel développement ne peut être démontré dans le cas en question, il est tout de même absolument certain dans d'autres cas. M. Stolpe montre ainsi la copie d'une massue du musée du Trocadéro contenant d'un côté une figure combinée ayant la forme d'un oiseau à deux têtes, mais remplacée de l'autre côté par un ornement, composé de lignes droites, où pourtant les griffes de l'oiseau étaient clairement indiquées. On trouve également, dans le „Museum f. Völkerkunde“ de Hambourg, une massue qui possède d'un côté deux figures humaines stylisées avec des têtes distinctes qui ont été transformées, de l'autre côté, à l'aide d'un changement insignifiant, en un ornement parfaitement linéaire. Les mêmes figures stylisées, transformées en motifs linéaires, se trouvent également sur des parures en plumes pour la poitrine provenant des vallées de l'Orinoco et du fleuve des Amazones.

---

[1]) M. Stolpe ayant été excessivement occupé, après la clôture du Congrès, des préparatifs d'un voyage autour du monde, avec la frégate suédoise le Vanadis, dont le but est de collectionner des objets pour un musée ethnographique à Stockholm, il lui a été impossible, comme il le désirait, de faire la révision de son discours, et de faire exécuter les dessins nécessaires. Il a donc fallu se restreindre à ne donner qu'un exposé sommaire de son discours.

On trouve des transformations absolument semblables chez un grand nombre d'autres peuples primitifs. On voit ainsi au British Museum sur un tambour en bois, provenant de la Nouvelle Guinée, une image gravée représentant une série d'animaux pareils à des grenouilles avec des têtes distinctes et des orteils aux quatre pieds; c'est la forme fondamentale d'un ornement qui serait inexplicable sans cette figure et que l'on trouve sur deux autres tombours, l'un dans le musée cité, l'autre dans la collection ethnographique à Copenhague. Les ornements de ces tambours ont été formés de la manière suivantes: les bras et les jambes, distincts auparavant, se sont confondus, de sorte que les têtes ont été détachées des corps en formant des figures qui correspondent à une série de triangles que l'on trouve aussi dans les corps d'animaux distincts et évidemment apposés pour faire symétrie aux têtes. M. Stolpe fournit un autre exemple en appelant l'attention sur les ornements linéaires bien connus, gravés pour fournir des ex-voto sur les manches des cognées en pierre de l'île de Mangaia (groupe havaïen), ces ornements devant, comme les gravures qui se trouvent sur un grand puisoir dans le musée de Bâle. pour la plupart être regardés comme des figures transformées d'êtres humains ou plutôt d'êtres divins. Du reste, on voit des transformations absolument de la même nature sur les ornements et les figures peints que l'on trouve sur les grands boucliers en bois des îles de Bornéo et de Célèbes au musée de Leyde.

M. Stolpe illustre cette partie de son discours en montrant une quantité de copies prises dans la plupart des musées ethnographiques de l'Europe. Il fait ensuite quelques courtes remarques sur le méandre dont la présence dans l'ornementation de l'Amérique méridionale et centrale a donné lieu à tant de théories mal fondées.

M. Stolpe tâche de démontrer, en s'appuyant sur quelques massues qu'il montre, et sur un grand nombre de copies qu'il fait circuler, que le méandre américain doit son origine à deux séries de lignes brisées à angle droit, tournant l'une vers l'autre; l'intervalle entre les lignes, qui ne fut primitivement pas considéré comme un ornement, donna lieu peu à peu à la formation du méandre même. Selon M. Stolpe, le méandre américain serait donc une production secondaire qui se serait développée d'une manière tout-à-fait indépendante. L'orateur considère, du reste, cette marche du développement comme bien plus naturelle que celle que l'on a attribuée au méandre classique de l'Europe, qui a été considéré comme une sorte de ligne spirale double déployée. Selon M. Stolpe, un tel développement ne serait guère naturel. D'après son opinion, les systèmes d'ornements rectilignes et curvilignes devraient être regardés comme deux systèmes différents, pouvant bien présenter des formes parallèles (le méandre et la spirale double le sont justement), mais entre lesquelles on ne saurait démontrer aucune transition directe.

Enfin, M. Stolpe appelle l'attention sur la correspondance parfaite qui se trouve entre deux ornements dont l'un sur des massues des environs de l'Orinoco, et l'autre sur des boîtes d'écorce de bouleau provenant de chez les Ostiaks de la Sibérie et appartenant à la collection ethnographique qu'en a rapportée M. Stephen l'été dernier, et qui se trouve dans le musée de Florence. Cet ornement est une preuve parmi tant d'autres que des ornements parfaitements identiques peuvent prendre naissance chez des peuples séparés par de grandes distances entre lesquels la supposition d'un emprunt est impossible.

En terminant, M. Stolpe s'adresse (en allemand) à M. le Dr. Reiss le priant de vouloir bien indiquer les îles de la mer du Sud où se trouvent, dans l'ornementation, les analogies avec celle des Haida et des autres peuples de la côte nord-ouest de l'Amérique, dont M. Reiss a fait mention dans sa communication au Congrès.

M. *Reiss*: Wenn ich von den Beziehungen sprach, welche zwischen der Ornamentik der Haida's und jener der Südsee-insulaner augenscheinlich bestehen, so wollte ich damit in keiner Weise eine Formenidentität feststellen, sondern nur darauf hinweisen, dass wir bald im ganzen Gedankengang, bald in Einzelnheiten der Ornamentik merkwürdige Analogien bei diesen raümlich so weit getrennten Völkern finden: Analogien und Aehnlichkeiten, welche volle Beachtung und eingehende Untersuchung verdienen.

M. *Stolpe* remarque qu'il est bien regrettable que l'on connaisse si peu l'ornementation des îles orientales de la mer du Sud. Cependant, tenant compte de tout ce qu'on sait de ces îles par les voyages de Cook, ainsi que par des pièces qui se trouvent dans les musées ethnographiques, il ne saurait se ranger à l'avis de M. Reiss que l'art ornamentaire, soit pour le caractère, soit pour le contenu, est le même dans les îles du Pacifique que sur la côte nord-ouest de l'Amérique.

M. *Worsaae* exprime à M. Stolpe les remercîments du Congrès pour ses intéressantes études.

M. *Reiss:* Ich muss auch meinerseits die Wichtigkeit der von Herrn Stolpe angeführten Untersuchungen betonen, welche tiefe Einblicke in das Geistesleben der Naturvölker zu eröffnen versprechen. Besondere Beachtung dürfte dabei die in Ancon so zahlreichen und so wohl erhaltenen peruanischen Gewebe verdienen, bei welchen sich das merkwürdige Resultat ergeben hat, dass alle vorkommenden Ornamente nur durch Linienverbindung entstanden oder ober aus dem Thierreich entstanden, so dass es oft zweifelhaft erscheinen kann, ob nicht auch ein so einfaches Ornament wie der Mäander aus einer anderweitig stilisirten Thierfigur entstanden. Wie in Ancon so fehlen in ganz Perú, ja man kann sagen in ganz Süd-Amerika, Ornamente, zu welchen das Motiv dem Pflanzenreiche entnommen ist. Auch in Central- und Nord-Amerika herrscht das Thierornament fast ausschliesslich. Ein geistreicher Recensent suchte, bei Besprechung des von Dr. Stübel und mir herausgegeben Ancon-Werkes, diese Thatsache dadurch zu erklären, dass er bei Völkern wie bei Kindern einen gleichen Entwickelungsgang annimmt. Wie die Aufmerksamkeit des Kindes zuerst durch die belebten Wesen angeregt wird, wie es nach dem Schmetterling hascht, den Vogel greifen will, lange ehe sein Interesse den Blumen und Bäumen sich zuwendet, so soll auch die Phantasie der Naturvölker von dem bewegten Thierreiche angeregt werden, während schon eine höhere Kultur dazu gehöre die Schönheit der Pflanzenwelt zu begreifen und in die Ornamentik zu verwerthen.

M. *Fabié* fait la communication suivante:

J'ai l'honneur de présenter au Congrès l'ouvrage de M. Fernandez Duro: *Don Diego de Peñalosa y su descubrimiento del reino de Quivira*, dans lequel l'auteur fait la biographie de ce curieux personnage, et écrit l'histoire impartiale et complète de ses negotiations avec le gouvernement français pour l'acquisition des terres, qui sont au Nord du Royaume de la Nouvelle-Espagne. M. Fernandez Duro appuit son récit sur des documents authentiques et inédits, entre autres des lettres de Peñalosa qui sont du plus grand intérêt pour ceux qui veulent se faire une idée de cet étrange personnage. M. Fernandez Duro fait de très justes remar-

ques sur les royaumes fantastiques de *Cibola, Quivira* et *Teguayo*; mais la partie la plus intéressante pour le Congrès est sans doute la bibliographie des récits de voyages d'exploration, tant imprimés que manuscrits, faits par les espagnols dans la partie septentrionale de l'Amérique pendant le XVI^e^ et XVIII^e^ siècle.

La séance est levée à une heure quinze minutes.

QUATRIÈME SÉANCE ORDINAIRE.

Le Vendredi 24 août à deux heures.

Le président, M. *Worsaae*, fait savoir que, selon la décision du Conseil-central, la sixième réunion du Congrès des Américanistes aura lieu à Turin en 1885.

Ensuite M. le Président invite M. *Guido Cora* à prendre le fauteuil.

M. *Guido Cora* fait en langue italienne le discours suivant:

L'illustre Worsaae en me nommant Président de cette séance, qui clot l'actuelle session du Congrès des Américanistes, m'a conféré un honneur qui est bien au-dessus du peu que j'ai pu faire à l'égard des études, pour lesquels se trouve réunie ici une si nombreuse société de savants des deux mondes. J'ai accepté, néanmoins, l'honorable charge, en songeant qu'on doit plutôt l'attribuer à l'Italie que j'ai l'honneur de représenter, à ce pays qui inspire tant de sympathie à ce sol hospitalier. Depuis que j'ai mis le pied dans le Royaume de Danemark, les démonstrations d'affection envers mon pays en m'ont pas fait défaut, et je vois avec bonheur combien l'histoire, la littérature et même la langue de l'Italie sont connues ici, et si j'ai accepté avec joie la proposition qui m'a été faite de vous adresser quelques mots dans ma langue, je suis doublement flatté en voyant par votre attention, par l'expression de vos figures, par votre aimable approbation, que mes paroles sont parfaitement comprises par vous.

Si j'avais eu plus de temps à ma disposition, j'aurais aussi bien voulu préparer quelque nouveau mémoire concernant les sujets traités dans ce Congrès, et je me serais, de bon gré, arrêté sur quelques-unes des questions discutées sur les anciens voyages précolombiens, sur les races et les civilisations américaines, questions qui peuvent et doivent intéresser le géographe, qui en fait son profit pour la connaissance de l'histoire de la géographie, pour l'étude des populations indigènes du Nouveau Continent et des régions Arctiques et des différentes phases de leur antiquité, diffusion, développement, etc.

En me réservant le droit d'apporter aussi prochainement ma faible contribution à ces nouveaux études, je prends cette occasion qui m'est offerte pour exprimer toute mon admiration à notre zélé collègue Japetus Steenstrup pour son œuvre érudite concernant le voyage des frères Zeno. C'est un sujet qui doit intéresser au plus haut degré les Italiens, et à cet égard je serais presque obligé d'exprimer mon opinion sur la nouvelle interprétation de ce voyage qui a été appuyée avec tant d'éloquence par S. E. l'amiral Irminger, et qui se retrouve aussi en partie dans un précédent ouvrage de M. Krarup.

Mais le volume consacré par Steenstrup aux Zeno est si bien rempli d'argumentations et de données nouvelles, que vous me pardonnerez si je ne veux pas donner légèrement mon opinion sur ce sujet. Notre collègue a recommencé l'étude complet de la question, a étudié séparément avec une admirable minutie la carte et la relation des Zeno, les comparant entre eux et avec plusieurs documents de l'époque, et avec d'autres antérieurs et postérieurs, en faisant les déductions qui lui paraissaient les plus évidentes, suivant enfin la méthode positive qui conduit de l'observation à la déduction et non de l'hypothèse ou de l'idée déjà établie à l'observation. S'écartant tout à fait des idées de ces prédécesseurs, il est arrivé à une nouvelle théorie à l'égard des pays vus par ces hardis navigateurs vénitiens, théorie qui, dut elle être acceptée ou refusée, aura toujours droit à la louange de tous pour le soin, la diligence et la doctrine déployée par son auteur en expliquant un des plus intéressants documents de l'histoire de la géographie, et spécialement de la cartographie, au Moyen-Age.

Je m'engage dès à présent de porter à l'ordre du jour la nouvelle interprétation de M. Steenstrup dans une des séances de la sixième réunion du Congrès des Américanistes, à Turin. A cet égard, qu'il me soit encore permis de présenter mes plus chaleureux remercîments au Conseil-central qui a proposé avec tant d'obligeance de réunir le prochain Congrès de 1885 à Turin et qui a voté á l'unanimité cette proposition. L'Italie sera très heureuse de recevoir le prochain Congrès, et si dans la patrie de Marco Polo et de Colomb, vous ne trouverez pas un nombre aussi grand de personnes dédiées aux études américaines pré-colombiennes, ni des collections analogues qui puissent soutenir la concurrence de celles si splendides de Copenhague, nous tâcherons au moins de faire tous nos efforts afin que de votre excursion dans l'ancienne siège de la Maison de Savoye il vous reste un souvenir agréable.

M. *Rink* fait la communication suivante sur *les dialectes de la langue esquimaude, éclaircis par un tableau synoptique de mots arrangés d'après le système du dictionnaire groenlandais*:

Je regrette de n'avoir qu'un ouvrage très incomplet à présenter au Congrès, savoir les deux premiers volumes d'un manuscrit sur les Esquimaux.

Aux congrès de Nancy et de Luxembourg j'ai donné, avec l'assistance de mon ami, M. le professeur Valdemar Schmidt, une communication sur ce qu'à mon avis on peut inférer des traditions des Esquimaux sur l'origine de ce peuple. Maintenant j'ai pour objet la question, si les idiomes des tribus esquimaudes pourront jeter de la lumière sur leur antiquité obscure.

La construction particulière de la langue esquimaude exige que le dictionnaire de cet idiome soit arrangé, non pas directement d'après l'alphabet, mais en disposant les mots en groupes, dont chacun a son mot principal ou radical suivi par ses dérivés. Quant au dialecte groenlandais, ce système a été introduit par le missionnaire Fabricius, mais l'accomplissement en est dû à Mr. Kleinschmidt, dont le dictionnaire groenlandais-danois édité par le missionnaire Jørgensen doit être considéré comme un ouvrage du premier rang sur les langues primitives en général. C'est pour faciliter aux philologues l'usage de ce dictionnaire dans la linguistique comparative que je compose mon vocabulaire synoptique, en cherchant à rendre utile ma longue pratique dans le déchiffrement des manuscrits groenlandais. C'est par celle-ci qu'il m'a été possible des comprendre beaucoup des mots plus ou moins corrompus dont les vocabulaires Esquimaux abondent.

Cette même tâche m'a conduit à diviser les Esquimaux en six groupes 1) *Les Groenlandais*, 2) *Les Labradoriens*, 3) *Les Esquimaux du Milieu*, 4) *Les Esquimaux du Mackenzie*, 5) *Les Esquimaux de l'Ouest*, 6) *Les Aléoutiens.*

Selon ce que nous pouvons juger d'après les traditions et les idiomes des Esquimaux, leurs tribus à présent si éparpillées sur leur énorme territoire, à peu près la moitié des régions arctiques, ont jadis habité une patrie commune plus étroite. Premièrement les Aléoutiens, plus tard les Esquimaux de l'Ouest et puis les Esquimaux du Mackenzie ont été séparés des tribus orientales, et ce n'est que dernièrement que les Labradoriens et les Groenlandais ont occupé leurs pays actuels.

Mais quant à la situation de la patrie originaire des Esquimaux, et même à la question, si elle a été asiatique ou américaine, je crois qu'il nous faut des renseignements plus complets, principalement sur les traditions et les dialectes des Esquimaux de l'Ouest, avant de nous en former une opinion décidée.

Il faut aussi prendre en considération, que les migrations qui ont causé le dispersement de ce peuple, se sont effectuées plus lentement et plus par degrés que les déplacements qui dans l'histoire du monde sont généralement nommés migrations des peuples. Cela est confirmé par les traditions des Groenlandais et par tout ce que nous savons de la manière de vivre des Esquimaux. La nature même de leurs régions n'admet aucune migration de foules un peu nombreuses. Sur chaque pas il leur fallait soutenir une lutte pour l'existence. Dans ces déserts, ils ne trouvèrent pas de possesseurs antérieurs des pays qu'ils pussent subjuguer pour vivre à leurs dépens. Ils avaient à lutter contre la nature elle-même.

Pour ne pas succomber à l'âpreté du climat, pour braver les énormes difficultés de la route du Groenland par le détroit de Smith, il leur fallait l'art ingénieux, la sagacité, la persévérance et le courage que nous avons toujours admirés chez les habitants indigènes du Groenland dans leur chasse dangereuse sur la mer.

Je n'ai encore que quelques remarques spéciales à ajouter:

Quant aux sources desquelles j'ai tiré jusqu'à présent mes renseignements, ce sont:

A l'égard du Labradorien, le dictionnaire des frères Moraves édité par Erdmann.

Pour le dialecte des tribus du Mackenzie, le dictionnaire du missionaire français l'abbé Petitot.

Pour l'idiome des régions du Milieu, qui forme trois subdivisions et celui de l'Ouest avec ses neuf subdivisions, je me suis servi de différentes oeuvres contenant les communications de quatorze ou quinze voyageurs, linguistes ou ethnographes.

C'est après la diffusion des Esquimaux que les divergeances principales de leurs groupes actuels se sont développées. Cela nous donne une idée probable de l'âge relatif de la séparation des diverses tribus entre elles.

Quant à la langue, j'ai essayé de faire un calcul approximatif du nombre des mots radicaux contenus ou indiqués dans les vocabulaires, et principalement de ceux qui dans chaque dialecte sont différents du groenlandais. Je trouvais de ces divergences dans le labradorien quinze pour cent, chez les Esquimaux du Milieu aussi quinze pour cent, au Mackenzie vingt-neuf pour cent, et dans les dialectes de l'Ouest quarante-quatre pour cent. Quant aux Aléoutiens, ces différences devinrent si grandes, que la recherche plus scientifique d'un philologue lui-même serait nécessaire pour constater plus exactement le degré d'affinité.

En disant que les migrations des Esquimaux ont été effectuées lentement, cela doit être compris dans le sens le plus rigoureux. Ainsi, quand je prétends que les Labradoriens et les Groenlandais se sont séparés dans un temps relativement moderne, cela veut dire relativement aux migrations des autres tribus. Probablement les Labradoriens et les Groenlandais ont été hors de communication entre eux au moins pendant un millier d'années.

Additions a la communication précédente.

1. *Traditions et Langue.* Malheureusement tout ce que nous savons des traditions des Esquimaux, se réduit presque à ce que nous avons reçu du Groenland et du Labrador. Ces souvenirs du passé, importés jadis par les Esquimaux jusqu'aux dernières limites de leurs migrations vers l'Est, n'acquerront leur véritable valeur que lorsqu'on possédera une collection correspondante de l'extrême Occident. C'est la raison pourquoi j'ai tâché, pendant bien des années, de recueillir des traditions venant des côtes du détroit de Béring, mais en vain. Il est donc bien heureux que la langue supplée les traditions, en conservant, pendant les migrations, des expressions même dont la tribu ne fait plus directement usage dans sa nouvelle patrie. Ces expressions indiqueraient donc le chemin qu'auraient suivi les ancêtres de cette tribu. C'est ce que l'on observe surtout dans les pays qui formaient la dernière limite des migrations. J'ai démontré que les Groenlandais ont conservé la même dénomination qu'emploient encore de nos jours les Esquimaux-Mackenzie pour désigner les Indiens avec lesquels ils sont en guerre. Les Groenlandais en ont fait des êtres fabuleux, qu'ils s'imaginent former la population de l'intérieur de leur pays. On remarque quelque chose de semblable avec maints objets naturels et plusieurs espèces d'animaux que l'on trouve sur le continent d'Amérique, mais non en Groenland. Des expressions se rapportant a la manière de vivre, aux ustensiles et aux inventions, se sont conservées, avec encore moins de changement du sens primitif. Ainsi, les habitants du midi du Groenland connaissent parfaitement le traîneau à chiens, quoiqu'il n'y ait jamais été employé. et ils conservent encore le souvenir de maisons de neige, de méthodes de capture et d'ustensiles. qui maintenant ne s'emploient

que dans l'extrême Nord et au-delà du détroit de Davis. Cela nous explique aussi, comment les premiers immigrants du Groenland ont à leur tour su se construire des Kayaks et des Umiaks, même s'il n'est pas probable que leurs ancêtres, du moins en partie, se soient servis de ces moyens de transport pendant plusieurs générations, durant leur séjour dans l'extrême Nord. Nous trouvons aussi dans la langue elle-même, des exemples remarquables, certains radicaux ayant été conservés dans une localité, mais perdus ailleurs — on dirait à la suite de la longue migration — de sorte qu'on ne les retrouve que dans les mots dérivés. Certaines dénominations ont changé leur signification, d'autre l'ont conservée avec une exactitude étonnante, vu le peu d'importance de l'objet.

2. *Radicaux, Vocabulaires.* M. Kleinschmidt fait expressément ressortir la différence qu'il y a entre les radicaux et les racines. Le vocabulaire ne s'occupe pas de la racine, qui est au radical ce que celui-ci est au mot dérivé. Mais quant aux radicaux eux-mêmes, ceux-ci ne se trouvent, si l'on excepte le vocabulaire groenlandais, que dans celui du Labrador, où ils sont même imparfaitement indiqués. Dans les autres sources, les termes européens seuls sont rangés par ordre alphabétique, les termes esquimaux au contraire n'y sont ajoutés que comme traductions. Si l'on veut juger de la différence des dialectes par ces spécifications, ont est, par cette raison seule, facilement induit en erreur, la même idée pouvant être exprimée, dans le même dialecte, par des termes absoluments différents.

Ensuite, les auteurs des autres vocabulaires ont été sujets à des méprises plus ou moins graves. Les formes grammaticales toutes particulières de la langue des Esquimaux leur ont en partie complètement échappé, entre autres celles à l'aide desquelles les rapports personnels, possessifs et de localité se trouvent exprimés dans le même mot, et qui font que des mots isolés peuvent même former une phrase entière.

Enfin, quant à l'orthographe, ce n'est qu'en employant le système Kleinschmidt que l'on a obtenu maintenant en Groenland une ortographe passablement uniforme. Mais l'ancienne incertitude dans les écrits groenlandais ne compte pour rien, comparée à la confusion que l'on trouve dans les citations provenant de pays esquimaux plus éloignés, ce qui est facile à comprendre, vu les différentes nationalités des auteurs et les moyens imparfaits de se faire comprendre par les indigènes. J'ai cité, dans mes aperçus synoptiques, tous les mots conformément aux originaux, mais on peut, dans bien des cas, indiquer, avec assez de vraisemblance, ce qui est dû seulement à des méprises ou à des erreurs d'écriture, surtout si l'on a des citations d'auteurs différents, mais provenant de la même localité. Ainsi, lorsque le mot groenlandais *ingneĸ* (feu) s'appelle chez les Esquimaux occidentaux: *ignik, egnek, iknek, knyk, knakch* et même *knk* (!), et que le mot groenlandais *ivdlit* (tu, toi) s'appelle *illepit, illewit, itlepit, tlbyt, lchpyd*, il ne saurait y avoir aucun doute que les différences entre ces mots et le groenlandais ne proviennent, pour la plus grande partie, de ce que le mot entendu d'abord a été estropié.

Voici les lettres de l'alphabet groenlandais, d'après Kleinschmidt, auxquelles nous avons ajouté les lettres par lesquelles on les rend le plus souvent dans divers écrits:

a par: *a* (c. à. d. tel quel), *æ, ae, e, i;*
e par: *e, œ, ae, œ* (ö), *i*;
f par: *f, b, v, gv*;
g (prononcé comme *g* dans *gai*) par: *g, k, r, ϱ, gh, g'*;
i par: *i, e, œ, ae, ee, ey;*
j par: *j, y, dj, tsch;*
ĸ (prononcé comme *k* guttural) par: *k, k', k·, ϱk, ϱkϱ;*
k par: *k, g, ch*;
l (tel quel);
dl par *dl, l*;
m (tel quel):
n (tel quel);
ng par: *ng, ñ, ñg, ñh;*
o par: *o, u;*
p par: *p, b;*
r par: *r, kk, ϱ;*
r' (prononcé comme un son guttural profond) par: *r', r, rh, ch, g', ϱ';*
s par: *s, z, ch, tch, tç. sh, h,*

ss (prononcé comme *j* dans *je*) par: *ss, s, rs, rss, j, ts, tç, ds, z*;
t par: *t, d, n;*
u (prononcé comme *ou* en français) par: *u, o, oo, ou, w;*
v par: *v, w, p, u.*

Parmi les combinaisons de lettres que nous rencontrons le plus souvent, nous citerons:
ai comme: *i, e;* — *au* comme: *ai, ay, ao, ou, ow;* — *gss* comme: *j, dj;* — *iv* comme *y; im* comme: *m*; — *rκ* comme: *tkϱ, rtk;* — *rf* comme: *chw, kb;* — *uja* comme: *ira;* — *vdl* comme: *bl, rtl, tl;* — *vn* comme: *mn.*

Enfin, le manque de conformité n'est pas moindre par rapport aux accents, malgré leur importance considérable pour la langue.

3. *Classification des races des Esquimaux.* Les sources étant si incomplètes, j'ai en partie été obligé de réunir en une catégorie ce dont on aurait sans doute dû faire plusieurs divisions, et j'ai en partie dû établir des subdivisions: les localités qui ont donné leur nom à certaines races, ayant par hasard été visitées par les voyageurs qui nous ont remis leurs notes. Voici ces subdivisions.

Pour les races occidentales: *Kotzebue-Sund p. p., Kaviagmut, Malemut, Unaligmut, Ekogmut, Tschugazzes, Kadjak, Kangiulit, Asiates*; pour les races intérmédiaires: *Igdlulik, Repulsebay, Churchill.*

4. *Patrie primitive commune des Esquimaux.* Dans les communications que j'ai faites aux congrès de Nancy et de Luxembourg, j'ai tâché de démontrer que l'on ne saurait se figurer le délogement d'un peuple, du Midi jusqu'aux côtes de la mer glaciale, d'autre manière qu'en lui faisant suivre le cours ou les environs des fleuves qui s'y jettent et le long desquels ils auraient pu trouver les moyens d'existence nécessaires pendant leur migration. Des raisons tout-à-fait géographiques paraissent indiquer, il est vrai, que ces délogements ont eu lieu en Amérique, et on ne peut pas nier, que la partie nord-est de l'Asie ne possède des fleuves qui auraient pu remplir cette condition. Mais, dans ce cas, il faut bien se rappeler que les peuples qui auraient occupé les côtes arctiques, en par-

tant d'ici, devraient nécessairement, avant de traverser le détroit de Béring, avoir été élevés en chasseurs maritimes, comme les Esquimaux. De même, il faudra considérer comme une chose avérée que les îles Aléoutiennes ont été peuplées du continent de l'Amérique.

5. *Mode de migration.* Lorsqu'on a rencontré jusqu'ici des compagnies assez considérables d'Esquimaux en voyage, possédant par exemple en commun vingt bateaux ou plus encore, ce n'a été que pendant leur voyage d'été, qu'ils faisaient à cause de la chasse ou du commerce, et dont ils retournaient toujours à leurs établissements d'hiver. Il est vrai que de véritables délogements, et surtout l'occupation de nouveaux établissements d'hiver, s'effectuent encore partout, mais c'est plus rare. Quelques familles isolées font bien de longs voyages de deux ou trois ans, mais ils retournent aussi toujours à leurs foyers. Les traditions nous apprennent que les voyages de découvertes, dans le but de trouver de nouveaux établissements d'hiver, étaient anciennement plus fréquents qu'aujourd'hui, et qu'ils étaient souvent causés par des inimitiés réciproques et par la peur des vengeances. Mais quoi qu'il en soit, le temps qu'a exigé la propagation des populations sur toutes les côtes habitées, a dû être très considérable, et particulièrement l'immigration dans le Groenland nous semble-t-elle toujours un peu incompréhensible. Comment s'expliquer qu'une population si disséminée, ne possédant pas de gouvernement central, ait pu apprendre qu'il y avait, en traversant le détroit éloigné de Smith-Sund, un chemin qui menait à un pays d'une étendue si considérable vers le sud? Des objections contre la lenteur de l'immigration pourraient particulièrement s'appuyer sur le fait que le Groenland méridional a dû recevoir sa population, relativement nombreuse, pendant une partie seulement de la période écoulée entre la destruction des anciennes colonies et l'arrivée de Egede. Mais il faut supposer, nous le croyons, soit que les Esquimaux se soient entassés plus qu'à l'ordinaire dans les contrées situées plus au nord, surtout près du golfe de Disco, pendant la période précédant leur première rencontre avec les anciens Scandinaves, soit que la population relativement nombreuse qui s'est trouvée plus tard dans les

districts les plus méridionaux du Groenland, provienne d'un mélange des Esquimaux immigrés avec les restes des Scandinaves.

6. *Différence des dialectes.* La défectuosité des sources fait qu'il ne peut guère être question de chercher des mots groenlandais dont on puisse dire qu'ils ne se trouvent pas dans certains autres dialectes. Mais on trouve, vice versa, dans ces dialectes, des mots dont je pourrais dire, avec assez de certitude, qu'ils sont étrangers au groenlandais, puisqu'on ne les trouve pas dans le vocabulaire de Kleinschmidt et qu'ils sont inconnus aux indigènes qui ont séjourné dernièrement à Copenhague et que j'ai consultés à cet égard. Nous trouvons dans le vocabulaire de Kleinschmidt bien près de 1350 radicaux ou groupes de mots que l'on peut supposer avoir chacun son radical, même si ce radical ne s'emploie plus dans la langue parlée. L'énumération approximative d'après les autres sources donne:

pour le Labrador 1,262, dont 1,076 correspondant au groenlandais
„ les Intermédiaires 525, dont 448 — „ —
„ le Mackenzie 945, dont 669 — „ —
„ les Occidentaux 636, dont 359 — „ —

Une étude plus approfondie, et la publication de vocabulaires plus complets et plus corrects, réduira sans doute la différence qui se trouve maintenant entre les dialectes, mais cette différence restera toujours assez considérable pour qu'on puisse en déduire une distinction entre les tribus de la population. Il paraît surtout y avoir une différence considérable entre la division de l'Ouest et toutes celles de l'Est. Cette opinion est confirmée d'ailleurs par le fait que plusieurs expressions qui paraissent appartenir particulièrement aux Esquimaux occidentaux, ont justement rapport à des idées générales et d'une certaine importance, comme p. ex.: *homme, peuple, soleil, lune, étoiles, jour, eau, parler, bon, mauvais, haut, large.*

La grammaire du dialecte aléoutien a une ressemblance frappante avec celle du groenlandais. Mais les sons des mots de ces langues diffèrent au contraire considérablement. Je suppose qu'il faudrait étendre l'étude aux racines des radicaux, mais c'est une tâche qu'il vaudrait sans doute mieux abandonner tout-à-fait aux linguistes.

7. *Sources.* Le vocabulaire groenlandais-danois a été revu et corrigé, et publié en 1871, par les soins du Ministère du Culte et de l'Instruction publique, et avec l'assistance de la Société Royale des Sciences du Danemark. L'auteur, M. Sam. Kleinschmidt, est né en Groenland, où il a été employé d'abord par la mission des frères Moraves, et plus tard, pendant 20 ans, jusqu'à ce jour, par la mission danoise. De même que l'auteur de l'ancien vocabulaire, M. Otto Fabricius, nous a donné un ouvrage classique sur la zoologie du Groenland, M. Kleinschmidt s'est occupé aussi de cartographie et de météorologie, et il a fourni aux autorités compétentes de ces sciences des contributions importantes, entre autres, dernièrement, que je sache, des études sur la nature de l'aurore boréale.

Le *Vocabulaire de Labrador* (Eskimoisches Wörterbuch), a été revu et publié par Friederich Erdmann, à Buddisin 1864.

„*Vocabulaire français-esquimau*, dialecte des Tchiglit“ (Mackenzie) par le R. P. E. Petitot, a paru à Paris en 1876. Nos connaissances en Groenland et dans le Labrador, provenant d'un siècle et demi d'expérience, le travail du P. Petitot mérite d'être cité comme admirable, vu le temps restreint et le peu de moyens dont il disposait.

Les autres auteurs et voyageurs que j'ai consultés dans leurs divers écrits, sont:

pour les Esquimaux intermédiaires:

Parry, Schwatka et (dans l'ouvrage du P. Petitot) Gasté;

pour les Esquimaux occidentaux:

Beechy, Billings, Dall, Koschelëff, Merk, Resanoff, Rohbeck, Sagoskin, Sarytscheff, Sauer, Weniaminoff, Whymper, Wrangell.

M. *Lucien Adam* présente l'analyse d'un mémoire ayant pour titre: *En quoi la langue esquimaude diffère-t-elle grammaticalement des autres langues de l'Amérique du Nord?*

Cette question de grammaire comparée se rattache visiblement à la question ethnographique qui a été débattue à Nancy et à Luxembourg: Les Esquimaux sont-ils originaires de l'Océanie, de l'Asie ou de l'Amérique?

Je ne m'arrêterai pas à démontrer qu'entre les langues maléo-polynésiennes et l'esquimau, il y a un abîme absolument infranchissable. Les rapprochements tentés par le R. P. Petitot[1]) ont exactement la même valeur que ceux au moyen desquels le Rev. John Campbell a essayé de rattacher l'algonquin au malais[2]).

Je ne sache pas qu'on ait jamais cherché à rattacher l'esquimau à la famille ouralo-altaïque. M. F. Müller le met au nombre des langues hyperboréennes, lesquelles constituent un groupe exclusivement géographique. M. M. Steinthal et Whitney n'hésitent pas à le comprendre parmi les langues américaines; le premier va même jusqu'à déclarer que le type linguistique américain (?) se manifeste peut-être avec plus de vigueur et de netteté dans le groenlandais que dans le nahuatl (!). Enfin, à Luxembourg, par l'organe de M. Valdemar Schmidt, le très-savant M. Rink s'est exprimé en ces termes: „Dans mes études comparatives sur les mœurs, la langue, la religion et les traditions des différentes tribus esquimaudes, j'ai déjà trouvé bien des choses qui confirment la thèse de l'origine américaine des Esquimaux, tandis qu'au contraire je n'ai trouvé que peu de faits favorables à la thèse de leur origine asiatique. Voici à cet égard le fait le plus remarquable: dans les langues esquimaudes, comme dans les langues ouralo-altaïques, l'indice du duel est *-k*, et celui du pluriel *-t*; en outre, dans ces deux groupes, les mots se forment par suffixation et jamais par préfixation. Ce sont là incontestablement des analogies, mais ces analogies sont des faits isolés, car à tous autres égards il n'y a pas de rapprochement à tenter entre les langues esquimaudes et les langues ouralo-altaïques, tandis que la comparaison des premières avec les diverses langues du continent américain met en lumière *bien des traits de ressemblance.* Je me bornerai pour le moment à celui-ci: la langue des Esquimaux partage avec les langues américaines le caractère polysynthétique.“

La comparaison grammaticale du groenlandais, le mieux connu des dialectes de la famille, avec les langues de l'Amérique du Nord, m'a convaincu que l'esquimau ne peut être rattaché aux langues américaines non plus qu'aux langues ouralo-altaïques.

---

[1]) *Compte-rendu de la session de Nancy*, tome I, p. 333 et suiv.

[2]) *The affilation of the algonquin languages.*

CATÉGORIE DU GENRE.

Étrangère aux langues ouralo-altaïques ainsi qu'aux langues hyperboréennes, le kotte excepté, la catégorie du genre se manifeste grammaticalement, sous des aspects divers, dans la plupart des langues de l'Amérique septentrionale (déné, iroquois, algonquin, chéroki, dakota, nahuatl, &c.).

L'esquimau est au nombre des langues dans lesquelles toute classification générique fait défaut.

CATÉGORIE DU NOMBRE.

Double pluriel de la première personne. — La distinction entre le pluriel inclusif et le pluriel exclusif est étrangère à l'esquimau comme aux langues de l'Asie, tandis qu'elle est d'un usage constant dans un assez grand nombre de langues de l'Amérique du Nord (algonquin, iroquois, dakota, chéroki, chacta, chinouk, chiapanèque, taenza).

Duel. — Le groenlandais exprime régulièrement le nombre duel par la suffixation de l'indice *-k*. Ex.: *nuna*, terre, *nuna-k*; *igdlo*, maison, *igdlu-k*; *qaqaq*, montagne, *qaqa-k*; *ike*, blessure, *iki-k*; *aggerp-o-q*, il vient, *aggerp-u-k*; *aggerputit*, tu viens, *aggerputi-k*; *aggerpunga*, je viens, *aggerpugu-k*.

L'aléoute forme le duel à l'aide du même indice, précédé le plus souvent de la syllabe épenthétique *-ki*. Ex.: *tayagu-q*, homme, *tayagu-k*; *áda-q*, père, *áda-ki-k*; *sjukuqing*, je prends *sjukuki-k*.

Le duel n'est exprimé synthétiquement que dans un petit nombre de langues de l'Amérique septentrionale (déné, iroquois, chéroki, chinouk, matlatzinca).

Pluriel. — Le groenlandais forme régulièrement le nombre pluriel par la suffixation de l'indice *-t*. Ex.: *nuna-t*, *igdlu-t*, *qaqa-t*, *iki-t*; *aggerpu-t*, *aggerpu-se*, *aggerpugu-t*.

Dans deux des langues hyperboréennes, le pluriel se forme régulièrement par suffixation.

Tchouktche. — Ex.: *riti*, dent, *riti-t*; *iren*, vêtement, *iren-i-t*; *poigin*, épieu, *poigin-a-t*.

Aléoute. — Ex.: *áda-q*, père, *ada-n*; *eghamana-n*, bons; *sjukugngi-n*, nous venons.

En ce qui concerne l'expression du nombre des noms, le groenlandais se rapproche des idiomes hyperboréens et des langues ouralo-altaïques bien plutôt que des langues de l'Amérique du Nord: en effet, dans celles-ci l'expression du nombre est généralement irrégulière, facultative et variable. Il n'y a pas dans l'Amérique septrionale une seule langue qui forme le pluriel et le duel des noms aussi uniformément et aussi régulièrement que le groenlandais.

Singulier. — L'aléoute exprime le nombre singulier en suffixant aux noms l'indice *-kh* (*-q*, *-χ*, *-γ*, *-ng*) Ex.: *agituda-q*, frère, *tša-χ*, main, *u-ng*, pénis.

Selon M. F. Müller, le groenlandais exprimerait lui aussi le singulier, en suffixant l'indice *-p*. Mais cet indice a pour fonction principale d'indiquer que le nom singulier est possesseur ou acteur et non pas possédé ou régi. Ex.: *teriania-p*, *orssu-a*, renne son lard, le lard du renne; *teriania-p*, *takuvâ*, renard il vit lui, le renard le vit; *teriania-q*, *takuvâ*, renard il vit lui, il vit le renard. Le nom du renard étant au singulier dans ces trois exemples, l'indice *-p* n'est point un indice de nombre, encore bien que sa présence implique l'unité. Quoi qu'il en soit, par cela seul que l'indice *-p* affecte exclusivement les noms qui ne sont ni au duel ni au pluriel, le groenlandais se rapproche de l'aléoute. Il s'en rapproche encore davantage par cet autre fait que la désinence *-q* peut, dans certains cas, être suffixée aux noms à désinence vocalique, en prenant la valeur de l'article indéfini „un, une“. Ex.: *tugto-q*, un renne, *nuna-q*, une terre, *puto-q*, un trou, au lieu de *tugto*, *nuna*, *puto*. Vraisemblablement *-p* aura été, à l'origine, l'indice objectif des noms sing.

Le chacta est la seule langue de l'Amérique du Nord dans laquelle le nombre sing. des noms soit indiqué implicitement par l'emploi d'une sorte d'article revêtant des formes diverses, suivant que les noms sont sujet ou objet. Ex.: *vak at*, la vache (sujet), *vak â*, la vache (objet); *vak ot*, une vache (sujet). *vak ô*, une vache (objet); *vak*, vache, vaches.

SUFFIXES PRONOMINAUX.

Dans la grande majorité des langues de l'Amérique du Nord, les particules pronominales se préfixent (déné, algonquin, iroquois, chéroki, koloche, sélis, chinouk, nahuatl, tepewana, pima, cora, cahita, tarahumara, otomi, totonaque, matlatzinca).

Le chacta, le quiché, le maya, le taenza procèdent par préfixation et par suffixation.

Le dakota préfixe, infixe et suffixe.

Enfin, comme l'esquimau, le tarasque, le mixtèque, le zapotèque et le chiapanèque procèdent exclusivement par suffixation. Mais, la suffixation est également la règle en aléoute et dans les langues ouralo-altaïques.

Il y a en groenlandais trois séries de suffixes pronominaux.

Première série. — Ces pronoms se suffixent: 1°, aux thèmes adverbiaux *uva* „ici“, *ilir* „là“, pour former les pronoms personnels qui s'emploient isolément; 2°, aux thèmes verbaux intransitifs, dans les modes indicatif et interrogatif.

	Sing.	Duel.	Plur.
I.	*-nga*	*-gu-k*	*-gu-t*
II.	*-ti-t, -t*	*-ti-k*	*-se*

Pronoms personnels isolés: I, *uva-nga, uva-guk, uva-gut;* II, *ivdli-t* pour *ilir-t, ilir-tik, ilir-se.* Verbe *tikit* „arriver“. Indicatif, sing. *tikipu-nga, tikipu-tit, tikipo-q;* duel *tikipu-guk, tikipu-tik, tikipu-k;* plur. *tikipu-gut, tikipu-se, tikipu-t.* Interrogatif, sing. *tikipi-t*, arrives-tu? *tikipa*, arrive-t-il? Duel *tikipi-tik, tikipa-k?* Plur. *tikipi-se, tikipa-t?*

Je ne connais pas de langue américaine dans laquelle les pronoms personnels isolés soient formés par la suffixation de particules pronominales à des thèmes adverbiaux.

Deuxième série. — Ces pronoms se suffixent: 1°, aux noms sujets possédés; 2°, aux thèmes verbaux intransitifs dans les modes conjonctif et subjonctif; 3⁰, aux pronoms personnels improprement dits.

	Sing.	Duel.	Plur.
I.	*-ma*	*-vnuk*	*-vta*
II.	*-vit*	*-vtik*	*-vse*
III.	*-ata, -at*	*-ata, -anik*	*-ata*

Nom possédé: *kivfa-q* „serviteur“. Sing. *kivfa-ma, kivfa-vit, kivfâ-ta.* pour *kivfa-ata;* duel.. *kivfa-vnuk, kivfa-vtik, kivfâ-ta;* plur. *kivfa-rta kivfa-vse, kivfâ-ta.*

Verbe *tikit* „arriver“. Conjonctif. sing. *tikika-ma, tikika-vit, tikik-m-at;* duel *tikika-vnuk, tikika-vtik, tikik-m-anik;* plur. *tikika-vta, tikika-vse, tikik-m-ata.* Subjonctif, sing. *tikiku-ma, tikiku-vit, tikik-p-at;* duel *tikiku-vnuk, tikiku-vtik, tikik-p-anik;* plur. *tikiku-vta, tikiku-vse, tikik-p-ata.*

Pronoms personnels improprement dits: *kise* „alleinheit“, *tamaq* „gesammtheit“, *ilúingaq* „ganzheit“. Sing. *kisi-ma* ich od. mich allein, *kisi-vit* du od. dich allein, *kisi-me* er allein, *kisi-at* ihn allein; *tamar-ma, tamar-pit, tamar-me, tamât*; *ilúingar-ma*, &c. Plur. *kisi-vta, kisi-vse, kisi-mik, kisi-sa; tama-vta, tama-vse,* &c.

Troisième série. — Les pronoms de cette série se suffixent: 1⁰, aux noms objets possédés; 2⁰, aux thèmes verbaux transitifs.

	Sing.	Duel.	Plur.
I.	*-ga, -ra*	*-puk, -rpuk*	*-put, -rput*
II.	*-t*	*-tik, -rtik*	*-se, -rse*
III.	*-a*	*-ak*	*-at*

Nom possédé: *kivfaq* „serviteur“. Sing. *kivfa-ra, kivfa-t, kivfâ* pour *kivfa-a;* duel *kivfa-rpuk, kivfa-rtik, kivfâk;* plur. *kivfa-rput, kivfa-rse, kivfât.*

Verbe transitif: *toqu* „tuer“. Sing. *toqupa-ra, toqupa-t toqupâ* pour *toqupa-a;* duel *toqupa-rpuk, toqupa-rtik, toqupâk;* plur. *toqupa-rput, toqupa-rse, toqupât.*

Il n'y a point de langue américaine dans laquelle les pronoms suffixés aux noms possédés varient suivant que ceux-ci sont sujet ou objet. Il est vrai que le déné distingue, à la 3ème personne, le pronom sujet *bé-* du pronom objet *yé-*, mais cette distinction ne répond point à celle qui constitue l'un des traits particuliers du groenlandais.

Pronoms réfléchis. — Le groenlandais possède des pronoms réfléchis objectifs et des pronoms réfléchis subjectifs, lesquels se suffixent : 1°, aux noms possédés ; 2°, aux thèmes verbaux dans les modes conjonctif et subjonctif, ainsi qu'au participe verbal.

1°. *Kivfa-ne* ou *kivf-e*, le serviteur de soi, *kivfa-tik*, le serviteur d'eux-mêmes ; *arq-e taivâ*, il nomma le nom de soi, *arq-a taivâ*, il nomma le nom de lui ; *asagu-niuk*, s'il aime soi, *asagu-p-ago*, s'il aime lui ; *asagu niko*, s'ils aiment eux-mêmes, *asagu-nik*, s'ils aiment eux.

2°. *Kivfa-me*, le serviteur de soi, *kivfa-mik*, le serviteur d'eux-mêmes ; *igdlu-me qarmâ upitipâ*, il a démoli le mur de sa propre maison, *igdlu-ata quarmâ upitipâ*, il a démoli le mur de la maison de lui.

DÉCLINAISON DES NOMS ET DES PRONOMS PERSONNELS ISOLÉS.

Nominatif, accusatif, génitif. — L'indice *-p* affectant les noms possesseurs comme les noms acteurs, n'exprime point la relation dite du nominatif. Ainsi, dans cette proposition *teriania-p orssu-a ajorp-oq*, renne lard de lui il est mauvais, le lard du renne est mauvais, l'indice est suffixé à *teriania*, qui n'est point le sujet logique, parcequ'ici sa fonction consiste à indiquer que *teriania* est le nom du possesseur. Dans cette autre proposition *arferu-p sarpi-ata umia-p suju-a agtorpâ*, baleine sa queue canot son avant il a touché lui, la queue de la baleine a touché l'avant du canot, l'indice affecte *arferu* et *umia*, parce que tous deux sont des noms possesseurs à l'égard de *sarpi* et de *suju* : or, *sarpi* est le sujet logique. Enfin, dans la proposition *teriania-p takuvâ*, le renard le vit, l'indice a pour fonction, non d'exprimer la relation du nominatif, mais bien d'indiquer qu'à l'égard du pronom objet contenu dans le verbe transitif *takuvâ*, il a vu lui, *teriania* joue un rôle analogue à celui que joue le nom possesseur vis-à-vis le nom possédé, c'est à dire, si l'on peut parler ainsi, qu'il est le sujet de ce pronom, qu'il le régit.

Que si l'on substitue *terianiа-q* à *terianiа-p*, la relation de l'accusatif se trouvera exprimée: *terianiaq takurâ*, il vit le renard. Mais cette même relation est exprimée sans le secours de l'indice *-q* dans la proposition *umia-p suju-a agtorpâ*, il a touché l'avant du canot; en effet, la fonction du pronom objectif suffixé au thème *sujo* „avant", consiste exclusivement à indiquer que par rapport à *umia-p*, „canot", *sujo* est le nom du possédé. Dans ces deux propositions, la relation de l'accusatif est virtuellement exprimée par le pronom objet contenu dans les verbes transitifs *takurâ, agtorpâ*; c'est qu'en groenlandais, le nom préposé à un verbe transitif, sans être affixé de l'indice *-p*, n'est autre chose que le complément du pronom objet contenu dans ce verbe: *terianiaq takurâ*, il a vu lui-renard.

Dans aucune des langues de l'Amérique septentrionale le nom préposé à un verbe transitif ne devient nom sujet par l'affixation d'un indice.

On exprime la relation dite du génitif en postposant le nom possédé suffixé d'un pronom objectif de la 3ème personne au nom possesseur affecté de l'indice *-p*, quand il est du nombre singulier. Ex.: *terianiа-p orssu-a*, renne son lard, le lard du renne; *um-iap suju-a*, l'avant du canot, *inuit kangm-at*, les bottes des hommes. Mais il peut se faire que le nom possédé soit en même temps possesseur ou acteur, dans ce cas on substitue les pronoms subjectifs aux pronoms objectifs. Ex.: *terianiа-p orssu-ata tivk-a ajorpoq*, renard son lard son odeur il est mauvais, l'odeur du lard de renard est mauvaise; *seqernu-p kissaruar-ata tasinguaq paqerpâ*, soleil sa chaleur puits il a désséché lui, la chaleur du soleil a désséché le puits; *karâtdlit nunâ-ta tunu-ata aki-a*, Groenlandais leur pays son orient son opposé, l'opposé de l'orient du pays des Groenlandais.

Dans un grand nombre de langues américaines, la relation du génitif s'exprime par l'affixation d'un pronom de la 3 me personne au nom possédé. Mais, dans aucune d'elles, le nom possesseur n'est en même temps affecté d'un indice; dans aucune d'elles non plus, le pronom suffixé au nom possédé ne varie quand ce nom est en même temps possesseur ou acteur.

Cas obliques. — Le groenlandais exprime les relations casuelles obliques au moyen de suffixes qui se soudent soit aux thèmes nus, soit aux thèmes affectés de suffixes pronominaux, de manière à former de véritables cas. J'entends par là qu'au lieu d'être simplement accolés aux thèmes nominaux, les suffixes casuels déterminent dans la plupart de ceux-ci des modifications parfois très sensibles, qu'eux-mêmse varient en passant du singulier aux deux autres nombres, et qu'à leur contact les suffixes pronominaux possessifs subissent des déformations notables.

Locatif — Indice *-me.*

Ex.: *qôroq*, vallée, *qôrqu-me*. dans la vallée, *qorqu-ng-ne*, dans les deux vallées, *qôrqu-ne*, dans les vallées; *aussaq*, été, *aussa-me*, en été; *nâlagaq*, maître, *naluga-r-ne*, chez ton maître; *igdlerfik*, boîte, *igdlerfi-ng-ne*, dans ta boîte; *nuna-r-ne*. sur ma terre, *nuna-vsi-ne*, sur votre terre: *ura r-ne*, chez moi, *ura-rti-ne*, chez nous.

Ablatif — Indice *-mit.*

Ex.: *qaqaq*, montagne, *qaqa-mit*, de la montagne *qaqa-nit*, des montagnes; *nûk*, coni, *nûny-mit; kiak*, chaleur, *kiang-mit*; *nuna-v-nit*, de mon pays, *qorqu-ng-nit*, de ta vallée, &c.

Prosécutif — Indice *-kut.*

Ex.: *qorqu-kut*, le long de la vallée, *qorqug-ti-kut*, par les deux vallées; *upernâq*, printemps, *upernâ-kut*, durant le printemps; *arnaq*, mère, *arna-v-kut*, par ma mère, *arna-vti-gut*, par notre mère, *arna-rsi-gut*, par votre mère: *ura-r-kut*, au travers de moi, *ura-vti-gut*, par nous, &c.

Illatif — Indice *-mut.*

Ex.: *qaqa-mut*, à la montagne, *qaqa-nut*, aux montagnes; *igalâq*, fenêtre, *igalassa-mut,* à la fenêtre: *inuk*, homme, *inung-nut*, aux hommes; *arna-v-nut,* à ma mère, *arna-vti-nut,* à notre mère; *uva-v-nut,* à moi, *ili-rsi-nut,* à vous, &c.

Modal — Indice *-mik.*

Ex.: *ujarak,* pierre, *ujarka-mik*. avec une pierre; *sûvagssaq,* pointe de flèche, *sûvagassa-nit,* avec des pointes de flèche; *neqe,* viande, *neki-mit,* avec de la viande; *umiaq,* canot, *umia-v-nik,* avec mon canot; *ili-ng-nik,* avec toi, *ili-vsi-nik,* avec vous, &c.

Comparatif — Indice *-tut.*

Ex.: *qaqa-tut,* comme une montagne. *kirfa-tut,* comme un serviteur, *uva-vti-tut,* comme nous, *ili-g-tut*, comme toi, &c.

Les noms affectés d'un pronom possessif prennent les indices des cas obliques dans un grand nombre de langues américaines, mais il en est de même dans plusieurs langues ouralo-altaïques, notamment en turk. Ex.: *tefter*, cahier, *tefter-im*, mon cahier, *tefter-im-de*: dans mon cahier.

DÉCLINAISON DES ADVERBES DE LIEU ET DES PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

Les adverbes de lieu forment les cas locatif, ablatif, prosécutif et illatif à l'aide des suffixes *-ane, -ánga, -ûna*, *-unga*. Ex.: *mâ-ne,* pour, *ma-ane,* ici, *táss-ane,* là, *ik-ane,* là bas; *mâ-nga, táss-ánga, ik-ánga; mâ-una, tass-ûna, ik-ûna; ma-unga, táss-unga, ik-unga.*

La déclinaison des pronoms démonstratifs comprend deux cas directs et cinq cas obliques. Sing. objectif: *iv-na*, celui-là; subjectif: *iv-ssuma*, celui-là; locatif: *iv-ssum-ane*; ablatif: *iv-ssum-ánga*; prosécutif: *iv-ssum-ûna*; illatif: *iv-ssum-unga*; modal: *iv-ssum-inga.* Pluriel, accusatif: *iv-ko,* ceux-là; nominatif: *iv-kua;* locatif: *iv-ku-nane,* ablatif: *iv-ku-nanga* &c.

Il n'y a pas, je crois, de langue de l'Amérique septentrionale dans laquelle les adverbes de lieu et les pronoms démonstratifs se déclinent à l'aide d'autres suffixes que ceux de la déclinaison nominale.

POSTPOSITIONS.

Le groenlandais emploie, au lieu de postpositions proprement dites, un certain nombre de noms de lieu conjugués possessivement et déclinés.

Ex.: *At*, *at-â,* l'espace au-dessous de lui, *at-â-ne,* sous lui, *at-i-vti-ne,* sous nous, *at-â-nit,* de dessous lui. *Tuno, tunu-a,* l'espace derrière lui, *tunu-ng-ne*, derrière toi, *tunu-v-nut,* derrière moi.

Iluk, *ilu-a,* l'intérieur de lui, *ilu-a-ne,* en lui, *ilursi-ne*, en vous, *ilu-a-nit,* du dedans de lui. *Tungé,* direction, côté; *tungi-vti-nut*, vers nous: *paqa-p*, *tungâ-ne*, vers la montagne. &c.

Le quiché et le maya font usage de composés pronominaux dans lesquels figurent des noms conjugués possessivement. Ex.:

Wach, visage, *u-wach,* son visage; *ch-u-wach,* dans son visage, devant lui; *ch-u-wach w-ahaual,* devant mon roi. *Chi,* bouche, *u-chi,* sa bouche; *ch-u-chi,* dans sa bouche, le long de lui; *ch-u-chi, palo,* le long de la mer. *Nakah,* proximité, *chi-nu-nakah,* dans ma proximité, près de moi; *ch-a-nakah,* près de toi, *ch-u-nakah amag,* près du village. Mais, outre ces composés, les deux langues emploient des prépositions. Ex.: *ch-u-pam,* dans le ventre de lui, dans; *ch-u-pam nu nim-al qoxtun,* dans mon grand château; *chi oqob-al,* dans les coupes. Or, il n'y a en groenlandais ni prépositions, ni postpositions, et les relations autres que celles qui sont exprimées par les suffixes casuels n'y peuvent être indiquées qu'au moyen des noms de lieu conjugués et déclinés.

Du verbe.

Tandis que les thèmes nominaux reçoivent directement les indices des différentes relations grammaticales, les thèmes verbaux ne remplissent la fonction de verbes qu'après avoir été affectés d'un crément: *-p (-v), -a*; *-g (-r, -k, -ig).* Ex.: *tikit,* arriver *tiki-p-unga,* je suis arrivé, *tiki-k-arta,* quand nous arrivâmes; *asa,* aimer, *asa-r-oq,* il aime, *asa-g-ama,* parce que j'aime; *pigé,* posséder, *pig-â-ra,* je le possède, *pig-ig-arko,* parce que je le possède.

Les mêmes créments transforment en verbes les adjectifs et les noms. Ex.: *mike,* petit, *mike-r-oq,* il est petit; *ajoq,* mauvais, *ajor-p-oq,* il est mauvais; *unuk,* soir, *unug-p-oq,* il se fait tard; *nuliaq,* épouse, *nuliar-p-oq,* il se marie; *kamik,* botte *kamig-p-oq,* il met des bottes, &c.

Ainsi, en groenlandais le verbe se différencie du nom par la suffixation d'un indice.

Au thème affecté de l'un des créments, on suffixe l'indice modal, et à celui-ci le pronom personnel de telle sorte que le verbe groenlandais est formé de quatre éléments: thème. crément, indice modal, suffixe pronominal. Quant à l'indication du temps, voici textuellement ce qu'en dit M. Kleinschmidt „Le temps des verbes n'est point exprimé — comme il l'est en allemand par les deux formes „ich sehe, ich sah“ — mais il est néanmoins facilement saisissable, en effet quand l'action ne s'accomplit pas sous les yeux de l'interlocuteur, celui-ci doit nécessairement comprendre qu'elle est déjà accomplie, car du moment où il s'agit d'une action qui n'est point du tout accomplie, on ne peut s'exprimer qu'à l'optatif. Au contraire, l'état de l'action — chez nous: ich sehe (action inachevée et qui dure), ich habe gesehen (action accomplie), ich werde sehen (action à accomplir) — est exprimé dans les cas où cela est nécessaire, non par une flexion, mais au moyen de différents thèmes-affixes. Ex.: *takurâ,* il voit lui, il vit lui: *taku-ler-p-â,* il commence à le voir, *taku-sa-v-â* ou *taku-jumar-p-â,* il le verra, *taku-sima-r-â,* il l'a vu. Cela revient à dire qu'en groenlandais, la distinction temporale se fait par le procédé de la dérivation.

Les modes, non compris les deux participes, sont au nombre de six.

Indicatif, *tiki-p-u-tit,* tu arrives (indice modal: *u*).

Interrogatif, *tiki-p-i t,* arrives-tu? (indice modal: *i*).

Conjonctif, *tiki-k-a-rit,* parce que tu arrives (indice modal: *a*).

Subjonctif, *tiki-k-u-rit,* si tu arrives (indice modal: *u*).

Optatif, *tikid-la-nga,* que j'arrive (indice modal: *la*).

Infinitif, *tikid-lu-nga,* moi arrivant, moi arriver (indice modal *lu*.

Verbes intransitifs et verbes transitifs. — La conjugaison du verbe transitif ne diffère de celle du verbe intransitif que par la substitution des suffixes pronominaux de la 3ème série à ceux de la 1ère et de la 2eme.

La plupart des verbes naturellement transitifs peuvent se conjuguer intransitivement, auquel cas ils prennent la signification réfléchie. Ex.: *toqupâ,* il le tue; *toqupoq,* il se tue; *avigpâ,* il le brise, *avigpoq,* il se brise. D'un autre côté, les verbes naturellement intransitifs peuvent être conjugués transitivement, par exemple s'il s'agit d'indiquer le lieu où l'action s'accomplit. Ex.: *pisugpoq,* il va, *pisugpâ,* il va sur lui.

En somme, le groenlandais conjugue — les verbes intransitifs et les verbes réfléchis en suffixant des pronoms subjectifs — les verbes transitifs et les verbes intransitifs à régime indirect en suffixant des pronoms objectifs dont l'emploi indique suffisamment que l'action a pour objet direct ou indirect un pronom de la 3ème personne virtuellement contenu dans le verbe: *terianiaq* *toqupa-ra,* renard je tue (lui), je tue le renard. En nahuatl, ce pronom objet de la 3ème personne figure réellement dans le verbe: *ni-k-ahilia yn mïlli,* je-lui-arrose le champ, j'arrose le champ. Il en est de même en algonquin: *ni-saki-a* je l'aime — en déné: *b-e-s-hi,* lui-je-imite —. Dans d'autres langues de l'Amérique du Nord, le verbe objectif de la 3ème personne est formé comme en groenlandais. Chacta: *pesa-li-x,* je vois (lui) — Dakota: *wa-kaska,* je (le) lie.

Verbes objectifs. — Le groenlandais conjugue objectivement les verbes transitifs dont l'action s'exerce sur la 1ère ou sur la 2ème personne. Ex.: *toqupa-vti-nga,* vous deux tuez moi, *toqupa-vsi-nga,* vous tuez moi, *toqupa-r-ma,* tu tues moi, *toqupa-vti-guk,* vous deux tuez nous deux, *toqupa-ngâ,* pour *toqupa-a-nga,* il tue moi, *toqupâ-tit,* il tue toi, *toqupa-r-se,* je tue vous.

Les verbes se conjuguent objectivement dans la majorité des langues américaines et dans la minorité des langues ouralo-altaïques.

Le verbe négatif. — Le verbe négatif se forme en dérivant le thème verbal par le thème affixe adverbial *-ngi-l-*. Ex.: *nâla-ngi-l-a-nga,* je n'obéis pas, *nâla-ngi-l-a-tit,* tu n'obéis pas, *nâla-ngi-l-aq,* il n'obéit pas, *nâla-ngi-k-u-ng-ma,* si tu ne m'obéis pas, *nâla-ngi-ng-mat,* parce qu'il n'obéit pas.

En aléoute, le thème verbal est dérivé par la particule *lä.* Ex.: *sju-kuq-ing,* je prends, *sju-lä-kaq-ing,* je ne prends pas.

Aucune langue de l'Amérique du Nord ne possède une véritable conjugaison négative.

Le verbe passif. — Le groenlandais forme le verbe passif de deux manières: 1°, en dérivant le thème verbal par le thème-affixe composé *-neqar*; 2°, en suffixant au participe le thème-affixe *-u-r.* Ex.: *agtorpâ,* il le remue, *agator-neqar-p-oq,* il est remué; *toqupâ,* il le tue, *toqu-ta-u-r-oq,* il est tué.

Le verbe passif est formé par dérivation dans trois langues de l'Amérique centrale: nahuatl, quiché, maya.

Il me reste à examiner, si réellement „la langue des Esquimaux partage avec les langues américaines le caractère polysynthétique?“

Afin qu'il n'y ait pas de malentendu sur la portée du mot „polysynthétisme“, j'adopterai la terminologie de M. Sayce qui parait appelée à prévaloir. J'entends donc ,1° par *incorporation,* „la conjugaison nominale possessive et la réunion au verbe des pronoms ou même des noms régimes“, 2° par polysynthétisme, „la composition indéfinie des mots par syncope et par ellipse“ [1]).

Incorporation.

Conjugaison nominale possessive. — Comme les langues américaines en grande majorité, le groenlandais conjugue les noms possessivement; mais, „ce procédé est familier aux langues sémitiques et à bien des idiomes agglutinants de l'ancien monde“.

Groenlandais – *igdlo,* maison, *igdlu-ga,* ma maison, *igdlu-t,* ta maison, *igdlu-a,* sa maison.

Kri — *ni-mokumân,* mon couteau, *ki-mokumân,* ton couteau, *o-mokumân,* son couteau.

Magyar — *munká-m,* mon ouvrage, *munká-d,* ton ouvrage, *munká-ja,* son ouvrage.

Arabe — *kitab-i,* mon livre, *kitab-o,* son livre.

Réunion au verbe des pronoms ou même des noms régimes. — Le groenlandais n'incorpore point au verbe les noms régimes ainsi que peuvent le faire un petit nombre de langues américaines (nahuatl, algonquin, iroquois, guarani, tsonèque). Par contre, il incorpore virtuellement ou matériellement les pronoms régimes, ce qui est le cas avec la plupart des langues des deux Amériques. Mais, la conjugaison objective n'est point un procédé particulier aux idiomes du nouveau-monde; les langues sémitiques, le basque et plusieurs langues ouralo-altaïques conjuguent objectivement.

Polysynthétisme.

Selon Duponceau, le groenlandais *aulisariartorasuarpoq* serait formé des trois mots: *aulisarpoq,* il pèche, *peartorpoq,* il est à faire quelque chose, *pinnesuarpoq,* il se hâte. En réalité, ce prétendu composé par syncope et par ellipse est la 3ème pers. sing. indic. d'un verbe intransitif formé des éléments suivants:

---

[1]) *La Linguistique* par A. Hovelacque. 2ème edition p. p. 174 et suiv.

1° *aulisaq* „pêcher“, thème verbal primitif pouvant être employé isolément en qualité de verbe, *aulisar-p-oq,* il pèche; 2° *-iartor,* „aller a“, thème verbal affixe de dérivation; 3° *-asuar,* „se hâter“, thème verbal de la même nature que le précédent; 4° *-p,* crément du thème dérivé *aulisar-iartor-asuar*; 5° *-o-q,* indice modal tenant lieu d'indice personnel.

Voici comment M. Kleinschmidt explique la formation des mots en groenlandais: „Les thèmes de signification (ausgebildeten Begriffswurzeln) se divisent en deux classes essentiellement distinctes 1° les thèmes représentant des idées qui subsistent par elles-mêmes sans qu'il soit nécessaire d'y rien ajouter. Ex.: *igdlo,* maison, *ajoq,* mauvais, *mike,* petit, *auk,* sang; 2°, les thèmes représentant des idées qui ne subsistent point par elles-mêmes et auxquels il faut donner un autre thème pour appui ou pour complément. Ex.: *-ssuaq,* un grand . . . ., *-ngâq,* très . . . ., *-ssusseq* = allem. *-heit*, *-lik* = allem. *-ig.* Les thèmes de cette seconde classe ne sont jamais employés que suffixés à un thème qui les complète, c'est pourquoi on les a nommés thèmes-affixes (anhangstämme) par opposition à ceux de la première classe qui ont reçu la dénomination de thèmes primitifs (urstämme). De l'union de thèmes des deux classes proviennent les thèmes composés ou dérivés (zusammengesetzte oder abgeleitete). Ex.: *igdlor-ssuaq,* une grande maison, *aju-ngâq,* très mauvais, *miki-ssuseq,* petitesse, *au-lik,* sanglant. Il arrive très souvent que le nombre des thèmes-affixes s'élève à 2, 3 et plus. Ex.: *igdlor-ssua-lik,* en allem. „grosshausig“, *miki-ngâr-ssuseq,* en allem. „sehrkleinheit“. Dans les mots de cette sorte, le dernier affixe est complété par le pénultième et ainsi de suite, mais l'ensemble des thèmes suffixés ne peut être complété que par un thème primitif, ce qui revient à dire que tout thème ainsi formé commence nécessairement par un thème primitif.

Les thèmes-affixes diffèrent essentiellement des affixes allemands *-sam*, *-heit*, *-lich*, *-niss* &c, 1° en ce que, selon toute apparence, ils n'ont point été primitivement, comme ceux-ci, des mots employés isolément; 2° par leur nombre beaucoup plus considérable; car presque toutes les idées qui ne subsistent point par elles-mêmes — et aussi tous nos verbes auxiliaires: werden, können, sollen, &c. plusieurs de nos adjectifs et plusieurs de nos adverbes — sont exprimés par ces affixes; 3⁰ par leur mobilité en effet, au lieu que les affixes allemands, d'ailleurs peu nombreux, sont rivés à certains mots seulement, les affixes groenlandais peuvent à volonté être adaptés ou mis de côté suivant qu'ils sont nécessaires ou inutiles à l'expression de la pensée“.

Que les thèmes de la seconde classe aient été primitivement des suffixes ou des mots indépendants, toujours est-il que le groenlandais forme ses mots complexes en agglutinant des suffixes à un thème indépendant, ce qui constitue le procédé de la dérivation en usage dans toutes les langues polysyllabiques — et non pas en agglutinant ensemble des thèmes indépendants avec apocope et ellipse, ce qui constitue le procédé de la composition emboîtante ou polysynthétisme.

Soit par exemple le mot *qasuersarfigssarsingitdluinarnarpoq,* qui est formé d'un thème independant et de huit thèmes-affixes. Thème indépendant: *qasu-v-oq,* il est fatigué. Thèmes-affixes:

1⁰ *-er*, „enlever, priver de“. Ex.: *ameq,* peau, *ame-er-p-â,* il lui enlève la peau, *qasu-er-p-â,* il lui enlève la fatigue.

2⁰ *-sar* ou *-sa* „faire“. Ex.: *iluar-p-oq*, il est droit, *iluar-sar-p-â,* il le fait droit.

Quasu-er-sar-p-â, il fait que la fatigue lui est enlevée.

3⁰ *-fik* ou *-fi,* „le lieu où“. Ex.: *inar-p-oq,* il doit, *inar-fi-a,* son lit.

Qasu-er-sar-fik, le lieu où il fait que la fatigue lui est enlevée, *qasu-er-sar-fi-a,* le lieu où il fait que sa fatigue lui est enlevée.

4⁰ *-gssaq* ou *-gssar*, „de quoi quelque chose doit être fait. Ex.: *umiaq* canot, *umia-gssaq,* de quoi un canot doit être fait.

Qasu-er-sar-fi-gssaq, de quoi faire un lieu où la fatigue doit lui être enlevée.

5⁰ *-si,* „atteindre, obtenir“. Ex.: *nuna,* terre, *nuna-si-v-oq,* il atteint la terre.

Qasu-er-sar-fi-gssar-si-r-aq, il a atteint de quoi faire un lieu où la fatigue doit être enlevée.

6⁰ *-ngit*, thème adverbial négatif.

Qasu-er-sar-fi-gssar-si-ngi-l-aq, il n'a pas atteint &c.

7⁰ *-dluinar* „totalement", thème adverbial.

8⁰ *-nar,* thème servant à former les verbes impersonnels, lesquels se conjuguent intransitivement : *qasu-er-sar-fi-gssar-si-ngit-dluinar-nar-p-oq,* on n'a pas du tout trouvé de quoi faire un lieu où la fatigue soit enlevée, on n'a pas du tout trouvé un lieu de repos, on n'a pu d'aucune manière se reposer. Ce long mot n'est autre chose qu'un verbe impersonnel négatif.

Par ce procédé de *dérivation à l'infini*, le groenlandais forme des mots aussi complexes et aussi longs qu'aucun de ceux que les langues algonquines peuvent former par le procédé de la composition emboîtante. Mais, la dérivation à l'infini n'est que l'exagération d'un procédé commun à toutes les langues polysyllabiques. Ma conclusion sera donc que l'esquimau n'est point un idiome polysynthétique, et qu'il se différencie des langues américaines comme aussi des langues ouralo-altaïques, précisément par l'exagération du procédé dérivatif.

En somme, l'esquimau ne peut être rattaché grammaticalement à ce que l'on appelle le système américain, non seulement parce qu'il n'y a pas en réalité de système grammatical commun aux langues du nouveau monde, mais encore parce que, pris dans son ensemble, il paraît constituer, comme le basque, un système particulier et original, autrement dit une famille irréductible.

Après avoir présenté l'analyse et la conclusion de ce travail, M. Adam déclare qu'il n'entend tirer aucune conclusion anthropologique de l'isolement de la langue esquimaude, et à ce sujet il insiste sur l'indépendance de la science du langage.

M. *Bamps:* M. Adam vient de déclarer qu'il est indispensable d'isoler la linguistique de l'ethnographie et de l'anthropologie. Je crois utile de lui demander de vouloir préciser sa pensée. Si, par l'isolement dans lequel il veut maintenir les études linguistiques vis à vis des sciences ethnographiques et anthropologiques, il a entendu dire qu'il n'existe point de corrélation absolue et nécessaire entre les langues et les races, entre les affinités linguistiques et les similitudes anthropologiques, personne ne le contredira. Les progrès des sciences dont s'occupe le Congrès des Américanistes ont, en effet, démontré qu'il n'y a nulle relation directe entre les modifications subies par la langue et les évolutions ethnographiques. Mais si, au contraire, M. Adam a voulu proscrire *a priori* les rapports qui peuvent se rencontrer entre l'expansion et les migrations des peuples et les transformations et l'extension des langues, il y a lieu, je crois, de combattre sa manière de voir. Les origines et le transformisme possible du langage sont évidemment indépendants des origines, de la parenté et des fluctuations des races humaines; mais la diversité de ces origines pas plus que la multiplicité des langues et des évolutions successives des peuples ne sont réfractaires les unes aux autres. En conséquence, il n'est pas plus permis de négliger les points de contact que peuvent offrir l'ethnographie et l'anthropologie d'une part, et la linguistique de l'autre, qu'il n'est permis de subordonner l'étude des langues aux progrès des sciences ethnographiques et anthropologiques. Car ce serait une grave erreur de ne tenir aucun compte des résultats acquis par ces dernières sciences, surtout quand ces résultats sont de nature à corroborer ou à élucider les rapports existant parfois tout naturellement entre elles et la linguistique. Sous ce point de vue, il importe donc que les diverses études américanistes soient considérées comme auxiliaires les unes des autres: isoler notamment la linguistique de l'ethnographie et de l'anthropologie, serait priver à tort ces études du précieux concours qu'elles doivent, dans certaines circonstances, se prêter mutuellement.

M. *Lucien Adàm:* M. Bamps me demande de préciser ma pensée. Je réponds à cette question que la linguistique et l'anthropologie sont deux sciences absolument indépendantes l'une de l'autre, et que je n'ai pas comme linguiste à me préoccuper des conclusions auxquelles peut conduire l'étude anthropologique des Esquimaux. Qu'ils appartiennent à la race jaune ou à la race rouge, je constate que leur langue ne peut être classée ni parmi les langues ouralo-altaïques, ni parmi celles des langues américaines qui sont caractérisées par le polysynthétisme.

On m'objectera peut-être que la linguistique n'est qu'une branche de l'anthropologie. Je sais que telle est en effet la manière de voir de plusieurs de mes compatriotes et amis, notamment de M. Vinson, dont je regrette l'absence. Mais je suis de ceux qui considèrent la science du langage comme étant tout ensemble une science naturelle et une science historique; et c'est précisément à raison de ce dernier caractère que ses conclusions échappent au contrôle de l'anthropologie proprement dite. Que les différentes races humaines proviennent d'une même paire ou de plusieurs, que le monogénisme auquel se rallient les darwiniens soit la vérité, ou que le polygénisme aujourd'hui en discrédit doive reprendre le dessus, la linguistique n'en aboutira pas moins à la multiplicité des centres de formation du langage articulé, et sur ce terrain qui est son domaine exclusif, elle sera inattaquable. Je m'empresse d'ajouter, ce qui d'ailleurs va de soi, qu'à son tour la linguistique est tenue de respecter l'indépendance de l'anthropologie et que notamment ses conclusions ne sauraient prêter aucun appui à l'hypothèse polygéniste. Il y a, par exemple, une famille linguistique aryenne, mais il n'y a pas anthropologiquement parlant de race aryenne. Quant à l'ethnographie proprement dite, il y a certainement entre elle et la linguistique des liens très étroits, les langues ayant été originairement des produits ethniques; mais dans l'état actuel, les questions peuvent être étrangères aux questions ethniques; la prudence commande donc de les traiter séparément.

M. *de la Rada*, présentant au Congrès la traduction en espagnol de l'ouvrage de M. Leon de Rosny sur *le déchiffrement des inscriptions mayas*, fait le discours suivant:

Messieurs!

Je me suis permis de demander aujourd'hui la parole pour présenter au Congrès terminé la traduction que j'ai faite et annotée de l'ouvrage si remarquable de Mr. de Rosny sur l'interprétation des caractères hiératiques du Yucatan. J'avais déjà présenté les premières feuilles de cette traduction dans la session antérieure du Congrès, mais des causes étrangères à ma volonté m'ont jusqu'à ce moment empêché de la terminer. Le livre n'est pas relié, parce que le temps m'a manqué pour faire imprimer le prologue que j'ai écrit et le premier appendice dont j'ai augmenté ma traduction. Cet appendice renferme le manuscrit de Diego de Landa. directement pris sur l'original que nous conservons dans notre Académie Royale d'Histoire, soigneusement purgé des erreurs transcendantes qui accompagnent la publication qu'en fit M. Brasseur de Bourbourg. Peu de jours après mon retour dans ma patrie, l'on terminera, deo juvante, l'impression de cet appendice et du prologue et j'enverrai l'un et l'autre au Secrétaire Général pour compléter cet ouvrage.

En échange, je présente l'appendice II, qui contient un document très important, inédit jusqu'à ce jour. Ce document nous démontre comment les Espagnols employèrent, pendant les jours de la conquête, l'écriture figurative, en même temps qu'ils reproduisaient en caractères espagnols la langue du pays. Par ce moyen, ils formèrent une espèce de langue amalgamée qui leur permit de se faire entendre peu à peu des Indiens et d'établir à la longue la fusion des deux races par le moyen de la fusion de la langue et de l'écriture; ce qui démontre, contre l'avis général de ceux qui calomnient les Espagnols, qu'ils ne furent pas seulement là-bas les apôtres d'une conquête destructive, mais qu'ils employèrent des moyens profondément civilisateurs.

J'ai été encouragé à entreprendre la difficile traduction de l'ouvrage de Mr. de Rosny, par le désir de populariser dans ma patrie les éléments nécessaires à l'interprétation katunique par l'unique moyen rationnel et certain qui puisse nous conduire au but désiré. Vouloir traduire immédiatement ces caractères, en les considérant comme les *rebus* de nos jours, c'est s'écarter de tout procédé scientifique et s'exposer à tomber dans les erreurs de Mr. Brasseur et ses imitateurs. Pour interpréter une écriture inconnue, il faut d'abord découvrir le système suivi dans l'écriture même, et ensuite la langue qu'elle contient. Avant tout, il s'agit de savoir s'il y a dans l'écriture inconnue de l'idéographisme, du symbolisme ou du phonétisme, et tant qu'on ne possède des idées certaines sur ce point, on ne peut faire un pas en avant. C'est là le grand service qu'a rendu le manuscrit de Landa, en nous présentant les caractères phonétiques des anciens Mayas et en nous enseignant la manière de les employer: ce manuscrit nous avertit aussi qu'ils possédaient des caractères figuratifs et idéographiques.

Il y a un passage dans Landa, sur lequel les savants qui se sont occupés de son alphabet n'ont pas porté leur attention. Ce passage démontre en très peu de mots les trois éléments qui composaient leur écriture. Voici les paroles du zélé missionnaire espagnol: *„Ce peuple (les habitants du Yucatan) employait aussi certains caractères ou lettres pour écrire leurs choses antiques et leurs sciences et par leur moyen et celui de figures et de quelques signes dans les figures, ils comprenaient leurs affaires, les faisaient comprendre et les enseignaient.“* Nous voyons donc qu'ils avaient des caractères figurés, figuratifs *(et des figures)*, des caractères idéographiques *(et quelques signes dans les figures)* et des *caractères phonétiques (certains caractères ou lettres).* On ne peut donner plus de clarté dans l'énonciation du système d'écriture des anciens Yucatèques. Il était donc composé des mêmes éléments que l'écriture égyptienne, et tout le secret consiste à comprendre la manière dont il combinait ces trois éléments. Si l'on fixe son attention sur ce passage du manuscrit de Landa, on voit disparaître la surprise qui se manifeste chez Mr. de Rosny lui-même, de ne pas trouver dans les codices yucatèques que nous possédons des mots qui ne puissent se lire que phonétiquement, ou pour mieux dire alphabétiquement, parce que dans la combinaison des trois éléments de leur écriture il existe un tel mystère, que par malheur nous n'avons pas encore pu le pénétrer complètement. Peut-être l'application du phonétisme ou alphabétisme pur n'avait-elle lieu que pour les idées abstraites, qui par conséquent ne peuvent être rendues facilement par le moyen de signes figuratifs directs, ni même conventionnels ou idéographiques. Ainsi nous voyons que l'exemple phonétique, cité par Landa, et écrit en caractères phonétiques:

ma iù ka ti,

exprime une idée qu'il n'aurait pas été facile de représenter d'une autre manière, l'idée de négation, puisqu'elle équivaut à dire „Je ne veux pas“. Par contre, pour l'expression de mots qui représentaient des idées directes, ils devaient probablement employer des signes figuratifs aussi directs ou modifiés par *quelques signes* dans l'écriture. Dans le manuscrit aztèque que je présente, les mots qui sont exprimés en hiéroglyphes sont ceux qui représentent directement le nom du lieu *Talampa* (bras), le temple, le nombre de personnes qui en avaient soin, les chanteurs, les adresses principales, les autorités et les chefs; mais pour les autres idées on emploie les caractères alphabétiques espagnols, quoique dans la langue aztèque du pays, soit que les Mexicains ne connussent pas l'alphabétisme, comme cela parait prouvé, soit que les Espagnols voulussent substituer peu à peu leur écriture à l'écriture indigène.

Ces remarques ne sont que des indications qui pourront peut-être se trouver confirmées par des découvertes postérieures; mais ce qui ne peut être mis en doute, selon le témoignage du P. Landa, c'est que leur écriture se composait des trois éléments indiqués, le figuratif, l'idéographique et le phonétique. Voilà pourquoi, à mon avis, on se trompe si l'on veut traduire ces trois manuscrits rares du Yucatan que nous possédons en les interprétant soit comme de simples *rebus*, soit comme écriture figurative ou tout au plus comme écriture idéographique, de même qu'en voulant y chercher seulement des mots écrits avec les signes de l'alphabet de Landa.

L'interprétation de l'écriture du Yucatan ne peut s'obtenir que par la voie entreprise avec grand succès par Mr. de Rosny, dans l'important ouvrage que j'ai eu le bonheur de traduire dans la belle langue castillane. Il faut planter des jalons à chaque tronçon que l'on doit ouvrir, et ensuite recourir à petits pas ce même chemin pour arriver au but que l'on veut atteindre. — le but important de la traduction que l'on désire obtenir Mr. de Rosny, avec la sûreté d'un vrai savant, à établi les premiers fondements de cet objet qui doit être un édifice très-glorieux, et nous sommes sûr qu'il le couronnera; et quand même la Providence ne lui accorderait pas un si grand bonheur, il aura toujours la gloire d'avoir tracé à ces études l'unique sentier qu'elles peuvent parcourir. Il est vrai que le chemin qu'il a entrepris ne satisfait pas pour le moment la curiosité, mais il satisfait la critique scientifique, et c'est là le côté sérieux, juste et vrai. Se vanter de traduire à priori, sans plan préconçu, sans pénétrer dans l'étude de la nature constitutive de l'écriture que l'on veut interpréter, est chose facile, mais cela ne conduit à rien qu'à faire perdre le prestige de la science et à éloigner la vérité.

Dans la session antérieure, j'ai dit que pour l'interprétation, objet de nos désirs, le manuscrit de Landa était d'une extrême importance, et je continue à le soutenir contre l'avis contraire de Mr. de Rosny lui-même. Il importe peu que dans les manuscrits du Yucatan que nous possédons on n'ait pu lire un seul mot en appliquant l'alphabet que nous a donné le célèbre missionaire; mais l'affaire est qu'on n'a pas tenu compte de ce qu'il ne dit pas que les Mayas ne se bornaient pas seulement à écrire, mais qu'ils employaient aussi comme nous l'avons déjà dit, l'élément *figuratif* et *idéographique (figures et quelques signes dans celles-ci)*, ainsi qu'on peut le voir par l'examen des manuscrits katuniens que nous possédons. La clef qui nous manque, c'est la manière de combiner ces éléments; à savoir si elle obéissait à des règles constantes ou si elle avait lieu *ad libitum* selon le cas spécial; et le manque de données sur cet objet est la cause de notre retard à obtenir aussi vite que nous le désirerions des résultats pratiques dans l'interprétation. Landa nous donne l'alphabet et le mécanisme d'une combinaison pour écrire les mots alphabétiquement. Il a oublié de nous dire comment on combinait cet élément avec les éléments figuratifs et idéographiques, ou avec celui des *figures et quelques signes en elles*, mais nous sommes sûrs que le chemin scientifique suivi par Rosny nous conduira à cette découverte.

Ce qu'on ne peut soutenir un seul instant, c'est que cet alphabet ne soit pas celui des Mayas, mais un autre imaginé par les missionnaires pour se mettre en relation avec les Indiens, et qu'ils l'aient tiré de leurs anciens hiéroglyphes. A une assertion si gratuite, on oppose d'une manière concluante le texte même du manuscrit, quand il dit que *ces peuples employaient aussi certains caractères ou lettres qui leur servaient pour écrire dans leurs livres leurs choses antiques et leurs sciences*, car s'ils les employaient déjà à l'arrivée des missionnaires, ceux-ci ne pouvaient pas les avoir inventés. En outre, dans un autre passage sur lequel se sont à peine fixés ceux qui se sont occupés de cet important manuscrit, Landa dit en parlant des travaux fort importants et civilisateurs des pères missionnaires, „qu'ils apprirent à *lire* et à *écrire* dans la langue des Indiens, laquelle fut réduite en art, et s'étudiait comme le latin, et qu'on découvrit qu'ils n'employaient pas six de nos lettres qui sont D. F. G. Q. R. S., dont ils n'avaient aucun besoin, mais qu'on doit en doubler d'autres pour comprendre les différentes significations de quelques paroles; en effet *Pa* signifie ouvrir, et *PPa*, en serrant beaucoup les lèvres, signifie briser, et *Tan* est chaux ou cendre, et *Tan*, prononcé à haute voix entre la langue et les dents élevées, signifie mot ou parler, et ainsi dans d'autres dictions, et puisque *pour ces choses ils avaient différents caractères, il fut inutile d'inventer de nouvelles figures de lettres*". Nous croyons qu'après une déclaration si concluante, il ne peut y avoir personne qui soutienne que l'alphabet de Landa ait été arrangé par les missionnaires, mais qu'il est bien celui qu'employaient les Mayas dans leurs documents écrits.

J'abuse peut-être de votre bienveillance, mais avant de conclure, je désire communiquer au Congrès une agréable nouvelle, que j'ai également consignée dans les notes d'introduction. Quand je sauvai pour mon cher Musée le manuscrit qu'on est arrivé à appeler Cortesianus, je croyais qu'il n'était qu'une continuation du Codex de Tro (Troannien), et l'examen minutieux que fit de l'un et de l'autre Mr. de Rosny, ainsi que moi-même pour mon compte, nous démontra d'une manière indubitable, qu'ils n'en formaient qu'un seul, et que dans une époque peut-être pas très éloignée, il avait été divisé en deux par quelqu'un de ses possesseurs antérieurs. Ayant été réunis, ils forment le codex le plus grand et le plus complet qui existe des anciens Mayas, et, sous peu, il pourra être étudié dans cet état par les amateurs de ces importantes études. Le musée que je représente est parvenu en effet à obtenir de Mr. Luis de Tro la cession du célèbre manuscrit qui doit son nom au savant père du cédant, afin de réunir ce qui n'aurait jamais du être séparé, et qui par cette réunion permet de déchiffrer des pages qui ne l'étaient pas auparavant. A cet important résultat ajoutons la possibilité de découvrir dans ces codices qui n'en forment qu'un seul, la relation du grand Cycle du Yucatan, et de confirmer ainsi les données que nous fournit sur ce point intéressant le manuscrit de Paris.

Mais en arrivant à ce point de ma communication, je remarque que j'ai fatigué outre mesure votre attention par ces indications; et je vais terminer, puisque j'ai la parole, par une remarque d'un caractère différent de celles que j'ai exposées, mais que je ne crois pas devoir passer sous silence. Les savants Américanistes qui m'écoutent l'ont peut-être faite avant moi, mais je ne crois pas que ce soit une raison pour l'omettre. Le héros légendaire et presque divinisé des traditions germaniques et scandinaves, Odin, est aussi appelé *Votan* par quelques auteurs, et Votan est le nom d'un personnage mythique divinisé du Yucatan, qui réunit dans sa personne les qualités de souverain, de législateur, d'instituteur et de prêtre; Votan et Kukulcan, avec lequel il s'identifie aussi, présentent les mêmes caractères physiques; couleur blanche, barbe abondante, habits longs; et ils disparaissent mystérieusement sans que personne n'ait jamais rien plus su d'eux. Selon Cogolludo, le départ de Kukulcan ne dépasserait pas le douzième siècle, et selon Herrera, il précéderait seulement de 560 ans l'arrivée des Espagnols, et c'est précisement au XI^e et au XII^e siècles que se rapportent les découvertes faites en Amérique par les Scandinaves. Ce sont des coïncidences et rien que des coïncidences, mais il est bon de les noter, en cas que de nouvelles découvertes vinssent à les confirmer, ou que la critique sagace des vrais savants approfondisse ces problèmes, qu'il est à peine permis d'entrevoir à celui qui de loin peut admirer le beau temple de la science, où vous tous pénétrez comme ses dignes initiés et prêtres.

M. *Lucien Adam:* Je n'ai à présenter que deux courtes observations.

D'accord en cela avec un Américain dont le nom m'échappe, je pense qu'il y aurait avantage à commencer le travail du déchiffrement par les inscriptions gravées sur la pierre et dans le stuc, parce que les signes y sont plus nets et mieux formés que dans les manuscrits.

En second lieu, je recommanderai aux personnes qui seraient disposées à entreprendre l'examen des inscriptions du Yucatan et de l'état de Chiapas, d'étudier le maya ancien dont M. Gatschett m'a informé qu'il existe un dictionnaire manuscrit très-complet dans la bibliothèque de la ville de Providence, aux États-Unis. A ce sujet, je proposerai au Congrès d'émettre le voeu que l'Institut Smithsonnien veuille bien rendre à la Science le grand service de publier cet important dictionnaire, qui fera connaître le maya du XVI^{ème} siècle.

On ne peut se fier au vocabulaire maya-français de l'abbé Brasseur qui prête trop souvent aux mots mayas des significations en rapport avec les vues qui lui sont personnelles.

M. *de la Rada:* Je prie aussi le Congrès de vouloir bien s'associer à cette résolution. Sans posséder le vocabulaire de la langue maya, il est impossible de connaître cette langue, mais si l'on veut atteindre ce but, je crois que tous les savants qui travaillent avec peine à arriver à un résultat concernant le déchiffrement des inscriptions maya, accueilleront cette résolution avec grand plaisir. Je prie donc le Congrès de se joindre à M. Lucien Adam et de prendre l'initiative, afin d'obtenir la publication dudit vocabulaire de la langue maya.

M. *Vinson* donne la communication suivante sur la langue *timucua:*

J'avais espéré pouvoir présenter au Congrès un nouveau volume de la Collection linguistique américaine entreprise par la librairie Maisonneuve et C^{ie} à Paris; mais ce volume, auquel nous travaillons depuis plus d'un an déja, M. Adam et moi, n'a pu être terminé encore. Il s'agit de la réimpression d'un livre infiniment rare, la grammaire de la langue timucua du père Pareja.

Le père Francisco Pareja, originaire d'Auñon, village de l'archevêché de Tolède, appartenait à l'ordre des Augustins. Il fut envoyé dans la Floride où il résida pendant de longues années; en 1612, il déclarait avoir déjà passé plus de seize ans à écrire ses nombreux ouvrages. De tous ces ouvrages, le plus intéressant pour nous est sa grammaire. On savait depuis longtemps que Pareja avait composé une grammaire timucua, sous le nom ordinaire d'arte, mais on ne connaissait aucun exemplaire de ce livre; il était avidement recherché tant en Espagne qu'en

Amérique, lorsqu'il y a un peu plus de deux ans un exemplaire a été trouvé à Madrid. La librairie Maisonneuve s'est empressée d'en faire l'acquisition et nous a confié le soin d'en diriger et d'en surveiller la réimpression. M. Adam a eu la patience de copier lui-même, de sa propre main, tout ce volume, je me suis chargé de la révision de sa copie et de la lecture des épreuves: je me propose de mettre en tête de la réimpression une notice scientifique de la langue *timucua*.

Le précieux volume trouvé à Madrid est fort remarquable. Il comprend 153 feuillets, mesurant 153 millimètres sur 92, dont les 79 premiers sont imprimés et le reste manuscrit. Le premier feuillet contient le titre qui est ainsi conçu: „ARTE y pronunciacion en | LENGVA TIMVQVANA, Y castellana. | COMPUESTO Y DE NVE*vo sacado á luz, por el Padre Fray Francisco | Pareja, Diffinidor,* y *Padre perpetuo de la Pro- | uincia de Santa Elena de la Florida, Religioso | de la Orden de nuestro Seraphico Padre S. | Francisco:* y *natural de la Villa de Au- |* ñ*on, del Arçobispado de Toledo. |* (Écusson). Impresso Con liencia en Mexico. | *En la Emprenta de Ioan Ruyz. Año* 1614". Suivent un prologue au lecteur, trois *advertencias*, et une note sur l'accent et la prononciation; la grammaire proprement dite ne commence que vers le bas du feuillet 11 verso. Le texte imprimé s'arrête au milieu de la conjugaison du verbe „être"; le manuscrit continue et complète le texte imprimé. Il n'y a dans le volume ni l'approbation des supérieurs, ni la licence ecclésiastique, ni la censure, ni la taxe. Tout nous porte à supposer que c'est simplement un exemplaire pour ainsi dire d'épreuves, que l'impression a été interrompue par la mort de l'auteur, que le manuscrit terminal est celui de Pareja même et que par conséquent les annotations qu'on remarque dans la partie imprimée sont de lui. Cette hypothèse est confirmée par la note suivante écrite sur un feuillet isolé, qui paraît avoir été ajouté au volume il y a longtemps déjà: „de este libro solo se imprimió hasta la pag. 79; el resto es original del autor segun el p. Aix". Dans tout le cours de l'ouvrage on trouve des annotations de deux ou trois mains, celles probablement des divers possesseurs du livre.

Les ouvrages du père Pareja, qui se composent, outre sa grammaire, de *catéchismes*, de *confessionarios*, etc., offrent cet intérêt qu'ils sont à peu près les seuls documents de la langue timucua, aujourd'hui entièrement disparue, qui soient parvenus jusqu'à nous. On ne possède, depuis, qu'une adresse au roi d'Espagne datée de 1688 et signée par les principaux Caciques du pays pour demander le maintien du gouverneur en fonctions. Les premières indications que nous trouvions sur cette langue sont fournies par Laudonnière (1579). Il cite un grand nombre de noms topographiques et de noms de chefs, donne quelques mots usuels et rapporte même quelques petites phrases. Tout cela est parfaitement intelligible. Laudonnière dit par exemple que les indigènes accueillaient les marins français aux cris de: *antipola! antipola!* ou *antipola bonassou* que nous devons traduire: „nous sommes frères! nous sommes frères! et nous sommes frères! comment venez-vous?“.

La langue *timucua*, *timucuane* ou *atimoke*, car nous ne sommes pas encore exactement fixés sur la forme authentique de son nom; la langue *timucua* n'était parlée que dans une partie de la Floride. Là, comme ailleurs, la conquête espagnole et la conversion des indigènes au christianisme ont produit un effet désastreux. Il ne reste plus rien de l'idiome national. Nous sommes par conséquent forcés de l'étudier dans les documents écrits, d'autant plus défectueux qu'ils n'ont pas été inspirés par une pensée scientifique. Les textes de Pareja sont loin d'être aussi intéressants que des textes spontanés et originaux; ce sont des traductions plus ou moins approximatives, les sujets sont généralement abstraits et métaphysiques et aussi peu que possible adaptés à l'état d'esprit des indigènes. Malheureusement, nous ne pouvons recourir à l'observation directe, la seule certaine, la seule qui puisse fournir des résultats absolument incontestables.

Néanmoins la méthode scientifique peut tirer un parti utile des documents écrits les plus insuffisants. Avant M. Adam et moi, M. S. Albert Gatchett du bureau d'Ethnologie de Washington, avait beaucoup étudié le timucua; il a publié sur cette langue intéressante quatre ou cinq brochures des plus remarquables en allemand et en anglais.

L'idiome dont il s'agit n'était point apparenté à ceux qui l'avoisinaient; son vocabulaire paraît avoir été tout spécial. Il appartenait comme eux d'ailleurs à la grande catégorie morphologique des langues agglutinantes. Il s'y classerait aux premiers rangs, car la distinction du nom et du verbe y est fort incertaine en ce sens que, comme dans les langues dravidiennes, le verbe ou le nom peuvent indifférement se conjuguer ou se décliner. Comme dans les idiomes ougro-finnois, américains, etc. la conjugaison, très simple au point de vue modal et temporel, y développe un grand nombre de formes vocales, personnelles ou accidentelles; le timucua est essentiellement incorporant.

Le *polysynthétisme*, ou, pour employer une meilleure expression: la *composition syncopée* y joue naturellement un grand rôle. Je remarque à ce propos certains composés qui me rapellent le basque: dans ce dernier idiome, beaucoup de mots suffixés à d'autres en composition perdent leur voyelle initiale, de sorte que le prétendu polysynthétisme se réduit souvent à des phénomènes phonétiques ordinaires. Il en est de même en timucua où „larme, pleur" se dit par exemple *ukubine*, de *uku*, „voir" et *ibine* „eau": reste à savoir si le radical de *ibine* est en *b* ou en *ib*. Il existait plusieurs dialectes timucuas, ce qui ne saurait nous étonner, puisque nous constatons journellement l'extrême variabilité régionale des idiomes parlés, même dans les pays où une langue littéraire générale exerce sa puissante influence.

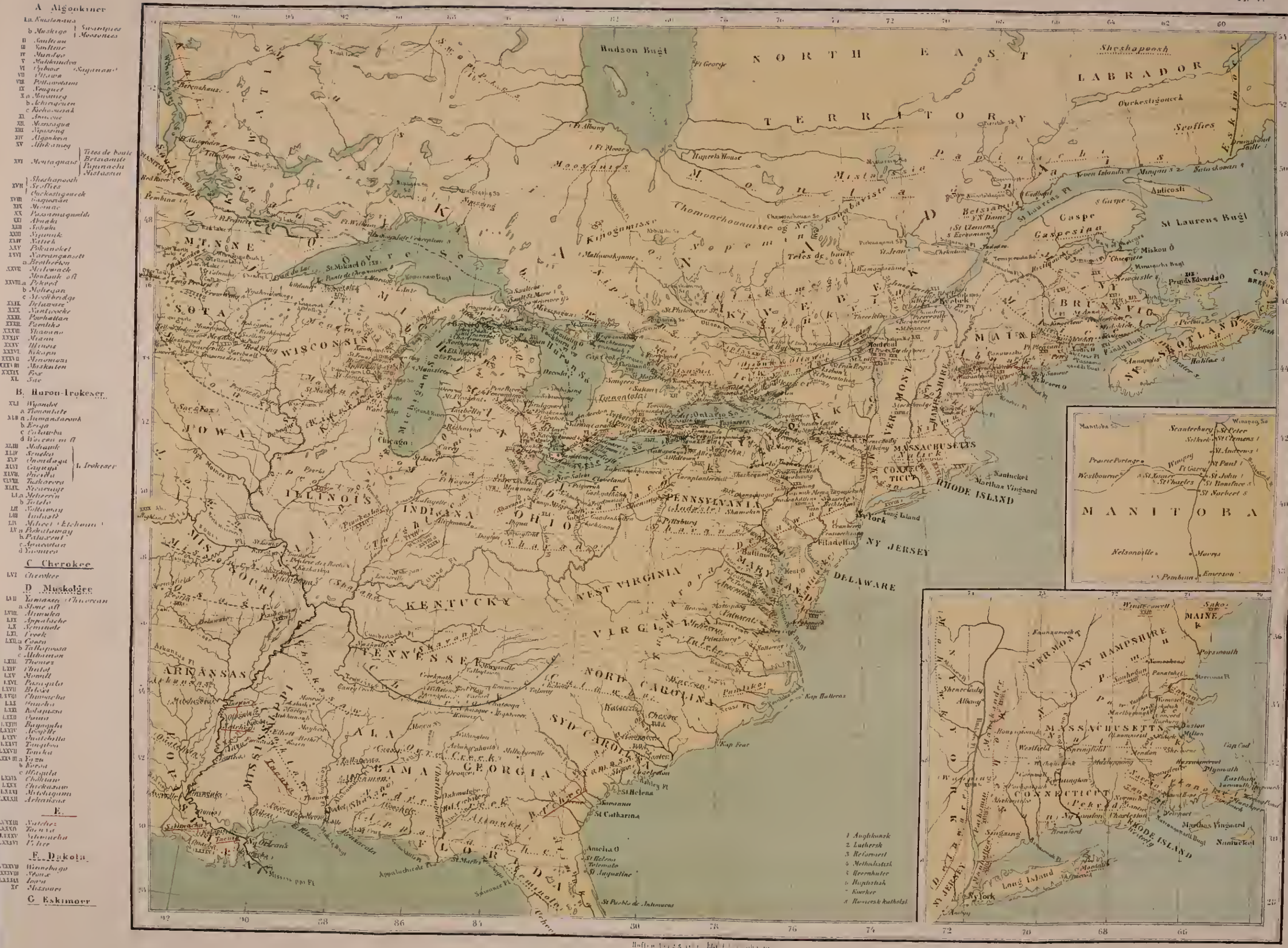
La grammaire du P. Pareja est du reste aussi mal faite que possible; il n'est pas aisé de s'y reconnaître. On peut lui reprocher tous les défauts ordinaires aux livres de cette espèce, composés à une époque où la linguistique n'existait pas, et par des gens qui ne pensaient qu'à faciliter la conversion des „gentils". Ce livre est néanmoins, ainsi que je le disais en commençant, très-précieux pour nous. Mais j'ai suffissamment traité ce sujet au Congrès de Madrid. Je crois que nous rendrons un grand service à la science en réimprimant l'oeuvre informe de Pareja.

M. *Blomme:* J'ai l'honneur de présenter au Congrès le manuscrit originel d'une grammaire élémentaire de la langue Kiché. Le manuscrit a été trouvé, il y a environ deux ans, dans la maison municipale d'un bourg du Guatemala. Datée de Santa Clara le 6 décembre 1842 et écrite en espagnol, cette oeuvre inédite se compose de 27 pages petit in-f°. Elle est signée *L'Aleman* ou peut-être *Alemar,* car la lecture de la signature est douteuse. Quoi qu'il en soit de l'orthographe qu'il faut adopter, je n'ai du reste pu trouver aucun renseignement concernant cet auteur que je crois tout à fait inconnu. Nos savants collègues M. M. Adam et Vinson m'ont encouragé à vous soumettre mon manuscrit. Les éléments pour l'étude de la langue kichée sont très peu nombreux et à ce titre, je crois que cette nouvelle contribution à la linguistique américaine sera reçue avec quelque faveur.

M. *Vahl* dépose sur le bureau une carte ethnographique de l'Amérique du Nord, qu'il a élaborée pour la société danoise de la mission (Pl. V.), et prononce le discours suivant.

The map which I have the honor, on behalf of the Danish Missionary Society to present to the Congress, belongs to a missionary atlas, containing 20 maps, accompanied by letterpress of about 800 pages, which is being published by the Society. Being a missionary map, only the towns which have been or are missionary stations or centres for missionary work, have been noted down.

As to the ethnographical classification, I fully agree with the remarks of Mr. Adam yesterday on the extreme difficulty of classifying some of the different people. I have tried to do it as accurately as possible. If the traditions of the Lenni Lenape are true, they have come from the country beyond the Mississippi some centuries before the Columbian age, they vanquished the Alligewis, wandered eastwards, reached the ocean and sent branches northwards along the sea. In the 16th century the Chippeways and Ottawas were found in Canada, in the beginning of the next century they were driven westwards by the Iroquois, and now they became neighbours of other Algonkin people, who had remained there, when the others went eastwards. I therefore have begun the enumeration of the Algonkin people with the Chippewayan offshoots, the Knistinaux, whose western offshoots


A Algonkiner
Ia Knistenaux
b Muskego | Swampies | Mooseotees
II Saulteaux
III Sauteux
IV Mandan
V Mahikandua
VI Ojibwe (Saginaw)
VII Ottawa
VIII Pottawatami
IX Nequet
X a Menomeg
b Achiguan
c Kichumenak
XI Ammone
XII Massagua
XIII Nipissing
XIV Algonkein
XV Mikamey
XVI Montagnais | Têtes de boule | Betsiamits | Papinachu | Mistassin
XVII | Sheshapoosh | Scoffies | Ouckestigoueck
XVIII Gaspesian
XIX Micmac
XX Passamaquoddi
XXI Abnaki
XXII Sokoki
XXIII Nipmuk
XXIV Natick
XXV Pokanoket
XXVI Narragansett
a Brotherton
XXVII Metowack
Montauk oft
XXVIII a Pekwod
b Mohegan
c Stockbridge
XXIX Delaware
XXX Nanticoke
XXXI Powhattan
XXXII Pamliko
XXXIII Shawano
XXXIV Miami
XXXV Illinois
XXXVI Kikapoo
XXXVII Menomoni
XXXVIII Muskouten
XXXIX Fox
XL Sac
B. Huron-Irokeser
XLI Wyandot
a Tionontate
XLII a Attiwandaronk
b Erie
c Catawba
d Huron m. fl.
XLIII Mohawk
XLIV Seneka
XLV Onondaga
XLVI Cayuga
XLVII Oneida
XLVIII Tuskarora
XLIX Nottoway
LI a Meherrin
b Totelo
LII Nottoway
LIII Tutelo
LIV Mohegan (Etchemin)
LV a Pischataway
b Patuxent
c Annacostan
d Yoamaco
C Cherokee
LVI Cherokee
D Muskokee
LVII Yamassee (Chicorean)
a Stone a.fl.
LVIII Alimuhkea
LIX Appalache
LX Seminole
LXI Creek
LXII a Coosa
b Tallapoosa
c Alabamian
LXIII Thomez
LXIV Chatot
LXV Mobilé
LXVI Pascagula
LXVII Biloxi
LXVIII Chiwascha
LXIX Houma
LXX Colapissa
LXXI Ouma
LXXII Bayagula
LXXIV Acolapissa
LXXV Ouatchitta
LXXVI Taensa
LXXVII Tonika
LXXVIII a Yazoo
b Koroa
c Ofogoula
LXXIX Choktaw
LXXX Chickasaw
LXXXI Mitchigamia
LXXXII Arkansas
E.
LXXXIII Natchez
LXXXIV Taensa
LXXXV Adaes
LXXXVI Utice
F. Dakota
LXXXVII Winnebago
LXXXVIII Sioux
LXXXIX Iowa
XC Missouri
G Eskimoer
Hudson Bugt
NORTH EAST TERRITORY
LABRADOR
Sheshapoosh
Scoffies
Ourkestigoueck
Moosonies
Mistassin
Papinachois
Betsiamits
Montagnais
Kinogumissee
Anticosti
St Laurens Bugt
Gaspe
Gaspesia
Miskou Ö
Prinds Edwards Ö
Cap Breton
NY BRUNSVIG
NY SKOTLAND
Halifax
MAINE
VERMONT
NY HAMPSHIRE
MASSACHUSETTS
CONNECTICUT
RHODE ISLAND
Nantucket
Marthas Vingard
NY YORK
Ny York
Long Island
NY JERSEY
DELAWARE
MARYLAND
PENNSYLVANIA
Filadelfia
Pittsburg
Montreal
Quebek
Ontario Sø
Erie Sø
Huron Sø
Michigan Sø
Øvre Sø
Chicago
MINNESOTA
WISCONSIN
MICHIGAN
IOWA
ILLINOIS
INDIANA
OHIO
KENTUCKY
WEST VIRGINIA
VIRGINIA
NORD CAROLINA
SYD CAROLINA
GEORGIA
ALABAMA
MISSISSIPPI
LOUISIANA
ARKANSAS
MISSOURI
TENNESSEE
FLORIDA
Ny Orleans
St Augustine
Kap Hatteras
Kap Fear
St Helena
St Catharina
Appalachicola
MANITOBA
Winnipeg
St Boniface
Pembina
Emerson
Nelsonville
Prairie Portage
Westbourne
Boston
Plymouth
Albany
Springfield
Hartford
Portsmouth
Cap Cod
1 Anglikansk
2 Luthersk
3 Reformert
4 Methodistisk
5 Herrnhuter
6 Baptistisk
7 Kveker
8 Romersk katholsk

CARTE DE LA PARTIE ORIENTALE DES ÉTATS-UNIS ET DE LA NOUVELLE-BRETAGNE.

reach the Rocky Mountains, and the Crees or Muskigos, who reach Churchill river. Going eastwards with the Chippeways, Ottawas and other people, we reach the sea with the Montagnais, cross the St. Laurence with the Micmacs, go southwards with the Abenakis, Nipmuks, Narrangansets, Mohegans, Delawares, Powhattans and Shawanoes, who roved much about and perhaps reached the Suwannee river in Florida. Thence we go northwards with the Miamis, Illinois, Fox, Sauks and Menomonies to the point from whence we went out. But very few Algonkins are to be found now in the United States to the east of Mississipi and the south of the great lakes; in New Brunswick, and other canadian provinces, they are to be found principally in the western and northeastern parts of the dominion of Canada.

The second great race of American aborigines, the Huron-Iroquois, lived westwards to the eastern Algonkins and began with the Necariages of Michillimackinac, the Wyandots, the Eries, the six nations, the Andastes or Susquehannocks, the Tuscaroras, the Tuteloes. The Catawbas, in North Carlina, I believe to have been a remnant of the Eries, mixed with other people, who lived in these countries, when the Eries immigrated thither. The Milicetes or Etchemins in New Brunswick were certainly an Iroquois people. Now only a little remnant of the six nations is left in the eastern part of the United states, in the state of New York; in Canada remnants are found on the northern coast of the lake Erie and some other places, and Milicetes are found in New Brunswick.

A third race was the Cherokees in Tennessee, they are all driven back over the Mississippi.

A fourth great race was the Musksogees or Creeks. To this race belonged the Chicareans or Yamassees and the Appalachians, the first tribes with which the Spaniards met, their offshoot, the Seminoles, the Creek, the Choktaws, the Chicasas and many other smaller people along the coast and the Mississippi, to the confluence of the Mississippi and Ohio, where the Michigamis reached the Illinois. Now all these people have been annihilated or compelled to emigrate to the county west to the Mississippi.

Reaching the lake Michigan we find the fifth great race, the Dahcotas of Tartarian origin. They begin with the Winebagoes, then came the Sioux. the Jowas. the Missouris, the Osages and several more western people. that are not to be found on this map.

The Natchez and their kindred the Sitimachas have an isolated position. The Taenzas have been considered as relatives to the Natchez, but that may be questioned. The ethnographical position of the Uchees is also doubtful.

In the extreme Northeast the Eskimoes were to be found; they reached the bay of St. Laurence.

In the letter-press. which will accompany this map, and which will be of about 100 pages, many statistical and ethnographical notices of the different people will be found, and full information will be given as to the notes, which I have made use of. The intention is to have four maps of the other parts of America, and I hope that the whole will be published at the end of the next year.

M. *Vera* présente au Congrès un ouvrage, intitulé: *Sobre las materias colorantes empleadas por los Indios americanos*, en s'exprimant ainsi:

En presentando un trabajo sobre las investigaciones que estoi practicando para conocer las materias colorantes empleadas por los Indios americanos, en sus ropas, armas, utensilios, monumentos etc., debo hacer notar lo difícil y largo del trabajo antes de poder llegar á resultados concluyentes en cada caso, y la necesidad de ir ayudandome de datos históricos. Segun se desprende, los Indios americanos empleaban materias colorantes, minerales, vegetales y animales. Entre las primeras citaré el *bermellon* ó súlfuro de mercurio rojo y terroso, que empleaban reducido á polvo finísimo, que llamaban *llimpi*; usándolo para teñirse las facciones, y telas, armas, moviliario y monumentos. Tambien empleaban ocre rojo, llamado *curio* en Costa-Rica, y oxidos de plomo, rojos y amarillos, en las provincias del Perú donde empleaban los súlfuros de este metal para beneficiar la plata.

Las materias colorantes vegetales empleadas eran muchas. De los capullos erizados de la *bixa orellana*, sacaban color rojo; el morado, de una flor que llamaban *pan guan* (una especie de Budleia); el amarillo, de las ramas del *molle* cocidas en su propria agua; el azul, del añil y de unas patatas negras; el verde, mezclando el azul, obtenido por cualquiera de las plantas citadas, con el amarillo resultante del agua cocida de la *Chilca*.

Entre las materias colorantes animales son de notar la cochinilla y una sustancia amarilla obtenida de un insecto llamado *axin*, con el cual preparaban un amarillo muy apreciado.

M. Vera donne lecture d'un mémoire intitulé: *Sobre las variaciones ocurridas en la Geografia fisica del Continente americano desde la epoca del descubrimiento hasta nuestros dias.*

Ocupandose el Congreso del conocimiento de la América precolumbiana es muy del caso conocer la geografia del continente americano á aquella época, pues segun todos los indicios han de haber ocurrido grandes variaciones en el intervalo relativamente corto de unos cuatro siglos que van desde la fecha del descubrimiento hasta el presente. Tiene ademas otro interes esta cuestion, y es que como muchas de las relaciones geográficas de Indias, dadas en aquella época y existentes en los archivos y en los libros españoles, no estan en conformidad con los datos geograficos que ahora pueden tomarse, podria creerse que dichas relaciones eran inesactas ó por lo menos poco precisas y siendo asi que la variacion de entonces allí esté en el suelo, circunstancia que es necesario tener presente para poder juzgar mejor de algunos datos manifestados por dichas relaciones geográficas.

Las indicadas variaciones del suelo americano son mucho mas importantes y extensas de lo que á primera vista pudiera creerse. Por este motivo he reunido y ordenado todos los datos que sobre estas variaciones del continente americano he podido recojer, y este es el trabajo que tomo la libertad de presentar al Congreso.

Las costas del oriente de la América septentrional se deprimen hundiendose en el mar, desde las regiones del golfo de Bafin hasta la Florida. En toda esa extensa banda de costas se observa que las rocas y los promontorios van sumergiendose poco à poco y el mar avanzando tierra adentro, modificandose considerablemente de un siglo á otro la disposicion del litoral.

La riveras del famoso Delavare, pierden todos los años junto al mar cerca de dos metros y medio de extension. En las costas de Massachussets, Nueva-York y Nueva-Jersey se encuentran bosques sumergidos y construcciones que hace tres ó cuatro siglos se hicieron á largos trechos de la costa hoy se hallan rodeadas por las aguas. Por tradicion se sabe que por la época del descubrimiento de América no existia el estrecho que forma la entrada norte del puerto de Nueva-York. Hace doscientos años los naturales del pais referian que los padres de sus abuelos iban á la isla de Mauhattan atravesando à pié enjuto de un rio á otro y que el agua del mar no penetraba en lo que hoy es el estrecho á no ser en los grandes oleages del equinocio. Mas abajo, en las costas de la Carolina del Sur y de Georgia continúa el hundimiento observandose como disminuyen de estension las islas de Sullivan y Morris situadas á la entrada de la Bahia de Carleston.

En la Peninsula de la Florida empieza á notarse el levantamiento que se estiende á todo el litoral del golfo de Mejico. Las zonas rivereñas del Tamaulipas y del Tejas se elevan tanto que todos los puertos de la costa van cerrandose, habiendo tenido que remplazarse el de Indianola. por el que se ha habilitado en Powderhorn, punto distante de aquel siete kilómetros.

En las oscilaciones que se observan en las tierras que salpican el mar de las Antillas, los lentos fenómenos de levantamiento y hundimientos, debidos á la presion de los hielos de los polos, estan complicados con continuos movimientos volcánicos que originan estraordinaria variedad y confusion en los cambios que las Antillas esperimentan. La Guadalupe desciende por unos sitios en tanto que por otros se levanta. Lo mismo á la Trinidad. La isleta de los Caribes que en 1760 figuraba todavia en los Mapas ya no es mas que un arrecife recubierto por un metro de agua durante la marea baja.

En las Colombias y en las Guayanas sigue manifestandose el levantamiento general que empieza en el litoral de la Florida. En las costas del Brasil las elevaciones, bien pronunciadas hácia la desembocadura del rio Batones, donde el litorial se eleva un metro cada veinte años, se hallan alternadas con profundas y constantes depresiones. En toda la inmensa cuenca del Amazonas el hundimiento de las tierras ha hecho que algunos rios, como el Itapicurú y el Parnahiba, antiguos afluentes del gran rio, se hayan desviado en su curso de tal modo que separados ya del Amazonas van á verterse independientes al oceano Atlántico: otras corrientes tributarias estan en camino de que otro tanto les suceda, lo cual, con el tiempo disminuirá considerablemente el caudal del Amazonas y cambiará en grado extraordinario la hidrografia de aquellas regiones.

Como fenómenos sub-siguientes á los grandes hundinnientos que en gran parte de las costas del Brasil se observan, presentanse tambien el aumento de estension de muchas bahias y la profundidad creciente de algunos puertos. La bahia de Braganza contaba antiguamente unos dos kilómetros y medio de estension y hoy tiene mas de siete. Las desembocaduras de algunos rios se han convertido en estensos golfos, y tierras que antes se adelantaban hacia el mar formando grandes promontorios, han quedado ahora convertidos en islas.

La parte inferior del continente americano, constituida por la Patagonia y las pampas argentinas, oscila, hundiendose por el lado de la Patagonia, en cuyas costas el mar gana terreno, y elevandose sin cesar por el lado de las Pampas, que estuvieron en otros períodos geológicos cubiertas por las aguas.

Entrando en el mar Pacífico y siguiendo de Sur á Norte la costa amaricana del oeste, se observan variaciones seculares no menos notables. En las costas de Chile, á medida que las tierras se elevan, y el mar por consigniente parece que se retira, las playas que sucesivamente se forman van quedando escalonadas á diferentes alturas formando á modo de peldaños de una escalera de gigantes. Al Norte de la Concepcion, las lineas de nivel marcadas por las ondas durante el actual período geologico se ven á 190 metros en unos sitios y á 300 en otros, sobre el nivel que el mar presenta ahora. Cerca de Valparaiso la elevacion es de 395 metros, en Coquimbo de 100 y en las fronteras de Bolivia de 60 á 70. En Arica el mar se ha retirado unos 150 metros en poco más de cuarenta años, y los comerciantes han tenido que hacer nuevas construcciones, prolongando el embarcadero. Por otra parte, Darwin ha visto que en diez y siete años el suelo de Valparaiso se ha elevado 3 metros 20 centimetros, lo cual supone un cambio rapidisimo en el contorno de aquel litoral. Por toda aquella parte se notan, pues, señales evidentes del gran levantamiento que el occidente de la América meridional, y en una estension de mas de 4000 kilometros, esperimenta. Y es de advertir que la fuerza del levantamiento parece mayor tierra adentro, bajo los Andes, que en la misma costa, y asi se ven todos los valles bruscamente inclinados hácia el mar y cambiando la vegetacion, como en Norvega, en las altas laderas de los Andes, á medida que las nevadas cimas se van remontando hácia las nubes.

Mas al Norte el levantamiento, no es tan manifiesto. En California se perciben alternados fenómenos de elevacion y depresion. Más arriba, en Nueva Hanover y en el archipiélago de Sn. Lázaro las tierras varian poco, y por último, en las solitarias regiones del Noroeste por donde el imperio ruso estiende su dominacion sobre la América, ya se nota la elevacion general que presenta el continente sibérico.

M. *Guido Cora:* Tout en remerciant M. Vera des deux intéressantes communications qu'il vient de faire, je me permettrai de présenter quelques objections au sujet de la dernière.

C'est un fait avéré qu'en Amérique, de même que dans les autres parties du monde, ou l'on a observé, ou l'on observe continuellement de lents mouvements du sol, des soulèvements et des affaissements. Ces lents mouvements du sol ou *bradisismes* (selon une expression consacrée dans un ouvrage récent et très-détaillé d'un savant géologue italien M. Issel) ont des vitesses très-variables selon les localités et les âges. On a observé des variations très-sensibles dans la vitesse des mouvements dans des

endroits assez rappochés les uns des autres, ou même dans un seul endroit dans des siècles différents, et l'on a eu enfin dans les temps historiques des cas de changement de mouvement dans le même endroit. Les observations faites dans le Nouveau Continent sont loin d'embrasser tout le contour de ses côtes, et là, comme ailleurs, il y a des lacunes considérable et regrettables, qui peu à peu pourront être comblées: dans leur ensemble, ces observations ne s'éloignent pas des considérations générales que j'ai exposées pour la vitesse des *bradisismes.*

Par exemple le sol de Valparaiso, selon Darwin, s'est élevé, de 1817 à 1834, de 19 centimètres par année, tandis que les deux siècles précédents la côte n'avait gagné que 1 mètre et 80 centim. sur la mer, c'est à dire 9 millimètres par année. Des variations considérables ont aussi eu lieu à Pernambuco depuis la première moitié du 17^e siècle, comme le montre la comparaison d'un plan de cette époque avec le plus moderne, tandis qu' à Bahia on aurait des preuves d'affaissements actuels et de soulèvements antérieurs. La côte de la Guyane Hollandaise s'affaisse, tandis que celle de la Guyane Anglaise se soulève. La mer sur les côtes orientales des États-Unis de l'Amérique du Nord gagne en moyenne 60 centimètres par siècle, tandis que dans les localités restreintes, la côte perd même deux mètres et demi par année.

Si j'ai bien compris, M. Vera proposerait d'établir une comparaison entre la configuration des côtes de l'Amérique à l'époque du voyage de Christophe Colomb et celle de nos jours, de former pour ainsi dire une carte du nouveau continent à la fin du 15^e siècle, qui serait modifiée selon les mouvements du sol dans l'éspare de près de quatre siècles. Or, les quelques faits que j'ai mentionnés, entre mille, nous montrent combien ces *bradisismes* sont lents et variables, et par cela même il serait certainement impossible de faire avec quelque exactitude ce que M. Vera propose. Quatre cents ans sont pour la vie humaine un temps fort long, mais pour le géologue, c'est un temps presque minime; aussi des bradisismes assez forts pour porter des modifications sensibles à la configuration générale d'un continent ne pourraient-ils se produire ou s'être produits que dans un espace de temps considérablement plus grand.

M. *Lucien Adam:* Je ne puis partager l'opinion de M. Cora. J'ai été témoin moi-même à la Guyane de modifications considérables d'une partie des côtes par l'effet du ras de marée. Des anses ont été comblées au point de rendre les lieux méconnaissables.

M. *Fabié:* En ce qui concerne les altérations du dessin et du relief de la terre, il faut faire une distinction capitale entre les modifications qui ont pour cause les grands mouvements volcaniques et celles qui proviennent des actions géologiques, comme le charriage des eaux et des vents, d'un côté, et de l'autre l'immersion et la submersion alternatives des hémisphères par suite de la pression équinoxiale, les premiers font des altérations rapides du dessin de la terre: la catastrophe de Java survenue pendant la célébration du Congrès en est un grand exemple, les modifications que peut produire le déplacement régulier de l'axe terrestre est si lent, que l'observation directe ne peut jusqu'à présent les constater.

M. *Vinson:* M. Cora vient de dire qu'il était bien difficile de constater les changements qui pouvaient avoir eu lieu dans la topographie de l'Amérique depuis l'époque où elle a été découverte par les Européens. Il s'est écoulé en effet depuis cette époque relativement un très-petit nombre d'années. Je ne me propose pas d'ouvrir une discussion générale, mais je voudrais rappeler quelques faits qui me paraissent aller contre l'opinion du savant orateur qui m'a précédé. Sans doute, il peut être difficile de constater les changements survenus à l'intérieur des terres; mais au bord de la mer, on a des points de repère certains. Ainsi une partie de Biarritz est actuellement menacée de très près et il est absolument établi que S. Jean de Luz, depuis moins d'un siècle, s'est beaucoup rapproché de la mer: un quartier tout entier s'élevait à un endroit aujourd'hui recouvert par les eaux; on peut voir même un puits qui reste debout au milieu des vagues et dont la base se déchausse de plus en plus.

Ce fait donnerait raison à ceux qui soutiennent la théorie de l'érosion contre ceux qui sont partisans de l'hypothèse d'un affaissement du sol. Des phénomènes analogues, observés le long de la côte de l'Atlantique, vers Arcachon et Soulac, ont donné lieu, il y a deux ou trois ans, dans les journeaux de Bordeaux, à de vives discussions entre les adeptes des deux théories.

Mais je laisse à de plus autorisés que moi le soin de conclure. Je demande seulement qu'il me soit permis de citer un fait dont j'ai été pour ainsi dire témoin personnel. La ville de Pondichéry a été plusieurs fois entourée de remparts, même du côté de la mer, et nous voyons, par les anciens plans, qu'un assez long espace séparait le pied des murs de la limite moyenne des eaux; nous savons qu'on pouvait y circuler librement. Les fortifications plusieurs fois détruites et relevées, ont été définitivement démolies par les Anglais, après qu'ils eurent pris la ville, le 24 août 1793. Les enfants de Pondichéry vont jouer d'ordinaire sur l'étroite bande de sable, de plus en plus étroite et souvent inaccessible, qui s'étend au bas du parapet, le long du cours Chabrol. Or, de mon temps, cette partie de la côte offrait encore des restes nombreux des remparts. A la basse mer, de larges monceaux de ces épaisses constructions en briques, qui étaient évidemment les anciennes fondations, se trouvaient à découvert et montraient indubitablement que la mer avait beaucoup gagné sur les terres depuis la fin du siècle dernier. Je ne me rapelle pas qu'on ait trouvé ailleurs d'autres preuves non moins catégoriques du contraire, c'est à dire du recul de la mer, si j'ose employer cette expression.

M. *Reiss:* La question qui vient d'être soulevée est sans doute d'une grande importance, mais je crains que les observations que nous possédons jusqu'ici ne soient guère suffisantes pour que l'on puisse en déduire des résultats généraux. Les changements des côtes de la mer peuvent être amenés par des causes nombreuses, et ce n'est qu'à l'aide d'observations minutieuses sur les lieux mêmes que nous pouvons arriver, dans des cas spéciaux, à nous former un jugement certain sur la question, si ce sont effectivement des oscillations du sol qui ont eu lieu, ou si ce sont d'autres phénomènes qui se sont produits. Nous sommes en état de démontrer géologiquement, le long de tout le continent américain, des changements dans les rapports entre la mer et la terre qui ont dû s'effectuer dans les derniers temps. Mais, quoique ces variations embrassent une période d'une étendue relativement très considérable, et que l'on ait donc pu constater avec plus de facilité les changements qui s'y sont manifestés, il reste toujours douteux, si la retrogradation de la mer provient effectivement du soulèvement du sol, et vice versa. Nous sommes donc encore moins en état de déduire des conclusions sur les oscillations des deux continents en nous basant sur une période de 300 ans au plus, et nous possédons à peine nulle part des faits bien observés qui se rapportent à une époque si reculée. Il faut donc que nous abandonnions, comme dans tant d'autres cas, la solution de ce problème à l'avenir.

M. *Vera:* Je vais me permettre de faire quelques observations sur l'opinion émise par l'illustre géographe, Monsieur Cora, car je persiste à croire que les mouvements du sol peuvent produire dans un laps de temps de peu de durée, relativement, des changements de grande importance dans la géographie de quelques régions, notamment en Amérique, où le phénomène se montre sur une grande étendue et avec intensité.

D'abord il faut réfléchir que le plus léger changement du niveau sur la côte suffit pour produire dans le litoral de profondes modifications. Une différence d'un mètre de niveau sur une côte peut faire que la mer avance en couvrant une grande étendue de terrain, ou vice versa qu'elle laisse à découvert des terres basses, et ceci est tellement visible sur tout le litoral américain, qu'on remarque partout l'effet que les élévations et dépressions du sol ont produit dans des intervalles de deux et trois cents ans. Outre les faits précis que j'ai cités dans le travail que j'ai eu l'honneur de présenter à ce savant Congrès, on peut en citer beaucoup d'autres à l'appui de la thèse que je défends. Sur toute l'étendue des côtes de New-York, de New-Jersey et de Massachussets, on trouve les marques de la dépression constante du littoral de ces régions, où l'on voit dans nombre d'endroits des forêts submergées, en outre, on peut citer l'exemple d'un îlot situé vis-à-vis de ces côtes, lequel étant porté sur une carte de 1649 comme ayant une étendue de 120 hectares, n'en présente aujourd'hui qu'une de 20 ares, à peu près, à marée basse. Dans le bassin du Delaware, on calcule que l'affaissement de la côte est de 60 centimètres par siècle, à en juger par les observations faites depuis l'établissement des Européens dans ces parages; or, cette dépression suppose un empiètement de la mer sur la terre, lequel n'est pas inférieur à $2{,}50$ m. par an, à peu près.

Bien plus au Sud, dans la Floride, l'exhaussement du terrain est tellement visible, qu'entre ses effets les plus remarquables on peut mentionner que la lagune de Ysanotski reliée à la mer le siècle dernier, est aujourd'hui entièrement privée de communication.

Par la même raison, la zone riveraine du Taumalipas et du Texas augmente tellement d'étendue, que dans l'espace de 18 ans seulement (1845-1863), la plage de la baie de Matagorda s'est élevée de 30 à 60 centimètres et en conséquence de cette élévation, démontrée par les dépôts des coquillage situés loin du bord, le port de Indianola a dû être transféré à Ponderhorn (7 Kilomètres plus près de l'entrée de la baie).

Dans l'Amérique méridionale, les phénomènes géographiques dûs aux mouvements du sol sont encore plus remarquables et de plus d'étendue, et dans mon petit travail, auquel je renvoie les savants distingués qui m'écoutent, je cite les grands changements que la dépression du terrain a produits, non-seulement sur le littoral, mais encore dans l'hidrographie de l'Amazone; les variations des côtes du Brésil et des Républiques du Sud et principalement l'élévation qu'on observe sur la côte occidentale du Chili au Callao sur une étendue de plus de 2000 kilom. Dans cette zone, il y a des localités où l'élévation du terrain a été tellement rapide et le changement de niveau si considérable, qu'à Arica, par exemple, les commerçants ont étés obligés de prolonger en toute hâte l'embarcadère.

Mais il y a plus; l'élévation du terrain sous les Andes étant plus forte encore que sur le littoral, ainsi que je l'ai dit dans mon travail, cette différence d'élévation fait que les terrasses qui dominent les baies du Chili et celles de la Patagonie sur sa côte ouest, ne sont pas horizontales, mais inclinées vers la mer, ce qui leur donne un cachet spécial.

Finalement, l'élévation du sol, pour insignifiante qu'elle semble, produit outre des changements orographiques, d'autres effets très remarquables et avec lesquels le géographe est obligé de compter, tels que le changement de climat, lequel à son tour produit des altérations surprenantes dans les traits distinctifs d'un grand nombre de contrées.

Ainsi par exemple les montagnes du S. O. des États-Unis sont maintenant plus élevées qu'elles ne l'étaient dans une époque encore rapprochée, et en conséquence, les vents qui portent la pluie vers les lacs salés en passant actuellement au-dessus de ces montagnes plus hautes et par conséquent plus froides que jadis, perdent sur leurs versants plus d'eau qu'auparavant et arrivent moins humides à la région des lacs; une contrée sera devenue plus humide et une autre plus sèche, c'est pourquoi en d'autres temps les grands lacs américains s'écoulaient dans le golfe du Mexique et les barques passaient, dans les temps de crue, du Mississippi aux lacs supérieurs, à cause de la différence minime de niveau dans cette zone immense. De même l'élévation des Andes dans l'Amérique du Sud rend plus sèches chaque jour les régions de l'ouest : ce sont les Andes qui ont changé Atacama en désert et en pays sec le Pérou occidental.

Mon attention a été attirée sur ce point, que je ne fais qu'indiquer et soumettre à la considération des savants qui m'écoutent, pour qu'ils en fassent l'objet de leurs investigations en y apportant le concours de leur savoir pour le résoudre mieux que moi, de faire ressortir les différences que l'on remarque fréquemment entre les *descriptions géographiques* que grand nombre d'Espagnols font des pays américains au temps de leur conquête et les conditions actuelles de ces mêmes contrées. Nous avons en Espagne grand nombre de ces *relations géographiques* très détaillées qu'on publie en ce moment sous la direction de personnes de la plus grande compétence sur ce sujet. Mais comme il pourrait arriver qu'en remarquant la différence qui ressort dans quelques-unes de ces relations entre l'Amérique d'alors et celle qu'on a aujourd'hui sous les yeux, on pourrait faire à ces relations le reproche d'être inexactes ou tout au moins peu sérieuses, j'ai cru qu'il pourrait être très intéressant d'examiner, si ces divergences que nous observons actuellement sont produites par des changements dans le terrain plutôt que par manque d'exactitude et de précision de la part des Espagnols qui firent ces observations géographiques il y a trois siècles. Les renseignements que j'ai eu l'honneur de présenter, font supposer qu'il en est ainsi, et je prierai ceux qui m'écoutent, entre lesquels il y a des personnes si expertes dans ces études, de prendre à tâche cette question si importante et de lui donner la solution voulue. Je remercie en outre Messieurs Fabié, Vinson et Adam des données si intéressantes qu'ils ont présentées à l'appui de mon opinion.

M. *Guido Cora:* Tous les faits annoncés par les orateurs sont autant de preuves de la thèse que j'ai opposée à celle de M. Vera. Je crois donc pouvoir résumer la discussion en disant que les mouvements lents du sol qui ont été jusqu'ici observés en Amérique se produisent de manières très variables et différentes et que, puisque les faits étudiés ne regardent que des localités limitées, il est tout-à-fait impossible, à l'état actuel de la science, d'en déduire les lois générales qui président à ces phénomènes de notre globe et de les appliquer dans le seul espace de temps de quelques siècles.

Le *secrétaire général* dépose sur le bureau un mémoire intitulé: *De la formation des mots en langue maya*, présenté au Congrès par M. le comte DE CHARENCEY.

Le vocabulaire maya, comme celui de tous les idiomes qui ne sont point formés par juxtaposition, se compose de trois sortes de mots. 1°. Ceux que, tout au moins, dans l'état actuel de la langue, nous devons considérer comme des racines pures ou radicaux; p. ex. *Kin*, „soleil“; *Chen*, „solitaire“; *Ac*, „porc sauvage“; *Mux*, „pulvériser“, et qui sont toujours monosyllabiques. 2°. Les dérivés ou radicaux constitués par l'adjonction, à la racine, d'une ou plusieurs affixes. 3°. Les mots composés qui peuvent renfermer un plus ou moins grand nombre de composants.

1°. Des Racines.

Sous le rapport physiologique, les racines peuvent se diviser en trois grandes catégories. les racines nues, les racines verbales et celles que nous qualifierons du nom de mixtes. Les racines nues sont celles qui se peuvent employer sans l'adjonction d'aucune affixe. Elles ont tantôt la valeur de substantifs. p. ex. *Tak*, „fils cadet“: *Ec*, „sorte de guêpe“; *Chem*, „barque“; tantôt celle d'un adjectif, p. ex. *Tib*. „craintif“, „timide“; tantôt celle d'un pronom ou d'une particule, p. ex. *En*, „je“, „moi“; *Ma*, „non“, „ne pas“, „avant que“. D'autres fois enfin, elles possèdent une valeur mixte et peuvent jouer même dans leur état de nudité primitif, à la fois, soit le rôle de substantifs et d'adjectifs; p. ex. *Ya*, „souffrance“, „douloureux“; *Utz*. „bon“, „aimable“, „bienfait“, „bonté“. soit celui de substantif et de particule, p. ex. *Ti*, „lieu“, „endroit“, „de“, „à“, soit, enfin, celui de particule et d'adjectif, p. ex. *Num*, „grand“, „grandement“, „beaucoup“ etc. Les racines pronominales ne semblent pas sujettes à autant de variations de sens et conservent le plus souvent leur valeur exclusive de pronoms. Toutefois, cette règle ne serait pas sans exception, et nous pourrions citer p. ex. *Ba*, qui veut dire aussi bien „personne“, que„ être“, „soi-même“, etc.

Ajoutons qu'un grand nombre de racines mayas sont homophones. c'est-à-dire qu'ayant des sens et. sans doute. des origines très diverses, souvent elles apparaissent morphologiquement identiques les unes aux autres; on en pourrait citer des exemples à l'infini. Ainsi, *Ac* voudra dire tout ensemble, „sur“, „debout“, et „gens“, „population“. Il signifiera également „un marais desséché“, „une mesure servant à compter“, „une mesure de terrain“, „un porc sauvage“, etc.

On remarquera qu'il n'existe pas. à proprement parler. de racines participielles. le participe se formant toujours par l'adjonction d'un suffixe.

Par racines verbales, nous entendons celles qui ne se prenant pas, d'ordinaire, sous leur forme monosyllabique, dans le sens de noms, substantifs, adjectifs ou pronoms, peuvent s'employer comme verbes ou participes par l'adjonction des affixes ou signes de conjugaison. Citons toutefois: *Tal*, „palper“, „toucher“, racine de *Ten Talic*, „je le touche“, qui peut s'employer comme suffixe verbal pour indiquer le passif dans certains verbes; — *Mo*, „se soulever l'excroissance“, d'où le prétérit *Mohi*, „l'excroissance s'est soulevée“; — *Min*, „manquer“, „diminuer“, etc.

Enfin, la catégorie vraisemblablement de beaucoup la plus nombreuse, est celle des racines mixtes, qui peuvent, à la fois, sous leur forme nue, constituer des noms ou des adjectifs, et avec les signes de conjugaison, former des verbes et des participes. Citons p. ex.: *Hum*, „murmure“, „bruit“, et, „murmurer“, „faire du bruit“; — *Nac*, „monté“, „posé dessus“, et *Naci*, „il est monté“; — *Pit*, „précipice“, „escarpé“, „sauter par dessus“, etc. L'exemple de *Nac*, pris dans le sens de „monter“, nous prouve que bon nombre de termes mayas que l'on rend forcément, dans notre langue, au moyen d'un participe, ne sont cependant pas des participes aux yeux des Yucatèques, et constituent grammaticalement dans leur idiôme, de véritables adjectifs avec une valeur de passé.

Tout ceci nous révèle bien clairement le caractère franchement agglomérant du maya. Ajoutons que l'usage de cet idiome qui se plaît à abréger les mots et à leur donner une forme monosyllabique, nous rappellerait, de bien loin, il est vrai, le génie des langues de l'Extrême Orient, mais on ne pourrait rien inférer de là, au point de vue ethnographique. N'a-t-on pas quelquefois comparé l'anglais, le plus usé de nos dialectes de l'Europe moderne, au chinois, et cela, en raison de sa tendance au monosyllabisme?

Sous le rapport morphologique, nous pouvons établir deux grandes divisions parmi les racines mayas: celles qui consistent en une voyelle simple, comme *A*, „eau“, „rivière“; — *I* „celui-là“, „celui“; — *O*, „là“, „en cet endroit“; — *U*, „lune“, „mois“; et celles qui sont formées de plus d'une voyelle. Dans cette seconde division, nous distinguerons les racines composées de deux voyelles non fondues entre elles, de façon à former une diphthongue, comme p. ex.: *Au*, „collier“; — celles qui sont formées d'une voyelle et d'une ou plusieurs consonnes ou aspirations, comme

Ab, „an“, „année“; — *Nu*, „demeure“, „maison“: — *Lim*, „étendre“, „répandre“: — les racines résultant de l'union d'une voyelle et d'une semi-voyelle, p. ex.: *Ye*, „causer de l'amertume“; — *Oy*, „accabler“, etc. Une autre classe sera formée de racines où nous rencontrons à la fois une voyelle, une semi-voyelle et une consonne; citons p. ex.: *Yax*, „vert“, „nouveau“; — *Cay*, „poisson“. Enfin, nous pouvons établir une dernière catégorie des racines où une double voyelle se trouve accompagnée d'une consonne ou aspiration, comme dans *Hau*, „entier“, „finir“.

Sans pousser plus loin cette analyse morphologique des racines, nous ferons observer que certaines d'entre elles comme *A*, „toi“, qui se composent d'une seule voyelle, méritent cependant d'être considérées comme provenant de la réunion d'une voyelle et d'une consonne. En effet, *A* n'est que l'abréviation d'une forme ancienne qui est *At*, que l'on retrouve même parfois encore en usage. Une remarque analogue se pourrait, sans doute, appliquer à bien d'autres racines mayas, si nous possédions leur forme la plus ancienne.

Ajoutons, et ceci n'est peut-être pas sans importance au point de vue de l'ethnographie linguistique, qu'il n'existe point en maya de racine commençant ou finissant par une double consonne. C'est tout le contraire de ce que nous observons en sanscrit, mais le sanscrit du 15e siècle avant notre ère était déjà bien plus avancé dans la voie du développement philologique que le maya de nos jours. Une semblable aversion pour les doubles consonnes initiales se montre, on le sait, à l'origine, dans le basque et les dialectes ougro-finnois. On la retrouve également en chinois, où cependant elle ne constitue certainement point un caractère primordial. Sans doute, il existe en maya quelques racines commençant par un *Tz*, comme *Tza*, „querelle“, „procès“, — *Tzem*, „poitrine“, „sein“, c'est que le *Tz* était accepté par l'oreille des Mayas comme un son simple, ce qu'il n'est pas en réalité. Dans les autres cas, le mot qui commence par une double consonne est certainement un dérivé, non une racine. Citons p. ex. *Xbau*, „écrevisse, litt. „petite figure“, de *Bau*, „forme“, „figure“, et *X* ou *ix* diminutif.

2°. Des mots composés.

Cette langue, comme, du reste, les autres dialectes de la même famille, et en général tous les idiomes qui ont conservé un caractère encore primitif, possède un nombre considérable de mots composés. Nous nous bornerons à dire ici quelques mots au sujet des lois de composition. Il sera question du nombre de composés qui peuvent entrer dans la formation d'un vocable, de la nature des composants et des composés; enfin du degré plus ou moins complet de fusion de leurs éléments.

A. *Du nombre des éléments de composition.* A cet égard, les composés peuvent être répartis en deux groupes principaux. 1°. Les composés *simples* qui résultent de l'union de deux éléments seulement; p. ex.: *Tup-Kák*, „couvre-feu“, de *Tup*, „éteindre“, et *Kak*, „feu“; — *Lakin*, „orient“, litt. „place du soleil“, de *La*, „place“, „endroit“, et *kin*, „soleil“; — *Balab-kin*, „parasol“, de *balab*, „buffet“, „armoire pratiqué dans un mur“, et *kin*, „soleil“. 2°. Les surcomposés qui contiennent plus de deux racines; p. ex.: *Lahcethal*, „être égal“, „conforme“, „d'accord“, de *Lah*, „tous“, „entièrement“, *cet*, „assorti“, „ensemble“, et *hal*, „devenir“, „se trouver“, „stare“.

Les composés simples peuvent eux-mêmes se répartir en deux sous-groupes, suivant qu'ils résultent de la juxtaposition de deux racines nues; p. ex.: *Tencac*, „poison“, litt. „médicament qui se répand“, de *Ten*, „s'écouler“, „se répandre“, et *ɔac*, „médicament“, „médicamenter“, ou bien que soit le premier, soit le second des composants est lui-même un dérivé, mais conservant le sens de la racine primitive; p. ex.: *Balamchan*, „espèce de lézard venimeux“, de *balam*, „lézard“, formé lui-même de la racine *bal*, „tordre“, „mordre“, avec un suffixe *am*, et de *chan*, „petit“; — *Baknabzah*, „graisser“, „oindre autour de“, de *Bak*, „circum“, et *nabzah*, „oindre“, „onction“; — *Hopob-kak*, „soufflet“, litt. „cuiller à feu“, de *Hopob*, „cuiller“, et *Kak*, „feu“.

Les deux composants peuvent même être l'un et l'autre des dérivés; p. ex.: *Tibilcunah*, „tempérer“, „modérer“, et *Tib* ou *tibil*, „tiède“, „modéré“, et *cun*, rac. de *cunah*, „pouvoir faire“, „être capable de“, „exercer un pouvoir magique“. A propos de cette dernière racine, on remarquera que les idiômes des Américains portent l'empreinte évidente de leurs tendances panthéistiques et de leur penchant à regarder toutes les forces de la nature comme des êtres vivants que la science magique pouvait seule apprendre à connaître et à diriger. C'est ainsi qu'en Algonquin, le mot *Manitou*, „esprit", „être", emporte l'idée d'un puissance surnaturelle, tout être, fût-il la plus humble des créatures, étant considéré comme une sorte de génie, de déité incarnée; que le terme *médecine* dans la plupart des dialectes de Peaux-rouges s'applique à tout objet, à tout acte extraordinaire, réputé surnaturel, et que le chemin de fer, le bateau à vapeur y sont qualifiés de, „cheval-médecine", „canot médecine"; qu'en maya le terme *Cambez*, „enseigner", nous le verrons tout à l'heure, possède le sens propre de „Ferre magicam artem". Une telle disposition d'esprit n'a-t-elle pas été, d'ailleurs, celle de tous les peuples primitifs des deux mondes, la source du polythéisme et de la zoolâtrie?

Nous parlerons dans un autre travail des composés formés par répétition ou réduplication.

Les surcomposés proprement dits sont naturellement d'un usage moins fréquent, cependant on en citerait encore bon nombre d'exemples. Ils peuvent d'ailleurs contenir un nombre plus ou moins considérable d'éléments. Il conviendrait, croyons-nous, de les diviser en deux grandes catégories: 1°. celle dont les éléments ne sont point groupés entre eux de façon à former des mots secondaires, à laquelle conviendrait assez le nom de „classes des surcomposés à éléments séparés". C'est à elle qu'appartiennent spec. un assez bon nombre de noms de génies et de divinités. Citons p. ex.: *Yac-coc-ahmut*, surnom de Zamna, litt. „nouvelle calebasse, maîtresse de la terre"; — *Ek—balam—châc*, nom d'un génie secondaire, litt. „faune tigre noir", etc.

Dans une seconde catégorie, nous rangerons les surcomposés à éléments réunis; d'ailleurs l'élément composé peut, soit précéder, soit suivre l'autre composant; ce dernier peut consister, soit en une racine nue ou radical, soit en une racine accompagnée d'un élément de dérivation; Ex.: *Lailo* au *laylo*, „il", „celui-ci", formé de *la*, „ici", et de *i*, „hic", „ille", auquel s'ajoute la racine *lo*, „le", „lequel": — *Hunbakté*, „conjointement", „tous ensemble", de *Hunbak*, „assemblé“, „réuni“, formé lui-même de *Hun*, „un“, et de *Bakté*, „joints“, „réunis“, lequel résulte lui-même de la fusion des radicaux *Bak*, „contour“, „enveloppe“, et *té*, „bois“, pris parfois dans le sens de simple particule numérale. — Le néologisme *Takyah-nabal*, „l'extrême onction“, de *Takyah*, „dernier“, „extrême“, „être à l'agonie“ (litt. „dernière douleur“; cf. *Tak*, „ultimus“ et *ya* „dolor“), et *nabal*, „l'onction“; — *Holkan-okot*, sorte de danse antique, de *Holkan* ou *Holcan*, „chevalier“, „guerrier“, litt. „tête de serpent“; cf. *Holom*, „tête“, et *Can*, „serpent“, et de *Okot*, „ballet“, „danse sacrée“; — *Umpekin*, „cours du soleil“, „de la journée“, de *Umpe*, „cours“; cf. *Um*, „contour“, et *Pe*, „venir“, „marcher“, et de *kin*, „soleil“, „jour“; — *Chac malonche kak* „feu de St. Antoine“, sorte de maladie, litt. „feu du bois de l'avocatier du tigre“, de *Kak*, „feu“, et *Chacmalonche*, formé lui-même de *Chac*, sorte de petit tigre, *Malon*, „avocatier“, et *che*, „bois“, „arbre“.

Certains noms de nombres sont composés d'autres termes numéraux, parfois, mais non toujours, unis l'un à l'autre, au moyen de la particule *Tu*, „à“, „vers“, pour *Ti u*, litt. „ad illud“; p. ex.: *Lahuyoxkal*, „50“, litt. „dix vers 60“ ou „trois“ *kals*, vers trois fois 20“; *kal* ayant le double sens de „vingt“ et „d'agraffe“; — *Buluctuyoxal*, „onze vers 60 ou 51“, etc.

B. *De la nature des composés.* Ils peuvent appartenir à toutes les parties du discours, être:

des substantifs; Ex.: *Uzan-kak*, „rougeole“, litt. „feu d'ébullition“; — *Akab-max* ou mieux *Akab-mâx*, „spectre“, „fantôme“, litt. „singe de nuit“; — *Lathabcib*, „chandelier“, litt. „cire dressée“, etc.,

des adjectifs; Ex.: *Tumbulben*, „tout nouveau“, „arrivé le dernier“; — *Etohel*, „conscient“, litt. „avec science“, „avec sentiment“; — *Tukan-uol*, „irrité“, „fâché“, litt. „plein de dépit“,

des verbes; Ex.: *Payalté*, „convier“, „inviter“, litt. „appel dans“; — *Yâbhal*, „se multiplier“, „devenir beaucoup“, de *Yâb*, „multus“, et *hal*, „fieri“; — *Xaxakcun*, „bouleverser, de *Xaxak*, „bouleversé“, „retourné sens dessus dessous“, et de *Cun*, „pouvoir“, „être capable“, „être apte à“, des pronoms; Ex.: *Hunhun*, „chaque“, répétition de *Hun*, „un“: — *Aba*, „toi même“, litt. „tu ipse“,

des particules, (adverbes, conjonctions ou prépositions); Ex.: *Lacto*, „après“, „ensuite“, de *Lac*, „contenu“, „futur“, et *To*, „augmenté“, „croît“; — *Hunhol*, „directement“, cf. *Hol*, „passage“, „porte“; — *Manantacna*, „sinon“, de *manan*, „il n'y a pas“, „il n'est point“, *o*, „jusqu'à“, „vers“, et *na*, „proche“, „auprès“.

Enfin, les composés peuvent avoir, tout comme certaines racines, un sens ambigu ou multiple, être pris p. ex. tour à tour comme verbes ou substantifs, comme adjectifs ou noms, etc. Ex.: *Xalché*, „peigne“, „peigner“, litt. „bois qui sépare“, cf. *Xal*, „séparer“, „diviser“; — *Multepal*, „gouverner en commun“, „république“, de *Mul*, „ensemble“, et *Tepal*, „en abondance“, „être comblé de biens“, „régner“, „gouverner“, etc.

C. *De la nature des composants.* Des composants appartenant aux catégories grammaticales les plus diverses peuvent s'unir ensemble. Nous en trouvons p. ex.:

de deux ou plusieurs noms joints ensemble; Ex.: *Akabxiu*, „plante médicale“, litt. „plante nocturne, qui se recueille la nuit“, de *Akab*, „nuit“, et *xiu*, „herbe“; — *Tok-akalché*, „savane couverte d'herbes“, de *Tok*, „terrain de savane“, *Akal*, „aiguade“, et *ché*, „arbre“, „savane mêlée d'aiguades et de bois“,

de noms et de particules; Ex.: *Uauapach*, nom d'un fantôme qui apparaît sur l'heure de minuit, litt. „celui qui murmure en arrière“, de *Uaua*, „murmurer“, et *pach*, „en arrière“, „par derrière“,

de verbes et de noms, Ex.: *Yabcunahxoc*, „faire une multiplication“, de *Yabcunah*, „augmenter“, „accroître“, et de *xoc*, „compter au moyen de grains“. Parfois même, les verbes en composition sont à différents temps ou modes de leur conjugaison, ce qui démontre bien le caractère encore agglomérant de la langue: Ex.: *ɔabacthan* „parole“, „engagement“, „promesse“, de *ɔabac*, „devoir donner“, et *than*, „voix“, „parole“; — *Almahthan*, „commander“, de *Almah*, „avoir dit“, et de *than*,

de verbes et de pronoms; Ex.: *Ualkezba*, „se convertir“, de *ualkezah*, „tourner“, „changer“, „convertir“, et du pronom réfléchi *ba*, de pronoms unis les uns aux autres; Ex.: *Abaex*, „vous-mêmes“ pour *Aex* „vous“ et *ba* réfléchi,

de participes et d'adjectifs; Ex.: *ɔaánuol*, „avoir dessin“, „projet“, de *ɔaán*, „positus“, „datus“, „concessus“, et *uol*, „plein“, „rempli“,

de particules unies ensemble; Ex.: *Titun*, „alors“, „en ce moment“, de *Ti*, „de“, „à“, et *tun*, „alors“,

de racines à sens général et de noms; Ex.: *Zutik*, „tourbillon de vent“, „vent du sud“, de *Zut*, „tour“, „contour“, „cercle“, „contourner“, „mouvoir en cercle“, et *ik*, „vent“. Nous pourrions multiplier à l'infini les exemples, mais la chose offrirait assez peu d'intérêt pour le lecteur. Ce que nous venons de dire suffit pour donner une idée de la nature des composants et composés en langue maya.

D. *De l'ordre des composants.* Bornons-nous à indiquer les règles suivantes: d'ordinaire, lorsque le déterminatif est un adjectif ou un participe, il se place avant le déterminé; Ex.: *Zutbil-chen*, „Noria“, machine à faire monter l'eau, de *Zutbil*, „tournant“, et *chen*, „source“, „fontaine“; — *Zakal*, „beau-fils“, litt. „fils blanc“, de *Zak*, „albus“, et *al*, „filius“; — *Lacantun*, nom d'une cité antique, de *Lacam*, „grand“, „large“, et *tun*, „pierre“, „rocher“.

Lorsque le composé se trouve formé d'une préposition et d'un nom, celui-ci doit toujours être mis le dernier; Ex.: *Mayum*, „orphelin“, de *Ma*, „sans“, et *yum*, „père“.

D'ordinaire, si les composés sont tous deux des substantifs, l'on met le régissant avant le régi; Ex.: *Leɔkak*, „flamme“; litt. „langue de feu“, de *Leɔ*, „lingua“, et *kak*, „ignis“; — *Ahcim-atan*, „veuf“, de *Atan*, „épouse“, et *Ahcim*, „possesseur d'un défunt“, „maître d'un défunt“ de *Ah*, préfixe possessif, et *cim*, rac. de *Cimil*, „mort“, „mourir“.

Nous voyons ici une preuve de la jeunesse relative de l'idiome. Dans les dialectes offrant un caractère plus archaïque, tels que le quiché, le régissant se place d'ordinaire après le régi. Il en était de même dans le vieux gaulois, par rapport aux langues néo-celtiques. Aujourd'hui, le Breton place lui aussi le régi à la suite du régissant; citons p. ex.: *Pen march*, „tête de cheval", cf. *Pen*, „caput", et *march*, „cheval". De même le vieux français suivait parfois l'ordre inverse; p. ex. dans la phrase „en son père verger". pour „dans le verger de son père". Toutefois, on citerait encore, en maya, quelques exemples d'inversion, p. ex.: dans *Mayapan*, nom de l'ancienne capitale de Yucatan, de *Maya*, nom de la race. et de *pan*, „étendard", litt. „étendard des Mayas" : — *Cocché*, sorte de „plante aromatique", litt. „arbre de la tortue", de *Coc*, „testudo", et *ché*, „arbor".

E. *De la liaison des composants.* Ils peuvent être simplement juxtaposés, sans qu'aucun d'eux subisse de modification phonétique; c'est ce qui a lieu, p. ex. dans *Metnalil-Kak*, „feu de St. Antoine", sorte de maladie incurable; litt. „feu infernal", de *metnalil*, „infernal"; cf. *Metnal*, „enfer". Quelquefois aussi, une certaine fusion se manifeste entre eux, p. ex. lorsque certaines lettres sont ajoutées ou retranchées, pour prévenir la rencontre de sons désagréables et rendre l'union plus intime entre les éléments de composition; Ex.: *Cambez*, „instruire", „enseigner". de *Cam*, „porter", *Ez*, „ars magica", et *b* euphonique: — *Xibalba*, nom d'une ancienne cité et empire, litt. „patrimoine des hommes", de *Xib*, „masculus", „vir", et *balba*, „domaine". Au contraire, ici, nous voyons une labiale disparaître dans la 1ère syllabe du composé.

F. *Des mots redoublés* méritent d'être considérés comme des composés, il est vrai, d'une nature toute spéciale. Ils sont, du reste, assez nombreux en maya. On les obtient, tantôt en répétant la racine entière, tantôt en supprimant, dans le premier composant, la consonne finale. Le mot redoublé a quelquefois un sens intensif; tantôt il équivaut, au contraire, à un diminutif. Parfois, enfin, il conserve la même valeur que la racine simple. On pourra juger de tout ceci par les exemples suivants:

Chochocou, „tiède", de *Chocou*, „chaud";
Cħucħuhuc, „qui n'est ni doux, ni sucré", de *Cħuhuc*, „doux", „sucré";
Hunhun, „chacun", de *Hun*, „un";
Lolotz et *Lotz*, „coagulé", „caillé";

Tantan, „autant“, „de même“, de *Tan*, „vers“, „au milieu“, „relativement“;
Tzemtzemil, „phthisique“, de *Tzem*, „maigre“, „maigrir“;
Uaua, „murmure incertain“, de *Ua*, „dressé“, „mis en avant“;
ɔacacil et *ɔacil*, „remède“;
Zazac, „très blanc“, „brillant“, de *Zac*, „blanc“;
Zuzu, „souvent“, de *Zu*, „fréquent“;
Zuzuc et *zuc*, „doux“, „calme“, „pacifique“.

3°. Des Dérivés.

Il est certains termes, ordinairement considérés comme tels, et que nous ne pouvons, quant à nous, regarder que comme de vrais composés, au moins sous le rapport étymologique, parceque la syllabe finale conserve encore une valeur propre et se peut même parfois rencontrer à l'état isolé. Tels sont p. ex.: *Bailhal*, „se continuer“, „se suivre“, litt. „devenir continu“, du verbe *Hal*, „devenir“, et *bail*, „suite“, „continuation“; — *Imtun*, „plate-bande de jardin“, litt. „pierre du mamelon de terre“, de *Im*, „mamelon“, „élévation“, et *Tun*, „pierre“; — *Lahunkal*, „200“, litt. „10 kals“, ou, „10 vingtaines“; — *Uba*, „soi-même“, litt. „sa personne“, de *U*, „son“, „sien“, et *Ba*, „personne“, „être“, etc. Nous ne rangerons parmi les dérivés véritables que les mots munis d'une affixe servant uniquement à modifier le sens de la racine et qui, surtout, ne peut se rencontrer isolée. Nous parlerons, dans un autre travail, des pronoms accolés au nom dont ils dépendent. Cela entendu, nous ajouterons que les affixes peuvent être soit préfixées, soit suffixées au radical. On ne rencontre en maya que bien peu d'infixes proprement dits. Du reste, un mot sera dit au sujet des derniers. Nous parlerons dans une section à part des affixes joints les uns aux autres.

A. *Des Préfixes.* Le maya n'en possède guère que deux, dont l'emploi est évidemment fort ancien, puisqu'on le retrouve également en quiché. Ce sont d'abord *Ah*, lequel indique à la fois le genre masculin, le possesseur, l'exercice de la profession; Ex.: *Ahcay*, „pêcheur“, de *Cay*, poisson“; — *Ahchi*, „palais de la bouche“, de *Chi*, „bouche“: — *Ahau*, „prince“, litt. „porte collier“, de *Au*, „collier“. (Le port de cet objet était, en effet, chez les Centre-Américains, une prérogative royale, comme celui de la couronne en Europe, de la tiare en Perse et en Assyrie, du bandeau en Macédoine, du Pschent dans l'antique Égypte); — *Ahatan*, „homme marié“, de *Atan*, „épouse“, — *Ahcuxan*, „vivant“, de *Cux*, „vie“, — *Ahzibic*, „dauphin“, de *Zib*, „faire couler l'eau“, litt. „le poisson qui agite l'onde“, etc. Parfois même, on forme des particules au moyen de ce *ah* préfixe; Ex.: *To* et *ahto* „tôt“, „aussitôt que“. Suivi d'un nom propre, *ah* indique spec. le masculin: Ex.: *Ahchan*, „l'homme qui s'appelle *Chan*“; —, *Ahmotul*, „homme de *Motul*. Ce préfixe pourrait bien être identique à la racine *ah*, qui signifie: „s'élever, „se dresser“, „tige“, „ce qui est debout“.

Le second préfixe est *ix* ou *'x*, qui indique la diminution, la petitesse et, par suite, le féminin. Il se prend aussi dans un sens péjoratif. C'était, dans la très ancienne langue maya, un signe de prétérit. Remarquons que la particule en question a conservé toutes ces valeurs en quiché, qu'en othomi, langue qui n'est pas sans offrir quelques analogies avec celles du Centre-Amérique, la lettre *x* sert encore à indiquer le passé. Du reste, plus d'un idiôme s'est plu à joindre ensemble les idées de féminin, de jeunesse, d'infériorité, d'éloignement. C'est ainsi, dit-on, qu'en Siamois, les mêmes mots signifient à la fois „jeune roi“ et „reine“; qu'en *Koukoup* ou Hottentot, la labiale finale marque en même temps le rapprochement et le sexe masculin, tandis que la sifflante exprime aussi bien l'éloignement que le sexe faible. Quoi qu'il en soit, comme exemples de mots formés au moyen du préfixe *x* au *ix*, il convient de citer les suivants: *Ixcax* ou *Xcax*, „poule d'Europe“, litt. „la castillane“, par oppos. à la dinde, qui est indigène; — *Ixma* ou *Xma*, „sans“, de *ma*, „non“; — *Ixpen* ou *Xpen*, „sodomite“; — *Xchel* ou *Ixchel*, nom d'une antique divinité qui présidait aux accouchements, litt. „la bleue“, „l'azurée; — *Ixmehen*, „fille, par rapport au père“, de *mehen*, „fils“. — *Xkoz*, „petite servante“, de *koz*, „tondu“, „pelé“, etc. etc. Le sens primitif de *Ix* semble être celui de „trou“, „profondeur“, „profond“.

B. *Des Suffixes.* Nous établirons, entre ces derniers, une distinction tirée du génie propre de la langue maya, suivant qu'ils apparaissent, ou non, soumis aux lois de l'écho vocalique. On sait ce qu'il convient d'entendre par ces mots. Dans certains cas, que nous étudierons tout à l'heure, la voyelle qui commence la désinence doit être la même que celle du radical. Ainsi l'on dira *Nac-al*, „monter“, et non pas *Nac-il*; *Cimil*, „mourir“, et non pas *Cimal*, etc. Cette loi de l'écho vocalique rappelle un tant soit peu celle de l'harmonie des voyelles si importante au sein des dialectes dits *Touraniens*. On trouve certaines traces de cet écho vocalique dans la langue des Mams de Soconusco et peut-être même en huastèque, mais c'est surtout en maya qu'il semble le plus fréquent. On a tout lieu de croire, au reste, qu'il n'a reçu tout son développement qu'à une époque relativement récente. Il serait, dit-on, en train de disparaître dans le maya moderne.

I. *Des suffixes non soumis aux lois de l'écho vocalique.*

1°. *Suffixes non composés.*

a. *Ab*, *b*, Cette désinence qui sert en quiché à transformer certains verbes en noms, s'emploie chez les Mayas pour obtenir des dérivés substantifs, parfois avec un sens augmentatif ou intensif; Ex.: *Akab*, „nuit“, de *Ek* ou *Cek*, „noir“, cf. le quiché *gek*; — *Chapal*, „menu“, „nain“, de *Chap*, „réduire“, „broyer menu“, „détruire“; — *Haɔab*, „épée“, de *Haɔ*, „verge“, „fascine“; — *Nayab*, „lit.“ de *Nay*, „pencher“, „incliner“, „penché“; — *Ɔalab*, „sceau“, „moule“, de *Ɔal*, „sceller“, „imprimer“; — *Kalab*, „boucle“, „agraffe“, de *Kal*, „boucler“, „agraffer“; — *Panab*, „houe“, instrument à creuser la terre, de *Pan*, „fouir“, „creuser“, „labourer“; — *Halab*, „remède“, „purgation“, d'où *Halab-choch*, „seringue“, litt. „remède pour les entrailles“, *halab-ɔac*, „remède“, de *Ɔac*, „guérir“, „médecine“; — *Hayab*, „baillement“, de *Hay*, „allongé“, „étendu“.

Parfois même, cette désinence *ab* semble servir à former des adverbes avec sens superlatif ou des particules; Ex.: *Calab* ou *Calam*, „énormément“, de *Cal*, „cause“, „raison“, „motif“; — *Hetab*, „où“, „par où“, de *Het*, „fente“, „ouverture“, „fendu“, „ouvert“.

D'un autre côté. le *b* final est parfois une forme contractée, pour *ob*, signe régulier du pluriel; Ex.: *Mayab* ou *Mayob*, „les Mayas“, „les Yucatèques“: — *Haɔeb*, „vergues“, prob. pour *haɔaob*, et afin d'éviter toute confusion avec *Haɔab*, „épée“; — *Canab*, „serpents“, pour *Canaob*, etc.

Dans *Tatab*, „de toutes parts“, *ab*, n'est que la portion finale du radical *Tab*, „où“, „d'où“, précédé du radical *Ta*, „lieu“. „endroit“. mais ce *Tab*, lui-même. pourrait bien être pour *Taob* et ne constituer que le pluriel de *Ta*. Il conviendrait donc de voir dans *Tatab*. un des composés par redoublement. du genre de ceux dont nous avons déjà parlé plus haut; — *Hunab*, „un“, „unique“, est formé de *Hun*, „un“.

β. *Ac*, désinence d'un emploi assez rare et dont la nature semble obscure. Nous la rencontrons, p. ex., dans *Achac*, „dans“; — *Kabac*, „monde“. „univers“; — *Kalac*, „hémorrhoïdes“. Quelquefois, ce *ac* final paraît impliquer une idée de passé; Ex.: *Ol*. „presque“, „quasi“. et *Olac*, même sens, mais avec le verbe au prétérit; — *Ɔáac*, „donné“, „ce qui a été donné“, de *Ɔa*, „donner“; — *Ꝑóolac*, „enflé“, „arrondi“. de *Ꝑol*, „arrondir“, et *Pool*, „ampoule“, „enflure“, cf. *Ak* final du quiché. Souvent aussi. le plus souvent peut-être, le *Ac* final n'est qu'un substantif faisant partie d'un mot composé et gardant, plus ou moins entier, son sens propre de „peuple“, „gens“, p. ex. dans *hayac*, „soit“, „ou“, „ou bien“, cf. *Lay*. „être“, „ceci“, litt. „il y a du monde“; — *Mamac*, „personne“, „nul“, de *Ma*, „non“, et *mac*, „qui“. „lequel“, etc. Il sera question plus loin du *ac* signe de futur qui est soumis aux lois de l'écho vocalique. Dans *acenac*, „placés debout“, *Ac* joue simplement le rôle de pluriel d'*Acen*.

γ. *Aáh*, *ah*, marque le prétérit dans les verbes transitifs; Ex.:

Ten cambzic, „je l'enseigne“. et *In Cambzah*, „je l'enseignai“; — *Tech chóoic*, „tu le nettoies“. et *A Chòoah*. „tu le nettoyas“; — *U hicħic*. „il l'entortille“, et *U hicħah*, „il l'entortilla“. L'origine de ce suffixe est assez obscure. Peut-être convient-il de le rattacher à la racine *ah*, dans le sens de „être dressé“. „debout“.

δ. *Al* ou *áal*, non soumis aux lois de l'écho vocalique, sert surtout à former des dérivés substantifs, adjectifs ou particules; Ex.: *Abal*, „jocote“, sorte de fruit; — *Kakal*, „foyer“, „logis“, de *Kák*, „feu“; — *Tepal*, „suffisamment“, de *Tep*, „satisfait“, „suffisamment garni de“; — *Tial*, „à“, „pour“, „à cause de“, de *Ti*, „de“, „à“, „vers“.

Dans quelques mots, tels que *Ixal*, „accouchée“; — *Xibilal*, „fils de mère“, cette désinence *al* paraît n'être autre chose que le substantif *al*, „poids“, et par suite, „fils“, „enfant“, relativement à la mère, cf. *Ix*, préfixe du féminin et *Xib* ou *Xibil*, „mâle“, „homme“. Nous aurions donc affaire ici à de véritables composés.

Quelquefois le mot terminé en *al* peut être aussi bien une racine substantive qu'une racine verbale; Ex: *Uayal*, „tanière“, „terrier“, et, „se retirer dans sa chambre“, „dans sa tanière“, „s'abriter“; mais, bien rarement, cette finale *al*, non-variable, s'accole à un radical verbal proprement dit; on citerait cependant *Ximbal*, „aller“, mais aussi n'est-elle pas là, à proprement parler, élément de conjugaison, et la preuve, c'est que l'on dit au prétérit *Ximbalnahi*, „être allé“, et non pas *Ximbnahi*.

Le plus souvent, la prétendue finale *al* accolée à un verbe, n'est que le résultat d'une contraction, ou même d'une faute d'orthographe. Il convient de l'assimiler à l'auxiliaire *hal*, „devenir“; p. ex. dans *Itzatal*, „devenir sage“, de *itzat*, „sage“. *Tucláal*, „considérer“, „réfléchir“, nous offrirait l'exemple d'une contraction plus profonde encore, il serait pour *Tuclah* ou *Tuculah*, „cogitavit“, „investigavit“, et *hal*, „fieri“, de la racine *Tucul*, „pensée“, „réflexion“, „réfléchir“, „imaginer“.

ε. *Aâm*, *am*. Le plus souvent sert à former des dérivés adjectifs nominaux ou adjectifs et, par suite, exprimant une nuance de passé. Parfois même, il semble identique à la finale *an*, laquelle, nous le verrons tout à l'heure, marque le participe passé ou le verbe neutre; Ex.: *Acâam*, *acam* et *acan*, „gémir“, „gémissement“, „plainte“, „rugir“; — *Alam*, „petit d'un animal“, de *Al*, „poids“, „chose lourde“, et, par extension, „enfant“, litt. „qui a été mis bas“; — *Itzam*, „glacé“, de *Itz*, „glace“, „froid“; — *Talam*, „excellent“, „vie“, „énorme“, de *Tal*, „voler“, „provenir de“, „porté“; — *Tanam*, „broderie ornée de couleurs“, de

Tan, „autour“, „table“; litt. „qui est entouré“, „bordé“: — *Icham*, „mari“, „époux“, de *Ich*, „jumeaux“, „paire“.

Parfois, cependant, la finale *am* semble jouer, en quelque sorte, le rôle d'un nom d'agent ou participe présent, p. ex.: dans *Pakam*, „nopal“, litt. „qui clôt“, „enfermant“, de *Pak*, „mur“, „enceindre“: — *Xacam*, „posé sur quatre pieds“, de *Xac*, „qui marche sur quatre pieds“, „rampant“; — *Balam*, „tigre“; litt. „le mordant“, cf. le quiché *Balam*, de *Bala*, „mordre“, dérivé lui-même de *Bal*, „tordre“. La désinence *am* est donc ici composée et doit se diviser en *a m*. Enfin, dans *Kulam*, nom de plante, *am* pourrait bien n'être que le substantif désignant une sorte de petite „araignée“, et le terme entier voudrait dire, „araignée sacrée“: cf. *Kul*, „divin“, „sacré“.

ζ. *Aán*, *an*. La valeur propre de cette désinence est celle d'un participe passé, même lorsque le radical ne se trouverait point employé comme verbe: Ex.: *Aakáan*, „devenu moisi“, humide“, de *Aak*, „moisi“, „humide“; — *Acáan*, „posé“, „placé“; cf. *Actal*, „poser“, „placer“; — *Ahaán*, „éveillé“, „debout“, de *Ahal*, „s'éveiller“, „se lever“; — *Kohaán*, „malade“, „infirme“, radic. prob. inusité, mais on trouve le dérivé *Kohauil*, „maladie“, „infirmité“; — *ɔalaán*, „scellé“, „imprimé“, de *ɔál*, „sceller“, „imprimer“.

Parfois, il arrive que le radical muni de la finale *an* se prend lui même comme substantif ou comme verbe, mais le sens primitif semble bien toujours avoir été celui d'un passé; Ex.: *Tzolan*, „comput“, litt. „compté“, „énuméré“, de *Tzol*, „série“, „ordre“, „metre en ordre“, „arranger“. C'est par une métaphore analogue qu'en français nous dirions „c'est un *prêté* pour un *rendu*“ — „un *consommé*“ — „Il réclame son *dû*“ — „un *écrit*“ etc. etc. Citons encore *Aacan*, „mugir“, „gémir“, dont le participe passé, s'il est usité, serait sans doute *aacanan*; — *Actan*, „animer“, „exciter“. La particule *actan* ou *actaán*, „debout“, „vis-à-vis“, n'est évidemment qu'un composé de *Ac*, „posé“, „placé solidement“, et *Tan*, „au milieu“, „en avant“, cf. le Mexicain *Tlan*, „en“, „dans“.

Quelquefois la finale *an* semble pour *am*; Ex.: *Ichan* ou *Icham*, „mari“, „époux“, déjà vu plus haut; — *Lacan* ou *Lacam*, „bannière“, „drapeau“, de *Lacal*, „se détacher“, „flotter“.

η. *At*, *aát* sert à former des dérivés substantifs et verbaux; Ex.: *Acat*, „écritoire“, „encrier“, prob. de *Ek*, „noir“, cf. *akab*, „nuit“, „ténèbres“; — *Chapat*, „perce-oreille“, de *Chap*, „broyer menu“, „détruire“, d'où *Ahchapat*, litt. „maître du perce-oreille“, pour „scolopendre“, „mille-pieds“ (Cet animal, en effet, ressemble un peu au perce-oreille, mais il est plus grand, et surtout plus dangereux); — *Itzat*, *Itzaat*, „sage“, „habile“, „industrieux“, prob. de *Ez*, „sorcellerie“, „ensorcelé“, „enchanté“, d'où *Ezanab* ou *Eznab*, litt. „paume enchantée“, nom du 15^e^ jour du mois Yucatèque, et le nom de *Itzamná*, nom d'un demi-dieu et civilisateur de la péninsule, formé de *Ez*, *na*, „mère“ ou „demeure“, et *zam* ou *tzam* qui pourrait bien n'être autre chose que le terme *Cémi* appliqué par les Indiens des Grandes Antilles à leurs dieux. Il ne faut pas oublier que *Zamnà* ou *Itzamna* passait pour être venu de l'Orient, c'est-à-dire des îles. Son nom signifierait donc probablement „demeure“ ou „mère des génies enchantés“. Nous ne rechercherons pas l'origine de cette étrange appellation. Peut-être enfin, est-ce encore ce terme *Cémi*, mais encore plus défiguré, que nous retrouvons dans *Tzimin*, nom parfois donné au Tapir, considéré comme animal sacré par excellence, mais dont la désignation usuelle et indigène semble avoir été *Zayi*. Chez les Mayas modernes, *Tzimin* est devenu, par extension, le nom du cheval, considéré comme un animal merveilleux; de là *Tzimnil-Holcan*, „cavalier“, litt. „guerrier à cheval“. Ajoutons, par parenthèse, qu'un autre nom du personnage dont nous venons de parler paraît avoir été *Itzamat-ul*, ou *Itzmat-ul*, litt. „Zamna qui est venu, qui opère“. N'oublions pas qu'après sa mort, un temple lui fut élevé où on l'invoquait à raison des prodiges à lui attribués, sous le nom de *Kabul*, litt. „main qui est venue“, „main opératrice“. La main, en effet, semble avoir été l'emblème, dans la symbolique Américaine, de la puissance divine. Par une bizarrerie, dont nous ne rechercherons pas ici la cause, *at* paraît jouer le rôle d'une véritable négation, dans *Zapat*, „insipide“, „sans goût“, d'où *Zapat hanal*, „manger avec dégoût“, de *Zap* „sève“, „saveur“. Cette valeur de négation ne reparaît-elle point dans *Nacat*, „couché“, „incliné“, de *Nac* ou *Nacal*, „monter“, „s'élever“; de là *Eknacat*, „à la nuit tombante“, „au crépuscule“. Dans le titre de *Cħelekat*, que prenaient les princes de la maison royale des *Chèles*, comme synonyme d'„altesse“, „excellence“, nous observerons que *at* ne constitue point une désinence et appartient au radical *Kat*, „argile“, terre cuite. Le nom entier signifierait „argile bleue“ ou „oiseau bleu“, *Cħel* ayant le double sens de „bleu“, „azuré“, et d'une espèce d'oiseau au plumage bleu de ciel. Le second *e* n'est ici qu'une voyelle de liaison, comme le 1^er^ *a* dans *Ezanab*. Nous trouvons encore cette même finale *at*, dans *Pacat* „vue“, „vision“, „regarder“, „voir“, „considérer“, dont la racine est incertaine, car il serait assez difficile, peut-être, de le rattacher à *Pac*, „payer“, „rétribuer“, „paquet d'étoffe“.

ϑ. *Ay* ou *Ai* est une finale qui sert à faire d'un radical un substantif ou un adjectif; p. ex: *Ahcħapay*, „attiré“, „séduit“, „aimanté“, de *Cħap*, „aimant“, d'où *Cħapayil*, „attraction“, *Cħapal*, „devenir collant“; — *Lamay*, „base“, „fondation“, „piédestal“, de *Lam*, „enfoncé“, „abimé“, d'ou *Lamaytun*, „période de 20 années“, considérée comme la base du grand cycle, litt. „pierre fondamentale“; — *Petay*, „laideur“, „grosseur“, „vilenie“, cf. *Pet*, „arrondir“, „faire un cercle“, „cercle“, „rond“, *Petayen*, „laid“, „vilain“, *Petayenhal*, „enlaider“, „se salir“, „s'avilir“; — *Tamay*, „qui a de la profondeur“; de *Tam*, „profond“.

ι. *Ba* n'est point à proprement parler une désinence, mais bien un radical composant, ayant la valeur de „personne“, „être“, „soi-même“, et par suite: „ancêtre“, „patrimoine“. En tout cas, son emploi fréquent en guise de suffixe nous décide à en dire ici quelques mots. On le retrouve p. ex. dans les termes suivants; *Ahchuyba*, „marié en secondes noces“, litt. „possesseur d'un second conjoint“, de *Ah*, „possesseur“, et *Chuyba*, „qui se marie une seconde fois“, formé lui-même de *Chuy*, „couture“, „coudre à l'aiguille“, et de *ba*; — *Ahcoiba*, „qui s'estime beaucoup“, „se vend cher“, cf. *co*, „contenir“, „être contenu“, d'où *Coiba*, „se contenir“, „s'estimer“, „avoir confiance“; — *Ahtacba*, „intrigant“, „présomptueux“, de *Tacba*, „s'introduire“, „faire le parasite“, composé lui-même de *Tac*, „sentir“, „avoir besoin de“, „travailler avec un instrument“, et de *ba*; — *Baalba*, „bien seigneurial“, „patrimoine“, litt. „grand domaine“, de *baal*, „magnus“, „inclytus“, et de *ba*. De là, le dérivé *Xibalba* (pour xib-baalba), nom d'un royaume, litt. „patrimoine des mâles“ ou „des Xibes“.

ϰ. *E* ne paraît guère être autre chose qu'un suffixe euphonique donnant plus de force ou de grâce à l'expression. On le trouve, p. ex. dans *Aché*, „hélas“! — *Zamé*, „tout à l'heure“, de *Zam*, „lentement“. On l'emploie aussi à la fin des mots qui terminent une phrase, un membre de phrase ou un vers; p. ex.: *Tulom* ou *Tulomé*, „enceinte“, „muraille“, „fortification“. C'est, en quelque sorte, l'équivalent du *a* final du quiché, dans l'exclamation *Raxa Nanahuac*, „ô puissant Nanahuac!“

K. *Eb* sert d'ordinaire à former des substantifs d'un radical verbal; p. ex.: *Kaleb*, „verrou“, „barre à fermer la porte“, de *Kal*, „fermer“, „clore“, „graffe“; — *Takeb*, „colle“, „glu“, de *Takal*, „se tenir“, „s'attacher à“; — *Zuleb*, „vase à anse“, „aiguière“, de *Zul*, „tremper“, „détremper“, „imbiber“; — *Xoteb*, „couteau“, de *Xot*, „tailler“, „couper“; — *Hupeb*, „étui“, „gaîne“, „fourreau“, de *Hup*, „introduire“, „engager“, „engaîner“.

Lorsque le radical monosyllabique possède un *u* pour voyelle, la finale *Eb* est sujette à se transformer en *ub*; p. ex.: *Lucheb*, *Luchub*, „cuiller“, de *Luch*, „tirer“, „ôter“, „enlever avec la cuiller“, „sorte de petit vase formé d'une calebasse“; — *Kupeb* ou *Kupub*, „ciseaux“, de *Kup*, „couper“. Cette désinence rentrerait donc, à quelques égards, dans la catégorie de celles que nous avons qualifiées de variables, et dont nous aurons à parler tout à l'heure. Toutefois, on ne saurait douter que *eb* ne soit la forme primitive.

Il nous serait assez difficile de déterminer quels sont les radicaux dont dérivent *Chuleb*, nom indigène du petit oiseau appelé „commandeur“, par les créoles, et *Cheneb*, „ouverture“, „fenêtre“, d'où *Cheneb-che*, „volet“, litt. „fenêtre de bois“. On trouve bien *Chen* avec le sens de „seulement“, „solitaire“, „puits naturel“, et *Chul* avec celui de „mouiller“. Mais quel rapport bien précis découvririons-nous ici entre l'idée principale et l'idée dérivée?

Enfin, dans *Çħeneb*, „dresser une embuche“, „épier“, „guetter“, dont la dérivation du radical *Çħen*, „apaiser, „calmer“, „source“, semble, au moins, douteuse, nous trouvons la finale accolée à une racine verbale.

Il convient de rappeler ici que la finale *ab* du quiché a essentiellement une valeur substantive.

λ. La finale *el* se trouvant d'ordinaire, sinon le plus souvent, soumise aux lois de l'écho vocalique, il en sera parlé plus loin.

μ. *Em* forme des dérivés, d'ordinaire à sens de substantif, parfois d'adjectif ou de verbe; p. ex.: *Ahem*, „pente“, „descente“, litt. „possesseur du bas“, „du dessous“, de *Em*, „en bas“, „descendu“, „creux“; — *Aciyem* (avec *y* euphonique), „ivrogne“, „allourdi“, „étourdi“, de *Ahci*, „ivre“, „ivrogne“, litt. „possesseur de l'Agave“, de *Ci*, „Aloés américain“, agave dont on fait une liqueur enivrante; — *Koyem*, „farine de maïs en bouillie“, de *Koy*, „Sperme“, „gratter la terre“; — *Xelem*, „partager à chacun un peu“, de *Xel*, „partagé“, „divisé“, „ouvert“; — *Ᵽolem*, „gonflé“, „enrichi“, de *Ᵽol*, „accroissement“, „s'enrichir“.

Nous ferons observer que dans *Lelem*, „brillant“, le *em* final ne semble pas constituer une désinence, mais bien une portion du radical, ce mot n'étant, suivant toute apparence, qu'un redoublement du monosyllabe *Lem*, „coulant autour“, „s'étendre comme la flamme“.

ν. *En* forme surtout des dérivés à sens d'adjectif ou participe et diffèrent peu, quant au sens, de la racine dépourvue de cette désinence; p. ex.: *Ac* ou *Acen*, „posé“, „placé debout“, „appuyé solidement; — *Ku* ou *Kuyen*, „saint“, „divin“, „consacré“, avec *y* euphonique; *Ahkuyen*, même sens; — *Noh*, *Nohen*, „grand“.

La racine qui, isolée, ne prendrait point le *en* final, peut le recevoir lorsqu'elle entre en composition; p. ex.: *Yaxichen*, „vert“, litt. „oeil vert“, „vue verte“, de *Yax*, „viridis“ et *Ich*, „oculus“. Parfois même le composé muni du *en* final, prend le sens d'un substantif; p. ex.: *Yaxcumen*, „meurtrissure“, litt. „vase bleu“, de *Yax*, „bleu“, „vert“, et de *Cum*, „vase“, marmite“; — *Xlokbayen*, „poulet d'Europe“, litt. „le glouton“, „le gourmand“, de *Xlohbay* ou *Xlok*, „glouton“, „avide“; — *Kantamen-kin*, „espèce de fièvre jaune“, litt. „soleil jaunissant“, de *Kantan*, „jaunir“, et *Kin*, „jour“, „soleil“.

Dans *Puyen*, „rouge“, „empourpré“, de *Puy*, „teindre en rouge“, „murex“, la finale en question donne au radical le sens précis d'un adjectif dérivé. Remarquons que dans le dialecte *Chol*, le „murex“ ou coquillage qui donne la pourpre, s'appelle *Puren*. Ce fait est fort curieux à signaler, car dans tous les dialectes du rameau Nord-Oriental, le *R* primitif se change en *y*. Est-ce que le *Chol* considéré jusqu'à présent comme un dialecte du maya, appartiendrait réellement au groupe du Sud-Ouest? ou bien par un phénomène philologique des plus extraordinaires, aurait-il transformé de nouveau en *R*, le *y* représentant le *R* primordial? — *Petayen*, „hideux“, „horrible“, de *Petay*, „apparition“, „fantôme“, d'où *Petayenhal*, „se rendre horrible“. „se salir“, nous offre un nouvel exemple du sens adjectif attaché à la désinence *en*.

Par contre, *Acħen-ach*, „ridé“, „contracté“, constitue bien évidemment, le participe passé de *Acħáal* ou *Achal*, „se rider“, „se contracter“, *Ach* final n'étant qu'une sorte de suffixe indiquant habitude ou continuité.

Le suffixe *en* semble parfois être pour un *an* ou *am* primitif; p. ex.: dans *Xlobayen*, „timide“, „modeste“, „titre que l'on donne parfois aux jeunes femmes“, de *Lobayan*, „jeune“, se dit spec. de femmes; — *Itzen* ou *Itzam*, „glacé“, „frais“, de *Itz*, „glace“, „froid“.

Nous ignorons la valeur des racines de *Koben*, „cuisine“, et *Mehen* ou *Mechen*, „fils“. Seraient-ce des termes empruntés a un idiôme étranger?

Ce même suffixe *en*, d'ordinaire adjectif ou participiel, n'en semble pas moins verbal dans *Kuben*, „déposer“, „mettre en sureté“, de *Kub*, même signification.

Le *en* de *Nacen*, „je montai“, *Cimen*, „je mourus“. ne saurait guère passer pour une désinence, dans le vrai sens du mot. Ce n'est que le pronom de la 1ère personne, accolé au radical verbal.

En ne pourrait, non plus, être considéré comme suffixe dans les termes suivants, *Hayten?* „combien de fois“? de *Hay*, „étendu“, „prolongé“, et *ten*, „fois“; — *Hunten*, „une fois“, de *Hun*, „un“; — *Onten*, „plusieurs fois“, „bien souvent“, de *On*,

„plusieurs". On voit qu'il fait partie du radical *Ten.* Une observation analogue doit être faite à propos de *Tamen*, „pour toi", „à cause de toi", de *Ti*, „à", „pour"; *a*, „toi", et *men*, „cause", „fondement", ainsi que de *Tahmen*, „pour nous", „à cause de nous", pour *Ti-ca-men* (*Ca*, „nous", „notre"). Il en est à peu près de même pour *Tumben*, „nouveau", „récent", probablement de *Tum*, „alors", et *ben* ou *bene'*, „s'en aller". A première vue, l'on pourrait être porté à prendre *en* pour un suffixe, dans *Tumen*, „donc", „pour", „à cause de lui", de *Tum*, „alors". L'analogie avec les formes *Tamen*, *Tahmen* déjà citée ne nous permet guère de supposer qu'il en soit réellement ainsi, et pour nous, *Tumen* se devra décomposer en *Ti-u-men* (*U*, „son", „sien", „lui").

o. *Ez* indique d'ordinaire des verbes factitifs, dérivés d'un verbe, d'un adjectif ou d'un participe passé; p. ex.: *Aak*, „moisi", „humide", „frais", d'où *Aakezah*, „humecter", „faire moisir". Le plus souvent, le *e* qui précède le *z* tombe aux divers temps du verbe, sauf le futur et les divers temps formés du futur; p. ex.: *Uaakanzah*, „il est moisi", „il a reverdi", et *Bin uáakanez*, „il moisira", de *Aakán*, „moisi", „devenu humide"; — *Uhekzah*, „il a fait retrancher", „fait séparer", et *Uhékez*, „il fera retrancher", du verbe *Hek*, „retrancher", „couper". Peut-être même le *e* de la désinence *ez* n'est-il ici qu'une simple voyelle de liaison, ayant une valeur purement euphonique, et ce serait, alors, le *z* seul qui modifierait le sens du radical. Il convient de rappeler ici que les finales *izah*, *ezah*, *iz*, *ez* sont factitives, tout comme en quiché.

Dans quelques composés, *ez* a une valeur toute différente, et correspond à notre terme, „sorcellerie", „art magique"; Voy. *Cambez* (déjà cité).

o^{bis}. *I* final marque d'ordinaire le passé de la 3^{e} personne ou du participe des verbes intrasitifs; p. ex.: *Nacen*, „je montai", et *Naci*, „il monta", „étant monté"; — *Cimen*, „je mourus", et *Cimi*, „mort", „défunt", „il est mort", „étant mort". Le *i* final sert également à former des composés à sens d'adverbe ou de pronom; p. ex.: *Ahi*, „au commencement", litt. „s'étant levé",

„s'étant éveillé“; de *Ahal*, „se lever“, „s'éveiller“; — *Aci*, „quoi“, „quelle chose“? de *Ac*, „sur“, „au-dessus“, „superposé“.

La désinence en question ne nous paraît pas être autre chose que le *I* démonstratif, dans le sens de „celui“, „celui-là“. C'est une des rares désinences dont l'origine nous semble établie avec un degré suffisant de certitude, et elle doit être propre à la langue maya, c'est à dire de formation peu ancienne.

ξ. *Ic*. Le sens propre de cette syllabe est celuî de notre particule „avec“. C'est celui qu'elle possède isolée et précédant le substantif. Comme finale, elle sert à former:

1°. Des noms abstraits; p. ex.: *Bóotic* ou *Bótic*, „satisfaction“, „rémunération“, de *Bóot* ou *Bót*, „satisfaire“, „rémunérer“; — *Akzic*, „pissement“, „action d'uriner“, de *Akzah*, „urine“, „uriner“, „mouiller“; — *Copic*, „introduction“, de *Copah*, „introduire“; — *Accuntic*, „établissement“, „fondement“, de *Accuntah*, „établir“, „fonder“; — *Thibic*, „visite“, de *Tib*, „visiter“, „saluer“ etc.

2°. Plus rarement des adjectifs ou noms d'agents; p. ex.: *Kayic*, „querelleur“, de *Kay*, „quereller“, „disputer“; — *Zatic*, „destruction“, de *Zay*, „détruire“; — *Chuyic*, „suspenseur“, de *Chuy*, „suspendre“; — *Belintic*, „imitateur“, de *Belintah*, „imiter“ (avec *t* euphonique) etc.

3°. C'est sans doute en qualité de nom d'agent, que la finale *ic* est prise, lorsqu'elle entre dans la formation du présent du verbe transitif; p. ex.: *Ten Caxtic*, „je cherche“, litt. „maintenant moi chercheur“.

4°. Parfois, *ic* forme de véritables participes passés ou d'action continue; p. ex.: *Culic*, „assis sur“, de *Cul* ou *Culal*, „s'asseoir“; — *Achlic*, „ridé“, „plissé“ (pour *Achalic*), de *Achal*, „se rider“, „se contracter“; — *Celtic*, „glacé“, „froid“, de *Celtah*, „geler“, „glacer“. La présence du *t* euphonique prouve bien que ces dérivés en *ic* dérivent de la forme verbale et non du radical simple, lequel dans le cas présent, serait *Cél*, „froid“, „frais“, „glacé“, et mériterait plutôt d'être considéré comme un simple adjectif.

5°. C'est sans doute de cette valeur participielle que l'on est parti, pour en arriver à celle de nom commun que revêtent plusieurs vocables terminés en *ic*; p. ex.: *Uinic*, „homme“, litt. „adulte“, „qui s'est accrû“, du verbe *Uin*, „compléter“, „achever“; — *Zinic*, „fourmi“, peut être dérivé de *Zin*, „étendre“, „couvrir un espace“, litt. „animal qui couvre le sol“; — *Yaxic*, „espèce d'arbre verdoyant“, de *Yax*, „vert“, „frais“, litt. „l'arbre qui s'est couvert de verdure“; — *Cantic*, „conte“, „récit“, litt. „ce qui a été raconté“, de *Cantah*, „raconter“, „conter“. Peut-être convient-il de rattacher la finale *ic* du maya à la désinence quichée *ak*, laquelle semble posséder, parfois, une valeur analogue; cf. le quiché *Vinak*, „homme adulte“, de *Vin*, „ajouter“, „accroître“, avec les termes mayas déjà étudiés *Uinic* et *Uin*.

6⁰. Enfin, de la valeur participielle, la finale *ic* en est quelquefois arrivée à celle de simple particule (conjonction ou adverbe); p. ex.: *Tilic*, „supposé que“, „étant donné que“, de *Til*, „étendu en couche épaisse ou solide“; — *Baklic*, „autour“, „alentour“ (pour *Bakalic*), de *Bak*, *bakal*, „rouler“, „enrouler“, „envelopper“; — *Hebic*, „sicut“, de *Heb*, „contour“, „circuit“, „tourner autour“.

7⁰. Quelquefois, *ic* semble purement explétif; p. ex.: *Com* ou *Comic*, „bref“, „étroit“, „défectueux“.

π. La désinence *ii* ne nous retiendra pas longtemps; on la rencontre dans un très petit nombre de mots; p. ex.: dans *Achii*, „fort“, „violent“, „robuste“; cf. *Achil*, „membre“, „puissant“, „rude“, peut-être de *Ach*, „jonction“, „réunion“, „abondance de choses“. Cet *ii* final ne serait-il pas une simple corruption de la désinence *ai* ou *ay*, laquelle, d'après le dictionnaire de l'abbé Brasseur, ajoutée à un radical, le transforme en nom ou adjectif? Quelquefois, ce double *i* final ne semble être qu'une affaire de pure orthographe, p. ex: dans *Chi* ou *Chii*, „bouche“, „ouverture“; — *Tuchii*, „alors“, „en ce moment“, prob. simple variante de *Tuchi*, „envoyé“, „ayant envoyé“.

ρ. Dans la désinence *il*, le *i* précédant la consonne finale est tantôt variable, suivant les exigeances de la loi de l'écho vocalique, tantôt invariable. Il va sans dire que, pour le moment, nous ne nous occuperons de cette désinence, qu'autant que sa voyelle échappe à l'influence desdites lois de l'écho en question.

a. Nous n'avons à nous occuper ici de la finale *il*, qu'autant que la présence de la voyelle qui accompagne la liquide, ne se trouve pas causée par les exigeances de l'écho vocalique. En tout cas, cette finale *il* joue un très grand rôle pour la formation des dérivés, tant en maya que dans les dialectes congénères. Son sens primitif semble avoir été celui d'une sorte de déterminative, quelque peu comparable à notre article indéfini, au *a* final, à la fois article et pronom de la langue basque.

1⁰. Cette désinence semble explétive ou douée d'une valeur analogue à celle de notre article dans les mots suivant: *Be* ou *Beil*, „chemin“; — *Luum* ou *Luumil*, „terre“.

2⁰. Elle forme des substantifs à sens restreint et déterminé, p. ex. dans *Toobil*, „pâté“, „tourte“, de *Toob*, „pâte“;

3⁰, des noms de lieu dérivés d'un nom commun; p. ex.: *Cuzamil*, „île de Cozumel“, de *Cuzam*, „hirondelle“;

4⁰, des substantifs à sens de passé ou futur passif, tirés d'un radical verbal; p. ex.: *ɔabil*, „mise“, „enjeu“, litt. „dandum“, „concessum“, d'un radical *ɔab* que nous rencontrons dans le dérivé *ɔabilah*, „faveur“, „grâce“, „don gratuit“; — *ɔail*, „don“, litt. „datum“, de *ɔa*, „donner“;

5⁰, des noms par opposition au verbe; p. ex.: *ɔaɔil*, *ɔaɔacil*, „remède“, et *ɔaɔacal*, „remédier“, „donner une médecine“;

6⁰, des substantifs abstraits, dérivés soit d'un adjectif, soit d'un verbe, soit d'un autre substantif; p. ex.: *Tzemil*, „maigreur“, de *Tzem*, „maigre“, „débile“; — *Cħaotzilil*, „piété“, „clémence“, de *Cħaotzil*, „pieux“, „clément“, formé lui-même de *Cháa* ou *Chá*, „recevoir“, „accueillir“, et *Otzil*, „misérable“, „malheureux“; — *Aakil*, „verdeur“, „fraîcheur“, de *Aák*, „vert“, „frais“; — *Zinil*, „étendue“, „espace“, de *Zin*, „étendu“, „couvrant un espace“: — *Okomolil* et *Okomolal*, „mélancolie“, de *Okomol*, „affliger“; — *Tzenulil*, „alimentation“, de *Tzenul*, „nourriture“, „aliment“: — *Cochil*, „nettoyage“, de *Coch*, „nettoyer“; — *Cekil*, „noirceur“, „obscurité“, de *Cek*, „noir“, „triste“, „sombre“, „ténébreux“, etc.;

7⁰, des adjectifs à sens de participe passé: p. ex.: *Xolail*, „fiché“, „placé debout“, de *Xol*, „ficher“, „fixer“;

8°, des adjectifs indiquant la nature de l'objet, la substance dont il est formé; p. ex.: *Aacil*, „de la nature de la tortue“, de *Aac*, „tortue“: — *Baacil*, „osseux“, „phallique“, de *Baac*, „os“, „phallus“; *Actunil*, „pierreux“, de *Actun*, „pierre“; — *Lúumil*, „terreste“, de *Luúm*, „terre“;

9°, des verbes d'un adjectif ou participe; p. ex: *Chihil*, „croître“, „se fortifier“, de *Chih*, „crû“, „augmenté“;

10°, des verbes dérivés d'une particule; p. ex.: *Bail*, „suivre“, „continuer“, de *Ba*, „ainsi“, „comme“;

11°, des particules composées d'un pronom et d'un nom; p. ex.: *Baluil*, „pourquoi“?, de *Bal*, „quelque chose“, „quoi“? et de *uil*, „nécessité“, „convenance“;

12°, des pluriels substantifs ou pronominaux; p. ex.: *Tacil*, „eux-mêmes“, de *Tac*, „soi-même“; — *ɔeɔil*, „fondation“, „fondements“, de *ɔeɔ*, „fondement“, „fondation“; — *U tzolan Katunil*, „le comput des katuns“, „des époques“.

13°. A la différence de ce que nous venons de voir précédemment, dans *Yumil* ou *Yumbil*, „père“, la finale *il* indique que le mot est pris dans un sens indéterminé et que l'on n'exprime point à quoi il se rapporte.

14°. Il faut remarquer que dans les substantifs composés de deux éléments radicaux, et dont le premier se trouve être le préfixe *Ah*, l'on doit généralement faire usage de la désinence *Il*: p. ex.: *Ahpulil*, „portefaix“, „porteur“, de *Pul*, „porter“, „pousser“, — *Ahlohil*, „rédempteur“, de *Ahloh*, „rachetant“, „délivrant“ (Rad. *Loh*, „délivrer“, „rédimer“).

15°. Enfin, nous signalerons le *il* final, dans *Uakil*, „langue“, non rencontré sous sa forme radicale.

τ. *In* joue le rôle d'une simple dénominative dont il nous paraît assez difficile de déterminer le sens primitif: p. ex.: *Cizin*, „démon“, „diable“, peut-être de *Ciz*, „pet“, „vapeur désagréable“; — *Cocin*, „injure“, „outrage“, de *Coc*, „entrer à la sourdine“, „avare“, „sordide“; — *ɔacin*, „servir une médecine“, de *ɔac*, „médecine“, „potion“, „médicamenter“, „soigner“; — *Xiɔin*, „oreille“, de *Xic*, „ouvrir“, „déployer“, „aîle“.

υ. *It*. Nous n'avons guère rencontré cette finale que dans le mot *ɔipit*, „annone“, et *Ahɔipit*, „espagnol“, litt. „mangeur d'annone“, et il nous serait difficile, d'après ce seul exemple d'en préciser la nature. Le terme *Kanit*, „coussin“, est un composé de *Kan*, „hamac“, et de *It*, „le derrière“.

φ. *Ma* possède, comme particule, le sens spécial de „avant“, „avant que“. Postposée à un nom ou à un verbe, elle indique le passé; p. ex.: *Uohelma*, „j'ai su“, de *Ohel*, „savoir“; — *ɔacma*, „trésor“, „amas“, „gain“, d'un radical que nous retrouvons dans *ɔacab*, même sens; *ɔacma* signifierait donc spécialement „chose amassée“; — *Payma*, „dette“, „obligation“, de *Pay*, „réclamer“, „demander“. On voit que *ma* mériterait autant d'être considéré comme un vocable susceptible d'entrer en composition que comme une désinence.

χ. *Nal* signifie, à proprement parler, possesseur; p. ex.: *Otochnal*, „maître de maison“, de *Otoch*, „maison“; — *Cabnal*, „ruche à miel“, „celui qui soigne les ruches“, de *Cab*, „abeille“. Il est assez probable que cette finale *nal* est elle-même un composé résultant de la fusion de *na*, „proche“, „auprès“, avec la désinence *Il*, dont la voyelle sera tombée.

ψ. *Ob* est le signe normal du pluriel en maya; p. ex.: *Pix*, „gaine“, „étui“, et pl. *Pixob*; — *Ahchun*, „principal“, „fondamental“, de *Chun*, „principe“, „fondement“, et pl. *Ahchunob*. Nous avons vu que parfois, cette finale *ab* se contracte en *b*.

ω. *Oh* paraît d'un emploi assez rare et il nous serait difficile de déterminer sa valeur précise. On rencontre cette désinence dans *Oloh*, „germe“, „germer“, prob. de *Ol*, „coeur“, „volonté“, et dans *Ahbizoh-patan*, „collecteur de tributs“, de *Bizaah*, „porter“ et *Patan*, „tribut“.

α'. *Ol* indique une action réflexe, celle de l'objet ou de la personne sur elle-même; p. ex.: *Hokol*, „se nouer“, „faire des noeuds“, de *Hok*, „attacher“, „lier“; — *Lopol*, „se replier“, de *Lop*, „courber“, „replier“; — *Lotzol*, „action de se cailler“, „de s'épaissir“, de *Lotz*, „caillé“, „épaissi“; — *Nibol*, „se dévouer“, „souhaiter“, „aimer“, de *Nib*, „bonté“, „douceur“, „aménité“; — *Okol*, „se plaindre“, „gémir“, de *Ok*, „gémissant“, „qui pleure“; — *ɔaol*, „prêter l'oreille“, „se livrer à“, de *ɔá*, „donner“, „fournir“; — *Yokol*, „sur“, „au-dessus“, „qui se trouve en excès“ ou „placé sur“, de *Yok*, „excès“, „superflu“, „abondance“.

β'. *Om* marque, par excellence, le temps à venir. Dans la langue archaïque, cette finale *om* servait à former une sorte de gérondif du futur. Aujourd'hui, elle indique encore le prétérit futur ou le futur de certains verbes. Ex.: *Aakom*, „qui doit reverdir“, „qui reverdira“, de *Aakhal*, „reverdir“, „devenir humide“, dérivé lui-même de *Aak*, „moisi“, „humide“, „vert“, „frais“; — *Ahom*, „devant se dresser“, „se dressera“, archaïq. de *Ahal*, „surgere“; — *Ahpolom*, „marchand“, „qui s'enrichit“, prob. du radic. *Pol*, „tête“, „chef“, litt. „qui deviendra un chef“; — *Elom*, „devant brûler“, „lorsque brûlera“, archaïq., de *El*, „brûler“, „se consumer“; — *Itzatom*, „deviendra sage“, „pour devenir sage“ de *Itzat*, „sage“, „habile“; — *Kazpakom*, „se perdra“, „pour se perdre“, de *Kazpahal*, „se perdre“, „se ruiner“; — *Oxom*, „égrener le maïs“, „lancer“, „répandre“, de *Ox*, „maïs égrené“; — *Payom*, futur antérieur et partic. fut. de *Pay*, „appeler“, „réclamer“; — *Cochom*, „qui doit porter“, „laturus“, de *Cuch* ou *Coch*, „porter“, s'emploie comme verbe auxiliaire; p. ex.: dans *Nacon-ili-Cuchom* ou *Cochom*, „nous aurons monté“, „nosotros habremos subido“: de *Nacal*, „ascendere“; — ajoutons *Okom*, „triste“, „affligeant“, litt. „qui rendra gémissant“, de *Ok*, „gémissant“, déjà vu.

γ'. *On* ne constitue point une désinence. Partout où on le trouve final, il fait partie du second radical d'un composé: p. ex.: *Máon*, „nous ne sommes pas“; litt. „non nos“, de *Ma*, „non“, et *On*, „nos“: — *Mohton*, „sourcils“, litt. „qui couvre la cavité“, de *Moh*, „couvrir“, „recouvrir“, et *Ton*, „cavité“, „creux“, sens non indiqué dans le Vocabulaire de l'abbé Brasseur; — *Camzon*, „nous enseignons“, pour *Cambez on*.

δ'. *Op* et *Ot*. Ces deux désinences se présentent si rarement, que nous pouvons les considérer comme à peu près étrangères à la langue maya. Il nous serait, par suite, assez difficile de déterminer leur valeur propre. On les trouve cependant dans *Okop*, „grand ravin“, „fosse étendue“, et dans *Okot*, „ballet“, „drame mêlé de danses“. Ce dernier terme ne serait-il pas lui-même d'importation étrangère?

ε'. *Tah* que nous rencontrons p. ex. dans *Canantah*, „avoir gardé“; — *Accuntah*, „avoir fixé“, „posé“: — *ɔactah*, „avoir entassé"; ne constitue pas à proprement parler une désinence. C'est *ah* seul qui joue ce rôle, et le *t* n'est, à proprement parler, qu'une simple lettre euphonique. Il en est probablement de même, dans *Ahpentac*, „captif", „esclave", „prisonnier", de *Pen* ou *Pen*, „enfermé", „gardé", „détenu". *Ac* seul ici constitue la désinence. Enfin, ce même *t* euphonique reparaît encore dans les syllabes finales *Tan* ou *Taán* de *Accabatah*, „posé", „placé"; — *ɔaccuntah*, „gardé", „conservé", de *ɔaccun*, „garder", „conserver", etc.

ζ'. *Tal*, ainsi que les désinences *Tabal* et *Zabal* dont nous parlerons plus loin, sert à former le Passif d'une grand nombre de verbes; p. ex.: *Hanal*, „manger", et *Hantal*, „être mangé". Parfois, il suffit de l'ajouter à un nom ou à un adjectif, pour obtenir ledit verbe passif ou réfléchi; p. ex.: *Ac*, „gens", „peuple", et *Actal*, „se peupler"; — *Itztal*, „s'écouler", „couler comme la résine", de *Itz*, „résiné"; — *Akab*, „nuit", et *Akabtal*, „se faire nuit".

Le sens réfléchi ou intransitif est, du reste, aussi fréquent que le sens passif dont il se rapproche beaucoup; p. ex.: dans *ɔactal*, „s'amasser", „se gagner", de *ɔactah* ou *ɔacah*, „amasser", „gagner"; — *Catzubtal*, „s'éclaircir", „s'expliquer", de *Catzubah*, „s'être éclairci", et *Catzub*, „clair", „net"; — *Cuxtal*, „vivre", de *Cux*, „vie". On trouve quelques substantifs ou adjectifs formés au moyen du suffixe *tal*; p. ex.: *Ahchaltal*, „ivrogne", origine obscure; — *Capeltal*, „doute", de *Capel*, „deux".

η'. La désinence *te* que nous retrouvons dans quelques composés, p. ex. dans *Ahcate*, „double", constitue, à vrai dire, plutôt une explétive numérale qu'une désinence proprement dite; aussi n'aurons-nous pas à en parler ici.

θ'. Dans la finale *Tic*, p. ex.: *Aatic*, „aqueux"; — *Acuntic*, „établissement", „fondation", le *t* constitue encore une simple lettre euphonique. Nous renverrons le lecteur à ce qui a déjà été dit de la désinence *ic*. Même observation pour la finale *Til*, p. ex. dans *Xiitil*, „éclosion", „jaillissement", „s'ouvrir", „s'épanouir", de *Xi*, „en sortant", „en pénétrant".

ι'. Le *Tzah* final semble surtout servir à former des verbes d'action ou participes; p. ex.: *Ahcocintzah*, „diffamer", „rendre méprisable“, de *Ahcocin*. „vil“, „méprisable“; — *Alantzah*, „fouler aux pieds“, de *Alan*, „descendu“, „mis à bas“. Voy. *Zah*.

ϰ'. La désinence *Tzil* sert surtout à former des substantifs soit abstraits, soit concrets, dérivés de verbes ou d'autres noms; p. ex.: *Abiltzil*, „qualité de petit-fils“, de *Abil*, „petit-fils“; — *Pectzil*, „rapidité“, de *Pec*, „se mouvoir“; — *ɔayatzil*, „don“, „aumône“, de *ɔa*, „donner“, et *Ya*, „souffrance“, „douleur“, „grave“, „chéri“; — *Lukzicpectzil*, „calomnie“, peut-être de *Luk*, „avaler“, „boue“, „vase“.

F'. Le *Uc* a d'ordinaire une valeur intensive; p. ex.: *Buluc*, „noyé“, „qui se noiera“, de *Bul*, „noyé“, „abimé sous l'eau“; — *Ahtħanuc*, „orateur“, „qui a droit de parler“, de *Ahtħan*, „parleur“, „qui parle“, etc. Il est fort possible que ce *uc* ait une même origine avec le *c* final, précédé d'une voyelle variable, qui, comme nous verrons plus loin, indique le futur. Notons que *Buluc*, „onze“, est pour *Bolon ca*, litt. „neuf-deux“, et *ɔanúuc*, „signifier“, „donner à entendre“, pour *ɔá*, „donner“, et *Nuûc*, „signifiant“, „qui indique“.

λ'. La syllabe *Ul* sert le plus souvent à former des substantifs abstraits ou noms d'agents, tirés d'un verbe; p. ex.: *ɔanucul*, „cause“, „règle“, „sujet“, de *ɔanúuc*, „donner à entendre“; — *Tzenul*, „nourriture“. „soutien“, de *Tzen*, „soutenir“, „alimenter“, „nourrir“; — *ɔaul*, „gloire“, orig. inc.; — *Lukzahul*, „libérateur“, de *Lukzah*. „ôter“, „délivrer“; — *Ahɔibul*, „érivain“, de *ɔib*, „écrire“, „peindre“.

Parfois, *Ul* comme nom d'agent, s'ajoute à un adjectif possédant déjà un sens à peu près identique; p. ex.: *Ahchabul-Zinil*, „tout-puissant“, de *Ahchab*, „qui se suffit“, „qui a en abondance“, et *Zinil*, „espace“; — *Ahmenul*, „créateur“, „fondateur“, de *Ahmen*, „fondateur“, „architecte“.

Enfin, la désinence en question sert aussi à former des verbes ayant un sens neutre ou réfléchi; p. ex.: *Lubúl*, „tomber“, „choir“, et *Lúbul*, „tombé“, de *Lub*, „étendu à terre“, „renversé“. (Remarquons ici les catégories verbales et participielles, distinguées l'une de l'autre, par le déplacement de l'accent). *Lukul*, „s'en aller“, „se retirer“, de *Luk*, „couler“, „s'écouler“. Nous ferons observer que dans *Ukul*, „boisson“, la désinence est *l* et point *ul*, puisque l'on a pour racine *Uku*, „boire“.

μ'. Le dictionnaire de l'abbé Brasseur donne à la préposition *Um*, le sens de „autour“, „alentour“. En composition, elle aurait celui de „occupé à“, „en train de“. Comme désinence, elle pourrait bien ne constituer qu'une altération phonique du *om* final déjà vu. En tout cas, nous la retrouvons dans *Tulum* ou *Tolom*, „enceinte“, „forteresse“, de *Tul*, „regorger“, „être rempli“; — *Ulum*, „dindon“ et *Ulum-háa*, sorte d'oiseau aquatique, litt. „dindon d'eau“, et même dans quelques noms de divinités, p. ex.: *Acanum-Zuhuy*, déesse protectrice de la chasse, prob. „vierge qui doit gémir“; — *Uac-mitum-Ahau*, déité dont nous ne connaissons pas très bien les attributions. Au reste, dans ces exemples, il est assez malaisé de déterminer la valeur propre du *Um* final.

ν'. Le *un* final paraît revêtir des valeurs assez diverses; fort souvent, il semble servir à former des particules de radicaux verbaux, nominaux ou qualificatifs; p. ex.: *Betun*, „mais oui“, „certainement“, „pourquoi pas?“, de *Bet*, „qui retourne“, „qui revient“, „faire en sorte“, „occasionner“; — *Etun* ou *Etħun*, „ensemble“, „en société“, „d'accord“, „auprès“, „en compagnie“, „au point“ „justement“, de *Ethul*, „équivalent“, „comparable“, lui-même dérivé de *Et*, „chose égale à une autre“, „qui va de pair“, „d'accord“, „qui ressemble“, „accord“, „ressemblance“, „compagnie“, „égalité“, „conjointement“, „ensemble“, d'où les dérivés *Etaiil*, „compagnon“, „ami“, „camarade“; *Etail*, „signe“, „marque“; *Etalal*, „équivalent“, „comparable“, etc. etc.

On voit donc qu'ici, c'est plutôt *n* que *un* qui marque, à proprement parler, la désinence, et *u* aurait tout l'air d'une simple voyelle de liaison, puisqu'elle se retrouve également dans *Ethul*; — *Hetun*, „or“, „mais“, prob. de *Hetel*, „fendu“, „ouvert“, de la racine *Het*, „fente“, „ouverture“; — *Nacun*, „à l'encontre“, „à l'opposite“, d'une racine *Nac*, probablement différente de celle de *Nacal*, „monter“, qui ne nous est pas donnée à l'état isolé dans le dict. de l'abbé Brasseur, mais que l'on retrouve dans le dérivé *Nactan*, „fouler aux pieds“, „être en opposition“; — *Nuchlun*, „d'accord“, de *Nuch*, „alliance“, „confédération“, par l'intermédiaire d'un dérivé *Nuchul*, non indiqué dans le vocabulaire de l'abbé Brasseur.

Les cas dans lesquels le *un* pris comme simple désinence sert à former autre chose que des particules, semblent plus rares. Cependant nous pouvons citer: *Chintun*, „cigale“, prob. „qui s'incline“, de *Chintal*, „s'incliner“, lui-même apparenté à l'adjectif *Chinil*, „humble“, „qui s'incline“; remarquons ici encore que le *t* doit être euphonique; — *Xanum*, „envoyer“, „adresser un message“, de *Xan*, „aussi“, „retard“, „de même“, „récemment“, „tout à l'heure“; — *Cuitun*, nom donné à un livre antique, traitant de la création et de l'origine des choses; encore l'étymologie de ce mot est-elle des plus obscures.

Parfois, la désinence *un* est un adoucissement pour une forme *um* primitive; p. ex.: *ɔeyun*, „oncle paternel“, litt. „père en ligne oblique“, de *ɔeb*, „oblique“, et *Yum*, „père“, comme *ɔená*, „tante maternelle“, de *ɔeb* et *Ná*, „mère“; — *Zucun* et *Zucum*, „frère ainé“.

D'autres fois, dans la même finale, le *u* semble n'être qu'un affaiblissement d'un *o* plus ancien; p. ex.: *Caitun* et *Caixtun*, „quoique“, „bien que“, „encore que“, cf. *Caito*, „ensuite“, „après“, „ce sera ainsi“; — *Putun* et *Poton*, sorte de „piment“, fort piquant; — *Lahun*, „dix“, qui est au quiché *Laheh*, dans le même rapport à peu près que *Bolon*, „neuf“, à *Beleh*, et pourrait faire supposer une forme archaïque *Lahon*.

En tout cas, il arrive le plus fréquemment que *un* ne constitue qu'une désinence apparante. Elle fait partie des monosyllabes *Tun*, „pierre“; *Cun*, „pouvoir“, „être capable de“; *Hun*, „un“; p. ex.: *Babahun*, „autant“, „autant que“, „combien?“, de *Ba* redoublé, „soi-même“, „chose“, „personne“; — *Hunhun*, „chacun“; — *Yacun*, „aimer“, de *Ya*, „passion“, „douleur“, „affection“; — *Uacun*, „dresser“, „debout“, „planter droit“, de *Ua*, „guidon“, „signal“; — *Bitun* ou *Betun*, „mastic“, „béton“, „sol“, „fondement“, de *Bi*, „être comme“, et *Tun*, „pierre“; — *Ebtun*, „escalier de pierre“, de *Eb*, „escalier“; — *Katun*, „époque“, litt. „pierre creusée“, „pierre de la cavité“, de *Kati*, „creuser“; les anciens Mayas ayant l'habitude d'indiquer le renouvellement du cycle au moyen d'une pierre scellée dans le mur des temples, ce qui rappelle un peu l'usage étrusque du clou fiché au renouvellement de chaque siècle; — *Matun*, „sans fondement“, de *Ma* négatif et *tun*, „pierre“, „fondement“; — *Laytun*, „en ce temps là“, de *Lay*, „il“, „celui“, „ce“, et *tun*, „époque“, „pierre“; — *Chultun*, „réservoir“, litt. „pierre mouillée“; — *Zaztun*, „cristal“, litt. „verre pierreux“, „pierre lucide“, de *Zaz*, „verre“, „clair“, „lumineux“, etc. etc.

ο'. La désinence *ut* paraît donner généralement au radical la valeur d'un substantif; p. ex.: *Puyut*, „braie“, de *Puy*, „pudenda muliebria“; — *Pulut*, „cassolette à parfums“, de *Pul*, „cruche“, „vase“, d'où également *Pulub*, „encensoir“; — *Tomut*, „jeûne“, étym. incon; — *Tumut*, „tarière“, de *Tum*, „épine d'aloës ou d'agave“, très dure et dont on se servait pour percer. Remarquons que dans *Cucut* et *Cucutil*, „corpus“, „pudenda“, *ut* ne fait point partie de la désinence. On a simplement affaire ici à un redoublement du monosyllabe *Cut*, „qui reste, demeure, qui se tient cohérent“. On trouve encore cette finale dans la racine verbale *Mulut*, „se réunir en tas“, „être amoncelé“, de *Mul*, „amas“, „colline“, d'où *Mulcan*, „traiter en commun“, „conférer ensemble“; — *Mulul*, „se rassembler“; — *Multepal*, „gouverner en commun“, „régime républicain“, etc.

π'. La finale *Uz* est d'un emploi assez peu fréquent. Nous la rencontrons cependant dans *Nenuz*, „marcassite“; cf. *Nen*, „miroir“. Le terme *Petzuz*, „tonsure de prêtre“, semble composé de *Pet*, „rond“, „cercle“, et *Zuz*, „usé“, „râpe“, „tondu“.

ρ'. Nous reconnaîtrions à la désinence *yah*, d'ailleurs assez rarement employée, une valeur de déterminative ou d'intensive; p. ex.: *Ahcunyah* ou *Ahcunal*, „devin“, „sorcier“. litt., „possesseur de l'art magique“, de *Ah* déjà vu et *Cun*, „sorcellerie“, „magie“; — *Menyah*, „travailler“, intensif. de *Men*, „faire“, „édificateur“, „fondateur“. Dans *Numyah*, „souffrir“, il n'y a que *ah* qui constitue la désinence. Le reste est un composé de *Num*, „grand“, et *ya*, „passion“, „douleur“. De même pour *Pokyah*, „jouer à la paume“, de *Pok*, „paume“, „jeu de paume“, et *yah* ou *yaah*, „souffrir“, „éprouver“, „goûter“.

σ'. Étudions maintenant la valeur du suffixe *z*, spécialement dans la finale *zah*. Il indique que le verbe passe à l'état actif et souvent même factitif. Ex.: *Atanzah*, „marier“, d'où *Ahatanzah*, „entremetteur de mariage“, et *Atancal*, „se marier“, *de viro dicitur*; — *Cimzah*, „tuer“, „faire mourir“, d'où *Ahcimzah*, „meurtrier“, de *Cimil*, „mourir“; — *Hantzah*, „faire manger“, „nourrir“, et *Hanal*, „manger“, „se nourrir“; — *Hapzah*, „faire avaler“, de *Hap*, „avaler“; — *Lobzah*, „gâter“, „endommager“, de *Lobhal*, „se pervertir“, „devenir mauvais“; — *Lubzah*, „renverser“, „faire tomber“, et *Lubúl*, „tomber“, „choir“; — *Lukzah*, „ôter“, „retirer“, „délivrer“, d'où *Ahlukzah*, „libérateur“, „sauveur“, et *Lukul*, „se sauver“, „s'en aller“; — *ɔacbezah*, „ajouter“, „étendre“; — *ɔaczah* ou *ɔacezah*, „amasser“, „thésauriser“, cf. *ɔacah*, „gagner“, „acquérir“, et *ɔacab*, „trésor“, „gain“; — *ɔacmezah*, „humecter“, de *ɔaca*, „potion“, „médecine“.

2°. *Suffixes composés.*

Ils peuvent consister en désinences ayant soit une valeur lexicographique, c'est à dire servant à former des dérivés, comme p. ex.: *Ahaulil*, „royauté“, de *Ahau*, „prince“, „roi“, soit une valeur grammaticale, c'est à dire servant à marquer la catégorie, p. ex. dans *Acenac*, „posés“, „placés“, de *Ac*, „debout“, „posé“, *en* signe du participe ou de l'adjectif et du *ac* final, marque du pluriel. Nous ne distinguerons point l'un de l'autre, dans la présente étude, ces deux genres de suffixes composés, parce qu'ils sont identiques, quant à leur mode de formation et nous en tiendrons à la division en composés doubles, ne renfermant que deux éléments suffixés, comme p. ex.: *Hesanil*, „fondement“, „appui“, „institution“, du radic. *Hes*, „fixe“, „ferme“, „positif“, de la désinence participielle *an* et de la dénominative *il*; et en composés multiples contenant un plus grand nombre d'éléments, tels p. ex. que *Lukzahul*, „libérateur“, de *Luk*, „couler“, „écouler“, *z* ou *ez*, marque du factitif, *Ah*, signe de passé et de la dénominative *ul*. Du reste, ces suffixes peuvent s'ajouter fréquemment les uns aux autres, et le nombre en serait, pour ainsi dire, indéfini. Nous nous bornerons à en signaler les principaux et les plus usités.

Flexions doubles.

α. *Abal*, *abil*, voy. *Bal* et *Bil*.

β. *Anac*, p. ex. dans *Acanac*, „qui forme un étang“, „une mare“, „marécageux“, paraît formé de *ac*, „marais desséché et préparé pour la culture“, du suffixe *An*, déjà vu et ayant ici un sens de passé; enfin de la finale *ac*, possédant également une valeur de passé, *Acanac* voudrait donc dire litt. „ce qui a été formé en étang“.

γ. *Ancal*, p. ex. dans *Alancal*, „enfanter“, „mettre au monde“, de *Al*, litt., „poids“, et, par suite, „enfant“, „petit“, („par rapport à la mère“), auquel s'ajoute la racine *ancal*, „être debout“, „supporter“, „être une nécessité“. *Alancal* mérite donc d'être plutôt considéré comme un mot composé que comme un dérivé.

δ. *Anil*, p. ex. dans *Alanil*, „en qui l'on a confiance“, „soutien“, de *Al* ou *aal*, „dire“, „commander“, muni du suffixe participiel *an*, ainsi que de la finale dénominative *il*; litt. „ce qui s'impose“, „ce qui est dit“, „commandé“.

ε. La désinence *bal* a divers sens. Elle sert à former

1°. Le passif de certains verbes; Ex.: *Alabal*, „être dit“, „commandé“, de *Al*, „parler“, „ordonner“; — *Culcinabal*, „être assis“, de *Culcin* ou *Culcinah*, „asseoir“, „poser“; — *Naczabal*, „être élevé“, „élévation“, de *Naczah*, „élever“, „exalter“; — *Oheltabal*, „être su“, „connu“, de *Ohel*, „savoir“; — *ɔacbal*, „amassé“, „thésaurisé“, de *ɔac*, *ɔacah*, „thésauriser“, „gagner“. Il est vraisemblable que le 2^e^ *a* dans *Naczabal*, *Alabal*, constitue une simple voyelle de liaison. Nous parlerons plus loin de la finale *tabal* de *Oheltabal*.

2°. Le participe futur de certains verbes; Ex.: *Manebal*, „devoir passer“, „aller outre“, de *Manél* ou *Malél*, „passer“, „aller outre“, „guérir une plaie“.

3°. Des substantifs abstraits; Ex.: *Hantabal*, „manducation“, de *Hanal*, „manger“, et *Hantabal*, „être mangé“; — *Nacabal*, „élévation“, „montée“, de *Nac*, *Nacal*, „monter“, d'où le dérivé *Nacah*, „dégouter“, „donner des nausées“; — *Chibal*, „morsure“, „douleur“, de *Chi*, „bouche“, d'où *Chibal-kin*, litt. „morsure“ *ou* „douleur du soleil“ *id est*, „éclipse“. Est-ce que les

Yucatèques auraient, comme les Chinois et les Indous, cru l'éclipse causée par un monstre qui voulait dévorer l'astre du jour? Quant à l'expression „douleur du soleil“, elle nous fait songer au vers de Juvenal, appliqué, il est vrai, à l'éclipse de lune „et laboranti sucurrere lunae“.

4⁰. Quelques noms concrets; Ex.: *Celembal*, „épaule“, litt. „la robuste“, „la forte“, de *Celen*, „jeune“, „frais“, „vigoureux“.

5⁰. Quelques adjectifs ou noms d'agents avec le préfixe *Ah*: Ex.: *Ahcaybal*, „pêcheur“, de *Ah* possessif de *Cay*, „poisson“; — *Ahchambal*, „conteur de sornettes“, de *Cham*, „broyer“, „dent molaire“. Encore peut-être ici, le *b* est-il euphonique?

Notons bien que dans *Ahcambal*, „disciple“, le *b* paraît faire partie de la racine (cf. *Cambez*, „enseigner“), et le *al* seul constitue la désinence. De même dans *Nabal*, „onction“, comme le prouve la forme *Nab*, „or fin“, „onction“. *Akbal*, nom du 2ᵉ jour du mois yucatèque, semble d'origine quiché, comme beaucoup d'autres termes du Calendrier, et son affinité avec *Ak*, „nuit“, mérite, sans doute, d'être regardée comme purement fortuite.

Maintenant, quelle est l'origine de cette finale *bal?* Elle apparaît fréquemment en quiché, où elle sert à former surtout des substantifs, soit abstraits, soit concrets; Ex.: *Banbal*, „instrument“, de *Ban*, „faire“; — *Colbal*, „rédemption“, de *Col*, „sauver“; — *Hachbal*, „séparation“, de *Hach*, „diviser“, „partager“; — *Kelbal*, „désobéissance“, de *Kel*, „désobéir“; — *Oqobal*, „coupe“, de *Oqa*, „boire“; — *Qubal*, „boîte“, „trésor“, de *Qu*, „garder enfermé“, „avoir dans un coffre“; — *Remelibal*, „digue“, de *Rem*, „retenir l'eau“, etc. etc. Ce *bal* semble n'être autre chose, au fond, que la racine *bal* laquelle possède en quiché, comme en maya, le sens de „torsion“, „tordre“, „chose tordue“. Il se pourrait même, toutefois nous n'osons rien affirmer à cet égard, que *bal* ne fût lui-même qu'un composé de *Ba*, „quoi“, „chose“, „quel“, et de la dénominative *l*.

§. *Bil*, *abil* sert surtout à former des adjectifs, des participes passés et des passifs; Ex.: *Lilbil*, „être secoué“, de *Lil*, „secouer“, „agiter“. Il est vraisemblable que la désinence *bil* est ici pour *bal*, avec modification de la voyelle en vertu des lois de l'écho vocalique; — *Tacunbil*, „qui doit se cacher“, „se garder“, „s’observer“, de *Tacun*, „garder“. „cacher“; — *Tzaybil*, „qui peut, doit être uni“, et par extension „fiancé“, de *Tzay*, „joindre“, „accoupler“, „unir par paires“; — *Tzicbil*. „respectable“, „digne d’être obéi“, de *Tzíc*, „respect“, „hommage“, „obéir“; — *Pectabil*, „empressé“, „rapide à la course“, d’une racine *Pect* ou *Pecat*, d’où *Pectzil*, „rapidité“. — Les termes *Colabil*, „bon mot“, „plaisanterie“, et *Ahcolabil*, „diseur de bons mots“, „bouffon“, „plaisant“, se rattachent à une racine *Col* qui nous est inconnue; — *Mambil*, „parenté de deux cousins germains“, vient de la racine *Mam*, „aïeul“, „cousin germain“. Dans certains cas, la désinence *abil* paraît être pour *anbil*, *albil* ou *elbil*. Nous en parlerons plus loin, car il s’agirait ici d’un suffixe multiple.

Remarquez que dans *Machkabil*, „mariage“, la désinence est simplement *il* et non pas *bil*. Le mot se compose, outre la syllabe finale, des deux racines *Mach*, „se saisir“, „se prendre“, et *kab*, „main“. Même réflexion pour *Nuxibil*, „vieillesse“, où apparaissent les deux composés *Num*, „grand“, et *xib*, „masculus“, avec chute du *m* final devant la chuintante. Ce suffixe *bil* paraît identique à la racine *bil*, qui n’est probablement qu’un doublet de *bal*, et a, comme elle, le sens de, „tordre“, „torsion“.

η. *Enac*, p. ex. dans *Acenac*, „placés debout“, „posés“, „assis“. *Enac* pourrait bien être pour *Enlac*. de *En*, „déjà vu“, et de *Lac*, marque du pluriel, comme p. ex. dans *Aaklak*, pluriel de *Aaknak*, „vert“, „frais“, „neuf“. En tout cas, cette chûte du *l* constituerait un fait assez anormal. *Lac* possède le sens propre de, „plat“, „bassin“, „contenant“, d’où l’on sera passé à l’idée de pluralité.

θ. *Ezah*, *eezah*, p. ex. dans *Aakezah*, „humecter“, „ayant humecté“, de *Aak*, „humide“, désinence formée des deux suffixes *Ez* et *ah*, déjà vus.

ι. *Inah*, *intah*, p. ex.: *Ahauaintah*, „régner“, „ayant regné“, de *Ahau*, „roi“. „prince“. Le *t* est sans doute ici euphonique comme dans *Canantic* pour *Cananic*. Désinences *in* et *ah* déjà vues.

κ. *Láan*, *lan*, semble composé du *l* final, abrév. pour *il* ou *al*, et de la désinence participielle *an*; sert à former des participes, ou parfois même des substantifs et des verbes; Ex.:

Oclan, „appui“, „soutien“, „pilier“, de *Oc*, „jambe“, „pied“; — *Tohlan*, „être jeté dehors“, „chassé“, de *Tohol*, „jeter“, „renvoyer“, „chasser“. — Dans *Acláan*, „posés“, „placés comme des vases“, du rad. *Ac*, „poser“, „placer“, la finale *láan* a une valeur de pluriel qui s'explique par cette hypothèse qu'elle ne serait qu'une contraction pour *Lac-an*. En effet, *Lac* final, dont le sens propre semble être celui de, „plat“, „bassin“, „contenance“, „objet contenu“, s'emploie comme suffixe pour marquer le pluriel de certains adjectifs ou participes: citons p. ex.: *Aaklac*, „verts“, „frais“, „nouveaux“, plur. d'*Aaknak*, dérivé lui-même de *Aak*, „moisi“, „humide“, „frais“; — *Acħlac*, „ridés“, „plissés“, de *Acħal* ou *Acħáal*, „se rider“, „se serrer“, „se contracter“.

λ. *Lal*, *ilal* sert à former des substantifs soit abstraits, soit concrets; Ex.: *Aclal*, „mode“, „condition d'un étang“, de *Ac*, „mare“, „étang desséché“; — *Xibilal*, „fils de la mère“, de *Xib*, „mâle“; — *Xiblal*, „mâle“, „jeune homme“; — *Cħuplal*, „jeune fille“, „femelle“, de *Cħup*, „femelle“, „féminin“; — *Tħanbilal*, „louange“, de *Tħanbil*, „louable“, radic. *Tħan*, „parole“, „louange“. — *Lal* n'est évidemment, lui-même, le plus souvent, qu'une contraction pour *ilab*. Toutefois, *Oclal*, „être volé“, de *Ocol*, „voler“, „dérober“, n'est que l'abréviation de la forme régulière *Oclabal*; — *Nahlal* „parenté du côté maternel“, dérive du verbe *Naála*, „ressembler à sa mère“, dont la racine est *Naá*, „mère“. — Dans *Ꝑelal*, collectif ayant le sens de, „fils unique de mère“, *al* seul constitue la désinence et le radical est *Ꝑel*, „unique“, „uniquement“. De même, dans *Uilal*, „nécessaire“, „obligé“, de *Uil*, „nécessité“. *Nohlail*, „grandeur“, nous offre un composé de *Noh*, „grand“, et *Lail* ou *Laiil*, „substance“, „propriété“. *Ueybilal* „bâtard de mère“, semble composé de *Uey*, „aller à deux“, et *Bilal*, „servir“, „être présent pour quelqu'un“. Nous parlerons plus loin de la désinence *Olal*.

μ. *Lic* mérite plutôt d'être considéré comme une particule postpositive que comme un suffixe véritable. On la trouve avec un sens adjectif dans *Acħilic*, „ridé“, de *Acħil*, „plissement“, „contraction“, d'où *Acħaal*, „se rider“, „se contracter“. Toutefois ce *Lic* final se joint normalement aux verbes, comme une forme de conjugaison, pour signifier „avec“, „de“, comme dans la phrase suivante: *Ma uah tuhunal cuxlic uinic*, „ce n'est pas de pain seulement que vit l'homme". Il pourrait bien se faire que ce *Lic* lui-même résultât de la fusion de la particule *Li*, „peu", „petitement", „lentement", avec une finale *c* ou *ic*. Ce n'est que dans cette hypothèse que *Lic* aurait quelque droit à être considéré comme une flexion double.

r. *Lel*, et ses deux finales *l* et *el*, paraît employé pour former des noms d'agents; Ex.: *Ahkulel*, „gardien des choses saintes", „magistrat", de *Ah*, préfixe animé du masculin, et *Kulel*, „noble", „sacré", dérivé lui-même de *Kul*, „saint", „divin", dont la racine est *Ku*, „dieu", „divinité", „sainteté".

o. *Lil*, sauf peut-être dans un très petit nombre de termes, tels que *Ahaulil*, „royauté", de *Ahau*, „prince", „roi", n'est que le résultat d'une contraction. Lorsque *Lil* provient d'une désinence *alil*, il sert d'ordinaire à former des noms concrets; Ex.: *Aáklil*, pour *Aákalil*; cf. *Aákal*, „étang", „marécage", „bourbier", de *Aâk*, „moisi", „humide", „vert"; — *Ablil*, pour *Abalil*, de *Abal*, „jocote", „prunier d'Amérique". Il convient de remarquer que la forme non contractée *Abalil* désigne spec. une plantation de jocotes. — *Paklil*, „jardin entouré de murs", de *Pakal*, „plantation", „verger", „semer", „planter", dérivé lui-même de la racine *Pak*, „mur", „muraille", „enceinte", „entourer de murs".

Au contraire, lorsque *lil* provient d'une ancienne désinence double *ilil*, on l'emploie plutôt pour former soit des particules, soit des adjectifs ou des noms abstraits; Ex.: *Ablil* (pour *Abilil* et *Habilil*), de *Habil*, „temps", „saison", „époque", „vieilli", „passé de mode"; — *Aklil*, „récent", „neuf", „humide", „flaque d'eau", de *Akil*; — *Tiblil*, „modérément", „prudemment", de *Tibil*, „modéré", „tiède", „timide", cf. *Tibilil*, „modération", „bonté", „vertu". Remarquons, au reste, que la désinance *ilil*, elle-même, constitue d'ordinaire des substantifs de sens général et abstrait; Ex.: *Otzilil*, „compassion", de *Otz*, „misérable", „malheureux", et *ilil*, „lâché", „relâché", „vil", „sans valeur".

Ajoutons enfin, que dans *T̄hilil*, „boucle", la désinence est *il* et non pas *Lil*, puisque l'on a pour forme radicale *T̄hil*, „soutien", „chose qui en retient une autre".

π. Nous rangeons, peut-être à tort, les finales *nac*, *enak*, *nak*, parmi les désinences doubles. Elles ne mériteraient cette place que dans certaines occasions où elles sont, si nous osons nous servir de cette expression, plus apparentes que réelles et résultent de la juxtaposition de la terminaison *ac* à un autre suffixe.

Quoi qu'il en soit, *nac* considéré comme finale simple semble avoir une valeur incontestablement augmentative. Il sert à former des particules, noms, participes passés, mais surtout des adjectifs. Ex.: *Aaknác*, „vert“, „frais“, „neuf“, de *Aak*, „humide“, „vert“, „moisi“: — *Aaynac*, „frais“, „juteux“, de *Aay*, „graisseux“, „huileux“; — *Alnac*, „pour“; — *Hiɔicnac*, „excessif“, „trop plein“, de *Hiɔic*, „ardent“, „excessif“; — *Kiknak*, „dyssenterie“, de *Kik*, „sang“; — *Cipinac*, „glissant“, de *Cipil*, „glisser“; *Kakatnac*, „vagabond“, de *Kakatancal*, „rôder“, „errer“.

Dans les exemples que nous venons de citer, *nac* ne paraît être autre chose, en substance, que le radical *Nac*, „monter“, „s'élever“, „posé sur“. Ainsi, pour nous servir des exemples cités plus haut, *Kiknak*, „dyssenterie“, signifie proprement, „sang monté“; — *Aaynac*, „juteux“, voudra dire, „plus que huileux“, etc., etc.

Nous voyons cette même racine *nac*, mais plutôt à l'état d'infixe que de finale, dans *Acnacal*, „se mettre sur pied“, „stare“, de *Ac*, „posé“, „placé solidement“; — *Eknacat*, „à la nuit tombante“, litt. „à la montée de la nuit“.

Parfois, la finale *nac* se trouve précédée d'un *c* qui pourrait bien être euphonique, citons p. ex.: *Atacnac*, „qui prend femme“, de *Atancal*, „se marier“, *en parlant de la femme*, dérivé lui même de la racine *Atan*, „épouse“; — *Banacnac*, „posé“, „amoncelé“, cf. *Ban*, „tas“, „monceau“. — Nous croirions volontiers *Atacnac* et *Banacnac* pour des formes plus anciennes, *Atannac* et *Banannac*. Ce redoublement des *n* produisant un son désagréable à l'oreille, on aura remplacé la première d'entre elles par un *c*.

Remarquons que la plupart, sinon la totalité des mots en *nac*, forment leur pluriel en *lac*, parfois au moyen d'une contraction. Ainsi, les pluriels de *Banacnac*, *Katacnac*, „vagabond“, *Kiniknác*, „qui se fait dans son temps“, „en sa saison“, et *Aacnac*, sont *Baclác*, *Kilnác*, *Kaklác*, *Aaklac*.

Il faut bien remarquer que dans les mots tels que les suivants, *Acanac*, „formant un étang“, de *Ac*, „marais desséché“; — *Acenac*, „placé debout“, „posé“, de *Acen*, „posé“, „placé“, nous n'avons pas à faire à une finale *nac*, mais bien à une désinence composée, résultant de la juxtaposition des formes adjectivo-participielles *en* ou *an* et du suffixe *ac*.

C'est ce même suffixe *ac* que l'on retrouve dans *Anac*, „support“, de *Anal*, „supporter“; — *Hunac*, „grand“, „grandement“, „multiple“, de *Hun*, „un“, „unique“, d'où *Hunac-eel*, nom d'un héros antique, litt. „celui des grands testicules“; — *Ten* ou *Tenac*, „occasion“, „fois“; — *Uenac*, „poupée“, de *Uen*, „dormir“; — *Uinac*, „mannequin“, de *Uin*, „vingt“, „gagné“. „accrû“, d'où *Uinic*, „homme“, cf. le quiché *Vinac*, „vir“.

Le terme *Hicħnak*, „conçu“, où *nak* figure comme finale, est un vrai composé, de *Hicħ*, „noué“, „amarré“, et *Nak*, „ventre“, „panse“. Enfin, dans *Manak*, „bec“, „museau“, c'est *ak* seul qui constitue la désinence.

ϱ. Par exemple, il serait fort possible que le suffixe *nal*, lequel indique „possession“, „possesseur“, „profession“, ne fût que le résultat de la fusion du monosyllabe *Na*, „demeure“, „proche“, „rapproché“, „encore“, avec la désinence *l*. Quoi qu'il en soit, on retrouve ce *nal* final dans *Ahcabnal*, „chercheur d'abeilles sauvages“, du préfixe possess. *Ah* et de *Cab*, „miel“; — *Ahcahnal*, „citoyen“, „résident“, de *Cah*, „habiter“, „demeurer“: — *Naknal*, „reptile“, de *Nak*, „ventre“, „panse“, „ramper“. Quant à *Pixnal*, „spirituel“, „psychologique“, il est probablement pour *Pixanal*, de *Pixan*, „âme“, „esprit“. De même encore, dans *Okinal*, „ce soir“, „cette nuit“, c'est *al* et non *nal* qui constitue la désinence, car ce mot dérive de *Okin*, „cette nuit“.

σ. *Alil*, *olal*, *olil*, *ulil*. Il est facile de reconnaître dans toutes ces désinences l'union des suffixes *al*, *ol*, *ul* avec la finale *il* ou *al*, et besoin n'est pas, à cet égard, d'entrer dans la moindre explication; donnons comme exemples *Ocolal* ou *Okolal*, „foi“, „fidélité“, „croyance“, „croire“, d'un vieux radical *Oc* ou *Ok* qui ne s'emploie plus dans ce sens, mais que l'on retrouve dans le dérivé quiché *Oquizabal*, „foi“, „croyance“. Dans le termes suivants: *Mahalil*, „qui a cessé d'exister“, de *Mahal*, „cesser d'exister“, „n'être plus“, formé lui-même de *Ma*, „non“, et *hal*, „être“, „devenir“; — *Mambalil*, „néant“, „anéantissement“, pour *Mambaalil*, de *Mambaal*, „néant“, „rien“, „mépris“, formé lui-même de *Ma*, „non“, „ne pas“, et de *baal* ou *bal*, „chose“, „quelque chose“, „quoi?“; — *ɔaolil* ou *ɔaolal*, „propos“, „résolution“, „attention“, de *ɔaol*, „écouter avec soin“, „avec attention“, — on remarquera que c'est, à proprement parler, *il* ou *al* qui, seul, constitue la désinence.

Quant à *ɔanuculil*, „soin“, „diligence“, „prévoyance“, il dérive d'une racine *ɔanucul*, „cause“, „règle“, „sujet“, „matière“, laquelle se rattache à son tour à une forme plus simple *ɔanúuc*, „signifier“, „donner à entendre“. Cette dernière ne constitue, elle-même, à nos yeux, qu'un composé de *ɔá*, „donner“, „concéder“, „fournir“, et *Nuúc*, „signifiant“, „qui signifie“.

τ. C'est à tort que l'on considérerait d'ordinaire les finales *tan* et *tah* comme composées. Dans *Actan* ou *Actaan*, „devant“, „en avant“, nous reconnaissons p. ex. un véritable composé, de *Ac*, „sur“, „debout“, et *taán* ou *tan*, „devant“, „en avant“, „à présent“; de là, les dérivés *Actanil*, „voisinage“, „de face“; — *Actambil*, „qui peut“, „doit être placé de face“. D'un autre côté, dans les formes du passé *Canantah*, „ayant porté“; — *Alabaltah*, „ayant espéré“; — *ɔactah*, „ayant entassé“, — c'est le *ah* seul qui mérite d'être considéré comme désinence. Le *t* précédent ne constitue qu'une simple consonne euphonique.

v. Par exemple, nous avons tout droit de voir autant de flexions doubles dans les désinences *Tahan*, *Tahul*, *Ahul*, etc. Ex.: *Accabtahan*, „assis“, „placé rapidement“, de *Accabtah*, „placer“, „asseoir avec précipitation“, où nous retrouvons, avec le *t* euphonique, la finale passée *tah* et la désinence participielle *an*; — *ɔacuntahan*, „amassé“, „ayant été amassé“, de *ɔacun*, „amasser“, „amonceler“; — *ɔanuctahul*, „significatif“, „qui exprime“, de *ɔanúuc* ou *ɔanuc* déjà vu, avec le *t* euphonique et les désinences *ah* et *ul* examinées plus haut; — *Luzahul*, „libérateur“, „qui débarasse“, de *Luz*, *Luzah*, „ôter“, „débarasser“.

φ. La finale *Tzah* ou *Zah*, formée de la désinence *z* déjà vue et du suffixe passé *ah*, mérite incontestablement d'être considérée comme double. On la rencontre p. ex. dans: *Naczah*, „faire monter“, „élever“, „ayant élevé“, de la rac. *Nac*, „monter“; — *Ahcocintzah*, „ayant diffamé“, „rendu méprisable“, cf. la racine *Cocin*, „offense grave“, „trouble“, „infamie“; — *Alantzah*, „fouler aux pieds“, „ayant foulé aux pieds“, de *Alan*, „chose descendue“, „mise bas“, etc.

Flexions multiples.

Nous avons déjà exposé plus haut ce que nous entendions par ces termes, et n'aurons pas à y revenir ici. En tout cas, nous nous bornerons à quelques exemples et n'avons pas la prétention de donner une liste complète de toutes les flexions multiples qui peuvent exister au sein de la langue maya.

α. La flexion *Elbil* ne peut passer pour multiple qu'autant que *bil* lui-même sera considéré comme un composé. On la rencontre p. ex. dans *Onelbil*, „parent, en général“, de *Onel*, „s'apparenter“, „parent“.

β. *Ezahan* est assez évidemment composé de trois désinences, *ez*, *ah* et *an*, pour que nous n'ayons pas à insister davantage sur ce point. Apparaît, p. ex. dans *Aakezahan*, „que l'on fait reverdir“, de *Aak*, „moisi“, „humide“, d'où *Aakezah*, „humecter“, „rendre humide“.

γ. *Laahal*, pourrait bien être pour *Il-ah-hal* (*Hal* ayant ici le sens de, „devenir“, „être“). Ex.: *Achlaahal*, „se rider“, „se plisser“, de *Ach*, „ride“, „pli“, d'où *Achil* et *Acháal*, „se rider“, „plissement“.

δ. *Laantah*, nous semble résulter de la fusion de la désinence *Il* ou *El* avec les finales participielles *an* et passée *ah*, avec *t* euphonique; *Achlaantah*, „ayant ridé“, „plissé“.

ε. Quant à *Tabal* ou *Zabal*, employé à former des verbes passifs ou parfois des substantifs, il méritera ou non d'être rangé au nom des flexions multiples, suivant que l'on considérera *bal* comme étant, lui-même, une finale simple ou une finale composée.

Quoi qu'il en soit, nous croyons découvrir dans *Tabal*, le suffixe *tah* (avec *t* euphonique), suivi de la finale *bal*; p. ex.

dans: *Kabatabal*, „être nommé“, de *Kabatah*, „ayant nommé“, lui-même dérivé de *Kaba*, „nom“; — *Kaholtabal*, „exemple“, „modèle“, de *Kahol*, *Kaholtah*, „marquer“, „remarquer“; — *Kultabal*, „adoration“, „culte“, de *Kultah*, „statue“, „simulacre“, „idole“, tiré lui-même de *Kul*, „saint“, „divin“; — *Mahantabal*, „être loué pour travailler“, de *Mahan*, „chose d'emprunt“, „louer“, „emprunter“; — *Nohochcintabal*, „être loué“, „glorifié“, „glorification“, de *Nohochcin*, „glorifier“, „grandir“, cf. *Nohoch*, „grand“, et *Cin*, „pouvoir“, „mise“, „apport“; — *Núuctabal* ou *Nuctabal*, „être compris“, de *Nuctah*, „entendre“, „comprendre“, du radic. *Nuuc*, „signifiant“, „qui signifie“, „mode“, etc. En ce qui concerne *Zabal*, nous le croirions volontiers pour *Z—ah—bal*, le *z* n'étant point ici euphonique, mais jouant le rôle déjà connu de factitif. Ex.: *Lukzabal*, „être sauvé“, de *Lukzah*, „ôter“, „retirer“, „délivrer“, radic. *Luk*, „couler“, „écouler“, d'où *Lukúl*, „se délivrer“, „se sauver“; — *Naczabal*, „être élevé“, „exalté“, „honoré“, de *Naczah*, „élever“, „exalter“, du radic. *Nac*, „monter“, etc.

ζ. *Tantabil*, prob. de la finale *bil* et de *tantah*, où le second *t* paraît euphonique; p. ex. dans *Actantabil*, „ce qui peut ou doit être conduit en avant“, de *Actantáal*, „être conduit“, „poussé en avant“, cf. *Actan*, „animer“, „pousser“, „exciter“, de *Ac*, „sur“, „dessus“, et *tan*, „au milieu devant“.

η. *Tantahan*; p. ex. dans *Actantahan*, „conduit“, „mené“, „placé en avant“.

θ. *Umbil* et *Umbilac*; p. ex. dans *Aakumbil*, „qui peut“, „doit reverdir“, de *Aak* déjà vu — *Accumbilac*, pluriel de *Accumbil* „qui peut ou doit être posé“, „fixé“, „cimenté“, prob. de *Ac*, „posé“, et *Cum*, „avec“.

ι. *Zahan*, de la finale *Zah* déjà vue et de la forme participielle en *an*; p. ex. dans *Accunzahan*, „placé“, „établi“, „fondé“, de *Accunzah*, „faire que l'on place“, „que l'on fixe“, etc.

κ. *Zahul*, composé des trois finales *z*, *ah* et *ul*, déjà examinées; p. ex. dans *Lukzahul*, „libérateur“, de *Lukzah*, vu plus haut.

II. De l'écho vocalique et des affixes qui y sont soumis.

On sait assez ce qu'il convient d'entendre par ces mots *d'écho vocalique.* Ils désignent le phénomène en vertu duquel une désinence ou, parfois même, un préfixe doit prendre la même voyelle que la racine dont ils dépendent. Ce procédé qui rappelle un peu celui de l'harmonie des voyelles en vigueur au sein des dialectes ougro-finnois, est surtout employé en mam et en maya bien que d'une façon un peu différente.

Chez les Mams, c'est surtout le préfixe qui nous apparaît partout soumis à la loi en question. Ainsi, dans leur idiôme, on devra dire *Nuchu*, „ma mère“, de *Chu*, „mère“, mais *Nabanil*, „ma bonté“, de *Banil*, „bonté“; — *Kukuxomal*, „notre jeunesse“, de *Kuxomal*, „jeunesse“, mais *Ketlebil*, „notre coutume“, avec élision de la voyelle finale de *Ki*, „nous“, „notre“. En maya, au contraire, ce ne sont guère que les désinences qui font varier leur voyelle, et encore dans certains cas déterminés. Nous allons en passer ici en revue les principaux.

a. Les finales *l* du présent et *c* du futur du verbe intransitif modifient généralement la voyelle qui précède de façon à la rendre identique à celle de la racine.

Ainsi l'on dira p. ex.: *Nacal*, „monter“, et *Nacac*. „devoir monter“; — *Emel*, „descendre“, au fut. *Emec*; — *Cimil*, „mourir“, et fut. *Cimic*; — *Pohol* ou *Pocol*, „laver“, au fut. *Pohoc* ou *Pococ*; — *Bulul* et *Buluc*, „s'enfoncer“, „se noyer“, etc. etc.

Toutefois cette loi semble souffrir exception pour quelques verbes tels que les suivants:

1°. *Binal* ou *Benel*, „s'en aller“, qui a pour futur, l'irrégulier *Binxic*. La forme primitive était certainement *ben*, lequel conserve encore en quiché, le sens de, „venir“.

2°. *Chemul*, „naviguer“, lequel fait au passé *Chemulnahi* et au futur *Chemulnac*.

3°. *Talel*, „venir“, „sortir de“, dont le futur est néanmoins *Talac*; cf. le quiché *Tal*, „diviser“, „éparpiller“. Peut-être le maya, en adoptant pour le présent une forme *Talel* au lieu de *Talal*, a-t-il voulu prévenir la confusion avec *Talal* abrev. de *Talabal*, „être palpé“, „touché“, lequel constitue le passif de *Tal*.

4°. *Tepal*, „être roi, gouverneur“; au passé *Tepalhi* et au futur *Tepalnac.* Il se pourrait bien que ce mot fut d’origine mexicaine. D’ailleurs, il fallait éviter une confusion avec *Tepel*, *Tepec*, „rompre“, „crever“.

5°. *Olmal*, „se cailler“, „s’épaissir“, „se coaguler“; prét. *Olmahi*; fut. *Olmác.*

6°. *Ulmal*, „se tacher“, „se salir“; prét. *Ulmi*; fut. *Ulmác.*

7°. *Káaxil*, „aller à la selle“; prét. *Kaakxilnahi*; fut. *Kaakxilnák*, etc. etc.

Il va sans dire que les semi-voyelles *u* et *y*, soit qu’elles précèdent, soit qu’elles suivent la voyelle du radical, n’exercent aucune influence sur celle de la désinence; Ex.: *Cħeuél*, „pencher“, „incliner“; prét. *Cħeui*; fut. *Cħeuéc*; — *Hehuél*, „ouvrir une carrière“, „creuser“; prét. *Heui*; fut. *Heuéc*; — *Uacal*, „vider“, „se répandre au dehors“; prét. *Uaci*; fut. *Uacác*; — *Uakal*, „éclater“, „crever“, „fondre“; prét. *Uakah*; fut. *Uaké* et *Uakab*; — *Uecel*, „se répandre“, „s’éparpiller“; prét. *Ueci*; fut. *Uecéc* (on peut se demander si *Uacal* et *Uecel* ne seraient pas des doublets l’un de l’autre, à moins que chacune des deux formes ne soit spéciale à un dialecte particulier). — *Yatal*, „peser“, „être douloureux“; prét. *Yati*; fut. *Yatac*; — *Yaꝑhal*, „se broyer entre les mains“; prét. *Yaꝑhi*; fut. *Yaꝑác*, etc.

De même, lorsqu’un verbe est formé de plusieurs éléments, c’est la voyelle seule du second composant qui influe sur celle de la désinence; Ex. *ɔoclukul* ou *ɔooclukul*, „s’achever“, „se perfectionner“, de *ɔóoc*, „finir“, „achever“, et *Lukul*, „se délivrer“, „se sauver“; prét. *ɔocluki*; fut. *ɔoclukúc.*

On remarquera que la loi de l’écho vocalique reste souvent inappliquée, lorsque le verbe reçoit la désinence passive ou intransitive *Lal*, contract. de *Labal*, c’est qu’alors le verbe constituait primitivement un trisyllabe Ex.: *Oclal*, „être volé“, (pour *Oclabal*); fut. *Oclác* (pour *Oclabac*); — *Xechlal*, „paraître clair“, „être rendu évident“, (pour *Xechlabal*), de *Xech*, „clair“, „évident“, „patent“; prét. *Xechlahí*; fut. *Xechlac.*

La même raison fait que la loi de l’écho n’est pas appliquée pour les verbes terminés en *Hal* ou *Pahal*, car ils constituent en réalité des composés. En effet, *Hal* et *Pahal* sont deux sortes d'auxiliaires ayant le sens de „devenir“, „être“; ex.: *Cħophal*, „devenir borgne“, „louche“, de *Cħoop* ou *Cħop*, „borgne“, „louche“; prét. *Cħopi*; fut. *Cħopac*; — *Ekhal*, „noircir“, „devenir noir“; prét. *Ekhi*; fut. *Ekhác*; — *Zihal*, prob. contract. pour *Zihhal*, „naître“, de *Zih*, „source“, „origine“, „naissance“; prét. *Zihi*; fut. *Zihác*; — *Chupahal*, „se compléter“, „se combler“, „se parfaire“; prét. *Chupahi*; fut. *Chupahác*; — *Epahal*, „s'affiler“, „s'aiguiser“, „devenir pointu“; prét. *Epahi*; fut *Epahác*; — *Kexpahal*, „se troquer“, „s'échanger“; prét. *Kexpahi*; fut. *Kexpahác*; — *Toxpahal*, „broncher“, „trébucher“; prét. *Toxpahi*; fut. *Toxpahac*, etc.

Il n'y a pas non plus lieu de faire l'application des lois de ce même écho vocalique, lorsque le *h* de l'auxiliaire *Hal* disparaît pour être remplacé par un *t* euphonique; Ex.: *Xoltal* ou *Xolhal*, „se consolider“, „s'appuyer“, de *Xol*, „ficher“, „fixer“.

β. Lorsque le *l* final est signe de comparatif ou de superlatif, la voyelle qui le précède se modifie d'ordinaire, conformément à la règle indiquée ci-dessus, et encore cela paraît tendre à disparaître dans la langue moderne. Quoi qu'il en soit, nous trouvons de *Tibil*, „bon“, *Tibilil*, „meilleur“, et *Utibilil*, „le meilleur“, „excellent“; — de *Lob*, „mauvais“, *Ulobol*, „pire“, souvent remplacé aujourd'hui par *Ulobil*.

γ. Dans les verbes de la 3^{e} conjugaison de Beltran, c'est à dire dans les transitifs à racine monosyllabique qui forment leur futur et leur infinitif en *b*, la voyelle précédant cette consonne est soumise aux lois de l'écho vocalique, Ex.: *Ten Tzicic*, „je lui obéis“; infin. *Tzic* ou *Tzicib*; fut. *bin in Tzicib*, „je lui obéirai“; — *Ten molic*, „je ramasse“; infin. *Molob*; fut. *bin in molob*; — *Ten Canic*, „je le sais“, „je le connais“; fut. *bin in Canab* (du radic. *Can*); — *Uec*, „verser“, „répandre un liquide“; fut. *Uecé* ou *Ueceb*. Quelques verbes dissyllabes suivent la même règle, lorsque les deux voyelles du radical sont les mêmes; c'est à dire que la voyelle de la désinence leur devient identique ou bien que le *b* final s'accolle purement et simplement au dit radical; p. ex.: *Uku*, „boire“; fut. *bin in ukuúb*, „je boirai“; — *Ciil*, „offrir“, „présenter“; fut. *bin in ciib*, „j'offrirai“.

Nous ne nous étendrons point ici sur les contractions phoniques ou lettres euphoniques, car ce serait, en réalité, sortir de notre sujet. Bornons-nous à rappeler les exemples de voyelles ou de consonnes contractées que nous offrent les formes telles que *Cambzic* pour *Cambezic*; *Xibalba* pour *Xib-balba.* Il a déjà été question des finales *Laahal* prob. pour *Il—ah—hal*, *lil* pour *alil*, *Tal* pour *Tabal* (avec contract. de toute une syllabe), etc. etc. Au contraire, nous rencontrons certainement un *t* euphonique, p. ex. dans *Ten canantic*, pour *Ten cananic*, „je le garde“, dans les finales *Tabal*, *Laantah*, *Tantabil*, prob. pour *Tanabil.* Nous ne pensons point utile, non plus, de revenir sur la finale *el*, où la voyelle semble généralement soumise aux lois de l'écho vocalique. Ce que nous avons dit à ce sujet devra, ce nous semble, suffire à renseigner le lecteur. Ajoutons que beaucoup de désinences du maya se retrouvent identiques ou presque identiques en quiché. Toutefois, nous verrions une preuve du caractère archaïque de ce dernier idiôme dans son emploi fréquent de voyelles simples comme finales.

Le *secrétaire général* fait ensuite mention des livres présentés au Congrès*, exprimant les remercîments du bureau pour ces dons précieux, qui conformément à l'art. 10 des statuts seront remis à la bibliothèque des Musées et à la bibliothèque Royale de Copenhague, tandis que les collections d'antiquités et de moulages présentées au Congrès seront déposées au Musée Ethnographique.

Alors M. *le Président* se lève et prononce la clôture du Congrès dans les termes suivants:

Mine Damer og Herrer!

Der paahviler mig den sørgelige Pligt at afslutte disse Møder. Just som vi have begyndt at lære hverandre at kjende og arbeide venskabeligt og cordialt sammen, er det forbi. Vi Danske takke Dem af vort ganske Hjærte, kjære Kolleger, for Deres Nærværelse her og for hele den Maade, paa hvilken De have modtaget vor Indbydelse. Jeg forsikrer Dem, at vi aldrig ville glemme disse Dage, der have været en Fest, ikke blot for Videnskaben, men for alle os Danske personlig. Vi ville haabe, at De ville bevare et ikke altfor ubehageligt Minde om Deres Ophold her og at De, naar De nu vende tilbage til Deres af Naturen mere begunstigede Hjemlande, ville bringe den Følelse med Dem, at selv hos de Folk, der bo langt imod Nord, dyrkes og hædres Videnskaben. Dog — jeg glæder mig over, at jeg ikke idag behøver at sige Dem det sidste Levvel; jeg siger kun: paa Gjensyn imorgen.

---

* Voy. la liste à la fin du Compte-rendu.

Idet jeg udtaler mine oprigtigste Ønsker for den internationale Amerikanistcongresses fortsatte Udvikling, erklærer jeg Congressens femte Session for sluttet.

S'exprimant ensuite en français, M. *le Président* dit:

Mesdames et Messieurs!

Il me reste maintenant un triste devoir à remplir, celui de clore cette session. Au moment où nous commençons à nous connaître et à travailler amicalement et cordialement ensemble, tout est fini. Quant à nous autres Danois, nous vous remercions, chers collègues, de tout notre coeur, de votre présence ici et de la manière dont vous avez répondu à notre invitation. Nous n'oublierons jamais, je vous assure, ces journées, véritables jours de fête, non seulement pour la science, mais pour nous autres Danois personnellement. Nous espérons que vous voudrez bien garder un souvenir pas trop désagréable de votre séjour parmi nous, et que vous remporterez chez vous, dans des pays plus favorisés par la nature que le nôtre, le sentiment que, même chez les peuples habitant bien loin vers le Nord, la science est cultivée et honorée. Cependant je suis bien aise de n'être pas forcé aujourd'hui de vous dire définitivement *adieu*; je vous dirai *au revoir, à demain!*

Avec les souhaits les plus sincères pour les progrès continuels du Congrès international des Américanistes, je suis bien fâché de déclarer close la cinquième session du Congrès de 1883.

M. *Lucien Adam* répond au discours du Président et dit:

Monsieur le Président!

Vous venez de remercier les étrangers d'avoir répondu à l'appel du Comité d'organisation. Permettez-moi de déclarer, en leur nom, qu'ils sont vos débiteurs et qu'il leur incombe de vous adresser les remercîments les plus chaleureux pour la manière dont vous les avez reçus. Si riche que soit la langue française, je ne trouve pas en ce moment de mots qui traduisent fidèlement l'impression que nous emporterons de notre séjour à Copenhague.

C'est à regret, venez-vous de dire, que vous avez prononcé la clôture de la session: soyez persuadé que ce sera avec un sentiment de véritable tristesse que nous aurons à vous faire nos adieux. Pour moi, les journées que j'ai passées ici compteront parmi les meilleures de ma vie.

Merci, Monsieur le Président, merci, Messieurs du Comité, pour la cordialité affectueuse avec laquelle vous nous avez accueillis; merci pour l'hospitalité véritablement scandinave que vous nous avez donnée ces jours derniers, que vous nous donnerez ce soir, que vous nous donnerez demain et que vous ne vous lasseriez pas de nous prodiguer si nous pouvions prolonger notre séjour parmi vous, au grè de nos désirs et des sentiments affectueux que nous avons conçus pour vous tous.

La séance est levée à quatre heures quinze minutes.

RÉCEPTION ET EXCURSIONS.

Le jour de l'ouverture solennelle, les membres du Congres étaient invités à se réunir, sans cérémonie, avec leurs dames, à l'Hôtel d'Angleterre, à huit heures du soir. La réunion fut très nombreuse, et contribua essentiellement à établir, dès le premier jour, des relations amicales entre les représentants des différents pays. De temps en temps, un choeur d'étudiants entonna les chansons les plus populaires des pays scandinaves, qui pour les étrangers ont un cachet tout particulier.

Le surlendemain, jeudi, 23 août, les membres du Conseil, les délégués des différents pays et le membres du Bureau étaient invités à dîner chez S. M. le Roi, dans sa résidence d'été, le château de Fredensborg. Le invités partirent de Copenhague par le chemin de fer, et furent reçus à la station par des équipages de la maison Royale, qui les menèrent au château. Introduits dans la salle d'audience, ils furent présentés à Leurs Majestés, à L. L. A. A. R. R. le Prince Royal et la Princesse Royale, à S. A. R. la Princesse de Galles, et à L. L. A. A. les Frères du Roi. Les étrangers furent charmés de l'accueil excessivement gracieux de la Famille Royale et enchantés de la présence des enfants du Prince Royal et du Prince de Galles.

Le dîner fut servi dans la vaste salle à coupole du château, et le corps de musique de la Garde Royale joua des morceaux tirés du répertoire des pays représentés. Au dessert, Sa Majesté se leva et porta un toast à ses convives étrangers, au nom desquels M. Fabié répondit avec son élégance habituelle. De retour à la salle d'audience, Leurs Majestés et tous les membres de la Famille Royale s'entretinrent tour à tour avec les invités.

Le vendredi, 24 août, eut lieu, à l'Hôtel d'Angleterre, le banquet officiel du Congrès, dont Mme Worsaae fit les honneurs. Un orchestre alterna avec l'infatigable choeur des étudiants, et l'on porta plusieurs toasts officiels fort applaudis; ainsi à S. M. le Roi de Danemark, par le Président, M. Worsaae; à S. M. le Roi d'Espagne, par le délégué belge, M. Bamps; au Prince Royal de Danemark, par un des délégués espagnols, M. de la Rada y Delgado; aux membres du Congrès, par le Secrétaire Général, M. Carstensen; à M. Worsaae, par M. Lucien Adam; aux États-Unis par le Trésorier, M. Tietgen; au Comité d'organisation, par le délégué d'Allemagne, M. Reiss; aux dames, par le délégué italien, M. Cora; etc., etc.

Le Tivoli, jardin public de Copenhague, profita de la seule soirée disponible des Américanistes pour donner en leur honneur une grande fête avec illumination, feu d'artifice, etc.

Le lendemain de la clôture du Congrès, tous les membres avec leurs dames prirent part à une excursion qui dura du matin jusqu'au soir. On partit de Copenhague à dix heures du matin par un grand bateau à vapeur, qui, grâce à la bienveillance de M. Tietgen, avait été mis à la disposition du Congrès. On longea de très près les plus belles parties de la côte entre Copenhague et Elseneur, sans négliger pourtant de déjeûner en route. Près d'Elseneur on passa la corvette „Dagmar“, toute pavoisée, et en accostant le quai du port d'Elseneur, on fut reçu avec des hourras par une foule très nombreuse. Le choeur des étudiants en tête, on descendit à terre et se rendit à la plate-forme du château de Kronborg, immortalisée par la tragédie de Shakespeare. Devant le château attendaient une cinquantaine de voitures que la municipalité d'Elseneur avait mises à la disposition du Congrès. On se rendit à la gare, et de là, par train express, au château de Frederiksborg, nouvellement reconstruit après un incendie, et dont la chapelle surtout émerveilla les visiteurs.

De Frederiksborg, où la municipalité s'était aussi montrée très prévenante, le chemin de fer mena ensuite, par un temps superbe, la nombreuse compagnie à l'établissement de bains de Klampenborg, où la journée se termina par un banquet champêtre, dont l'entrain et la cordialité firent ressortir plus que jamais la bonne entente qui a été le point saillant des relations entre les membres du Congrès.

LIVRES PRÉSENTÉS AU CONGRÈS.

Actas del Congreso internacional de Americanistas. 4a reunión 1881, I. Madrid 1883. en 8vo. — Présenté par le bureau du Congrès des Américanistes à Madrid.

Allen, C.. *Histoire de Danemark,* trad. par E. Beauvois. Copenhague 1879. — Présenté en 20 exemplaires par M. C. Høst à Copenhague.

Americas Nordwest Küste; neueste Ergebnisse ethnologischer Reisen. Aus den Sammlungen der Königl. Museen zu Berlin, herausgegeben von der Direction der Ethnologischen Abtheilung. — Présenté par M. Asher de Berlin.

Adam, L., *Études sur six langues américaines.* Paris 1878. in-8vo.

— *Les classifications, l'objet, la méthode, les conclusions de la linguistique.* Paris 1828. in-8vo.

— *Esquisse d'une grammaire comparée des dialectes Cree et Chippeway.* Paris 1876. in-8vo.

— *Examen grammatical comparé de seize langues américaines.* Paris 1878. in-8vo.

— *Du genre dans les diverses langues.* Paris 1883. in-8vo.

— *Du parler des hommes et du parler des femmes dans la langue caraïbe.*

— *Bibliothèque linguistique américaine,* par Crevaux, Sagot et Lucien Adam. III—IX. Paris. in-8vo.

Barber, E. A., *Catlinite.* Philadelfia 1883. in 8vo.

— *Mound Pipes.* Philadelfia 1882. in 8vo.

Barber, E. A., *Catalogue of a collection of tobacco pipes.* Philadelfia 1882.
— *The Continent,* April 1883.

Bastian, A., *Steinsculpturen aus Guatemala.* Berlin 1882.

Baye, J. de, *L'archéologie préhistorique.* Paris 1880. in-8vo.
— *La trépanation préhistorique.* Paris 1876. in-8vo.
— *Les instruments en pierre.* Paris 1881. in-8vo.
— *Sépultures gauloises de Flavigny.* Paris 1877. in-8vo.
— *Pointes de flèches en silex à tranchant transversal.* Paris 1874. in-8vo.

Beauvois, E., *La grande terre de l'Ouest dans les documents celtiques du moyen âge.*
— *La découverte du Nouveau-Monde par les Irlandais et les premières traces du Christianisme au Mexique.* Nancy 1875. in-8vo.
— *Les colonies européennes du Markland et de l'Escociland.* Nancy 1877. in-8vo.
— *La Norambègue, découverte d'une quatrième colonie précolombienne dans le Nouveau Monde.* Bruxelles 1880. in-8vo.
— *Les Skrœlings, ancêtres des Esquimaux.* Paris 1879. in-8vo.
— *La Vendetta dans le Nouveau Monde au XI^{e} siècle.* Louvain 1882.
— *Les Porte-Croix de la Gaspésie et de l'Acadie.*
— *L'autre vie dans la mythologie scandinave.* Louvain 1883. in-8vo.
— *L'Élysée transatlantique.* Paris 1884. in-8vo.

Brinton, D. G., *The Maya Chronicles.* Philadelfia 1882. in 8vo. 6 exempl.
— *American hero myths.* Philadelfia 1882. in 8vo. 7 exempl.
— *The books of Chilam Balam.* Philadelfia 1882. in 8vo. 6 exempl.
— *The Arawack language of Guyana.* Philadelfia 1871. in-8vo. 4 exempl.
— *The journey of the soul.* Philadelfia 1883. in 8vo. 30 exempl.

The Canadian antiquarian and numismatic Journal, V—X. Montreal 1876—81. in 8^{vo}.

The Canadian naturalist, vol. IX. — Présentés par M. L. A. Huguet Latour de Montreal.

Carillo y Ancona, C., *Historia antígua de Yucatan.* — Présenté par M. Icazbalceta.

Charney, D., *De la civilisation Nahua, de l'âge probable et de l'origine des monuments du Mexique et de l'Amérique Centrale.* Paris 1881. in-8^{vo}.

Duro, C. F., *Don Diego de Peñalosa y su descubrimiento del reino de Quivira.* Madrid 1882. en 4^{to}. — Présenté par M. Fabié.

— *Colon y Pinzon.* Madrid 1883. en 4^{to}.

Estadística del comercio y de la navegacion de la República Argentina, correspondiente al año 1882. Buenos Aires 1883. en 4^{to}. — Présenté par M. le Dr. Saxild.

Fuentez y Guzman, A. de, *Historia de Guatemala ó recordacion de Florida.* ed. J. Zaragoza. Madrid 1882—83. en 8^{vo}. — Présenté par M. Fabié.

Force, F., *Some early notices of the Indians of Ohio.* Cincinnati 1879. in 8^{vo}.

Gatchett, A., *Linguistic notes.*

Hale, H., *Indian migrations.* Chicago 1883. in 8^{vo}.

— *The Tutelo tribe and language.* Philadelfia 1883. in-8^{vo}.

Icazbalceta, J. G., *De la destruccion de antigüedades Mejicanos.* Mexico 1881. en 8^{vo}.

Matthews, W., *A part of the Navajos mythology.* Washington 1883. in 8^{vo}.

Munk, J., *Navigatio Septentrionalis,* paany udg. af P. Lauridsen. Kjøbenhavn 1883. in-8^{vo}. — Présenté en 45 exemplaires par le Ministère de la Marine.

Nordenskiöld, A. E., *Om bröderne Zenos resor og de äldsta kartor öfver Norden.* Stockholm 1883. in-8^{vo}. — 3 exempl.

— *Trois cartes précolombiennes représentant une partie de l'Amérique.* Stockholm 1883. in-8^{vo}. — 250 exempl.

Paz, E. N., *Compte-rendu de l'exposition continentale de la République Argentine, ouverte en 1882 à Buenos Aires.*

Buenos Aires 1883. in-4$^{\text{to}}$. — Présenté par M. le Dr. Saxild.

Phillips, H., *A brief account of the more important public collections of American Archaeology.* Philadelphia 1883. in 8$^{\text{vo}}$.

Proceedings of the annual meeting of the natural historical society of Montreal, 1883. in 8$^{\text{vo}}$. — Présenté par M. L. A. Huguet Latour à Montreal.

Putnam, F. W., *Notes on copper implements from Mexico.* Washington 1882. in 8$^{\text{vo}}$.

Quatrefages, A. de, *L'homme fossile.* Paris 1883. in-4$^{\text{to}}$.

Rada y Delgado, J. de la, *Vasos peruanos del museo arqueológico nacional de Madrid,* en fol. XV—XVII.

Report of the Peabody museum. Cambridge 1882—84. in 8$^{\text{vo}}$. — Présenté par Mr. Putnam.

Reiss, W., *Über eine fossile Säugethier-Fauna von Punin bei Riobamba in Ecuador;* nach den Sammlungen von W. Reiss und A. Stübel. Berlin 1883. in-4$^{\text{to}}$.

Reiss, W. und Stübel, A., *Das Todtenfeld von Ancon in Perú;* ein Beitrag zur Kenntniss der Kultur und Industrie des Inca-Reiches, in-fol.

Saussure, H. de, *Le Congrès des Américanistes tenu à Madrid en Septembre 1881.* in-8$^{\text{vo}}$.

Schmidt, E., *Die prähistorischen Kupfergeräthe Nordamerikas.* in-4$^{\text{to}}$.

— *Zur Urgeschichte Nordamerikas.* in-4$^{\text{to}}$.

— *Mittheilungen aus der anthropologischen Literatur Amerikas.* I—III. in-4$^{\text{to}}$.

Steenstrup, J., *Zeniernes Reiser i Norden.* Kjøbenhavn 1883. in-8$^{\text{vo}}$.

— *Hvad er Kongespeilets Havgjerdinger?* Kjøbenhavn 1871. in-8$^{\text{vo}}$.

— *Sur l'emploi du fer météorique par les Esquimaux du Groenland.* Bruxelles 1873. in-8$^{\text{vo}}$.

— *Comparaison entre les ossements des cavernes de la Belgique et les ossements des Kjøkkenmøddings du Danemark, du Groenland et de la Laponie.* Bruxelles 1873. in-8$^{\text{vo}}$.

— *Sur les marques que portent les os contenus dans les pelotes rejetées par les oiseaux de proie, sur l'importance* *de ces marques pour la géologie et l'archéologie.* Kjøbenhavn 1872. in-8vo.

Thomas, C., *A study of the manuscrit Troano.* Washington 1882. in 4to. — Présenté en 4 exempl. par M. le Dr. Brinton.

Vera y Lopez, V. de, *Lluvias é inundaciones.* Madrid 1880.

Zaragoza, J., *Piraterías y agresiones de los Inglesas en la America española.* Madrid 1882. en 8vo. — Présenté par M. Fabié.

Par M. Boban à Paris fut offerte au Congrès une collection de moulages d'antiquités, trouvés au Mexique. M. Reynolds de Washington présenta une grande collection d'antiquités en pierre provenant de la vallée du Wicomico, Maryland, et M. Abbott à New Jersey offrit quelques antiquités en pierre taillée trouvées dans la vallée du Delaware, New Jersey.

* * *